


Digitized by Google

HOMMES CONNUS

DANS

LE MONDE SAVANT

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER.

ÉTUDES,

ANALYSES ET APPRÉCIATIONS.

AVIS.

M. Macler, libraire à Montbéliard, s'est chargé de la distribution des exemplaires destinés à MM. les souscripteurs et aux libraires qui ont fourni des listes. Le montant pourra lui en être adressé comme à l'auteur de l'ouvrage. Si le prix, 5 fr. 50 c., est payé en timbres, ils ne doivent pas dépasser 20 centimes.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN, RUE MIREPOIX, 3.

HOMMES CONNUS

DANS

LE MONDE SAVANT

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER,

NÉS OU ÉLEVÉS A MONTBÉLIARD.

ÉTUDES, ANALYSES, APPRÉCIATIONS,

D'APRÈS

LEURS OUVRAGES, LEURS NOTES,
DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES, DES PIÈCES INÉDITES,
DES RENSEIGNEMENTS INTIMES;

Par G. GOGUEL, pasteur,

L'un des fondateurs de la Société d'évangélisation de l'Est (Strasbourg); membre de la Société de l'histoire du protestantisme français (Paris), de la Société d'émulation de Montbéliard; correspondant de celle du Doubs (Besançon), etc.

Alliance de la science et de la foi.

PARIS,

GRASSART, LIBRAIRE, Rue Saint-Arnaud, 4. | MEYRUEIS, LIBRAIRE, Rue de Rivoli, 174.

1864.

A LA JEUNESSE STUDIEUSE

ET

AUX HOMMES LETTRÉS.

C'est un devoir de rendre hommage à la science et aux sentiments religieux de nos devanciers. Leur exemple doit parler à nos cœurs et les élever vers la cause première de toutes choses, reconnue et confessée par les frères Cuvier, par les Duvernoy et par d'autres savants que nous nous proposons de faire figurer dans cette petite galerie qui pourra s'augmenter ou s'enrichir par notre travail ou celui de quelques amis.

Un homme remarquable à beaucoup de titres, *Albert de Haller*, né à Berne en 1708, auteur

d'une grande histoire des plantes de la Suisse et d'une physiologie encore estimée de nos jours, a dit : *Le cœur de l'homme sans Dieu n'est qu'une mer en tourmente.*

Linné déclare, dans son *Système de la nature,* avoir reconnu la cause première et incompréhensible, la cause des causes, l'Etre des êtres, l'agent de tous les mouvements ou le premier moteur, l'architecte, le conservateur, l'organisateur et le protecteur de l'univers, qui vivifie et anime tout; c'est le Dieu unique, éternel, infini, immense, tout-puissant, qui sait tout, et a une inépuisable perfection; sa seule volonté soutient le monde par sa providence. Tel fut le dernier résultat des études approfondies auxquelles s'était livré le législateur de la science, qui a manifesté sans cesse un pieux respect pour le Créateur de toutes choses, et la plus grande reconnaissance envers Lui. On lisait sur sa porte : *Vivez saintement, Dieu est présent.*

Nous concevons parfaitement le témoignage précieux inscrit dans le discours prononcé par M. le doyen Bruch aux obsèques de Frédéric

Cuvier, à Strasbourg. L'orateur chrétien a posé nettement ces grands principes devant un nombreux auditoire où se trouvaient beaucoup de savants : *La science ne remplace pas la foi; sans la foi, la science est stérile et une anomalie choquante; la science conduit à Dieu.*

Nous proclamons la nécessité de l'*alliance de la science et de la foi*, et nous sommes convaincu qu'une étude et une vue intimes de la création sont loin d'éloigner ou de détourner de son Auteur : au contraire, la conviction de l'unité et de la personnalité du Dieu vivant est comme la clef de voûte, le fondement et le faîte de la science de la nature. Aussi les esprits nobles et sérieux adoptent-ils pleinement notre devise, et voient un Esprit infini pénétrer partout dans la vie de l'univers.

On retrouvera ces hautes vérités religieuses à la base de cet ouvrage, écrit principalement en vue des jeunes gens qui aiment le travail, la vie de cabinet, et qui songent à s'ouvrir une carrière honorable sous l'œil de la Providence.

Puissent ces Etudes leur offrir une instruc-

tion attrayante et solide; et que les hommes de lettres et de science, les hommes de cœur s'empressent et se fassent un devoir de patronner cet ouvrage autour d'eux et au loin par la voie de la presse. C'est le vœu et le désir de leur tout dévoué

G. GOGUEL, p.

Sainte-Suzanne, près Montbéliard (Doubs).

INTRODUCTION.

I.

Notre but ; notre point de vue : nos sources ; La *France protestante*. — Montbéliard devient français. — Ses illustrations.

Ces études ont pour objet de faire connaître les événements de la vie de quelques hommes plus ou moins marquants, la marche de leur développement intellectuel, les traits qui les caractérisent, surtout les services qu'ils ont rendus dans le vaste champ de la science. Nous voulons offrir ainsi aux contemporains et à la postérité, à titre d'enseignement et de modèle, l'image vivante d'individualités que l'on contemple avec le plus vif intérêt.

C'est de cette manière qu'il faut honorer les grands hommes et les hommes de mérite, leur payer le tribut de l'admiration et de la reconnaissance.

Il ne s'agit pas ici de biographies proprement dites, mais plutôt d'aperçus, d'analyses et d'appréciations au double point de vue de la science et de la foi unies intimement. C'est pourquoi l'on rencontrera dans le cours de ces études des pièces d'un genre nouveau, mais qui ne causeront aucune surprise au lecteur habitué à voir le doigt de la Providence dans la vie de chaque homme, comme dans les nombreuses créations et les événements de ce monde.

Nous avons voulu populariser quelques noms qui nous sont chers, et offrir de beaux exemples d'étude à la jeunesse, et à ceux que l'âge mûr commence à atteindre, et pousse en avant vers l'éternité. Ces études présenteront tout intérêt à une foule de personnes et de familles, en particulier du pays de Montbéliard, et à tous ceux qui ne sont pas étrangers aux lettres et aux sciences en général.

Quant au point de vue religieux que nous avouons pleinement, il n'étonnera pas les hommes qui savent que *Georges Cuvier*, par exemple, confesse dans la préface de son *Règne animal*, édition de 1817, que l'harmonie de la nature est irrésistiblement réglée par la Providence.

Rien ne nous a coûté pour travailler sur de bonnes sources. Elles ont été nombreuses et

variées, puisées dans les écrits mêmes des savants qui vont nous occuper, dans les archives et les bibliothèques de Montbéliard, de Besançon, de Colmar et de Strasbourg, dans plusieurs mairies et églises, dans des pièces manuscrites, des actes authentiques et des renseignements contrôlés et positifs, dans une foule de publications anciennes ou récentes. C'est ce que la suite révélera à nos lecteurs.

Pour la première Etude qui ouvre ce travail, nous avons eu surtout recours à la *France protestante*, ouvrage encore peu répandu, à cause de son étendue. Ce vaste recueil de biographies modèles ou de vies des protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire depuis les premiers temps de la Réformation qui éclata au seizième siècle, jusqu'à la reconnaissance du principe de la liberté des cultes par l'assemblée nationale en 1789, ce recueil ou dictionnaire unique en onze grands volumes in-8° à deux colonnes, petits caractères, renfermant dix mille noms, sans compter ceux du dernier volume, — est dû à MM. Haag frères, littérateurs distingués, originaires de Montbéliard, baptisés au temple de Saint-Martin par le pasteur J.-G. Larcher (1), l'un *Eugène*, le 22 février 1808, onze

(1) Ministère du pasteur Jacques-Gustave Larcher, à

jours après sa naissance ; l'autre *Emile*, le 13 novembre 1810, cinq jours après sa naissance.

Nous avons été sensible à la lettre que ces messieurs ont bien voulu nous écrire de Paris, sous la date du 3 février 1861, approuvant notre projet de publication. A côté de grands retranchements dans leur article, nous avons fait de notables additions et adopté des divisions, de manière que la forme s'en trouve toute changée, et le fond beaucoup modifié et enrichi. Par là, nous avons espéré que notre travail offrirait de l'intérêt même à ceux qui ont l'honneur d'appartenir à la phalange des naturalistes. Nous nous empressons de manifester le désir que l'on compare nos deux premières études avec l'article de la *France protestante*, convaincu que l'on trouvera que nous avons eu une bonne idée de le diviser et de le compléter sous plusieurs rapports. On ne sera pas surpris que la première dépasse les autres en étendue, vu qu'elle est consacrée à un *génie*.

Personne plus que nous n'a admiré et n'admire l'ouvrage de MM. Haag (1), entrepris avec

Etobon de 1790-1794 (lacune), à la paroisse allemande de 1805-1808 ; à Saint-Martin, deuxième pasteur, de 1806-1814, premier pasteur de 1814 à 1834, époque de sa mort.

(1) Une foule de journaux lui ont consacré des articles, tels que le *Journal des savants*, oct. 1853 ; l'*Athenæum*

une persévérance rare, à la gloire de l'Eglise protestante évangélique de France. Tous les hommes qui y figurent, acceptent la Bible comme seule autorité en matière de foi religieuse : ils sont tous du même troupeau.

L'article sur G. Cuvier renferme des appréciations si justes, offre tant de mouvement, de lucidité et de vie, que nous avions un canevas parfait qu'il s'agissait de bien disposer et de bien remplir, au moyen d'une foule de nouvelles données puisées à de bonnes sources.

Quant à *Frédéric Cuvier*, il y a eu aussi beaucoup de choses à compléter, vu qu'il se trouve presque éclipsé par l'éclat de son frère, dans la *France protestante*, qui, d'après une lettre du médecin Duvernoy, rapportée au commencement de notre quatrième étude, a été gênée à l'égard de ce cher compatriote. Il convenait de mettre en relief sa bonne figure, son beau caractère, sa modestie, son mérite incontestable, et nous

français, mars 1859 ; le *Journal des Débats*, 18 nov. 1859 ; la *Revue de l'instruction publique*, 1er mars 1860 ; plusieurs feuilles et revues à l'étranger. Parmi les publications religieuses françaises figure le *Protestant de l'Est*, que nous publiions en 1847 et 48 ; voir le *compte-rendu de la souscription en l'honneur des auteurs de la France protestante*, p. 10, souscription à laquelle nous nous sommes empressé de prendre part en remettant un don à M. P., collecteur. La *Revue de l'instruction publique* du 6 février 1862, p. 718, a fait mention de ce témoignage donné à MM. Haag.

croyons y avoir réussi comme pour *Laurillard.*

Les études suivantes consacrées à huit autres noms, à ce dernier et à *Duvernoy*, amis et collaborateurs des précédents, à MM. *Parrot*, au *juge de paix Duvernoy*, et à son fils, capitaine du génie, aux intimes *Gustave Fallot* et *Paul Ackermann*, ne seront pas moins intéressantes que les deux premières par les recherches auxquelles nous nous sommes livré, par les documents que nous avons eus entre mains, par diverses pièces inédites, par nos démarches incessantes pour éclaircir certains points ou faits et pour obtenir des renseignements très-utiles et même indispensables. Tout doute a été levé, et à la fin de notre travail, malgré son étendue, nous n'avons osé dire : Notre siége est fait, disposé comme nous le sommes à rendre aussi complètes que possible les études que nous avons entreprises.

Peut-être que nos compatriotes nous sauront quelque gré de leur avoir remis sous les yeux des portraits dont Montbéliard est fier, cette ville qui, avant 1793, appartenait à la maison de Wurtemberg (1), et qui a fourni un certain nombre d'hommes éminents ou d'illustrations dans tous les genres, tels que médecins, natu-

(1) Note à la fin de l'*Introduction : Annexion du comté de Montbéliard à la France.*

ralistes, théologiens, physiciens, mathématiciens, littérateurs, etc.

La *France protestante* en donne plusieurs, sans compter ceux qui pourront figurer dans une nouvelle édition ou un dernier volume de ce monument immense qui a ressuscité un monde, selon l'expression de l'historien et naturaliste Michelet, et auquel le pasteur Ath. Coquerel fils a consacré un article critique de dix-huit pages (1), où il signale les lacunes de cet ouvrage important, non-seulement pour le Protestantisme français, mais aussi pour l'histoire nationale et la science du passé.

Les auteurs ont reçu chacun un album magnifique, de grand format, portant cette courte inscription (2) :

Souscription en l'honneur
de
Messieurs EUGÈNE et EMILE HAAG,
Auteurs de
LA FRANCE PROTESTANTE
Témoignage de gratitude
offert
Par les Protestants de France
Aux deux savants frères
A qui les familles protestantes françaises
Des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles
Sont redevables

(1) *Revue théologique* publiée à Strasbourg, juin 1861.
(2) Voir le *Lien* du 7 décembre 1861.

D'avoir consacré le souvenir
De leur piété, de leurs souffrances
Et de leurs travaux
par
Un grand monument historique.

Comme nous l'avons dit, nous sommes beaucoup redevable à ces messieurs pour ce travail dû à notre activité *calvinienne*, et depuis la publication de notre grand prospectus, nous avons à remercier aussi publiquement d'autres personnes qui nous ont honoré de lettres encourageantes : qu'il nous soit permis de citer MM. Bruch, doyen de la faculté de théologie de Strasbourg; Réalier-Dumas, auditeur au conseil d'Etat; le professeur Kohler de Porentruy ; Duvancel, directeur des douanes et des contributions indirectes, auquel nous devons des renseignements de famille ; le baron Chabaud-Latour ; Schæffer, pasteur ; Fritz Mégnin, employé à Terre-Blanche ; Th. Braun, président du Directoire ; Richard, curé à Dambelin, dont nous ferons connaître la lettre, vu l'estime qu'il professe pour l'historien Duvernoy, méconnu étrangement dans un ouvrage récent sur *Mandeure :* ajoutons MM. C. Friedel, petit-fils du médecin Duvernoy, attaché à l'école des mines ; L. Fallot-Legrand, ami de P. Ackermann. Egalement nous remercions tous les journaux et revues qui ont bien voulu signaler notre projet à

leurs lecteurs, en particulier l'*Industriel alsacien*, par l'organe de M. Jean Macé. Nous ne pouvons nous empêcher de réproduire, dans un sentiment de reconnaissance, la bienveillante lettre que nous a adressée la *Société d'émulation de Montbéliard*.

« Montbéliard, le 17 novembre 1862.

» MONSIEUR ET CHER COLLÈGUE,

» La *Société d'émulation* prévenue, par votre prospectus, de l'intention où vous êtes de publier une série de notices biographiques sur un certain nombre d'hommes marquants du pays de Montbéliard, me charge de vous exprimer tout l'intérêt qu'elle prend à une œuvre si éminemment patriotique. Jalouse d'encourager de tout son pouvoir l'activité et le travail parmi les membres qui la composent, elle a voulu, en recueillant dans son sein les noms d'un certain nombre de souscripteurs, témoigner du vif intérêt qu'elle éprouve de voir se produire une œuvre qui, entre vos mains, ne peut manquer d'être utile et bienfaisante.

» Veuillez agréer, etc.

» *Le Secrétaire*,

» CL. DUVERNOY. »

Malgré tous ces encouragements et le concours de tant de personnes, la souscription a laissé beaucoup à désirer ; espérons que l'ouvrage aura meilleure chance et peut-être quelque succès, lorsqu'il sera en librairie, et que les lecteurs commenceront à en parler, à en signaler les parties les plus intéressantes, les faits inconnus jusqu'ici, les pièces inédites ou rares.

II.

La souche des Cuvier, 1554. Maison Cuvier à Montécheroux, description, 1571. Catalogue ou registre de 1565. Notes généalogiques. Conversion de Claude Cuvier, 1594. Cuvier-Châtel.

Les Cuvier sont originaires du Jura d'où ils vinrent s'établir dans le comté de Montbéliard, après la Réformation qui éclata au seizième siècle dans plusieurs contrées à la fois.

Nicolas Cuvier, tanneur, habitait, en 1554, Villars-sous-Dampjoux, dans la seigneurie de Clémont, aujourd'hui canton de Pont-de-Roide ; il envoya son fils *Claude* à Montécheroux pour y apprendre le même métier. Il y a encore dans ce village une maison qui fut habitée par une famille de ce nom. Celui qui la fit construire, était, à ce qu'il paraît, dans l'aisance. En voici

la description : large façade au nord dont toutes les ouvertures sont cintrées, à l'exception d'une qui est récente ; la porte d'entrée a un chapiteau en forme de triangle surmonté d'une boule en pierre. Au centre de la façade ou au premier étage, se trouve une fenêtre de 3 mètres, à deux trumeaux ; le compartiment du milieu est plus élevé que les autres. En entrant, tout le bas est voûté ou cintré, le corridor comme les pièces et caves de droite et de gauche. Au midi ou derrière, il y a un tour très-grosse et élevée, avec un large escalier intérieur qui conduit aux deux étages de la maison. Les plafonds ont une élévation remarquable.

On trouve au second étage, à côté de la tour, une chambre que l'on appelle *lou pâie di cue* ou *la chambre du cuir*, qui présente un beau carré et a la même élévation que la chambre à grande fenêtre, qui est très-spacieuse. C'est contre la tour à l'extérieur, au-dessus d'une fenêtre qui éclaire l'escalier tournant en escargot ou *iôrbe*, que se trouve le millésime. Nous l'avons vérifié au moyen d'une échelle, et avons lu et bien lu, au moyen de nos yeux et de notre doigt, en chiffres arabes, 1571. Aucun livre, à notre connaissance, ne parle ni de cette maison ni de son millésime. Quoi qu'il en soit, il est positif que cette habitation, parfaitement construite,

d'une solidité étonnante, si elle n'a pas été bâtie par un Cuvier, a appartenu à l'un d'eux en remontant bien haut, comme la tradition s'en est conservée à travers les générations ou de père en fils.

Elle nous a été montrée dans tous ses détails par la veuve qui l'habite avec ses enfants. Nous en recommandons une photographie à M. le professeur Koguer, ou à M. Haag, lithographe, qui prépare un album pittoresque et historique remarquable de *Montbéliard et ses environs*, avec texte illustré.

Quant au *pâie di cue*, on saura qu'il y avait à Montécheroux, à quelques pas du presbytère, quatre tanneries qui utilisaient l'eau abondante d'une source intarissable en toute saison, et employée maintenant à l'irrigation des prés voisins. Les propriétaires de ces établissements fabriquaient gros cuirs et petites peaux d'une qualité excellente, et en avaient le débit sur place et dans les environs. Il reste encore des vestiges de ces tanneries dont la dernière fut détruite en 1860 par Pierre Méquillet, fils de Victor, le dernier des tanneurs de cette localité. Cette industrie, qui remonte à trois siècles, a disparu pour faire place à d'autres qui y sont en prospérité.

Dans un *Livre ou catalogue des enfants bapti-*

sés depuis l'an 1565 à Montécheroux après les prestres et la messe chassée (ce dernier mot est rayé), on trouve comme parrains et marraines,

Claude Cuvier, Claudot Cuvier, en 1565;
Guenin Cuvier, Thiennot Cuvier, en 1566 ;
Jehan (Jean) Cuvier, en 1568;
Jeanne Cuvier, Pierre Cuvier, en 1568 ;
Anne Cuvier, Claudine Cuvier, en 1573;
Françoise Cuvier, Marguerite Cuvier, en 1576;
Huguenin Cuvier, en 1582 et 1583.

L'apprenti *Claude Cuvier* ayant puisé dans les prédications du ministre du lieu un penchant extraordinaire pour la religion évangélique, fut arrêté comme hérétique par le fiscal de Baume et conduit dans les prisons de Dôle. Mais d'énergiques réclamations, de la part du comte Frédéric (1) de Montbéliard, ne tardèrent pas de faire cesser la persécution qui frappait un ami de la vérité. Rendu à la liberté, après six mois d'emprisonnement, Cuvier sentit sa foi croître chaque jour, et enfin le Seigneur tout-puissant lui donna la force de ne pas avoir honte de l'Evangile et d'abjurer publiquement le catholicisme romain dans le village où il avait été autrefois envoyé par sa famille pour ap-

(1) Il succéda à son père le comte *Georges*, dans les Etats de Montbéliard, de 1568-1608.

prendre un état. Ce nom nous reporte aux origines de la Réforme dans l'ancien pays de Montbéliard, visité par Guillaume Farel en 1524.

Voici des *Notes généalogiques sur la famille Cuvier, communiquées par un compatriote du célèbre naturaliste*, dont nous avons eu une copie entre les mains. Nous aurons à y relever quelques inexactitudes, et peut-être à en laisser passer d'autres.

« Claude, fils de Nicolas Cuvier et de Blaisine Boissard, tous deux personnages d'honneur et de vertu, habitait, en 1594, Villars-sous-Damjoux, dans la seigneurie de Clémont, où il exerçait la profession de tanneur. Ses relations fréquentes dans les lieux voisins où dominait le culte de la confession d'Augsbourg, avaient fait naître des doutes religieux dans son esprit. Peu à peu il s'était senti disposé à accueillir avec faveur les doctrines opposées à celles de l'Eglise dans laquelle il était né. Il fréquentait assidûment les prédications de maître Claude Wattelet (1), ministre à Montécheroux, et puisait

(1) Wattelet s'appelait Matthieu, ministre à Montécheroux de 1590-1596. Il n'y a pas d'équivoque sur son prénom, d'après ce que porte le *Livre* ou *Catalogue* cité plus haut, où on lit : *S'ensuivent les enfants que maître Matthieu Wattelet ministre à Montécheroux a baptisé commençant dès le* 26 *juillet* 1590 *au quel iour il fut installé ministre au dit lieu.* Voilà ce que nous avons lu

d'ailleurs dans ses entretiens familiers avec ce pasteur de nouveaux motifs pour ne plus hésiter à s'associer franchement à une communion qui n'admettait d'autre règle de foi que les livres saints.

« Je n'irai à la messe que si bon me semble, disait-il à ceux qui l'interrogeaient sur sa doctrine, les prônes du curé de Damjoux ne m'édifient pas comme les prêches du ministre de Montécheroux. »

» De tels discours empreints de la même franchise dans la bouche d'un homme grave (il avait alors quarante ans), et qui jouissait d'une réputation sans tache, ne tardèrent pas à avoir du retentissement. Un jour du mois de mai, Cuvier vit tout à coup sa maison entourée d'huissiers et de recors à la tête desquels était le fiscal de Baume. Il fut saisi par ses ordres, lié et garrotté comme un vil criminel, et conduit dans la prison de cette ville, d'où on le transféra bientôt à la conciergerie de Dôle. Là les mauvais traitements ne lui furent point épargnés. Le parlement fit instruire son procès, comme prévenu

de nos yeux chez le maire de Montécheroux. Wattelet succéda à Glaude Godry, et resta jusqu'au 19 septembre 1596. Ainsi le prénom de Claude est une erreur que l'on trouve aussi dans la *France protestante*, et on ne peut objecter qu'il y a eu deux Wattelet à Montécheroux.

d'être entré dans l'abominable secte huguenote, et l'issue aurait pu lui devenir fatale si le prince de Montbéliard, dont il était le sujet, n'avait pas réclamé avec vigueur et par des mesures de représailles contre un attentat qui blessait ses droits de souveraineté. Cuvier fut mis en liberté au mois de novembre suivant ; mais pour éviter une nouvelle disgrâce, il abandonna Villars-sous-Damjoux qui était le lieu de naissance de sa femme, et établit sa demeure et son industrie au village de Montécheroux où lui-même avait reçu le jour (1). Bientôt on le vit faire profession publique de la religion évangélique et vouer au service futur des autels le fils unique qu'il avait eu de son mariage. Ce fils était Jacques Cuvier, qui fut successivement pasteur à Saint-Maurice, à Chagey et à Héricourt où il mourut en 1637 (2). De lui naquirent, entre autres enfants, Daniel, ministre à Brevelliers ; Nicolas, châtelain de la seigneurie de Blamont (père du conseiller de Montbéliard, Jacques-Christophe Cuvier), et Jean, livré à l'exercice de la chirurgie, et qui décéda en 1675,

(1) Nous croyons que Claude Cuvier est né à Villars-sous-Dampjoux, comme le dit le même article modifié dont nous allons parler.

(2) Il fut à Saint-Maurice, de 1617-1621 ; à Chagey, de 1621-1635 ; à Héricourt, de 1635-1637.

comme maire et prévôt à Héricourt. David Cuvier, fils de Jean, notaire impérial, greffier et tabellion (notaire) de Blamont (1), puis contrôleur des actes à Montbéliard, mort en 1743, eut deux fils : l'un, Pierre-Nicolas (2), pasteur à Roches et traducteur anonyme de quelques ouvrages allemands sur la théologie polémique ; l'autre, Jean-Georges, capitaine-lieutenant dans un régiment suisse au service de France et chevalier de l'ordre du mérite militaire : celui-ci marié à Clémence-Catherine Châtel, de Montbéliard, décédé en 1792, devint père de trois fils dont le second a été l'illustre *Georges Cuvier.*

» Signé C. D. »

Ces initiales sont-elles bien celles de Charles Duvernoy dit *le juge de paix Duvernoy?* Nous avouons qu'à première lecture, il s'est élevé du

(1) Dans le décret de la *prise de possession pour le roi des souverainetés de Blamont et Clémont, comme dépendantes du comté de Bourgogne, du 6 octobre* 1679, *publié le* 20 *novembre suivant*, figure, comme ayant comparu, pour prêter le serment de fidélité, *maître Nicolas Cuvier, greffier, desd. terre et seigneurie de Blamont.* Voir le *Recueil des édits et déclarations du roi, lettres patentes, arrêts du conseil de Sa Majesté ; vérifiés, publiés et registrés au parlement séant à Besançon, et des règlemens de cette cour ; depuis la réunion de la Franche-Comté à la couronne*, t. I in-folio. Besançon MDCCLXXI, p. 103.

(2) Le ministère de Pierre ou Jean-Nicolas Cuvier à Roches-les-Blamont a duré de 1737-1787



doute dans notre esprit, d'autant plus que nous n'avons pas vu l'original, mais une copie.

Informé que M. Ch. Cuvier, professeur à Strasbourg, avait un tableau généalogique des Cuvier, notre demande a été accueillie avec empressement, et il nous a envoyé la note qu'on vient de lire, avec quelques modifications au commencement et à la fin. Elle a pour titre : *Origine de la famille Cuvier,* et on lit entre parenthèses : *Article de M. Ch. Duvernoy dans la feuille d'annonces de Besançon, nº 46, 14 novembre 1833.* M. Ch. Cuvier a ébauché ensuite une généalogie où les femmes et la nouvelle génération sont omises. Il part de *David Cuvier* duquel sortent les branches *Jean Nicolas,* pasteur à Roche, et *Jean Georges* qu'il appelle officier d'artillerie, père des frères *Georges* et *Frédéric.*

Toute la généalogie des Cuvier, de 1554 à 1773, de 1769 à 1832, et de 1773 à 1838, forme, dans la *France protestante*, un seul et même article étendu, à deux colonnes. Il convenait d'y introduire des repos, d'en rendre la lecture plus facile par des paragraphes, et d'y faire des additions d'après certains documents, afin d'atteindre le but que nous nous sommes proposé. Aussi déclarons-nous accepter toute la responsabilité de ce travail, qui nous a occupé

sérieusement, comme nos lecteurs le reconnaîtront bientôt.

Nous devons ajouter que nous avons vu à Dampjoux, en allant visiter des lieux qui figureront dans ce travail, une famille Cuvier dont le chef, homme très-intelligent, a une ressemblance frappante avec Frédéric Cuvier. Il sait que ses ancêtres ont été la souche de nos illustres compatriotes.

Un membre d'une autre famille Cuvier, originaire de Dambelin, résidant à Vermondans près de Pont-de-Roide, nous disait que lorsqu'un garçon des leurs venait à se marier, chacun faisait des vœux pour qu'il perpétuât sa race, afin que le nom de Cuvier ne s'éteignît pas.

III.

Les parents des frères Cuvier, 1764. Acte authentique. Prénoms de l'aîné : ses parrains.

C'est donc l'un des fils de Claude Cuvier, *Jean-Georges*, capitaine-lieutenant dans un régiment étranger à la solde de la France, qui fut le père des hommes marquants dont les différentes phases de la vie nous occuperont d'abord. Leur

père fut nommé chevalier du mérite militaire, ordre institué le 10 mars 1759 par Louis XV, pour récompenser les services des sujets protestants et leur tenir lieu de la croix de Saint-Louis destinée exclusivement aux catholiques (1). De retour à Montbéliard, sa ville natale, avec une modique pension de retraite, il épousa, en 1764, *Clémentine-Catherine Châtel*, appelée *Clémence-Catherine* dans les actes généalogiques qu'on vient de lire, *Anne-Clémence* dans deux actes que nous produirons bientôt. Ils eurent un premier fils qui mourut jeune. Celui qui vint après consola la mère, et fut l'objet de tous les soins de cette femme d'un esprit supérieur, dit M. Flourens (2), d'après les mémoires laissés par Georges Cuvier. Dans sa tendresse maternelle, elle lui apprit à lire à l'âge de quatre ans, le guida, plus tard, dans ses devoirs religieux, et devint son répétiteur de latin et de grec. Ce fils ne fut inscrit ni sous le nom de *Georges,* ni sous celui de *Dagobert,* mais sous les noms de *Jean-Léopold-Nicolas-Frédéric*. Sa mère l'appela *Georges*, en souvenir

(1) ***Mémoires biographiques sur le baron Georges Cuvier***, par mistress Lee, trad. par Th. Lacordaire, 1837, p. 9, ouvrage riche en particularités. — ***Mémoires de la baronne d'Oberkirch,*** t. 1, p. 54.

(2) Eloge historique de Georges Cuvier, et analyse raisonnée de ses travaux, 1841, p. 58.

de l'aîné qu'elle avait perdu dans les larmes, et l'un de ses parrains l'appela *Dagobert*, après le baptême, ce qui donna en famille *Georges-Dagobert*, puis simplement *Georges*, nom que le monde savant lui connaît. Aucun écrivain, à ce qu'il paraît, n'a eu sous les yeux, par exemple, l'acte de célébration religieuse du mariage de G. Cuvier. On trouve à la mairie de Montbéliard un autographe signé Br.-G. Cuvier, daté du Jardin des Plantes, 13 décembre 1821, pièce que nous donnerons plus tard avec plusieurs autres. M. Pasquier, dans son éloge prononcé devant la chambre des pairs, le 17 décembre 1832, l'appelle *Georges-Léopold-Chrétien-Frédéric-Dagobert*. Quelques-unes des lettres de Cuvier à son ami Pfaff de Stuttgart sont signées G.-L. Cuvier. Il y a un moyen d'apprendre à bien connaître les parents et les enfants en ayant recours à un genre de documents trop négligés jusqu'ici en histoire et en biographie ; de là des dates, des inscriptions erronées, des noms et prénoms dénaturés ou faux, comme le prouveront les actes de naissance et de baptême, de mariage civil et religieux, de décès et d'inhumation que nous donnerons successivement

Voici l'acte de *naissance et baptême de G. Cuvier*, extrait des registres de la paroisse de

Saint-Martin, à la mairie de Montbéliard (1).

« Jean-Léopold-Nicolas-Frédéric Cuvier, fils du sieur Jean-Georges Cuvier, lieutenant au régiment suisse de Valtner, bourgeois de Montbéliard, et de dame Anne-Clémence Châtel, son épouse, naquit le 23e à quatre heures du matin, et fut baptisé le 24e août 1769, présenté au saint baptême par le sieur Pierre-Nicolas Cuvier, ministre du saint Evangile à Brevelier, bourgeois de Montbéliard, tant en son nom qu'au nom de son excellence monsieur Christian-Frédéric-Dagobert, comte de Valdner, lieutenant général des armées du Roi très-chrétien, grand'-croix de l'ordre du mérite militaire, colonel d'un régiment suisse, seigneur d'Olveiler et autres lieux, comme aussi au nom du sieur Léopold Flamand, officier au régiment suisse de Sonberg, bourgeois de Montbéliard, les parrains; et honnête Marianne Propre, femme du sieur Etienne-Samuel Dupuis, chirurgien, bour-

(1) Par décret du 20 septembre 1792, titre VI, il fut ordonné la remise des registres ecclésiastiques ou d'églises dans les maisons communes, et déterminé le nouveau mode de constater l'état civil des citoyens. A Montbéliard, ils furent délivrés à l'officier municipal Jean-Georges Duvernoy. Ces registres, tenus par le clergé, l'étaient mal partout, à l'exception unique peut-être des paroisses protestantes du comté de Montbéliard. Le Code civil a mis le dernier sceau à un système qui est devenu ainsi l'une de nos lois fondamentales.

geois du dit lieu, tant en son nom qu'au nom de dame Catherine-Elisabeth Châtel, femme du sieur Georges-Henri Valter, ministre du saint Evangile à Obenheim, les marraines.

» Signé J.-G. du Vernoy (1). »

Le comte de Valdner, mentionné dans cet acte, était l'oncle de la baronne d'Oberkirch. Son peti-fils, le comte de Montbrison, a publié les *Mémoires* ou souvenirs de la petite cour de Montbéliard dont G. Cuvier devait éprouver les faveurs comme élève du Gymnase de cette ville.

Il est fait mention de Christian-Frédéric-Dagobert, comte de Valdner, oncle paternel de Me d'Oberkirch, p. 51, 54, t. I, de ses *Mémoires*, où il est qualifié de lieutenant général et colonel propriétaire du régiment Waldner-Suisse.

L'acte authentique que nous venons de rapporter nous conduit tout naturellement à notre première étude, après avoir rappelé l'annexion du comté de Montbéliard à la France.

(1) Diacre à Saint-Martin, de 1769-1781 ; second pasteur à Saint-Martin, de 1781-1784 ; premier pasteur de 1784-1807, année de son décès. L'orthographe des Duvernoy a beaucoup varié comme nous le révéleront plusieurs pièces. D'après les registres de la mairie de Montbéliard, on le trouve écrit : *du Vernoi*, *duVernoi*, *du Vernoy*, *duVernoy*, *Du Vernoy*, *Duvernoi*, *Duvernoij*, *Duvernoy*, *D duVernoy ;* ainsi de neuf manières différentes.

NOTE.

Voir page 6.

Annexion du comté de Montbéliard à la France. Proclamation de Bernard, représentant du peuple. Don patriotique imposé, 400,000 livres en numéraire. Ratification de l'annexion, 1796, 1814. — La guillotine de 1793.

Nous devons à l'obligeance de M. Tuefferd de Bethoncourt, de pouvoir reproduire les deux pièces suivantes qu'il possède en placard, avec un certain nombre d'autres de l'époque :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

UNE ET INDIVISIBLE.

« Au nom de la République française,

» Les représentants du peuple délégués par la Convention nationale pour le département de la Côte-d'Or, du Doubs, du Jura, de la Haute-Saône, du Mont-Terrible et de l'Ain.

» Aux citoyens de la ci-devant principauté de Montbéliard.

» Citoyens !

» Depuis longtemps, la France vous voyait avec peine courbés sous le joug du despotisme féodal;

elle désirait vous faire jouir comme elle du bien de la liberté.

» Peut-être vos magistrats ont-ils à se reprocher d'avoir retardé le moment de votre régénération, et nés pour la liberté, vous ne deviez pas attendre qu'une guerre formée contre elle obligeât les Français à vous la rendre.

» Quoi qu'il en soit, les Français, trop fiers d'un côté pour souffrir que votre ancien Maître ait des possessions dans leur territoire quand il ose joindre une armée à celle des tyrans coalisés, et de l'autre trop amis des hommes pour suporter que dans leur voisinage des frères soient honteusement enchainés et en proie à la tyrannie du premier ambitieux, vous apportent aujourd'hui la liberté et avec elle tous les droits de l'homme.

» Dès ce jour la dixme et tous les droits odieux de la féodalité et de l'inégalité sont abolis pour vous, le droit de pêche et de chasse vous est rétabli, vous êtes tous également appellés aux emplois publics, le plus vertueux sera le seul préféré, la confiance du peuple est la seule dispensatrice de toutes les places et emplois, en un mot vous êtes Français.

» Bons citoyens de Montbéliard, sachez aprécier ce bienfait, armez-vous d'une haine profonde contre les tyrans et d'un saint amour pour vos frères, unissez-vous par des liens indissolubles à ce grand peuple qui vous rend libres, comptez que son courage et ses vertus triompheront de tous ses ennemis : déjà dix-huit cent mille hommes sont armés pour

combattre tous les tyrans du monde, partout se répand sur les Etendards flotans de la Liberté cette légende terrible : *Le peuple français debout contre les tyrans*, et partout la victoire couronnera de ses succès les libérateurs du monde, les Restaurateurs de la liberté publique.

» Jusqu'ici, vous avez versé le fruit de votre travail dans la caisse d'un seul homme, qui ne l'employait qu'à vous avilir en même temps qu'il satisfaisait davantage son ambition ; à l'avenir vos subsides seront pour vous, puisqu'ils ne seront employés qu'à conserver votre liberté.

» Autrefois, le poids des impôts ne frappoit que sur les utiles cultivateurs, aujourd'hui ils vont être repartis d'une manière égale entre tous les citoyens et le riche payera pour le pauvre.

» Citoyens de Montbéliard, la France a à se plaindre de votre dégout pour les assignats, et des accaparements que vous avez faits à son préjudice avec votre or corrupteur, vous lui ferez sans doute oublier le passé par le présent et l'avenir, vous saurez comme le Français mépriser un vil métal encore empreint de l'effigie d'un traitre et apprécier la monnoie d'un peuple libre et vraiment républicain. Vous ferez plus, vous mépriserez toutes les richesses quelconques, et ne respecterez que la vertu, le courage et le malheur. Vous ferez la guerre aux châteaux et porterez paix et assistance aux chaumières.

» Tels sont les principes des Français, les adop-

ter, c'est devenir leurs frères, les enfreindre ou les méconnaître c'est être leurs ennemis.

» Fait en commission à Montbéliard le 10 octobre 1793, l'an II de la République française une et indivisible.

» Signé BERNARD. »

La seconde pièce regarde un fort impôt qualifié dérisoirement du nom de don patriotique.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

« Au nom de la République française.

» Considérant que la prise de la ville de Montbéliard et le territoire qui en dépend deviendrait onéreuse à la République française si elle n'était promptement indemnisée des frais occasionnés par les mouvements des troupes.

» Considérant qu'en devenant Français et libres les citoyens de Montbéliard doivent partager les charges comme les avantages des Républicains auxquels ils sont réunis, qu'en conséquence ils doivent avant tout payer leur tribut par un don patriotique.

» Considérant que les profits immenses qu'ont faits les citoyens de Montbéliard sur la monnoie de France en donnant aux assignats une valeur indécemment inférieure à celle du numéraire, agiotage que la plupart des marchands, aubergistes, etc., ne rougissent pas d'exercer sous nos yeux, leur per-

mettent de faire des dons patriotiques assez considérables sans nuire à leur fortune.

» Considérant que rien n'est plus funeste à l'esprit d'égalité qui doit régner parmi tous les citoyens, que la grande disproportion des fortunes ; que les richesses détruisent toutes les vertus chez ceux qui cherchent à les accumuler, que par conséquent la répartition des sommes à tirer ne doit porter que sur les riches.

» Considérant que la République française qui méprise pour elle la monnoie métallique en a néanmoins besoin pour le payement des objets qu'elle fait acheter chez l'Etranger et qu'elle doit en exiger, là surtout où les citoyens en sont les plus munis, et n'ont pas participé aux offrandes patriotiques que tous les Français se sont glorifiés de porter à l'envi sur l'Autel de la patrie.

» Considérant qu'en obligeant les riches à payer à la patrie une partie de leurs dettes, les pauvres dont la générosité et les vertus sont toujours au-dessus de leur fortune, ne doivent pas être exclus du droit précieux et cher aux amans de la Liberté de présenter leur offrande volontaire, arrête ce qui suit :

» *Article I.* La municipalité de la ville et banlieue de Montbéliard est requise de faire payer dans la huitaine, pour tout délai, entre les mains du payeur général de Besançon pour être à la disposition de la République française, la somme de quatre cent mille livres en numéraire.

» *Article II.* Pour parvenir à ce payement, la municipalité fera un Rôle portant la contribution que chaque individu doit payer. Elle nommera trois citoyens chargés de faire le recensement et d'en remettre le montant au payeur général.

» *Article III.* L'imposition ne pourra porter que sur les citoyens notoirement connus par le conseil général de la commune, pour avoir soit en revenus fonciers, mobiliers, ou profit de commerce au delà de six cents livres de revenus et seront compris tous les citoyens résidans tant dans la ville que dans la banlieue.

» *Article IV.* Ceux des citoyens qui n'auront pas acquité le montant de leur imposition patriotique dans les trois jours de la demande qui leur en sera faite par les préposés au recouvrement seront mis en état d'arestation et leurs biens séquestrés au profit de la République.

» *Article V.* Il sera aussi ouvert un registre à la municipalité pour recevoir les soumissions volontaires des citoyens qui n'ont pas au dessus de six cent livres de revenus, et il sera fait mention sur le registre de la somme que chacun de ces bons citoyens aura payée et en quelles espèces, pour être remise en même nature au payeur général.

» *Article VI.* Ceux à qui la fortune ne permet pas de faire gratuitement des dons patriotiques, mais qui par amour pour la patrie pourront échanger du numéraire contre des assignats, sont invités à aller en faire leur déclaration à la municipalité

qui en recevra leur soumission sur un registre particulier, et le communiquera dans la huitaine au représentant du peuple qui fera délivrer la quantité d'assignats nécessaires pour l'échange.

» *Article VII.* La loi sur la taxe des denrées et marchandises étant faite pour le bonheur du peuple et le soulagement des pauvres, la municipalité est requise de la faire afficher et exécuter dans le plus court délai possible.

» *Article VIII.* Il sera pourvu incessamment à la fixation de la somme et au mode de contribution pour tout le territoire du district de Montbéliard.

» Fait en commission à Montbéliard le 14 octobre 1793, l'an II de la République française une et indivisible.

» Le représentant du peuple,

» Signé BERNARD (1). »

La ratification de l'annexion du comté de Montbéliard à la France n'eut lieu qu'en 1796, trois ans environ après que Bernard se fut présenté, au nom de la Convention nationale, à la mairie (2) pour y

(1) Bernard, né à Saintes, était président d'un tribunal lorsqu'il fut nommé représentant du peuple. En 1816, il fut forcé de se sauver à Bordeaux et s'embarqua pour l'Amérique; mais s'étant arrêté à l'île de Madère, il y mourut. Nous devons ce renseignement à M. Des Mesnard, rédacteur du *Témoin de la vérité,* à Saintes.

(2) C'était le 10 octobre 1793 : le conventionnel était arrivé avec de l'infanterie et de la cavalerie. Le pays forma un district rattaché au département de la Haute-Saône, puis à celui du Mont-Terrible.

faire connaître les intentions et les ordres de son gouvernement. Comme Montbéliard n'avait pas été compris dans les capitulations lors de l'annexion à la France de l'Alsace et de la Franche-Comté, la République en fit l'objet d'un traité. En conséquence, cette principauté fut jointe à la France en 1796, et fut comprise avec Porentruy dans le département du Mont-Terrible. Voici la copie de cette stipulation spéciale : « Art. IV. S. A. S. le duc de Wurtemberg et Teck renonce, en faveur de la République française, pour lui, ses successeurs ou ayants cause, à tous ses droits sur la principauté de Montbéliard et autres en dépendant..... et lui cède généralement toutes les propriétés, droits et revenus fonciers qu'il possède sur la rive gauche du Rhin..... » Par le traité de paix signé à Paris, conclu entre la France et les puissances alliées (1) le 30 mai 1814, le comté de *Mont-Beliard* (*sic*) resta français, art. III, § 8.

Un vieillard nous disait que lorsque le conventionnel Bernard se présenta à l'hôtel de ville,

(1) L'Autriche, la Russie, la Grande-Bretagne et la Prusse. Les plénipotentiaires furent Charles-Maurice Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent; le prince Clément-Venceslas-Lothaire de Metternich ; le comte Jean-Philippe de Stadion ; André, comte de Rasoumoffsky ; Charles-Robert, comte de Nesselrode ; Robert Stewart, vicomte ; Castlereag, lieutenant général ; Georges Gordon, comte d'Aberdeen ; Guillaume Shaw Cathcart, vicomte de Cathcart ; le baron Herdenberg ; Charles-Guillaume, baron de Humboldt. Tels furent les signataires du traité et des articles additionnels.

la municipalité lui demanda ce qu'il y avait de nouveau, il répondit : *Un petit bout de guillotine.* En effet, il en fit dresser une qui heureusement ne fonctionna pas. Des soldats se contentèrent de faire jouer le couteau, et, par plaisanterie, d'avancer et de retirer leur tête de la lunette. Elle était à la place où se trouve aujourd'hui la statue Cuvier.

Voici comment s'exprime, sur cette annexion, M. Spach, dans ses *Lettres sur les archives du Bas-Rhin*, que nous retrouverons ailleurs :

« La principauté de Montbéliard avec les seigneuries qui en dépendaient (Héricourt, Blâmont, etc.), fut, comme on sait, réunie à la France en 1793 par le représentant du peuple, Bernard de Saintes ; cette opération, longtemps prévue, ne faisait qu'exécuter ce que la monarchie des Bourbons méditait depuis cent cinquante ans ; toutes les convenances géographiques, toutes les sympathies nationales parlaient en faveur de cette fusion. La France y gagnait un arrondissement et un grand naturaliste ; Georges Cuvier avait vingt-quatre ans au moment de la réunion ; il était mort depuis trois ans lorsque sa statue fut inaugurée, en 1835, sur la place publique de Montbéliard par une députation de l'Institut, par un concours de savants de toutes les nationalités, et par les acclamations de la science contemporaine. »

Les inexactitudes que renferment ces lignes seront facilement relevées après avoir lu notre première étude.

M. Beurnier, lieutenant-colonel du génie, que nous retrouverons plus tard, dit, dans une *Notice historique sur Montbéliard*, manuscrit dont est possesseur M. Rossel, ancien juge, et que nous avons copié pour la Société d'émulation de Montbéliard :

« En avril 1793, le général français Desprez (1) Crassier vint à Montbéliard avec un détachement de gendarmerie pour séquestrer les biens appartenant à la maison de Wurtemberg, mais ce ne fut que le 10 octobre suivant que le représentant du peuple Bernard vint prendre possession du comté de Montbéliard, au nom de la République, avec un bataillon de volontaires du Jura, un escadron de cavalerie et deux batteries, dont une d'artillerie légère. Son premier acte fut de renvoyer tous les officiers du prince et de dissoudre le corps de la magistrature municipale. Les habitants, dépouillés de leurs anciennes libertés, reçurent en échange l'administration tyrannique d'un comité et d'un tribunal révolutionnaire..... mais il ne souilla pas cette paisible terre des scènes sanglantes qui marquèrent en France cette époque de la Révolution. »

(1) Desprez (de l'Orne) fut adjoint aux adjudants généraux attachés à l'armée dite d'Angleterre. Ce fut lui qui demanda que les citoyens qui auraient rendu d'anciens services, fussent seuls admis à faire recevoir leurs enfants au prytanée français (*Biographie des contemporains*). Dans une proclamation publiée à Porentruy le 1er mars 1793, l'an second de la république française, Des-Prés-Crassier (ainsi écrit) est appelé général en chef. Voir la pièce chez M. l'architecte Wetzel.

Il est à désirer que cette *Notice* intéressante soit publiée, du moins en partie; par exemple, ce qui regarde les invasions de 1814 et 1815, en y ajoutant quelques lignes relatives à des faits importants, tels que les ôtages emmenés au château de Tremoins près d'Héricourt, et menacés d'être conduits en pays étrangers comme garantie d'une contribution dont Montbéliard avait été frappé. Nous nous souvenons de ce moment terrible pour notre famille, lorsqu'une mère affligée, mais non abattue, et cinq enfants furent laissés dans l'angoisse.

PREMIÈRE ÉTUDE.

JEAN-LÉOPOLD-NICOLAS-FRÉDÉRIC

DIT

GEORGES CUVIER.

23 août 1769-13 mai 1832.

PREMIÈRE ÉTUDE.

Georges Cuvier.

I.

Naissance des frères Cuvier. Etudes de l'aîné à Montbéliard et à Stuttgart. Sa jeunesse ; ses premiers travaux. Il est de langue d'Oïl ou sa nationalité.

Près de la statue majestueuse élevée devant l'hôtel de ville de Montbéliard, se trouve la modeste demeure qui porte cette simple inscription :

> **Ici naquit**
> **G. CUVIER**
> **le 23 août 1769.**

Son excellent frère y reçut aussi le jour, ce qui donne l'espérance que cette plaque commémorative sera bientôt remplacée par une autre complète, et qui rappellera le profond sentiment

de reconnaissance et d'amitié qu'expriment ces paroles : « Dites à mon fils de mettre sur ma tombe :

FRÉDÉRIC CUVIER
frère de
GEORGES CUVIER. »

Tous les deux moururent entourés de l'estime la plus grande, et ce dernier au comble de la gloire, selon les directions de la Providence.

L'un des esprits les plus vastes, les plus lumineux et les plus féconds qui aient existé dans le monde, l'Aristote (1), le premier naturaliste des temps modernes, G. Cuvier mérita par son génie le nom de *Grand.* Aussi y eut-il une consternation générale dans la haute société de Paris et dans tout le monde savant, lorsque sa mort fut connue. Le repos de Dieu lui fut ouvert le 13 mai 1832.

Sa carrière fut extraordinairement remplie. Dès sa jeunesse, ou plutôt dès son enfance, son goût pour les sciences naturelles se révéla

(1) Le prince des philosophes grecs, naquit l'an 384 avant Jésus-Christ. Aristote fut le créateur de l'histoire naturelle. Ses écrits forment une encyclopédie ; on en peut dire autant de ceux de G. Cuvier.

par la copie des planches ou figures d'un Buffon (1), en s'aidant des descriptions de l'auteur pour les enluminer, travail qui annonçait une sagacité d'observation d'un ordre supérieur (2). Il vivifiait ses copies ou leur donnait de la vie et de l'expression, en réglant les nuances des couleurs sur les modèles qu'il avait sous les yeux ou bien sur ceux que lui offrait la nature. A treize ans, il avait ainsi copié les 1008 planches enluminées que Buffon avait publiées sur les oiseaux, persévérance dont on a peu d'exemples dans un âge aussi tendre (3). Les charmes du style de cet écrivain firent sur lui la plus vive impression, et il en conserva toute sa vie un profond sentiment de gratitude. Mais ses parents ne virent dans cette occupation d'un jeune enfant qu'une distraction propre à le reposer d'études plus sérieuses, et, peut-être même, le futur Linné (4) s'attira-t-il plus d'une

(1) Ce célèbre naturaliste est né en 1707 à Montbard en Bourgogne ; les portes de l'Académie des sciences lui furent ouvertes en 1739.

(2) Flourens, *Analyse des travaux et éloge de G. Cuvier*, p. 59.

(3) *Histoire des membres de l'Académie royale de médecine, éloge de Cuvier*, par Pariset, t. 1, p. 352.

(4) Célèbre naturaliste suédois, né en 1707, mort en 1778. Il était fils d'un pasteur de campagne. Dans son *Système de la nature*, il posa les bases d'une distribution méthodique des trois règnes, et se montra toujours très-religieux, comme nous aurons occasion de le rappeler

réprimande de la part de ses maîtres. Il est vrai qu'alors, plus encore qu'aujourd'hui, les sciences naturelles ne paraissaient une carrière que pour un homme de loisirs et de fortune, et rien ne promettait un pareil avenir au jeune Cuvier, dont le crayon, légèrement promené sur une toile, semblait en fuyant laisser après lui l'empreinte même d'un animal ; contours, proportions, attitude, physionomie, tout y était bien, l'image semblait respirer et se mouvoir (1).

Ses parents le destinaient à la théologie, non qu'il manifestât quelque goût pour cette carrière, mais c'était un état honorable, assez lucratif, et à leurs yeux cela suffisait, comme il arrive encore aujourd'hui dans beaucoup de familles. De là les hommes sans vocation pour le plus haut et le plus saint des ministères, ce

ailleurs. Ce caractère se trouve bien tracé dans l'excellent travail que M. de Triqueti a consacré à Charles Linné. Dès l'âge de vingt-deux ans, il conçut la pensée du système botanique qui fit la gloire de son nom. Jusqu'à lui, les plantes avaient été classées en raison des ressemblances extérieures de la fleur, système du français Tournefort, admis par tous les savants de l'Europe. Linné reconnut que les signes les plus propres à caractériser les genres se trouvaient dans les parties de la fleur qui servent à la fructification, les étamines et le pistil. Pendant plus de soixante ans, il a travaillé à faire connaître les dons précieux de la divine Providence. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de botanique, des discours, des mémoires, des dissertations. Sa mort fut celle d'un chrétien.

(1) *Eloge de G. Cuvier*, par Pariset, t. 1, p. 352.

qui est une véritable calamité, un malheur pour l'Eglise de Jésus-Christ.

Etranger à l'Allemagne par sa langue qui était le français et par un patois à part souvent très-expressif ; étranger à la France par sa religion qualifiée d'hérésie ; étranger à l'une et à l'autre par des institutions à part ou qui lui étaient propres, le pays de Montbéliard, obligé de se suffire à lui-même, n'offrait pas d'autre carrière libérale que celle de l'Eglise, où un jeune homme pauvre pût rattacher quelque espérance d'avenir.

Il était réservé des bourses au séminaire de Tubingue (1) pour les étudiants de la principauté qui n'avaient point de patrimoine à attendre, mais qu'une Providence généreuse avait comblés de dons spirituels. Cuvier se trouvait dans cette double catégorie.

Quant à la fortune, nous savons que ses parents n'en avaient pas. Mais, d'un autre côté, Cuvier était doué d'une conception prompte, d'un jugement pénétrant uni à la mémoire la plus heureuse, ce qui lui rendait l'étude facile en même temps qu'attrayante et fructueuse. Aussi termina-t-il ses études classiques de la manière

(1) Cette université célèbre du Wurtemberg fut fondée en 1477.

la pl u brillante. Malgré cela, soit distraction causée par quelques passages de Buffon, soit désir immodéré de trop bien faire, soit partialité ou mauvaise humeur du recteur du Gymnase (1) qui ne lui pardonnait pas quelque épigramme d'écolier, il arriva que, par sa composition, il n'obtint que la troisième place, chose fâcheuse, vu que les jeunes candidats en théologie étaient pourvus d'une chaire dans l'ordre de leur mérite au sortir du Gymnase, établissement qui remontait à 1668. Cuvier n'avait donc à espérer que la troisième cure vacante, ce qui n'allait pas à la position peu aisée de son père.

Mais une circonstance providentielle vint décider de son sort. Il eut l'insigne honneur d'être présenté à l'épouse du grand-duc Paul, S. M. l'impératrice Marie Féodorowna, à leur passage à Montbéliard au mois d'août 1782. Cette princesse le recommanda à son oncle le duc régnant, Charles-Eugène, qui était venu le 13 août de la même année au château d'Etupes (2),

(1) Le Gymnase de Montbéliard fut fondé par le duc Christophe, dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il a dû avoir pour recteurs, lorsque Cuvier y était, *Ulric Ducommun* dit Véron, de 1772 à 1782, époque de sa mort, puis *Pierre-Christophe Duvernoy*, de 1782 à 1786. Il avait été pasteur à Beutal depuis 1774.

(2) Note A à la fin de la Première Etude : *Le château d'Etupes*

situé à 6 kilomètres de Montbéliard, résidence d'été, où il ne passa que trente-six heures.

S'étant souvenu du protégé de sa nièce, il manifesta le désir de le voir, et le jeune homme lui ayant plu, il lui accorda une bourse à son Académie-Caroline, dite la Solitude, établissement fondé dans le château de ce nom, à deux lieues de Stuttgart, depuis le 11 février 1782 (1), et supprimé en 1794.

Cette Académie modèle, qui recevait des jeunes gens de toutes les parties de l'Europe, avait un enseignement encyclopédique donné par plus de quatre-vingts professeurs, et suivi par quatre cents élèves au moins. Aucun établissement d'instruction n'avait encore été conçu sur un aussi vaste plan, et il paraît que le duc Charles de Wurtemberg avait voulu montrer à de plus grandes nations ce qu'elles pourraient faire pour le développement intellectuel de la jeunesse dans toutes les branches des connaissances (2).

Le grand levier de cet institut était l'émulation

(1) Ce fut d'abord un *Institut militaire*, qui remonte à 1770, année de disette. Voir *Description de l'Académie-Caroline de Stouttgard*, librement traduite en français de l'original allemand composé par M. Auguste-Frédéric Botz, professeur en droit dans cette Académie. Stouttgard, de l'imprimerie de l'Académie-Caroline, MDCCLXXXIV p. 2. Accroissement en 1771, p. 4, en 1782, p. 41.

(2) Flourens, *Eloge de Cuvier*, p. 59.

excitée surtout par des distinctions publiques.

Cuvier y fut admis à l'âge de quinze ans trois mois, le 4 mai 1784. Son examen le fit entrer dans la classe de philosophie. La commission chargée de lui assigner son rang, transmit sur son compte le bulletin suivant :

« Le jeune Cuvier a montré :

1° Des notions justes et proportionnées à son âge des principes du christianisme ;

2° De bonnes connaissances en histoire générale et en géographie ;

3° Des notions solides de la logique, de l'arithmétique et de la géométrie ;

4° De l'habileté dans le thème, dans la version latine et dans la lecture du Nouveau Testament grec. »

Cuvier n'avait aucune connaissance de l'allemand en quittant Montbéliard, mais, avec sa facilité, il ne tarda pas de s'approprier cette langue dont il remporta le prix au bout de neuf mois d'étude. Il la parla toujours avec plaisir, quand il en eut l'occasion, ainsi que l'italien qu'il y ajouta par la suite : il disait plaisamment : *Tout cela ne vaut pas le patois de Montbéliard.*

Sa première année académique écoulée, il s'agissait de choisir l'une des sept carrières qui s'ouvraient devant lui, chose difficile, vu qu'il

n'avait de préférence pour aucune. On ne sait pourquoi on avait compris dans les sciences administratives, la zoologie et la botanique avec le dessin des animaux et des plantes. Il choisit, comme on peut le penser, ces études conformes à ses goûts, se résigna à apprendre l'administration des finances, les *sciences économiques*, pour devenir *naturaliste*. Cette branche de l'enseignement embrassait le droit, la science des finances, le droit naturel, la pratique de la chancellerie, la science de la police, l'économie théorique et pratique, les eaux et forêts, la science du commerce d'Etat, la géographie commerciale, la zoologie, le dessin des plantes, la minéralogie, la chimie, la science des mines, l'hydraulique, la numismatique, l'architecture civile, l'arpentage, la géométrie pratique, la technologie, etc. G. Cuvier dut passer par cette filière, et le 15 avril 1787, il fut nommé chevalier, c'est-à-dire qu'il reçut une croix en or magnifique émaillée, distinction réservée à ceux qui, dans les examens publics, s'étaient fait remarquer avec le plus d'avantages (1). Ils occupaient un dortoir à part, avaient une grande salle commune mieux meublée que celle des autres étu-

(1) Sur l'*ordre de chevalerie-académique*, voir *Description de l'Académie-Caroline*, p. 12, 215.

diants, et mangeaient à la table des jeunes princes qui suivaient les cours de l'Académie ou étaient leurs condisciples (1). Dans la même salle était aussi dressée la table de S. A. S. qui s'entretenait familièrement avec eux.

Pour embrasser avec succès tant de connaissances, il fallait la vaste capacité d'intelligence de Cuvier. Cependant son espoir fut en partie déçu. Le professeur de zoologie étant venu à mourir, cette chaire fut vacante toute la durée du séjour de Cuvier à la Solitude; celle de botanique fut seule remplie. Cuvier rechercha alors les conseils de personnes versées dans les sciences naturelles, et quelques condisciples qui partageaient ses goûts s'étant joints à lui, ils formèrent une société qui tenait ses séances le jeudi (2), et qui parvint à réunir huit cents espèces différentes d'insectes (3). Plus tard un

(1) *Lettres de G. Cuvier à Pfaff,* trad. par Marchant; *Notice biographique sur G. Cuvier,* par Pfaff, p. 11, 12. — *Description de l'Académie-Caroline*, p. 217.

(2) Voir les détails dans les *Mémoires de mistress Lee,* p. 14.

(3) *Note biographique sur G. Cuvier,* par Pfaff, p. 18. — On a calculé que chaque végétal sert en moyenne à la vie et à la nourriture de trois insectes; en sorte que, d'après le chiffre des plantes connues, qui est d'environ 120,000, il doit exister plus de 360,000 espèces d'insectes. On connaît le morceau admirable des Etudes de la nature de Bernardin de Saint-Pierre, *le fraisier ou le monde des insectes sur une plante.*

certain nombre d'entre eux restèrent en correspondance assez suivie.

Les cahiers où Cuvier déposait ses observations existent encore : ils sont surtout remarquables par la fidélité, la correction du dessin, la rare perfection des figures ; tout ce qu'il représentait était animé. Il a laissé de cette époque quantité d'oiseaux, de plantes, deux cent dix insectes peints et deux cent cinquante-trois autres qui sont décrits : pour en mieux connaître les mœurs, il en gardait constamment dans sa chambre, les nourrissant avec le plus grand soin.

Son talent pour le dessin ne fut pas un des moindres avantages du naturaliste. « Il a servi de fondement, dit G.-L. Duvernoy (1) dans sa *Notice,* à tous les ouvrages systématiques que M. Cuvier a publiés, et il a beaucoup contribué à l'effet magique de ses leçons, où des esquisses parfaites, exécutées à la craie avec une rapidité surprenante, donnaient un entraînement irrésistible à ses démonstrations orales. » Plus tard, il se mit aussi à graver, et un grand nombre de planches de ses magnifiques publications sont dues à son burin.

(1) Nous donnerons une Etude sur le médecin Duvernoy, comme nous l'avons dit.

Ses travaux d'histoire naturelle, quoique suivis avec ardeur, ne le détournèrent cependant pas de ses autres études, qui lui valurent de la part de ses maîtres les témoignages de satisfaction les plus flatteurs. En profitant de leurs leçons, il se familiarisa avec cette universalité de connaissances dont il offrit des preuves éclatantes dans son célèbre Rapport sur les sciences physiques (1), demandé par l'empereur, et surtout dans ses Analyses des travaux de l'Académie des sciences, objets qui nous occuperont bientôt.

Ce fut donc à Stuttgart que Cuvier étudia la littérature, la philosophie, les mathématiques, l'histoire de la nature et celle des nations, la physique, les beaux-arts, les sciences administratives, la médecine et le droit (2). D'après les connaissances qu'il avait acquises, il pouvait également prétendre à un brevet d'officier ou de professeur, à un diplôme d'avocat ou de médecin; grâce à son crayon, il pouvait mener la vie séduisante d'artiste, ou bien il pouvait attendre des bontés du prince de Montbéliard ou du roi de Wurtemberg une place d'administra-

(1) Nous analyserons plus tard ce rapport en l'ayant sous les yeux.

(2) *Description de l'Académie-Caroline*, p. 243, 314-320. Voir à la fin de cette Etude note B : ***Plan d'études suivi à l'Académie-Caroline***.

teur (1). Rien de tout cela ne fut capable de le tenter.

Avant d'aller plus loin dans l'étude de la vie de cet homme qui laissa des *Notes* ou *Mémoires* destinés à celui qui, selon l'usage, prononcerait son éloge devant l'Institut, il ne sera pas inutile de relever les prétentions de quelques littérateurs d'outre-Rhin, de venir en aide à leur ignorance et de dissiper leurs illusions. On comprend à peine qu'on ait pu contester à Cuvier sa nationalité. Nous disons qu'il appartient tout entier à la France, et nous avons les meilleures raisons pour repousser les prétentions de ceux qui ont essayé de nous disputer notre gloire, de nous enlever un grand nom, un génie dont ils ont bien pu être jaloux. Entrons dans quelques développements à cet égard.

Le comté de Montbéliard, pays de langue d'Oïl (2), dialecte bourguignon, n'a jamais eu

(1) Is. Bourdon, *Illustres médecins et naturalistes*, p. 8. Jean-Baptiste-Isidore Bourdon, membre de l'Académie de médecine, né en 1796, disciple de G. Cuvier, docteur en 1832, a travaillé à plusieurs publications importantes, et est auteur d'excellents ouvrages propres à vulgariser la science. Il était médecin en chef des épidémies du département de la Seine. Les journaux de fin novembre 1864 ont annoncé son décès à l'âge de soixante-cinq ans. On lui doit plus de vingt ouvrages d'un intérêt scientifique très-remarquable.

(2) Nous donnerons à la fin de cette première Etude une note C sur un ouvrage qui s'occupe de la *langue d'Oïl*.

rien de commun avec l'Allemagne. Porté dans la maison de Wurtemberg en 1407, par le mariage d'Eberhard avec Henriette de Montfaucon, ce pays conserva toujours ses franchises, qui, datant du treizième siècle, pourraient paraître exorbitantes aujourd'hui. La langue nationale était seule usitée dans tous les actes de l'administration; l'allemand n'était pas même enseigné dans les écoles, comme le prouve l'exemple de Cuvier; c'était une langue barbare dont les éléments lui étaient inconnus lorsqu'il arriva à Stuttgart. Le petit comté de Montbéliard se distinguait des provinces soumises à la domination française par des *franchises, libertés et immunités,* des institutions plus libérales et un gouvernement plus paternel, qui entretenait un Gymnase presque académique duquel sont sortis beaucoup d'hommes capables et d'autres qui sont connus dans le monde savant.

L'instruction, favorisée par les principes d'une religion plus éclairée qu'avait prêchée le dauphinois Guillaume Farel en 1524 (1), était aussi

(1) *Précis historique de la réformation et des Eglises protestantes dans l'ancien comté de Montbéliard* et ses dépendances, suivi de *la vie de G. Farel,* par G. Goguel, 1841. Nous préparons une nouvelle édition de cette biographie, semblable à celle de Calvin que nous venons de publier.

beaucoup plus étendue que dans les provinces limitrophes ; et ce qui est à remarquer, le goût et l'esprit des études se portaient plutôt vers les sciences exactes et d'observation que vers les sciences spéculatives, vers les arts mécaniques que vers ceux d'imagination. M. L. Spach, dans ses *Lettres sur les archives du Bas-Rhin*, que nous aurons occasion de mentionner encore plus loin, signale, dans la *dixième*, le gouvernement patriarcal de Montbéliard, ses excellentes écoles, legs de la Réforme, son collége presque académique qui entretenait une pépinière de bons théologiens, etc. Tout cela en faisait une ville à part, et tels sont les principaux motifs qui nous portent à dire que la patrie de Cuvier n'eut pas seulement la gloire de l'avoir vu naître : les mœurs et les institutions du pays où nous avons passé notre enfance et notre jeunesse marquent nécessairement leur empreinte sur notre caractère. Cuvier était montbéliardais, était français.

Nous ne sommes pas étonné qu'on lise au commencement d'une statistique en allemand : « Le comté de Montbéliard était à peu près aussi étranger aux habitants du Wurtemberg que les régions polaires. » Nous nous réservons de faire connaître ce document qui remonte à 1791. C'est une pièce importante d'un contemporain

de Cuvier, que nos lecteurs apprendront à connaître avec tout intérêt.

II.

Cuvier en Normandie. Ses rapports avec l'abbé Tessier et Geoffroy Saint-Hilaire. Ses premiers manuscrits.

Cuvier avait environ dix-neuf ans, lorsqu'il termina ses études dans le Wurtemberg. Il eut regret de ne pouvoir répondre à la proposition qui lui était faite d'aller en Russie; sa santé délicate, la crainte de s'exposer à un climat rude l'empêchèrent de répondre à cet appel bienveillant (1). Il accepta un place de précepteur d'un fils de treize ans du comte d'Héricy, gentilhomme protestant de Normandie. Après avoir pris congé de Schiller (2), l'un de ses camarades d'études à Stuttgart et de plusieurs autres amis, il arriva à Caen, dans le Calvados, en Juillet

(1) *Lettres de G. Cuvier à Pfaff*, introduction, p. 8.

(2) J.-Fréd.-Christ Schiller, célèbre poëte allemand, né à Marbach dans le Wurtemberg en 1759, mort à quarante-six ans à Veimar en 1805, est surtout connu par ses tragédies. M. Louis Spach, dans ses *Lettres sur les archives départementales du Bas-Rhin*, dont nous parlerons dans notre sixième étude, rappelle que Schiller fut le camarade d'études de Cuvier, p. 107.

1788 (1), et remplaça dans ses fonctions pédagogiques un de ses compatriotes et condisciples, G.-F. Parrot, qui partit pour Carlsruhe, et devint ensuite un professeur remarquable en Livonie, comme nous l'apprendra l'étude spéciale que nous lui réservons dans ce travail.

Le comte chez lequel Cuvier entra, résidait habituellement dans son château de Fiquainville, près de Fécamp, à 8 lieues du Havre. Placé dans le voisinage de la mer, le jeune savant vit s'ouvrir devant lui tout un monde nouveau d'observations, dont paraît avoir profité M. Michelet. Jusqu'à ce moment, il ne s'était guère occupé que de botanique et d'entomologie. Il avait découvert des plantes qui l'avaient fait citer honorablement, à l'âge de dix-sept ans, par l'un de ses professeurs. Désormais il allait interroger le règne animal. Quelques collections du voisinage vinrent fort à propos suppléer à un manque presque complet de livres spéciaux. Dans l'éloquent éloge de G. Guvier, prononcé le 29 juillet 1833, par M. Pariset, devant l'Académie de médecine de Paris, on lit qu'un habitant de Caen, grand amateur d'histoire naturelle, possédait une superbe collection de poissons de la Méditerranée, que Cuvier accourut pour exami-

(1) Année de la mort de Buffon.

ner ce trésor, et que, après plusieurs séances, il devint à l'aide de son pinceau, ce précieux instrument de l'observation et de la mémoire, possesseur à son tour de la collection : en histoire naturelle, la représentation fidèle d'un objet est l'objet lui-même (1). Cuvier ne possédant qu'un Linné pour toute bibliothèque, devait beaucoup lire dans le grand livre de la nature. Les lois qui régissent les êtres ne s'inventent ni ne se devinent, elles s'observent et s'étudient dans le silence, sous le regard du Dieu tout-puissant.

C'est donc par l'observation que Cuvier allait grandir, qu'il allait illuminer la science, révéler, en quelque sorte, les secrets de la création, repeupler des mondes détruits, retrouver l'histoire de notre globe. Il ne négligea pas à cet effet d'interroger les documents les plus anciens et les plus authentiques, les premières pages de la Bible.

Son activité était incroyable; il menait de front avec un égal bonheur toutes les branches de la science. Coquillages, poissons, insectes, plantes, dissection, il étudiait tout à la fois, et cette masse de connaissances venait se ranger sans confusion dans sa tête. Une bonne mé-

(1) Pariset, *Eloge*, cité p. 358, 59.

thode, au service d'une bonne mémoire qui embrassait tout sans rien oublier, peut seule l'avoir conduit à de semblables résultats.

Dès 1789, il avait décrit, disséqué et dessiné de sa propre main tous les poissons de la Manche. Ses travaux anatomiques lui faisaient déjà pressentir les grandes vérités qu'il proclama plus tard. « Depuis la mort de Linné, écrivait-il en 1790, l'histoire naturelle n'a plus de législateur, chacun suit son caprice, et si cette anarchie dure encore longtemps, la science deviendra un labyrinthe dont on ne pourra sortir. » Plein de respect pour cet illustre réformateur de la science, le jeune naturaliste n'ambitionnait encore que l'honneur de marcher à sa suite; mais ses travaux anatomiques le mettant fréquemment dans l'impossibilité de concilier ses observations avec les préceptes du maître, sa confiance en fut peu à peu ébranlée. A l'exemple des botanistes, les zoologistes se bornaient encore dans leur classification du règne animal aux caractères purement extérieurs.

Cuvier comprit que l'anatomie seule fournirait des classes naturelles. L'étude approfondie de l'organisation des mollusques ou animaux mous sans vertèbres, dont Aristote avait ébauché l'histoire et l'anatomie, lui permit de faire à cette classe d'animaux la première application de sa mé-

thode. Pour le moment, il suffit d'avoir indiqué que ce fut dans sa solitude de Normandie, loin de toute bibliothèque, de toute grande collection et de tout savant, face à face avec la nature vivante, qu'il fit les observations qui allaient servir de base à la réforme générale des sciences naturelles.

Il est probable que Cuvier, indépendamment de tout secours étranger, serait parvenu à se faire jour; car il avait le sentiment de sa force, mais une circonstance toute providentielle vint hâter les choses d'une manière surprenante.

On en était à l'époque la plus bouleversée de la Révolution. Une petite ville dans le voisinage de Fiquainville avait son club. Chaque soir, le comte d'Héricy et le jeune précepteur s'y rendaient pour ne pas être taxés d'aristocrates. Mais par un heureux retour aux idées d'ordre, cette réunion s'était transformée en une paisible société d'agriculture, dont Cuvier avait été nommé secrétaire. Ce fut là, à Valmont, que l'abbé Tessier (1), médecin à l'hôpital militaire

(1) H.-Alex. Tessier, né en 1740, mort en 1837, était membre de l'Académie des sciences depuis 1782. Il a donné beaucoup d'articles dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, a rédigé les *Annales de l'agriculture*, de 1798-1817, etc. Une souscription a été ouverte pour élever un *monument à la mémoire de l'agronome Henri-Alexandre Tessier, à Angerville-La-Gate* (Seine-et-Oise). Voir le

de Fécamp, fit sa connaissance. Ce savant estimable, engagé dans les ordres, avait accepté ce poste pour échapper aux persécutions qui atteignaient les hommes les plus intègres et les meilleurs citoyens, pendant le règne de Robespierre et consorts. Le 10 février 1795, il écrivit à Antoine-Laurent de Jussieu (1) : « A la vue de ce jeune homme, j'ai éprouvé le ravissement de ce philosophe qui, jeté sur un rivage inconnu, y avait trouvé des figures de géométrie. M. Cuvier est une violette qui se cache dans les herbes. Il sait beaucoup, et fait des planches pour votre ouvrage (2). Je l'ai prié de nous faire pour cet été un cours de botanique; il le fera, et j'en félicite les élèves de notre hôpital ; car Cuvier démontre avec beaucoup de méthode et de clarté. Je doute que vous puissiez mieux avoir pour l'anatomie comparée.

Constitutionnel du 15 juillet 1862. L'empereur a approuvé cette idée avec empressement.

(1) Les quatre de Jussieu ont marqué comme botanistes et dans les sciences en général. Antoine-Laurent est né à Lyon en 1748, et mort à Paris en 1836. La réforme introduite par lui dans la botanique a ouvert la voie à une classification plus rationnelle. En 1804, il fut l'un des témoins du mariage de G. Cuvier, comme nous le verrons.

(2) C'est l'ouvrage de botanique préparé par de longs travaux et que A.-L. de Jussieu publia en 1789, « qui fait, dit Cuvier, dans les sciences d'observation, une époque peut-être aussi importante que la chimie de Lavoisier dans les sciences d'expérience. »

C'est une perle digne d'être recueillie par vous. » Il écrivait à son ami Parmentier (1) : « Je viens de trouver une perle dans le fumier de la Normandie. »

Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, sur la recommandation de Tessier, écrivit de Paris au jeune précepteur : « Venez, vous serez notre guide et notre Linné; vous serez parmi nous le restaurateur des sciences naturelles » (2). Bientôt il devina le génie de Cuvier. Après avoir pris connaissance de quelques Mémoires que Tessier lui avait envoyés, Geoffroy lui écrivit : « Venez à Paris, venez jouer parmi nous le rôle d'un au-

(1) Cet agronome, né en 1737, mort en 1813, devint membre de l'Institut. C'est lui qui a acclimaté la pomme de terre en France. On lui doit un *Traité sur l'art de la boulangerie*. Il se voua entièrement à l'étude des substances alimentaires.

(2) Discours prononcé aux funérailles de Geoffroy Saint-Hilaire le 22 juin 1844, par M. Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, membre de l'Institut. Geoffroy Saint-Hilaire naquit à Etampes en 1772. Pendant les massacres de septembre 1792, il sauva la vie à plusieurs ecclésiastiques. En 1795, il fut nommé professeur administrateur au Jardin des Plantes dont il créa la ménagerie. Dès 1794, il fut en relation avec G. Cuvier. M. Flourens a prononcé son éloge historique à l'Académie des sciences le 22 mars 1852 ; il est mort le 19 juin 1844. Son fils, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, né en 1805, est mort en novembre 1861, après avoir occupé les postes les plus éminents dans la science. Il était membre de l'Institut, professeur et directeur au Muséum d'histoire naturelle, membre de l'Académie impériale de médecine, fondateur de la Société zoologique d'acclimatation, etc.

tre Linné, d'un autre législateur de l'histoire naturelle. » Cuvier avait peine à comprendre cette admiration d'un professeur déjà connu par ses travaux.

Ces Mémoires n'étaient pour lui que de simples études. Privé de livres et de collections quelque peu riches, il croyait que la science en était arrivée bien au delà. « Et cependant dans ces premiers manuscrits, ajoute M. Geoffroy dans son discours prononcé aux funérailles de Cuvier, au nom de l'Académie des sciences, je trouvai presque à chaque page des faits nouveaux, des vues ingénieuses; déjà ces méthodes scientifiques qui, depuis, ont renouvelé les bases de la zoologie, étaient indiquées. Ces premiers essais étaient déjà supérieurs à presque tous les travaux de l'époque. »

Cuvier expédia à ses amis de Stuttgart, par la voie de Montbéliard, deux manuscrits, l'un sur *les crustacés comestibles des côtes de France,* avec planches; l'autre sur *Huit jours de voyage aux Alpes wurtembergeoises.*

Il leur en envoya beaucoup d'autres très-importants aussi, par exemple : un *Discours sur l'histoire naturelle des plantes ;* des *Observations botaniques.* Les descriptions de la *moule*, de *l'huître* sont des chefs-d'œuvre du genre, qui dévoilent l'observateur sagace et persévérant. Il

leur envoie encore des *Observations sur la chimie* et leur annonce qu'il a dessiné au moins quatre-vingt-douze espèces de poissons, cent vingt espèces d'ichneumons; qu'il a disséqué un grand perroquet dont il a étudié surtout les organes de la voix. Le chêne est dans le gland.

L'éducation du jeune Achille d'Héricy étant terminée, après six ans de séjour au sein de cette honorable famille, Cuvier céda aux instances de Tessier, partit avec lui, et partagea son logement.

C'est ainsi qu'avant d'avoir visité la capitale, dit M. Pariset, Cuvier lui appartenait par des liens de savoir et d'amitié. « Ne rejetez ni l'hospitalité que je vous offre, lui dit son protecteur, ni les vœux des amis que je vous ai donnés, et qui vous appellent. Votre mérite et leurs soins feront le reste. »

L'excellent Tessier le décida, tout en ignorant que son protégé avait écrit à son ami Pfaff, devenu conseiller de cour: « On m'ouvre en Russie des perspectives avantageuses; mais je préférerais une place deux fois plus modique, si je pouvais rester dans notre climat tempéré » (1). Ainsi deux fois on lui fit des propositions de s'expatrier; la Providence ne le permit pas.

(1) Dernière lettre de Cuvier à Pfaff, p. 290, août 1792.

III.

Cuvier à Paris. Ses rapports avec plusieurs savants. Ses Mémoires. Commencement de sa carrière scientifique.

Cuvier avait près de vingt-six ans quand il arriva à Paris, au printemps de 1795. L'accueil de ses nouveaux amis ne fut pas seulement un hommage rendu à son mérite naissant; sa modestie, sa candeur y avaient aussi leur part. Beaucoup d'hommes déjà avantageusement connus s'empressèrent de lui être utiles : à de Jussieu et à Geoffroy se joignirent, sans se faire attendre, Millin de Grandmaison (1), directeur du Magasin encyclopédique, et Lacépède (2), dont Cuvier prononça l'éloge à l'Institut, le 5 juin 1826.

Entouré de semblables protecteurs, il fut

(1) Aubin-Louis Millin, naturaliste et archéologue, né à Paris en 1759, mort en 1818, était membre de la commission des arts, puis professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale du Panthéon.

(2) Bernard-Germain-Etienne de Laville, connu dans les sciences sous le nom de comte de La Cépède, né à Agen en 1756, mourut à Paris le 6 octobre 1825. Buffon fut son protecteur à Paris en 1776, et le choisit pour continuer son *Histoire naturelle*. Il fut membre de l'Institut depuis sa fondation; sa chaire du Muséum fut occupée par Duméril.

nommé de suite membre de la commission temporaire des arts, puis obtint une chaire à l'Ecole centrale du Panthéon. La bienveillance que tant de savants lui témoignaient le mettait dans l'obligation de répondre promptement à leurs espérances en donnant, le plus tôt possible, des gages à la science sur le grand théâtre où il arrivait.

Son premier travail fut un *Mémoire sur le larynx inférieur des oiseaux*, qu'il lut à la Société d'histoire naturelle dont il était membre, et par lequel il fit connaître, d'une manière générale, la structure des organes de la voix chez les oiseaux, et en expliqua le mécanisme. Ce n'était encore qu'un essai qu'il avait préparé pour ses amis de Stuttgart, comme nous l'avons vu. Aussi, trois ans après, il reprit ce sujet dans son traité sur les *Instruments de la voix dans les oiseaux*, dont il donna lecture à l'Institut.

Un Mémoire plus important fut celui sur une *Nouvelle classification des mammifères*, et sur les principes qui doivent servir de base dans cette sorte de travail, qu'il rédigea avec Geoffroy, et qui fut lu à la Société d'histoire naturelle le 20 avril.

Il n'est pas possible de discerner dans ce Mémoire ce qui appartient à l'un ou à l'autre savant; mais si l'on songe qne Geoffroy avait déjà

une belle position dans la science, tandis que Cuvier était un pauvre provincial obscur et ignoré, venant à peine de débarquer à Paris, on doit comprendre que la plus grande part doit en revenir à celui-ci, car, pour l'ordinaire, ce ne sont pas les patrons qui se mettent sous la protection de leurs clients.

Ce Mémoire offre les premiers essais qui aient été faits de *la méthode naturelle en zoologie*. Le principe de la subordination des caractères y est déjà proclamé. La route une fois reconnue, la lumière allait se faire de plus en plus aux yeux de Cuvier.

Le 25 floréal an III, 10 mai 1795, peu après son arrivée à Paris, il donna lecture à la même Société de son célèbre travail sur la *structure interne et externe*, et sur les *affinités* des animaux auxquels on a donné le nom de *vers*. Ce Mémoire, imprimé dans la Décade philosophique, fait époque, parce que c'est la pierre angulaire sur laquelle Cuvier fonda l'éternel monument consacré à sa gloire. Des six classes dans lesquelles Linné divisait le règne animal, les deux dernières, les insectes et les vers, offraient la plus grande confusion. Ces derniers étaient, en outre, désignés sous la dénomination impropre d'animaux à sang blanc, par opposition à ceux à sang rouge qui comprenaient les quatre au-

tres classes ou les vertébrés. Cette division, généralement admise jusque-là, était tout à fait arbitraire. L'anatomie comparée pouvait seule débrouiller ce chaos. C'est ce que comprit bien Cuvier. « Ayant examiné, dit-il, les modifications qu'éprouvent dans les animaux sans vertèbres les organes de la circulation, de la respiration et des sensations, et ayant calculé les résultats nécessaires de ces modifications, il en déduisit une division nouvelle où ces animaux sont rangés suivant leurs véritables rapports. Sa distribution était si naturelle que dès qu'elle parut, de suite on l'adopta. « Assurément, dit M. Flourens, nul homme encore n'avait porté un coup d'œil aussi étendu et aussi rapide sur les lois générales de l'organisation des animaux ; et il était aisé de prévoir que, pour peu qu'il continuât à s'en occuper avec la même suite, celui dont les premières vues venaient d'imprimer à la science un si brillant essor, ne tarderait pas à en reculer toutes les limites. »

Dans un second Mémoire, lu également à la Société d'histoire naturelle, le 31 mai 1795, sur *l'Organisation et les rapports des animaux à sang blanc, dans lequel on traite de la structure des mollusques et de leur division en ordres* (1),

(1) Les mollusques sont ces êtres singuliers qui tien-

Cuvier, reprenant une des classes qu'il avait établies, celle des *mollusques*, « jeta les premiers fondements de son grand travail sur les animaux; travail, continue M. Flourens, qui l'a occupé pendant tant d'années, et qui a produit l'ensemble des résultats le plus étonnant peut-être, et du moins le plus essentiellement neuf de toute la zoologie, comme de toute l'anatomie comparée moderne.

Une suite de monographies auxquelles ce travail donna lieu, parurent successivement jusqu'en 1815, et furent réunies en 1817 sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'anatomie des mollusques*.

Parmi les nombreux Mémoires qui suivirent à de courts intervalles les précédents, nous ne citerons que ceux qui ont fait faire le plus de progrès à la science. Ce sont : *Mémoire sur la manière dont se fait la nutrition dans les insectes*, lu à l'Institut en septembre 1797 ; *Mémoire sur les vaisseaux sanguins des sangsues et sur la couleur rouge qui y est contenue*, dont lecture fut faite à la Société d'histoire naturelle en septembre 1789; et, enfin, un *Mémoire sur les vers à sang rouge* ou annélides, dans lequel l'auteur réunit

nent un milieu indécis entre le règne végétal et le règne animal, comme les polypes; entre le règne animal et le règne minéral, comme les madrépores et les coraux.

ces vers en une classe distincte. Cuvier le lut à l'Institut le 11 nivôse an X, ou 31 décembre 1801, et le fit imprimer en 1802.

Il a prouvé ensuite que les insectes n'ont aucune circulation, qu'ils respirent par des trachées qui portent l'air dans toutes les parties de l'économie, et ce sont ces savantes observations qui ont servi de base à la séparation faite plus tard des insectes avec les autres articulés.

C'est ainsi que la carrière scientifique de Cuvier s'ouvrait d'une manière remarquable et même brillante, et qu'un vaste avenir s'étendait devant lui.

IV.

Cuvier à la chaire d'anatomie comparée. Son père et son frère. Les prix décennaux. Cabinet d'anatomie au Jardin des Plantes.

Les débuts que nous venons de mentionner désignaient Cuvier au choix du gouvernement pour la chaire d'anatomie comparée, c'est-à-dire de cette science qui s'occupe des lois de l'organisation des animaux et des modifications que cette organisation éprouve dans les diverses espèces, étude à laquelle il s'était voué par goût dès sa première jeunesse, comme il le dit au

commencement de la première édition de son *Règne animal* publié en 1817. Mais le professeur Mertrud (1), vieux et valétudinaire, qui, depuis plus de cinquante ans, était démonstrateur d'anatomie, fit valoir ses droits à cette chaire et y fut nommé. Alors, sur les instances de Geoffroy, le titulaire consentit à accepter le jeune Cuvier pour son suppléant. C'était au mois de Juillet 1795. Sa position lui paraissant assurée, il fit venir son père, veuf depuis 1793, âgé de près de quatre-vingts ans, et, un peu plus tard, son frère, les seuls proches parents

(1) Les *Leçons d'anatomie comparée de G. Cuvier*, receuillies et publiées par C. Duméril en l'an VIII, 2 vol. in-8o, commencent par une lettre dédicatoire de Cuvier à Jean-Claude Mertrud, professeur d'anatomie des animaux au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Au bas de la première page se trouve cette note : « Le citoyen Mertrud a été démonstrateur d'anatomie au Jardin des Plantes depuis 1750 jusqu'à l'érection de cet établissement en école spéciale d'histoire naturelle, qu'il fut nommé professeur d'anatomie comparée ; c'est lui qui a travaillé avec Daubenton à l'anatomie de la plupart des quadrupèdes décrits dans la grande histoire naturelle. Buffon, qui l'aimait et qui l'estimait, a parlé de lui avec éloge dans plusieurs volumes de son immortel ouvrage. Son attachement à sa patrie lui a fait refuser des postes brillants qui lui ont été offerts par des puissances étrangères, et entre autres celui de premier chirurgien du roi de Naples, qui lui fut offert en 1770, et celui de premier chirurgien du roi d'Espagne, auquel il a réellement été nommé en 1772. Il est l'inventeur de plusieurs procédés ingénieux relatifs aux préparations anatomiques. » Cuvier s'appelle le disciple et l'ami de Mertrud, à la fin de cette lettre écrite *au Jardin des Plantes le 28 ventôse an VIII*.

qui lui restaient, et pour lesquels il avait la plus tendre affection.

Au printemps de 1798, il refusa l'offre de faire partie, comme savant, de l'expédition d'Egypte (1), dirigée par Bonaparte, dans la conviction qu'il servirait mieux les intérêts de la science au milieu des collections chaque jour croissantes du Muséum, qu'en entreprenant ce long voyage qui n'allait point à sa santé.

A la mort de Mertrud, en 1802, il fut appelé à le remplacer, et ouvrit son cours au mois de décembre, dans la salle du Muséum d'histoire naturelle, en y menant de front l'anatomie et la zoologie, les dissections et le classement.

Sa manière de professer a été jugée diversement. Selon M. Flourens (2), « le débit de Cuvier était, en général, grave et même un peu lent, surtout vers le début de ses leçons, mais bientôt ce débit s'animait par le mouvement des pensées; et alors ce mouvement se communiquait des pensées aux expressions; sa voix pénétrante, l'inspiration de son génie peinte dans ses yeux et sur son visage, tout cet ensemble faisait sur son auditoire l'impression la plus vive

(1) Ce pays eut les Français pour maîtres jusqu'en 1801 : dès lors il rentra sous la loi des Turcs.

(2) *Analyse raisonnée des travaux et éloge de G. Cuvier*, p. 55, 56.

et la plus profonde. On se sentait élevé, moins encore par ses idées grandes, inattendues qui brillaient partout, que par une certaine force de concevoir et de penser que cette parole puissante semblait tout à coup éveiller ou faire pénétrer dans les esprits. »

« Sa voix, dit mistress Lee, parvenait sans effort à l'oreille de tous ses auditeurs, sa prononciation était claire et distincte sans avoir rien d'affecté; de sorte que les étrangers le comprenaient plus facilement que la plupart des autres orateurs français. Son débit était toujours accompagné d'un air de conviction, d'un certain jeu de physionomie qui s'emparait de l'âme de ses auditeurs, et leur faisait éprouver tour à tour les sentiments qu'il voulait leur inspirer. »

Cuvier, dit M. Isidore Bourdon, obtint de grands succès en public. Toujours lente et solennelle, sa parole était continue, attachante et accentuée, et il n'était personne dans l'auditoire qui ne l'écoutât et ne l'entendît, tant elle était harmonieuse et sonnante. Personne mieux que Cuvier ne sut tirer parti d'une longue période, en cadencer les repos, en nuancer les transitions et en graduer la marche, ni en lier entre eux les membres, de manière à leur donner plus de puissance et de retentissement. Il était surtout admirable quand il lisait : sa

voix forte, riche de tous les tons et haute de plusieurs octaves, avait tantôt la douceur de l'adolescence, tantôt la gravité de l'âge mûr, et d'autres fois les intonations glapissantes de l'enfance, tant une voix de tête, dont il avait contracté l'habitude, le servait à souhait. Il se bornait à faire osciller l'un de ses bras à la manière de Talma (1), et c'en était assez pour donner à sa voix une émotion imitative des passions de l'âme les plus réelles. Ses yeux ne restaient jamais servilement attachés sur son manuscrit; et l'air plein de noblesse, quand il relevait la tête comme pour assister aux applaudissements, aurait fait deviner qui il était, et mérité qu'on l'applaudît.

Son élocution, dit G.-L. Duvernoy (2), exprimant d'une manière aussi simple que claire, ce que la conception la plus rapide à la fois et la plus juste avait pénétré, répandait la lumière dans toutes les intelligences.

Tous ceux qui ont assisté aux leçons de M. Cuvier, dit Laurillard (3), assurent n'avoir jamais

(1) Talma, né à Paris en 1763, mort en 1826, est regardé comme le premier tragédien de son temps. Napoléon l'admit dans son intimité.

(2) *Notice historique sur les ouvrages et la vie de M. le baron Cuvier*, p. 73.

(3) Eloge de M. le baron Cuvier, p. 54, ouvrage qui nous occupera plus tard.

entendu de professeur posséder à ce point le talent de la parole. Il avait l'habitude d'improviser ses cours sur de simples notes.

« Il a porté, dit M. Flourens, dans la carrière du professorat le même caractère d'invention que dans la carrière des recherches et des découvertes. Après avoir créé l'enseignement de l'anatomie comparée au Jardin des Plantes, il a fait, au Collége de France, d'une simple chaire d'histoire naturelle, une véritable chaire de la philosophie des sciences : deux créations qui peignent son génie, et qui, aux yeux de la postérité, doivent honorer notre siècle. »

Ses leçons d'anatomie furent publiées, avec son concours et sous sa direction, par MM. Duméril (1) et Duvernoy qui, comme ses collaborateurs, ont éternellement associé leurs noms à celui du créateur ou inventeur de cette science. On sait que ce dernier devint son successeur dans les chaires illustrées par Cuvier, qui ne permit plus que l'anatomie ne présentât qu'un

(1) André-Marie-Constant Duméril, né à Amiens en 1774, devint membre de l'Institut et de l'Académie de médecine. Il remplaça G. Cuvier, son maître, à l'Ecole centrale du Panthéon pour l'histoire naturelle. Après la mort de Lacépède, il occupa sa chaire au Jardin des Plantes On lui doit un grand nombre d'ouvrages. Nous le retrouverons aux obsèques du médecin Duvernoy.

recueil de faits particuliers, mais il en fit la science des lois générales de l'organisation animale. C'est lui qui a révélé et rendu sensible ces grandes vérités : « Que chaque espèce d'organe a ses modifications fixées et déterminées ; qu'un rapport constant lie entre elles toutes les modifications de l'organisme ; que certains organes ont, sur l'ensemble de l'économie, une influence plus marquée et plus décisive, d'où la loi de leur *subordination* ; que certains traits d'organisation s'appellent les uns les autres, et qu'il en est, au contraire, d'incompatibles et qui s'excluent, d'où la loi de leur *corrélation* ou *coexistence* ; et tant d'autres lois, tant d'autres rapports généraux qui ont enfin créé et développé la partie philosophique de cette science. »

Cuvier ne se borna pas à surveiller la publication de ses *Leçons d'anatomie ;* les généralités et quelques leçons lui appartiennent entièrement. Du reste, il laissa une certaine latitude à ses collaborateurs. C'est ce qu'il constate dans son célèbre rapport mentionné plus bas, en reconnaissant que MM. Duméril et Duvernoy ont enrichi son ouvrage de leurs propres observations. Cet ouvrage fut jugé digne d'un des grands prix décennaux fondés par l'empereur en vertu des décrets des 24 fructidor an XII et

28 novembre 1809 (1). M. le comte de Sèze, directeur de l'Académie française, dans sa réponse au discours de M. le chevalier Cuvier, lorsqu'il fut reçu académicien, le 27 août 1818, dit de l'anatomie comparée : qu'elle est le plus grand titre de gloire de Cuvier, qu'elle doit être le travail de sa vie entière, qu'il doit l'achever pour achever sa renommée.

Cuvier en préparait une nouvelle édition qu'il comptait enrichir de toutes les observations qu'il avait faites depuis trente ans. Dès 1827, il en avait écrit à M. Duvernoy pour l'associer de nouveau à son œuvre ; déjà il avait revu tout le premier volume, lorsque la mort l'arrêta dans cette tâche importante. Il ne put rédiger que celui-là, les deux suivants sont dus à MM. Laurillard et F. Cuvier fils, son neveu ; les six derniers ont été publiés par le médecin Duvernoy, qui, tout en améliorant l'œuvre, s'est appliqué à conserver religieusement tout ce qui appartenait à son illustre ami.

Quant aux leçons que Cuvier professa dans la chaire occupée si dignement par Daubenton (2)

(1) *Voir note* D, *sur les prix décennaux* à la fin de cette Etude.

(2) Daubenton, né en 1716 dans la même ville que Buffon, à Montbard en Bourgogne, fut choisi par celui-ci pour collaborateur de ses travaux scientifiques, et devint

au Collége de France (ce modèle de précision et d'exactitude, dit M. Flourens), et dont il fut pourvu à la mort de ce savant, en 1799, elles n'ont été recueillies qu'en partie et sans son concours. Cependant elles sont peut-être son enseignement le plus remarquable, vu qu'il y suivait l'histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours. Il y distingua l'époque religieuse qui prit naissance principalement chez les Hébreux et les Egyptiens ; l'époque philosophique qui commença en Grèce ; et la troisième dont l'origine peut être reportée jusqu'à Aristote, bien que son développement ne date que du seizième siècle. Les découvertes modernes, dit-il, prouvent que Moïse fut en possession de la vérité pour tout ce qui concerne les changements éprouvés par le globe : il montre les vestiges du grand déluge.

« Jamais spectacle plus beau, dit M. Flourens, ne sera sans doute donné aux hommes que celui d'un enseignement si haut. Cuvier a eu la gloire, gloire immense dans un siècle aussi savant que le nôtre, de donner au grand enseignement une forme nouvelle. On se bor-

son collègue au Jardin des Plantes. Daubenton est mort à Paris en 1800 : son éloge fut prononcé en présence de l'empereur par G. Cuvier le 5 avril suivant, et ce fut le premier.

nait à l'histoire des choses; il a joint à l'histoire des choses celle des hommes; à l'histoire de chaque doctrine, celle de son auteur; à l'histoire du fait, celle de l'observateur. Son génie semblait avoir reçu la mission de nous révéler la marche des autres génies. »

Un des premiers soins de Cuvier, à son poste au Jardin des Plantes (1), fut de créer un Musée d'anatomie digne de porter son nom, incomparable quant à l'ostéologie, Musée où la science zoologique pût, en quelque sorte, se toucher du doigt. C'était là son orgueil. Il raconte dans ses *Mémoires* laissés manuscrits, qu'il allait chercher dans les combles du cabinet quelques vieux squelettes de Daubenton, que Buffon y avait fait entasser comme des fagots, et que c'est en poursuivant cette entreprise, tantôt secondé par quelques professeurs, tantôt arrêté par d'autres, qu'il parvint à donner à cette cellection assez d'importance pour que personne n'osât plus s'opposer à son agrandissement. Il

(1) Ce jardin fut fondé par Louis XIII en 1640, sous le nom de *Jardin royal des herbes médicinales*, édit de mai 1632. Il prit le nom de *Muséum d'histoire naturelle*, par un décret de la Convention nationale en date du 23 juin 1793. L'enseignement y fut étendu à toutes les branches de l'histoire naturelle, et le nombre des chaires porté de trois à douze. Le Jardin des Plantes devint le centre de l'histoire naturelle moderne.

a donné dans les *Annales du Muséum*, t. II, une notice sur la formation de ce cabinet qui occupe quinze salles de diverses grandeurs, dans chacune desquelles on peut suivre pas à pas tous les faits qu'il rapporte. On est saisi d'admiration à la vue de ces innombrables merveilles de la nature, et en songeant à l'intelligence qui a pénétré leurs mystères, et les a fait connaître aux autres hommes.

M. Duvernoy, à la demande de Cuvier, et avec le concours efficace de son frère Frédéric, se chargea, en 1803, de dresser un catalogue raisonné de ce cabinet d'anatomie auquel nous consacrerons une visite dans notre deuxième Etude. A cette époque, il y avait cinq cent quatre-vingt-six squelettes dont cent deux anciens remontés en entier, et seize cent trente-deux préparations molles dont quatorze cents nouvelles, plusieurs faites par Cuvier lui-même. M. Pariset donne le détail suivant, p. 407 : plus de quatre cents squelettes de mammifères, plus de douze cents organes d'animaux à sang rouge et à sang blanc, conservés dans de l'esprit de vin. Il y a dans cette galerie aujourd'hui plus de deux mille cinq cents squelettes de mammifères, d'oiseaux, de reptiles, de poissons, plus de quatre mille préparations osseuses, plus de six mille préparations d'organes; en tout plus

de quinze mille pièces, dont plus de quatorze mille n'existaient pas avant lui.

Ce Muséum n'a cessé de s'enrichir sous l'habile direction de Cuvier. Aussi avait-il coutume de dire : « qu'il ne croyait pas avoir été moins utile à la science par ces collections seules que par tous ses autres ouvrages. » C'est la plus riche galerie d'anatomie comparée de l'univers, comme nous aurons occasion de le faire connaître ci-après.

V.

Cuvier, professeur à l'Institut, membre, secrétaire de ce corps. Histoire des progrès des sciences naturelles. Rapport demandé par l'empereur.

L'Institut national venait d'être créé le 25 octobre 1795 (1). Cuvier fut compris, au commencement de 1796, dans la classe des sciences physiques et mathématiques avec Daubenton et Lacépède, ces deux vétérans de la science. Le 21 janvier, il lut, en séance publique de ce corps, son *Mémoire sur les espèces d'éléphants vivantes et fossiles,* où il démontre que l'éléphant

(1) Talleyrand l'avait demandé en 1791, comme nous le verrons dans notre quatrième Etude.

fossile appartient à une espèce détruite que l'on ne saurait confondre avec l'espèce vivante. Il observe que les os d'éléphants ayant plus de ressemblance avec ceux de l'homme qu'avec ceux des autres animaux, des anatomistes, même d'un grand mérite, ont souvent été tentés de les regarder comme des débris humains. De là, sans doute, ces prétendues découvertes de tombes de géants, rapportées par les anciens auteurs et par d'autres du moyen âge, temps de beaucoup de superstitions.

Ce mémoire montre que l'auteur pressent que tous ces débris fossiles « ont appartenu à un monde antérieur au nôtre. » Singulière coïncidence! remarque M. Flourens (1), dans ce même jour où l'Institut ouvrait la première de ses séances publiques, s'ouvrait aussi la carrière des plus grandes découvertes que l'histoire naturelle ait faites dans notre siècle. »

« Ce sont les travaux de Georges Cuvier et d'Alexandre Brongniart qui ont fondé la géologie des fossiles par l'heureuse combinaison des types zoologiques avec l'ordre de succession et l'âge relatif des terrains » (2).

(1) Analyse et éloge, p. 39.

(2) Alex. de Humboldt, *Cosmos* trad. par Faye, t. I, p. 314. Dans ce premier volume, le savant berlinois rend

Dans cette première organisation de l'Institut, les secrétaires étaient renouvelés tous les deux ans. En 1800, Cuvier fut élu l'un de ces secrétaires temporaires. Il en exerçait les fonctions, lorsque Bonaparte, revenu d'Egypte, premier consul et aspirant à toutes les gloires, eut la noble ambition de se faire nommer président de la section à laquelle appartenait Cuvier.

Le docte corps ayant reçu, en 1802, une nouvelle organisation, Cuvier, quoique alors absent, fut choisi par ses collègues pour une des deux places de secrétaire perpétuel de la section des sciences, avec 6000 francs d'appointements (1). Sa tâche principale était de rendre compte des progrès des sciences physiques, dans la séance annuelle de l'Académie. Ses rapports portaient sur la météorologie et la physique proprement dite, lorsque l'explication des faits n'exigeait point l'usage du calcul, la minéralogie et la géologie, la physique végétale et la botanique, l'anatomie et la physiologie, la zoologie,

souvent hommage à la science de l'enfant de Montbéliard.

(1) Son collègue et ami personnel fut le chevalier Delambre pour les sciences mathématiques. Il naquit à Amiens en 1749 et mourut en 1822. Le 21 août, G. Cuvier prononça un discours sur la tombe de ce célèbre astronome.

les voyages, lorsqu'ils concernaient l'avancement des sciences naturelles, la médecine et la chirurgie, l'art vétérinaire, l'agriculture.

L'analyse de la partie physique des travaux de l'Académie des sciences, que M. Cuvier a rédigée pendant les vingt-cinq premières années de ce siècle, fera l'un des plus beaux monuments de sa gloire, dit M. Duvernoy dans sa Notice. Ces rapports de 1806-1830 ont été réunis sous le titre de *Histoire des progrès des sciences naturelles*, 4 vol. in-8°. L'impartialité des appréciations n'est pas un des moindres mérites de cet ouvrage. Mais voici surtout un de ses grands titres de gloire, c'est le *Rapport historique sur les progrès des sciences depuis 1789 et leur état actuel*, que Sa Majesté l'empereur et roi avait demandé à l'Institut, et dont Cuvier fut chargé, comme secrétaire perpétuel de la classe pour les sciences physiques. L'auteur y expose, pendant une période de vingt ans, les travaux scientifiques faits à l'étranger, en tant qu'ils lui sont connus. C'est un magnifique travail qui eut une portée immense. « Nous en avons entendu la lecture, dit M. Pasquier (1), lorsqu'il fut présenté à l'empereur en conseil d'Etat; de semblables

(1) *Eloge de Cuvier* prononcé à la Chambre des Pairs, p. 16.

scènes ne s'effacent jamais de la mémoire. Napoléon n'avait demandé qu'un rapport, et sous ce titre si modeste, le savant rapporteur a élevé un monument qui, placé comme un phare entre deux siècles, montre à la fois et le chemin parcouru et la route à suivre. »

Cuvier ne se chargea d'abord de ce travail qu'avec répugnance; il lui en coûtait de suspendre ses études de prédilection, mais il finit par y prendre intérêt. « Tous mes travaux, écrivait-il à son ami Duvernoy, sont presque arrêtés par un ouvrage que l'empereur a demandé à la classe des sciences naturelles, et qui m'est revenu en grande partie comme secrétaire. C'est une histoire de la marche et des progrès de l'esprit humain depuis 1789. Vous jugez à quel point la besogne est compliquée pour les sciences naturelles, aussi ai-je déjà fait près d'un volume, et je suis loin d'être au bout. Mais cette histoire est si riche, il y a un si bel ensemble de découvertes, que j'ai fini par y prendre de l'intérêt et par y travailler avec plaisir. J'espère que ce sera un morceau marquant d'histoire littéraire et philosophique. Je tâche surtout d'y indiquer les véritables vues qui doivent diriger les recherches ultérieures. »

Dans un *Avertissement* mis en tête de ce rap-

port (1), sorti de l'imprimerie impériale en 1810, Cuvier reconnaît tout ce qu'il doit à ses confrères de l'Institut « qui l'ont aidé de leurs conseils et de leurs enseignements. » Néanmoins, il convient que, « malgré les soins qui ont été pris pour recueillir tous les faits et profiter de toutes les lumières, il n'a pas été possible, dans une matière aussi vaste, d'éviter ni toutes les erreurs ni toutes les omissions ; et ce n'est qu'en tremblant, dit-il, qu'on soumet au public un ouvrage encore si imparfait (2). »

Une des grandes difficultés de ce travail considérable autant qu'impartial, présenté en conseil d'Etat le 6 février 1808, provenait de l'ignorance où l'on était des progrès réels des sciences chez nos voisins. « Pendant quinze années de guerres et de défiance, disait Cuvier (3), les difficultés naturelles que la différence des langues oppose à la propagation des découvertes, ont été augmentées par la cessation presque absolue de tout commerce littéraire..... L'impartialité que

(1) Il porte XVJ et 299 pages in-4°, et est partagé en trois parties : *Chimie*, p. 13-110 ; *Histoire naturelle*, p. 112-242, et *Sciences d'application* (médecine), p. 250-285. Il y a une autre édition in-8°, dont le volume porte 394 pages pour les *sciences physiques*. Le volume pour les *sciences mathématiques*, rédigé par M. Delambre, secrétaire perpétuel de cette classe, porte 362 pages.

(2) *Avertissement* du rapport, p. VII.

(3) *Introduction*, p. 2.

vous nous avez prescrite, et qui s'accorde si bien avec nos propres sentiments, ne pourra donc pas toujours nous préserver d'une injustice apparente envers ceux dont les écrits nous sont moins familiers. »

L'introduction de ce rapport se termine ainsi, p. 13 : « Puissions-nous peindre dignement ce grand ensemble d'efforts et de succès ! Puissions-nous présenter dans leur véritable jour à l'autorité suprême ces hommes respectables, sans cesse occupés d'éclairer leurs semblables et d'élever l'espèce humaine à ces vérités générales qui forment son noble apanage, et d'où découlent tant d'applications utiles ! Cet espoir seul nous soutiendra dans la longue et pénible carrière où les ordres de Votre Majesté nous engagent. » Cuvier disait enfin dans le résumé, p. 293, édit. in-4°, p. 387, édit. in-8° :

« Conduire l'esprit humain à sa noble destination, la connaissance de la vérité ; répandre des idées saines jusque dans les classes les moins élevées du peuple ; soustraire les hommes à l'empire des préjugés et des passions ; faire de la raison l'arbitre et le guide suprême de l'opinion publique, voilà l'objet essentiel des sciences, voilà comment elles concourent à avancer la civilisation, et ce qui doit leur mériter la protection des gouvernements qui veulent rendre

leur puissance inébranlable, en la fondant sur le bien-être commun. »

Il est à souhaiter qu'un nouveau rapport, sur les progrès des sciences depuis le 6 février 1808 jusqu'à ce jour, soit publié bientôt par le même corps savant à qui l'empereur et roi s'était adressé avec toute confiance. Il y a, sans contredit, des hommes capables de l'entreprendre et de le mener à bonne fin, en présentant un ensemble qui offrira le plus haut intérêt, après tant de découvertes importantes et de progrès dans toutes les branches des sciences depuis un demi-siècle. La tâche serait-elle doublée, que quelques-uns n'y failliraient pas.

VI.

Appréciation des éloges prononcés par Cuvier.

Les *éloges* que Cuvier prononça en sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Institut, pendant une période de plus de trente années, ne sont pas, non plus, un de ses moindres titres de gloire. Ils eussent suffi à eux seuls pour lui faire une réputation de grand écrivain et lui ouvrir les portes de l'Académie française, à laquelle il appartint en 1818, comme nous le verrons. Il illustra

ceux de ses collègues qui le précédèrent dans la tombe, après les avoir tour à tour surpassés par ses succès, et il fit de ces notices individuelles autant d'ouvrages mémorables, en y mêlant l'histoire des temps orageux que ces savants ont traversés.

Le style de Cuvier reflète toutes les qualités de son esprit; il est simple comme la vérité, clair comme le bon sens, tempéré comme la raison; il a, en un mot, toutes les perfections que donne au style cette qualité rare qui se rencontre plutôt chez les savants, de posséder également bien toutes les parties de son sujet, d'écrire comme la vérité parle. Aussi quel esprit universel! quelle immense variété de connaissances ne trouve-t-on pas dans les trente-quatre vies de son *Recueil des éloges historiques des membres de l'Académie des sciences*, dont le 3e volume a été publié en 1827. Parmi les savants brillent Daubenton et Lacépède que nous avons déjà tant de fois rencontrés sur notre passage.

Candolle (1) apprécie ainsi ce genre de com-

(1) *Augustin-Pyramus de Candolle*, professeur à l'Académie de Genève, associé étranger de l'Institut de France, de la société royale de Londres, etc., né à Genève le 4 février 1778, botaniste distingué. Son éloge a été lu par M. Flourens à l'Académie des sciences, séance publique du 19 décembre 1842.



position : « A la profondeur avec laquelle Cuvier rend compte des travaux d'Adanson (1), on comprend qu'un naturaliste du premier ordre a pu seul écrire ces éloges ; mais en voyant ceux de Bonnet (2) ou de Priestley (3), on sait qu'aucune branche des connaissances humaines ne lui était étrangère ; en lisant celui de Lemonnier (4), on reconnaît l'homme sensible, l'homme de goût et l'imagination riante et gracieuse d'un littérateur. Partout se trouvent entremêlées les réflexions les plus profondes sur la marche des sciences, les allusions les plus piquantes sur la nature humaine et l'état social de l'époque. Partout perce surtout cet amour de la vérité, ce sentiment de la dignité des études intellectuelles, qui était une de ses plus

(1) *Michel Adanson*, célèbre naturaliste, né en 1727 à Aix en Provence, mort en 1806, a publié une *Histoire naturelle du Sénégal* et des *Mémoires*. Cuvier a prononcé son éloge en 1807.

(2) *Charles Bonnet*, philosophe et naturaliste, naquit à Genève en 1720, de parents qui s'y étaient réfugiés après la Saint-Barthélemy, et mourut en 1793. Cuvier envoya son éloge depuis l'Italie le 3 janvier 1810.

(3) *Priestley*, physicien et théologien, naquit en 1733 aux environs de Leeds, ville importante de l'Angleterre (Yorck), et mourut en 1804. Il a fait de nombreuses découvertes en physique et en chimie, aussi est-il compté parmi les premiers savants de l'Europe. Il a écrit soixante et dix volumes. Son éloge est un des beaux monuments sortis de la plume de Cuvier.

(4) *Lemonnier* était premier médecin de Louis XVI et botaniste. C'est le second éloge que prononça Cuvier.

vives impressions ; c'est à ce sentiment élevé qu'on doit rapporter et l'impartialité de ses éloges, de ses comptes-rendus, de ses jugements littéraires ou scientifiques, et l'éloignement qu'il a toujours montré pour toute intrigue quelconque, et le zèle qu'il portait aux établissements qui lui étaient confiés, et l'ardeur qu'il témoignait à protéger, à encourager les jeunes gens qui annonçaient des talents, et le noble sentiment avec lequel il n'épargnait aucune dépense pour développer ses travaux scientifiques » (1).

M. Flourens ne professe pas une moindre estime pour les éloges académiques de Cuvier. « On ne peut trop y admirer, dit-il, cette verve, ce feu qui y répandent tant de mouvement et de vie ; cet art de raconter une anecdote, un trait, d'une manière si piquante ; cette vigueur de conception qui lie toutes les parties du discours en un ensemble si fortement construit qu'il semble avoir été créé d'un seul jet ; cette singulière aptitude enfin à s'élever aux considérations les plus variées, et à peindre tant de personnages divers d'une manière également juste et frappante. — On y trouve la même sa-

(1) Nécrologie, mort de Cuvier, *Bibliographie universelle des sciences, belles-lettres et arts,* rédigée à Genève, 1832, p. 446. Nous offrirons plus loin un extrait de cet article remarquable.

gacité d'observation que dans ses autres écrits, la même finesse de rapprochements, le même art de comparer, de subordonner, de remonter à ce que les faits ont de plus général, et, pardessus tout, ces traits lumineux, profonds qui saisissent tout à coup le lecteur et le transportent dans un grand ordre d'idées. »

Ces témoignages sont dignes de toute confiance, venant d'hommes capables d'apprécier, de porter un jugement. Et outre qu'ils mettent en pleine lumière le talent et la science de Cuvier, ils nous révèlent son caractère et son cœur que la suite de ce travail s'appliquera à faire bien connaître. On vient de lire qu'il a toujours montré de l'éloignement pour l'intrigue, qu'il aimait à encourager les jeunes gens, comme nous l'apprendra son intérieur, son salon, sa vie de famille.

Rappelons en passant que M. le professeur Bonnet de Besançon nous écrivait à la date du 24 janvier 1863 : « Je n'ai jamais oublié que le grand Cuvier avait eu la bonté, en 1809 et 1810, de me permettre d'entrer dans son cabinet particulier d'anatomie à volonté, sans être accompagné de son prosecteur. Nous devons de la reconnaissance à tous les hommes qui ont contribué à notre instruction, parce qu'ils nous ont aidé à nous rendre utile. »

M. Bonnet, bien connu dans le pays de Montbéliard, est le titulaire de la chaire d'agriculture établie dans le département du Doubs par les soins éclairés de M. Tourangin, ancien préfet (1).

VII.

Tableau des animaux. Règne animal. Ossements fossiles. La création. Age du globe. Géologie des environs de Paris. Les révolutions. Histoire des poissons.

Cuvier avait publié, l'an VI (1798), un précis de ses leçons à l'école centrale du Panthéon, sous le titre de *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, in-8° de 710 pages avec planches. « C'est, dit l'auteur dans son célèbre rapport qui nous est connu, le premier écrit méthodique de ce genre qui ait paru en France. » Un premier essai sur une matière aussi vaste et aussi compliquée ne pouvait être qu'imparfait. De nouvelles observations modifièrent successivement les idées de l'auteur. L'amélioration la plus importante qu'il introduisit dans sa méthode de classification date du Mémoire qu'il

(1) *Nouveaux souvenirs de voyage. Franche-Comté*, par X. Marmier, p. 46.

publia en 1812, sur un nouveau rapprochement à établir entre les classes qui composent le règne animal, Mémoire dans lequel il reconnaît quatre formes principales, quatre plans généraux, d'après lesquels tous les animaux semblent avoir été modelés, et dont les divisions ultérieures ne sont que des modifications fondées sur le développement ou sur l'addition de certaines parties, mais ne changeant rien à l'essence du plan. Et la raison de cette ressemblance entre les animaux de chaque forme, il la trouve dans le système nerveux. « Le système nerveux est le même dans chaque forme. Or le système nerveux est tout l'animal; les autres systèmes ne sont là que pour le servir ou l'entretenir; il n'est donc pas étonnant que ce soit d'après lui qu'ils se règlent. » Cette importante vérité avait déjà été présentée par Virey (1).

D'après la méthode naturelle, le système nerveux donne les *embranchements;* les organes de

(1) *Jules-Joseph Virey,* né en 1776 à Hortes (Haute-Marne), mort en 1847, a publié une *Histoire naturelle du genre humain; Mœurs et instincts des animaux,* etc. Virey combattit les doctrines matérialistes si répandues surtout en Allemagne, comme le prouve l'ouvrage remarquable intitulé : *Du matérialisme au point de vue des sciences naturelles et des progrès de l'esprit humain*, par Bœhner, membre de la Société helvétique des sciences naturelles, trad. de l'allemand par Bourrit, ancien pasteur de Coligny, in-8° de 536 pages, Genève 1861.

la circulation et de la respiration, les *classes;* les organes de plus en plus subordonnés, les *ordres*, les *familles*, les *tribus*, les *genres*, etc.

M. Flourens n'hésite pas à placer à côté des plus belles découvertes de Cuvier celle qu'il fit de la vraie méthode de classification, « par où il a rendu un service éternel non seulement à l'histoire naturelle, mais à toutes les sciences. » Les sciences, disait Bacon (1), ne sont que les faits généralisés : or Cuvier est le premier qui fait de la méthode un instrument de généralisation.

C'est en 1817 que fut publié le *Règne animal* distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée. Il en a paru de nouvelles éditions et une dernière par une réunion d'élèves de G. Cuvier, entre autres Duvernoy et Laurillard. Le 1er volume est consacré aux mammifères et aux races humaines, le 2e aux oiseaux, le 3e aux reptiles, le 4e aux poissons, le 5e aux mollusques, le 6e aux insectes, le 7e aux arachnides, le 8e aux crustacés, le 9e aux annélides et le 10e aux zoophytes.

(1) Le philosophe François Bacon naquit à Londres le 22 janvier 1561, selon Châteaubriand 1560, et mourut en 1626.

Le 6e et le 7e sont dus à Latreille (1), l'homme de l'Europe qui, au jugement de Cuvier, avait le plus profondément étudié les animaux qu'embrassent ces deux volumes.

Le *Règne animal*, avec un atlas de planches, ne se recommande pas seulement par le mérite d'une classification établie sur des principes philosophiques; « c'est, dit M. Duvernoy, une œuvre de génie où le naturaliste consommé se montre dans tous les détails, et qui se distingue aussi bien par le style que par la perfection des descriptions. » Cependant Cuvier n'était pas entièrement satisfait de son œuvre. Ce n'était encore qu'un *système abrégé*, et le grand homme eût voulu un *système complet* des animaux, où toutes les espèces fussent non-seulement indiquées et classées, mais représentées et décrites dans toute leur structure. Ce fut ce qu'il tenta plus tard pour une classe entière de vertébrés, dans son *Histoire naturelle des poissons*, qui nous occupera bientôt. La plus belle application que Cuvier ait faite des règles qu'il avait posées dans ses leçons d'anatomie comparée, concerne la détermination des ossements fossiles. A

(1) Ce naturaliste est né à Brives (Corrèze) en 1762, et mort à Paris en 1833. Il fut nommé professeur au Muséum d'histoire naturelle en 1820.

l'époque où cet ouvrage parut, on croyait encore à des *jeux de la nature*. Il est vrai que quelques hommes de génie, et le premier de tous, vers la fin du seizième siècle, Bernard Palissy (1), avaient pressenti la vérité. Lui, osa avancer que les ossements, les empreintes, les coquillages fossiles, regardés pendant si longtemps comme des jeux de la nature, étaient les restes d'êtres réels, les véritables dépouilles de corps organisés. Mais ces idées n'avaient point germé.

Avant tout, l'anatomie comparée était à créer; seule elle pouvait donner le fil conducteur qui devait nous tirer de l'erreur. Dès que Cuvier eut parlé, la lumière se fit; une création entière d'animaux, détruits par quelque révolution, avait dû précéder la création actuelle. Mais cette vérité n'était encore qu'à l'état de problème; aussi rencontra-t-elle une foule d'incrédules, surtout à l'Institut. Les savants ne croient bien que ce qu'ils ont touché, comme Thomas à l'é-

(1) Célèbre potier de terre, né dans l'Agenois en 1500, qui découvrit le secret de l'émail, puis étudia les monuments de l'antiquité et en donna des cours à Paris, et le premier cours d'histoire naturelle qu'on y ait entendu (1575). Il embrassa la Réforme, et fut pour ce motif enfermé, dans sa vieillesse, à la Bastille, où il mourut en 1589. Il a écrit plusieurs ouvrages. — Flourens, *Ontologie naturelle*, p. 255-258.

gard de la résurrection de Jésus-Christ; mais souvent ils se refusent à toucher pour ne pas croire, dans la crainte de déranger leur système, de le modifier ou de le renverser. Il s'agissait donc de les convaincre. A cet effet, il lui fallait réunir une assez grande masse de faits, pour que sa conclusion eût autant que possible le caractère d'une solution.

Dans cette œuvre, toute de création, Cuvier a été trois fois grand. « Pour bien concevoir toutes les difficultés de cette méthode, de cet art nouveau, continue M. Flourens, il suffit de remarquer que les débris, que les restes des animaux dont il s'agit, que les ossements fossiles, en un mot, sont presque toujours isolés, épars; que souvent les os de plusieurs espèces et des espèces les plus diverses, sont mêlés, confondus ensemble; que presque toujours ces os sont mutilés, brisés, réduits en fragments. Il fallait donc imaginer une méthode de reconnaître chaque os, et de le distinguer de tout autre avec certitude; il fallait rapporter chaque os à l'espèce à laquelle il appartient; il fallait reconstruire enfin le squelette complet de chaque espèce, sans omettre aucune des pièces qui lui étaient propres, sans en intercaler qui lui fût étrangère. »

Le résultat obtenu tient du prodige. Cuvier ar-

riva, par la seule puissance de la science, à déterminer un animal quelconque sur un seul fragment d'os, sur une phalange et même une petite facette articulaire (1). Une résurrection de plusieurs générations d'êtres détruits s'opéra ainsi à la voix de son génie.

Dans le *Rapport historique des progrès des sciences depuis 1789*, p. 330, édit. in-8°, Cuvier s'était ainsi exprimé : « Tous les organes d'un même animal forment un système unique dont toutes les parties se tiennent, agissent et réagissent les unes sur les autres, et il ne peut y avoir de modifications dans l'une d'elles qui n'en amènent d'analogues dans toutes. »

C'est sur ce principe qu'est fondée la méthode imaginée par M. Cuvier, pour reconnaître un animal par un seul os, par une seule facette d'os; méthode qui lui a donné de si curieux résultats sur les animaux fossiles.

Ainsi l'anatomie éclaire jusqu'à la théorie de la terre; ainsi toutes les sciences naturelles n'en forment réellement qu'une seule dont les différentes branches ont des connexions plus ou moins directes, et s'éclaircissent naturellement » (2).

(1) Eloge par Pariset, p. 381.
(2) Voir aussi Flourens, *Ontologie naturelle*, p. 311-313, 1861.

Cuvier compte jusqu'à cinq âges successifs de notre globe. Dans le commencement, la vie organique n'a pas encore paru; c'est l'âge des terrains primitifs. Passant aux terrains de transition, on aperçoit des zoophytes, des mollusques, des crustacés; puis traversant les couches de houille pour pénétrer dans les terrains secondaires, on trouve d'abord des poissons, puis des reptiles, puis des mammifères marins, puis, dans les couches supérieures, des mammifères terrestres; arrivant ensuite aux couches meubles et superficielles, on rencontre des pachydermes gigantesques, des chevaux, des ruminants, des carnassiers, des édentés, des rongeurs, et finalement on parvient au dernier âge qui correspond à la création actuelle, et est caractérisé par l'apparition de l'homme sur la terre. Entre chacune de ces créations successives, la mer a été précipitée sur les terres, et y a laissé des traces de son séjour. Respectant toujours les traditions sacrées, Cuvier rend compte de tout par l'irruption des eaux, par leur séjour et leur retraite, et c'est ainsi qu'il comprend l'addition graduelle de terrains nouveaux, de même que la succession progressive d'êtres vivants de plus en plus complexes : il en revient toujours à la création, et s'il admet qu'elle dut être graduelle et lentement successive, c'est que des faits dé-

monstratifs l'y contraignent (1). Il a admis avec son frère, avec les Linné, les Buffon, les de Humboldt et d'autres, l'unité de l'espèce humaine ou une seule espèce d'hommes, le monogénisme ou système d'une seule souche qu'il a divisée, selon la tradition hébraïque ou selon la Bible (Actes des Apôtres, XVII, 26), en trois races : la caucasique, la mongole et l'éthiopique (2). Cuvier, avec tant d'autres, a ainsi plaidé indirectement la noble cause des noirs esclaves, qui l'occupait déjà en 1790 dans ses *Lettres* à son ami Pfaff. La science qui contribue à jeter une lumière précieuse dans les esprits sur une question aussi importante que celle de l'abolition de l'esclavage, prend le caractère le plus élevé (3).

(1) Is. Bourdon, *Médecins et naturalistes*, p. 58.

(2) Cette question a été traitée dans huit articles de la *Revue des Deux-Mondes*, par M. Quatrefages, membre de l'Institut, professeur d'anthropologie au Muséum. — La Bible et la géologie sont d'ordre différent, et ne peuvent être contrôlées l'une par l'autre ; telle est la conclusion de l'excellent travail de M. Berthoud de Morges sur les *Rapports de la cosmogonie mosaïque avec la géologie*. L'auteur fait, dans la troisième section de son livre, la comparaison des six jours de Moïse ou des six époques génésiaques avec les époques géologiques.

(3) Dans le traité de paix du 30 mai 1814 entre la France et les puissances alliées, l'abolition de la traite des noirs fit l'objet de l'article premier des *Articles additionnels au traité avec la Grande-Bretagne*. — Nous avons publié en 1862 un travail intitulé : LES PAUVRES NÈGRES, *à propos de la guerre d'Amérique*, où nous avons rappelé l'opinion de Cuvier sur l'esclavage dans une lettre à Pfaff. Ce travail a paru partiellement dans différentes feuilles. « Ce n'est ni

Cuvier a constaté un autre fait non moins curieux et digne d'attention, c'est que les différences qui existent entre les espèces fossiles et les espèces vivantes augmentent en raison de l'âge des couches qui les recèlent. Il y avait loin de cette théorie aux rêveries de Voltaire (1) et aux jeux de la nature. La nature ne se joue jamais que de la présomption et de l'ignorance de l'homme.

Cuvier a démontré qu'il n'y a point d'os humains fossiles, que ce que plusieurs savants ont cru en être, n'était autre chose que le squelette d'une salamandre d'une grandeur extraor-

le crâne ni la couleur de la peau qui constituent l'homme. Ce qui fait notre essence, ce qui est nous, c'est notre *âme ;* cette âme est la même dans tous les hommes ; notre fonds d'idées, notre fonds de sentiments, servi par le don heureux de la parole, est ce qui constitue l'égalité morale entre toutes les races humaines. Aucune n'est fondée à s'attribuer une suprématie sur l'autre. » Flourens, *Ontologie naturelle ou étude philosophique des êtres*, p. 75, in-12, 1861.

(1) Nous nous souvenons d'avoir lu autrefois dans l'un des ouvrages de ce philosophe que les coquilles (fossiles de mer) que l'on trouve sur de hautes montagnes, y ont été semées par des pèlerins qui, depuis plusieurs siècles, allaient en foule de lieu en lieu pour adorer quelque saint de renom. Mais on a trouvé des coquilles à plus de 4,600 mètres d'élévation ; sont-ce les pèlerins qui ont introduit dans l'intérieur des rochers non-seulement des coquilles, mais des poissons, des reptiles, des bêtes à quatre pieds, des insectes, des plantes, des arbres, etc. ? L'impiété a toujours trouvé les plus sottes raisons. Voir *Cosmos*, trad. par Faye, t. I, p. 29, ouvrage qui présente l'ensemble des faits enregistrés par la science et soumis aux opérations de l'entendement qui compare et combine.

dinaire (1), ce qui provoqua quelque mécontentement dans les régions de la science.

Cuvier, qui n'aimait pas les luttes, et qui, dans sa sagesse, les évitait le plus que possible, dut répondre aux partisans de l'échelle continue des êtres ou de l'unité de ligne : « Si vous remontez des espèces inférieures vers les supérieures, vous trouverez autant de *lignes de complication* que vous trouverez d'organes. Si vous considérez le système nerveux, vous mettrez les insectes au-dessus des mollusques ; si vous considérez la circulation, les sécrétions, etc., vous mettrez les mollusques au-dessus des insectes ; si vous considérez la respiration, l'oiseau aura le pas sur les mammifères ; si vous considérez l'intelligence, le mammifère aura le pas sur l'oiseau ; le reptile est au-dessus du poisson par la respiration, il est au-dessous par la circulation, etc. Il n'y a donc pas de développement graduel, uniforme de la totalité des organes. » En outre, les combinaisons organiques ne sont pas arbitraires ; certaines parties s'appellent,

(1) *Discours sur les révolutions du globe*, p. 131-139. — Flourens, *Ontologie naturelle*, p. 269, 1861.

M. Boucher de Perthes, auteur des *Antiquités celtiques* et de l'*Homme antédiluvien*, prétend avoir trouvé un *homme fossile* ; voir le *Constitutionnel* du 13 avril 1863, et la séance de l'Académie des sciences du 18 mai, où MM. Elie de Beaumont et Quatrefages ont apprécié cette découverte.

d'autres s'excluent. Toutes les combinaisons possibles pour l'esprit, ne le sont pas physiologiquement. Il y a des lois, par conséquent il y a des bornes. De ce que certains organes s'excluent, il y a des combinaisons impossibles ; et de ce qu'il y a des combinaisons impossibles, il y a des interruptions, des hiatus.....» Ces observations occasionnèrent aussi quelque mécontentement dans le monde savant (1).

La géologie a aussi beaucoup profité des découvertes de Cuvier. Ses idées sur les âges relatifs des différentes couches de terrains de sédiment paraissent avoir servi de base au système qui prévaut actuellement, et qui explique la formation des chaînes de montagnes par des soulèvements successifs. Pour s'éclairer, il avait entrepris avec Alexandre Brongniart (2), son

(1) Une brochure d'une malveillance insigne à l'égard de Cuvier et d'un autre savant, fut publiée à Paris en 1831 : elle a pour titre : *Nouveaux coups de fouet scientifiques,* avec cette épigraphe : *Basiles de l'Institut ! vous avez beau faire, il nous reste encore du bois vert !* Raspail. L'auteur nous révèle que Cuvier avait à ses cours un auditoire de quatre cents personnes ; il prétend que ce savant hors ligne n'a produit que des descriptions et *rien que des descriptions, qu'il n'a fait faire aucun pas de plus à la science.*

(2) *Brongniart,* minéralogiste, né à Paris en 1770, mort en 1847, devint professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale des quatre nations en 1796. Il entra à l'Institut en 1815. Brongniart fut des premiers à apprécier la science de G. Cuvier. On lui doit la division des reptiles en quatre ordres : sauriens, batraciens, chéloniens et ophidiens. Tous ses ouvrages sont importants.

ami, d'observer et de décrire une localité circonscrite, les environs de Paris, l'un des cantons les plus remarquables de l'Europe par la variété de ses couches et par l'abondance de ses fossiles. Leurs recherches, exposées dans *la Géographie minéralogique des environs de Paris* avec atlas; refondue en 1822 sous le titre de : *Description géologique des environs de Paris*, eurent pour principal résultat de signaler, au-dessus de la craie, des dépôts successifs de terrains d'eau douce, séparés par des dépôts marins. « C'était un fait tout nouveau en géologie, dit M. Duvernoy, et l'une des plus grandes découvertes qui aient été faites depuis longtemps dans cette science, que l'existence bien constatée de certains terrains de sédiment déposés dans l'eau douce. »

Les recherches de Cuvier sur les ossements fossiles donnèrent lieu à une nombreuse suite de mémoires insérés dans les *Annales du Muséum*, qu'il réunit en 1812 sous le titre de : *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes ;* mais ce n'était encore là que des matériaux qu'il devait mettre en œuvre dans ses *Recherches sur les ossements fossiles où l'on rétablit les caractères de plusieurs animaux dont les révolutions du globe ont détruit les espèces.* Son frère Frédéric en a donné, en 1834, une

édition en dix volumes. Elle se distingue par des développements ajoutés au célèbre *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, qui sert d'introduction à l'ouvrage.

Les recherches de Cuvier portèrent surtout sur deux classes de vertébrés, les mammifères et les reptiles, qui, ayant été mieux étudiés, lui offrirent des points plus sûrs de comparaison. Il reconnut cent soixante-huit espèces d'animaux anciens, pachydermes, ruminants, carnassiers, rongeurs, édentés, cétacés, reptiles, formant environ cinquante genres, dont quinze au moins sont nouveaux (1). Un grand nombre de figures et même beaucoup de gravures (signées CV) sont dues à Cuvier lui-même. Quant à la magnifique collection d'ossements fossiles qu'il était parvenu à réunir à ses frais, il en fit don au Muséum.

Avant de songer à étendre à la classe des poissons ses travaux de résurrection, un premier travail était nécessaire. Il s'agissait de déterminer, d'une manière aussi complète que possi-

(1) « Dans les carrières de Montmartre, Cuvier a trouvé plus de quarante espèces de pachydermes qui n'existent plus aujourd'hui. On compte par milliers les reptiles et les poissons qui ont cessé de vivre ; on compte plus de quarante mille espèces de coquillages perdus. « (Flourens, *Ontologie naturelle ou étude philosophique des êtres*, p. 6, Paris 1861).

ble, quelles étaient les espèces vivantes. Telle fut la pensée qui présida à sa grande entreprise d'une *Histoire naturelle des poissons*, en neuf volumes, de 1828 à 1833. Dès le principe, Cuvier sentit qu'il ne pourrait exécuter un pareil travail sans secours étranger, et il fut assez heureux pour trouver un aide, « qui, au besoin, dit-il, l'aurait lui-même composé tout entier. » Dans le prospectus, il fait connaître les immenses ressources qu'il a eues à sa disposition, et les travaux préparatoires auxquels il s'est livré. « Pendant trois ans, dit-il, M. Valenciennes (1) et moi nous n'avons cessé d'examiner un à un tous nos poissons, de les rapprocher suivant leurs ressemblances, de marquer toutes les distinctions que nous apercevions entre leurs groupes, de rechercher, s'il en existait, des figures et des descriptions dans les auteurs, et d'en prendre nous-mêmes des descriptions abrégées..... Ce n'est que sur la collection ainsi disposée que nous avons commencé à rédiger nos descriptions définitives, à faire nos dissections, à com-

(1) Achille Valenciennes, membre de l'Institut, né à Paris en 1794, se fit connaître par ses *Mémoires* insérés dans les *Annales du Muséum*, et une traduction des *Observations de zoologie* de M. de Humboldt. En 1830, il fut nommé professeur d'anatomie à l'Ecole normale, puis titulaire au *Muséum d'histoire naturelle*, où il professe encore. Tout ce qu'il a publié est très-estimé. Il fut l'élève, l'ami et le collaborateur de Cuvier.

pléter notre synonymie et à écrire enfin nos histoires. M. Valenciennes s'est chargé, en général, de mettre par écrit nos observations sur les viscères ; il a rédigé aussi plusieurs articles sur des genres considérables : tout ce qui est de sa main sera signé de lui. Je signerai également tous mes articles qui, pour la rédaction, formeront le grand nombre, mais qui n'en auront pas moins pour base, comme les siens, nos études préliminaires faites en commun. » Les volumes 1, 3, 4, 5 sont entièrement de Cuvier : à sa mort, le 9e était imprimé en partie et le manuscrit complet. Son collaborateur a continué cette publication. Le nombre des poissons connus n'était encore que de quatorze cents. Cuvier le porta à plus de cinq mille espèces, et d'autres à huit mille, décrites et conservées dans nos collections (1). Dès l'apparition du prospectus, les envois affluèrent de toutes les parties du monde. Plusieurs naturalistes s'empressèrent de lui communiquer des collections qu'ils avaient faites au péril de leur vie, avant même de les avoir publiées. Ce fut un magnifique hommage rendu, non-seulement à la

(1) Flourens, *Ontologie naturelle ou étude philosophique des êtres*, p. 263, 1861. On compte par milliers les poissons qui ont cessé de vivre.

science, mais à l'homme qui lui servait d'interprète.

VIII.

Commencement de la carrière administrative et politique de Cuvier. Organisation des lycées. Dictionnaire des sciences naturelles. Cuvier conseiller de l'Université. Réorganisation des académies de l'Italie supérieure. Cuvier maître des requêtes, chancelier de l'Université. Chaires. Instruction primaire.

La vie de Cuvier va entrer dans une phase nouvelle et mixte qu'au premier abord on aurait cru regrettable pour la science. Nous allons le trouver engagé dans certaines affaires administratives et même politiques. Bonaparte, dans ses rapports avec lui, ayant eu plus d'une fois occasion d'apprécier sa vaste intelligence, comprit les services qu'il pourrait rendre à son gouvernement, et se l'attacha par de grandes marques de confiance. En 1802, il le nomma un des six inspecteurs généraux chargés d'organiser les lycées. Cuvier présida, pour sa part, à la fondation de ceux de Bordeaux, de Nice et de Marseille. Ce temps n'était pas entièrement perdu pour ses travaux zoologiques. Pendant un séjour de plusieurs mois dans cette dernière ville, il en profita pour étudier encore

les poissons de la Méditerranée. En outre, il envoyait au *Dictionnaire des sciences naturelles*, dont il était un des collaborateurs les plus actifs, des articles pleins de science, qu'il composait, pour ainsi dire, en courant. « C'est une occupation, écrivait-il à G.-L. Duvernoy, qui pourra remplir beaucoup de mes moments perdus. Pour les mollusques nus, je me propose de les faire tous; envoyez-moi les mots à mesure. J'en ai l'histoire extérieure et intérieure complète dans la tête, et je serais fâché qu'elle ne fût pas écrite au moins en abrégé, s'il devait m'arriver malheur. » C'est ainsi que Cuvier portait dans son cerveau toute la science que d'autres ont dans leurs collections et dans leurs livres. Notre étude sur son frère rappellera un beau parallèle du *prospectus* remarquable de ce dictionnaire.

Lorsqu'il fut nommé secrétaire perpétuel de l'Institut, il renonça à ses fonctions d'inspecteur des études, et ne rentra dans les affaires administratives qu'en 1808, avec le titre de conseiller de l'Université. En cette qualité, il fut chargé, en 1809 et 1810, de réorganiser les académies de l'Italie supérieure, de Gênes, Parme, Pise, Sienne, Florence, Turin. Bien différent de ces esprits brouillons et orgueilleux qui, pour faire valoir leur importance, sapent

à tort et à travers, Cuvier respecta tout ce qu'il trouva de bon dans ces établissements. « Qui aurait le courage, écrivait-il dans son rapport, de toucher légèrement à des institutions fondées et soutenues par tant de grands hommes ? »

L'année suivante, en 1811, il visita les écoles de la Hollande et de la basse Allemagne, accompagné de Laurillard. Ses rapports, qui ont été imprimés, jouissent d'une grande célébrité. Il signala à l'attention du grand-maître Fontanes (1) l'excellente organisation des écoles primaires de la Hollande, qui font du peuple de cette contrée un peuple instruit et moral, attaché à ses devoirs et plein de respect pour la loi du pays. Les vainqueurs, sous ce rapport, avaient beaucoup à apprendre des vaincus.

A l'Allemagne, Cuvier aurait voulu emprunter surtout ses écoles d'administration, ne comprenant pas que l'on pût administrer en France sans s'être occupé de cette science, branche d'étude à laquelle il s'était livré autrefois à l'académie de Stuttgart.

En 1813, il fut chargé de s'enquérir, sur les lieux, de l'instruction publique dans l'Etat de

(1) L.-Marcellin de Fontanes, né à Niort en 1751, mort à Paris en 1821, devint en 1804 président du Corps législatif; en 1808, il fut nommé grand maître de l'Université.



l'Eglise, et d'indiquer les moyens propres à en rattacher les établissements à l'Université de France. Sa qualité de protestant ne nuisit en rien à sa mission, tant son caractère était élevé et son grand nom respecté. On le savait tolérant par une conviction qui émanait de la conscience, dit M. Pasquier (1). Rome ne le vit pas de mauvais œil.

Cuvier était absent lorsque Napoléon le nomma maître des requêtes, et pour lui témoigner encore toute la confiance qu'il avait en lui, il le chargea de faire le choix des livres qui devaient servir à l'éducation du roi de Rome. L'empereur voulait sans doute que le précepteur de son fils fût en état de lui faire connaître le pays et les peuples dont sa volonté, alors toute puissante, réservait à ce fils le gouvernement suprême. Cuvier était alors à Rome, disposé à s'acquitter de sa tâche, mais la retraite de Leipzig dérangea bien des projets.

A la chute de l'Empire, la Restauration appela Cuvier au conseil d'Etat. Eliminé pendant les Cent-jours (2), il y rentra après le retour

(1) *Eloge* cité, p. 17.

(2) Le 1er mars 1815, Bonaparte débarque avec onze cents hommes sur les côtes de France, au golfe Juan, près de Cannes; le 7, il arriva à Grenoble, le 10 à Lyon, le 20 à Paris à huit heures du soir.

de Louis XVIII à Paris, le 8 juillet 1815, à quatre heures du soir.

Une commission d'instruction publique ayant été substituée au conseil de l'Université, il en fit partie avec le titre de chevalier, et même il en exerça la présidence par intérim à deux reprises différentes et pendant l'espace de deux ans. Parvenu à cette haute position, il chercha à faire pénétrer de bonnes méthodes dans l'enseignement, contribua à la création de chaires spéciales d'histoire, d'histoire naturelle, de physique et de langues vivantes dans les colléges royaux, d'un cours de dessin des fleurs au Jardin des Plantes (1). Il fit les plus grands efforts pour l'établisement à Paris d'une haute école d'administration : déjà son projet avait été mis à l'étude,

(1) *Redouté* (P.-Joseph), peintre de fleurs, né en Belgique en 1759, mort à Paris en 1840, fut chargé avec Gérard van Spaëndonck de dessiner les plantes pour le cabinet du roi, et enseigna le dessin des fleurs au Jardin des Plantes. Beaucoup de dames suivaient ces cours, les unes par simple curiosité, d'autres pour se perfectionner dans ce genre de peinture. Une dame de Montbéliard en a conservé le meilleur souvenir. Redouté a publié plusieurs ouvrages très-remarquables, tels que les *Liliacées* en 486 planches, les *Roses* en 228 planches, une *Histoire des champignons, des plantes grasses*, etc. Van Spaëndonck, né en Hollande en 1746, mort en 1821, jouit d'une réputation immense à la cour de Versailles comme peintre de fleurs ; il devint professeur d'iconographie au Jardin des Plantes et membre de l'Institut. Redouté continua le cours après lui.

lorsqu'un changement de ministère le fit ajourner. L'institution des agrégés est son œuvre; elle lui avait été suggérée par les universités d'Italie, nommément par celle de Turin. La création si utile des comités cantonaux pour la direction des écoles primaires, imitée de ceux de la Hollande, lui est également due, et nous revient souvent à la mémoire.

Enfin, ce fut lui qui, en 1821, fut chargé de rédiger un plan d'instruction primaire pour toute la France. « Combien de fois n'a-t-il pas interrompu ses études les plus chères pour examiner les livres de nos petites écoles, et pour donner des conseils à ceux qui étaient chargés d'en composer de meilleurs. Il voyait dans l'instruction généralement répandue, mais appropriée aux besoins et à la destination de chacun, les plus sûres garanties de l'ordre et de la morale publique. » Telles sont les paroles de M. Pasquier dans son *Eloge*, p. 32. L'instruction primaire devait donner aux classes inférieures tous les moyens d'exercer leur industrie sans les dégoûter de leur condition. Voici un témoignage rendu à Cuvier quelque temps après sa mort par M. Reynal, recteur de l'académie de Bourges, à une distribution de prix aux élèves de l'école protestante d'Anières-les-Bourges. « Mes chers enfants, leur dit-il, vous avez partout des bienfaiteurs,

mais, hélas! il n'est plus celui qui tenait le premier rang parmi eux... L'éloge de G. Cuvier, qui était de la même religion que vous, paraîtra souvent dans vos livres... » Peut-être que s'il eût appartenu à un autre culte, les paroles de l'honorable recteur ne seraient pas tombées dans l'oubli, du moins nous croyons que tel a été leur sort jusqu'ici. Il y a un temps de réparation pour tout.

IX.

Cuvier président au conseil d'Etat. Facultés de théologie protestante. Cultes non catholiques. Cuvier unioniste protestant. Cuvier pair de France. Félicitations du conseil municipal de Montbéliard. Réponse de Cuvier.

Les talents administratifs de Cuvier s'étaient révélés dès 1796, lorsqu'il fut nommé à l'Institut : Napoléon avait su les apprécier, et c'est d'où vint la fortune politique de notre compatriote. Le grand homme avait particulièrement remarqué en lui celle des habitudes qu'il avait lui-même contractées. Cuvier parlait avec clarté et précision, et toujours d'une manière explicite, mais rarement, et jamais sans avoir à énoncer quelque idée d'ordre ou d'utilité. Sous un autre

règne, en 1819, il fut appelé à présider la section de l'intérieur au conseil d'Etat. A ce poste important, le nombre des dossiers qui étaient examinés et débattus par ses soins, s'est élevé quelquefois jusqu'à dix mille par année, dit M. Pasquier, *Eloge,* p. 34.

Puis, lorsque le gouvernement eut créé, en 1824, un ministère des affaires ecclésiastiques confiées au grand maître de l'Université, il fit détacher du département de ce dernier les facultés de théologie protestante, pour lui en donner la grande maîtrise à vie, qu'il accepta à la condition que cette place ne serait pas rétribuée, comme celle de grand maître de l'Université qu'il remplit deux fois.

Il fut joint, en outre, à ces diverses fonctions, le 11 janvier 1828, sous le ministère Martignac, la direction générale des cultes non catholiques, qu'il remplit toutes jusqu'à sa mort, en y rendant des services ni moins importants ni moins nombreux que ceux qui honorèrent son passage au conseil de l'Université (1).

(1) D'après une lettre du marquis de Jaucourt à l'amiral Verhuel, du 29 mai 1832, il fut question de remplacer feu le baron Cuvier, à l'administration des cultes, par M. Guizot. Mais cet honneur revint à A.-Laffon de Ladebat, qui avait exercé, sous notre compatriote, les fonctions de chef du bureau des cultes protestants ; ensuite ces fonctions furent confiées à M. F. Cuvier, fils de Frédéric,

L'Eglise protestante évangélique de France lui doit la création de cinquante nouvelles places de pasteurs dont elle avait le plus grand besoin, et le développement du cadre des études dans les deux facultés de théologie de Montauban et de Strasbourg (1). Il est infiniment à regretter que la mort l'ait empêché de préparer la révision de la loi organique de l'an X des cultes protestants, car lui aurait bien compris les besoins de l'Eglise de la Réforme et aurait respecté les attributions et les droits des conseils presbytéraux et des consistoires dans l'une comme dans l'autre branche du protestantisme. Il n'aurait jamais mis en question qu'un fils, après de bonnes études, revêtu de ses grades et muni de tout certificat d'aptitude, pût aider son vieux père dans ses fonctions pastorales et lui succéder de son vivant ou après sa mort, chose si naturelle en elle-même et chose due à une suffragance honorable. Nous savons qu'une seule et même loi l'occupait, qu'il était unioniste protestant, comme le sont tous les hommes de lumière, de

puis à M. Charles Read ; enfin, à M. André Sayons. — Cette lettre intéressante a été insérée dans le premier numéro de la douzième année, 1863, du *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, p. 110.

(1) Par arrêté du 23 floréal an XI, il fut établi à Strasbourg une académie pour les protestants de la confession d'Augsbourg qui se destinent au ministère évangélique.

cœur et de foi qui savent que la Réforme est une comme la Bible sur laquelle elle repose.

Dans deux occasions, surtout, Cuvier montra l'indépendance de son caractère. Lors de la réaction de 1815, il combattit de tout son pouvoir les lois d'exception. Il paraîtrait, cependant, que, dans une circonstance, il fléchit, d'après M. de Vaulabelle, qui dit que, comme conseiller d'Etat, il fut chargé de soutenir, au nom du gouvernement, la discussion de la loi sur les cours prévôtales ou martiales qui devaient punir les partisans du drapeau tricolore. L'historien juge Cuvier avec une sévérité par trop grande ou partiale (1). Quoi qu'il en soit, plus tard, sous Charles X, lorsque, la réaction triomphant de plus en plus dans les conseils de la couronne, on proposa de livrer en partie l'enseignement public entre les mains des Jésuites, son vieux sang protestant remua. Cuvier se prononça contre cet aveuglement du pouvoir, annonça avec calme qu'il se démettrait de toutes ses fonctions plutôt que de souscrire à la mesure. Ses raisons entraînèrent le conseil, et le projet fut abandonné; on n'en parla plus. Il prouva encore dans cette grave affaire qu'il n'était pas homme

(1) *Histoire des deux Restaurations*, 4e édition, t. IV, p. 150.

à sacrifier sa conscience à ses places. En 1827, il s'exposa au courroux de Charles X, en repoussant les fonctions de censeur dont le journal officiel *le Moniteur* l'avait déclaré investi, sans l'en prévenir. Il resta fidèle aux sentiments d'indépendance qui furent toujours le propre des véritables hommes de savoir et de cœur. Encore un protestant qui a rendu, dans des circonstances difficiles, de grands services à son pays.

Ecoutons le jugement de M. Pasquier, *Eloge*, p. 35 : « On ne l'a pas connu tout entier, quand on ne l'a pas vu et entendu dans une de ces séances de conseil, de comité où se font les affaires. Rarement empressé de dire son avis, il y paraissait même un peu distrait : on aurait pu le croire occupé de toute autre matière que de celle dont on délibérait, et souvent il l'était à écrire l'arrêté ou le règlement qui devait sortir de la délibération. Son tour n'était venu que lorsque les raisons étaient échangées de part et d'autre, lorsque les paroles inutiles étaient à peu près épuisées : alors un jour nouveau se levait pour tous les esprits ; les faits avaient repris leur place ; les idées, qui étaient confuses auparavant, se démêlaient ; les conséquences en sortaient inévitables, et la discussion était terminée quand il avait cessé de parler. Quel était donc le pouvoir qu'il exerçait ? On ne l'expli-

quera pas assurément par l'artifice de sa parole : ses expressions étaient simples, quelquefois négligées ; aucun trait, aucune image ; il dédaignait en pareil cas tout ce qui ne se serait adressé qu'à l'imagination. Ainsi donc, aucun prestige de l'art, mais toujours l'ordre, la lumière, ce premier besoin, ce plaisir le plus pur de l'esprit et de la raison. » C'est cette hauteur de vue, cette parfaite rectitude d'esprit que l'on remarqua constamment chez lui, jusqu'à la fin de sa vie.

Un dernier titre devait être le couronnement de sa carrière administrative et quelque peu politique. Il fut élevé à la pairie sous le gouvernement de Louis-Philippe, en 1831. A cette occasion, le conseil municipal de Montbéliard lui adressa la lettre suivante, sous la date du 2 décembre 1831 :

« Au milieu de la vive allégresse que votre élévation à la pairie fait éclater dans nos murs, c'est pour nous un besoin de vous exprimer combien nous désirons que cette noble et juste récompense soit pour vous une source de prospérités.

» Vos compatriotes, qui partagent ces vœux empressés, seront tous heureux du bonheur qui doit couronner votre gloire. Jugez par là,

monsieur le baron, de la vivacité de leurs sentiments : c'est la reconnaissance et l'affection qui les inspirent.

» Si vous avez jusqu'ici protégé avec tant de dévouement et de succès nos intérêts les plus chers, combien votre position élevée ne doit-elle pas rendre votre protection plus efficace.

» Nous avons l'honneur..... »

Notre compatriote fut très-sensible à cette démarche spontanée, et ne chargea point son secrétaire d'y répondre, mais il le fit lui-même, autographe qui se trouve à la mairie de cette ville dans la *liasse-Cuvier,* qui renferme toutes les pièces relatives à sa statue, en particulier des lettres du sculpteur David et de plusieurs membres de l'Institut.

Voici cette réponse :

« C'est avec un profond sentiment de reconnaissance que j'ai reçu la marque d'intérêt que vous avez bien voulu me donner. L'honneur qui m'a été conféré augmente beaucoup de prix par la part que mes compatriotes y prennent. Je vous prie de croire qu'en toute occasion, je me ferai un devoir de rendre à notre ville tous les services qui dépendent de moi, et que je serai heureux si ma position actuelle m'en donne quelque nouveau moyen. Veuillez agréer l'assu-

rance de la haute considération avec laquelle je suis,

» Messieurs,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» Signé B^{n} G. CUVIER. »

Au Jardin des Plantes, à Paris, le 13 décembre 1831.

X.

Appréciation du caractère de Cuvier. L'Académie française. Discours et rapport à l'occasion des prix Montyon. Louise Scheppler.

Il appartenait tout particulièrement à Laurillard de faire l'éloge de Cuvier (1), lui qui avait vécu près de trente ans dans son intimité, et qui l'avait suivi partout dans ses voyages. On sait que par une de ses dernières dispositions testamentaires, Cuvier le chargea de la publication de ses portefeuilles. Voici comment Laurillard peint et apprécie celui qu'il pleura amèrement, et dont il emporta un profond souvenir dans la tombe.

(1) Nous aurons à revenir sur cet éloge ou discours dans notre étude consacrée à Laurillard.

« Son air grave et préoccupé, dit-il, a souvent été pris pour de la froideur ou de l'indifférence, mais en réalité personne n'avait plus de bienveillance, et la beauté de son âme se montra tout entière dans le discours religieux qu'il prononça à la distribution des prix de vertu (1), le 25 août 1829, comme directeur de l'Académie française. On devine que l'homme qui peint sous d'aussi brillantes couleurs la charité, devait la pratiquer avec empressement dans les nombreuses occasions qui lui en étaient offertes. »

FRAGMENT D'UN DISCOURS RELIGIEUX DE CUVIER.

« La Divinité qui n'a aucun besoin de nos hommages, nous commande cependant de l'honorer, parce que nous ne pouvons nous approcher d'elle par la pensée sans devenir plus purs. N'en serait-il pas de même de la vertu, de cette céleste empreinte de la Divinité, et pourrions-nous célébrer si solennellement des actions vertueuses sans nous sentir plus vertueux nous-mêmes? On a dit le vice contagieux; la vertu ne serait-elle pas communicative, et comme un

(1) Ce sont les *fondations Montyon*, sur lesquelles nous offrons une note à la fin de cette Etude.

air pur et vif rend souvent l'énergie au corps à demi asphyxié par des miasmes pestilentiels, n'existerait-il point une atmosphère morale propre à ranimer la vie de l'âme ? »

Cuvier avait commencé par parler de la vertu et avait dit :

« Ouvrons l'Evangile ; voici ce que nous lisons dans le saint livre :

« Aimez Dieu par-dessus toutes choses et votre prochain comme vous-mêmes ; la loi et les prophètes sont contenus dans ces deux préceptes. Ainsi, continue-t-il, celui qui aura suivi ces deux préceptes sera vertueux ; il aura accompli toute la loi. Or qu'est-ce qu'aimer Dieu ? Comment prouve-t-on qu'on l'aime ? C'est en se conformant à sa volonté, en faisant ce qu'il ordonne ; et la première chose qu'il nous commande, après l'amour que nous lui devons, c'est d'aimer notre prochain comme nous-mêmes : et notre prochain, ce sont tous les hommes sans distinction ni exception, comme nous l'apprend aussi la parabole du Samaritain (1). Ce commandement que Dieu nous donne, il a voulu lui-même nous en rendre l'exécution facile et agréable, car il a mis dans nos âmes, pour ainsi dire, dès notre naissance, l'amour du prochain,

(1) Evangile selon saint Luc, chap. X, 25-37.

une disposition naturelle à aimer nos semblables, à nous réjouir de leur joie, à nous affliger de leurs peines ; cette sympathie, cette compassion, ce sentiment si doux que la religion appelle charité, se trouvent dans tous les cœurs qui ne sont pas pervertis et corrompus ; il s'y trouve, mais il n'est pas également développé, également énergique. Nous sentons tous que nous nous devons les uns aux autres, non-seulement justice, mais secours, mais aide autant que nous le pouvons..... Dieu nous dit d'aimer notre prochain comme nous-même, c'est nous dire de nous aimer : mais quand ce sentiment de l'amour de soi devient exclusif, il s'appelle du nom odieux d'égoïsme ; s'il pousse à sacrifier tous les autres à nous, à vouloir nous enrichir de leurs pertes, à les compter pour rien dès qu'il s'agit de nous satisfaire, alors il devient très-coupable, puisqu'il nous fait commettre des injustices et des crimes... L'homme qui étouffe en lui la compassion, et qui n'obéit qu'à l'amour de soi-même, est un être dangereux à la société, qui doit le réprouver et le punir au moins par son mépris. On pourrait dire que presque tout le mal que nous faisons, nous le faisons par égoïsme, tandis que la plupart de nos bonnes actions nous sont inspirées par l'amour de nos semblables. Aussi le meilleur système d'éducation serait-il celui qui

6

nous apprendrait à diriger et à restreindre dans de justes bornes l'amour de nous-même, qui tendrait en même temps à développer en nous et à augmenter l'amour des autres, le désir de leur être utile et de leur faire du bien. Montyon a toujours été animé de ce désir..... Dieu seul est le juge de la vertu, parce que lui seul peut lire dans les cœurs, pénétrer les motifs, connaître les intentions; mais aussi Dieu seul donne à la vertu sa véritable récompense. Nous pouvons seulement voir les actes extérieurs et en présumer les motifs, que nous devons croire légitimes et purs, quand les actions portent le caractère du désintéressement et de la bonté » (1).

Ce morceau révèle les sentiments chrétiens de Cuvier, et fait connaître la beauté du modeste petit volume qui renferme ses discours au sein de l'Académie française dans ce genre de solennité, et qui prouve qu'il n'était pas un homme sec, un cœur aride, un fossile vivant. Il est vraiment remarquable tout le discours qu'il prononça, lorsque la pauvre paysanne Louise Schep-

(1) Il est regrettable que ce beau morceau ait été retranché dans l'ouvrage : *Les prix de vertu fondés par M. de Montyon*, discours réunis par Lock et Couly d'Aragon. 2 vol. in-12, 1858, p. 137 du 1er volume (à la bibliothèque de Montbéliard).

pler, servante dans la famille patriarchale du pasteur J.-F. Oberlin, du Ban-de-la-Roche, reçut un des grands prix de 5000 francs de la fondation Montyon. Nous en citerons encore la fin non moins intéressante que ce qui précède.

« Dans la partie la plus âpre des Vosges, un vallon presque séparé du monde nourrissait chétivement, il y a soixante ans, une population restée à demi sauvage ; quatre-vingts familles réparties dans cinq villages en composaient la totalité ; leur misère et leur ignorance étaient également profondes ; elles n'entendaient ni l'allemand ni le français ; un patois inintelligible pour tout autre qu'elles, faisait leur seul langage, et ce que dans une assemblée comme la nôtre on n'aura pas de peine à croire, ni leur pauvreté ni leur ignorance n'avaient adouci leurs mœurs ; ces paysans se gouvernaient par le droit du plus fort, presque comme les seigneurs du moyen âge ; des haines héréditaires divisaient les familles, et plus d'une fois il en était né des violences coupables.

» Un pieux pasteur, continue Cuvier, Jean-Frédéric Oberlin, devenu depuis si célèbre, entreprit de les civiliser ; et, pour cet effet, en habile connaisseur des hommes, il s'attaqua d'abord à leur misère ; de ses propres mains, il leur donna l'exemple de tous les travaux uti-

les ; armé lui-même d'une pioche, il les guida dans la construction d'une route ; bêchant, labourant avec eux, il leur enseigna la culture de la pomme de terre ; il leur fit connaître les bons légumes, les bons fruits ; il leur montra à greffer ; il leur donna de bonnes races de bestiaux et de volailles. Leur agriculture une fois perfectionnée, il introduisit différentes industries pour occuper les bras superflus ; il leur créa une caisse d'épargnes, et les mit en rapport avec des maisons de commerce des villes voisines. Leur confiance croissant avec leur bien-être, des leçons d'un ordre plus élevé se mêlèrent par degrés à celles-là. Dès l'origine, il s'était fait leur maître d'école, en attendant qu'il en fût formé pour le seconder. Une fois qu'ils aimèrent à lire, tout devint facile ; des ouvrages choisis vinrent à l'appui des discours et des exemples du pasteur, les sentiments religieux et avec eux la bienveillance mutuelle s'insinuèrent dans les cœurs ; les querelles, les délits, les procès même disparurent ; ou s'il naissait quelque contestation, d'un commun accord on venait prier Oberlin d'y mettre un terme ; en un mot, lorsqu'il fut près de sa fin, cet homme vénérable put se dire que, dans ce canton autrefois pauvre et dépeuplé, il laissait trois cents familles réglées dans leurs mœurs, pieuses et

éclairées dans leurs sentiments, jouissant d'une aisance remarquable et pourvues de tous les moyens de la perpétuer.

» Une jeune paysanne de l'un de ces villages, Louise Scheppler, à peine âgée de quinze ans, fut si vivement frappée des vertus de cet homme de Dieu, que, bien qu'elle jouît d'un petit patrimoine, elle lui demanda d'entrer à son service et de prendre part à ses œuvres de charité. Dès lors, sans jamais accepter de salaire, elle ne le quittait plus. Devenue son aide, son messager, l'ange de toutes ces cabanes, elle y porta sans cesse tous les genres de consolation. Dans aucune circonstance on n'a mieux vu à quel point le sentiment peut exalter l'intelligence : cette simple villageoise avait compris son maître et tout ce que ses pensées avaient de plus élevé; souvent même elle l'étonnait par des idées heureuses auxquelles il n'avait pas songé, et qu'il s'empressait de faire entrer dans l'ensemble de ses opérations. C'est ainsi que, remarquant la difficulté que ces cultivateurs éprouvaient à se livrer à la fois à leurs travaux champêtres et au soin de veiller sur leurs petits enfants, elle imagina de rassembler ces enfants dès le bas âge dans des salles spacieuses, où, pendant que les parents vaquaient à leur ouvrage, des conductrices intelligentes les gardaient, les amusaient,

et commençaient à leur montrer les lettres et à les exercer à de petits travaux. C'est de là qu'est venue en Angleterre et en France l'institution de ces salles d'asile où l'on reçoit et où l'on garde les enfants des ouvriers, si souvent abandonnés dans les villes au vice et aux accidents. L'honneur d'une idée qui a déjà tant fructifié, et qui, bientôt, sera adoptée partout, est entièrement due à Louise Scheppler, à cette pauvre paysanne de Bellefosse. Elle y a consacré le peu qu'elle possédait, et de plus sa jeunesse et sa vieillesse. Encore aujourd'hui, quoique avancée en âge, elle réunit autour d'elle, sans rétribution, une centaine d'enfants de trois à sept ans, et leur donne une instruction appropriée à leur âge. Les adultes, grâces à M. Oberlin, n'ont plus de besoins moraux; mais quelques-uns encore, dans la vieillesse et la maladie, éprouvent des besoins physiques. Louise Scheppler y pourvoit; des bouillons, des remèdes, elle trouve moyen de tout distribuer. Leurs besoins pécuniaires mêmes ne sont pas oubliés; elle a fondé et administré un mont-de-piété d'une espèce toute particulière, et qui serait bien aussi une invention admirable, s'il était possible de le multiplier comme les salles d'asile; car il est du très-petit nombre de ceux qui n'usurpent pas leur nom; on y prête sans intérêt et sans gages, etc.

» Je ne sais, dit Cuvier en finissant, si M[lle] Scheppler est déjà instruite de la part que l'Académie lui destine dans la succession de M. de Montyon ; mais pour celle-là, il n'y a point à douter qu'elle ne l'accepte, parce que tous ceux qui la connaissent savent d'avance l'usage qu'elle en fera.... »

Cuvier ne s'était pas trompé dans son attente, L. Scheppler a dépensé toute la somme de 5000 francs en œuvres de charité et y a encore ajouté du sien (1).

MM. Legrand père, les pasteurs Oberlin fils, Ph.-L. Rauscher, le maire de Bellefosse Th. Scheidecker, le directoire du consistoire général de la confession d'Augsbourg, les députés du Bas-Rhin : F. de Turckheim, Saglio, le vicomte A.-P. Renouard de Bussières, le baron de Wangen, le baron Zarn de Bulach, les députés des Vosges : le marquis de Marmier, F. Vaillot, Champy, tous avaient adressé à l'Académie française un mémoire remarquable sur Louise Scheppler, qui facilita à Cuvier son travail pour ce qui concernait cette vertueuse et rare paysanne. Nous voulons rappeler ce mémoire en note,

(1) *Vie de J.-F. Oberlin*, par D.-E. Stoeber l'aîné, p. 468-479. — Mistress Lee, *Mémoires sur Cuvier*, p. 170-177.

à la fin de cette Etude, comme se liant à la tâche importante dont Cuvier fut chargé devant un auditoire nombreux, avide d'entendre des paroles aussi encourageantes, et dont notre siècle a toujours si besoin.

XI.

Cuvier apprécié par MM. Pasquier, Villemain. Divers salons. Soirées chez Cuvier. Activité de Cuvier. Sa vie privée. Mot de Royer-Collard.

M. Pasquier, aujourd'hui duc, doyen d'âge des membres de l'Académie française (1), loue en Cuvier son égalité d'humeur, sa rare modestie, sa bienveillance, son hospitalité. Son salon était le rendez-vous de tous les savants qui venaient visiter la capitale, ses monuments, ses richesses scientifiques et ses hommes les plus connus dans tous les genres.

Malgré ses occupations incessantes, Cuvier ne fuyait pas le monde, et « il n'était pas connu tout entier, nous apprend M. Villemain dans ses *Souvenirs*, de qui ne l'avait pas entendu dans son salon, chez Mme de Rumfort, veuve de Lavoi-

(1) *Eloge prononcé dans la chambre des pairs*, le 17 décembre 1832, par M. le baron Pasquier, président de cette chambre.

sier (1), chez Mme Duras (2), chez le marquis de Barbé-Marbois (3), ou chez lui dans son salon, au milieu de sa digne et spirituelle famille, à son cercle du soir, causant des heures entières avec la liberté d'un homme de loisir, la facilité d'un grand esprit qui sait tout, et l'agrément naturel qui veut plaire. » Ces soirées, qui avaient lieu tous les samedis, étaient les plus intéressantes de la capitale. Il s'y présentait plusieurs hommes, tel que Is. Bourdon, comme l'espoir de la science. Là paraissaient tour à tour les savants, les hommes marquants de toutes les nations, dit mistress Lee. Le maître de la maison ac-

(1) Antoine-Laurent Lavoisier, né en 1743, fut admis à l'Académie française en 1768. Il avait cinquante et un ans lorsqu'il fut exécuté comme fermier général, le 18 mai 1794, sort qu'éprouva également le premier mari de Mme Cuvier, comme nous le verrons. Les mémoires et les ouvrages de chimie laissés par Lavoisier, furent publiés par sa veuve.

(2) Claire Lechat de Kersaint, duchesse de Duras, née à Brest en 1778, morte en 1828, fut l'amie de Mme de Staël, fille de Necker, femme d'un caractère remarquable par son indépendance et qui lui valut l'exil. Napoléon la fit reléguer à quarante lieues de Paris. Elle est auteur de plusieurs ouvrages bien connus.

(3) Barbé-Marbois naquit à Metz en 1745, et est mort en 1837. Il fut chargé d'affaires en Allemagne, consul aux Etats-Unis, etc. Le 18 fructidor an V il fut déporté sans jugement avec beaucoup d'autres. Rappelé de l'exil en 1800, il entra au conseil d'Etat, devint ministre de la justice, etc. Sous Louis XVIII, il fut garde des sceaux, devint président de la Cour des comptes, et occupa ce poste jusqu'en 1834. Il était membre de l'Institut.

cueillait, encourageait chacun, invitait les jeunes gens à prendre part à la conversation, et s'efforçait de faire valoir chacun selon ses mérites. L'Europe entière y avait ses représentants, et chacun était étonné de se trouver en présence des hommes les plus célèbres, de causer familièrement avec des princes, des pairs, des diplomates, des savants, et le grand homme lui-même qui les recevait, ainsi que le modeste étudiant du cinquième étage de la maison voisine, avec la même urbanité. Dans le cercle du petit nombre d'amis qu'il rassemblait de temps en temps, il était le plus spirituel, et s'y dépouillait de cette gravité qui caractérisait son extérieur. Il était gai et aimable. Les entretiens y étaient purs de tout savoir pédantesque et recherché, et lorsqu'une discussion paraissait trop s'animer, Cuvier l'interrompait en disant simplement : *Brisons là-dessus* (1); et le calme se rétablissait aussitôt, la conversation prenait un autre cours. Les moments que lui prenaient ces intéressantes réunions étaient bien retrouvés par son activité prodigieuse. Une bonne distribution de son temps lui permettait de vaquer à tout à l'extérieur, et d'être beaucoup dans son cabinet, talent précieux digne d'envie. Au milieu

(1) *Notice biographique sur G. Cuvier*, par Pfaff, p. 31.

de tant d'occupations, il ne reposait son esprit qu'en passant d'un travail à un autre. Royer-Collard (1) l'avait heureusement nommé le Napoléon de l'intelligence. Nous avons vu que de bonne heure Cuvier attacha son nom à la gloire du premier consul; car à peine celui-ci eut entre les mains les rênes du gouvernement, qu'il adressa une invitation à tous les Etats de l'Europe de seconder l'éminent savant dans l'exécution de l'œuvre qui portera le plus sûrement son nom à la postérité, nous voulons dire son ouvrage sur les ossements fossiles.

C'est le mot célèbre du professeur et doyen de la Faculté des lettres de Paris, qui nous a fait rappeler la haute estime dont Cuvier jouissait auprès de Napoléon, comme nous l'avons déjà dit.

XII.

Mariage civil et religieux de Cuvier. Actes authentiques. Sa femme et ses enfants. Ses épreuves domestiques.

Ce que nous venons de dire de la vie privée de notre illustre compatriote éveille en nous le dé-

(1) Royer-Collard est mort en 1845. Il fut professeur d'histoire de la philosophie moderne à la Faculté des lettres de Paris dont il était doyen.

sir de faire plus ample connaissance avec son intérieur ou sa famille.

Le 12 pluviôse an XII (2 février 1804) il s'était marié avec Anne-Marie Coquet du Trazaile, de Vienne, département de l'Isère, épouse en premières noces de Louis-Philippe Duvaucel, fermier général, mort sur l'échafaud le 18 mai 1794, avec vingt-sept autres fermiers généraux du malheureux Louis XVI, qui lui-même avait été exécuté le 21 janvier 1793. Cette honorable veuve, qui avait trente-neuf ans, possédait pour tout bien quatre enfants de son premier mariage (1). Elle connaissait le grand monde sans s'y plaire, l'infortune sans se l'être attirée, mais sans faillir sous ses coups. Nous avons fait venir du greffe du tribunal de première instance de Paris et de la chapelle où fut célébré religieusement le mariage de Cuvier, les actes authentiques qui le concernent.

(1) Au reçu du prospectus de cet ouvrage, M. Duvaucel, directeur des douanes et des contributions indirectes à Besançon, s'est empressé d'approuver notre projet dans les termes les plus flatteurs et de souscrire pour trois exemplaires. Ses deux frères étaient officiers d'infanterie, l'un mort en Portugal, l'autre mort dans l'Inde comme voyageur du Jardin des Plantes : une sœur est l'honorable veuve du contre-amiral Ducret de Villeneuve.

Mariage civil de Cuvier.

« Préfecture du département de la Seine.

» Extrait du registre des actes de mariage du douzième arrondissement de Paris.

» Du douze pluviôse an douze, à midi, acte de mariage de *Jean-Léopold-Nicolas-Frédéric-Cuvier*, membre de l'Institut et secrétaire perpétuel, âgé de trente-quatre ans, né à Montbéliard (Haut-Rhin) le vingt-trois août mil sept cent soixante-neuf, domicilié à Paris rue et Jardin des Plantes, dit de ce nom, fils de Jean-Georges Cuvier et de Anne-Clémence Chatel, son épouse, tous deux décédés; et de Anne-Marie Coquet du Trazaile, âgée de trente-neuf ans, née à Vienne, département de l'Isère, le douze avril mil sept cent soixante-quatre, domiciliée à Paris, rue de Tournon, nº 1125, près du Luxembourg, fille de Marc-Antoine Coquet du Trazaile et de Anne-Thérèse Raffet, son épouse, tous deux décédés, veuve de Louis-Philippe Duvaucel, décédé le neuf floréal de l'an deux. Les actes préliminaires sont ceux de naissance des époux, l'acte de décès du premier mari de l'épouse, les extraits mortuaires des père et mère des deux époux, deux actes de notoriété.... suppléant les actes de décès de leurs aïeulx paternels et maternels et les publications

de mariage faites au terme de la loi et affichées pendant le délai prescrit, sans opposition selon trois certificats en date d'hier, l'un délivré par le maire du onzième arrondissement, le second par le maire du second arrondissement et le troisième par le secrétaire de cet état civil. Lecture faite des pièces ci-dessus conformément à la loi et du chapitre dix du Code civil sur le mariage, l'un a déclaré prendre en mariage Anne-Marie Coquet du Trazaile, l'autre Jean-Léopold-Nicolas-Frédéric Cuvier. Moi Cotelle, maire du douzième arrondissement, assisté du secrétaire de la mairie, ai prononcé au nom de la loi que Jean-Léopold-Nicolas-Frédéric Cuvier et Anne-Marie Coquet du Trazaile sont unis en mariage. En présence de Antoine-François Fourcroy (1), conseiller d'Etat, membre de l'Institut, âgé de quarante-huit ans, demeurant au Muséum d'histoire naturelle, et y demeurant âgé de cinquante-cinq ans Laurent-Antoine Dejussieu (2), membre

(1) Anne-François de Fourcroy, chimiste, né à Paris en 1755, occupa la chaire de chimie au Jardin des Plantes en 1794. Il fut appelé au conseil d'Etat en 1799, et nommé, en 1801, directeur général de l'instruction publique. Il mourut en 1809, auteur de plusieurs ouvrages.

(2) Antoine-Laurent de Jussieu, neveu de Antoine et de Bernard de Jussieu, né à Lyon en 1748, mort à Paris en 1836. Il fut nommé en 1777 démonstrateur au Jardin du Roi, à la place de son oncle Bernard.

de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle, et y demeurant Antoine-Vincent Arnauld (1), membre de l'Institut, âgé de trente-huit ans, chef de division au ministère de l'Intérieur, y demeurant Joseph-Bazil Ducos, receveur général du département des Deux-Nèthes (2), demeurant rue de la Concorde, n° 22, division des Champs-Elysées, tous lesquels ont signé avec les époux, le secrétaire et moi.

» Signé Cuvier, Fourcroy, Coquet du Trazaile, Arnaud, Gobert, Cotelle maire. »

Mariage religieux de Cuvier.

Ce mariage fut béni ou célébré religieusement par le pasteur Gambs dans la chapelle de l'ambassade de Suède, parce qu'il n'y avait pas encore d'Eglise dite luthérienne organisée à Paris dans ce moment. D'après une note chronologique sur le pasteur Boissard (3) insérée dans *l'Evan-*

(1) Antoine-Vincent Arnauld, né à Paris en 1766, mort en 1834, accompagna Bonaparte en Egypte. Il fut admis à l'Institut en 1799, devint secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1829.

(2) Ancien département français conquis dès 1795, formé en 1801 d'une partie du Brabant septentrional, du marquisat d'Anvers et de la seigneurie de Malines, chef-lieu Anvers.

(3) M. Boissard est mort le 16 décembre 1836, après vingt-sept ans de ministère à Paris. A son enterrement

géliste de Nîmes, le 15 janvier 1837, l'Eglise des Billettes ne fut ouverte qu'en novembre 1809. L'empereur, frappé de la fréquence des demandes qui lui étaient faites *pour se marier à l'étranger*, c'est-à-dire dans les chapelles du Danemarck, de Suède et de Hollande ouvertes à Paris, voulut faire cesser cet état de choses et ordonna à Talleyrand (1) de lui présenter un rapport (aujourd'hui introuvable) sur les protestants de la capitale qui n'avaient pas de lieu de culte ou d'église. Peu après, ils en furent pourvus, et aucun Français ne se maria plus à l'étranger. L'initiative vint du chef de l'Etat et non des communautés qui se réunissaient dans les chapelles citées plus haut, et qui dès lors devinrent inutiles. Par décret impérial du 15 août 1806, il

au cimetière de l'est, M. R. Cuvier a parlé au temple, et son discours a été imprimé par décision du consistoire : sur la tombe se sont fait entendre MM. Juillerat, président, au nom de l'Eglise réformée ; Montandon, au nom de la Société biblique ; E. Laffon, au nom de la Société protestante de prévoyance et de secours mutuels ; feu Edouard Verny, de regrettable mémoire, a prononcé les derniers adieux.

(1) *Talleyrand-Périgord* (Charles-Maurice de), prince de Bénévent, diplomate, né à Paris en 1754, mort en 1838, évêque d'Autun dès l'âge de vingt-cinq ans. Il devint ministre des affaires étrangères sous Napoléon : en 1807, il fut privé de ce portefeuille pour avoir désapprouvé la guerre d'Espagne. Ensuite il joua un grand rôle dans les affaires politiques. Il a laissé des mémoires inédits. M. Mignet a lu son *Eloge* à l'Académie des sciences morales.

fut établi un oratoire du culte luthérien à Paris, sous la direction du consistoire général de Strasbourg. Ce décret autorisa le préfet du département de la Seine à mettre à la disposition du ministre des cultes un local convenable pour l'exercice dudit culte, et un logement pour le pasteur fut attaché à l'oratoire (1). Ces explications font comprendre la pièce suivante :

« Extrait du registre des mariages célébrés en la chapelle de l'ambassade de Suède à Paris, f. 305.

» L'an mil huit cent quatre, le deux février (douze pluviôse de l'an douze, nouveau stile) j'ai béni le mariage civilement contracté par devant le maire du 12e arrondissement entre Jean-Léopold-Nicolas-Frédéric Cuvier, secrétaire perpétuel de l'Institut national de France, professeur au Collége de France et au Muséum d'histoire naturelle, demeurant à Paris au Jardin des Plantes, natif de Montbeillard (Haut-Rhin),

(1) *Annuaire ou répertoire ecclésiastique à l'usage des Eglises réformées et protestantes de l'empire français* (de 1787 à 1807), par Rabaut le jeune, p. 340. Les réformés de Paris n'eurent aussi pendant plus d'un siècle d'autres ressources pour faire bénir leurs mariages et baptiser leurs enfants, que les bons offices des chapelains des ambassadeurs des souverains réformés, notamment de celui de la chapelle de Hollande. Cela dura depuis la révocation de l'édit de Nantes (1685) jusqu'à l'an IV de la république : *Annuaire* cité, p. 259.

fils majeur et légitime de feu Georges Cuvier, en son vivant officier au service de France et chevalier de l'ordre du mérite militaire, et de défunte Anne-Clémence Chatel, sa légitime épouse, d'une part ;

» Et Anne-Marie Coquet, native de Vienne (Isère), fille majeure et légitime de feu Marc-Antoine Coquet du Trazail, en son vivant directeur des fermes à Paris, et de défunte Thérèse-Alexandrine Raffé, sa légitime épouse, veuve en premières noces de feu Louis-Philippe Duvaucel, en son vivant fermier général, d'autre part; en présence d'Antoine Fourcroy, conseiller d'Etat, membre de l'Institut national et professeur au Muséum d'histoire naturelle à l'Ecole polytechnique et à l'Ecole de médecine, demeurant au Jardin des Plantes ; Antoine-Laurent de Jussieu, membre de l'Institut national, professeur au Muséum d'histoire naturelle, y demeurant ; Antoine-Vincent Arnault, membre de l'Institut national, chef de division au ministère de l'intérieur, demeurant audit ministère ; Joseph-Bazile Ducos, receveur général du département des Deux-Nèthes, demeurant à Anvers, lesquels, ainsi que les conjoints, ont signé avec moi.

Signé C. C. Gambs. »

Cuvier eut de son mariage deux fils et deux

filles. Il perdit, peu après sa naissance, en 1804, son premier fils. Ses plus grandes peines, hélas! sont venues de ce qui aurait dû faire son plus grand bonheur, dit M. Pasquier, dans son *Eloge*, page 48.

Clémentine, ainsi nommée en souvenir de l'excellente mère qui avait si habilement guidé l'enfance de Cuvier, cette chère fille que l'on citait comme un modèle de toutes les perfections du cœur et de l'esprit, née en 1805, mourut à l'âge de vingt-deux ans, au milieu des préparatifs de son mariage, qui devait être célébré huit jours plus tard. Douleur immense pour Cuvier, au point que ses traits en furent altérés visiblement. Il était plus glorieux de sa Clémentine que d'aucun de ses livres, et faisait tout pour lui être agréable.

Son autre fille *Anne* était morte en 1812, âgée de quatre ans, et *Georges,* qui annonçait de rares facultés, avait succombé, en 1813, à une fièvre cérébrale, à l'âge de sept ans.

Cuvier avait perdu son père peu après son arrivée à Paris, et sa belle-sœur épouse de son frère. Alors, avec Laurillard, ils demeurèrent ensemble, vivant dans l'intimité la plus grande et la plus rare, que la mort seule put rompre.

XIII.

La fin de Cuvier : ses obsèques. Le pasteur Boissard. Rappel du passé. Cuvier et Lamartine. Titres de Cuvier. Sa veuve. Sa bibliothèque. Son successeur. Acte authentique de l'inhumation de Cuvier.

Après une assez longue interruption, Cuvier avait rouvert, le 8 mai 1832, son cours au Collége de France, dans lequel il se proposait de traiter la troisième et dernière partie de l'histoire des sciences. Son résumé de la création était un vrai témoignage rendu à Dieu, et, sous ce rapport, on peut dire qu'il était de l'école de Linné, qui dit dans son système de la nature : « Ce Dieu unique, éternel, infini, qui sait tout, quand j'ai scruté ses œuvres, je l'ai vu passer devant moi, et suis resté confondu d'admiration. J'ai suivi quelques-unes des traces de ses pas dans le monde et partout, même dans les plus petites choses, même dans les détails qui échappent presque aux sens, quelle plénitude de force et de sagesse, et quelle insondable perfection ! » Cuvier, en terminant sa leçon, avait dit qu'on touche par l'examen visible au monde invisible, que partout l'examen de la créature indique et évoque la présence du Créateur. « Il y eut dans

cette partie de sa leçon, observe M. Pasquier, *Eloge*, p. 51, un calme, une justesse de perception, une révélation franche de la vue intime et complète de celui qui la donnait, une profondeur enfin d'où sortait, pour tous les auditeurs, un rapprochement inévitable avec le livre qui parle de la création à tout le genre humain..... Tout respirait le sentiment de l'omnipotence d'une cause suprême et d'une sagesse infinie. » L'observateur religieux avait exprimé le désir que ses forces pussent suffire à la tâche qu'il s'était imposée. Ce vœu ne devait pas être accompli : Dieu dispose de tout.

Le soir même, il éprouva les atteintes de la paralysie qui, en quelques jours, devait le conduire au repos. Il fut des premiers à comprendre combien son mal était grave, marqué par une grande difficulté de déglutition ; mais il était dans son caractère ferme et religieux « de se résigner promptement aux maux qu'il ne dépendait pas de lui d'écarter ; » il se soumit sans murmure, suivant pas à pas les progrès de la maladie, avec un calme, une tranquillité admirable, comme une dernière étude physiologique sur lui-même. Il expira dans son cabinet, après cinq jours de souffrances, le 13 mai 1832, à l'âge de soixante-deux ans huit mois vingt jours, comme Aristote, à peu près, auquel il a été comparé.

« Vous le voyez, avait-il dit à M. Pasquier, il y a loin de l'homme du mardi à celui du samedi. » C'est ainsi qu'il reconnaissait notre fragilité.

Cuvier fut enterré à Paris, au cimetière du Père Lachaise (1). L'assemblée fut présidée par feu G.-D. Boissard. Tous les grands corps de l'Etat, le garde des sceaux en tête, tous les corps savants de la capitale furent représentés à son convoi : différentes académies de la province y envoyèrent des députations. Le cercueil fut porté par les élèves des laboratoires du Jardin des Plantes, par ceux des Ecoles d'Alfort, de médecine, de droit, de l'Ecole polytechnique. On se rendit d'abord au temple protestant de la rue des Billettes où le pasteur prononça un discours dont nous offrons un fragment. Après avoir parlé de différents actes de bienfaisance de Cuvier, d'abondantes distributions de livres religieux et moraux dues à ses soins, et dont le pays de Montbéliard a parlé longtemps, il dit : « Maintenant que sa voix est éteinte, demandons à Dieu

(1) L'enclos qui entourait une belle maison de campagne que Louis XIV avait fait bâtir pour son confesseur, le jésuite François d'Aix, dit le Père Lachaise, fut converti plus tard en un cimetière qui porte ce nom. Ce confesseur, qui eut part à la révocation de l'édit de Nantes (1685) et qui favorisa le mariage du roi avec Mme de Maintenon, mourut en 1709.

avec ferveur, demandons-lui, au nom de nos plus chers intérêts, de susciter d'autres voix qui puissent parler avec la même éloquence, la même sagesse et la même autorité. Nous avons perdu celui qui, avec un attachement inviolable, honorait la croyance de nos pères, dont le grand nom et les travaux immortels répandaient tant d'éclat sur nos Eglises; qui s'était chargé de soutenir nos droits religieux avec un esprit de parfait désintéressement et avec la bienveillance la plus pure et la plus étendue. Que ne devons-nous pas à ce coup d'œil pénétrant qui lui révélait tous les besoins de nos institutions, toutes les privations sous lesquelles nous avons si longtemps gémi! Que d'améliorations ont eu lieu dans le cours d'un si petit nombre d'années! Avec quelle sagesse et quelle charité n'accueillait-il pas nos demandes, et quelle prospérité se fut levée sur nous par ses soins, si le Tout-Puissant lui eût permis de rester parmi nous!..... »

Plusieurs discours furent prononcés sur la tombe de Cuvier. Il n'y eut qu'une voix pour déplorer la perte irréparable que la science venait d'éprouver. Un vide s'était fait partout où Cuvier avait laissé des traces de son passage.

Beaucoup de sociétés savantes s'associèrent par des députations à ce dernier hommage rendu au grand homme qui était membre d'une quan-

tité de corps du monde civilisé, qui appartenait à trois des académies de l'Institut (1), exemple unique, avant lui, d'un tel honneur. On pourrait s'étonner qu'il fût de l'Académie française, vu que toutes ses forces intellectuelles s'étaient portées sur les sciences qui ont absorbé sa vie. Mais au moment d'occuper le quarantième fauteuil, le 27 août 1818, son discours d'entrée sur l'union des sciences et des lettres (page 4), fit parfaitement comprendre sa présence au sein de ce corps. « Passionné à la fois pour les sciences et pour les lettres, dit-il, convaincu que leur alliance a toujours été l'une des sources de leur gloire, dans les rêves que mon amour pour elles inspirait à ma jeunesse, je ne m'étais jamais flatté d'un bonheur qui égalât celui d'être appelé un jour à resserrer leurs nœuds. » C'est dans le moment où il prononçait ce discours remarquable, les yeux levés vers le ciel, que fut fait son portrait, le plus vivant, le plus animé qui existe. Cuvier avait alors cinquante ans (2).

(1) Académie des sciences, Académie française, Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il a été associé libre, comme nous l'apprend son acte d'inhumation transcrit à la fin de ce chapitre.

(2) M. Wetzel, architecte de la ville de Montbéliard, possède beaucoup de portraits de Cuvier : il y en a de France, d'Angleterre, d'Espagne, et pas un d'Allemagne. On en trouve un magnifique au commencement de l'ouvrage : *Le Jardin des Plantes,* par Bernard, Lemaout, etc. Paris, 1842.

Dans une autre circonstance, il prouva encore combien il était digne de siéger à cette académie, c'est lorsque Lamartine prit place au trente-septième fauteuil, le 1er avril 1830. Cuvier chargé, par le corps, du discours de réception, prouva combien il était pénétré du beau et du sublime dont les œuvres de ce brillant et solide écrivain fournissent tant d'exemples, et avec quel goût, quelle délicatesse d'expression il pouvait rendre ses pensées. Il appelle Lamartine le *chantre de l'espérance*, et lui dit : « Tel est, monsieur, l'effet que produisirent vos premières Méditations (1) sur un grand nombre de ces êtres sensibles que tourmente l'énigme de ce monde, et qui, dans cette profonde nuit où la Providence a jugé à propos de laisser la raison humaine, sur notre origine, sur notre nature et notre destinée, éprouvent sans cesse le besoin d'un guide qui les arrache à ce noir labyrinthe du doute, et les transporte vers les régions de lumière et de sécurité » (2).

(1) Parmi ces premières Méditations, on doit remarquer celles qui sont intitulées : *L'Immortalité, La Providence à l'homme, La Prière, La Foi, Dieu.* Dans cette dernière, on lit .

Heureux qui le connaît ! plus heureux qui l'adore !....
L'univers remplit ta majesté suprême.....
La nature sortant des mains du Créateur,
Etalait en tous sens le nom de son Auteur.

(2) *Recueil de discours, rapports et pièces diverses lus*

Son discours reçut d'unanimes applaudissements, surtout de la part de la jeunesse qui toujours éprouvait un vif plaisir à l'entendre et s'enthousiasmait à sa parole.

En rappelant, en quelques mots, les principales dignités dont Cuvier fut revêtu, et qu'il ne sollicita jamais, ni auprès des corps savants, ni auprès des gouvernements qui se succédèrent depuis son arrivée à Paris jusqu'à sa mort, il faut que tous ces titres s'effacent devant l'éclat que jette son nom non-seulement en France, mais dans les pays étrangers. On voit par son *Tableau élémentaire d'histoire naturelle des animaux,* publié à Paris chez Baudoin, l'an VI, qu'il était déjà à cette époque membre de l'Institut national de France, professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale du Panthéon, adjoint à la chaire d'anatomie comparée du Muséum national d'histoire naturelle, membre de la Société des naturalistes de Paris, de la Société philomathique, de celles de médecine, des pharmaciens, de la Société d'émulation de Rouen, etc. Il était en Italie ou à Marseille, quand il fut nommé secrétaire perpétuel de l'Institut; pendant son séjour en Hollande, il reçut de Napoléon le

dans les séances publiques et particulières de l'Académie française, 1830-1839.

titre de chevalier ; le *Moniteur* lui apprit à Rome qu'il venait d'être nommé maître des requêtes ; l'Académie française l'appela dans son sein, qu'il était en Angleterre ; il vivait dans une retraite studieuse, lorsque, en 1831, Louis-Philippe couronna sa carrière administrative en le nommant pair de France. Sa nomination à la présidence du Conseil d'Etat fut présentée à la signature royale, comme il gisait sur son lit de mort. C'est en 1819 que Louis XVIII l'avait fait baron, et en 1824, il avait été nommé par Charles X grand officier de la Légion d'honneur. D'un autre côté, le roi de Wurtemberg lui donna le titre de commandeur de l'ordre de la couronne, en 1826, voulant rattacher le grand nom de Cuvier à l'histoire de son règne et de son pays. Il est littéralement vrai que les honneurs venaient au-devant de celui qui appartient tout entier à la France et qui reçut le jour à Montbéliard. Durant quinze ans, il remplit à la fois jusqu'à dix places ou magistratures pour lesquelles son activité extraordinaire le rendait suffisant ; un homme actif, qui sait distribuer ses heures de jour et de nuit, fait immensément de travail, surtout s'il est doué de capacités plus que moyennes. « Sciences diverses, art du dessin, langues mortes et vivantes, aptitude à tout savoir, à tout exprimer avec bonheur, à tout classer avec

méthode, à tout débrouiller, tout agrandir : voilà Cuvier. Il était savant anatomiste, naturaliste sans pareil, professeur érudit, administrateur habile : son activité était inconcevable, sa science quasi-universelle, sa mémoire un prodige. Il dissèque le matin, ensuite il compose, ensuite il professe, et ne quitte la chaire que pour la tribune; puis c'est un rapport ou un mémoire à l'Académie, un discours au conseil d'Etat, un arrêté en Sorbonne, etc. » Tel est le portrait admirable et plein de vie tracé par M. Isidore Bourdon dans ses *Médecins et naturalistes des temps modernes*. C'est pitié que dans les *Nouveaux coups de fouet scientifiques*, l'auteur anonyme appelle *sinécures* les places remplies par Cuvier d'une manière si honorable et si utile.

Après la mort de Cuvier, un vote des chambres, provoqué par le gouvernement de Louis-Philippe, accorda une pension de 6,000 francs à la veuve du grand naturaliste, qui aurait pu facilement s'enrichir s'il eût été un homme d'argent, et une somme de 72,000 francs fut allouée pour l'acquisition de sa belle bibliothèque qui renfermait plus de six mille volumes et trente mille brochures, sans compter les atlas, etc. Toutes ses épargnes avaient été absorbées par son hospitalité, ses dons, ses collections, ses acquisi-

tions nombreuses. Cette bibliothèque fut distribuée à plusieurs établissements scientifiques de la capitale. L'Ecole normale a eu la partie scientifique, telle autre institution la partie mathématique, et le Jardin des Plantes tout ce qui regardait les sciences naturelles.

Les armoiries de Cuvier consistaient en trois têtes d'oiseaux sur champ de sable, sous couronne de baron, avec croix, palmes et guirlandes de laurier. Lui-même en avait composé le dessin sous les yeux de Louis XVIII.

L'assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle désigna à sa mort, comme devant lui succéder dans la chaire d'*anatomie comparée,* M. de Blainville qui était alors le seul auteur en France d'un traité sur la matière. Il le remplaça à la Société royale de Londres et au sein de plusieurs corps savants (1).

Nous donnons maintenant l'acte d'inhumation de Cuvier, signé du pasteur officiant. On remarquera que cette pièce porte, et c'est la seule connue, *dit Georges Cuvier.*

« Extrait du registre des décès de l'église des Billettes, à Paris. — A f° 158.

» L'an mil huit cent trente-deux, le seize

(1) *Le Jardin des Plantes*, par MM. Bernard, Couailhac, Gervais et Lemaout, p. 291.

mai, ont été célébrées dans le temple de la confession d'Augsbourg à Paris, par le pasteur soussigné, les obsèques de M. le baron Jean-Léopold-Nicolas-Frédéric Cuvier (dit Georges Cuvier), pair de France, grand officier de la Légion d'honneur, conseiller d'Etat et au conseil royal de l'instruction publique, l'un des quarante de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et associé libre de celle des inscriptions et belles-lettres, professeur au Jardin des Plantes et au Collége de France, natif de Montbéliard (Doubs), époux de dame Marie-Anne Coquet, décédé en sa demeure au Jardin des Plantes, à Paris, le treize du courant, à l'âge de soixante-trois ans (1)

» Signé Boissard, pasteur » (2).

(1) Nous avons donné son âge exact plus haut.

(2) G.-D.-F. Boissard, né à Montbéliard le 16 août 1783, pasteur à Lille de 1805-1807, où il fut installé par le vénérable M. Marron, pasteur et président du consistoire de l'Eglise réformée de Paris, passa à Nancy en 1807, puis à Paris de novembre 1809 à décembre 1836, année de sa mort. En 1821, il reçut la croix de la Légion d'honneur, et mourut à l'âge de cinquante-trois ans.

XIV.

La mort de G. Cuvier annoncée par de Candolle dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, 1832. Extraits.

L'Europe savante vient de faire une perte immense et irréparable. M. Georges Cuvier était âgé de soixante-trois ans seulement, étant né en 1769, année qui a fourni tant d'hommes remarquables, Napoléon, Châteaubriand, Walter Scott, etc. Après ses premières études au Gymnase de Stuttgart, il commença sa carrière en entrant comme sous-lieutenant dans le régiment suisse de Châteauvieux : la dissolution de ce corps lui rendit sa liberté, et il passa toute la période la plus bruyante de la Révolution occupé d'éducation dans une campagne en Normandie. Ce fut là qu'il fit ses premières découvertes anatomiques sur les mollusques, et ébranla dès lors la classification zoologique admise unanimement depuis Aristote. Ce travail, publié en 1795, fixa sur lui l'attention de tous les savants. M. Geoffroi-Saint-Hilaire eut l'honneur de sentir le premier l'importance de ses découvertes et contribua à l'avancement de leur auteur.

Ses cours, remarquables par leur éloquence et leur clarté, attiraient la foule des étudiants. Cu-

vier paraissait à cette époque menacé de phthisie, et il a dit souvent depuis que l'exercice du professorat, en donnant de l'activité à ses poumons, lui avait rendu la santé. Nommé professeur à l'Ecole normale du Panthéon, il illustra cette place par la publication de son tableau du règne animal qui, malgré son apparence élémentaire, a servi de base à tous ses travaux subséquents sur la classification zoologique. Dans l'étude des nombreux fossiles des environs de Paris, il fut aidé par Alex. Brongniart. Cette étude devint une science toute nouvelle qui a vivement éclairé la zoologie, et lui a inspiré une direction plus philosophique. Une foule d'ouvrages et de mémoires profonds, publiés par divers naturalistes, ont révélé l'influence prodigieuse que les travaux de Cuvier ont exercée sur l'étude de la géologie, sur celle du règne animal, et même des végétaux fossiles.

Ses talents administratifs se sont d'abord montrés dans son influence sur l'histoire naturelle. Son rapport sur l'instruction primaire de la Hollande est un monument de sa sollicitude pour l'éducation populaire, et tous ceux qui ont suivi de près son action sur les hautes études, savent combien il y a favorisé de progrès, combien il y a empêché de mal ! Ce dernier genre de services, moins connu que les autres, part d'une

âme élevée qui dédaigne les applaudissements du monde pour la réalité et l'utilité de l'avenir. Il a parcouru tout le cercle des fonctions administratives, sauf celle de censeur, qu'il a noblement refusée quand on a voulu l'en couvrir; il a montré dans toutes ces places cette supériorité que personne ne lui contestait dans les sciences. Ses collègues, voués tout entiers à l'administration, s'étonnaient chaque jour de cette prodigieuse capacité. Cette tête semblait contenir toutes les connaissances humaines. Cette mémoire gigantesque, soutenue et dirigée par une logique sévère et par une rare sagacité, était la principale base de ses immenses travaux et de ses succès. La figure d'un animal vue en réalité ou en dessin, ne sortait jamais de son esprit et lui servait de point de comparaison pour les objets analogues : la vue d'une carte, d'un plan de ville, lui suffisait pour garder à jamais la connaissance intuitive des lieux, et parmi tant de facultés, cette mémoire, qu'on peut appeler *graphique*, semblait la plus évidente. Il saisissait les formes avec justesse et rapidité, et avait l'art de rendre par le crayon l'apparence du tissu des organes d'une manière qui lui était propre. Ce que les sculpteurs italiens appellent *morbidezza* dans les statues, il y excellait dans les dessins d'anatomie.

Au milieu d'une vie si pleine, il était loin de négliger les agréments de la société. Il était ami chaud, sincère, fidèle. Sa persévérance dans l'amitié, sa reconnaissance pour ceux qui ont contribué aux succès de sa jeunesse, sa modération dans toutes les discussions, le dévouement qu'il savait inspirer à tous ses alentours, sont des témoignages de ces qualités du cœur, et expliquent cet empire moral qu'on n'obtient que par des sentiments vrais et profonds. Il était entouré d'âmes dignes de lui. Son frère, homme distingué, et qui l'aurait paru bien plus encore, s'il n'avait pas été à côté d'un géant, était pour lui un ami vrai et fidèle.

Celui qui trace à la hâte cet hommage était son ami de trente-quatre ans et s'honorait plus encore de son cœur que de sa célébrité; mais quoiqu'il écrive en pleurant, il a la conscience d'avoir exprimé, bien imparfaitement sans doute, mais avec vérité, ce qu'était l'homme éminent que l'Europe vient de perdre.

Nous avons considérablement abrégé cette notice de sept pages in-8°, petits caractères, afin de ne pas tomber dans des répétitions, et de ne pas grossir davantage cette étude. Après tout ce que nous avons donné sur la mort de G. Cuvier, il suffisait d'extraire ce qu'il y avait de plus saillant dans les pages de M. de Can-

dolle. La bibliothèque de l'Académie de Strasbourg possède l'ouvrage où se trouve cet article nécrologique.

XV.

Monuments élevés à Cuvier. L'académie de Besançon. Rappel de l'autorité des saints livres. Fête inaugurale de la Statue-Cuvier à Montbéliard. Divers détails. Lettre de David d'Angers et autres autographes.

Plusieurs monuments furent érigés à la mémoire de Cuvier. Le roi ordonna que son buste en marbre serait placé à l'Institut et un autre dans les galeries d'anatomie comparée. Le sculpteur David d'Angers en exécuta un en bronze pour la Société royale de Londres dont Mme Cuvier possède une copie en marbre. Les deux plus beaux portraits de Cuvier sont ceux de Pickersgill (1) et de Mme de Mirebel, dont nous verrons le mari figurer plus loin. Au Jardin des Plantes une statue fait pendant à celle de Buffon.

L'Académie des sciences, lettres et arts de Besançon, dans sa séance du 7 juin 1832, dé-

(1) Frédéric-Richard Pickersgill, peintre anglais, né à Londres en 1820, devint en 1830 élève de l'Académie royale, dont il est membre titulaire depuis 1850.

cida qu'elle souscrirait pour l'érection d'un monument sur une des places de Montbéliard, et que son buste, couronné d'immortelles (1), serait exposé à la séance publique du 24 août suivant, dans la salle d'assemblée; que le secrétaire perpétuel M. le professeur Genisset exprimerait les regrets de la compagnie en cette circonstance solennelle. M. le doyen et professeur Perennès, maintenant secrétaire perpétuel de ce corps savant, a bien voulu nous confier un volume qui nous permet d'offrir quelques fragments du discours remarquable de son prédécesseur.

« Une perte d'autant plus grande qu'elle est prématurée et sera longtemps irréparable, a-t-il dit, est venue frapper la science jusque dans son sanctuaire, et étendre sur la France et l'Europe comme un vaste réseau de deuil..... En retraçant votre douleur, je serai simple et vrai comme elle.

» Ce n'est pas sans une dispensation particulière de la suprême sagesse qu'on voit à de longs intervalles apparaître sur la terre quelqu'un de ces rares génies que la divine Providence

(1) La salle des séances de cette Académie est ornée d'un grand nombre de bustes de Francs-Comtois. L'ensemble de celui de Cuvier est digne en tout de sa haute intelligence.

semble avoir associés à l'accomplissement de son œuvre, pour déterminer la marche ascendante de l'humanité à travers les siècles.

» De tels hommes reçoivent en partage tous les dons qui peuvent accréditer leur mission sublime; cette force vive de l'intelligence qui s'élève aux causes les plus cachées; cette puissance d'observation qui permet à l'esprit de tout voir, de tout embrasser, de tout retenir et de tout comprendre; cette faculté d'analyse qui généralisant les idées, signale les erreurs, change les méthodes et rejette bien loin les limites des conceptions humaines; enfin, cette autorité de la parole qui persuade en exposant, et, sur la route qu'elle parcourt, sème les flots de lumière destinée à en éclairer tous les aspects, à en faciliter toutes les issues.

» C'est ainsi, Messieurs, que trente ans avant l'expiration du dernier siècle, lorsque le scepticisme de l'esprit et du cœur avait obscurci jusqu'à l'intelligence de la plus ancienne des révélations, celle de l'univers matériel, un homme s'est élevé, d'une admirable fécondité, d'une profondeur de vues incroyable, digne de comprendre la nature, d'interpréter ses lois, de renouveler son culte, et, par là, de rendre à son auteur le plus éclatant hommage.....

» Comme s'il eût assisté aux conseils de Dieu

dans la création des êtres, Cuvier renoue avec puissance la chaîne interrompue de leur succession, et sans toucher à nos traditions sacrées (1), il marque dans les révolutions des âges le point fixe où l'homme vint prendre possession de son séjour.....

» Cuvier appartenait à cette province (la Franche-Comté), il était votre compatriote; plusieurs d'entre vous l'avaient personnellement connu. Vous l'aviez jugé bon, généreux, indulgent; et, dans votre juste vénération, vous le placiez à côté des modèles les plus admirables de l'intégrité de la vie.....

» Puisse notre jeunesse française mériter de recueillir un jour l'immense héritage de vertu, de science et de gloire que tu lui as laissé! »

Le président de la chambre des pairs, M. le baron Pasquier, dans son discours à la séance du 17 décembre 1832, a confirmé avec bonheur le jugement du secrétaire perpétuel de l'Académie de Besançon, relatif à l'autorité que Cuvier reconnaissait à la Genèse. Il s'exprime ainsi à la page 27 : « M. Cuvier croyait, comme tous les esprits supérieurs, à une cause première qui préside à toutes les destinations, qui les a toutes

(1) La Bible, en particulier la Genèse, pour ce qui regarde la création.

prévues et commandées ; partant de ce principe, il ne faisait aucun doute que l'existence des êtres organisés ne fût due à une intelligence suprême qui les a tous pourvus des organes propres à remplir le but pour lequel ils ont été créés ; et de cette connexion nécessaire il a fait sortir le moyen, lorsque certaines parties d'un tout étaient connues, d'arriver avec certitude à celles qui restaient à découvrir.....

» La complète indépendance de son esprit se manifeste avec une égale vigueur, soit qu'il entreprenne de rendre aux anciens monuments de l'histoire, à celui de la Genèse, par exemple, la juste mesure d'autorité qui, plus d'une fois, leur a été légèrement contestée, soit qu'il s'applique à renverser l'édifice de ces conceptions bizarres et follement hardies qui ont fait pendant longtemps de si grandes fortunes, et dont les auteurs se sont vus tant applaudis. » Un évêque cita Cuvier en chaire, déclarant que ses ouvrages offraient les plus grandes preuves de l'authenticité des saintes Ecritures, fait remarquable que nous nous empressons d'inscrire.

Cette digression, amenée par le discours du secrétaire de l'Académie de Besançon, ne doit pas nous éloigner plus longtemps des honneurs rendus à la mémoire de Cuvier, surtout dans la

grande fête inaugurale de sa statue à Montbéliard.

Le produit d'une souscription permit de lui élever un magnifique bronze dans sa ville natale. A peine la statue fut-elle placée sur son piédestal, que la municipalité s'empressa de féliciter le sculpteur sur son œuvre qui orne aujourd'hui la place de Saint-Martin, Cuvier ayant sur sa gauche, à quelques pas de là, la maison où il reçut le jour, ainsi que son frère, comme nous l'avons dit en commençant cette étude. La réponse à cette lettre fait honneur aux habitants de Montbéliard, et ne doit jamais disparaître de la *liasse-Cuvier*, pas plus qu'un certain nombre d'autres autographes non moins précieux et dignes d'être inventoriés. Elle est datée de Paris, du 12 décembre 1835:

« ..... Certes, si c'est une circonstance heureuse dans la vie d'un artiste que celle d'avoir à faire la statue d'un grand homme, c'est aussi pour lui un bonheur très-grand qu'elle se trouve placée dans une ville dont les habitants n'ont pas oublié qu'un des grands génies est né au milieu d'eux. Signé David » (1).

Cette statue en bronze a 2 mètres 10 cent.

(1) La ville d'Angers a célébré une fête en l'honneur de l'artiste illustre, le jour anniversaire de sa naissance, le 12 mars 1789.

de hauteur; le coût du monument s'est élevé à 16,587 fr. 69 c.; Montbéliard y figure pour 2,143 fr. 27 c. de souscriptions. M. Morel-Macler, alors architecte de la ville, chargé de la direction de cet important travail, s'est acquitté de cette tâche avec un rare dévouement et une activité plus rare encore.

Après la brillante fête qui eut lieu pour l'inauguration de ce monument remarquable, si digne d'arrêter un instant les étrangers, dont les regards se portent naturellement sur l'échantillon de fossile placé à la gauche de Cuvier, le procès-verbal suivant fut dressé séance tenante :

« L'an mil huit cent trente-cinq, le 23e jour du mois d'août, à neuf heures du matin, il a été par nous, président et membres composant le conseil municipal de la ville de Montbéliard, assistés de M. le préfet du département, de M. le sous-préfet de l'arrondissement et de MM. Duméril, de Mirbel et Flourens, membres de l'Académie des sciences; de MM. Ch. Nodier (1), Roger et Michaud, membres de l'Académie française; de M. Duvernoy, doyen de la Faculté des sciences de Strasbourg; de MM. Weiss, Bourgon, Parandier et Lancrenon, membres de l'Acadé-

(1) M. Nodier a vu avec un grand plaisir une parente des Cuvier dans la famille Sahler où il fut reçu : elle servait à table.

mie de Besançon, et de M. Valenciennes, chevalier de la Légion d'honneur, professeur de zoologie au Jardin des Plantes, procédé à l'inauguration solennelle de la statue de *Georges Cuvier,* que la ville de Montbéliard doit aux offres généreuses et à l'active coopération de la commission formée à Paris (1), ainsi qu'au noble désintéressement de M. David d'Angers, ami de Cuvier, qui l'a reproduit avec tant de vérité, et enfin aux dons des habitants de cette ville, et dont les noms sont relatés ci-devant. A cette occasion, des discours relatifs à cette intéressante solennité ont été prononcés par les illustres académiciens et autres dont les noms suivent, savoir :

1° Par M. le sous-préfet, qui a ouvert la solennité ;

2° Par M. Duméril, de l'Académie des sciences ;

3° Par M. Ch. Nodier, de l'Académie française ;

4° Par M. Roger, aussi membre de l'Académie française ;

5° Par M. Valenciennes, professeur de zoologie au Jardin du roi ;

6° Par M. Duvernoy, de l'Académie de Strasbourg ;

(1) Il existe dans la liasse-Cuvier, à la mairie de Montbéliard, plusieurs lettres de M. le pasteur Rodolphe Cuvier, relatives à la souscription pour le monument.

7° Par M. Blondeau, député de l'arrondissement ;

8° Par M. le préfet et président de l'Académie de Besançon ;

9° Par M. Rossel, ancien maire de Montbéliard et contemporain de Cuvier ;

10° Par M. Jacques-Frédéric Goguel, maire et président du conseil municipal de cette ville.

Et sur la demande de MM. Goguel, maire, R.-G.-J. Wild et P. Titot, adjoints, les discours prononcés ont été remis par MM. les orateurs pour être transcrits à la suite du procès-verbal.

Fait à Montbéliard les jour, mois et an ci-dessus. »

Parmi les signatures des notabilités désignées, nous avons remarqué celle de M. Poujoulat qui ne figure pas dans le corps du procès-verbal (1).

(1) *M. Poujoulat*, né le 26 janvier 1808, est membre de l'Institut; *M Michaud* l'eut pour collaborateur dans sa *Bibliothèque des croisades*. En 1830, ils se rendirent ensemble en Orient, et visitèrent la Grèce, Constantinople, l'Asie Mineure et Jérusalem. M. Poujoulat visita seul la Judée et la Syrie. Sa *Bédouine* et son *Histoire de Saint-Augustin* furent couronnées par l'Académie française en 1836 et 1846. Il est aussi auteur d'une *Histoire de Jérusalem*, de plusieurs autres ouvrages et d'articles insérés dans la *Revue des Deux-Mondes*, dans le *Musée des Familles*, etc. Nous ne devons pas oublier de mentionner *Toscane et Rome, Correspondance d'Italie* qui parut en 1840, où M. Poujoulat fait des observations sévères sur l'état de la religion et du clergé en Italie : cela lui était permis plus qu'à tout autre.

Les discours mentionnés ont été réunis en une brochure mal imprimée, sous le titre : *Inauguration du monument Cuvier ou précis historique de la cérémonie qui a eu lieu à Montbéliard le 23 août 1835.* Quelques autres petites publications parurent dans ce moment ou un peu plus tard. Voici entre autres une poésie russe d'un littérateur nommé Oznobichine, en l'honneur de *Georges Cuvier*, dont nous devons la traduction littérale à notre ami G. Schor, duquel la correspondance nous a été précieuse, comme on le verra par nos études subséquentes.

« Elles étaient pleines de mystère et de silence, les vastes régions où il descendit d'un pas sûr. A son appel apparurent des êtres devenus depuis longtemps la proie de la mort, et il conversa sans crainte avec eux. Ce n'étaient pas des trésors qu'il demandait à la terre avare ; il cherchait la vie où toute trace de vie était effacée; et un monde merveilleux, réveillé par sa voix inspirée, tressaillit sous sa main. Les annales des premiers temps se sont ouvertes ; en vain le déluge les avait enfouies sous des montagnes : obéissant à la pensée du grand homme, les masses de granit tombent en poussière ; le Voyant a soulevé le voile du passé. Son regard a pénétré un monde aussi ancien qu'inconnu, où vivaient le mamouth, le dragon et le cancer venimeux, où les pal-

miers avaient été pétrifiés par les tempêtes séculaires, et l'homme au front élevé a exercé sa puissance sur toutes ces choses. Les ombres de toutes les créatures oubliées dans les traditions de la terre se sont illuminées à ses yeux. Infatigable et plein de pensée, il a descendu tous les degrés du monde souterrain. Dès le berceau sa vie fut modeste, mais que de richesses jalonnent cette carrière! Le chaos des siècles a passé rapidement devant lui, et le flambean de son génie en a dissipé les ténèbres. Semblable à Prométhée, embrassant toutes les traditions, il devina le monde primitif à la vue de ces débris; et faisant sortir de la poussière des temps ces êtres étranges qui n'étaient plus, il les a rendus à la vie. »

Ce morceau doit être pour le moins aussi admirable dans l'original que dans cette traduction, qui *dévoile chez le poëte* une profondeur de pensée peu commune.

XVI.

Analyse et catalogue des ouvrages de Cuvier d'après Flourens, Pariset et Duvernoy. Vœu de Laurillard.

L'*Analyse raisonnée des travaux de G. Cuvier*, par M. Flourens, 1841, comprend :

Le règne animal distribué d'après son organisation, p. 75-126; *L'anatomie comparée,* p. 127-161 ; *Les ossements fossiles*, p. 163-201 ; *L'ostéologie comparée*, p. 203-227 ; *L'histoire naturelle philosophique*, p. 229-266 ; *La philosophie des sciences ou leçons sur l'histoire des sciences naturelles*, p. 267-269 ;

Vient ensuite une *Liste des ouvrages de Cuvier*: à la fin se trouvent les *Eloges historiques des membres de l'Académie des sciences*, au nombre de trente-neuf, de 1800 (Daubenton) à 1832 (Lamarck), celle-ci lue après la mort de Cuvier ; puis quatre *Discours prononcés à des funérailles*, etc. ; *deux prononcés devant l'Académie française*, l'un à l'occasion du prix de vertu de Montyon, l'autre à la réception de Lamartine ; enfin *deux rapports sur l'instruction publique* des départements au delà des Alpes, de la Hollande et de la basse Allemagne.

Voici le titre de l'édition qui se trouve à la bibliothèque de Montbéliard :

Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée par Georges Cuvier, édition accompagnée de planches gravées, représentant les types de tous les genres, les caractères distinctifs des divers groupes et les modifications de struc-

ture sur lesquelles repose cette classification, *par une réunion de disciples de Cuvier, MM. Audouin, Blanchard, Deshayes, Alcide d'Orbigny, Doyère, Dugès, Duvernoy, Laurillard, Milne Edwards, Roulin et Valenciennes*, 20 volumes grand in-8o.

M. Pariset, dans son *Eloge* de Cuvier, a fait des modifications et des additions à la liste dressée par M. Flourens, et a adopté les grandes divisions suivantes : *zoologie particulière, zoologie générale, anatomie et physiologie comparées, ossements fossiles, histoire des sciences physiques ou naturelles*. Dans cette dernière se trouvent les *Eloges et Discours*, et ce qui regarde l'*instruction publique*. Nous comprenons que les éloges rentrent dans cette histoire; il n'en est pas de même des discours à l'Académie française et des rapports sur les écoles supérieures ou élémentaires des pays conquis.

G.-L. Duvernoy, le médecin, dans sa Notice in-8o de 172 pages, donne aussi un catalogue de 17 pages en petits caractères, des ouvrages, mémoires et rapports de Cuvier, dans l'ordre de leur publication, avec les réimpressions ou nouvelles éditions. Nous voulons en indiquer les années avec le nombre correspondant, puisqu'on peut en lire tous les détails dans les Notices, Eloges et Analyses mentionnées.

ANNÉES.	NOMBRE.	ANNÉES.	NOMBRE.
1792	3	1814	2 (1)
1795	11	1815	5
1796	7	1816	3
1797	7	1817	5
1798	7	1818	2
1799	3	1819	3
1800	10	1820	3
1801	4	1821	3
1802	5	1822	5
1803	2	1823	2
1804	23	1824	6
1805	6	1825	5
1806	10	1826	3
1807	7	1827	3
1808	9	1828	1
1809	10	1829	6
1810	4	1830	4
1811	3	1831	7
1812	5	1832	3
1813	3		

A ces deux cent dix publications et réimpressions qui embrassent une carrière de quarante ans, il y a à ajouter plusieurs rapports sur les mémoires lus à l'Académie par des savants étrangers, et quantité d'analyses rédigées pendant plus de trente ans. Quelques jours avant sa mort, il écrivit un *Mémoire sur les œufs de sei-*

(1) M. Isidore Bourdon dit que Cuvier ne produisit absolument rien en 1814 ; il paraît que c'est une erreur, comme le prouve la Notice de M. Duvernoy qui est faite minutieusement.

che pour *les Nouvelles annales du Muséum d'histoire naturelle*, 1832 (1).

Nous devons dire encore qu'il ne dédaigna pas de consacrer de longues et précieuses heures à traduire et à annoter les œuvres botaniques de Théophraste (2), disciple des philosophes grecs Platon et Aristote, 322 avant Jésus-Christ. Son *Histoire des plantes*, traduite et annotée par Cuvier, est restée manuscrite faute d'éditeur, ce qu'on peut à peine croire, le savant naturaliste ayant enrichi cet ouvrage d'observations très-importantes. Il n'en a pas été de même de la *Zoologie de Pline* (3) qu'il a accompagnée de recherches précieuses et qui fait partie de la Bibliothèque classique latine de Lemaire, édition de 1827. On voit que Cuvier n'avait pas oublié le latin qu'il avait appris à Montbéliard et à Stuttgart. Le premier volume se termine par des extraits des *Recherches sur les ossements fossiles* relatifs aux éléphants et à l'ibis. Ses notes

(1) Flourens, *Ontologie naturelle ou étude philosophique des êtres*, p. 188; 1861.

(2) Ce philosophe grec avait composé 200 traités, dont il ne nous reste qu'un très-petit nombre.

(3) Pline, le Naturaliste ou l'Ancien, est né à Côme ou à Vérone l'an 23 av. Jésus-Christ. Il mourut asphyxié par la fumée du Vésuve. Il a écrit plusieurs ouvrages, entre autres une *Histoire naturelle* en trente-sept livres, qui est une espèce d'encyclopédie : les septième et onzième traitent de la zoologie.

et digressions, en latin, montrent les progrès de la science. Dans l'édition de Panckoucke les tomes VI et VII, renfermant la zoologie, sont annotés en français, principalement par Cuvier. Dans le tome VI, le livre 7 est intitulé : *L'homme, sa naissance, son organisation, l'invention des arts*. Le livre 8 renferme *Les animaux terrestres et leurs caractères*. Dans le tome VII, le livre 9 offre la description des *animaux aquatiques ;* le livre 10, la description des *oiseaux ;* le livre 11 est consacré aux diverses espèces d'*insectes :* avis aux jeunes amateurs. Enfin, nous devons rappeler que G. Cuvier s'empressa, avec plusieurs autres savants d'élite, d'offrir ou d'accorder sa collaboration à A. de Humboldt, pour ses *Tableaux de la nature* ou *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, dont la dernière édition compte vingt-trois volumes, œuvre gigantesque qui a commencé à paraître il y a quarante ans, et dont l'achèvement se poursuit encore à notre époque. C'est une grande peinture d'un monde étranger enrichi d'images vivantes. Cuvier et Latreille consacrèrent leurs forces à la partie zoologique de l'ouvrage en deux volumes, intitulé : *Recueil d'observations de géologie et d'anatomie comparée dans un voyage aux tropiques*, où il se trouve une description complète et une ingénieuse comparaison de certaines es-

pèces d'animaux, en même temps que de nouveaux documents sur le globe considéré comme lieu de séjour des animaux.

G. Cuvier, dont l'existence fut si bien remplie, appelle après lui un nom moins marquant ; il est vrai, mais qui brille au second rang, comme le prouveront les pages qui vont lui être consacrées.

Nous voulons terminer cette étude par le vœu qu'exprime l'auxiliaire et le confident intime des frères Cuvier à la fin de son Eloge qui fut couronné à Besançon ; Laurillard s'exprime ainsi : « Nous espérons que l'illustration que donne un tel homme à son pays excitera la jeunesse du département à se livrer avec ardeur au travail, et qu'elle ne laissera point déchoir cette contrée du rang élevé où l'a placée le génie de Cuvier. »

NOTES.

Note A, voir page 12.

Le château d'Etupes et son sort.

Ce château, dont un modèle miniature en carton a été fait récemment de souvenir par M. Wild, de Montbéliard, et donné par lui à la Société d'émulation de cette ville, avait été construit par le prince Frédéric-Eugène en 1770, avec le mur qui enveloppait le jardin. Il fut vendu comme propriété nationale après 1793, et démoli en 1800 ou 1801. Nous croyons que M. Wild a fait erreur en donnant les dates 1772 et 1796. Un particulier d'Etupes possède une espèce de chronique ou livre avec faits et dates que nous avons eu entre mains par l'intermédiaire de M. le professeur Morel, et qui donne notre date de démolition. Me d'Oberkich dit dans ses *Mémoires*, page 26, que la construction fut achevée à la fin de novembre 1770, et il peut fort bien n'avoir été démoli qu'après la ratification de l'annexion du comté de Montbéliard à la France, c'est-à-dire après 1796. Les *décrets concernant la vente de quatre cent millions de domaines nationaux, et l'aliénation de tous les domaines nationaux*, sont du 14-17 mai, 25, 26, 29 juin, 9-25 juillet 1790.

Nous avons cherché en vain l'acte de vente de ce château aux archives de la préfecture du Doubs, où nous avons trouvé la vente d'une grange située dans le village, lequel domaine, dit l'acte du 19 ventôse an VI (6 mars 1798) *provenait du duc de Wurtemberg :* peut-être était-ce une dépendance du château qui fut vendue avant l'an VI. On lit dans l'acte : « Nous, administrateurs du département du Mont-Terrible, à la participation du commissaire du Directoire exécutif, nous étant rendus dans la salle des enchères, avons annoncé qu'il allait être procédé à l'adjudication d'une grange avec ses aisances et dépendances, un jardin et un petit bâtiment attenant audit jardin, ainsi qu'un verger..... L'adjudication a été donnée moyennant la somme de 50,000 fr. » Enregistré à Porentruy, le 20 ventôse an VI. Cette adjudication fut donnée à Frédéric Berdot, *demeurant à Luse.*

« L'administration municipale du canton d'Audincourt certifie et atteste que le citoyen Berdot, de la commune de Montbéliard, s'est présenté devant elle, et a déclaré que le 25 du courant, l'administration centrale du département du Mont-Terrible lui avait donné en adjudication une grangerie nationale à laquelle est attenant un terrain clos de la contenance d'environ deux fauchées (50 ares), située en la commune d'Etupes *provenant du ci-devant prince de Montbéliard ;* que cette grangerie et dépendance devant être portée sur la matrice des rôles de la contribution foncière sous le nom dudit Berdot, il demandait qu'il fût accordé acte de déclaration..... ce

qui lui a été octroyé. Audincourt, séance publique du 28 ventôse an VI de la république. » Signé Boin, président; Golagen, Pechin, Kœnig, secrétaire en chef. — L'affiche de vente est signée : Berger l'aîné (commissaire), G. Gameau (notaire à Etupes).

L'acte de vente du château se trouve peut-être aux archives impériales dont nous aurons à parler plus loin. Les personnes qui ont encore vu cette résidence savent, comme le dit l'espèce de chronique informe mentionnée plus haut, qu'elle avait été achetée et les biens fonds par un nommé Dolfus de Mulhouse, qui y avait établi une fabrique de marocain. L'entreprise n'ayant pas réussi, le château fut revendu à une société de particuliers du village ou à un nommé Kœlig, comme le souvenir s'en est conservé.

Quant aux 50,000 fr., prix d'adjudication mentionné plus haut, nous savons que par le discrédit et la non-valeur des assignats, cette somme pouvait représenter à peine 1,500 fr., d'après le *tableau de dépréciation du papier-monnaie dans le département de la Seine*. C'est au château d'Etupes que le jeune Cuvier fut présenté au duc Charles, devenu son protecteur. Cette agréable résidence d'été des princes de Montbéliard avait des jardins enrichis de magnifiques morceaux d'architecture qui provenaient des ruines de Mandeure, en particulier d'un temple, des bains publics, et d'un arc-de-triomphe ou *porte triomphale*, comme l'appelle M. Morel-Macler dans ses *Antiquités*.

Note B, voir page 48.

Plan d'études suivi à l'Académie-Caroline (*Description de l'Académie-Caroline de Stoutgard*, p. 314-320).

Religion. Chaque étudiant y a toujours libre accès.

Jurisprudence. Encyclopédie et littérature de jurisprudence. Histoire de la jurisprudence. Antiquités du droit romain. Histoire de l'Empire. Droit des gens. Institutes. Pandectes. Droit privé d'Allemagne. Droit du change. Droit public d'Allemagne. Droit ecclésiastique. Droit féodal. Droit criminel. Procès de l'Empire, avec des exercices de pratique, en deux semestres. Procès civil commun, avec des exercices de pratique, en deux semestres. Droit privé de Wurtemberg.

Médecine. Histoire de la médecine. Physiologie. Pathologie. Séméiotique et thérapie générale. Diététique. Instruction pour écrire des recettes. Matière médicale. Anatomie théorétique, avec la démonstration et la préparation. Chirurgie théorétique et pratique. Chimie. Collegium praticum. Médecine judiciaire. Histoire naturelle des animaux, des minéraux, des plantes. Promenades botaniques.

Sciences militaires. Géométrie pratique. Tactique et castramentation. Fortification de campagne. Art de bâtir des forteresses, et l'attaque et la défense des places. Histoire de la tactique depuis les temps les plus anciens jusqu'aux temps modernes. Tactique et

stratégie appliquée. Droit de la guerre et des soldats. Leçons pour apprendre à dessiner l'artillerie, les fortifications et les objets de tactique.

Sciences économiques. L'économie. L'économie des villes, visites des ateliers. La science des forêts et de la chasse. Science du commerce d'Etat. Sciences des finances. Science de la police. Sciences des mines et des monnaies. Droit des finances. Droit des forêts. Pratique de la chancellerie. Science des comptes.

Science du commerce. Plan servant de fondement. Géographie du commerce. Histoire du commerce.

Philosophie. Psychologie. Morale. Logique et histoire de la philosophie. Histoire de la philosophie plus en détail. Métaphysique. Droit naturel.

Mathématiques. Arithmétique. Algèbre. Analyse. Géométrie. Physique théorique. Physique expérimentale. Statique. Hydrostatique. Hydraulique et hydrodynamique. Aërométrie, différents airs, électricité, magnétisme, architecture hydraulique.

Histoire et sciences y appartenant. Géographie politique. Histoire ancienne. Histoire universelle du moyen âge. Histoire universelle moderne. Histoire du Wurtemberg. Diplomatique. Numismatique. Héraldique. Statistique.

Philologie, antiquités et belles-lettres. Explications des auteurs grecs et latins. Antiquités romaines, grecques. Belles-lettres.

Langues vivantes. Langue française, italienne, anglaise, allemande pour les étrangers.

Arts. Dessin manuel. Dessin d'après la bosse, d'après nature. Architecture. Peinture. Sculpture. Gravure.

Musique..... *Exercices.* Manége. Maître d'armes. Danse.

Note C, voir page 49.

La langue d'Oïl. — Le patois. L'accent des frères Cuvier.

En 1853, 54 et 56, il parut à Leipzig et à Berlin un bel ouvrage en 3 volumes in-8°, sur *La langue d'Oïl,* analysé et avantageusement annoncé dans plusieurs journaux scientifiques et littéraires.

L'auteur de ce travail est M. L.-F. Bürguy, né à Montbéliard, dans la maison de son père, près de l'enclos, et baptisé le 5 juin 1823, au temple de Saint-Georges, par feu J.-F. Tuefferd, onze jours après sa naissance. Il partit pour l'Allemagne en 1842, et devint plus tard professeur à Berlin, à l'Ecole royale de navigation, où il fut installé le jour même de l'ouverture de cet établissement, en octobre 1855.

M. Bürguy est un travailleur infatigable : en 1858, il a publié, avec un collaborateur, *La France littéraire, prosateurs et poëtes, morceaux choisis de la littérature française ancienne et moderne,* ouvrage qui en est à la quatrième édition. Les auteurs y racontent la naissance et la formation de la langue

française, puis font l'histoire de sa littérature jusqu'à nos jours. Ils citent plusieurs morceaux remarquables de saint Bernard, mort en 1153, de Calvin, de Th. de Bèze, et plus tard de Buffon et de G. Cuvier. Un ouvrage dans le même genre, mais moins savant, a été publié par un autre de nos compatriotes, M. Pierre Tuetey, qui vient de rentrer à Montbéliard après un séjour de cinquante-cinq ans en Russie. C'est un *Cours de langue et de littérature française* en 3 volumes, Saint-Pétersbourg, 1840 et 41, où l'auteur caractérise très-bien G. Cuvier.

Assurément, M. Bürguy, par ses publications, par son recueil de morceaux en allemand et en français pour les écoles, paru en 1859, a trouvé sa place dans les rangs des travailleurs sérieux, surtout par son ouvrage sur *La langue d'Oïl*, auquel nous revenons pour en offrir un passage intéressant qui nous conduira un peu à travers le pays de Montbéliard. « Les temps sont passés, dit l'auteur, t. III, p. 5, où l'on criait de toutes parts : *Mort aux patois!* On en recueille aujourd'hui les moindres débris. On a reconnu que l'étude des patois est une introduction nécessaire à la connaissance des radicaux de la langue française, et que par eux seuls on parvient à s'expliquer distinctement le plus grand nombre d'étymologies. Toutefois, les savants de quelques-unes de nos provinces n'ont pas déployé assez d'activité pour rendre au jour ces inappréciables monuments de l'art d'exprimer la pensée.

» L'ancienne principauté de Montbéliard, par exem-

ple, dont le patois présente tant de particularités remarquables, n'a pas encore son dictionnaire. Je serais heureux si ces lignes, et les citations que j'ai faites dans mon glossaire, décidaient un de mes compatriotes à entreprendre cette tâche méritoire. »

M. Ch. Cuvier, ancien doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg, a lu à la Société d'émulation de Montbéliard, un travail d'une certaine étendue sur les différents dialectes du patois de cette principauté. Ses observations nous ont paru souvent plus ingénieuses que fondées. Il a donné avec MM. Morel, pasteur à Allanjoie, et Boin, ancien instituteur, divers morceaux traduits en vers patois, dont quelques-uns sont vraiment remarquables. Il est à regretter que la traduction française n'ait pas été mise en regard du patois, chose indispensable pour les personnes qui ne sont pas nées dans la contrée.

Le premier ouvrage qui a paru sur le patois de Montbéliard est celui de S.-F. Fallot, père de feu Firmin Fallot. Il a pour titre : *Recherches sur le patois de Franche-Comté, de Lorraine et d'Alsace*, Montbéliard, 1828 (1).

(1) Le *patois* est le langage du peuple, *plebeius sermo ; Coup d'œil sur les patois*, par Barthelet, p. 185, dans son *Histoire de l'abbaye de Montbenoit*, in-12, Besançon, 1853. « Nos paysans, dit M. X. Marmier, parlent encore entre eux un patois assez remarquable, un patois mêlé d'expressions celtiques, espagnoles, allemandes, et qui mérite d'attirer l'attention des philologues. Un des plus doux projets de Charles Nodier, était de faire quelque jour l'histoire et l'analyse de ces dialectes populaires de Franche-Comté » (*Nouveaux souvenirs de voyage*, p. 63, 64).

On a dit que G. Cuvier et son frère avaient l'accent de Montbéliard, à les reconnaître partout, au point qu'une femme qui mendiait à Rome dans le patois du pays de Montbéliard, reconnut l'un d'eux à son accent, et lui ne fut pas moins étonné, avec son compagnon de voyage, d'entendre la formule : *Baiie te me n petete amone, pou lou nom de Due, sai li plait. — I vos remercie; Due vos lou rendait en pairaidis!*

Il paraît que G. Cuvier, en commençant ses cours, avait la parole traînante ou lente et presque lourde, comme nous l'avons dit.

Note D, voir page 73.

Les prix décennaux. Cuvier en Italie.

Les Mémoires sur le baron Cuvier, par mistress Lee, offrent à la page 81 les renseignements suivants sur ces prix dont nous avons consulté le *Rapport* officiel, qui nous fournira les données les plus positives.

L'empereur, voulant détourner l'attention publique des événements du jour, telle que la campagne d'Espagne, rendit deux décrets, l'un du 24 fructidor an XII, l'autre du 28 novembre 1809, par lesquels, après avoir annoncé son intention de récompenser et d'encourager les auteurs de toute espèce de travaux propres à accroître la gloire de son em-

pire, il ordonnait que des prix de 5 à 10,000 fr. seraient décernés tous les dix ans aux meilleurs ouvrages de science, d'art et de littérature. Les noms des vainqueurs devaient être proclamés par le ministre de l'intérieur et chacun d'eux recevoir une médaille des mains de l'empereur, en présence des princes, des dignitaires de l'Etat, des grands officiers de l'Université et du corps entier de l'Institut, assemblé aux Tuileries. Un jury et des juges composés des présidents et des secrétaires perpétuels des quatre classes de l'Institut, devaient examiner les ouvrages dignes de concourir; puis, chaque classe, dresser un catalogue raisonné des travaux présentés au concours. Les productions regardées par les juges comme dignes d'être couronnées devaient être analysées en détail dans ce catalogue, et celles du second ordre recevoir une mention honorable. Tous les rapports et les procès-verbaux des discussions devaient être remis au ministre de l'intérieur, et tenus secrets par celui-ci : les juges avaient eux-mêmes exclu leurs propres ouvrages du concours. Ces prix devinrent bientôt le sujet de toutes les conversations; chacun prit parti pour ou contre les concurrents.....

Le jury tint ses séances, les juges prononcèrent, et le prix à décerner à l'anatomie comparée fut donné à un autre ouvrage, bien que celui de Cuvier reçût du jury les éloges qu'il méritait, comme on le voit par le rapport, où il est dit, page 22 :

« L'anatomie humaine était trop avancée pour

que l'on pût espérer de trouver dans la période du concours un ouvrage assez riche en faits nouveaux pour mériter un prix. L'anatomie comparée offrait un champ plus vaste, dont quelques parties seulement avaient été défrichées ou cultivées avec plus ou moins de succès par Hunter (1), les deux Monro (2), Vicq-d'Azir (3), Everard Home (4), Tenon (5) et Cuvier. Mais il n'existait aucun traité général sur cette branche de l'histoire naturelle, qui exigeait encore tant d'observations et de dissections nouvelles. On le trouve aujourd'hui dans les *Leçons* de M. Cuvier, qui y considère chaque organe dans toute la série des animaux successivement. Il y ré-

(1) Les frères Hunter, écossais, se sont distingués dans la chirurgie. Villiam, né en 1718, mort à Londres en 1783, était associé étranger de l'Académie des sciences de Paris. Son ouvrage d'anatomie a 34 pages in-f°. Il fut aidé par son frère Jean dans ses travaux anatomiques. Celui-ci, né en 1728, mourut en 1793.

(2) Le père et deux fils Monro étaient écossais. Le père Alexandre, né à Londres en 1697, mort en 1767, a enseigné l'anatomie à Edimbourg, et publié une *Anatomie du corps humain*, etc.

(3) Né en 1748, mort en 1794, Vicq-d'Azir ouvrit avec éclat un cours d'anatomie à Paris. Daubenton était son protecteur; il fut nommé en 1774 membre de l'Académie des sciences, en 1776 secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine.

(4) Nous n'avons pu trouver Everard Home.

(5) Jacques-René Tenon, membre de l'Institut, né à Sépaux près de Joigny en 1724, mort à Paris en 1816, chirurgien militaire, premier chirurgien de la Salpêtrière, fut le premier à reconnaître les avantages de la vaccine, et a publié plusieurs ouvrages, tels que : *Observations sur les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'anatomie,* Paris, 1785.

sume dans un ordre méthodique les faits qu'il avait consignés dans différents recueils. Il fait connaître la structure des organes de la voix des oiseaux, et il en explique le mécanisme. Il y donne celui des jets d'eau de cétacés et les causes qui rendent ces animaux muets. Il y compare les cerveaux de diverses classes, et montre les rapports de leurs formes avec l'intelligence et même avec quelques-unes des habitudes particulières des animaux. Il y décrit en détail les organes de la circulation des mollusques et des vers à sang rouge, ainsi qu'une multitude de faits nouveaux dont on peut, tous les jours, voir les preuves dans cette collection précieuse qu'il a formée lui seul au Muséum d'histoire naturelle, et qui est une de celles que visitent avec le plus d'empressement les savants de toute l'Europe. »

Il est dit à la page 24 du *Rapport* (1) :

« En cherchant le mérite particulier qui distingue chacun des ouvrages qu'il vient d'analyser, le jury a pensé que pour le nombre des faits entièrement nouveaux, l'importance et la difficulté des découvertes, l'ordre et la méthode qui règnent dans la composition, aucun ne pouvait se comparer aux *Leçons d'anatomie* de Cuvier, et ne méritait si bien d'être proposé pour le grand prix décennal ; mais

(1) Rapport du jury institué par Sa Majesté l'empereur et roi, pour le jugement des prix décennaux, en vertu des décrets des 24 fructidor an XII et 28 novembre 1809. Paris, de l'imprimerie impériale, 1810, in-4°, 174 pages. Grand prix de 1re classe à l'auteur du meilleur ouvrage sur la médecine, l'anatomie, etc.

dans l'impossibilité où s'est mis le jury de proposer l'ouvrage d'un de ses membres, il croit devoir donner la préférence à la *Nosographie* de M. Pinel... » (1). Un retard survint, pendant lequel l'empereur pensa que la révision de ce jugement était nécessaire. Notre compatriote étant en Italie, on profita de son absence pour changer la décision et lui accorder le prix. La plus grande liberté régna dans la discussion, les membres du jury et les juges croyant que le secret serait gardé par le gouvernement de la manière la plus stricte; mais tout le monde fut bien étonné, lorsqu'on apprit que les rapports qui se trouvaient entre les mains du ministre de l'intérieur avaient été insérés en entier dans le *Moniteur*. On n'eût certainement rien pu trouver qui remplît mieux les vues de l'empereur; l'intérêt excité par cette affaire commençait à languir; le public la croyant terminée, avait cessé d'en parler, lorsqu'elle se ranima ainsi tout à coup et fit naître des discussions sans fin, chacun ayant sa propre cause ou celle de ses amis à soutenir.

Ces rapports ont été recueillis et forment un volume in-4° très-curieux, dont nous avons donné le titre plus haut. « Dans ce mémorable concours, dit M. Is. Bourdon (2), où chaque genre de mérite

(1) Philippe Pinel, né à Saint-Paul (Tarn) en 1745, mort en 1826, médecin en chef de Bicêtre, puis de la Salpêtrière, membre de l'Institut, s'est occupé surtout des maladies mentales.

(2) *Illustres médecins et naturalistes*, p. 73.

avait sa couronne, où Pinel obtenait le prix de médecine, Andrieux le prix d'art dramatique (1), et où les *Sabines* de David l'emportaient, par ordre du maître, sur le *Déluge* de Girodet (2), Cuvier, alors en Italie, eut le même sort que David. Après coup, un prix fut adjugé mais non décerné à l'*Anatomie comparée;* couronne, puisqu'il s'agissait d'anatomie. »

Voici le texte des décrets et les considérants relatifs à la fondation de ces prix.

Décret du 24 fructidor an XII, qui institue des prix décennaux pour les ouvrages de sciences, de littérature, d'arts, etc.

Etant dans l'intention d'encourager les sciences, les lettres et les arts qui contribuent éminemment à l'illustration et à la gloire des nations;

Désirant non-seulement que la France conserve la supériorité qu'elle a acquise dans les sciences et dans les arts, mais encore que le siècle qu'elle commence, l'emporte sur ceux qui l'ont précédé;

Voulant aussi connaître les hommes qui auront le

(1) Franc.-Guill.-Jean-Stanislas Andrieux, né à Strasbourg en 1759, mort à Paris en 1833, admis à l'Institut en 1797, professeur à l'Ecole polytechnique en 1804, au Collége de France en 1814, secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1829.

(2) Anne-Louis Girodet, né à Montargis en 1767, mort à Paris en 1824, élève de David, fut non-seulement peintre, mais poëte. Le tableau de Girodet représentait une *Scène du déluge*, le tableau de David le *Combat des Sabins et des Romains*, interrompu par les Sabines. Ce dernier et d'autres obtinrent les mentions les plus honorables, comme le dit le rapport, p. 144.

plus participé à l'éclat des sciences, des lettres et des arts,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Il y aura de dix ans en dix ans, le jour anniversaire du 18 Brumaire, une distribution de grands prix donnés de notre main dans le lieu et avec la solennité qui seront ultérieurement réglés.

Art. 2. Tous les ouvrages de sciences, de littérature et d'arts, toutes les inventions utiles, tous les établissements consacrés aux progrès de l'agriculture ou de l'industrie nationale, publiés, connus ou formés dans un intervalle de dix ans, dont le terme précédera d'un an l'époque de la distribution, concourront pour les grands prix.

Art. 3, 4. Ces grands prix seront, les uns de la valeur de 10,000 francs, les autres de la valeur de 5,000 francs.

Art. 5. Les grands prix de la valeur de 10,000 fr. seront au nombre de neuf et décernés : 1° aux auteurs des deux meilleurs ouvrages de sciences, l'un pour les sciences physiques, l'autre pour les sciences mathématiques; — 2° à l'auteur de la meilleure histoire, soit ancienne, soit moderne; — 3° à l'inventeur de la machine la plus utile aux arts et aux manufactures; — 4° au fondateur de l'établissement le plus avantageux à l'agriculture ou à l'industrie nationale; — 5° à l'auteur du meilleur ouvrage dramatique, soit comédie, soit tragédie, représenté sur le Théâtre-Français; — 6° aux auteurs des deux meilleurs ouvrages, l'un de peinture, l'autre de sculpture,

représentant des actions d'éclat ou des événements mémorables puisés dans notre histoire; — 7° au compositeur du meilleur opéra représenté sur le théâtre de l'Académie impériale de musique (1).

Art. 6. Les grands prix de la valeur de 5,000 fr. seront au nombre de treize et décernés : 1° aux traducteurs de dix manuscrits de la Bibliothèque impériale ou des autres bibliothèques de Paris, écrits en langues anciennes ou en langues orientales, les plus utiles soit aux sciences, soit à l'histoire, soit aux belles-lettres, soit aux arts; — 2° aux auteurs des trois meilleurs petits poëmes ayant pour sujets des événements mémorables de notre histoire ou des actions honorables pour le caractère français (2).

Art. 7. Ces prix seront décernés sur le rapport et la proposition d'un jury composé des quatre secrétaires perpétuels des quatre classes de l'Institut, et des quatre présidents en fonctions dans l'année qui précédera celle de la distribution.

Décret du 28 *novembre* 1809. Il est dit dans le préambule que l'empereur voulant étendre les récompenses et les encouragements à tous les genres d'études et de travaux qui se lient à la gloire de la France, a décidé d'augmenter le nombre des prix qu'il avait fondés par le décret précédent.

(1) Comme il y a deux ouvrages de sciences, et deux de peinture et de sculpture, on a les neuf grands prix de 10,000 fr.

(2) Dix manuscrits et trois poëmes, ou treize grands prix de 5,000 fr.

TITRE I. *De la composition des prix.*

Art. 1. Les grands prix décennaux seront au nombre de trente-cinq, dont dix-neuf de première classe et seize de deuxième classe.

Art. 2. Les grands prix de première classe seront décernés : 1° aux auteurs des deux meilleurs ouvrages de mathématiques, l'un pour la géométrie et l'analyse pure, l'autre pour les sciences soumises aux calculs rigoureux, comme l'astronomie, la mécanique, etc. ; — 2° aux auteurs des deux meilleurs ouvrages de sciences physiques, l'un pour la physique proprement dite, la chimie, la minéralogie, etc. ; l'autre pour la médecine, l'anatomie, etc. ; — 3° à l'inventeur de la machine la plus importante pour les arts et les manufactures ; — 4° au fondateur de l'établissement le plus avantageux à l'agriculture ; — 5° au fondateur de l'établissement le plus utile à l'industrie ; — 6° à l'auteur de la meilleure histoire ou du meilleur morceau d'histoire générale, soit ancienne, soit moderne ; — 7° à l'auteur du meilleur poëme épique ; — 8° à l'auteur de la meilleure tragédie représentée sur nos grands théâtres ; — 9° idem de la meilleure comédie en cinq actes ; — 10° à l'auteur de l'ouvrage de littérature qui réunira au plus haut degré la nouveauté des idées, le talent de la composition, et l'élégance du style ; — 11° à l'auteur du meilleur ouvrage de philosophie en général, soit de morale, soit d'éducation ; — 12° au compositeur du meilleur opéra, représenté sur le théâtre de l'Aca-

démie impériale de musique ; — 13° à l'auteur du meilleur tableau d'histoire ; — 14° à l'auteur du meilleur tableau représentant un sujet honorable pour le caractère national ; — 15° à l'auteur du meilleur ouvrage de sculpture, sujet héroïque ; — 16° idem dont le sujet sera puisé dans les faits mémorables de l'histoire de France ; — 17° à l'auteur du plus beau monument d'architecture (1).

Art. 3. Les grands prix de deuxième classe seront décernés : 1° à l'auteur de l'ouvrage qui fera l'application la plus heureuse des principes de mathématique ou de physique à la pratique ; — 2° à l'auteur du meilleur ouvrage de biographie ; — 3° à l'auteur du meilleur poëme en plusieurs chants, didactique, descriptif, ou, en général, d'un style clair ; — 4° aux auteurs des deux meilleurs petits poëmes, dont le sujet sera puisé dans l'histoire de France ; — 5° à l'auteur de la meilleure traduction en vers de poëmes grecs ou latins ; — 6° à l'auteur du meilleur poëme lyrique mis en musique et exécuté sur un de nos grands théâtres ; — 7° au compositeur du meilleur opéra comique représenté sur un de nos grands théâtres ; — 8° aux traducteurs de quatre ouvrages, soit manuscrits, soit imprimés, en langue orientale ou en langue ancienne, les plus utiles soit aux sciences, soit à l'histoire, soit aux belles-lettres,

(1) Le commencement de l'art. 2 indique deux ouvrages de sciences mathématiques et deux de sciences physiques, ce qui donne les dix-neuf prix de première classe mentionnés à l'art. 1.



soit aux arts ; — 9° aux auteurs des trois meilleurs ouvrages de gravure en taille douce, en médaille et sur pierre fine ; — 10° à l'auteur de l'ouvrage topographique le mieux exécuté.

Art. 4. Outre le prix qui lui sera décerné, l'auteur recevra une médaille qui aura été frappée pour cet objet.

Le titre 2 du décret est relatif au jugement porté sur les ouvrages mentionnés plus haut. Le tout est laissé à l'appréciation des diverses sections de l'Institut, et rendu public par la voie de l'impression. Un décret impérial décerne les prix.

Le titre 3 et dernier concerne la distribution des prix qui est faite tous les dix ans aux Tuileries, en présence de tous les corps constitués de l'Etat.

Comme ces décrets n'ont point été abrogés, que le temps seul les a fait perdre de vue, nous ne serions pas surpris qu'ils fussent bientôt remis en vigueur pour la gloire de la science et de la France. La fin de notre chapitre suivant avec ces observations pourront donner l'éveil à tout ce qui appartient à l'Université et aux hommes de cabinet. L'ombre de Cuvier en sera réjouie.

Note E, voir page 119.

Prix fondés par de Montyon.

Ce philanthrope, dans le cours d'une vie employée tout entière à être utile, avait cherché sur-

tout à améliorer le sort de la classe inférieure, cette « classe pauvre et obscure, dit Cuvier dans le même discours, exposé à la misère et aux maladies, soumise à des travaux rudes et pénibles, quelquefois dangereux et malsains, presque entièrement privée d'éducation et d'instruction, en butte aux séductions du vice, à l'entraînement des passions, des goûts grossiers, des plaisirs brutaux; souvent livrée aux mauvais conseils de la faim et du besoin, et qui n'a pour se soutenir contre ces tentations, ni le secours des connaissances acquises, ni l'habitude de la réflexion, ni le désir de l'estime publique, ni l'espérance d'un meilleur sort et de cette aisance que dans les autres conditions on acquiert par le travail et par la bonne conduite. »

M. de Montyon, né à Paris en 1733, mort en 1820, devint conseiller d'Etat en 1775. Il a laissé des legs nombreux aux hôpitaux, et, pensant que le pauvre, trop faible pour travailler en quittant ces asiles, avait encore besoin d'être aidé, il a destiné une certaine somme à ce dernier usage. Il a en outre affecté des fonds à des prix destinés aux inventeurs de machines utiles à l'agriculture ou aux arts mécaniques, ainsi qu'à tous ceux qui découvriraient des remèdes efficaces contre les maladies qui affligent l'humanité, ou des moyens de diminuer les dangers auxquels sont exposés les ouvriers dans plusieurs professions; un troisième prix a été distribué par lui en faveur des livres propres à inculquer aux peuples les principes de la morale et d'une bonne

conduite ; enfin, il a fondé celui de *vertu*, uniquement en faveur des classes les plus pauvres, pour y récompenser les actions vertueuses. Ce prix se distribue annuellement par l'entremise de l'Académie française. En 1829, Cuvier fut chargé de faire connaître au public la manière dont les prix avaient été décernés, objet de son discours-rapport dont nous avons donné des fragments pour faire connaître le cœur de notre compatriote.

Dans l'ouvrage *Les prix de vertu*, cité plus haut, il y a au commencement une *Vie de Montyon* qui se termine par l'inscription suivante placée sur le piédestal de la statue qui lui a été élevée dans le grand vestibule de l'Hôtel-Dieu à Paris :

A la mémoire
d'Antoine-Jean-Baptiste-Robert Auget de Montyon,
Baron de Montyon,
Conseiller d'Etat,
Dont l'inépuisable bienfaisance
Et l'ingénieuse charité
Ont assuré
Après sa mort, comme durant sa vie,
Des encouragements aux sciences,
Des récompenses aux actions vertueuses,
Des soulagements à toutes les misères humaines.
Né le 23 décembre 1733, mort le 29 décembre 1820.

Ici repose sa dépouille mortelle,
Transférée de la commune demeure des morts
A l'entrée de l'asile des pauvres souffrants
et secourus,
Comme à sa place légitime,
Par la pieuse reconnaissance
Des autorités municipales et de l'administration
des hospices,
Auxquelles se sont associées
L'Académie française et l'Académie des
sciences.
XXVI Mai M.D.C.C.C.XXXVIII.

La dernière ligne de cette inscription contient une erreur, *mai* pour *avril.*

Le même volume renferme une *Notice sur M. de Montyon,* par Ch. Lacretelle, lue en séance publique le 25 août 1821. Nous renvoyons pour les détails à cet ouvrage.

Note F, voir page 127.

Mémoire sur L. Scheppler adressé à l'Académie française.

« Si, Messieurs, il était dans les intentions du généreux et respectable fondateur, feu M. de Montyon, de faire du bien à l'humanité, même après sa mort, en cherchant à exciter des sentiments nobles par des prix de vertu, distribués par le corps le plus illustre de la France, tout homme de bien sent l'obligation d'y coopérer, en vous signalant les personnes qu'il croit les mériter et dont la modestie et la pureté de

leurs motifs aimeraient à se soustraire à votre appel, afin que, par votre choix, ces dons honorables tombent en partage aux plus dignes.

» En vous nommant, Messieurs, Louise Scheppler de Bellefosse, département du Bas-Rhin, nous n'aurons pas à vous citer des traits détachés, mais bien une vie entière consacrée à l'exercice de toutes les vertus vraiment chrétiennes. Née le 4 novembre 1763, de parents pauvres, elle annonça de bonne heure d'heureuses dispositions, qui lui procurèrent déjà à l'âge de quinze ans l'entrée dans la maison de feu le vénérable Oberlin, pasteur du Ban-de-la-Roche, sur les confins du Bas-Rhin et des Vosges.

» Formée par lui, et dépositaire de ses vertus, elle se chargea, après la mort de Mme Oberlin, de l'éducation de ses sept enfants et du soin de son ménage, et c'est par cet esprit d'ordre et de sage économie qu'elle y porta jour et nuit, qu'il fut possible à cet homme unique de faire tout le bien qu'il a fait et qui touche au merveilleux.

» Mais l'esprit actif de Louise Scheppler, et son cœur rempli de l'amour de Dieu et de son prochain, ne pouvaient se restreindre à une sphère si étroite. Pendant quarante-sept ans, elles partageait toutes les peines et les soucis de son digne maître, et était son plus ferme appui dans toutes ses nobles entreprises, l'assistant avec un dévouement et un désintéressement au-dessus de tout éloge (1).

(1) La *notice historique* qui forme la troisième partie du

» Jamais, ni M. Oberlin ni ses enfants ne pouvaient parvenir à lui faire accepter le moindre salaire ; le premier, voulant mais ne pouvant y réussir, se servit du stratagème de charger un de ses amis de Strasbourg de lui envoyer, par la diligence, une somme d'argent à son adresse ; mais devinant l'auteur, elle la refusa, le cœur profondément blessé. Après la mort de leur père, les enfants renouvelèrent leurs instances d'entrer au moins dans l'héritage pour une part d'enfant ; ils ne purent obtenir d'elle que le consentement de continuer à rester chez eux, sur le même pied, dans la maison curiale, comme une bonne maman, ce que sa profonde humilité envisagea comme une grâce à elle accordée.

» C'est surtout par elle que cet homme de Dieu exécuta cette belle et sublime idée, de former, par des conductrices, des écoles pour les enfants du plus bas âge, dans lesquelles ces petits êtres intéressants reçussent les premières instructions et qui plus tard servirent de modèle à des nations entières.

» Il faut la voir encore aujourd'hui entourée d'une centaine d'enfants dont elle est tendrement aimée ; comme elle sait les contenir par une fermeté douce, avec quel talent admirable elle varie les instructions et les occupations pour ôter tout accès à l'ennui ! comment elle touche les jeunes cœurs par de beaux

Manuel des salles d'asile, par M. Cochin, est loin d'être satisfaisante. Nous ne savons si l'auteur anonyme de cet appendice connaissait bien Louise Scheppler.

traits de piété, et les rend sensibles aux grandes vérités de la religion !

» L'année déplorable de disette 1817 prouva combien la connaissance des plantes salutaires et vénéneuses, qui faisaient partie de ses instructions, fut utile aux habitants du pays, en leur indiquant des moyens de subsistance peu connus, sans les exposer par des méprises à de graves maladies.

» M. Oberlin, sentant toutes les obligations qu'il avait envers cette excellente personne, laissa à ses enfants une lettre en forme d'acte testamentaire pour n'être ouverte qu'après sa mort. Ce document précieux, dont l'original se trouve entre les mains du révérend Consistoire de la confession d'Augsbourg, qui aura l'honneur de le soumettre à vos yeux, est conçu en ces termes :

« Mes très-chers enfants ! en vous quittant, je vous lègue ma fidèle garde, celle qui vous a élevés, l'infatigable Louise. Les mérites qu'elle a pour notre famille sont infinis.

» Votre bonne maman la prit auprès d'elle dès avant sa quinzième année; elle se rendit utile par ses talents, son zèle, son application; à la mort prématurée de votre tendre mère, elle fut pour vous à la fois garde fidèle, mère soigneuse, institutrice, — tout absolument.

» Son zèle s'étendit plus loin : vraie apôtre du Seigneur, elle alla dans tous les villages où je l'envoyais, assembler les enfants autour d'elle, les instruire dans la volonté de Dieu, leur apprendre à

chanter de beaux cantiques, leur montrer les œuvres de ce Dieu paternel et tout-puissant dans la nature, prier avec eux et leur communiquer toutes les instructions qu'elle avait reçues de moi et de votre bonne maman. Tout ceci n'était pas l'ouvrage d'un instant, et les difficultés innombrables qui s'opposaient à ces saintes occupations en auraient découragé mille autres : d'un autre côté, le caractère sauvage et revêche des enfants, de l'autre leur langage patois qu'il fallait abolir; pour se faire entendre, il fallait leur parler dans cette langue et leur traduire le tout en français. Puis, une troisième difficulté, étaient les mauvais chemins de la rude saison qu'il fallait braver ; — pierres, eaux, pluies abondantes, vents glaçants, grêles, neiges profondes en bas, neiges tombantes d'en haut, — rien ne la retenait ; et revenue le soir, essoufflée, mouillée, transie de froid, elle se remit à soigner mes enfants et le ménage. C'est ainsi que pour mon service et pour le service de notre Dieu, elle ne sacrifiait pas seulement son temps et ses talents, mais encore toute sa personne et sa santé. Actuellement et depuis plusieurs années, son corps est absolument ruiné par trop de fatigues et pour avoir passé trop subitement et trop souvent du chaud au froid et du froid au chaud, de la sueur au refroidissement, traversé les neiges, y être enfoncée jusqu'au ventre ; la chemise mouillée se gelait, blessait les genoux jusqu'au sang, en s'y frottant sans cesse par le mouvement de ses jambes; sa poitrine, son esto-

mac, tout est ruiné et incapable de plus rien supporter. Vous direz peut-être qu'elle en fut récompensée par le bon salaire que je lui donnais. Non, chers enfants, non! Apprenez que depuis la mort de votre chère maman, je n'ai jamais pu parvenir à lui faire accepter le moindre salaire; elle employait le louage de ses biens pour faire du bien et pour s'habiller, et ce fut toujours comme une grâce qu'elle reçut quelque morceau d'habillement de moi et de mes provisions, que je dois cependant à son économie et à sa fidélité. Jugez, chers enfants! jugez de la dette que vous avez contractée envers elle en moi, et combien vous serez loin de pouvoir jamais trop faire à son égard. — Dans vos maladies et douleurs, et dans les miennes, combien de veilles, de soins, d'inquiétudes!

» Encore une fois, je vous la lègue; vous ferez voir, par les soins que vous prendrez pour elle, si vous avez du respect pour la dernière volonté d'un père qui vous a toujours inspiré des sentiments de gratitude et de bienfaisance. — Mais oui, oui, vous remplirez mes vœux; vous serez à votre tour tous ensemble, et chacun de vous en particulier, ce qu'elle fut pour vous, autant que vos moyens et votre proximité le permettront.

» Votre papa, J.-F. Oberlin » (1).

(1) Oberlin mourut le 1er juin 1826; il était né le 31 août 1740. Pendant cinquante-neuf ans, il fut le père du Ban-de-la-Roche.

» Quel titre plus précieux pourrait-on présenter à une assemblée réunie pour décorer le mérite, que le témoignage le plus honorable de l'homme le plus vertueux ? Mais vous désirez, Messieurs, qu'on place sur le monument de la vertu mise en pratique pendant un demi-siècle encore, une couronne de fleurs fraîches et odoriférantes. Transportons-nous au lit de mort du vénérable patriarche : il est entouré de ses proches, ses paupières sont fermées à jamais, le déclin de ses forces et une maladie douloureuse ont précédé sa fin qu'il avait désirée ardemment. Louise a perdu un père, elle a perdu celui qui depuis sa tendre jeunesse lui tenait lieu de tout ; toutes les fibres de son cœur sont déchirées. Au milieu des sanglots, une voix douce prononce ces paroles :

« O jour bienheureux ! ô jour tant désiré ! » C'est elle qui les a prononcées. O triomphe de notre sainte religion ! s'écrierait avec elle l'auteur du *Génie du Christianisme*, si les hautes fonctions dont notre auguste monarque l'a investi ne le tenaient pas éloigné de cette enceinte !

» Quoique déjà d'un âge avancé, avec un corps infirme et épuisé de fatigues, elle continue avec le plus grand zèle à se vouer à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse ; elle tâche de former une pépinière de futures conductrices, elle administre le mont-de-piété, véritable mont-de-piété où l'on prête sans intérêts et sans nantissement. Autre Tabitha (1),

(1) *Actes des apôtres*, chap. IX, 36-43.

elle fait des vêtements pour les pauvres, aide de ses bons conseils, porte la consolation dans tous les cœurs affligés; et c'est ainsi que Louise Scheppler ne cesse d'être la bienfaitrice d'une population entière de deux mille habitants qui la révèrent tous comme une tendre mère. Qu'il serait doux pour cette âme généreuse, qui est certainement la dernière à s'y attendre, et qui vient de se dépouiller encore depuis peu de temps de la majeure partie de son modique patrimoine en faveur de l'école de son village natal, si, au déclin de sa vie, votre suffrage lui procurait le charme de suivre l'exemple du noble donateur du prix de vertu, en le destinant comme lui à une fondation bienfaisante pour son cher Ban-de-la-Roche. »

Ce mémoire, appuyé de la parole de Cuvier, ne pouvait manquer son but.

DEUXIÈME ÉTUDE.

GEORGES-FRÉDÉRIC

DIT

FRÉDÉRIC CUVIER

28 juin 1773-24 juillet 1838.

DEUXIÈME ÉTUDE.

Frédéric Cuvier.

I.

Acte de naissance et de baptême de F. Cuvier. Sa jeunesse; il apprend l'état d'horloger. Son frère l'appelle à Paris où il suit des cours.

Le digne frère du grand Cuvier vit le jour à Montbéliard, le 28 juin 1773, dans la même maison que Georges, comme nous l'avons dit, et mourut à Strasbourg, le 24 juillet 1838, à l'hôtel de la Maison-Rouge, sur la place Kléber. Voici son acte authentique de naissance et de baptême, extrait des registres de la paroisse de Saint-Martin, à la mairie de Montbéliard.

« Georges-Frédéric, fils de msieur (*sic*) Jean-Georges Cuvier, lieutenant dans le régiment suisse de Waltner, chevalier de l'ordre du mérite militaire, au service de France, bourgeois de Montbéliard; et de dame Clémence Châtel,

sa femme, naquit à six heures du matin du 28, et fut baptisé le 29 juin 1773, présenté au saint baptême par M. Jean-Frédéric Richard, lieutenant au régiment suisse de Salis, chevalier de l'ordre militaire de France, bourgeois de Montbéliard, et par le sieur Samuel-Frédéric Châtel, second précepteur es classes françoises..... bourgeois de cette ville, les parrains, et par honnête Anne-Marie Titot, fille de feu sieur Nicolas Titot, orfèvre, bourgeois dudit lieu, la marraine.

» Signé, G.-D. SAHLER » (1).

Bien différent de son aîné, F. Cuvier se montra d'abord rebelle aux études classiques; le grec et le latin lui souriaient médiocrement; ses goûts le portaient de préférence vers les arts mécaniques. Aussi, comme il faisait très-peu de progrès au Gymnase, son père le retira des écoles, et le mit en apprentissage, d'autant plus qu'il n'avait pas les moyens de faire l'éducation de deux fils, quoique la dépense fût loin d'approcher celle d'aujourd'hui. L'horlogerie étant, à cette époque, une des meilleures industries du pays (2), on le destina à cette profession.

(1) Diacre à Saint-Martin, de 1762-1769; deuxième pasteur, de 1769-1779; premier pasteur, de 1779-1784, année de son décès.

(2) Nous verrons plus tard quelles étaient les différen-

Quand il eut terminé son apprentissage, il songea à faire son tour de France, c'est-à-dire à voyager pour se perfectionner, et se rendit à Mulhouse, puis à Strasbourg, ville dont il garda le meilleur souvenir. Tel que le célèbre Beaumarchais (1), il promettait beaucoup dans son art. Mais, quelles que fussent ses dispositions pour cet état, la Providence allait l'appeler ailleurs, changer le cours de ses idées et lui ouvrir une carrière toute différente.

Comme nous l'avons dit dans notre première Etude, lorsque G. Cuvier eut obtenu, au Muséum du Jardin des Plantes, une position à peu près indépendante, son premier soin fut de songer à ses parents, se souvenant que celui qui n'a pas soin des siens et principalement de ceux de sa famille, a renié la foi et est pire qu'un infidèle (1 Tim., V, 8). Il fit venir auprès de lui son vieux père et son frère. Il avait eu la douleur

tes industries et les corps de métiers du pays de Montbéliard. M. le docteur Muston, industriel à Beaucourt, a publié un *Essai de statistique industrielle* sur l'horlogerie, dans le rapport de 1859 de la Société d'émulation de Montbéliard.

(1) P.-Aug. Caron de Beaumarchais, né à Paris en 1732, mort en 1799, était fils d'un habile horloger. Il se distingua d'abord dans l'état de son père en inventant un nouvel échappement. Il écrivit ensuite dans plusieurs genres. Le *Barbier de Séville*, comédie en quatre actes, et le *Mariage de Figaro* en cinq actes, sont ses chefs-d'œuvre.

de perdre sa mère en 1793. F. Cuvier se rendit à Paris vers la fin de 1797, et dès lors il renonça à sa profession d'horloger. Dès son arrivée dans la capitale, on le compta parmi les élèves les plus assidus des cours de physique, de chimie, d'histoire naturelle. Ses goûts le portaient vers ces diverses branches des sciences, et, bientôt, il prouva son aptitude au travail, et donna des preuves non équivoques de son intelligence et de ses capacités qui avaient été latentes jusqu'à cette époque. Sans doute, son frère lui fut d'un grand secours, lui donna les meilleures directions, lui procura tous les livres qui lui étaient nécessaires, le mit en rapport avec beaucoup d'hommes distingués, mais tout cela n'aurait abouti à rien, si F. Cuvier avait manqué de moyens et n'eût pas été un travailleur sérieux. A d'autres, les mêmes avantages ont été offerts, sans qu'ils aient pu en profiter, parce que le fonds manquait.

II.

Premiers pas de F. Cuvier dans la carrière des sciences. Découvertes, Ouvrages sur les dents des animaux, sur les cétacés.

En 1801, F. Cuvier fut associé au savant

M. Biot (1), pour des recherches sur la propriété de la pile du physicien italien Volta (2); recherches qui aboutirent à « montrer que l'oxydation des plaques métalliques n'est pas la cause essentielle de l'électrisation, quoiqu'elle la favorise; et que c'est par cette oxydation que la pile altère l'air où on la renferme. » Une découverte intéressante marqua ainsi les premiers

(1) Jean-Baptiste Biot, géomètre, astronome et physicien, homme dont la France s'honore, né à Paris le 21 avril 1774, a publié cent trente-sept ouvrages indiqués dans la *Littérature française contemporaine* par Quérard. Il était professeur d'astronomie à la Faculté des sciences, membre de la Société philomathique de l'Académie royale des sciences, académicien libre de celle des inscriptions et belles-lettres, de la Société de Londres, etc. Ce vénérable doyen de toutes ces académies et de l'Académie française a encore, le 25 novembre 1861, pris la parole au milieu du respectueux silence de l'auditoire de l'Académie des sciences, au sujet de quelques faits relatifs à l'astronomie chinoise. Il est décédé le 3 février 1862. En 1803, il remplaça Delambre à l'Académie des sciences, comme secrétaire perpétuel; il était âgé de vingt-huit ans seulement. Il travailla avec Arago, fut ensuite appelé à la chaire d'astronomie physique de la Faculté des sciences. Depuis 1849, il était commandeur de la Légion d'honneur. Celui qui sera chargé de son éloge aura une belle tâche.

(2) Alexandre Volta, célèbre physicien, né à Côme en 1745, mort en 1826. Bonaparte l'inscrivit le premier sur la liste des membres de l'Institut italique, le fit comte et sénateur du royaume d'Italie. Il était en outre associé étranger de l'Institut de France depuis 1802. Ce corps lui décerna la grande médaille d'honneur. La découverte qu'il fit de l'appareil électrique, appelé de son nom *pile voltaïque,* date de 1794, et ne fut connue en France qu'en 1801. La science perdit ce grand homme le 6 mars 1826.

pas du frère de G. Cuvier dans la carrière des sciences. Hommes du même âge, à une année de différence, si l'on dit que F. Cuvier a eu du bonheur de rencontrer M. Biot, et de travailler avec lui, on en peut dire autant de l'astronome-physicien qui, jamais, n'a songé à s'approprier à lui seul la découverte importante mentionnée plus haut.

Commençant à être connu dans le monde savant, F. Cuvier fut chargé par la Société pour l'industrie nationale, en 1802, de la rédaction de son journal. En 1803, il fit avec de Candolle l'examen d'un sel recueilli sur la Reaumuria (1). A cette époque, il tâtonnait encore, cherchait à reconnaître la direction qui convenait à ses goûts ou à son génie; mais ses incertitudes ne tardèrent pas de cesser, il sentit sa vocation, et bientôt la carrière qu'il devait suivre fut ouverte sous les meilleurs auspices.

Le *Dictionnaire des sciences naturelles* venait d'être annoncé par son frère, qui en avait rédigé le remarquable *prospectus*, où se trouvait ce parallèle qui attira l'attention générale et mit

(1) *Bulletin de la Société philomathique*, 1803, p. 251. — *Réaumure*, genre de plantes dicotylédones, à fleurs complètes, de la famille des ficoïdes, de la polyandrie pentagénie de Linnæus, *Dict. des sciences natur.*, t. XLV, 1827.

en relief tous les collaborateurs. « Linnæus et Buffon semblent avoir possédé, chacun dans son genre, des qualités telles qu'il étoit impossible que le même homme les réunît, et dont l'ensemble étoit cependant nécessaire pour donner à l'étude de la nature une impulsion aussi rapide.

» Tous deux passionnés pour leur science et pour leur gloire, tous deux infatigables dans le travail, tous deux d'une sensibilité vive, d'une imagination forte, d'un esprit transcendant, ils arrivèrent tous deux dans la carrière, armés des ressources d'une érudition profonde; mais chacun s'y traça une route différente, suivant la direction particulière de son génie. Linnæus saisissoit avec finesse les traits distinctifs des êtres; Buffon en embrassoit d'un coup d'œil les rapports les plus éloignés. Linnæus, exact et précis, se créoit une langue à part pour rendre ses idées dans toute leur vigueur. Buffon, abondant et fécond, usoit de toutes les ressources de la science pour développer l'étendue de ses conceptions. Personne mieux que Linnæus ne fit jamais sentir les beautés de détail dont le Créateur enrichit avec profusion tout ce qu'il a fait naître; personne mieux que Buffon ne peignit jamais la majesté de la création et la grandeur imposante des lois auxquelles elle est assu-

jettie. Le premier, effrayé du chaos où l'incurie de ses prédécesseurs avoit laissé l'histoire de la nature, sçut, par des méthodes simples et par des définitions courtes et claires, mettre de l'ordre dans cet immense labyrinthe, et rendre facile la connoissance des êtres particuliers ; le second, rebuté de la sécheresse d'écrivains qui, pour la plupart, s'étoient contentés d'être exacts, sçut nous intéresser à ces êtres particuliers par le prestige de son langage harmonieux et poétique. Quelquefois, fatigué de l'étude de Linnæus, on vient se reposer avec Buffon ; mais toujours, lorsqu'on a été délicieusement ému par ses tableaux enchanteurs, on veut revenir à Linnæus pour classer avec ordre ces charmantes images dont on craint de ne conserver qu'un souvenir confus ; et ce n'est pas sans doute le moindre mérite de ces deux écrivains que d'inspirer continuellement le désir de revenir de l'un à l'autre, quoique cette alternative semble prouver et prouve en effet qu'il leur manque quelque chose à chacun. »

La collaboration de F. Cuvier à ce grand ouvrage ainsi annoncé, et dont il eut plus tard, en 1816, la haute direction, après avoir été suspendu plusieurs années, contribua à l'attacher de plus en plus à la zoologie et à le faire connaître. On lui doit un grand nombre d'articles

importants de ce dictionnaire, celui de l'*instinct* se trouve au t. XXIII et s'étend de la p. 528-544, signé *F. C.*, et la plupart de ceux sur la *mammologie.*

Vers le même temps, un travail, dont G. Cuvier l'avait chargé avec M. Duvernoy, un catalogue raisonné du cabinet d'anatomie comparée (1) qu'il venait de fonder, le mit sur la voie d'une découverte qui devait illustrer son nom. « C'est à cette occasion, dit M. Duvernoy, que, méditant sur les moyens de mieux caractériser qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, les genres de mammifères, il a trouvé, dans une détermination plus exacte des différentes sortes de dents et des différences essentielles que présentent celles d'une même sorte, le moyen de caractériser, avec précision, tous les genres de mammifères. » F. Cuvier réalisa, dans son travail, ce mot fameux du naturaliste-anatomiste Duverney (2) : Qu'on me présente la dent d'un animal, et je dirai quelles sont ses mœurs.

Les recherches de F. Cuvier parurent d'abord

(1) Note A, à la fin de cette Etude, sur une *Visite au cabinet d'anatomie du Muséum de Paris, fondé par G. Cuvier.*

(2) Joseph Guichard Duverney, né à Feurs en Forez (Loire) en 1648, mort en 1730, fut nommé membre de l'Académie des sciences en 1676, professeur d'anatomie au Jardin royal en 1679.

dans les *Annales du Muséum* en 1807, 1808 et 1812 ; puis il les compléta dans son grand ouvrage : *Des dents des mammifères considérées comme caractères zoologiques*, avec 103 planches. « Cet ouvrage, dit M. Flourens, dans son Eloge historique, est devenu fondamental en zoologie. C'est, en effet, l'étude la plus complète des caractères tirés des dents ; c'est l'application la plus habile de ces caractères à la formation des genres. Par cette application, F. Cuvier a presque tout changé dans plusieurs ordres de mammifères, nommément dans les carnassiers et les rongeurs ; et ces changements qu'il a opérés sont adoptés aujourd'hui par presque tous les zoologistes. » Il y a dans cet ouvrage près de cinq cents quadrupèdes, représentés et décrits avec un détail et une exactitude dont il ne se rencontre pas un seul autre exemple en zoologie, du moins pour un travail de cette étendue. C'est son ouvrage qui renferme le plus d'idées neuves.

Le principe fondamental auquel il est arrivé, c'est que jamais un genre naturel ne contient des espèces dont les dents molaires diffèrent, ou, en d'autres termes, que les espèces dont les dents molaires diffèrent doivent former des genres différents. Son frère, dans la *préface* de son *Règne animal*, édition de 1817, dit : « Les

recherches de mon frère, M. Frédéric Cuvier, sur les dents des carnassiers et des rongeurs, m'ont été d'une grande utilité pour les sous-genres de ces deux ordres. » G. Cuvier a même inséré, dans son grand ouvrage sur les *Ossements fossiles*, un article entier du livre de son frère, celui qui traite des dents dans les genres et sous-genres de la famille des carnassiers (1).

Les recherches de F. Cuvier sur les *Formes de la tête*, qu'il exposa dans divers mémoires, entre autres sur les *Phoques*, les *Marmottes*, les *Porcs-épics*, lui fournirent des moyens ou diagnoses sûrs pour la détermination des genres. Il consigna ses recherches surtout dans son *Histoire naturelle des cétacés*, *ou recueil et examen des faits dont se compose l'histoire naturelle de ces animaux*, 1836, in-8°, avec 22 planches, le tout faisant suite au grand ouvrage de Buffon, remarquable sous tant de rapports, et comme œuvre scientifique et comme œuvre littéraire, où l'auteur reconnaît le Dieu tout-puissant et tout sage, en opposition avec beaucoup de naturalistes allemands qui tombent dans le matérialisme le plus déplorable, comme le prouve un ouvrage capital que nous voulons

(1) T. VII, p. 13-80, 4e édition, 1835.

faire connaître dans une seconde note (1) placée à la fin de cette Etude.

III.

Première place occupée par F. Cuvier : sa carrière scientifique. Ses études sur le moral des bêtes, sur la domesticité. Histoire de la ménagerie.

Une belle carrière scientifique allait s'ouvrir devant F. Cuvier. En 1804, il fut chargé de la direction de la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle, où il passa trente-quatre ans de sa vie. Dans cette retraite paisible, il trouva les deux choses qui font seules les travaux profonds, le temps et la méditation. « Voir pour comparer, comparer pour connaître, connaître pour apprécier, telle est la marche à suivre dans l'étude des sciences. C'est pour avoir très-souvent apprécié avant d'avoir comparé, que les sciences naturelles restèrent si longtemps dans un état voisin de l'enfance.

» Ainsi que l'a victorieusement établi un écrivain distingué, qui sait unir la force du raisonnement à la finesse des aperçus, il fallait

(1) Note B : *Du matérialisme au point de vue des sciences naturelles.*

observer, puis raisonner; tandis que l'on a commencé par le raisonnement, pour n'aboutir que tardivement à l'observation. Il suit de là que le naturaliste qui aura le mieux vu, sera en même temps celui qui saura le mieux dire. Le nom de Frédéric Cuvier se présente naturellement à l'esprit, pour justifier cette assertion. Les travaux de cet observateur sagace ont été mis en relief par M. Flourens » (1).

Cette position au Muséum permit à F. Cuvier de se livrer avec persévérance à ses intéressantes études sur le *Moral* des bêtes ou le principe de leurs actions. Depuis Descartes (2) jusqu'à Buffon, ou depuis 1637 jusqu'à 1753, la question de l'intelligence des animanx n'avait été qu'une question de métaphysique. C'est avec Buffon, c'est avec G. Leroy (3) qu'elle com-

(1) *Etudes philosophiques sur l'instinct et l'intelligence des animaux,* par A.-L.-A. Fée, prof. d'hist. natur. à la Faculté de médecine de Strasbourg, membre titulaire de l'Académie impériale de médecine, in-12, 1853, p. IX, X.

(2) René Descartes, célèbre philosophe français, né à La Haye en Touraine en 1596, voyagea beaucoup, et enfin alla vivre en Hollande. Son premier ouvrage fut un *Traité du monde,* puis plusieurs ouvrages de philosophie : quelques-uns de ses écrits furent mis à l'*index.* Il mourut à Stockholm en 1650, âgé de cinquante-quatre ans. L'édition de ses œuvres la plus complète est celle de M. V. Cousin en onze volumes, 1824-1826, à laquelle a travaillé M. J. Saigey de Montbéliard, qui vit à Paris depuis longtemps.

(3) G. Leroy, lieutenant des chasses du parc de Versailles, né en 1723, mort en 1789, profita de sa position

mence à devenir une question positive et d'expérience ; c'est ce qu'elle est plus particulièrement dans F. Cuvier (1). Nul observateur ne montra plus de sagacité ; nul physiologiste n'analysa avec plus de sûreté les opérations de l'esprit. Des vérités, à la recherche desquelles les philosophes s'étaient perdus, apparurent, pour la première fois, à nos yeux, comme des vérités de sens commun. Ce que G. Cuvier fut pour la science zoologique proprement dite, son frère le fut pour la partie psychologique de cette science ; l'un et l'autre furent une lumière.

Le savant M. Flourens a résumé, dans un volume qui en est à sa 4e édition, les observations de F. Cuvier sur l'instinct et l'intelligence des animaux. Dans cette édition de 1861, entièrement refondue et considérablement augmentée, l'auteur, depuis la page 15 jusqu'à la page 47, passe en revue les opinions de Descartes, de Buffon, de Réaumur (2), de Condil-

pour étudier les mœurs des animaux, et laissa des lettres philosophiques sur leur intelligence et leur perfectibilité, qui furent publiées en 1802.

(1) *De l'instinct et de l'intelligence des animaux*, par Flourens, 4e édition, p. 48.

(2) René-Ant. Ferchaut de Réaumur, né à La Rochelle en 1683, mort en 1757, membre de l'Académie des sciences en 1708, porta ses recherches, pendant cinquante ans, sur l'histoire naturelle, la physique, etc. Il est l'auteur de la première méthode botanique à laquelle on ait

lac (1), de Georges Leroy, sur l'instinct et l'intelligence ou ces *facultés intérieures des animaux ;* puis il arrive à Frédéric Cuvier, après le résumé suivant, pages 46 et 47 : Le premier pas à faire était de séparer l'instinct de l'intelligence ; le second était de séparer, soit pour l'intelligence, soit pour les instincts, les classes et les espèces. Buffon a donné une première idée de cette échelle graduée des facultés intérieures des animaux. Or, plus on a observé, plus on a senti et mieux on a marqué tous ces degrés presque infinis qui placent le mammifère si fort au-dessus de l'oiseau, l'oiseau si fort au-dessus du reptile et du poisson, tous les animaux vertébrés si fort au-dessus des animaux sans vertèbres, et les différentes classes des animaux sans vertèbres à une si grande distance encore les unes des autres. Et ce n'est pas tout ; il y a des degrés, il y a des limites pour les familles, pour les genres, pour les espèces, comme il y en a pour les classes..... Il y a partout des degrés, partout des limites, et ces deux grands

pu donner le nom de système. On lui doit des ***Mémoires pour servir à l'histoire des insectes***, et d'autres ouvrages.

(1) Etienne Bonnot de Condillac, né à Grenoble en 1715, a publié plusieurs ouvrages de métaphysique ; il devint membre de l'Académie française en 1768, mourut en 1780. On lui doit beaucoup d'ouvrages et un ***Traité des animaux*** (contre Buffon).

faits dominent la question entière de l'intelligence des bêtes, l'un qui sépare l'*instinct* de l'*intelligence*, et l'autre qui, soit pour l'intelligence, soit pour les instincts, sépare les classes et les espèces. Ensuite, il fait connaître quelques opinions célèbres touchant l'intelligence des animaux. « F. Cuvier, dit encore M. Flourens, a recherché des faits et des limites. Il a cherché les limites qui séparent l'intelligence des différentes espèces, les limites qui séparent l'instinct de l'intelligence, les limites qui séparent l'intelligence de l'homme de celle des animaux. Et ces trois limites posées, tout, dans la question si longtemps débattue de l'intelligence des animaux, a pris un nouvel aspect. »

Après une suite d'observations pleines de sagacité, F. Cuvier est parvenu à établir l'échelle suivante de l'intelligence pour la classe des mammifères ; il voit l'intelligence s'élever et croître d'un ordre à l'autre. Les *rongeurs* sont au plus bas degré ; viennent ensuite les *ruminants*, puis les *pachydermes*, à la tête desquels on doit placer le cheval et l'éléphant ; puis les *carnassiers*, auxquels le chien sert de chef de file ; et finalement les *quadrumanes*, à la tête desquels se placent l'orang-outang, et le chimpanzé noir, qui atteint jusqu'à cinq et six pieds de haut,

qui se tient facilement sur ses membres inférieurs, et qui, lorsqu'il s'appuie sur un bâton, peut marcher debout pendant assez longtemps. C'est sans doute de ce singe que certains naturalistes allemands ont fait descendre l'homme (1).

Pour tracer la limite qui sépare l'instinct de l'intelligence, F. Cuvier s'adresse au castor qui passait, jusqu'à ces derniers temps, pour le plus industrieux des animaux, parce qu'il se bâtit une cabane, et qui se trouve rejeté au bas de son échelle dans l'ordre des rongeurs. Après lui avoir fait subir un sévère examen, il le convainc de stupidité, et prouve, jusqu'à la dernière évidence, que toute son industrie dépend de son instinct (2). Or, l'intelligence et l'instinct diffèrent essentiellement, tellement qu'ils sont toujours en raison inverse dans les bêtes. Com-

(1) Le chimpanzé noir habite l'Afrique, la Guinée, le Congo, etc. Les doigts des pieds et des mains de cette espèce de singe sont de la même longueur que chez l'homme. Pris jeune, il est susceptible d'une éducation très-variée. Le *Jardin des Plantes*, cité, donne un article et une gravure de ce pithèque, p. 82, 83.

(2) G. Cuvier, dans son *Règne animal*, édition de 1817, t. I, p. 191, dit : « Nous n'avons pu encore constater, malgré des comparaisons scrupuleuses, si les castors ou bièvres qui vivent dans des terriers le long du Rhône, du Danube, du Weser et d'autres rivières, sont différents, pour l'espèce, de celui d'Amérique, ou si le voisinage des hommes est ce qui les empêche de bâtir. »

parons un instant. Dans l'instinct, tout est machinal, aveugle, nécessaire, invariable ; dans l'intelligence, au contraire, tout est électif, conditionnel, modifiable ; tout dans l'instinct est inné ; tout dans l'intelligence est acquis ou est le résultat de l'expérience et de l'instruction. La liberté est le propre de l'intelligence, la dépendance est le propre de l'instinct ; celle-là a plusieurs voies, celle-ci n'en a qu'une. Par l'intelligence, l'animal se rapproche de l'homme ; par l'instinct, il touche à la plante. Le chien, le cheval, qui apprennent jusqu'à la signification de plusieurs de nos mots, et qui obéissent à l'homme, agissent *par intelligence ;* tandis que l'oiseau, qui se bâtit un beau nid, n'agit que *par instinct*, comme le castor. Cette vue, si simple, si vraie, si naturelle, qu'il semble au premier aspect qu'elle nous a toujours été familière, a dissipé toutes les incertitudes. « Par la distinction, dit M. Flourens, qui sépare les actions aveugles et nécessaires des actions électives et conditionnelles, ou, en un seul mot, l'instinct de l'intelligence, toute contradiction cesse, la clarté succède à la confusion : tout ce qui dans les animaux est intelligence, n'y approche, sous aucun rapport, de l'intelligence de l'homme, et tout ce qui, passant pour intelligence, y paraissait supérieur à l'intelligence de

l'homme, n'y est que l'effet d'une force machinale et aveugle. » L'instinct agit sans connaître, l'intelligence connaît pour agir ; l'intelligence seule de l'homme connaît et se connaît.

F. Cuvier cherche ensuite la limite qui sépare l'intelligence de l'homme de celle des animaux, et il la trouve dans la *réflexion*, « cette faculté suprême qu'a l'esprit de l'homme de se replier sur lui-même et d'étudier l'esprit. » La pensée qui se considère elle-même, le pouvoir de la pensée sur la pensée, la connaissance de la pensée par la pensée, l'intelligence qui se voit et qui s'étudie, la connaissance qui se connaît, tout cela forme un ordre de phénomènes déterminés, d'une nature tranchée, et auxquels nul animal ne saurait atteindre.

L'animal n'a proprement que l'intelligence que donnent les sens fortifiés par la mémoire ; il a ses idées, mais il ne raisonne pas ses idées, ne peut s'en rendre compte ; il pense, mais il n'a pas la conscience de ses pensées. Tel est, en résumé, le résultat auquel F. Cuvier est arrivé, et l'on peut dire, avec M. Flourens, qu'il a posé « les bases de cette étude des facultés et des actions des animaux, qui, avant lui, comptait à peine pour une partie de l'histoire naturelle, et dont il a fait une science distincte, une science profonde, une science qui, soumettant

à l'expérience des questions réputées jusque-là de pure philosophie, a réellement étendu le domaine de l'expérience. »

Parmi les idées neuves et pleines de sens dont F. Cuvier a semé ses écrits, il en est une surtout que nous ne devons pas passer sous silence. Jusqu'à lui, on ne voyait dans le fait de la domesticité des animaux qu'un résultat de l'empire de l'homme sur les bêtes. Mais alors pourquoi cet empire sur quelques espèces seulement? Il est vrai qu'il l'exerce également sur les espèces les plus farouches ; il les apprivoise, mais est-il parvenu à les rendre domestiques ? F. Cuvier fut le premier qui comprit qu'il y avait là une question à résoudre. Après examen, il trouva dans la *sociabilité,* ou l'instinct sociable, la seule cause de la domesticité (1). En effet, il n'est pas une seule espèce devenue domestique qui, dans l'état de nature, ne vive en société et par troupes. L'homme n'est donc pour les animaux domestiques qu'un membre de la société ; tout se réduit à se faire accepter par eux comme associé. » Une fois admis dans l'association, il lui devient facile, avec son plus haut degré d'intelligence, de se faire reconnaître pour le *chef*

(1) C'est l'objet d'un deuxième article de M. Flourens, dans le *Journal des savants* de 1839, p. 464.

de la troupe. L'usurpation est alors consommée.

« Avant F. Cuvier, dit M. Flourens (1), personne n'avait sérieusement pensé sur cette question : Pourquoi la puissance de l'homme n'a-t-elle agi que sur certains animaux? Personne même ne se l'était véritablement posée. Cet excellent observateur nous a appris que la cause primitive de la domesticité des animaux est la *sociabilité :* tous les animaux qui vivent en troupes peuvent être rendus domestiques ; aucun animal vivant solitaire n'est jamais devenu domestique. »

Une suite de mémoires et d'articles insérés dans les *Annales du Muséum*, vol. XI, XVI, XVII, dans les *Mémoires du Muséum*, vol. X, XIII, et dans le *Dictionnaire des sciences naturelles,* furent consacrés à ces observations. Il se proposait de les compléter, ainsi que celles sur la structure et le développement des plumes, etc., lorsque la mort ne lui en laissa pas le temps en le surprenant en voyage.

G. Cuvier avait publié avec Lacépède et Geoffroy Saint-Hilaire, qui nous sont connus par l'Etude précédente, *La ménagerie du Muséum national ou description et histoire des animaux*

(1) *Ontologie naturelle ou étude philosophique des êtres*, p. 49, in-12, 1861.

qui y vivent et qui y ont vécu, en deux volumes, avec figures d'après nature : son frère Frédéric eut l'idée de continuer cette utile publication, dans son *Histoire naturelle des mammifères, avec figures originales, coloriées, dessinées d'après des animaux vivants*, qui a paru de 1818 à 1837, en 70 livraisons in-folio formant 7 tomes. C'est l'histoire de la ménagerie pendant vingt ans, et l'ouvrage le plus important qui ait paru sur les quadrupèdes depuis Buffon. Il peut être considéré sous deux rapports très-distincts : sous le rapport du nombre et de la détermination des espèces, et sous le rapport, non moins digne de l'attention du naturaliste, de l'étude des instincts et de l'intelligence des animaux, dit M. Flourens, dans le *Journal des savants*, où il analyse l'ouvrage (1).

F. Cuvier laissa ce magnifique travail inachevé à son fils, qui composa et fit paraître le texte de quelques planches qui étaient déjà exécutées.

Les descriptions de cet ouvrage sont des modèles de narration. Sous la plume du frère de G. Cuvier, la science devient aimable. On sent en lui quelque chose qui manquait à notre grand

(1) Juin 1839, p. 321-333 ; août, p. 464-479 ; sept., 513-527.

Buffon. Là où celui-ci fait admirer, Cuvier fait aimer. Nul plus que lui n'aurait réussi à rendre la science populaire. C'est que F. Cuvier, comme le remarque fort bien M. Flourens, entraîné par sa nature aimante et contemplative, s'attachait aux êtres qui lui étaient confiés. Il passa plus de trente ans de sa vie à étudier les mœurs et les instincts des animaux, et comme il n'apporta dans cette étude ni idées préconçues, ni système arrêté, demandant tout à l'observation, il arriva aux résultats les plus neufs et les plus curieux. Aussi, son *Histoire naturelle des mammifères* est-elle, au jugement de son panégyriste, comme nous l'avons dit, l'ouvrage le plus important qui ait paru sur la matière depuis Buffon, auquel F. Cuvier donna un *supplément*. Ses travaux mammalogiques seront pendant longtemps la principale ressource des personnes chargées de raconter les mœurs des animaux ou d'écrire sur cet objet (1). L'un de ses premiers mémoires fut une *Description d'un orang-outang et observations sur ses facultés intellectuelles*, 22 pages in-4°. Ce jeune mammifère était arrivé à Paris au commencement du mois de mars 1808, et avait été offert à Sa Majesté l'impératrice Joséphine, dont le goût

(1) Le *Jardin des Plantes*, ouvrage cité, p. 78.

éclairé pour l'histoire naturelle procurait, à ceux qui se livraient à l'étude de cette science, de nombreux et de rares sujets d'observations. Ce mémoire est écrit avec une précision remarquable, et prouve que F. Cuvier observait parfaitement, qu'il en avait le don à un haut degré.

IV.

Carrière universitaire. F. Cuvier, inspecteur de l'Université. L'histoire naturelle dans les colléges. Il est nommé professeur-administrateur au Muséum. Ses titres et ses ouvrages.

F. Cuvier avait été nommé inspecteur de l'Académie de Paris en 1810, et devint inspecteur général de l'Université en 1831. Ce ne fut pas pour lui une sinécure. Il porta dans cette carrière, dit M. Flourens, la même conscience d'honnête homme, le même coup d'œil profond, la même habitude des pensées utiles que dans ses autres fonctions, qualité dont il a laissé des traces précieuses dans son beau travail sur l'*Enseignement de l'histoire naturelle dans les colléges,* inséré dans le *Journal des savants.* Déjà le recteur de l'Université de Paris, Charles Rollin, né dans la capitale en 1661, dont le père avait été coutelier à Montbéliard, propo-

sait d'introduire cet enseignement dans les colléges. On sait combien cet homme s'était occupé d'instruction. Il veut qu'on orne l'esprit des enfants d'une infinité de connaissances utiles et curieuses, qu'on leur apprenne à connaître les plantes, les fleurs, les arbres, les poissons, les oiseaux, les animaux de la terre, comme il s'exprime, et montre l'utilité de cet enseignement qui conduira à Dieu d'une manière inévitable (1), pensée digne de Rollin et de F. Cuvier, qui était un homme essentiellement pieux. C'est dans le *Journal des savants*, janvier 1838, qu'à propos d'un certain nombre d'ouvrages élémentaires sur diverses parties de l'histoire naturelle, que ce dernier montra l'utilité de l'introduction de cette science dans les lycées. « Mon seul but, dit-il, page 31, est de chercher si l'histoire naturelle doit faire partie de notre enseignement secondaire, si l'étude élémentaire de cette science est propre à exercer quelque influence sur notre perfectionnement intellectuel, et si elle reçoit, dans nos colléges, une application judicieuse..... Ce fut Rollin, cet homme dont le cœur et l'esprit formaient

(1) Rollin, *La manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres par rapport à l'esprit et au cœur*, Halle, 1752, t. IV, p. 248-287.

une si parfaite et touchante harmonie, qui, dans son *Traité des études*, montra tout le bien qu'on pouvait obtenir de cette occupation; et l'ouvrage de l'abbé Pluche, intitulé : *Le spectacle de la nature* (1), fut, dans ses premiers volumes du moins, le fruit de cette pensée nouvelle. » Plus tard, G. Cuvier commençait ainsi son *Tableau de l'histoire naturelle des animaux :* « L'étude de l'histoire naturelle, qui n'entrait point dans l'ancien système de l'enseignement public, ayant été substituée aux parties de cet enseignement qui n'étaient plus d'accord avec les principes du gouvernement républicain, on a senti le besoin d'un ouvrage élémentaire qui présentât aux maîtres et aux élèves, d'une manière abrégée, mais solide, l'état actuel de cette science; et c'est dans cette vue que je me suis déterminé à publier le précis des leçons que j'ai faites à l'école du Panthéon pendant le courant de l'an V. » Ce précis, avons-nous dit, est un volume in-8° de 710 pages, avec planches d'une exécution remarquable.

F. Cuvier venait enfin de recevoir la juste récompense de ses travaux. Le 24 décembre

(1) Note C, à la fin de cette Etude, sur le *Spectacle de la nature*, ouvrage religieux.

1837, il avait été nommé professeur-administrateur du Muséum d'histoire naturelle. Il devait traiter de la physiologie des animaux, partie des sciences naturelles à laquelle se rattachaient ses études de prédilection. La chaire était nouvelle ; elle avait été instituée pour lui, et c'était le rêve de toute sa vie qui allait se réaliser. Il allait enseigner la science qu'il avait en quelque sorte créée, tant il l'avait dégagée de ses langes. Mais, hélas ! ce n'était qu'une douce illusion qui devait voiler à ses yeux une triste réalité. Quelques mois à peine, et il n'existait plus : Dieu le rappela le 24 juillet 1838, à l'âge de soixante-six ans moins vingt-six jours, comme il visitait les établissements d'instruction dans nos départements de l'est. Strasbourg reçut son dernier soupir.

Il était alors revêtu des titres de membre de l'Institut de France depuis 1826, de la Société royale de Londres, d'officier de la Légion d'honneur, d'inspecteur général de l'Université, et, comme nous venons de le dire, de professeur-administrateur du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Le Journal de l'instruction publique du 4 août 1838 a donné la liste suivante des ouvrages de F. Cuvier :

1° *Histoire naturelle des mammifères.*

2° L'ouvrage classique sur les *Dents des animaux*.

3° Rédaction générale du *Dictionnaire des sciences naturelles*.

4° Nombreux *articles* insérés dans ce Dictionnaire.

5° Deux volumes in-4° sur les mammifères, *supplément* à Buffon.

6° Mémoires de zoologie ou de physiologie générale qui font partie des *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*.

7° Mémoires publiés dans les *Annales des sciences naturelles*.

8° Articles dans le *Journal des savants*, dont il était l'un des rédacteurs. A la fin de l'éloge historique de F. Cuvier par M. Flourens, on trouve la liste de ses ouvrages, mémoires et observations, rangés comme suit :

Facultés et actions des animaux.	8	ouvrages.
Zoologie. Mammifères.	30	—
Zoologie. Oiseaux.	4	—
Physique et Chimie.	2	—
Instruction publique.	1	—

Parmi ces quarante-cinq ouvrages, le dernier est composé d'un grand nombre de rapports sur les écoles primaires de l'Académie de Paris, sur les universités qu'il parcourut comme inspecteur général, rapports qui témoignent que

leur auteur était doué de l'esprit le plus élevé, en même temps qu'il était animé du plus ardent amour du bien.

En 1833 et 1836, il avait donné à l'*Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts*, qui lui a consacré une notice ainsi qu'à son frère, il avait donné plusieurs articles étendus signés F. C., tels que *Animal*, *Dauphin* (hist. nat.), *Dents* (hist. nat.), *Dégénération.*

Cette vaste collaboration à plusieurs recueils scientifiques, donne une place à F. Cuvier à côté de son frère, et leurs noms passeront à la postérité, distincts et cependant unis. Ils furent ensemble dans la patrie terrestre, nous les voyons ensemble dans les champs de l'éternité.

V.

La fin de F. Cuvier. Son caractère. Rappel de son mariage : acte authentique.

Comme nous l'avons dit au commencement de cette Etude, F. Cuvier était à Strasbourg, en tournée d'inspection, et revenait de visiter le collége de Montbéliard, où il avait laissé la meilleure impression, lorsqu'il ressentit les premières atteintes du mal qui, après quatre jours

de souffrances, le coucha au tombeau, âgé de quatre ans de moins que son frère.

Une parfaite modestie, une bienveillance qui venait du cœur, une bonté qui allait souvent jusqu'à la générosité, un profond sentiment religieux formaient, avec une certaine teinte de tristesse, le fond du caractère de F. Cuvier. Il portait dans la société une humeur facile, le tact le plus juste de toutes les convenances, une bonté rare, une bienveillance qui semblait naître de la sympathie, et qui l'inspirait.

M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, lui donne encore un bel éloge (1) : « Son âme, tout à la fois douce et énergique, son caractère élevé, son cœur droit ont laissé des souvenirs ineffaçables dans tous ceux qui l'ont connu. — Sa modestie surtout avait un charme tout particulier. Elle était si naturelle, qu'il semblait que son mérite n'eût pas percé jusqu'à lui. On peut croire qu'il ne pensa jamais à sa propre gloire, mais il était passionné pour celle de son frère. C'est pour ce frère qu'il vivait, c'est pour lui qu'il s'était fait naturaliste ; c'était un spectacle touchant et qui avait fini par inspirer un respect général, que

(1) Eloge prononcé à la séance publique du 13 juillet 1840.

celui de cette amitié si tendre, si complète, si dévouée, et qui, aujourd'hui même, de tous les souvenirs que réveille le souvenir de M. F. Cuvier, est peut-être le plus vif encore. » Son frère fut sa dernière pensée, et ses paroles suprêmes furent accomplies pieusement, comme le prouve l'inscription de son mausolée. Son cœur fut déposé au Père-Lachaise dans la concession du grand Cuvier, par son fils qui occupe, en ce moment, un poste important.

F. Cuvier s'était marié en 1802 avec Christine-Charlotte Macler, de Montbéliard. Cette union prouve encore la noblesse et la constance de son caractère. Le cœur du jeune apprenti horloger avait parlé depuis longtemps : Cuvier s'était engagé d'épouser cette personne d'une famille honorable, et était résolu de tenir sa promesse. Il n'attendait qu'une position indépendante. Sur ces entrefaites, il reçoit la nouvelle qu'à la suite de revers de commerce, les parents de celle qu'il aime sont entièrement ruinés. On lui exprime des doutes sur sa constance. Aussitôt il part, et ramène son épouse à Paris. Il eut à peine le temps de savoir ce que c'est que le bonheur domestique. A peine un an s'était écoulé, qu'elle mourait, lui laissant un enfant, baptisé sous les prénoms de Charles-Frédéric, né le 5 octobre 1803, sur lequel il reporta toutes ses

affections. Ce fils ayant terminé ses études de droit, entra dans l'administration en 1822, et devint, sous Louis-Philippe, chef de la section des cultes non catholiques au ministère de la justice et maître des requêtes en service extraordinaire (1). En 1848, il entra au conseil d'Etat, place qui témoigne de l'estime et de la confiance que le gouvernement a dans la personne du descendant de F. Cuvier et du neveu de G. Cuvier. En 1845, il reçut la croix de la Légion d'honneur.

Voici l'*Acte de mariage de F. Cuvier*, extrait des registres de l'état civil de la commune de Montbéliard.

« Du neuvième jour du mois de nivôse an XI de la république française (30 déc. 1802).

» Acte de mariage de Georges-Frédéric Cuvier, âgé de vingt-neuf ans six mois et deux jours, né à Montbéliard, département du Haut-Rhin, le vingt-huit juin mil sept cent soixante et treize, fils de Jean-Georges Cuvier dudit Montbéliard et de Clémence Châtel, son épouse, l'un et l'autre décédés.

» Et Christine-Charlotte Macler, âgée de vingt-

(1) Voir notre première Etude, IX, p. 112, lettre du marquis de Jaucourt à l'amiral Verhuel, *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, 1er no de la douzième année, 1863, p. 110.

deux ans huit mois et huit jours, née à Sarrebruck, département de la Sarre, demeurant à Montbéliard, le vingt-deux avril mil sept cent quatre-vingt, fille de Jules-Frédéric Macler, ministre du culte au dit Sarrebruck, natif du dit Montbéliard et d'Anne-Clémence Bonzen, son épouse, le père décédé et la mère vivante.

» Les actes préliminaires sont extraits des registres des publications de mariage faites à Montbéliard, le vingt-huit frimaire dernier, jour de dimanche, et des actes de naissance des époux, des vingt-huit juin mil sept cent soixante et treize et vingt-deux avril mil sept cent quatre-vingt, le tout en forme, de tous lesquels actes il a été donné lecture par moi, officier public, aux termes de la loi.

» Les dits époux présents ont déclaré prendre en mariage, l'un Christine-Charlotte Macler, l'autre Georges-Frédéric Cuvier.

» En présence de Samuel-Frédéric Châtel, instituteur, âgé de soixante-huit ans, Léopold-Frédéric Masson, ministre du culte protestant, âgé de quarante-cinq ans, de Louis-Christophe Leconte (1), négociant, âgé de vingt-sept ans,

(1) Leconte fils aîné ou Louis Christophe et sa famille sont restés en rapports d'intimité avec F. Cuvier jusqu'à sa mort.

de Jean-Jacques Châtel, aussi négociant, âgé de trente-quatre ans, tous parents des époux et domiciliés à Montbéliard, département du Haut-Rhin (1).

» Après quoi Charles-Frédéric Surleau, maire de la ville de Montbéliard, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil, ai prononcé qu'au nom de la loi, lesdits époux sont unis en mariage, et ont, lesdits époux et les témoins, signé avec moi.

» Signé : G.-F. Cuvier, Christine Macler, S.-F. Châtel, instituteur, L.-F. Masson, J.-J. Châtel, Leconte fils aîné, Surleau » (2).

VI.

Honneurs funèbres rendus à F. Cuvier à Strasbourg. Témoignage du Journal des savants.

En allant visiter un établissement de sourds-muets à Schiltikheim, près de Strasbourg, nous sommes entré au cimetière Sainte-Hélène qui

(1) Montbéliard a appartenu au Haut-Rhin jusqu'en 1816.

(2) Le maire Surleau succéda à Berger l'aîné, et resta en fonctions jusqu'au 3 juillet 1809. Il mourut le 6 avril 1812. Son successeur à la mairie fut M. Rossel, qui figure au procès-verbal de l'inauguration de la statue Cuvier à Montbéliard.

se trouve entre les deux routes d'où l'on aperçoit, à travers le feuillage, un mausolée, avec un grand écusson en marbre blanc, qui représente la figure en profil de F. Cuvier, d'une parfaite ressemblance, travail de Kirstein fils. Le monument, haut d'environ 2 mètres 20, porte l'inscription en lettres d'or :

Frédéric Cuvier,
frère de
Georges Cuvier.

A l'occasion des obsèques de cet enfant de Montbéliard, dont nous venons de retracer la carrière, plusieurs discours ont été inspirés par ces paroles de saint Jean, Apocalypse, XIV, 13 : « Alors j'entendis une voix du ciel qui me disait : Ecris : heureux sont, dès à présent, les morts qui meurent au Seigneur ! Oui, dit l'Esprit ; car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent. »

Voici l'ordre dans lequel ces discours furent prononcés, au milieu d'un religieux silence et d'une foule d'assistants.

M. le recteur Cottard a porté la parole dans la salle des actes de l'Académie de Strasbourg, et a dit :

« On ne pouvait connaître F. Cuvier sans le

respecter et sans le chérir..... Il laissait, pour ainsi dire, couler sa plume comme sa vie..... sans ambition..... Ombre chère et vénérée, va reposer en paix dans le sein de ton Créateur, que tu admiras de si près dans ses œuvres, que tu glorifias toujours par tes écrits. Savant et pieux F. Cuvier, l'homme te dit *adieu,* le chrétien, *au revoir!* » Ces paroles simples ont dû impressionner fortement l'auditoire.

A l'église de Saint-Nicolas, M. le prédicateur Bruch, doyen de la Faculté de théologie, a prononcé un discours dont on lira avec intérêt quelques fragments.

« ..... En peu de jours, a dit le prédicateur évangélique, F. Cuvier, espérait jouir, au milieu des siens, des douceurs du repos dont, après tant de fatigues, il avait besoin. Dieu lui a préparé un repos plus doux encore dans les demeures éternelles. Il a été rappelé de cette existence terrestre loin de ses foyers, loin d'un fils chéri qu'il aurait tant désiré revoir encore, mais entouré d'amis qui, avec un dévouement touchant, lui ont prodigué les derniers soins, et arrosent de leurs larmes son cercueil.

» S'il y a quelque chose qui doive nous appeler à réfléchir, à songer à l'avenir, à nous préparer à la vie future, ce sont de pareils exemples de mort prompte et imprévue.....

Nous devons nous préparer à la mort. Mais que ferons-nous pour nous y préparer? Ce qu'a fait le savant chrétien dont nous pleurons la perte.

» Vous qui avez été témoins de ses souffrances, n'avez-vous pas admiré la pieuse résignation avec laquelle il attendait le moment où l'Eternel le rappellerait à lui?..... Non, non, répondait-il à ceux qui cherchaient à lui inspirer quelque espérance, il n'est pas dans le pouvoir de l'art de me sauver; je vais mourir, que la volonté de Dieu se fasse.....

» Ce n'était pas par forme seulement que l'homme respectable dont nous pleurons la perte, était si attaché à son Eglise, il l'était de cœur; il était chrétien, et n'avait point de honte de le paraître. L'ardeur persévérante avec laquelle il étudiait la nature, en enrichissant la science de découvertes nouvelles, nourrissait en même temps son sentiment religieux; car, éclairé par la foi, il voyait partout dans la nature les traces de la sagesse et de la bonté adorable du Créateur.

» La religion à laquelle il avait été fidèle dans la vie, ne l'a pas abandonné dans ses derniers jours, elle a adouci ses souffrances.....

» Si F. Cuvier était l'objet de votre estime à cause de l'étendue de son savoir et de ses mérites littéraires, ne vous paraît-il pas plus res-

pectable encore par sa piété sincère et éclairée? La religion honore tous les hommes; jamais le mortel ne manifeste une plus haute dignité que lorsque, pénétré de la majestueuse idée de Dieu, il se prosterne dans la poussière pour adorer l'Etre des êtres. La science ne remplace pas la foi; au contraire, sans la foi elle est stérile, elle manque de ce qui doit en faire le plus beau caractère, je dis plus, la science sans la foi est une anomalie choquante. Car n'est-il pas vrai que Dieu est le principe absolu de toutes choses? Dès lors une étude forte, sincère, approfondie, quel qu'en soit l'objet, doit finalement conduire à Dieu. Toutes les sciences aboutissent à la religion et trouvent dans les saintes vérités qu'elle proclame, la dernière solution de leurs problèmes.

» O vous qui faites de la nature physique l'objet de vos études, n'êtes-vous pas frappés à chaque instant de la beauté et des grâces qui ornent toutes ses productions, des étonnantes harmonies qui partout s'y manifestent, des lois admirables qui règlent tous les phénomènes dont elle est le théâtre? Et cette beauté, ces lois, ces harmonies, comment les expliquez-vous? N'êtes-vous pas obligés de lever vos regards vers le ciel, et d'adorer le Créateur dont la sagesse et la bonté sont sans bornes?..... Ce qui

est accessible dans l'homme au scalpel et à l'œil n'est que matière, enveloppe, organe ; le véritable être, l'être qui sent, qui pense, qui veut, échappe à vos recherches par la raison qu'il appartient à un ordre de choses plus élevé, à un règne des intelligences qui est plein d'impénétrables mystères..... Toutes choses viennent de Dieu, le souverain arbitre des destinées humaines, et trouvent en lui la base de leur existence; c'est pourquoi la science conduit à lui. C'est l'idée de Dieu qui explique à l'homme les questions les plus ardues. C'est dans la foi qu'il puise ses plus hautes inspirations.

» Eh bien, vous tous qui avez consacré vos talents et votre vie au culte de la science, associez-vous à moi pour prendre devant le cercueil du savant chrétien que nous pleurons, la résolution de nous laisser guider dans nos études par les principes de la foi, de faire de nos recherches scientifiques une nourriture pour notre sentiment religieux, de diriger tous nos travaux vers la gloire de Dieu et de son fils Jésus-Christ.

» C'est en suivant son exemple que nous voulons honorer la mémoire de F. Cuvier. En alliant comme lui, à l'étendue et à la profondeur du savoir, la bonté du cœur et une piété sincère, nous nous rendrons dignes de l'estime

de nos concitoyens, dignes de la grâce de Dieu, dignes de la félicité de l'autre monde où Jésus-Christ nous a précédés. »

Ces paroles expriment bien notre point de départ, l'alliance de la science et de la foi, et nous croyons aussi que la science sans la foi est une anomalie choquante, que la véritable science conduit à Dieu, principes que les jeunes savants, surtout, doivent méditer sérieusement.

M. Dutrey, inspecteur général des études, avec lequel F. Cuvier se trouvait à Strasbourg, lui adressa ces derniers adieux sur la tombe :

« Ta mort a été celle du juste et du sage ; elle nous a appris la fermeté. Cette résignation religieuse à la volonté de Dieu, cette patience inaltérable au milieu des plus cruelles souffrances, ce calme avec lequel tu raisonnais de ta maladie et de ses progrès, cette attente si simple de la mort, ne seront point des leçons perdues pour tes amis. »

C'est à ce jeune collègue et ami que F. Cuvier fit sa dernière recommandation où se peint bien son respect reconnaissant pour le génie de son frère : « Que mon fils mette sur ma tombe : Frédéric Cuvier, frère de Georges Cuvier. »

Notre cher compatriote aimait Strasbourg comme sa ville natale, aussi ne manqua-t-il à sa tombe ni les hommages empressés de la

science et des lettres, ni les larmes sincères de nombreux amis.

Un dernier adieu lui fut adressé, au nom de la famille Cuvier et au nom de l'Alsace , par M. Culmann qui lui avait été lié d'amitié depuis trente ans. Il a dit que c'est à Strasbourg que s'étaient écoulées les jeunes années de ce savant modeste.

Nous devons ces discours à l'obligeance de M. Charles Cuvier, qui, lors de la mort de son parent, était professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Strasbourg (1).

Enfin, aussitôt que Paris eut connaissance de la mort de F. Cuvier, le *Journal des savants* (2) rendit ce témoignage à notre compatriote :

« Des ouvrages où un rare esprit d'observation se joint à la critique la plus saine et souvent aux aperçus les plus originaux, ont placé M. F. Cuvier au premier rang des zoologistes de nos jours qui se sont occupés de l'histoire naturelle des mammifères, cette branche la plus importante de la zoologie. Les observations qu'il a pu recueillir sur un grand nombre d'animaux vivants, sur leurs mœurs et sur leurs instincts,

(1) M Ch. Cuvier, doyen en retraite, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'un *Cours d'études historiques au point de vue philosophique et chrétien*.

(2) Juillet 1838

décèlent une remarquable sagacité, une grande profondeur et une grande sûreté d'examen, et présentent des faits d'autant plus importants qu'ils ont été pour lui l'objet d'une vérification souvent répétée, et peuvent ainsi être regardés comme des traits certains de caractères. »

Tous ces témoignages mettent en évidence les capacités incontestables et le caractère profondément religieux et moral de F. Cuvier. On ne peut s'empêcher d'aimer cet homme modeste et doux, bien apprécié de tous ceux qui l'ont connu, qui l'ont vu en société ou dans ses fonctions, ou qui ont eu le bonheur de vivre avec lui.

VII.

Résumé de cette étude. Notice de M. Flourens. Acte authentique du décès de F. Cuvier. Rappel du témoignage de son frère. Rapport historique des progrès des sciences.

Nous nous permettons d'offrir, comme résumé de cette étude, la courte *Notice sur F. Cuvier* qui se trouve à la fin du livre de M. Flourens sur l'instinct et l'intelligence des animaux.

« Je ne puis terminer ce volume, dit-il, sans rappeler l'homme excellent à qui j'en ai dû l'inspiration. J'avais beaucoup connu F. Cuvier; je

voyais avec peine que ses belles observations, restées éparses, couraient le risque de n'être pas assez connues ; je me fis un devoir de les réunir ; la première édition de cet ouvrage avait pour titre : *Résumé analytique des observations de F. Cuvier sur l'instinct et l'intelligence des animaux.*

» Frédéric Cuvier, membre de l'Académie des sciences et frère de Georges Cuvier, naquit à Montbéliard le 28 juin 1773.

» Dès qu'il fut en âge d'entrer au collége, il y suivit son frère (plus âgé que lui de quatre ans.) Les études abstraites le fixèrent peu : dès lors son esprit le portait aux études d'observation.

» Vers 1800, G. Cuvier, déjà célèbre par des travaux d'un ordre supérieur, l'appela à Paris.

» Il était impossible de vivre auprès d'un tel homme, d'y vivre journellement, dans l'intimité fraternelle, sans partager ses goûts, sans se laisser aller à l'impulsion puissante de son génie.

» G. Cuvier commençait alors sa grande collection d'anatomie comparée. Il voulut en avoir le catalogue, et c'est à son frère qu'il le demanda (1).

(1) F. Cuvier fut chargé de ce travail avec le médecin Duvernoy.

» Telle fut l'occasion des premiers écrits de notre nouveau naturaliste, son *Mémoire sur les différentes races de chiens domestiques*, et son *Traité sur les dents des mammifères*.

» Peu à peu, des écrits d'un caractère plus élevé succédèrent à ceux-là : son article sur *l'instinct* (1), ses mémoires sur la *sociabilité*, sur la *domesticité* des animaux, sur l'*habitude* (2), sa grande *Histoire naturelle des mammifères*, ouvrage le plus important sur cette matière qui ait paru depuis Buffon, etc., etc.

» Chargé en 1804 de la ménagerie du Jardin des Plantes, il fit, du soin de cette ménagerie, l'occupation de tous ses moments; et là, entouré sans cesse des animaux dont il épiait les instincts avec une ingénieuse sagacité, il fut au milieu de Paris ce que G. Leroy voulait que son naturaliste fût au milieu des bois. « Le naturaliste doit abandonner son cabinet, s'enfoncer dans les bois pour suivre les allures de ces êtres sentants. »

» Trente années de cette vie valurent des études approfondies qui, faites sans idées préconçues, sans système, expression toujours fidèle de l'observation exacte, l'ont rendu unique en

(1) *Dictionnaire des sciences naturelles*, vol. XXIII.
(2) *Mémoires du Muséum*, vol. X, XIII.

son genre. Il a été pour les animaux supérieurs ce que Réaumur (1) et Bonnet (2) avaient été pour les insectes.

» F. Cuvier avait été nommé en 1810 inspecteur de l'Académie de Paris ; il fut nommé inspecteur général en 1831.

» Il porta dans cette carrière la même conscience d'honnête homme, la même attention suivie, la même habitude des pensées utiles ; et il nous a laissé de tout cela une trace précieuse dans son travail sur l'enseignement de l'histoire naturelle dans nos colléges.

» Rollin, le bon recteur, cet homme qui avait tant médité sur l'instruction de la jeunesse, proposait, vers le commencement du dernier siècle, d'introduire l'histoire naturelle dans les colléges. Il voulait qu'on appliquât les enfants à l'étude de ces phénomènes, « dont ils seront toujours, disait-il, d'autant plus surpris qu'ils acquerront plus d'intelligence. »

» L'ouvrage de Pluche parut alors ! (3) Ce fut

(1) Réaumur a publié 6 vol. in-4° de *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes.*

(2) Charles Bonnet est né à Genève en 1720, et mort en 1793. Il a publié un *Traité d'insectologie* et beaucoup d'autres ouvrages importants.

(3) Le *Spectacle de la nature*, ouvrage ingénieux, attachant, qui mène doucement le lecteur de la *nature à Dieu*, et pour rappeler une belle expression de Rollin, *le rend attentif à la Providence.*

le premier fruit de la pensée de Rollin, et peut-être le seul, car, pour voir l'histoire naturelle pénétrer dans l'instruction publique, il faut venir jusqu'à la création des écoles centrales.

» Mais, à cette époque, l'histoire naturelle introduite dans nos écoles, est l'histoire naturelle avec tout ce qu'elle a d'austère et de difficile, ses nomenclatures savantes, ses méthodes abstraites. Or, comme le remarque très-bien F. Cuvier, d'abord nos colléges actuels, même dans leurs plus hautes classes, ne répondent pas tout à fait aux écoles centrales, et ensuite cet enseignement des méthodes scientifiques, si utile pour les esprits déjà formés, ne saurait convenir à l'enfance.

» Il faudrait donc, après un siècle, revenir à la pensée de Rollin, qui voulait *deux histoires naturelles*, une pour les savants, et l'autre pour les enfants. Il faudrait, en un seul mot, proportionner les études à l'âge.

» J'appelle *physique des enfants*, dit Rollin, une étude de la nature qui ne demande que des yeux..... Elle consiste à rendre attentif aux objets que la nature nous présente, à les considérer avec soin, à en admirer les différentes beautés, mais sans en approfondir les causes secrètes, ce qui est du ressort de la physique des savants.

» La curiosité est dans l'enfance le premier ressort de l'intelligence, et c'est pourquoi l'histoire naturelle conviendrait si fort à cet âge.

» Conduisez un enfant dans un *cabinet d'histoire naturelle*, il n'est rien qu'il ne voie, qu'il ne touche, sur quoi il ne vous interroge. On sent alors toute la justesse de ce mot de Rollin, qui, bien compris, nous donnerait, en effet, tout le secret de l'éducation :

« Il est inconcevable combien les enfants pourraient apprendre de choses, si l'on savait profiter de toutes les occasions qu'eux-mêmes nous en fournissent » (1).

» F. Cuvier était pénétré pour son frère d'une admiration qui tenait du culte. C'est pour ce frère qu'il vivait, c'est pour ce frère qu'il s'était fait naturaliste. Quant à lui, il voulut être oublié. Sa modestie avait un charme particulier; elle était si vraie qu'on eût dit que son mérite n'avait pas percé jusqu'à lui.

» F. Cuvier fut nommé, le 24 décembre 1837, professeur au Muséum d'histoire naturelle.

» Quelques mois après (en juillet 1838), se trouvant à Strasbourg, en tournée comme ins-

(1) *Traité des études*, t. II, p. 498, autre édition que celle citée plus haut sous le titre : *De la manière d'enseigner et d'étudier*.

pecteur, il se sentit tout à coup frappé de la même maladie qui avait enlevé son frère six ans plus tôt.

» Les progrès du mal furent si rapides qu'il dut perdre jusqu'à l'espoir de revoir son fils. Il mourut en prononçant ces paroles : « Qu'on mette sur ma tombe : *Frédéric Cuvier*, *frère de Georges Cuvier*. »

Pour terminer cette étude, nous offrons l'acte authentique extrait des décès de l'état civil de la mairie de Strasbourg.

« Cuvier Georges-Frédéric, âgé de soixante-six ans, mort le 24 juillet. Inflammation de la moelle épinière.

» Déclaration faite à l'hôtel de ville de Strasbourg, département du Bas-Rhin, par-devant l'officier de l'état civil, à onze heures du matin, le vingt cinq juillet mil huit cent trente-huit, âgé de soixante-six ans, né à Montbéliard, inspecteur général des études, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, veuf de Charlotte-Christine Macler, domicilié à Paris (Seine), mort en cette maladie le vingt-quatre du mois courant, à onze heures du soir, dans la maison située nº 24, hôtel de la Maison Rouge, fils de feu Jean-Georges Cuvier et de feue Clémence Châtel.

» Premier déclarant : Gabriel Fort Dutrey,

âgé de quarante-six ans, inspecteur général des études, chevalier de la Légion d'honneur. Deuxième déclarant : Louis-Magloire Cottard, âgé de quarante-huit ans, recteur de l'Académie, chevalier de la Légion d'honneur, tous deux voisins du défunt. Les deux déclarants domiciliés.

» Lecture faite, l'officier de l'état civil a signé avec les déclarants. Signé Dutrey, Cottard, l'officier de l'état civil Reuss. »

C'est par erreur que le recueil des discours prononcés à l'occasion de ce décès, porte que F. Cuvier est mort le 17 juillet 1838, tant il est vrai que le genre de documents ou d'actes auquel nous avons eu recours jusqu'ici, a souvent son importance incontestable. C'est pour n'avoir pas consulté ces pièces officielles que bien des erreurs ont passé d'un livre dans un autre.

Nous venons ainsi d'étudier encore une carrière utilement remplie, une existence digne de la plus haute estime, tant sous le rapport de la science que sous le rapport des sentiments du cœur et de la bienveillance rare qui faisait le fond du caractère de notre compatriote.

Le vif éclat répandu par son frère ne mettra jamais à néant celui qui l'aida dans ses travaux, et qui, en maintes circonstances, se sentit pressé de lui rendre le plus beau témoignage,

déclarant qu'il lui était redevable d'observations très-importantes, par exemple, la *Description particulière des dents dans les genres et les sous-genres dans la famille des carnassiers*, article entièrement de F. Cuvier, comme on le voit dans les *Recherches sur les ossements fossiles* par son frère, 4e édition, 1835, t. VII, p. 13-80.

Nous pensons que lorsque F. Cuvier voulut introduire l'enseignement de l'histoire naturelle dans les lycées, il se souvint de la dernière page du *Rapport historique des progrès des sciences depuis* 1789, rédigé par son frère pour la classe des sciences physiques. G. Cuvier s'exprimait ainsi dans le *Resumé* : « Peut-être la première instruction est-elle susceptible de quelque amélioration, par rapport aux sciences naturelles; peut-être le titre commun de professeur de mathématiques, donné à quatre des maîtres de chaque lycée, a-t-il empêché de les examiner assez sur la chimie et l'histoire naturelle, qu'ils doivent enseigner, et vaudrait-il mieux leur partager l'enseignement d'une manière plus spéciale. Mais les nouveaux plans que la sagesse de Votre Majesté médite pour l'instruction publique, remédieront sans doute à ces légers inconvénients (1).

(1) Depuis la présentation de ce rapport, une partie de

» Ce serait une erreur de croire à l'inutilité de ces premières semences jetées dans l'esprit des enfants : outre l'augmentation des chances pour procurer un jour des savants habiles, elles serviront aux jeunes gens, sortis des lycées, qui se proposent d'exercer des professions utiles, et à ceux qui se destinent aux carrières supérieures de la guerre ou de l'administration, en éclairant leur esprit et en le remplissant d'idées et de faits dont ils pourront à chaque instant s'aider dans les travaux de leur état. »

Pour nous, il est évident que F. Cuvier voulut faire l'application de ces vues en s'occupant de cet objet à l'égard des lycées. On peut dire que Rollin et les frères Cuvier se sont rencontrés sur le même terrain.

ces vues a été réalisée par le conseil de l'Université impériale (note du rapport, p. 393, édition in-8°).

NOTES.

Note A, voir page 211.

Visite au cabinet d'anatomie du Muséum de Paris. Tableau du contenu des salles.

Mistress Lee offre la description suivante dans ses *Mémoires sur G. Cuvier*, p. 84-90, que nous ferons suivre d'une autre en forme de tableau.

Pour bien voir la collection, il faut commencer par la salle la plus éloignée de l'entrée principale, celle qui communique avec la demeure de M. G. Cuvier, et qui contient les *mollusques*.

Si nous supposons maintenant que la personne qui examine la collection est étrangère à l'anatomie, voici quelles seront probablement les impressions qu'elle éprouvera à mesure qu'elle parcourra cette longue galerie.

Son étonnement sera d'abord excité en découvrant que des êtres, aussi informes que l'*huître commune*, ont un foie, un cœur, des organes respiratoires, etc.; elle sera frappée des singularités que présentent les habitants de ces coquillages qu'elle a fréquemment rencontrés sur les bords de la mer, et qu'elle ne regardait que comme de simples objets d'amusement ; sa surprise augmentera à la vue de ces nombreux

animaux qui n'existent que dans les corps vivants, et la variété de leurs formes lui fera oublier le dégoût qu'ils pourraient lui inspirer.

Les deux salles suivantes lui offriront ces appareils compliqués que contiennent les êtres d'un ordre supérieur, à l'aide desquels leurs forces se multiplient, et d'où dépend, en un mot, leur existence.

Plus loin, elle verra les *muscles* mêmes qui sont mis en action par ce mécanisme qu'elle vient d'examiner. Mais les *organes des sens* auront auparavant attiré son attention, car elle reconnaîtra parmi eux l'*œil*, qui lui rappellera le plaisir dont elle jouit au moment même; l'*oreille*, source des sensations les plus délicieuses, et souvent des douleurs les plus aiguës; les organes de la *voix*, qui nous servent à communiquer nos pensées; elle connaîtra par quelle raison il se fait que l'homme seul a reçu la faculté de produire ces sons harmonieux qui ravissent nos oreilles, ces accents passionnés qui s'emparent de nos âmes, ces cris de fureur qui nous pénètrent d'effroi, ou ces tons graves et calmes qui accompagnent la communication de quelques pensées sérieuses; car tout est là, et les merveilles, en succédant aux merveilles, mettent celui qui les contemple dans l'impossibilité de décider quelle est celle qui absorbe le plus complétement son attention.

Plus loin, encore, se voient ces parties du corps humain, qui nous causent les plus vives douleurs, les *dents* et la *dentition* dans toutes ses périodes, tant chez l'homme que chez les animaux qui possè-

dent ces organes ; l'on suit les caractères qu'ils fournissent pour la classification, et leurs diverses époques de croissance, depuis la dent cachée dans l'alvéole chez l'enfant qui vient de naître, jusqu'à la mâchoire désarmée, et ne formant plus qu'une masse solide chez le vieillard.

A côté des dents humaines, se trouvent les énormes *molaires* des deux espèces d'*éléphants*, l'ivoire du narwhal, éclatant de blancheur et qui ne jaunit jamais, les armes redoutables du lion et du tigre, et les *incisives* tranchantes des rongeurs.

Quelle ne sera pas la surprise de celui qui croyait la *tête* formée d'un os unique, en voyant que chez les mammifères elle se compose de plusieurs parties, et d'une infinité chez les poissons ! il réfléchira profondément lorsque, dans la suivante, il parcourra toutes les *gradations de l'os frontal*, depuis l'homme supérieur en intelligence au reste de ses semblables, jusqu'à l'animal dont l'instinct se réduit à se procurer sa nourriture.

Il en sera de même lorsque, ayant descendu à l'étage inférieur, il se trouvera entouré de *squelettes humains* de toutes espèces, à partir de Vénus hottentote, jusqu'à l'européenne aux formes gracieuses. Un moment, il sentira se mêler à son admiration pour les œuvres du Créateur, un sentiment de mépris pour cette beauté extérieure qui, jusque-là, avait eu tant de prix à ses yeux ; mais ces sentiments feront bientôt place au respect et à l'étonnement, lorsque la galerie suivante lui offrira les *sque-*

lettes des êtres les plus gigantesques qui vivent à la surface de la terre, ou qui habitent les profondeurs de l'Océan ; là, il contemplera les membres robustes et massifs de l'éléphant, le cou démesuré de la girafe, la lourde masse de la baleine, les nageoires du dauphin, la vigueur du cheval, la force imposante du taureau, l'élégance et la légèreté de l'antilope ; et sortant de là, ou je me trompe fort, il reconnaîtra son insignifiance personnelle dans cet ensemble immense de la création, et demeurera convaincu que Dieu a, dans toutes ses œuvres, adapté les moyens à la fin qu'il s'était proposée. Sans doute aussi, il sortira plein de respect pour l'homme dont les travaux et le génie ont rassemblé et mis en ordre les merveilles qui viennent de passer sous ses yeux, et dont mistress Lee ne donne qu'une faible idée, tout en l'accompagnant avec plaisir dans la visite de ce cabinet, dont le catalogue raisonné fut dressé par Frédéric Cuvier et G.-L. Duvernoy. Des indications plus exactes, au sujet de ce cabinet, nous sont offertes par le *Jardin des Plantes*, bel ouvrage cité plus haut. En voici un court extrait.

Voûte et porte cochère du cabinet d'anatomie comparée. Deux portes sur lesquelles se trouvent des mâchoires inférieures de baleines.

Rez-de-chaussée.

Première salle. Squelettes de mammifères de toutes les dimensions.

Deuxième salle. Squelettes de l'homme.

Premier étage.

Première salle. Têtes osseuses des mammifères.

Deuxième salle. Têtes osseuses des oiseaux, des reptiles et des poissons.

Troisième salle. Choix de squelettes de mammifères.

Quatrième salle. Squelettes d'oiseaux des divers ordres.

Cinquième salle. Squelettes des reptiles.

Sixième salle. Squelettes des poissons (1).

Septième salle. Statue d'homme en plâtre peint et autres figures.

Huitième salle. Préparations des organes de la sensibilité.

Neuvième salle. Préparations des viscères des animaux vertébrés.

Dixième salle. Préparations des animaux invertébrés.

Onzième et dernière salle. Collection phrénologique de Gall.

Ces données ne peuvent qu'être très-utiles aux visiteurs du cabinet d'anatomie du Muséum de Paris fondé par G. Cuvier, et soigné par son frère qu'il chargea d'en dresser un catalogue, comme nous l'avons dit.

(1) Il s'en trouve aussi dans la cinquième salle.

Note B, voir page 214.

Du matérialisme au point de vue des sciences naturelles et des progrès de l'esprit humain, par Bohner, traduit de l'allemand par O. Bourrit, ancien pasteur de Coligny; in-8° de 536 pages, Genève, 1861.

Nous avons donné cet article dans *Le Lien*, journal des Eglises réformées de France, numéro du 21 septembre 1861. Si nous le reproduisons en note ici, c'est parce que nous avons signalé, à la fin du chapitre auquel il se rapporte, le matérialisme dans lequel sont tombés ou vivent beaucoup de naturalistes de l'Allemagne que connaît le monde savant, et qui ont une certaine célébrité pour la plupart.

A mesure qu'on avance dans la lecture du livre remarquable dont le titre est placé en tête de cette note, on est frappé des extravagances et des immoralités auxquelles conduit inévitablement le *matérialisme* qui nie Dieu, regarde l'homme comme un descendant du singe, la raison comme un mouvement de la matière, et on peut à peine concevoir que la terre d'Allemagne soit infestée de systèmes illogiques aussi déplorables et aussi dangereux qui mènent à la banqueroute morale et religieuse. Mais à côté de ces excentricités incroyables, de ces doctrines pernicieuses, de ces poisons subtils plus ou moins délayés ou masqués, on rencontre avec joie d'autres éléments qui viennent combattre et mettre à néant les théories les plus singulières et les plus

fausses. L'auteur élève d'une main ferme le drapeau de la Parole de Dieu, présente sans crainte les enseignements bibliques, montre la vérité qui est en eux, leur puissance sur l'esprit et le cœur de l'homme. Il oppose savants à savants, c'est-à-dire qu'il rappelle les travaux des hommes qui ont vu partout la main d'un Créateur tout-puissant où d'autres n'ont vu qu'un mécanisme aveugle, des atomes crochus et le produit du *fatum* ou hasard, ou bien encore la nature s'essayant à créer ou créant en effet.

Les hommes de science et de foi, les Buffon, les Linné, les Cuvier et combien d'autres, le poëte Gœthe, l'historien Jean de Muller, les physiciens, mathématiciens, médecins et philosophes, Copernic, Kepler, Newton, Euler, Haller, Fichte, Schelling, etc., tous se sont inclinés avec un profond respect devant la vérité et la majesté des saintes Ecritures, tous ont rendu des témoignages précieux en présence d'une demi-science imprudente ou d'une science égarée par l'orgueil de la raison, par l'enflure d'un faux savoir. Dans l'état actuel de la science, on peut poser, comme vérité d'une certitude absolue, l'unité essentielle de l'ordonnance du monde, l'unité de la volonté créatrice dans tous les domaines à nous connus de la création. Pour la science qui embrasse l'ensemble de la nature, il n'est plus possible aujourd'hui de mettre en doute que, dans l'admirable structure de l'organisme animal, aussi bien que dans la majestueuse harmonie

des cieux ou dans l'action commune et régulière de toutes les forces répandues dans la création, il y ait *un* principe créateur et ordonnateur qui applique à certaines fins déterminées les lois qu'il a lui-même établies. C'est de ce principe qu'il est dit, dans l'Ecriture, que nous recevons la vie, le mouvement et l'être; que toutes choses subsistent en lui, par lui et pour lui. A lui soit la gloire aux siècles des siècles!

Les naturalistes les plus éminents des siècles passés et de nos jours ont reconnu dans la création ce principe de vie unique et suprême, et dans leur profonde admiration, ils se sont humblement prosternés devant lui pour l'adorer. Linné déclare, dans son *Systema naturæ*, avoir reconnu la cause première et incompréhensible, l'Etre des êtres, l'agent de tous les mouvements, l'architecte, le conservateur, l'organisateur de l'univers. Qu'on nomme cet être l'ordonnateur, le créateur du monde ou la Providence, ce n'est point se tromper; ces expressions sont parfaitement justes, puisqu'il vivifie et anime tout; c'est le Dieu unique, éternel, infini, qui sait tout. Ce fut là le dernier résultat des études de Linné sur la nature.

Tout prouve qu'une connaissance approfondie de la nature est loin de détourner de Dieu; au contraire, la conviction de l'unité et de la personnalité du Dieu vivant est comme la clef de voûte, le fondement et le faîte de la science de la nature. Plus on agrandira, plus on approfondira le domaine des

sciences naturelles, plus notre cœur devra souscrire avec émotion à ces paroles : « Bénissez l'Eternel, vous, toutes ses armées, vous, ses anges et ses ministres qui faites sa volonté; bénissez l'Eternel, vous toutes ses créatures, dans quelque lieu que vous soyez de sa domination; et toi aussi, mon âme, bénis l'Eternel » (Ps. CIII).

Il y a bien des choses, dans ce livre qui proclame hautement les principes de l'Evangile de Jésus-Christ, qui donne gloire à Dieu, en opposition à tous les prestiges de l'incrédulité la plus séduisante ou la mieux raisonnée. Par exemple, après avoir rappelé que l'homme est, de toutes les créatures terrestres, celle qui vient au monde la plus dénuée de ressources, il montre que Dieu, en lui donnant la raison, l'a amplement dédommagé des autres avantages que les animaux ont sur lui. Que serait l'homme sans la vie de l'esprit? Dix pages substantielles, 212-222, renferment la réponse, en mentionnant les découvertes et les travaux de l'esprit humain, du génie de l'homme dans toutes les sciences et dans tous les arts. Malgré tant de progrès incontestables, les naturalistes et les penseurs profonds confessent que l'esprit humain est loin d'être au bout de ses recherches, qu'il n'est encore qu'au début de sa tâche. C'est à peine si le génie de l'homme a su puiser une goutte dans cet océan de la toute-puissance et de la sagesse divines.

C'est ainsi que la victoire de l'esprit sur la matière est établie par des milliers de faits parfaite-

ment avérés, en sorte que le matérialisme n'a jamais pu élever un système scientifique logique et consistant. Toujours il a été ramené *ad absurdum*, à son cercle vicieux, et toujours il s'est contredit et dissout lui-même, dans les temps les plus reculés, dans l'Inde, la Grèce et dans l'empire romain, à l'époque de Jésus-Christ, à l'époque des persécuteurs de la Réforme, avant et après eux, comme au douzième, au dix-huitième siècle, à l'époque de la Révolution française, et de nos jours, en présence de l'héritage laissé par l'école encyclopédiste et voltairienne.

Il y a longtemps que le monde savant avait besoin d'une pareille apologie du christianisme et de son code. Nous croyons que la vieille comme la nouvelle génération la lira avec intérêt et avec fruit, et reconnaîtra que M. le pasteur Bourrit a bien mérité de tous les vrais amis des sciences, pour lesquels il y a un Dieu dont la puissance créatrice remplit les pages de la sainte Bible, ses révélations ou sa parole. C'est un livre où il y a énormément à apprendre ou à repasser dans son cadre de 536 pages condensées pour le fond. Aussi a-t-il sa place dans le cabinet du savant et de tout homme d'étude que la science de la nature conduit, dans son développement régulier et ses progrès nécessaires, à adorer la sagesse et la souveraine puissance du Dieu vivant qui opère tout en tout.

Les travaux des Cuvier et de plusieurs autres de nos compatriotes tendent sans cesse à montrer le

doigt de Dieu dans les créations vivantes et dans celles qui sont éteintes, dont les traces visibles nous entourent de toutes parts.

Dans un excellent et long article, que M. *Jean Macé* a bien voulu adresser à *L'Industriel alsacien* (1), sur le prospectus du présent ouvrage, ce littérateur de mérite observe, très-judicieusement, que la science conduit si bien à Dieu, que ceux-là même qui se figurent l'en chasser sont forcés de l'y faire rentrer sous un nom quelconque ; puis il ajoute : Il n'y a point d'impiété possible dans l'étude approfondie de la nature.

Note C, voir page 228.

Le Spectacle de la Nature, ouvrage religieux.

Noël-Antoine Pluche, né à Reims en 1688, devint directeur du collége de cette ville, et mourut en 1761. Son *Spectacle de la nature*, ou entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle, ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux et à leur former l'esprit ; 9 volumes, Paris 1764 et 65, avec de nombreuses gravures.

Cet ouvrage renferme des considérations pieuses sur la sagesse divine. Ainsi, l'auteur dit au t. III, p. 541 : « L'histoire naturelle est l'histoire des présents de Dieu : plus nous y faisons de progrès, plus

(1) 21 décembre 1862.

nous comprenons combien nous avons reçu. Le cœur tient dans l'homme le même rang que l'homme tient dans la nature. Tout se rapporte au cœur de l'homme, et le cœur de l'homme rapporte tout à Dieu. » Cette excellente publication ancienne a été traduite et réimprimée dans presque toutes les langues de l'Europe. Pluche est aussi auteur d'une *Histoire du ciel selon les idées des poëtes, des philosophes et de Moïse*, et d'autres ouvrages.

M. Louis Figuier, dans sa publication remarquable sur *La Terre avant le déluge*, où il cite souvent G. Cuvier et son frère, et où il montre l'accord de la science moderne avec les textes de la Genèse ou l'histoire sacrée (p. 358, 359, 365, 366, 370, 371), s'exprime ainsi, *préface*, p. IX : « Il est un recueil qui a fait l'admiration et le bonheur de nos aïeux : c'est le *Spectacle de la nature*, de l'abbé Pluche. Composé par un homme de goût qui était en même temps bon naturaliste, réunissant la solidité du fond scientifique à l'agrément littéraire, le *Spectacle de la nature* n'a pas cessé d'être réimprimé pendant tout le dix-huitième siècle. La longue faveur dont il a joui prouve qu'il répondait à un besoin réel, et qu'un recueil qui présente avec simplicité à la jeunesse toutes les branches des sciences naturelles, est appelé à rendre de grands services dans l'éducation. »

TROISIÈME ÉTUDE.

CHARLES-LÉOPOLD

LAURILLARD.

21 janvier 1783-27 janvier 1853.

TROISIÈME ÉTUDE.

Laurillard.

I.

Son enfance, ses premières études à l'institut de Montbéliard; son talent naissant. Sa jeunesse. Il est gouverneur. Acte authentique de naissance et de baptême de Laurillard. G. Cuvier a-t-il pu oublier son ami?

Souvent nous nous sommes demandé : pourquoi cet homme s'est-il plu dans l'obscurité toute sa vie? Nous croyons que les Cuvier lui doivent une bonne part de leur gloire, et surtout l'aîné. Pourquoi Laurillard n'a-t-il pas marqué davantage dans le monde savant, ne serait-ce que par son crayon? Il n'y a pas d'autre réponse à ces questions que celle-ci : c'est que c'était un esprit humble, attaché au devoir sans bruit, travaillant pour la science dans un sentiment profond d'abnégation. Aussi n'en est-il que plus grand et plus estimable aux yeux des hommes qui n'ont d'autre ambition que de rester

fidèles à la carrière que la Providence leur a ouverte, et dans laquelle ils se sentent guidés par sa main invisible. Il était du petit nombre de ces savants qui ne s'enorgueillissent pas de leur savoir; le travail et la science l'avaient rendu modeste à ce point qu'il confessait que l'esprit humain, loin d'être au bout de ses recherches, n'est encore qu'au début de sa tâche. Il savait que c'est à peine si le génie de l'homme a su puiser une goutte dans cet océan de la toute puissance et de la sagesse divines. L'oubli de son nom dans certains ouvrages importants auxquels il travailla comme préparateur, comme anatomiste et dessinateur, ne fut rien pour lui, parce qu'il savait s'effacer partout, et reconnaissait la supériorité de son maître; mais ses admirateurs impartiaux peuvent bien regretter qu'il en soit ainsi. La postérité conservera un bon souvenir de son dévouement et de son active carrière. S'il est vrai qu'il n'est pas d'usage qu'un professeur cite dans ses écrits ceux qui l'ont aidé dans les préparations de ses cours pendant toute une carrière, il est de toute convenance et de toute justice de rappeler quelquefois, comme ici, tant de services rendus et connus.

« Laurillard a passé sa vie dans le cabinet de Cuvier, travaillant sans relâche à l'ombre du

grand homme, et jouissant sans arrière-pensée de sa gloire, dont il avait fait la sienne propre, non sans raison, car il y était bien aussi pour quelque chose. Si Cuvier l'avait nommé quelque part, cet humble ami, je ne vous en parlerais pas; mais il n'a pas su trouver le temps de mettre en lumière, une seule fois, le nom inconnu de son collaborateur de tous les jours; et c'est d'autant plus mal que Cuvier n'était pas un de ces faux grands hommes, trop peu sûrs de leur gloire pour aimer à la partager » (1).

Tandis que tant d'autres oublient trop facilement et trop vite leur origine, Laurillard s'en est sans cesse souvenu dans un sentiment d'humilité bien louable.

Il appartenait à une famille honorable de Montbéliard, comme va nous l'apprendre un acte authentique. Il naquit rue des Granges, le 21 janvier 1783, ce qu'indique la plaque de la maison où il reçut le jour, et qui fut placée un peu plus tard que celle de G. Cuvier, dont il était devenu le dessinateur, puis l'élève, le disciple, l'ami intime, le collaborateur et le secrétaire. Nous pouvons à peine croire que son nom ne figure nulle part dans les œuvres de

(1) Macé, *Histoire d'une bouchée de pain, lettres sur la vie de l'homme et des animaux*, p. 252.

son maître, ni dans les Fossiles, ni dans l'Anatomie comparée. Nous allons plus loin : si l'oubli est volontaire, nous le trouvons injuste et déplorable ; ou bien est-ce nous qui n'avons pas cherché suffisamment pour éclaircir ce point? Peut-être ; et si cela est, nous nous empresserons de faire amende honorable à la mémoire du grand Cuvier, et nous nous efforcerons de rétablir les faits et les textes dans toute leur intégrité, de rendre témoignage à la vérité publiquement, devant le monde savant. On verra bientôt que G. Cuvier n'a point oublié *son* Laurillard, puisqu'il lui légua tous ses dessins d'anatomie, à la charge par lui d'en provoquer, par tous les moyens en son pouvoir, la prompte publication. Mais les ressources personnelles de son ami ne lui ayant pas permis de l'entreprendre de suite, ce ne fut qu'en 1848 que M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, voulut que ce projet fût réalisé. C'est ce que nous apprend une *Note préliminaire*, signée Laurillard, qui se trouve en tête de l'*Anatomie comparée*, *recueil de planches de myologie* (1), *dessinées par Georges Cuvier, ou exécutées sous ses yeux par M. Laurillard, publié sous les auspices de M. le ministre de l'instruction publique*

(1) La myologie est l'étude et la science des muscles.

et sous la direction de MM. Laurillard, conservateur du cabinet d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle, et Mercier, statuaire (1).

Nous reproduirons ci-après cette *Note*, digne d'attention sous tous les rapports. En attendant, rappelons que le nom de Laurillard figure au nombre des douze disciples qui ont publié la belle édition du *Règne animal*, que nous avons mentionnée dans notre première Etude, p. 166.

Les premières études de Laurillard à l'*Institut* (2) de sa ville natale, furent assez remarquables, surtout sous le rapport du dessin. Aussi quelques familles désirèrent-elles bientôt l'avoir pour instruire leur fils. L'aîné de la nombreuse famille de feu P.-L. Sahler nous disait, il y a quelque temps, que Laurillard faisait des croquis d'animaux d'une pose admirable, qu'il imitait parfaitement tout objet, plantes, oiseaux, quadrupèdes. Il était facile de présumer qu'un jour il serait capable de quelque chose, placé dans un milieu propre à développer son talent naissant. Ensuite il devint précepteur d'un jeune

(1) Un exemplaire de ce bel ouvrage, grand in-folio, a été donné à la Société d'émulation de Montbéliard par M. Bixio, à qui elle doit une bibliothèque entière. A côté de la bibliothèque de la ville de Montbéliard se trouve la *Bibliothèque-Bixio*; propriété de ladite société.

(2) Note A à la fin de cette Etude sur l'*Instruction à Montbéliard*.

homme bien connu dans sa ville natale, et dont il est maire aujourd'hui depuis nombre d'années. Si les parents de Laurillard avaient eu de la fortune, ils auraient pu pousser leur fils aux études; mais il n'en était pas ainsi, comme nous le révélera le document suivant, extrait des registres de la paroisse du Faubourg, déposés à la mairie de Montbéliard.

« Charles-Léopold, fils de Charles-Jérémie Laurillard, faiseur de bas au métier (1), bourgeois de Montbéliard, et d'Elisabeth Sircoulon, sa femme, naquit le 21 janvier 1783, à une heure du matin, et fut baptisé le 24e suivant dans l'église du Faux-bourg dudit Montbéliard, par le sous-crit, pasteur de la dite église; son parrain fut le sieur Charles-Léopold duVernoy, licencié es Loix, avocat, secrétaire, registrateur et auditeur des comptes adjoint, bourgeois de Montbéliard, et sa marraine dame Cathérine Rohner, épouse de Monsieur Jean-Rodolphe Faesch, capitaine au service d'Angleterre, pour sa fille Sara Cathérine

» Signé F. C. duVernoy » (2).

(1) C'était l'une des professions spéciales des habitants de Montbéliard à cette époque. Nous indiquerons dans une autre Etude les différents corps de métiers qui existaient dans cette ville.

(2) F.-C. Duvernoy, pasteur du faubourg, de 1749-1783, année de son décès.

Les parrains de distinction qu'eut Laurillard prouvent l'honorabilité de sa famille, l'estime dont elle jouissait; aussi trouva-t-elle de l'aide pour lui permettre d'envoyer ce fils à Paris, avec l'espérance qu'il y ferait son chemin, vu ses dispositions extraordinaires pour le dessin et la peinture, bien secondées par les leçons que lui avait données M. le juge de paix Jeanmaire.

II.

Laurillard à Paris : ses rapports avec la famille Cuvier. Son éloge de Georges.

Avant son départ, Laurillard laissa quelques souvenirs de son talent, entre autres une bonne miniature de M. l'avocat Fallot (1),

(1) Chaque semaine, plusieurs de nos compatriotes se réunissaient l'un chez l'autre pour s'occuper de l'histoire du pays de Montbéliard. C'est ainsi que Samuel-Frédéric Fallot a laissé des *Notes manuscrites sur la ville de Montbéliard*, dont il sera fait mention plus bas. Le père du juge de paix Duvernoy, ainsi que M. Boigeol de Stuttgart, que nous avons connu et qui s'est occupé de Mandeure, faisaient partie de ces petites réunions auxquelles d'autres ont succédé. Il existe plusieurs copies de l'*Essai sur l'histoire de l'ancien comté de Montbéliard, rédigé par une société d'hommes de lettres à Montbéliard.* « Ce travail, dit M. Boigeol, a été interrompu par l'invasion révolutionnaire des Français à Montbéliard. » M. l'architecte Wetzel possède ces manuscrits. Il vient d'être donné un exemplaire de cet *Essai* à la Société d'émulation par M. Sahler, ancien percepteur; il est incomplet, commence à l'an 593 et va jusqu'à 1324.

père de M. Fallot, ancien pharmacien. Elle est d'une ressemblance parfaite et d'une exécution qui annonçait que le jeune homme pourrait un jour donner un artiste. Mais la Providence allait lui ouvrir une autre carrière plus humble et peut-être plus utile.

Dès 1804, Laurillard fut attaché à G. Cuvier qu'il aida dans ses travaux anatomiques, et qu'il accompagna dans ses courses et ses voyages scientifiques en Italie, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, comme aussi dans les missions particulières qui lui étaient confiées. Leurs cœurs et leurs caractères se connaissaient si bien, que personne ne fut plus à même de se présenter au concours ouvert par l'Académie de Besançon pour l'éloge de G. Cuvier. Ce Mémoire obtint, le 24 août 1833, une médaille d'or d'une valeur double de celle qui avait été promise; elle fut de 400 francs, vu le mérite du travail. Laurillard choisit cette épigraphe dans le *Recueil des éloges historiques de Cuvier* : « La vie des savants nous enseigne à chaque page que les grandes vérités n'ont été découvertes et établies que par des études prolongées, solitaires, dirigées constamment vers un objet spécial, guidées sans cesse par une logique méfiante et sévère. » Il nous semble que nous pouvons reproduire ici quelques passages du rapport remarquable de

M. Genisset, alors secrétaire perpétuel du corps savant qui a si justement récompensé le travail du fils du *faiseur de bas au métier, di tchasnie.*

« Cet éloge, dit-il, offre deux parties très-distinctes. Dans la première, après avoir montré G. Cuvier comme un de ces génies créateurs que la Providence fait paraître à de rares époques, pour agrandir l'intelligence de l'homme et le rapprocher du but de sa destinée, l'écrivain trace rapidement ce que l'Aristote (1) des temps modernes a fait pour trois branches de la science naturelle qu'il a spécialement illustrées, la zoologie, l'anatomie comparée et l'histoire de la terre.....

» Quant à la seconde partie, il la consacre à retracer les travaux administratifs de ce savant, dans les places éminentes auxquelles il a été appelé, et où son génie a développé une activité nouvelle et de nouveaux moyens de puissance.....

» Cuvier arriva, d'accord avec les saintes Ecritures, à cette conséquence que, s'il existait des hommes avant cette époque qu'il fait remonter à cinq ou six mille ans, ce n'était point sur le sol actuel, mais sur un sol disparu par une catastrophe qui n'aurait épargné que quelques in-

(1) Voir le commencement de notre première Etude, p. 38.

dividus des diverses races répandues aujourd'hui sur la surface du globe.... » (1)

Laurillard indique ainsi les titres de Cuvier :

« De suppléant, il est devenu professeur au collége de France, membre de l'Institut, l'un de ses premiers secrétaires temporels et son secrétaire perpétuel, inspecteur des études, conseiller de l'Université impériale, maître des requêtes, conseiller d'Etat, grand officier de la Légion d'honneur, l'un des quarante de l'Académie française, membre honoraire de l'Académie des inscriptions, membre de toutes les sociétés savantes du monde, enfin pair de France.... »

Au sujet du Tableau des progrès des sciences depuis 1789 jusqu'en 1808, qui nous est connu par notre première Etude, l'auteur du Mémoire dit :

« C'était pour répondre à une vaste pensée de Napoléon, qui voulait mesurer, en quelque sorte, tout ce qu'avait produit le grand mouvement imprimé vers cette époque à tous les esprits ; et l'on peut hardiment affirmer que la hauteur d'exécution de cet écrit égale l'élévation de vues qui l'a dicté. Enchaînement des faits, exactitude dans

(1) Le déluge d'après la Genèse, VI-VIII. A la fin de cette Etude nous offrons une note B sur *L'autorité et la puissance de la Bible en matière de science*.

l'usage des travaux d'autrui, clarté inexprimable dans l'aperçu qu'il en donne, sagesse avec laquelle il distribue à chacun ce qui lui est dû, tout concourt à placer cet ouvrage au premier rang de ceux que nous possédons sur l'histoire des sciences.... »

La supériorité de cet éloge à lui seul montre la supériorité d'intelligence de son auteur, et personne ne pouvait mieux que lui apprécier l'homme avec lequel il avait continuellement vécu, qu'il avait beaucoup aidé dans ses œuvres les plus importantes, surtout dans son Anatomie comparée.

Deux des membres de la Société d'émulation de Montbéliard se sont empressés de faire la biographie de notre compatriote, quelque temps après sa mort; ce sont MM. le docteur Oustalet (1) et le professeur Clément Duvernoy. Celle de ce dernier ayant paru plus complète, a été insérée au Rapport de 1854; l'autre ne le méritait pas

(1) Le docteur Oustalet, de Montbéliard, est auteur d'un *Résumé de l'histoire de la médecine*, 1835. Lorsque parut ce petit livre intéressant, il était question de fonder des chaires d'*Histoire de la médecine*. Si ce projet se fût réalisé, M. Oustalet avait l'intention de se présenter au concours, et nous osons croire qu'il aurait réussi, connaissant sa grande facilité d'exposition, son amour du travail, et son livre indiquant qu'il possédait bien la matière. A la page 13, M. Oustalet dit que le *Cours d'histoire des sciences naturelles*, de M. Cuvier, lui a été du plus grand secours.

moins, mais il fallait ménager les frais et éviter un double emploi, comme l'a parfaitement senti le docteur Oustalet lui-même, qui a rendu un juste et chaleureux hommage à notre compatriote, si remarquable par son beau caractère.

III.

Note préliminaire de l'Anatomie comparée, dont G. Cuvier laissa le soin de la publication à Laurillard.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

« Je lègue à M. Laurillard tous mes dessins
» d'anatomie, soit ceux qu'il a faits, soit ceux
» que j'ai faits moi-même, à la charge par lui
» d'en provoquer, par tous les moyens en son
» pouvoir, la prompte publication. »

Telles sont les paroles testamentaires que M. Cuvier dictait le 10 mai 1832, car déjà son bras paralysé ne lui permettait plus d'écrire.

Depuis l'année de sa mort jusqu'en 1845, je n'ai pas cessé de travailler avec son neveu, M. Frédéric Cuvier, à la publication des trois premiers volumes de la seconde édition des *Leçons d'anatomie comparée*. J'avais espéré

pouvoir publier en même temps les dessins qui m'étaient légués, mais j'ai été arrêté longtemps par d'insurmontables difficultés : il ne se trouvait pas d'éditeur qui consentît à se charger seul de la publication d'un recueil de planches aussi considérable, et je ne pouvais penser à l'entreprendre avec mes ressources personnelles. Enfin, en 1848, M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, m'a mis à même, en m'assurant, par un arrêté du 16 février, le généreux appui du gouvernement, de réaliser un projet trop longtemps poursuivi en vain. Il m'a adjoint par le même arrêté, pour la partie artistique de mon travail, M. Mercier, statuaire, dont il connaissait la profonde admiration pour les travaux de M. Cuvier, et dont la collaboration assure aux planches de cet ouvrage l'exécution la plus soignée.

Les dessins qui sont mis sous les yeux du public étaient destinés par M. Cuvier à accompagner l'édition d'un grand traité d'anatomie comparée, dont les cinq volumes de ses *Leçons* n'étaient considérés par lui que comme un abrégé, et qu'il se proposait de publier après avoir terminé l'*Histoire naturelle des poissons*. Un grand nombre de ces dessins ont été faits par lui-même ; les autres ont été exécutés par moi sous ses yeux, et je me suis efforcé de

suivre, autant que je l'ai pu, les leçons de ce grand maître (1).

Je dois dire que les planches qui composent cet ouvrage sont consacrées pour la plupart à des dessins de myologie. Cette partie de l'anatomie comparée paraissait à M. Cuvier avoir été trop négligée par les iconographes; et, en effet, on ne peut se faire une idée exacte des muscles que par les figures : non-seulement leur simple description devient, par la longueur et la monotonie des détails, extrêmement fatigante; mais de plus, elle ne peut faire saisir à l'esprit cet aspect d'ensemble, qui seul donne une idée de la configuration de l'animal.

Les muscles méritent d'ailleurs au plus haut degré l'attention des anatomistes et des physiologistes, comme complément de l'appareil de la sensibilité, car la sensibilité se manifeste surtout par le mouvement volontaire dont les muscles sont les organes.

(1) Je dois ajouter que mes premiers dessins ont été exécutés sur les préparations de M. de Blainville qui, à l'époque où ils ont été faits, était associé aux travaux anatomiques de M. Cuvier (Laurillard).

M. de Blainville naquit le 17 février 1777. Cuvier lui confia les suppléances de ses chaires, au collége de France, puis au Muséum. La Faculté des sciences le nomma professeur d'anatomie et de zoologie. En 1832, il fut appelé à succéder à Cuvier. Le 1er mai 1850, il termina sa carrière. Son éloge a été lu par M. Flourens à l'Académie des sciences, séance du 30 janvier 1854.

Les os sont une partie intégrante des organes du mouvement, mais en qualité seulement de poulies, de leviers et de pivots, destinés à régler la direction de l'action musculaire et à lui donner de la précision. Ceux-ci constituent donc les organes essentiels et actifs du mouvement, et ils complètent la forme générale du corps des animaux vertébrés, ébauchée par leur squelette.

Nous ne répéterons point ici ce qui a été dit dans les *Leçons d'anatomie comparée*, sur la structure et les propriétés des muscles, ainsi que sur leurs insertions; nous ne présenterons que quelques réflexions sur leur importance pour ce que l'on est convenu d'appeler l'anatomie philosophique.

Jusqu'à présent les auteurs qui se sont occupés de cette branche de la science de l'anatomie ont porté leurs spéculations principalement sur les différentes parties du squelette, sans doute à cause de la facilité que donne aux observateurs la permanence de la forme des os; mais les muscles, qui offrent un degré d'organisation plus élevé que les os, lesquels ne sont que des organes passifs, nous paraissent devoir donner des résultats encore plus certains.

Les figures de myologie que contiendra cet

ouvrage démontreront, nous le pensons, à l'égard des muscles, comme on l'a démontré à l'égard d'autres organes, qu'il y a pour tous les animaux vertébrés un même plan général modifié dans chacune de leurs classes, et elles pourront conduire à conclure que tous les animaux d'une même classe, même les derniers ou les moins parfaits, sont pourvus à l'état embryonnaire de tous les muscles que l'on observe dans l'animal le plus parfait de la classe, et que c'est par l'inégal développement des parties de l'appareil de la locomotion dans le plan primordial que se manifeste la différence d'un animal à l'autre.

On sait déjà, en effet, que le nombre des os des fœtus est plus considérable que celui des animaux adultes, et que dans chaque classe ce nombre est sensiblement le même. Il en est ainsi du moins pour la tête et les membres, parties du squelette que j'appellerai essentielles sous ce rapport, car les os de l'épine ou les vertèbres varient considérablement en nombre; mais le plan général n'est point altéré par la multiplicité des vertèbres, chacune d'elles étant toujours composée des mêmes éléments, et dès lors la variation de leur nombre n'apportant quelque changement que dans la longueur de l'axe du corps.

Ce qui est vrai des os l'est aussi des muscles. Or je dis que dans le développement des organes de la locomotion, le travail qui s'opère ne consiste pas, soit à former, comme le veut la théorie de l'épigénèse, soit à grossir, comme le veut la théorie d'après laquelle l'embryon serait un diminutif de l'animal parfait, le nombre d'os et de muscles propres à chaque espèce, mais, au contraire, à composer ce nombre et à le tirer des éléments communs déposés et préexistants dans le plan primitif, soit que chacun de ces éléments communs ou de ces noyaux d'organes se développe distinctement, soit que deux ou plusieurs se réunissent pour ne former qu'un seul organe, soit enfin que quelques-uns s'atrophient ou s'arrêtent dans leur évolution, ou disparaissent même tout à fait. Ceux qui ne disparaissent pas complétement, restent à l'état de simples vestiges, et ne servent pas plus à l'animal que s'ils n'existaient pas. On sait que de tout temps les naturalistes et les philosophes se sont occupés de ces vestiges sans avoir réussi à en donner une explication quelque peu satisfaisante.

Il est, en effet, remarquable que les muscles qui, comme nous venons de le dire, ont un degré d'organisation plus élevé que les os, disparaissent plus tard que ceux-ci. Ainsi, dans

tous les mammifères, il existe un long abducteur (1) du pouce, quoiqu'il n'y ait plus, comme dans les atèles (2) et les hyènes, par exemple, qu'un vestige de ce doigt, ou quoique ce doigt ait entièrement disparu, comme dans le cheval et les ruminants (3). A la vérité, on ne trouve point de supinateurs distincts dans ces derniers animaux, mais les fibres de ces muscles étant longitudinales et parallèles à celles des radiaux, elles se sont confondues avec les fibres de ces derniers muscles, tandis que le rond pronateur (4), dont les fibres ont une direction presque transverse, existe encore d'une manière assez marquée.

Nous avons dans la colonne vertébrale un exemple frappant à l'appui de ce que nous ve-

(1) Abducteur, muscle qui fait mouvoir en dehors certaine partie.

(2) Espèce de singe.

(3) Dans certaines monstruosités, on a trouvé encore des os et des vaisseaux là où les muscles et les nerfs manquaient. Mais les monstruosités qui fournissent de bons renseignements relatifs à la greffe animale lorsqu'elles se composent de deux individus plus ou moins soudés ensemble, peuvent rarement, dans leurs parties atrophiées, fournir des éclaircissements sur le développement normal de l'organisation. En effet, dans le premier cas, la nutrition est régulière, et le contact seul des fœtus les a forcés de se greffer par approche, tandis que dans le second cas, elle est irrégulière, par suite de quelque cause mécanique ou morbifique, et par conséquent impropre à nous montrer sa marche normale (Laurillard).

(4) Muscle du coude.

nons de dire, touchant l'identité du plan général sur lequel sont construits à l'état embryonnaire les animaux d'une même classe, dont le développement s'opère ensuite sur les plans secondaires qui constituent les familles, les genres et les espèces. Dans tous les animaux parfaits qui n'ont point de queue, l'embryon ou même le fœtus en avait une, et souvent très-développée. Ainsi, les batraciens anoures, dans leur état de larve ou de têtard, ont une forte queue qui est absorbée à mesure que les pattes se développent. L'embryon de l'homme est dans le même cas. Or, pourquoi dans l'homme cette queue se serait-elle formée pour disparaître promptement, si elle n'avait pas fait partie du plan primitif, qui était le même pour lui que pour les autres vertébrés? Pourquoi un abducteur du pouce chez des animaux où le pouce n'existe pas, si la main de tous les mammifères n'avait pas primitivement cinq doigts? L'abducteur du pouce étant un muscle propre et à fibres trop transverses pour qu'elles aient pu se réunir à celles des extenseurs, il est resté, quoique le pouce ait disparu; des traces du rond pronateur existent encore dans des animaux chez lesquels il n'y a plus de pronation possible. Dans ses *Ossements fossiles*, M. Cuvier, au chapitre des rongeurs, annonce que, chez le cochon

d'Inde, les dents de lait tombent et sont remplacées avant la naissance; les phases de la première et de la seconde dentition s'accomplissent donc pendant que l'animal est encore dans la matrice. Pourquoi ces dents qui ne doivent jamais servir paraissent-elles, si ce n'est que chez les mammifères (du moins chez ceux qui ont plus de trois molaires à chaque mâchoire) il existe et il doit exister deux dentitions, même quand la première ne doit point avoir d'usage? En l'absence d'une pareille loi, cette première dentition serait incompréhensible (1).

On sait que M. Geoffroy Saint-Hilaire a découvert, dans l'os maxillaire supérieur de la baleine, une rangée de dents simples comme celles des dauphins, qui disparaissent avant d'avoir percé l'os. Nous croyons en avoir aperçu également dans la mâchoire inférieure, qui disparaissaient plus tôt encore que celles de la mâchoire supérieure, et si nous ne nous trompons, il en existe dans les mâchoires des fœtus de ta-

(1) M. Cuvier pense que les rongeurs qui n'ont, comme les rats, que trois molaires à chaque mâchoire, n'ont point la première dentition, et que ces dents représentent les arrière-molaires des autres animaux; mais on peut croire que chez ces rongeurs la première dentition est très-éphémère et qu'elle a échappé jusqu'ici aux observations (Laurillard).

manoir, et même dans l'os incisif des fœtus des ruminants. Or, pourquoi ces organes ont-ils eu un commencement de développement qui ne s'est pas continué, si les germes de ces dents ne faisaient point partie du plan primitif et si le plan secondaire n'avait pas exigé qu'elles disparussent ?

Le développement des organes de locomotion proprement dits marche donc, chez les animaux vertébrés, du composé au simple, c'est-à-dire que le nombre des os et des muscles diminue, soit par la fusion de deux ou de plusieurs en un seul, soit par leur disposition plus ou moins complète. On remarque le contraire dans les organes de la nutrition : ceux-ci, de simples qu'ils étaient d'abord, se compliquent ; ainsi le canal alimentaire, qui n'était en premier lieu qu'un tube étendu directement de la bouche à l'anus, se renfle bientôt supérieurement pour constituer l'estomac, il s'allonge, se ploie en divers sens et forme enfin toutes les parties plus ou moins compliquées qu'on lui connaît dans toutes les espèces.

En y réfléchissant, on trouvera qu'il ne pouvait en être autrement. Un estomac, un cœcum, un gros intestin peuvent se former par l'expansion d'une partie du tube intestinal ; mais les os et les muscles ne peuvent point naître les

uns des autres, puisqu'ils ne forment point, comme les intestins, un tout continu; ce sont autant de pièces d'un mécanisme, et les lois de la nutrition se prêtent plus facilement au développement de certaines pièces, à l'atrophie de certaines autres ou à leur élimination par voie d'absorption, qu'à la formation une à une du nombre des pièces nécessaires à chaque espèce.

Cette fusion de certaines pièces en une seule par l'effet du développement de l'animal, ou même leur disparition complète, se remarque aussi chez les animaux articulés. M. Audoin (1) a montré que les pièces qui composent les segments du test des crustacés et des insectes, se comportent comme les os et les muscles des animaux vertébrés, et M. Edwards (2) a constaté qu'à une certaine période de la vie des crustacés, le nombre des segments, pour le plus grand nombre, était le même, et montait à vingt et un (3).

(1) Entomologiste distingué qui a travaillé à la grande édition du Règne animal de Cuvier.

(2) Edwards (Henri-Milne), d'origine belge, né à Bruges en 1800, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine de Paris, professeur d'histoire naturelle au lycée Henri IV, puis au Muséum et à la Faculté des sciences, dont il est aujourd'hui le doyen; successeur de Cuvier à la section d'anatomie et de zoologie. Il a publié beaucoup d'ouvrages d'histoire naturelle, de cahiers, d'articles, etc.

(3) On peut objecter que dans certains animaux articulés, dans les myriapodes, par exemple, au sortir de l'œuf,

Nous admettons donc que les embryons, dans chaque embranchement et même dans chaque classe, ont virtuellement et en germe les éléments de toutes les pièces qui peuvent constituer l'espèce la plus complète, et que les différences qu'on verra plus tard constituer les espèces, sont l'effet du développement particulièrement propre à chacune d'elles. Or, d'où vient ce développement propre de chaque espèce, si ce n'est de la nature du mouvement imprimé au germe par la fécondation?

En énonçant qu'il existe pour les animaux vertébrés un plan général modifié dans chacune de leurs classes, je ne fais que reproduire l'opinion de M. Cuvier, qui a admis, pour chacune des grandes divisions du règne animal qu'il appelle embranchement, un plan général dont les divisions ultérieures de l'embranchement ne sont

le nombre des segments est moins grand qu'il ne le sera plus tard, et que le nombre des articulations des pattes n'est point encore complet; mais outre qu'il s'agit ici d'une sorte de métamorphose, on pourrait comparer sous ce rapport l'enveloppe extérieure de ces animaux au tube intestinal des animaux vertébrés, qui s'allonge et se segmente en plusieurs parties par l'effet du développement. On doit en dire autant du nombre des plaques des oursins et des pièces des étoiles de mer, qui augmente à mesure que l'animal grandit. N'oublions pas qu'il s'agit ici de l'enveloppe extérieure de la peau et non d'un squelette intérieur et de ses muscles. Dans tous les cas, ceci dénoterait une profonde différence entre les animaux vertébrés et les animaux invertébrés (Laurillard).

que des modifications assez légères (1). Je suis, ainsi que lui, bien loin de croire à une unité de plan ou de composition pour tout le règne animal.

A cet égard sans doute l'évidence frappe les yeux de quiconque ne subit pas l'influence d'idées préconçues, de quiconque a quelques connaissances de la structure d'un vertébré, d'un mollusque, d'un insecte ou d'un zoophyte; mais à ceux que séduit l'unité de composition, ne pourrait-on pas opposer avec avantage l'exemple du monde inorganique et leur faire remarquer que si, pour les cristaux qui ne nous montrent que des formes géométriques régulières, la nature a jugé nécessaire d'employer six systèmes cristallins, six plans, à plus forte raison n'a-t-elle pas dû se borner à un seul plan pour les animaux qui présentent des formes extérieures si variées, des arrangements intérieurs si divers, et où se rencontrent toutes les sortes de courbes. M. Cuvier a admis quatre plans généraux, quatre systèmes zooniens, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et il ne serait pas impossible que l'on fût obligé par la suite d'en admettre un plus grand nombre.

(1) Cuvier, *Règne animal*, 2e édit., t I, p. 48 (Laurillard).

Mais nous pouvons pousser plus loin encore cette comparaison entre les deux règnes et rechercher si, de même que nous voyons le plan ou système des animaux vertébrés se modifier pour chaque classe, les systèmes cristallins ne nous offriraient pas quelque chose d'analogue. Or, les systèmes cubique, prismatique carré, rhomboïdal droit et rhomboïdal oblique ne sont, après tout, que des modifications légères d'un même système, donnant chacune un grand nombre de formes secondaires qui leur sont propres. Ce phénomène ne peut-il pas nous servir à nous faire concevoir comment de légères modifications du plan général des animaux vertébrés ont pu donner les types des mammifères, des oiseaux, des reptiles et des poissons?

Osons encore avancer et nous demander si la cristallographie ne nous aiderait pas à comprendre la production des espèces par la modification d'un même plan primitif; or, de même que toutes les formes cristallines dérivées ou secondaires sont dues à une force inconnue que M. Haüy (1) a nommée loi du décroisse-

(1) Haüy (l'abbé), minéralogiste, né en 1743 au bourg de Saint-Just (Oise), mort en 1822, était fils d'un tisserand. Il fut d'abord régent de cinquième au collége de Navarre. Il créa la science de la cristallographie, et publia ses premiers Mémoires en 1781. Il fut nommé professeur adjoint de botanique au Jardin des Plantes, puis conservateur du

ment, par laquelle les lames de matière cristalline qui se déposent sur un noyau, décroissent soit par leurs bords, soit par leurs angles, d'une manièrè constante et régulière, et font naître ainsi de nouvelles facettes, de nouvelles formes, de même on pourrait admettre que les formes animales d'un même système zoonien, comparable au noyau d'un système cristallin, sont dues au mouvement spécial d'évolution ou de développement imprimé par la fécondation, lequel fait prendre au plan primitif, selon les lois propres à chaque espèce, toutes les modifications ou formes secondaires possibles.

La cause efficiente des formations animales est aussi inconnue que celle des formations cristallines; mais comme dans les êtres organisés on voit cette force agir après l'acte de la fécondation, on peut se croire fondé à dire qu'elle réside dans cet acte. Cette cause efficiente ou cette force se transmettant dans les êtres organisés de génération en génération, il arrive par là que les descendants ressemblent aux aïeux, non-seulement comme espèces, mais comme familles ou variétés dans les espèces qui subissent l'influence de climats

cabinet des mines en 1794, enfin professeur de minéralogie au Muséum d'histoire naturelle en 1802. La science lui doit plusieurs ouvrages importants.

très-divers ou l'action puissante de l'homme.

Dans les corps bruts, cette cause efficiente se manifeste chaque fois que les substances cristallisables sont placées dans certaines circonstances, et si ces circonstances sont identiques, les formes des cristaux sont absolument semblables.

Nous bornons là ces quelques aperçus sur l'importance de la myologie pour la philosophie anatomique et sur les résultats que peut donner son étude comparative. Nous nous réservons d'indiquer, dans les explications des planches, les aperçus nouveaux que l'occasion nous fera rencontrer.

Plusieurs des animaux qui ont servi à nos myologies ayant été dépouillés rapidement pour en livrer la peau au laboratoire de zoologie, il n'a pas toujours été possible de ménager suffisamment les muscles superficiels, et de donner avec exactitude, dans toutes les espèces figurées, soit les muscles peauciers, soit ceux de la face et des oreilles.

Nous suivons la nomenclature des *Leçons d'anatomie comparée* de M. Cuvier, qui est celle qu'il a lui-même inscrite sur ses dessins. M. Strauss (1) en a proposé une autre dans son

(1) Anatomiste distingué, auteur d'un livre intitulé : *Anatomie du hanneton.*

Anatomie du chat, ouvrage récent et complet sous le rapport des os, des ligaments et des muscles; mais les nouveaux noms qu'il a formés ne sont pas aujourd'hui assez généralement connus, pour que nous n'ayons pas préféré nous en tenir à la nomenclature ancienne qui est tirée de celle de l'homme.

Pour éviter de surcharger nos dessins en écrivant sur chaque muscle le nom qu'il porte, nous nous bornerons à le désigner par une lettre ou un chiffre; et comme ces muscles sont plus nombreux que les lettres de l'alphabet, nous répéterons ces lettres autant de fois qu'il y a de régions différentes; ainsi, chaque région aura son alphabet, de telle sorte que la lettre *a*, par exemple, pourra être appliquée à l'un des muscles de la face, de l'épine, du membre antérieur et du membre postérieur, sans qu'il y ait de confusion. Afin de mettre encore plus de clarté, nous désignerons les muscles de la peau par des chiffres; ceux de la face par des lettres anglaises; ceux de l'épine par des caractères antiques; ceux de l'épaule, du bras et de l'avant-bras, de la cuisse et de la jambe par des caractères romains; ceux des mains et des pieds par des caractères grecs; ceux du tronc ou des côtes par des chiffres; ceux de l'oreille par des majuscules grecques. Pour les parties

qui nécessiteraient une explication spéciale, nous nous servirons de majuscules anglaises ou de signes particuliers. Le même muscle sera toujours désigné par la même lettre, de sorte que la légende que nous mettons à la suite de cet avertissement, et qui donne le nom des muscles avec la lettre qui les désigne sur chaque dessin, servira pour toutes les planches.

Le texte de cet ouvrage sera court; il se bornera à faire remarquer les particularités qu'offrira l'anatomie de l'animal qui y sera représenté. Au Jardin des Plantes, le 20 décembre 1849.

Signé LAURILLARD.

Nous n'avons pas hésité de reproduire dans son entier cette introduction à l'ouvrage si remarquable dont G. Cuvier confia la publication à son plus intime ami, parmi les savants, après son excellent frère, et avec le médecin Duvernoy auquel nous allons consacrer une étude. Cette publication extraordinaire, faite sous le patronage et par ordre du gouvernement, ne se trouvant que dans quelques bibliothèques exceptionnelles, une foule de nos lecteurs n'auraient jamais eu sous les yeux cette *Note préliminaire*, si elle ne leur eût été offerte ici.

Lorsqu'il est possible de faire sortir un instant la science de son sanctuaire, un plus grand

nombre ont le bonheur de jouir de ses bienfaits. Cet ouvrage fera passer à la postérité la plus reculée le nom du savant modeste qui fut chargé, par testament mémorable, de le mettre au jour. On le trouve ainsi annoncé dans les catalogues : *Anatomie comparée*, recueil de planches dessinées par Georges Cuvier ou exécutées sous ses yeux par Laurillard, publié sous les auspices de M. le ministre de l'instruction publique et sous la direction de MM. *Laurillard* et *Mercier*, 24 livraisons de 14 planches chacune, avec texte; chaque livraison 14 fr.

IV.

Décès de Laurillard. Eloge sur sa tombe ou discours inédit du médecin Duvernoy. Acte authentique.

Après une carrière utilement remplie, avec une abnégation rare et une humilité plus rare encore, Laurillard fut rappelé de ce monde le 27 janvier 1853, à l'âge de soixante et dix ans moins sept jours.

Un homme qui l'avait bien connu, qui avait su apprécier son cœur et qui avait travaillé avec lui, prononça sur sa tombe un discours dont un extrait seulement, la partie scientifique, a

été publié dans quelque feuille; du moins c'est ce qui nous a paru à la première vue du manuscrit. Nous l'avons eu entre les mains dans son entier avec les ratures de tout ce qui ne se rattachait pas directement aux études de Laurillard. Cet éloge, prononcé à ses obsèques le 29 janvier, sera pour nos lecteurs comme un résumé substantiel excellent et riche en choses très-intéressantes. Nous devons la communication de ce document à l'obligeance du docteur Oustalet, auquel M. Duvernoy l'avait envoyé avec empressement, lorsque la demande lui en fut faite pour la biographie dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, et où il en a été donné un ou deux passages seulement. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire en entier ce discours, non-seulement à cause de celui qui en est l'objet, mais parce qu'il dévoile des sentiments religieux que nous aimons à trouver accentués dans la bouche d'un savant.

« L'âme immortelle qui animait, il y a peu d'heures, les restes périssables que l'on vient de descendre dans la poussière, s'est détachée subitement de ce corps, pour habiter désormais la demeure céleste que son miséricordieux Créateur et Sauveur lui a préparée. Cette longue vie terrestre a été en exemple à tous ceux qui ont pu en être les témoins. Pour moi qui l'ai

connu dans toutes ses phases, qui lui étais attaché par un demi-siècle d'estime et d'amitié réciproques, j'ai compris le devoir d'en raconter quelques traits dans ce moment suprême, malgré l'abattement profond où me jette cette triste et irréparable séparation.

» M. Charles-Léopold Laurillard, garde du cabinet d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle, chevalier de la Légion d'honneur, membre de la Société géologique de France, de la Société philomatique de Paris, et de plusieurs autres sociétés savantes françaises et étrangères, est né, le 21 janvier 1783, à Montbéliard, comme y naquirent Georges et Frédéric Cuvier, le physicien Parrot (1), membre de l'Académie impériale des sciences à Saint-Pétersbourg, mort en Russie l'année dernière, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

» Fils de parents honnêtes, peu fortunés, qui tenaient une école d'enfants en bas âge, M. Laurillard en reçut les premières connaissances avec l'exemple du travail, de l'ordre et d'une vie très-modeste.

» Une école secondaire provisoire, organisée sous le nom d'Institut par des citoyens distingués et dévoués, pour remplacer l'ancien Gym-

(1) Nous en ferons mention plus tard.

nase que l'orage de la première révolution avait détruit, fut ensuite le trésor où il puisa les connaissances qui distinguent toute étude libérale. A peine en avait-il parcouru tous les degrés, qu'il fut chargé de suivre l'éducation particulière d'un jeune enfant que les années ont placé depuis longtemps, comme maire, à la tête de l'administration de sa ville natale (1).

» Cette éducation terminée, M. Laurillard avait fait quelques épargnes, qui lui donnèrent le moyen de venir à Paris; c'était en 1804. Il me fut adressé par un proche parent. Je le présentai immédiatement à mon intime ami Frédéric Cuvier, qui ne tarda pas à le proposer à son frère comme dessinateur, comme secrétaire et aide particulier (2), car il était propre à bien remplir toutes ces tâches auprès du grand homme.

» Dès cet instant, son sort fut fixé. Sa vie a été intimement liée à celle de G. Cuvier, jusqu'à la catastrophe du mois de mai 1832.

» Il a été le témoin journalier de son activité inépuisable, le confident de ses pensées, l'admi-

(1) C'est M. Charles-Samuel Sahler, docteur en médecine, chevalier de la Légion d'honneur.

(2) M. C. Duvernoy, dans son article biographique sur Laurillard, mentionné plus haut, ajoute différents autres détails. *Rapport de la Société d'émulation de Montbéliard*, 1854.

rateur constant de ses hautes facultés intellectuelles, le coopérateur de tous ses travaux scientifiques, le compagnon de ses voyages en Italie, en Allemagne et en Angleterre.

» Dès 1804 et 1805, il dessinait sous ma direction, pour la première édition des Leçons d'anatomie comparée, des figures qui font partie de cet ouvrage.

» L'immense travail des *Recherches* sur les ossements fossiles, est rempli de planches dues au crayon de M. Laurillard.

» Un autre ouvrage posthume de M. Cuvier, sa *Grande anatomie comparée,* auquel M. Laurillard a coopéré par ses dissections et par ses dessins, dont l'illustre anatomiste lui a confié en mourant la publication (1), montrera surabondamment combien sa vie scientifique a été liée à celle de G. Cuvier. Après sa mort, M. Laurillard a continué de jouir de toute la confiance, méritée à tant de titres, de Mme Cuvier.

» Cette confiance, pour qui a connu l'âme céleste qui l'accordait, résume tout ce que l'on peut dire de bien de l'ami que nous pleurons.

» Depuis la mort de Mme Cuvier, sa vie avait perdu ses plus pures jouissances; elle se

(1) Nous en avons parlé au premier chapitre, et donné la *Note préliminaire* dans le chapitre précédent.

passait presque entière dans l'isolement des travaux scientifiques et des devoirs sociaux, sauf les heures trop courtes qu'il consacrait aux anciennes relations de quelques amis intimes.

» Outre les travaux qui unirent au grand nom de Cuvier celui de Laurillard, outre les additions qu'il a faites avec la coopération de M. Frédéric Cuvier *fils*, aux tomes II et III de la seconde édition des Leçons d'anatomie comparée, nombre d'articles modestes de paléontologie, qu'il a insérés dans le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, de M. Ch. d'Orbigny, le signaleront à la postérité comme savant distingué, par l'exactitude, la précision, la justesse des vues.

» Sa longue expérience dans la science des ossements fossiles, l'avait mis en rapports continuels avec la plupart des savants français et étrangers qui s'occupent de ces difficiles déterminations. Ils le consultaient sans cesse, et montraient la plus grande déférence pour ses décisions.

» Ces rapports honorables n'avaient cependant pas enflé son esprit; toujours d'autant plus modeste, d'autant plus réservé, qu'il avait une connaissance plus étendue de ce que la science apprend, et qu'il la compare sans cesse à ce qu'elle ne sait pas encore, à l'immense trésor qui lui reste à découvrir.

» Sa vie s'est passée dans des sacrifices continuels pour sa famille peu fortunée et pour les pauvres protestants du douzième arrondissement, dont il était particulièrement chargé par une commission de secours, déléguée par le consistoire évangélique de la confession d'Augsbourg.

» Il faisait partie depuis longues années du comité d'administration de la Société protestante de prévoyance et de secours mutuels de Paris, fondée en 1825, et il assistait assidûment aux séances de ce comité.

» Ses pauvres étaient journellement à sa porte; ou bien il consacrait ses instants de liberté à les visiter dans leurs tristes demeures. C'est ainsi qu'il exerçait son inépuisable charité, très-souvent aux dépens des médiocres revenus de sa modeste place.

» Cette bienfaisance dont j'ai été cent fois le témoin et l'admirateur, l'amitié de Mme Cuvier et l'estime de son époux, la constante vénération que M. Laurillard a montrée, dans toutes les occasions, pour son illustre maître, résume toute sa vie et la montre aussi glorieuse que modeste.

» Le Muséum d'histoire naturelle fait en lui une perte irréparable. Elle plonge dans une grande affliction ses nombreux amis.

» En rompant une liaison intime d'un demi-siècle, elle vient d'ouvrir une plaie profonde dans le cœur de celui qui était appelé à donner à la mémoire de M. Laurillard ces derniers témoignages de reconnaissance et d'estime au nom du Muséum d'histoire naturelle. Sans ce devoir impérieux, sa douleur l'aurait empêché de rompre le silence religieux que commande la tombe d'un ami et l'idée de l'éternité qui vient de commencer pour lui.

» Adieu, mon cher Laurillard ! que le souvenir de tes vertus serve à soutenir mes derniers jours, puisque ta vie sur laquelle je comptais pour m'aider dans l'accomplissement de mes devoirs, vient de m'échapper, comme un rêve plein d'espérances.

» Adieu, savant modeste, pauvre, charitable, estimé et aimé de tous. Que Dieu te reçoive et nous tous qui te pleurons amèrement ! »

Ce discours est un beau témoignage, et présente un canevas précieux pour quiconque voudra essayer une biographie complète de notre compatriote. Il est impossible de ne pas aimer Laurillard, après l'avoir lu, comme il est impossible également de ne pas reconnaître l'âme religieuse de son auteur, que nous allons bientôt apprécier. Il y a dans les paroles que l'on vient de lire un cachet remarquable de piété

profonde, de foi vivante, et l'on ne peut s'empêcher d'aimer celui qui en est l'objet, comme celui qui les a prononcées sur la tombe prête à recevoir le cercueil.

Nous avons demandé à Paris l'acte authentique du décès de Laurillard.

« Préfecture du département de la Seine.

» Extrait du Registre des Actes de décès du douzième arrondissement de Paris.

» Du vingt-huit janvier mil huit cent cinquante-trois, à trois heures du soir, Acte de décès de Charles-Léopold Laurillard, décédé hier à minuit, à Paris, en son domicile, rue Cuvier, 57, âgé de soixante et dix ans, conservateur du cabinet d'anatomie comparée; né à Montbéliard (Doubs), célibataire, le dit décès constaté par le docteur Marye, docteur médecin, sur la déclaration de Louis-François-Emmanuel Rousseau (1), âgé de soixante-quatre ans, docteur en médecine, chef des travaux anatomiques au Jardin des Plantes, y demeurant, et de Louis-Pierre Gratiolet, âgé de trente-sept ans, docteur en médecine, demeurant rue Guy-la-Brosse, 15, qui ont signé avec nous Louis Perducet, adjoint au maire du douzième arrondissement, lecture faite du dit acte.

(1) Le professeur Rousseau, né en 1788 à Belleville (Seine), est auteur de plusieurs ouvrages sur les dents, les serpents venimeux, etc.

» Signé Emmanuel Rousseau, D. Pierre Gratiolet, Perducet. »

L'un des déclarants du décès et un troisième ami de Laurillard prononcèrent également sur sa tombe un discours, comme va nous l'apprendre un extrait de la *Revue et Magasin de zoologie*, nº 2, 1853.

V.

Nécrologie de Laurillard, extrait de la *Revue et Magasin de zoologie.* Discours du docteur Gratiolet.

« Les sciences viennent de faire une grande perte au Muséum d'histoire naturelle, par la mort subite de M. Laurillard, garde du cabinet d'anatomie comparée.

» Les obsèques ont eu lieu samedi, 29 janvier, au cimetière du Mont-Parnasse. Le corps des professeurs administrateurs, tous les autres fonctionnaires ou employés de cet établissement assistaient à ses funérailles, sauf ceux que des devoirs indispensables appelaient ailleurs. On distinguait parmi les assistants M. Elie de Beaumont, sénateur, membre de l'Institut; M. Junker, ingénieur des mines; M. Monin-Japy, mem-

bre du Corps législatif et doyen des maires de Paris.

» M. Frédéric Cuvier, conseiller d'Etat, et M. Duvernoy, membre de l'Institut et professeur d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle, conduisaient le deuil pour la famille de M. Laurillard absente.

» Trois discours ont été prononcés par MM. Duvernoy, Valenciennes (1) et Gratiolet (2). qui ont rappelé les principaux traits de la vie exemplaire de M. Laurillard, et les services qu'il a rendus aux sciences naturelles durant près d'un demi-siècle de travaux non interrompus. Celui de M. Gratiolet, que nous donnons ici, suffira pour apprendre à nos lecteurs qui n'ont pas connu M. Laurillard, tous ses titres aux regrets des savants. »

(1) Valenciennes (Achille), naturaliste français, membre de l'Institut, né à Paris en 1794, a publié, dès 1818, des Mémoires insérés dans les *Annales du Muséum*. Parmi ces ouvrages, il faut distinguer son *Histoire naturelle des poissons*, qu'il a eu l'honneur de commencer avec Cuvier.

(2) Gratiolet (Pierre-Louis), né le 6 juillet 1815 à Sainte-Foy (Gironde), entra comme préparateur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, où il devint, en 1854, aide naturaliste pour l'anatomie comparée. Il a remplacé pendant six ans M. Blainville dans sa chaire d'anatomie comparée, a suppléé M. Duvernoy, en 1852, au Collége de France, dans son cours d'histoire naturelle des corps organisés. Il a publié les travaux les plus remarquables.

DISCOURS DE M. GRATIOLET.

« Messieurs, c'est au nom des collègues de M. Laurillard, au nom de ses amis et de ses élèves, que je viens, sur cette tombe encore ouverte, faire entendre notre douleur commune et payer un tribut à sa mémoire.

» M. Charles-Léopold Laurillard, garde du cabinet d'anatomie comparée du Muséum d'histoire naturelle de Paris, naquit à Montbéliard, le 21 janvier 1783. Dès son enfance, il s'était destiné à la peinture, et c'est dans le but de se perfectionner dans cet art, qu'il vint à Paris en 1804, et s'attacha au célèbre Regnault (1). Doué d'une grande intelligence, d'un sentiment délicat, capable de concevoir et de créer, il eût donné peut-être un peintre illustre à la France; mais sa destinée lui préparait une autre gloire. Compatriote de Georges Cuvier, M. Laurillard fut distingué par ce grand homme, qui, bientôt

(1) Le baron J.-B. Regnault, peintre célèbre, né à Paris en 1754, mort en 1829. A vingt ans, il remporta le grand prix pour son tableau d'*Alexandre et Diogène*. Il fut admis à l'Académie de peinture en 1783. On a de lui beaucoup de beaux tableaux, par exemple une *Descente de croix* (au Louvre), le *Déluge*, le *Triomphe de la Paix*, dans lequel on eut, sous la Restauration, la malheureuse idée de faire disparaître la tête de Napoléon pour la remplacer par celle de la France.

après, l'attachait à ses travaux et lui confiait l'exécution de ses dessins anatomiques. A cette école, le dessinateur devint bientôt un savant; car pour lui, reproduire ces formes compliquées que la nature offre aux yeux de l'anatomiste, c'était les concevoir, c'était saisir leurs analogies et leurs différences. C'est ainsi qu'il s'initiait par degrés à cet art si difficile, et dans lequel il brillait avec une modestie sans égale, de reconnaître, dans des fragments en apparence indéterminables, des parties caractéristiques d'animaux perdus, et de classer ces restes que Buffon appelait avec tant de justesse des médailles de la nature. Il avait de ces choses une connaissance si habituelle et si parfaite, que sa pensée reconstruisait à l'instant, autour d'un fragment presque informe, tout l'édifice perdu; et, parce que son esprit était lumineux et qu'il voyait avec évidence, il semblait n'attacher aucun prix à cette faculté merveilleuse. Sa science lui paraissait une chose commune; il l'exposait simplement, sans réticences. Aucun homme peut-être ne s'est plus dévoué, ne s'est plus donné aux autres. Tous les maîtres de la paléontologie ont perdu dans M. Laurillard un ami. Les jeunes hommes qu'attire la majesté de cette science ont perdu le guide le plus sûr et le plus désintéressé qui fût au monde.

» Cette générosité inouïe explique comment M. Laurillard a pris toute sa vie peu de soin de sa propre gloire. Son bonheur était de se donner et de s'oublier. Content d'être utile, bienfaisant pour tous, fier seulement de la gloire de G. Cuvier, il s'anéantissait en lui. Ce dévouement profond et simple réveille dans l'âme une admiration religieuse : il nous dit assez quel fut l'élève et quel fut le maître qui l'avait inspiré.

» Dessinateur habile, anatomiste éminent, philosophe modeste, M. Laurillard était aussi un écrivain d'un haut mérite. Son éloge de Georges Cuvier, les articles qu'il a publiés dans le Dictionnaire universel d'histoire naturelle, ses travaux sur les antilopes, sur les ossements fossiles, les additions qu'il a faites à certaines parties de la deuxième édition de l'Anatomie comparée, en collaboration de M. Frédéric Cuvier, les soins qu'il a donnés à la publication de la grande Myologie de Cuvier, disent assez quelles furent ses qualités comme savant et comme écrivain. Il n'y eut jamais de vie mieux occupée. Il a enrichi le Muséum d'histoire naturelle par des préparations nombreuses. Ses voyages ont puissamment contribué à l'avancement de la science. L'année dernière encore, malgré l'affaiblissement de sa santé, depuis longtemps chancelante, il accomplissait une se-

conde mission dans le département du Gers, et rapportait une riche moisson d'ossements fossiles, parmi lesquels je signalerai un squelette entier de mastodonte qu'hier encore il mettait sa gloire à rassembler, avec l'aide de son collaborateur, M. Merlieux (1), pour en faire l'ornement de ces collections fondées par Georges Cuvier, et qu'il conservait avec un soin religieux.

» Hélas! il ne lui a pas été donné d'achever son œuvre. Nous ne le verrons plus dans ces galeries dont il était le génie familier. Avant-hier soir, il avait ressenti de la faiblesse. Après quelques moments passés auprès de M. le professeur Duvernoy, notre maître, il s'est retiré chez lui, s'est mis paisiblement au lit et s'est endormi pour toujours. Il est mort, me disait-on ce matin, de la mort du juste. Et, en effet, quelle vie fut plus noble et plus pure? Quel cœur a-t-il blessé? Quelle infortune n'a-t-il pas soutenue? Notre bouche serait impuissante à faire son éloge, il est au fond de tous les cœurs,

(1) Merlieux (Louis-Parfait), sculpteur français, né à Paris, le 27 novembre 1796, entra en 1822 au Muséum d'histoire naturelle, pour reproduire les formes perdues des animaux antédiluviens. Il a rétabli, sous la direction de Cuvier et de Laurillard, les nombreuses espèces qui enrichissent la galerie de paléontologie. On lui doit un buste de Cuvier, 1833.

il est dans la douleur profonde qui nous anime.

» Adieu ! vous qui fûtes notre maître et notre ami ! Votre souvenir vivra éternellement dans nos cœurs. Homme bienfaisant ! âme généreuse ! en vous perdant, nous perdons comme une partie de nous-mêmes. »

Après ces hauts témoignages d'estime et de reconnaissance, nous voulons dire quelque chose de l'héritage et de la famille de Laurillard, d'après les renseignements les plus positifs dus à ses parents. M. Félix Kuhn, pasteur de Seloncourt, a bien voulu nous écrire après avoir interrogé plusieurs membres de cette famille qui habitent sa paroisse, puis nous les avons visités.

VI.

L'héritage laissé par Laurillard. Témoignage de sa famille ; ce qu'elle possède de son parent.

Nous avons reçu les lettres les plus empressées relativement aux objets de ce paragraphe. M. Euvrard fils, époux Laurillard, fabricant d'horlogerie à Seloncourt, nous a écrit :

« Je viens satisfaire, autant qu'il me sera possible, aux renseignements que vous me demandez par votre aimable lettre.

» Feu Ch.-L. Laurillard avait, par testament du 18 novembre 1851, constitué pour ses héritiers universels les quatre enfants de son frère Louis Laurillard, décédé à Seloncourt en 1848 : Charles Laurillard, contre-maître à Audincourt; Catherine, épouse Maillard-Salin, à Hérimoncourt; Marianne, épouse Roiconte, horloger, et Elizabeth, épouse Euvrard, à Seloncourt. »

Laurillard avait une sœur en Poméranie (Prusse), à laquelle il n'a rien légué, vu qu'elle était dans une bonne position; elle vit encore, tandis que trois autres sœurs qui vivaient aussi en pays étrangers, sont mortes avant leur oncle.

Voici ensuite en quoi a consisté l'héritage de Laurillard, d'après la même lettre :

« Le mobilier et la bibliothèque de M. Laurillard ont été vendus pour couvrir les frais d'inhumation, de scellés et autres, s'élevant à peu près à 1000 francs. Cette vente a produit 4000 francs, et il avait chez lui environ 500 francs.

» Tous les dessins qu'il avait reçus du baron Cuvier, ainsi que divers objets précieux provenant également de lui, il les a légués par testament à M. F. Cuvier, conseiller d'Etat.

» Les objets invendables ont été envoyés à

ses neveux et nièces, comme souvenirs; son portefeuille est entre les mains de Charles, établi à Audincourt.

» Un ouvrage d'anatomie, ainsi qu'un recueil de dessins fait par M. Cuvier et continué par M. Laurillard, s'imprimait chez M. Dussac, libraire à Paris. Dans son testament, l'oncle de ma femme avait recommandé à M. F. Cuvier de continuer ou de faire continuer cette publication à notre profit de nous les héritiers. Il paraît que ce travail n'a pas eu de suite. »

Voici maintenant le témoignage que M. Euvrard fils rend à son parent par alliance.

« La perte de M. Laurillard a été pour sa famille, ainsi que pour beaucoup de compatriotes, une perte véritable et douloureuse. Il était le père et le soutien de toute sa parenté : à sa parole, toute discorde disparaissait. Si l'un de ses compatriotes se trouvait avoir besoin d'intercesseur, M. Laurillard était là. C'est ainsi que plusieurs personnes de Montbéliard et des environs ont eu à se féliciter de son accueil, sans compter l'indigent qui savait que sa main était prodigue de son petit superflu.

» S'il est dans vos vues d'entreprendre un ouvrage pour perpétuer la mémoire de l'oncle Laurillard, vous trouverez des sympathies parmi les membres de sa famille qui, je l'espère, vou-

dront contribuer à perpétuer un nom qui leur est cher. »

Toute cette famille se loue de la bonté et de la charité de leur oncle, dont M. F. Cuvier, conseiller d'Etat, fut l'exécuteur testamentaire. M. Kuhn, pasteur à Seloncourt, qui a eu occasion de voir Laurillard à Paris, chez lui dans sa chambre qui ressemblait tout à fait à celle d'un étudiant, et chez son oncle, feu l'estimable Georges Kuhn, professeur au Conservatoire, a toujours trouvé en lui un vieillard aimant et plein de cordialité. Plus tard, écrivant à son vieil et constant ami G. Kuhn, Laurillard aimait à lui parler en patois, comme il le fit, en 1849, à un banquet de garde nationale où il fut invité à Seloncourt, se trouvant en visite chez ses parents où il venait presque chaque année.

M. F. Euvrard-Laurillard a eu l'obligeance de nous communiquer le testament de son oncle, qui dit qu'il laisse trois à quatre mille francs, et où se trouve cette clause : « Je lègue à M. Frédéric Cuvier, mon exécuteur testamentaire, tous les dessins que j'ai reçus par legs de son oncle M. le baron Cuvier, en lui recommandant d'en continuer ou en faire continuer la publication. »

Nous avons vu dans cet honnête ménage le portrait *original* de Laurillard sur son lit de mort, fait au crayon par Dessert, le 28 janvier

1853. Ce portrait est trois fois plus grand que la reproduction photographique que nous avons mentionnée, et dont un exemplaire se trouve entre les mains de chaque membre de la famille.

D'un autre côté, nous avons examiné chez Ch. Laurillard, à Audincourt, le portefeuille mentionné dans la lettre de son beau-frère, et nous y avons trouvé :

1° Une commission remise à Laurillard par les administrateurs du Muséum de Paris, le 26 décembre 1828, pour parcourir les côtes méridionales de la France et de l'Italie, dans le but de recueillir des objets d'histoire naturelle, signé Desfontaines (1), directeur ; Ls Cordier (2), trésorier, A. de Jussieu (3), secrétaire.

2° Un diplôme de membre de la Société philomatique de Paris, délivré à Laurillard le 1er avril 1837, signé le président J. Pelletier.

(1) Desfontaines (René-Louiche), botaniste, né à Tembley (Ille-et-Vilaine) en 1750, mort en 1833, membre de l'Académie des sciences en 1783, a publié plusieurs ouvrages importants.

(2) Cordier (Pierre-Louis-Antoine), né à Abbeville, le 31 mars 1777, ingénieur des mines, géologue, minéralogiste, l'un des fondateurs de la géologie, professeur au Jardin des Plantes, a travaillé au *Journal des mines*, aux *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, mort en 1861.

(3) Jussieu (Antoine-Laurent de), né à Lyon en 1748, mort à Paris en 1836.

3° Un brevet de chevalier de la Légion d'honneur, du 16 mars 1838, et la croix.

4° Une commission remise à Laurillard pour se rendre en Auvergne, dans le but de prendre connaissance d'une collection d'ossements et d'en faire l'acquisition, 5 octobre 1838, signé les professeurs administrateurs du Muséum, L. Cordier, Flourens.

5° Un diplôme de membre de la Société géologique de France, du 4 février 1839, sur la présentation de MM. Valenciennes et Desnoyers (1).

6° Un diplôme de la Société Vélasienne, Bruxelles, le 1er août 1847.

7° Un autre d'une société allemande.

Nous avons aussi examiné plusieurs médailles, parmi lesquelles une qui porte la tête de G. Cuvier, faisant partie de la collection des Français célèbres du dix-neuvième siècle, 1820 : elle fut frappée à l'occasion de la mort de Cuvier; et une autre magnifique en argent, offerte à Laurillard par l'académie de Besançon, en 1833, décernée pour l'éloge de G. Cuvier.

(1) Desnoyers (Jules-Pierre-François-Stanislas), historien et géologue français, né à Nogent-le-Rotrou, secrétaire de la Société d'histoire naturelle de Paris en 1825, secrétaire de la Société géologique de France en 1830, aide naturaliste de géologie au Muséum d'histoire naturelle en 1833, etc.

La famille Laurillard a encore quelques objets de souvenir, par exemple des porte-monnaie. Leur oncle fut grand dans son humilité et son abnégation comme savant; il avait un cœur d'or pour les pauvres, pour les siens, pour tous ceux qui avaient besoin de lui, qui avaient recours à ses lumières scientifiques et à ses faibles ressources pécuniaires.

NOTES.

Note A, voir page 273.

L'instruction à Montbéliard, depuis le seizième siècle jusqu'en 1811.

Lorsque Montbéliard appartenait au Wurtemberg, un prince de cette ancienne maison veillait tout particulièrement au bien-être des habitants de la contrée.

Le duc Christophe (1), en 1547, promit de rembourser à la ville les frais faits pour la réparation de la maison appartenant à l'abbaye de Belchamp.

Cet édifice, destiné à l'instruction des enfants de la ville et du comté, était situé rue Derrière, et est converti maintenant en écuries et grangerie. Il fut entièrement reconstruit en 1554 et a subsisté comme *école latine* jusqu'en 1733, sous Eberard-Louis. Son existence est attestée par un acte de 1200, et elle était alors sous l'inspection du chapitre de Saint-Mainbeuf.

En 1568, le même prince portant tout intérêt à

(1) Voir sur son enfance et sa jeunesse, *Histoire de la réformation en Europe au temps de Calvin*, par J.-H. Merle-d'Aubigné, t. II, p. 153 et suiv., 305 et suiv.

l'instruction publique dans le comté et les seigneuries, voulut qu'on suivît le plan d'études de Jean Sturmius, fondateur et recteur du gymnase de Strasbourg, et fit rédiger un règlement d'après les principes de ce pédadogue distingué (1).

Le duc Frédéric créa à Montbéliard une *académie* ou *collége* destiné aux hautes études, à l'instar de plusieurs petites villes savantes de l'Allemagne. Ce fut en 1598 qu'il posa la première pierre du bâtiment destiné à cet usage et situé au haut du Fauxbourg (2), aujourd'hui l'église catholique avec son presbytère. Ce bâtiment fut achevé en 1602. Son fils, le duc Jean-Frédéric, eut le dessein de réaliser les projets de son père, en 1616, en ouvrant cet établissement sous la dénomination de gymnase. En 1598, il se fit remettre un plan d'études qui embrassait les langues française, latine, grecque, hébraïque, la rhétorique, la logique, la morale, l'arithmétique, l'astronomie, la physique, l'histoire, les instituts ou droit romain et la théologie. Il y fut attaché sept professeurs. Diverses circonstances empêchèrent l'ouverture de cette *académie* ou *gymnase*.

Le recueil mémorable de Bois de Chesne dit qu'on

(1) *Vie de Sturm*, par Ch. Schmidt, 1855, in-8°, p. 340.

(2) Recueil mémorable (chronique) de Hugues Bois de Chesne, manuscrit qui remonte à l'origine de la maison de Wurtemberg et va jusqu'en 1665. M. le professeur Morel le possède. Cette chronique a été publiée par M. l'architecte Wetzel en 1856.

a abattu le bastiment de l'*Escole Françoise* sur Saint-Martin en juillet 1664, et qu'on en a reposé le fondement le 6 Apvril 1665; c'est l'Ecole modèle actuelle.

Enfin, en 1670, le duc Georges put ouvrir le collége de Montbéliard, qui eut alors cinq professeurs pour la théologie, le droit, la médecine, la philosophie et les sciences mathématiques; il s'y soutint plusieurs thèses (1). La théologie, entre autres, fut enseignée par Frédéric-Melchoir Barthol, pasteur à Sainte-Suzanne de 1660 à 1662, puis deuxième pasteur à Saint-Martin, persécuté par le commandant français et envoyé au fort de Joux, près de Pontarlier. On lui fit, en particulier, un crime de la publication de son *Ecole sainte*, qui fut brûlée, par ordre du parlement de Besançon, sur la place des Halles, à Montbéliard.

L'occupation française détruisit cette académie après une durée de six ans qui promettaient un bel avenir.

L'école latine continua à être dirigée jusqu'en 1724. Eberard-Louis voulut la mettre sur le pied d'un gymnase et y établit cinq classes; jusqu'en 1772, elle resta une école purement philologique. Mais cette ancienne propriété de l'abbaye de Belchamp, près d'Audincourt, ne pouvant supporter aucune réparation, vu sa vétusté, le duc donna à la ville le bâtiment domanial de la *Suaberie* pour y

(1) Elles se trouvent dans les archives laissées par M. Tuefferd de Bethoncourt.

installer définitivement le gymnase, ce qui eut lieu sous ses auspices au mois d'octobre 1733; la construction en avait été commencée en 1731. Lorsque ce gymnase prit possession du nouveau bâtiment qui sert encore de nos jours au collége, il fut apporté des modifications dans l'enseignement. Les professeurs étaient salariés sur les deniers de la caisse ecclésiastique; en 1786, ils comptaient cent cinquante-trois élèves.

Au moment de l'annexion du comté de Montbéliard à la République française, le collége et l'école française affectés à l'instruction, furent laissés à la ville.

Ces données out été puisées partiellement dans l'*Essai sur les écoles de Montbéliard avant* 1792, publié par M. le pasteur Tuefferd, dans le compte-rendu de la Société d'émulation de cette ville, année 1857.

Arrivant à d'autres temps, nous avons à retracer d'autres destinées, à faire connaître l'école que Laurillard suivit avec succès, et qui le prépara à des études où trop de modestie l'empêcha de briller dès sa jeunesse.

De 1794 à 1811, il y eut absence totale d'établissement public destiné à l'instruction des jeunes gens de Montbéliard.

Le gouvernement, par arrêté du 8 pluviôse an XI (28 janvier 1803), déclara école secondaire ou institut, dans le Haut-Rhin, celle dirigée à Montbéliard par les citoyens Fallot (père de M. Fallot, ancien

pharmacien), Masson (père de M. Masson, inspecteur ecclésiastique), Lalance (J.-F., pasteur), Roussel (Rossel), docteur en droit, avocat. L'institut fut établi de 1798 à 1805, sur le bâtiment des Halles, qui était alors une propriété privée. L'enseignement y embrassait les langues latine et française, la géographie, les éléments d'histoire et de mathématiques, le dessin, la peinture, comme au gymnase, du temps des frères Cuvier. Il fut imprimé un *Règlement général de discipline pour l'institut de Montbéliard*, en XXV articles, dont voici, pour échantillon, le cinquième et une partie du vingt-quatrième : *Article V.* L'attention aux instructions qui leur seront données (aux élèves), l'amour, la docilité et le respect envers leurs instituteurs ; la douceur, la complaisance et le support envers leurs camarades ; la retenue, la modestie et l'honnêteté dans toute leur conduite et dans tous leurs discours ; l'observation scrupuleuse des lois sacrées de la décence et de la pudeur : voilà les devoirs dont les élèves chercheront constamment à se pénétrer, et dont l'oubli sera puni plus ou moins sévèrement, suivant l'exigence des cas. — *Article XXIV.* A la fin de chaque semestre, il y aura une fête destinée à l'encouragement des élèves, à laquelle seront invités leurs parents avec d'autres personnes respectables ; la cérémonie s'ouvrira par un exercice de déclamation, suivi du compte que l'on rendra des mœurs et des progrès des élèves.....

Les dessins, ouvrages de peinture et autres pro-

ductions des élèves seront exposés pendant la cérémonie, qui sera accompagnée d'une musique à laquelle pourront prendre part les élèves cultivant cet art.

En 1809 et 1810, il fut fait cession gratuite à la ville du bâtiment des Halles par un certain nombre d'habitants, sous condition expresse que les revenus de cet immeuble seraient affectés intégralement et à toujours à l'établissement d'instruction publique qu'il s'agissait de fonder. Par acte sous seing privé du 3 germinal an VI (23 mars 1798), les acquéreurs copropriétaires avaient pris l'engagement formel de laisser l'immeuble indivis entre eux pendant vingt ans, de le tenir, durant ce délai, à la disposition de la commune pour y former tous les établissements publics.

Le conseil municipal, par une délibération bien motivée du 25 floréal an XII (15 mai 1804), accepta au nom de la commune l'immeuble des mains des donataires (au prix coûtant). Ces premiers acquéreurs étaient : J.-F. Rau fils ; P.-F. Ferrand, fabricant ; J.-F. Fayot père, négociant ; J.-J. Mouhot, vannier ; J.-F. Ferrand, négociant ; Ch.-Sam. Bernard, négociant ; Daniel Burguy, perruquier ; S.-C. Fallot, veuve du sieur G.-F. Tuefferd, marchande ; Jos.-F. Fallot, négociant ; G.-F. Meyer, négociant ; G.-F. Morel, manufacturier ; G.-S. Sahler, négociant ; J.-G. Meyer, négociant ; Léonard-F. Parrot, ancien capitaine ; D. Bernard ; Ch.-Ch. Bouthenot, arpenteur ; Clémence-Charlotte Bouthenot, veuve

Duvernoy ; G.-F. Duvernoy, négociant ; Anne-Marie Parrot, veuve Flamand ; J. Gottlieb-Gœgel ; Léopold Duvernoy, faiseur de bas ; Jean-Jacq. Dieny ; P.-F. Fallot, négociant ; Ch.-F. Parrot, juge de paix ; L.-F.-J. Berdot, colonel ; Joseph Monnier ; Gerson-Morel, militaire ; Jean-Nicolas Morhardt ; Edvig-Marg. Cucuel, veuve Richard ; L.-F. Verenet, aubergiste ; P. Parent ; Cath.-Marg. Goguel, veuve de Gaspard Goguel ; Chrétien Kohler ; J.-G. Berger ; J.-Ch. Tuefferd, négociant ; Jean-P. Biber, faiseur de bas ; Léop.-Ch. Goguel ; Ch.-Joseph Goguel, de Longevelle ; Ch.-Louis Berger, à Vandoncourt ; — au nombre de quarante, dont plusieurs firent don à la ville de leurs actions, d'autres seulement du revenu, comme le prouvent plusieurs notes des liasses relatives à cet important objet, aux archives de la mairie de Montbéliard.

La délibération du conseil fut approuvée par le préfet du Haut-Rhin (1), le 21 messidor an XIII (10 juillet 1805), signé Félix Desportes.

L'acte définitif, passé le 27 décembre 1809 pardevant notaire, à Montbéliard, arrondissement de Porrentruy, département du Haut-Rhin, porte les trente noms suivants : P.-F. Dorian, aubergiste ;

(1) Montbéliard a fait partie du département de la Haute-Saône, de 1793 à 1800 ; puis du Mont-Terrible (Porrentruy), puis du Haut-Rhin jusqu'en 1816, puis est devenu le chef-lieu du 3e arrondissement du département du Doubs, et le siége des autorités administratives et judiciaires.

L.-F. Lecomte, marchand; Ch.-F. Surleau, homme de loi, ci-devant maire; L.-F. Lecomte, faiseur de bas au métier; Ch.-U. Rossel; P. Berger, aubergiste; J.-C. Morel, médecin; F.-C. Châtel, monteur de boîtes; D. Beurnier, inspecteur des forêts; J.-F. Goguel le jeune, bonnetier, L.-F. Megnin, homme de loi; J.-J. Surleau, aubergiste; S.-C. Tuefferd, veuve de P.-F. Fayot, marchand; H.-F. Dethielle, marchand; J. Beurnier l'aîné, licencié en droit; G.-D. Lalance, marchand; J. Dubois, veuve de J.-G. Fayot, marchand; P.-L. Sahler, marchand; Cl. Morlot, veuve de S.-F. Fallot, notaire impérial; N. Jenney, boucher; G.-F.-E. Meyer, marchand; Ch.-F. Bouthenot, notaire impérial; L.-E. Duvernoy, veuve de J.-G. Duvernoy, ministre du culte protestant; Ch.-L. Berger, notaire impérial; M.-D. François, menuisier; C.-E. Wolff, veuve de Ch.-Em. Bouthenot, médecin; J.-F. Frise père, marchand; J.-F. Lockert, maréchal ferrant; J.-F. Duvernoy, faiseur de bas au métier; J. D..., menuisier; J.-G. Surleau, chaudronnier; J.-T. Deckerr, libraire; J.-F. Goguel, fils de Pierre, marchand; M.-C. Surleau, veuve de L. Tuefferd, marchand; Ch.-Ch. Gropp, licencié en droit; David Lods, cordonnier; Ch. Feschotte, veuve Lang, émailleur, tous domiciliés à Montbéliard; et Marie-Anne Bonsen, veuve de Rod.-Jér. Raison, médecin, domicilié à Grand-Charmont, copropriétaires du bâtiment et dépendances dit des Halles, situé sur la place d'armes de la ville de Montbéliard, savoir : le premier (Dorian),

pour trois quatre-vingt-treizièmes parties ; les sept suivants, chacun pour deux quatre-vingt-treizièmes parties ; et les derniers, chacun pour une quatre-vingt-treizième partie..... Tous les dits propriétaires sont convenus, à raison de la grande utilité que l'édifice des Halles et ses dépendances présentent pour la ville, de les conserver par indivis pendant vingt ans..... ; et désirant venir au secours de la jeunesse, dont l'instruction se trouve dans un funeste abandon depuis la chute du gymnase, ont de leur plein gré et mouvement fait arrêter les dispositions suivantes : ..... L'acte dit que toutes les parts ensemble sont estimées à cinq mille (5,000) francs (1). Les revenus de ce bâtiment et dépendances seront à perpétuité affectés, à titre de dotation, à l'instruction publique dans la ville de Montbéliard, tant pour le salaire des maîtres que pour les différents objets servant à l'instruction et les réparations capitales et locatives du bâtiment.....

Ensuite, un décret impérial autorisa la ville à accepter :

Extrait des minutes de la secrétairerie d'Etat au palais impérial des Tuileries, le 23 juillet 1810.

Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, etc.

Sur le rapport de notre ministre de l'intérieur,

Notre conseil d'Etat entendu,

(1) Ce chiffre semble indiquer qu'il y a eu un arrangement particulier entre les copropriétaires des Halles et la ville.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

ART. 1er. Le maire de la ville de Montbéliard, département du Haut-Rhin, est autorisé à accepter, au nom de cette commune, la cession gratuite des bâtiments de la Halle qui lui est faite par les propriétaires de cet édifice, sous la condition que les revenus en provenant demeureront distincts et séparés des autres revenus communaux, et seront affectés à perpétuité et exclusivement aux paiements et dépenses relatives à l'instruction publique.

ART. 2. Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Signé NAPOLÉON.

Le collége actuel, dans le bâtiment qu'il occupe, fut créé en 1811. Il est à souhaiter qu'on le reconstruise bientôt, avant une catastrophe qui paraît à craindre.

Nous devons quelques-uns de ces renseignements aux *Archives locales*, à l'*Annuaire du Doubs* de 1833, époque où le collége comptait cent deux élèves, et à un *Mémoire* spécial demandé par le conseil municipal de Montbéliard à M. Wetzel, architecte de la ville.

Ce que nous avons fait connaître de l'Institut de Montbéliard suffit pour montrer à quelle école Laurillard fit ses premières études, et comment il était préparé pour aller à Paris.

Note B, voir page 278.

L'autorité et la puissance de la Bible en matière de science.

Les plus grands génies, comme les intelligences les plus humbles, se sont inclinés devant la profondeur des doctrines de la Bible. Ce qui assigne à ce livre une place unique dans l'histoire de l'esprit humain, et le met au-dessus de tous les autres, ce n'est pas seulement l'agencement naturel de ses parties et la vie intérieure de son organisme, c'est encore son inépuisable fécondité dans le développement de l'idée de l'absolu, c'est la force victorieuse et l'universalité de ses pensées, c'est la puissance incomparable avec laquelle elle sait faire pénétrer dans le cœur les idées les plus élevées et les met à la portée de tous, tantôt revêtant ses leçons des formes les plus sublimes de la poésie, tantôt employant pour les présenter le langage le plus simple et le plus familier ; mais c'est par-dessus tout l'éclatante confirmation donnée par l'histoire à ses enseignements et le triomphe toujours plus assuré que la vérité remporte contre les attaques brutales de ses adversaires, soit contre les arguments les plus subtils et les plus faux.

Un des grands poëtes de l'Allemagne, Gœthe, rend ce témoignage à la Bible :

« La vénération dont la Bible est entourée parmi tant de peuples et dans toutes les races de la terre,

elle la doit à la valeur de son contenu. Elle n'est pas seulement un livre populaire, elle est le livre des peuples, puisqu'elle présente le sort d'*un seul* comme le symbole du sort de tous les autres, qu'elle rattache son histoire à l'origine même du monde, et en poursuit le développement terrestre et spirituel à travers une longue série d'événements nécessaires ou fortuits (1), jusqu'aux régions les plus lointaines de l'éternité. Plus la civilisation avance avec la marche des siècles, plus, entre les mains d'hommes vraiment sages et non de sots, la Bible est utilisée, soit comme base, soit comme instrument d'éducation. »

Les pédagogues et les savants les plus illustres confirment unanimement cette appréciation de Gœthe. Guillaume de Humboldt (2) dit que s'il est donné à l'homme instruit de pénétrer plus avant dans la Bible, il n'est personne qui ne recueille quelque fruit de cette lecture ; que c'est une source inépuisable de consolations efficaces ; qu'il ne connaît rien à quoi on puisse la comparer. Son frère Alexandre, l'un des grands naturalistes des temps modernes, s'incline aussi avec le plus profond respect devant la vérité et la majesté des saintes Ecritures.

On pourrait citer des centaines de témoignages semblables rendus à la Bible par les hommes les

(1) L'homme appelle facilement *fortuit* ce que son intelligence ne peut comprendre de suite.

(2) Frère d'Alexandre de Humboldt dont nous parlerons.

plus éminents de l'Europe. Isaac Newton, après ses grandes découvertes sur le système du monde, se mit à étudier la Bible avec plus d'attention et de respect.

Le médecin allemand et philosophe illustre Hufland avait toujours sa Bible à côté de lui pour servir à son édification journalière ; il était profondément convaincu qu'elle est la révélation de Dieu, et cette conviction lui donnait, et comme savant et comme homme, une supériorité de vues telle qu'il est rare d'en rencontrer.

La Bible n'a rien à redouter de la science la plus rigoureuse ; elle peut au contraire en appeler à son témoignage. Toutes les conclusions fournies récemment par les sciences naturelles nous ont montré que le récit fait par Moïse de la création est, avec les faits géologiques les mieux établis, dans un accord bien plus complet que les systèmes imaginés par les plus brillants génies, opinion des premiers savants de France, des Cuvier, comme aussi de ceux d'Allemagne et d'Angleterre.

Quand même il n'entre en aucune façon dans le but des écrivains sacrés de nous donner des leçons d'astronomie, de physique et de géologie, bien que leur dessein fût uniquement de nous faire connaître l'amour éternel et la sainteté de Dieu pour le salut des hommes, nous n'en trouvons pas moins dans leurs écrits des traces incontestables de cette profonde connaissance de la nature qui appartient à l'Esprit divin qui les a inspirés. La Bible sait que la

terre est un globe qui se meut dans l'espace, comme le prouvent le passage de Job, XXVI, 7, 10; elle nous donne sur la succession des périodes de la création, des renseignements qui ont été confirmés de la manière la plus précieuse par les résultats les mieux établis de la géologie et de l'astronomie: Gen., I; Job, XXXVIII; Prov., VIII, 24-29; Jér., XXXIII, 22.

Les progrès des sciences naturelles viennent ainsi, sans le savoir et sans le vouloir, se joindre à cette nuée de témoins qui donnent gloire aux saintes Ecritures comme à l'ouvrage de l'Esprit divin. Les paroles de la Bible éclairent la nuit de tous les siècles, de tous les peuples. Le souffle divin qui s'en échappe vivifie tout cœur d'homme capable de le recevoir, et, du moment qu'il a touché une âme, il y commence une nouvelle création spirituelle.

L'arbre du royaume de Dieu, ferme sur sa tige, continue, en dépit des tempêtes, à grandir, à se couvrir de feuilles et de fruits. Il nous étonne par la grandeur de son passé; dans le présent, il développe paisiblement son robuste branchage; une gloire infinie est son partage pour l'avenir. Le Tout-Puissant, qui l'a planté, vit et règne aux siècles des siècles; il est pour tout homme le rocher de la vérité.

Cette appréciation et ces données sont, en partie, extraites d'un ouvrage que nous avons fait connaître dans notre étude sur F. Cuvier; il est intitulé : *Du matérialisme au point de vue des sciences*

naturelles et des progrès de l'esprit humain, par Bohner, trad. par Bourrit.

Nous avons donné dans une de nos anciennes publications, *Le Protestant de l'est*, 1re année 1847, plusieurs articles sur les rapports de la Genèse avec la géologie, d'après G. Cuvier, Grand-Pierre, Ampère, Nérée Boubée et P. Corbière.

Le récit de la création, tel que l'a donné Moïse, au 1er chapitre de la Genèse, est le point de départ normal de toute l'histoire primitive, le monument par excellence auquel devront se mesurer toutes les traditions anciennes, toutes les hypothèses spéculatives et tous les systèmes quelconques de cosmogonie historique (1).

Cette longue note ne surprendra pas ceux de nos lecteurs qui ont remarqué que notre point de vue religieux est chose capitale pour nous dans ces études.

(1) *Cours d'études historiques*, 2e série, par Ch. Cuvier, p. 13.

QUATRIÈME ÉTUDE.

GEORGES-LOUIS

DUVERNOY LE MÉDECIN.

6 août 1777-1er mars 1855.



QUATRIÈME ÉTUDE.

Duvernoy le médecin.

I.

Une des dernières lettres de M. Duvernoy. Acte authentique.

Plus nous avançons dans ce travail, plus il semble devenir intime, et par conséquent digne du plus haut intérêt. On a dû, en outre, remarquer que nous nous écartons de la marche ordinaire des biographies, qui parfois sont monotones, parce que c'est toujours le même cadre, la même forme, le même cercle.

Nous voulons ouvrir ce chapitre par une des dernières lettres qu'a écrites Georges-Louis Duvernoy. Notre intention était d'accompagner quelques-unes de ces études de portraits et d'autographes qu'il nous avait promis, mais la maladie l'a empêché de nous tenir parole, à son grand regret, comme le prouve ce qu'il nous écrivait de Paris le 24 décembre 1854. Cette

lettre nous a paru offrir des détails qu'on lira avec plaisir.

« Une maladie grave dont je ne suis pas complétement remis, m'a empêché de répondre jusqu'ici à votre bonne et estimable lettre du 20 novembre dernier.....

» Pour répondre aux questions que vous m'adressez au sujet de plusieurs de nos compatriotes, si justement célèbres, j'aurais besoin de temps, c'est-à-dire de loisir, et je n'en ai guère en ce moment.

» Vous avez raison d'applaudir à la rédaction des articles Georges et Frédéric Cuvier par MM. Haag. Je leur ai donné avec empressement pour cette rédaction tous les renseignements qui étaient en mon pouvoir. Seulement j'ai regretté qu'ils aient été obligés d'abréger singulièrement sur F. Cuvier, faute de place, les éditeurs se plaignant du développement que prend, sous leur plume à la fois si savante et si consciencieuse, *la France protestante.*

» Vous me demandez des autographes de MM. G. et F. Cuvier : j'espère pouvoir vous envoyer dans l'occasion. Vous me demandez encore leurs lithographies miniatures, celle de Laurillard et la mienne. Je pourrai vous en envoyer une de Georges Cuvier; il y en a une excellente de F. Cuvier, mais j'ignore s'il me sera possi-

ble de me la procurer. Quant à celle de Laurillard, il n'en existe pas, mais sa famille a reçu, par mon intermédiaire, un excellent portrait, fait après sa mort, que vous pourrez faire copier (1).

» Vous me demandez encore si F. Cuvier est né dans la même maison que son frère; je puis vous répondre par l'affirmative, et que demeurant dans la même rue, il a été, dès mon enfance, mon camarade et mon ami, quoique plus âgé de quatre ans.

» J'aurai aussi à vous donner quelques détails sur M. Parrot (2) de Dorpat, et pour cela je vous demande du temps. Je vous prie seulement aujourd'hui d'être bien persuadé que je ne perdrai pas de vue vos *desiderata* patriotiques, si propres à nourrir une noble émulation chez nos jeunes gens de ma chère ville natale.

» Signé, G.-L. DU VERNOY. »

La continuation de la maladie de M. Duvernoy, et enfin sa mort, nous a fait demander à

(1) On en a fait des photographies dont un exemplaire se trouve dans la salle des séances de la Société d'émulation de Montbéliard. Nous avons parlé du portrait original à la fin de l'Etude précédente.

(2) Nous consacrerons une Etude à trois MM. Parrot, connus dans le monde savant, et une longue note à un quatrième qui n'est pas né et n'a pas été élevé à Montbéliard, patrie de ses parents.

son honorable famille si quelque note, à nous destinée, ne s'était pas trouvée sur sa table de travail, quelque part dans son cabinet. Chacun regrettera que les promesses contenues dans la lettre affectueuse qu'on vient de lire, n'aient pu être réalisées.

G.-L. Duvernoy est né à Montbéliard le 6 août 1777, à quelques pas de la maison des frères Cuvier, ancienne rue Sur-l'Eau conduisant à la gare.

Il est déjà arrivé à des étrangers de chercher l'inscription indiquant le berceau de notre compatriote, devenu depuis environ trente ans la propriété de la famille Fauser.

Nous transcrivons l'acte authentique de naissance et de baptême de M. Duvernoy, extrait des registres de la paroisse de Saint-Martin, à la mairie de Montbéliard, en observant qu'on l'appelait le médecin Duvernoy, non-seulement à cause de sa profession, mais pour le distinguer de plusieurs homonymes de différentes branches.

« Georges-Louis, fils du sieur Jean-Georges du Vernoi, ministre du saint Evangile, et diacre de l'Eglise sur la place Saint-Martin à Montbéliard, bourgeois de ladite ville, et de dame Louise Elisabeth du Vernoi, son épouse, naquit vers cinq heures du matin le 6e et fut bap-

tisé (1) le 7 août 1777, présenté au baptême par Pierre Macler, procureur notaire et bourgeois de Montbéliard, le parrain, et par son épouse dame (*en blanc*) Duvernoi (2) pour et au nom de dame Caterine Eberhardine Georgy, épouse du sieur Charles Louis Duvernoi, licencié es Loix, avocat en conseil de Régence, et bourgeois de cette ville, la marraine.

» Signé, G.-D. SAHLER. »

II.

Premières études de Duvernoy. Montbéliard. Stuttgart. Retour. Son premier professorat à Paris, à Strasbourg. Médaille de reconnaissance. Notice de M. Lereboullet.

Le gymnase de Montbéliard, mentionné plus haut, et celui de Stuttgart comptèrent G.-L. Duvernoy au nombre de leurs bons élèves parmi beaucoup d'autres.

Rentré en France, il fit d'excellentes études en médecine à Strasbourg et à Paris, où il présenta sa *Dissertation* inaugurale, thèse acadé-

(1) Le baptême était toujours administré, à cette époque, le lendemain de la naissance, ce qui prouve que ce devoir était mieux compris et senti que de nos jours, généralement parlant.

(2) Dans cet acte, ce nom est écrit de deux manières.

mique, avec les titres de médecin, membre de la Société médicale d'émulation de Paris, correspondant de celle de Grenoble. Ensuite il revint, l'an IX (1801), dans sa ville natale où il ne resta que peu de temps. G. Cuvier, qui le connaissait bien, et avait su apprécier son amour du travail et ses capacités, l'appela auprès de lui. Mais les instances de sa digne épouse, que ce séjour bruyant fatiguait extraordinairement, le firent retourner à Montbéliard, où il exerça la médecine jusqu'en 1827. Il avait pour ses malades une douceur persuasive rare, travaillait toujours beaucoup, s'efforçait de rester au courant de toutes les découvertes qui se rapportaient à sa philanthropique profession, et cultivait les sciences naturelles avec un zèle vraiment remarquable. Il était parmi nous le type du médecin savant et pratique. Tant de qualités et de mérite devaient bientôt nous le faire envier.

Nommé professeur à Strasbourg, il y devint doyen de la Faculté des sciences, et quitta cette ville en 1838, après un second mariage. *Ses élèves reconnaissants* lui remirent solennellement une médaille d'or au mois d'août, dont le *Journal de l'instruction publique* a fait mention. Dans une guirlande de feuilles de chêne et de laurier se trouve l'inscription:

A
M. Duvernoy
ses élèves
reconnaissants,
août 1838.

Au revers, dans une autre guirlande :

Faculté
des sciences
de Strasbourg.
Cours
de zoologie.

C'est un genre de souvenir qui honore celui qui en fait l'objet, et qui est cher à sa famille.

Dans une *Notice sur le musée d'histoire naturelle de Strasbourg*, insérée dans la *Revue d'Alsace*, en 1838, M. le docteur Lereboullet, conservateur dudit musée, s'exprime ainsi au sujet de M. Duvernoy :

« Sur la fin de l'année 1826, M. Hammer (1) ayant obtenu sa retraite, après trente ans de services et de travaux utiles, le conseil royal de l'instruction publique désigna, pour le remplacer dans la chaire d'histoire naturelle, M. Duvernoy, l'élève et l'ami de l'illustre Cuvier, et l'un de ses collaborateurs pour les *Leçons d'ana-*

(1) Feu les professeurs Hammer et Hermann, beau-père du premier, sont des savants alsaciens bien connus par leurs travaux.

tomie comparée, ouvrage qui acquit bientôt une renommée européenne, et qui donna une si puissante impulsion à cette science encore naissante. M. Duvernoy avait consacré à l'histoire naturelle, et particulièrement à l'anatomie les premières années de sa carrière scientifique, et avait été nommé, en 1809, professeur à la Faculté des sciences de Paris; mais des circonstances de famille lui avaient fait préférer la pratique de la médecine à la carrière brillante qui lui était ouverte. Lorsqu'il arriva à Strasbourg en 1827, il se livra de nouveau tout entier à l'étude de la nature, espérant y trouver, comme il le dit lui-même dans son discours d'ouverture, « un salutaire refuge contre de profondes afflictions, » et il s'attacha surtout à faire prospérer l'établissement confié à sa direction. Les rapports qui existaient entre M. Duvernoy et MM. les administrateurs du Muséum de Paris, et surtout les relations d'amitié qu'il avait le bonheur d'entretenir avec MM. G. et F. Cuvier, devenaient pour le musée de Strasbourg une source d'améliorations nombreuses; aussi les collections prirent-elles, à dater de cette époque, une extension toute nouvelle, par suite des envois considérables d'objets précieux et bien choisis que M. Duvernoy obtenait de ses collègues du Jardin des Plantes, toutes les fois que

ses travaux scientifiques l'appelaient dans la capitale.

» Un autre genre de collection fixa l'attention du nouveau professeur dès son arrivée à Strasbourg : nous voulons parler des collections relatives à l'anatomie comparée, lesquelles jusqu'alors n'avaient consisté qu'en un petit nombre de préparations concernant l'ostéologie..... M. Duvernoy commença à faire exécuter, sous ses yeux, une série de préparations relatives aux principales fonctions de l'économie, afin de faire désormais marcher de front deux sciences inséparables : l'histoire des animaux et l'étude de leur organisation.

» Une collection de zoologie est très-incomplète, disait M. Duvernoy, dans son rapport au maire, en date du 25 mai 1828, sur l'état du musée; elle laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'étude et surtout de l'application de l'histoire naturelle à la physiologie générale et à celle de l'homme en particulier, si elle ne renferme pas des squelettes et des préparations des différents organes qui sont les instruments dont chaque animal se sert pour vivre. Comment, sans cela, démontrer l'organisation des animaux sur laquelle la méthode naturelle est fondée? Hermann l'avait bien senti ; mais son cabinet n'est qu'un faible commencement au-

quel nous voudrions donner le développement convenable pour ne pas laisser une lacune très-importante dans le bel exemple que doivent présenter nos collections. »

Une salle du musée fut spécialement consacrée à ces nouvelles collections.

M. Lereboullet mentionne ensuite dans sa Notice la quantité d'objets dont M. Duvernoy enrichit le musée de Strasbourg, surtout par ses relations avec les frères Cuvier et d'autres savants.

Pendant l'hiver de 1830 à 1831, M. Duvernoy eut le bonheur de recevoir chez lui M. Thurmann de Neuf-Brisach (1), devenu célèbre comme géologue, qui prit une part active à l'organisation de la salle de géologie du musée de Strasbourg, qui devint membre de plusieurs académies, de celle de Besançon en 1834, et de plusieurs sociétés d'émulation, en particulier de celles du Doubs et de Montbéliard. La salle des séances de cette dernière est ornée de son buste. Thurmann, en mourant, le 25 juillet 1855, a laissé de profonds regrets dans le monde savant et parmi ses nombreux amis et admirateurs

(1) Jules Thurmann est né le 5 novembre 1804. Il n'avait que quinze mois, quand mourut son père, capitaine du génie.

de l'Alsace, de la Suisse et de Montbéliard. Plusieurs notices biographiques lui ont été consacrées, entre autres par MM. Kohler de Porrentruy et Ch. Contejean (1). Il fut le Cuvier de la Suisse. Dans sa correspondance avec plusieurs savants, il y a trois lettres de M. Duvernoy : l'une datée de Strasbourg du 6 août 1835, par laquelle il prie M. Thurmann de bien accueillir M. Valenciennes, professeur d'histoire naturelle au Muséum de Paris ; une autre, du 20 août 1838, à propos de la société géologique de France qui se réunissait à Porrentruy ; il parle de la perte très-récente de M. Frédéric Cuvier, et dit combien il en est affecté. Dans une troisième, datée de Paris du 21 août 1849, Duvernoy raconte à son ami qu'il a fait une collection de fossiles des environs d'Hérimoncourt. Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. Thurmann fils, élève en médecine à Strasbourg pendant quelque temps.

(1) Voir la *Flore d'Alsace et les contrées limitrophes*, par F. Kirschleger, 2e vol., 1857, p. LXXIV. — Compte-rendu de la Société d'émulation de Montbéliard, 1856, p. 46-59. — Le buste de Thurmann, au musée de Porrentruy, a été fait par une souscription à laquelle Montbeliard s'est joint avec empressement. La notice de M. Kohler a été insérée dans le *Coup d'œil sur les travaux de la Société jurassienne*, année 1855.

III.

Second professorat de M. Duvernoy à Paris. Notice sur ses publications : autobiographie. Collection de ses œuvres. Rapport sur un troisième voyage de Rochet. Discours au collége de Montbéliard. Société biblique.

Appelé à Paris une seconde fois, il y occupa avec honneur une chaire au Muséum d'histoire naturelle et au collége de France. C'est alors qu'il fit imprimer, en 1844, une *Notice* de 66 pages in-8°, sur ses publications d'anatomie comparée, de physiologie, de zoologie et de médecine pratique, où il partage sa vie en quatre périodes auxquelles nous en avons ajouté une cinquième, et indique les ouvrages qu'il a publiés dans chacune. Cette notice importante prend par-ci par-là le caractère particulier d'une *autobiographie*, comme le dit l'auteur.

PÉRIODES DE LA VIE DE M. DUVERNOY.

Première période, de 1799 à 1805, dans laquelle il a publié, l'an IX (1801), sa dissertation inaugurale et de fin d'études, *Dissertation sur l'hystérie*, in-8°, de 95 pages. La table sommaire des *Leçons d'anatomie comparée* de G. Cuvier indique la large part que M. Duvernoy a

eue dans la publication des trois derniers volumes de cet important ouvrage. A la fin de cette période, se trouvent des fragments de lettres que lui adressa Cuvier au sujet de ces *Leçons*. Dans les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*, tome XXI, séance du 15 décembre 1845, se trouve une *Notice sur les Leçons d'anatomie comparée, tome VIII, comprenant les organes de la génération et des sécrétions*, par Georges Cuvier et G.-L. Duvernoy, 2e édition, corrigée et augmentée; par M. Duvernoy. Nombre des publications de Duvernoy, 17.

Deuxième période, de 1805 à 1827. Il a eu l'honneur, de 1809 à 1811, d'appartenir à la Faculté des sciences de Paris, comme second professeur de zoologie, et de faire partie de la première organisation de cette Faculté qui prime toutes celles de France par les professeurs éminents qui y sont attachés. M. Duvernoy était rentré à Montbéliard en 1805, et retourné à Paris en 1809. Dans cette période, le 24 août 1824, M. Cuvier s'exprimait ainsi au sujet d'ossements que Duvernoy lui avait adressés : « L'ours n'avait pas jusqu'à présent été trouvé fossile en France; on vient de le découvrir dans une fissure d'un rocher de *Châtillon*, lieu du département du Doubs, sur la rive gauche de cette rivière, près de Saint-Hippolyte. C'est une

colline escarpée, dépendant du revers méridional du *Laumont*, petite chaîne qui tient elle-même à celle du Jura. M. Duvernoy, docteur en médecine à Montbéliard, *autrefois mon très-utile coopérateur pour la rédaction des trois derniers volumes des Leçons d'anatomie comparée,* a bien voulu m'adresser les os qui s'y sont trouvés, en les accompagnant d'une *notice instructive sur leur position et la roche qui les recélait.*

» Le château ruiné de Châtillon était construit sur un rocher escarpé, au bord d'un vallon profond qui aboutit à la vallée du Doubs. Vers le sommet du rocher à l'ouest, est la fente presque verticale d'où l'on a tiré ces os » (1). C'était l'*ours des cavernes*, qui devait avoir la stature de nos chevaux ordinaires, comme l'attestent la tête, les tibias et tous les os que nous avons examinés au cabinet d'histoire naturelle de Besançon.

A la suite de cette découverte, l'Académie des sciences de Paris fit faire, en 1826 et 1827, des fouilles dans les grottes d'Osselle, à trois

(1) *Recherches sur les ossements fossiles,* par Cuvier, t. VII, 4e édit., p. 243, 244. Cette description est parfaitement exacte : nous avons escaladé ces lieux, en quelque sorte inaccessibles, où l'on voit les plus belles horreurs, où la moindre imprudence coûterait la vie. Nous avons passé par Dampjoux, près de Villars sous Dampjoux, d'où sont sortis les Cuvier, comme nous l'avons vu.

lieues de Besançon. On y trouva une quantité d'ossements qui furent soumis à l'examen d'une commission composée de Cuvier, Brongniart et Beudant. Il fut constaté qu'ils appartenaient à l'espèce d'ours dite des cavernes, qui n'existe plus sur le globe (1). La découverte du médecin Duvernoy provoqua ainsi des recherches qui firent avancer la science des fossiles. M. L. Figuier, dans son livre sur *La terre avant le déluge*, parle de ce carnivore antédiluvien, p. 312, 318, 322, et donne une figure qui est bien la tête que nous avons vue : il signale les cavernes à ossements de la Franche-Comté, p. 337.

Dans cette période, le nombre des publications de M. Duvernoy fut de trois.

Troisième période. Carrière scientifique, à Strasbourg, de 1827 à 1838. M. Duvernoy avait alors cinquante ans. A son entrée à cette Académie, il eut pour auditeur M. Frédéric Cuvier, arrivé de Paris pour une mission spéciale de l'Université. Dans son premier cours, commencé le 22 décembre 1827 et terminé le

(1) Voir l'*Annuaire du Doubs* pour 1828, p. 188-193. Nous remercions M. Castan, sous-bibliothécaire de Besançon, de la longue lettre qu'il a bien voulu nous écrire sur cet important objet, le 20 août 1862. Les grottes d'Oselle offrent tout intérêt au visiteur par leurs stalactites et stalagmites grandioses, et leurs eaux souterraines.

3 juillet 1828, M. Duvernoy exposa en détail sa *Nouvelle méthode de classification des mammifères,* que nous rappellerons plus bas.

En 1830 et 1833, il publia des Mémoires importants sur les serpents, avec planches soignées et nombreuses. Le 31 juillet 1838, M. Lereboullet lui dédia sa thèse d'*Anatomie comparée*, soutenue le 4 août pour obtenir le grade de docteur ès sciences. Ce travail remarquable porte ces lignes adressées à M. Duvernoy, président de la soutenance :

« Mon cher et illustre maître,

» Vous avez guidé mes premiers pas dans l'étude difficile de la vaste et belle science de la nature; c'est dans vos savantes leçons que j'ai puisé les premières connaissances de l'organisation des animaux; pendant les dix ans que j'ai eu le bonheur de passer avec vous, vous n'avez cessé de m'éclairer de vos conseils et de vos lumières, et c'est encore vous qui m'avez dirigé dans le travail que je soumets aujourd'hui à la Faculté. S'il renferme quelques faits nouveaux pour la science, je me plais à les reconnaître avec empressement comme une propriété qui vous est due. Je ne remplis donc ici qu'un devoir de reconnaissance vivement sentie, en vous offrant ce premier essai; je serai

pleinement récompensé de mes efforts s'il obtient votre approbation et celle du corps savant auquel vous appartenez.

» Strasbourg, le 31 juillet 1838.

» Signé : A. LEREBOULLET. »

Dans cette période de sa vie, le nombre des travaux de Duvernoy fut de trente-deux.

Quatrième période. Carrière scientifique à Paris, de 1838 à 1844. M. Duvernoy publia en 1839 un appendice au tome VI des *Leçons d'anatomie comparée* de G. Cuvier; c'est un *Résumé sur le fluide nourricier dans tout le règne animal*, in-8° de 64 pages.

En 1840, il donna dans le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* une *Esquisse sur l'anatomie de l'homme et des animaux.* En 1841, il publia dans les *Annales des sciences naturelles,* tome XV, et dans *les Comptes-rendus de l'Académie des sciences,* tome X, 1840, *cinq Mémoires sur les crustacés*, le dernier fait en commun avec M. Lereboullet. Dans cette période, le nombre des publications de M. Duvernoy a été de trente et une.

Cinquième période, de 1844 à 1858, année de sa mort. Le 7 juillet 1847, il fut chargé de porter la parole, au nom de l'Académie des sciences, aux funérailles de M. Etienne Pariset,

secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine, qui nous est connu. C'est dans ces circonstances surtout, comme encore aux funérailles de M. Droz, que Duvernoy montre ses sentiments religieux, son spiritualisme chrétien, qu'il rappelle le souffle divin qui nous vivifie, le monde supérieur qui nous attend, le voyage de l'éternité, l'âme immortelle qui entre dans l'autre vie. En parlant des éloges les plus remarquables de Pariset, M. Duvernoy a cité celui de G. Cuvier.

Dans ces onze dernières années, il fit plus de vingt publications, parmi lesquelles plusieurs rapports importants, entre autres un sur la *partie zoologique* du troisième voyage en Abyssinie, par Rochet (1) d'Héricourt, près de Montbéliard, voyageur aussi intelligent qu'intrépide, dit M. Duvernoy. Nous ne savons si ce dernier voyage a été publié. Le premier, sur la côte orientale de la mer Rouge dans le pays d'Adel et le royaume de Choa, a paru en 1841; le second, sur les deux rives de la mer Rouge, en 1846. Ces deux voyages ont fait chacun l'objet d'un rapport à l'Académie des sciences (2) par MM. Elie

(1) Voir à la fin de cette Etude une note sur Rochet.

(2) *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, t. XXIII, XXVIII, XXIX, séances des 5 oct. 1846, 4 juin et 10 septembre 1849.

de Beaumont, Dufrénoy, Arago, de Jussieu, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, Duperrey et Mauvais (du Doubs). Le troisième voyage dans le midi de l'empire abyssin, inséré également dans les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*, t. XXXII, séance du 17 février 1851, fut confié aux commissaires MM. de Jussieu, Dufrénoy, Duperrey, Mauvais (1) et Duvernoy, celui-ci chargé de la partie zoologique.

Voici les conclusions du rapport :

« La commission propose à l'Académie de témoigner à M. Rochet d'Héricourt sa satisfaction pour les résultats scientifiques de ce nouveau voyage et l'intérêt avec lequel elle verrait sa prochaine publication.

» Elle émet de plus le vœu qu'on laisse à M. Rochet d'Héricourt, pour ses recherches ultérieures, les instruments qui avaient été mis à sa disposition dans les voyages déjà exécutés » (2).

(1) M. Victor Mauvais fut le second des jeunes Francs-Comtois qui jouit de la fondation Suard pour aller se perfectionner à Paris dans les lettres, les sciences ou les beaux-arts. Il devint membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes. Il porta en 1850, comme M. G.-L. Duvernoy, la parole aux funérailles de M. Droz, né à Besançon, le 31 octobre 1773. D'autres discours furent prononcés par MM. Guizot et Barthélemy Saint-Hilaire.

(2) Un autre voyageur et naturaliste, habile dessinateur, qui promettait beaucoup, Henri Mouhot, de Montbéliard, âgé de trente-six ans environ, vient de mourir en Asie, dans le royaume de Siam, où il s'était rendu

Les conclusions de ce rapport ont été adoptées par l'Académie.

La carrière scientifique de M. Duvernoy ne s'est pas bornée à ces cent publications et plus, avec de nombreuses planches. Pendant la troisième période de sa vie, il dut consacrer beaucoup de son temps à des cours de zoologie dont il était chargé à la Faculté des sciences de l'Académie de Strasbourg, et aux soins qu'exigeait le musée d'histoire naturelle de cette ville, qui est devenu, en grande partie par son travail, le plus complet de France, après celui de Paris, comme le prouve l'intéressante notice de M. Lereboullet sur cet établissement.

Voici maintenant les cours que M. Duvernoy donna au collége de France.

1er *Cours*, de 1838 à 1839. Corps organisés; principes fondamentaux de la zoologie, cours repris et retravaillé en 1848 et 1849.

2e *Cours*, de 1833 à 1840. Modes de propa-

pour recueillir des objets d'histoire naturelle. Le Musée britannique est dépositaire de la plus grande partie de ses précieuses collections Un journal anglais de Jersey dit que notre compatriote était un homme d'une haute intelligence, d'un esprit bien cultivé et d'une amitié sincère. On pense qu'il sera publié une relation de ses voyages dans les divers pays que mentionne le Compte-rendu de 1861, de la Société d'émulation de Montbéliard, p. 5. La science géographique et l'histoire naturelle font une grande perte en sa personne. Voir à la fin de ce paragraphe un article extrait de l'*Illustration*, après celui sur Rochet.

gation des animaux et de la germination des plantes. M. Duvernoy a donné l'article *Propagation* dans le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, publié sous la direction de M. Charles d'Orbigny. Il a publié ses *Leçons sur l'histoire naturelle des corps organisés* dans la *Revue zoologique* de M. Guerin-Méneville (1). Les troisième et quatrième fascicules portent : *Extrait de la Revue zoologique par la Société cuvierienne.*

3e *Cours*, de 1840 à 1841. Métamorphoses et principaux changements dans la forme et l'organisation des êtres vivants. C'est dans cette année, le 29 décembre 1840, que M. Duvernoy fut nommé membre correspondant de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, à la séance où Georges Parrot, dont nous parlerons bientôt, fut nommé membre honoraire de ce corps. C'était la cent quatorzième année de l'Académie.

4e *Cours*, de 1841 à 1842. Métamorphoses des animaux articulés et vertébrés. M. Duvernoy a donné, en 1841, dans le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, des *Considérations sur les animaux articulés, sur les limites de ce type et*

(1) Guérin-Méneville (Félix-Edouard), né à Toulon en 1799, connu par ses recherches sur les vers à soie, par son *Iconographie du règne animal de M. le baron Cuvier*, ouvrage pouvant servir d'atlas à tous les traités de zoologie, 1830-1844, 7 vol. in-8o et gr. in-4o, etc., etc.

sur la place qu'il doit occuper dans les cadres de la méthode naturelle.

5e *Cours,* de 1842 à 1843. Exposition des découvertes de ce siècle sur la génération, le développement et les métamorphoses des animaux vertébrés.

M. Duvernoy a inséré, dans le tome XXII des *Mémoires de l'Académie des sciences*, des *fragments sur les organes* de la génération de divers animaux, travail de 196 pages in-4° avec 7 feuillets de planches remarquables par leur exécution de détail.

6e *Cours,* de 1843 à 1844. Questions anatomiques et physiologiques concernant les animaux vertébrés, les oiseaux et l'espèce humaine. A propos de ce cours et du troisième, et surtout d'un article très-étendu sur l'*Ovologie* inséré dans le *Dictionnaire* cité plus haut, nous aimons à mentionner que M. Michelet, dans son ouvrage intitulé *L'Oiseau,* 5e édition, dit, en parlant de la *vie de l'oiseau dans l'œuf,* qu'il a tiré ces détails du *très-exact M. Duvernoy*. Cette observation nous a rappelé ses cours à la Faculté des sciences de Strasbourg dont nous apprécions beaucoup les analyses et les descriptions vivantes, sans avoir la prétention de nous dire ici l'un de ses élèves ou de ses disciples.

En 1852, comme nous l'avons vu dans notre

troisième Etude, V, M. Gratiolet, aide naturaliste pour l'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle, suppléa M. Duvernoy au collége de France, dans son cours d'histoire naturelle des corps organisés.

Notre savant et laborieux compatriote a préparé lui-même une collection de ses œuvres et brochures, et en a fait don à la bibliothèque publique de Montbéliard. Il est à regretter qu'on lise à la fin du tome III, in-8°, une indication, écrite de la main de M. Duvernoy, de Mémoires et de Rapports qui *manquent*, au nombre de huit. Dans la *Table générale des trente et un premiers volumes des comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*, années 1835 à 1850, M. Duvernoy figure comme ayant présenté à ce corps savant soixante et dix mémoires, notes, notices, lettres, remarques, rapports, dépôts et ouvrages. Dans le tome I de la collection citée, on trouve un discours qu'il a prononcé le 6 septembre 1818, à la distribution des prix du collége de cette ville, dont il fut l'un des administrateurs. Dans ce discours bien pensé et qui en fait désirer de semblables aux solennités de cet établissement, il parle de l'éducation envisagée aux trois points de vue, du physique, de l'intelligence, de la morale et de la religion. Il espère que les sciences naturelles seront généralement enseignées, observant

que « celui qui connaît les merveilles de la création, l'admirable harmonie qui règne dans les productions de la nature, s'attache davantage à son divin auteur par le sentiment de sa puissance immortelle, de sa grandeur infinie et de notre néant. » Ces lignes sont dignes de Pluche que nous avons cité dans notre étude sur F. Cuvier.

Venant à l'éducation morale, M. Duvernoy s'exprime ainsi, page 11 :

« Les devoirs que la religion nous prescrit ne sont pas autres que ceux de la morale. Si je n'ai pas encore parlé de *l'éducation considérée sous ce rapport,* c'est que la religion est dans la morale et la morale dans la religion. Toutes les vertus propres à élever l'homme au-dessus des autres créatures, à agrandir ses facultés les plus nobles, à le rapprocher ainsi de la divinité, sont les devoirs du chrétien. Tout ce qui lui est défendu, est immoral, je veux dire qu'il en serait affaibli, avili, dégradé, ou qu'il nuirait à la société dans laquelle il vit. Si la religion rattache au ciel toutes ses actions bonnes ou mauvaises, il le doit à l'immortalité qui lie nécessairement son existence passagère à une vie plus durable..... La religion vous rappellera sans cesse la toute-puissance de votre Créateur, ses bienfaits, son ineffable bonté. Contractez-en

de bonne heure les habitudes. Qu'elles entourent votre cœur d'un bouclier impénétrable, qui le préserve, pour toujours, de tous les genres de corruption ! Qu'elles le trempent pour le malheur, comme pour la prospérité ! »

On doit reconnaître que M. Duvernoy a parfaitement fait de conserver ce discours dans la collection de ses œuvres. Le caractère religieux qui le distingue n'est pas chose si commune aujourd'hui.

Après la formation de la *Société biblique protestante de Paris,* en 1818, il s'en organisa à Montbéliard une auxiliaire, à la tête de laquelle il figure comme inspecteur laïque de l'inspection ecclésiastique de la contrée. Tous les rapports qu'il fut chargé de présenter, comme l'un des secrétaires, sont empreints de l'esprit chrétien qui distinguait le médecin Duvernoy entre ses concitoyens.

IV.

Obsèques de M. Duvernoy à Montbéliard. Discours au temple. Allocution de M. Duméril. Acte authentique de décès. Tombeau. Notices de MM. Oustalet et Focillon. Le rapport historique sur les progrès des sciences.

M. Duvernoy est mort à Paris le 1er mars

1855, à l'âge de soixante-dix-huit ans six mois cinq jours, en belle vieillesse qui s'était parfaitement soutenue.

Selon son désir, son corps fut ramené dans *sa chère ville natale;* le cimetière de Montbéliard reçut ses restes mortels qu'accompagna un vénérable et célèbre naturaliste qui nous est connu, M. Duméril, plus âgé que Duvernoy, et son collègue à l'Institut.

Qu'il nous soit permis de transcrire quelques fragments du discours inédit prononcé dans le temple de Saint-Martin, en présence du cercueil et d'un nombreux auditoire, par le pasteur chargé du service funèbre, le 5 mars, d'un souvenir douloureux pour une grande parenté et d'une foule de connaissances et d'amis intimes.

« ..... Si quelque chose peut nous soutenir, a dit le pasteur Sahler, c'est la pensée que nous n'avons pas à parler en savant, mais en chrétien, et plus encore à l'occasion de la mort d'un chrétien qu'à l'occasion de la mort d'un savant...

» Il semble que notre ville a, plus que beaucoup d'autres, été favorisée en produisant un bon nombre de ces hommes d'élite, dont la science profonde, tendant, non pas comme chez d'autres, à détruire les aspirations religieuses de l'âme, mais bien à les satisfaire, à les élever

vers le monde invisible, à fortifier la foi. — Pour ma part, qu'il me soit permis de le dire, j'ai rarement éprouvé plus de gratitude envers Dieu qu'en voyant la science confirmer quelque donnée de la révélation ; les travaux d'un Cuvier, par exemple, tels qu'ils sont consignés dans les *Révolutions du globe*, donner un témoignage authentique à la chronologie de Moïse, cet homme selon le cœur de Dieu.

» Ce caractère, que nous aimons à signaler chez *nos* savants, ne serait-il pas un fruit précieux de cette éducation protestante de nos pères si profondément chrétienne? Nous pouvons, dans tous les cas, l'affirmer de M. Duvernoy, fils d'un pasteur (1) de l'Eglise dans laquelle nous sommes réunis, qui, pendant quarante et un ans, y prêcha l'Evangile. Heureuse la patrie où les hommes de science seraient en même temps, comme lui, des hommes de cœur et des hommes de foi.....

» Tout en exerçant, à Montbéliard, la médecine pendant vingt-deux ans, M. Duvernoy s'occupait avec une grande persévérance de la science vers laquelle ses goûts se portaient, et qu'il a cultivée plus tard avec tant de succès. Quoique

(1) J.-G. Duvernoy, diacre à St-Martin, de 1769-1781; 2e pasteur, de 1781-1784; 1er pasteur, de 1784-1807, décès; surintendant adjoint en 1793.

éloigné de collections indispensables et d'un cercle scientifique plus indispensable encore, il se tint constamment au courant des progrès. Il avait déjà travaillé avec Cuvier, avait écrit un assez grand nombre d'articles du *Dictionnaire des sciences naturelles*. Alors le grand homme le signalait déjà comme un collaborateur distingué..... Dans le monde savant, le nom de Duvernoy, comme celui de Laurillard, seront pour jamais unis à celui de Cuvier, et ce n'est pas assurément la moindre gloire de notre ville.....

» Jamais Duvernoy ne se rangea au nombre de ceux qui regardent la piété comme un hors-d'œuvre dans la vie, et qui éprouvent quelque gêne à remplir des devoirs qu'ils regardent comme le partage exclusif des enfants et des femmes. Il avait appris, dans la maison paternelle, à aimer les conversations religieuses, comme à connaître nos saints livres; il avait appris à remplir les devoirs d'un culte bien cher à son cœur, à l'école d'un père qui disait : « Vivre sans aimer Jésus-Christ, c'est être mort; mourir en aimant Jésus-Christ, c'est vivre. » Il avait appris, en particulier, un cantique d'une touchante simplicité qu'il retrouva dans son cœur au dernier jour de sa vie, et qu'il récitait avec onction et recueillement. Il savait que nos travaux, nos occupations, notre science, nos

bonnes œuvres elles-mêmes passeront avec toutes les choses d'ici-bas, qu'il ne restera plus pour fonder notre paix, pour obtenir pardon, que Jésus et sa grâce..... »

Voici ensuite les paroles mémorables prononcées sur la fosse et imprimées à Paris :

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Funérailles de M. G.-L. Duvernoy.

Allocution de M. Duméril, membre de l'Institut, prononcée aux funérailles de M. G.-L. Duvernoy, à Montbéliard (Doubs), le lundi 5 mars 1855.

MESSIEURS,

« Vous les parents, les amis et les honorables concitoyens de Duvernoy, venus ici pour être témoins de ces tristes funérailles, c'est, vous le savez, pour nous conformer à ses dernières volontés que ses restes ont été transportés à Montbéliard. Il avait, en effet, conservé toujours un profond attachement pour cette ville, qui l'avait vu naître en 1777, et il voulait prendre place près de la tombe d'un père et d'une famille dont il gardait un glorieux souvenir d'honneur et de reconnaissance.

» Nous venons confier à ce dernier asile terrestre la dépouille mortelle de notre vénérable ami. Nous conserverons à jamais le souvenir de l'homme excellent, du savant laborieux dont les travaux resteront inscrits heureusement dans les archives impérissables de la science qu'ils ont éclairée d'une si vive lumière.

» Partageant votre vénération pour les vertus de l'homme privé, du très-bon et bienfaisant père de famille auquel nous rendons les derniers devoirs, je viens ici, sans en avoir reçu la mission spéciale, mais comme l'un de ses plus anciens amis, son camarade d'études et son collègue à l'Académie des sciences (1) et au Muséum d'histoire naturelle, être l'interprète des corps savants qui s'honoraient de le compter parmi leurs membres. Choisis tous les deux et successivement par Georges Cuvier, votre illustre compatriote, pour prendre part à ses éminentes recherches sur l'organisation des animaux, nous avons pu préparer quelques-uns des matériaux qu'il a si bien mis en œuvre dans ses leçons publiques d'anatomie comparée, dont il nous avait autorisé à publier les faits principaux.

(1) L'Académie des sciences de Paris fut établie en 1666; quatre l'avaient été auparavant. Fontenelle, *Histoire de l'Académie royale des sciences*, année 1699, p. 1.

» C'était un honneur insigne, une faveur amicale et bienveillante qui a été pour nous une source inépuisable d'instruction, et qui a rejailli sur notre réciproque destinée. C'est sous la protectrice influence du célèbre naturaliste auquel, pour la gloire de la France, la ville de Montbéliard s'enorgueillit d'avoir donné naissance, que nous avons pu être introduits dans le sanctuaire des sciences, dont les portes nous ont été ouvertes d'une manière si honorable. Depuis cette première époque, riche de connaissances positives sur la conformation et la structure des animaux de toutes les classes, sans cesse augmentées par ses observations et par ses études, Duvernoy avait été appelé à les répandre, comme professeur à la Faculté des sciences à Strasbourg, et plus tard au collége de France et au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Chaque jour, malgré ses honorables occupations, notre laborieux confrère se livrait à de nombreuses investigations consignées pour la plupart dans les Mémoires des sociétés savantes.

» Ce n'est pas ici le lieu de donner une indication des travaux de Duvernoy; il serait même trop long d'en énumérer les titres; je me bornerai donc à dire qu'il s'adonnait à ces études, et qu'il les poursuivait avec un si grand zèle qu'il a voulu les continuer jusque dans les der-

nières et pénibles journées d'une maladie douloureuse, dont il supportait les souffrances avec patience et une pieuse résignation.

» Duvernoy se montrait vivement touché des soins admirables et prévenants qu'il recevait de ses enfants et de sa vertueuse compagne; et, dans ses derniers moments, il éprouvait une si douce satisfaction en se voyant, avec toute l'émotion d'un cœur aimant, entouré de sa nombreuse famille, venant se réunir de toutes parts pour recevoir la bénédiction paternelle, qu'il eut le bonheur de pouvoir faire encore descendre sur elle.

» Je m'arrête... Une occasion moins attristante permettra, je l'espère, à un organe plus éloquent de faire connaître avec détail et d'apprécier, comme ils le méritent, les travaux d'une vie laborieuse, si utilement remplie et si honorablement terminée.

» Adieu, notre ami de cœur, mon savant confrère ! je laisse ta dépouille mortelle pieusement déposée, selon tes désirs, auprès de ton vertueux père, au milieu de tes compatriotes qui honoreront et respecteront aussi ta mémoire.

» Adieu, Duvernoy ! »

Il était d'autant plus nécessaire d'écrire pour la postérité quelque chose sur les funérailles de G.-L. Duvernoy, qu'il ne reste à Montbéliard

aucune trace de cette journée et de ce service religieux, qui avait réuni une si grande assemblée.

Nous avons fait venir l'acte authentique suivant :

« Préfecture du département de la Seine.

» Extrait du registre des actes de décès du 12e arrondissement de Paris.

» Du premier mars mil huit cent cinquante-cinq, à midi, acte de décès de Georges-Louis Duvernoy, décédé aujourd'hui à cinq heures du matin, à Paris, en son domicile, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, au Jardin des Plantes, âgé de soixante-dix-sept ans six mois, membre de l'Institut, professeur au collége de France (1), chevalier de la Légion d'honneur, né à Montbéliard (Doubs), marié à Marie-Madeleine Braun. Ledit décès constaté par M. Boisduval, docteur-médecin, sur la déclaration de Jules-Lucien Peugeot, gendre du défunt (2), âgé de quarante-trois ans, fabricant, demeurant à Hérimoncourt (Doubs), et de Adolphe Focillon (3)

(1) Il était aussi membre de l'Académie des sciences.

(2) Une autre fille de M. Duvernoy est mariée à Strasbourg.

(3) M. Focillon, professeur suppléant au collége de France, a publié une courte *Notice* sur M. Duvernoy, que nous ferons connaître à la fin de ce IVe paragraphe. MM. Gratiolet et Focillon suppléèrent M. Duvernoy, de 1851 à 1854.

âgé de trente et un ans, professeur au lycée Louis-le-Grand, demeurant à Paris, rue Soufflot, 26, qui ont signé avec nous, Louis Perducet, adjoint au maire du 12e arrondissement, lecture faite dudit acte.

» Signé : J. Peugeot, Ad. Focillon, et Perducet. »

La famille Duvernoy possédant une concession au cimetière de Montbéliard, nous avons pensé reproduire ici l'inscription chrétienne du tombeau de celui qui fait l'objet de cette Etude. Elle va nous révéler que son bon cœur ne fut point épargné dans les douleurs et les tristesses de ce monde, par la perte de sept enfants sur neuf qu'il eut de sa première femme. La mort de son fils *Fortuné*, candidat en médecine, à Paris (1), lui fut d'autant plus sensible que c'était un jeune homme de belle espérance qui paraissait vouloir marcher sur les traces de son père.

Voici cette inscription, qui se termine par trois

(1) Né à Montbéliard le 9 février 1805, mort à Paris le 27 mai 1827. M. Boissard, pasteur de la paroisse des Billettes, fut chargé des fonctions religieuses dans cette lugubre cérémonie. Le 9 février 1827, le médecin Duvernoy avait perdu sa digne épouse, Anne-Caroline Duvernoy, née Berdot le 23 octobre 1780. Dans cette circonstance douloureuse, M. Rossel, ancien maire de la ville de Montbéliard, porta la parole sur la tombe de la défunte.

déclarations de Jésus-Christ (saint Jean, XI, 25; III, 47; VI, 40, 44).

Georges-Louis Duvernoy,
Né à Montbéliard le 6 août 1777,
De J.-G. Duvernoy,
Surintendant des Eglises,
Et de L.-E. Duvernoy,
A été précédé dans l'Eternité
Par sa première épouse
A.-C. Berdot,
Et par sept de ses enfants,
Fortuné, Constant, Georges,
Louis, Charles, Caroline, Marie,
Mort à Paris le 1er mars 1855.

Je suis la résurrection et la vie;
Celui qui croit en moi a la vie éternelle;
Je le ressusciterai au dernier jour.

Enfin, nous voulons rappeler que dans une notice consacrée à ce savant, et insérée dans le compte-rendu de 1855, de la Société d'émulation de Montbéliard, le docteur Oustalet présente M. Duvernoy comme « un digne chrétien dont la longue et honorable carrière a été si remarquable par la piété fervente, solide et éclairée, dont il a donné tant de preuves. » Tous ceux qui ont connu M. Duvernoy s'empresseront de se joindre à ce témoignage rendu par un homme de cœur à un ami et collègue de son père.

Peu après ce décès si regrettable, il parut, dans le *Journal de l'instruction publique et des cultes,* un court article qui fut ensuite tiré en une brochure de 12 pages in-8° : c'est une *Notice sur la vie, les ouvrages et les travaux de G.-L. Duvernoy*, par Ad. Focillon, professeur suppléant au collége de France. Nous voulons en rappeler le début et quelques passages.

« La France vient de perdre un naturaliste éminent et un homme de bien, un de ces travailleurs ardents qui, au commencement de notre siècle, sous la puissante inspiration de quelques beaux génies, ont avec eux régénéré les sciences en les dotant d'œuvres impérissables.....

» Son père, Jean-Georges Duvernoy, exerça sur son éducation une influence puissante et salutaire ; c'est de lui qu'il reçut, comme une tradition de famille, à laquelle il n'a jamais failli, le sentiment du devoir et de sincères croyances religieuses. « Si j'ai valu quelque chose, disait-il, c'est à mon père que je le dois ; » et il a exprimé la volonté que ses restes fussent rapportés au pays natal pour réunir à jamais le père et le fils dans la tombe.

» Jusqu'à l'âge de quinze ans, le foyer paternel suffit à son instruction littéraire et scientifique ; puis il alla compléter ses études à l'Académie de Suttgart, où déjà G. Cuvier avait puisé

sa riche instruction. Mais la Révolution remaniait alors le sol de la France; la principauté de Montbéliard fut cédée à la république, en octobre 1793. Sous peine d'être considéré comme émigré, le jeune Duvernoy dut rentrer dans son pays en 1794. Déjà il avait fait de grands progrès dans les sciences médicales et naturelles à Strasbourg et à Paris, quand il fut appelé comme conscrit sous les drapeaux, en 1799.

» Les protecteurs que lui avaient valu les qualités de son cœur et son mérite, lui firent obtenir un brevet de pharmacien de troisième classe à l'armée des Alpes, aile gauche de l'armée d'Italie. Le célèbre Parmentier, frappé de la haute portée d'esprit du jeune Duvernoy, obtint, l'année suivante, son licenciement. Pour justifier l'intérêt que lui montraient plusieurs hommes très-distingués, il avait publié divers articles, dont l'un fort remarquable parut en 1799, sous le titre de *Réflexions sur les corps organisés et les sciences qui en sont l'objet* (Magasin encyclopédique de Millin). Partout dans ces travaux se décèle un esprit capable d'une généralisation sage et facile, une tendance heureuse à introduire dans l'étude de l'anatomie les rapports physiologiques et l'influence des causes extérieures. En un mot, ce jeune esprit, au contact du grand Cuvier, n'a rien perdu de

son originalité et de son indépendance respectueuse. Il était l'ami, le confident de l'homme de génie, qui lui promettait la plus vaste carrière scientifique.....

» Eminemment religieux, il comprit la science des êtres organisés comme une démonstration éclatante du Dieu qui les a conçus et créés. L'homme, spectateur intelligent de cette longue manifestation de son Dieu, lui apparaissait comme destiné à une vie future, dont la ferme croyance a soutenu son courage dans une lente et douloureuse agonie, et rasséréné son visage jusque sous les doigts glacés de la mort. Ces idées de haute philosophie dominaient toutes ses doctrines purement sientifiques.

» Jamais la vie d'un savant ne fut plus laborieuse que la sienne pendant ces vingt-sept dernières années, divisées en deux périodes, dont la première s'écoula à Strasbourg, et dont la seconde vient de se terminer à Paris.

» Dans ses cours au Muséum, il entreprit une revue complète des classifications zoologiques, et proposa, dans une série de tableaux synoptiques, une méthode qui lui est propre. L'établissement de caractères exacts et précis des groupes naturels qu'il avait adoptés, a été dans ce travail le but constant de ses efforts. Il songeait à livrer à l'impression ce fruit tardif des

études de toute sa carrière scientifique : la mort ne lui en a pas laissé le temps (1).....

» Dans la période de 1838 à 1850, il ne produisit pas moins de soixante-cinq Mémoires ou Notices sur les sujets d'histoire naturelle les plus variés.....

» Sa vigoureuse constitution cédait enfin aux fatigues de cette laborieuse carrière ; en quelques mois, il vit se manifester les symptômes d'une affection organique du cœur. Il fut frappé, le 4 décembre, d'une attaque de bronchite suffocante. Echappé à cette première crise, il ne se releva cependant pas. Après quelques regrets donnés à ses travaux interrompus, aux ouvrages généraux qu'il avait rêvé de publier, il détourna les yeux de ce monde pour ne plus songer qu'à la vie future. Il rendit paisiblement son âme à Dieu.

» La mort est un terrible et grand spectacle pour les vivants; il peut, selon ce qu'il nous montre, terrifier leur âme, ou l'élever jusqu'au sublime. La mort de mon maître bien-aimé fut un de ces nobles enseignements. »

M. Focillon termine son intéressante notice en en appelant à l'équitable appréciation de l'a-

(1) Nous parlerons de ces tableaux synoptiques dans le chapitre suivant.

venir, et il espère fermement qu'elle consacrera dans la mémoire des savants le souvenir de son digne maître pour lequel il a eu la plus grande affection.

Il est impossible d'avoir aucun doute à cet égard, vu les travaux importants du médecin Duvernoy, dont la réputation remonte au fameux *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis* 1790, *et sur leur état actuel,* rédigé par G. Cuvier, secrétaire perpétuel de la classe pour les sciences physiques, présenté à Sa Majesté et Roi, en son conseil d'Etat, le 6 février 1808, et imprimé en 1810, par ordre de Sa Majesté. G.-L. Duvernoy y est cité à plusieurs reprises pour des observations et Mémoires importants, et pour avoir publié avec M. Duméril les *Leçons d'anatomie* (1). On doit se rappeler ce que nous avons dit de ce mémorable Rapport dans notre première Etude, V. Nous offrons en note (2), comme complément, la séance du conseil d'Etat et la réponse de l'empereur aux discours de MM. Bougainville, président de l'Institut, et Delambre, secrétaire

(1) Paris, ans VIII et XIV, 5 volumes in-8° (Note du Rapport, p. 328, édit. in-8°).

(2) Note C, à la fin de cette Etude; *séance du Conseil d'Etat ;* réponse de l'empereur à la députation de l'Institut.

perpétuel, pour les sciences mathématiques (1).

Comme Duvernoy figure avez honneur dans ce monument scientifique et littéraire, cette note ne sera pas déplacée à la fin de cette Etude.

V.

Manuscrits laissés par M. Duvernoy.

Le médecin Duvernoy a laissé un certain nombre de manuscrits, plus ou moins brouillés, qui, sans doute, seront utilisés un jour. On nous a assuré que M. Lereboullet, qui nous est connu, espère les mettre en ordre, travail qui demande un homme qualifié comme ce savant. Nous croyons que les tableaux synoptiques dont parle M. Focillon dans notre précédent paragraphe, ont été publiés sous le titre : *Tableaux des ordres, des familles et des genres de mammifères, adoptés pour le cours de zoologie de la Faculté des sciences, par M. Duvernoy; rédigés sous ses yeux, par M. Lereboullet, conservateur des collections de cette Faculté.* Après un texte de dix pages in-4°, viennent cinq grands tableaux synoptiques. On

(1) Note D à la fin de cette Etude, sur la *Députation à l'empereur de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut*, en 1808.

sait que M. Duvernoy a publié plusieurs Mémoires avec M. Lereboullet.

Notre ami Frédéric Saigey nous a écrit de Strasbourg le 13 janvier 1862 : « Jusqu'à présent, M. Lereboullet n'a trouvé que des notes pour servir aux différents cours professés par M. Duvernoy tant à Strasbourg qu'à Paris. Il n'a rencontré aucun tableau d'aucune nature, et il croit que M. Duvernoy n'a pas donné suite à l'idée qu'il avait eue d'abord de présenter la classification sous forme de tableaux. C'est lui qui s'est occupé particulièrement du classement des manuscrits..... »

Il paraîtrait que la plus grande partie de ce travail est encore à faire, et que les occupations incessantes de M. Lereboullet en retarderont l'achèvement, sans l'ajourner à toujours.

Nous avons vu que le docteur Oustalet a entre les mains le discours original que M. Duvernoy prononça sur la fosse de Laurillard, discours raturé extraordinairement, parce que la partie scientifique en a été extraite pour quelque journal, auquel le défunt qui en fait l'objet, n'était pas inconnu.

Nous terminerons ce paragraphe en faisant connaître que M. Friedel, conservateur du Musée de l'école impériale des mines à Paris, et chargé des conférences, petit-fils de M. Duver-

noy, a désiré avoir cette Etude en communication, et qu'il a été *heureux de constater la parfaite exactitude des données biographiques qu'elle renferme.*

VI.

Groupe des quatre naturalistes-zoologues. Nouveau champ de la science.

Le groupe des quatre naturalistes qui nous ont occupé jusqu'ici, pourra charmer les soirées ou les loisirs de beaucoup de familles, et apprendre aux jeunes gens où conduisent la vie exemplaire, les études sérieuses, le travail soutenu et opiniâtre. On a dû remarquer combien ces Etudes sont intimement liées entre elles, se complétant l'une l'autre, pour ainsi dire, à chaque page. S'il y avait lieu de disposer quelque part une inscription collective, peut-être pourrait-elle être ainsi conçue, surmontée d'un soleil :

Aux Naturalistes,
Amis et Collaborateurs,
Les frères Cuvier,
Laurillard et Duvernoy,
Nés et élevés à Montbéliard ;
Leurs Concitoyens dans l'admiration.

La suite de ce travail, qui nous trouve plein

d'ardeur, va nous conduire sur d'autres terrains non moins intéressants ; nous allons nous occuper d'autres branches de la science, d'archéologie nationale, de linguistique, des premiers monuments de la langue française, de l'étude des dialectes du treizième siècle, de sciences paléographiques (1) et historiques, et d'abord de sciences physiques, astronomiques, mathématiques, etc.

C'est ainsi que nous voulons rappeler quelques autres de nos illustrations montbéliardaises qu'il serait injuste de laisser tomber dans l'oubli, ou ignorer d'un grand nombre qui n'ont que peu de temps à consacrer à la lecture. Nous poursuivons ces Etudes avec confiance, devraient-elles ne délasser et n'instruire que les nôtres pendant quelques veillées.

(1) La paléographie est l'art de déchiffrer et de décrire les anciens documents.

NOTES.

Note A, voir page 354.

Rochet d'Héricourt (Haute-Saône). Son acte de naissance.

L'heureuse apparition de la *Revue littéraire de la Franche-Comté* a été marquée par un article sur le voyageur Rochet, que l'auteur, M. Quérard, fera paraître dans la *France littéraire*. Nous en extrayons quelques lignes qui suffiront à notre but, et nous y ajouterons un acte de naissance.

Rochet reçut le jour à Héricourt, le 21 floréal an IX, qui correspond au 11 mai 1801, et succomba à son poste le 9 mars 1854, en Arabie, où il soutenait dignement l'honneur et les intérêts de son pays; ses voyages pleins de fatigues et de périls l'avaient épuisé.

Après avoir parcouru l'Abyssinie, il devint agent consulaire à Suez, à Bassorah, puis consul de France en Asie. Dès son enfance, il avait montré un caractère hardi et entreprenant, en même temps qu'un goût particulier pour la lecture des voyages. Pendant quelque temps il fréquenta le collége de Montbéliard, et plus tard, il dut apprendre un état, ses parents ayant perdu leur fortune. Son apprentissage de tanneur étant terminé, il se rendit à Na-

ples, obtint à l'académie de Florence une médaille pour des travaux de chimie. A Tunis, il vendit le secret de son procédé pour les couleurs la somme de 12,000 francs, qu'il partagea avec sa mère. Arrivé au Caire en 1829, le pacha d'Egypte ne tarda pas à l'apprécier, et le nomma directeur d'une fabrique d'indigo. Rochet resta pendant dix ans au service du pacha, et ensuite partit pour sa première excursion en Abyssinie. Après huit mois de séjour dans ce pays, il revint en France, malgré les instances du roi de Choa, dont il avait su mériter la confiance et l'amitié. Ce roi lui confia de nombreux présents pour le roi Louis-Philippe. Le 1er janvier 1842, Rochet repartit, en emportant de magnifiques cadeaux du roi des Français pour celui de Choa, et muni d'instruments et d'instructions donnés par l'Académie des sciences et la Société de géographie, qui, en 1847, lui accorda un prix et une médaille, deux ans après son retour en France. La même année, après avoir pris un repos qu'il passa parmi les siens et ses connaissances de Montbéliard, il alla visiter le nord de l'Abyssinie.

Rochet devint membre ou correspondant de la Société de géographie de Paris, de la Société géologique de France, de la Société royale de médecine, de l'Académie des belles-lettres, sciences et arts de Marseille, de celle de Besançon, de la Société orientale de Paris, de l'Académie des sciences de Florence, et membre de la Légion d'honneur.

Toutes ces sociétés ont inséré dans leurs bulle-

tins un grand nombre d'articles de Rochet, énumérés chronologiquement par M. Quérard et par M. Armand Marquiset, auteur d'une notice étendue sur notre voyageur, publiée dans le journal du département de la Haute-Saône. Cette énumération faite dans l'article destiné à la *France littéraire*, mentionne une *Lettre à M. Duvernoy sur la législation des Amhasras et la civilisation du royaume de Choa*, écrite d'Angobar, le 9 janvier 1843, lue à à l'Académie des sciences morales et politiques par M. Mignet, séance du 12 août 1843, imprimée vraisemblablement dans les comptes-rendus de cette Académie, et positivement dans le *Journal des économistes*, sept. 1843, t. VI, p. 187 et suiv.

L'article de M. Quérard, dans la première livraison de la *Revue de la Franche-Comté*, novembre 1863, mettant en doute les prénoms de Rochet, nous offrons ici son acte de naissance copié par nous à la mairie d'Héricourt.

ACTE DE NAISSANCE DE ROCHET.

« Du vingt-unième jour du mois de floréal l'an neuf de la république française.

» Acte de naissance de Charles-Xavier Rochet, né le présent jour à deux heures du soir, fils du citoyen Jean-François Rochet, propriétaire de forges, domicilié à Héricourt, et de la citoyenne Elisabeth-Catherine Perdrizet, époux et épouse...

» Premier témoin, Georges-Frédérich Mequillet,

âgé de quarante-six ans, homme de lettres, domicilié à Héricourt.

» Second témoin, Claude-Nicolas Frézard, âgé de cinquante-neuf ans, notaire public, domicilié à Héricourt.

» Sur la réquisition à nous faite par le citoyen Jacques Perdrizet dudit lieu, aïeul maternel de l'enfant.

» Et ont signé Jacques Perdrizet, Méquillet, Frézard.

» Constaté suivant la loi par moi, maire de la ville d'Héricourt faisant les fonctions d'officier public de l'état civil.

» Signé P.-C. Noblot. »

Note B, voir page 355.

Alexandre-Henri Mouhot, naturaliste-voyageur.

L'Illustration du 29 novembre 1862, page 308, a donné le portrait de M. Mouhot, avec la notice suivante :

« Alexandre-Henri Mouhot, naturaliste et voyageur, naquit à Montbéliard, département du Doubs, le 15 mai 1826. Après avoir résidé en Russie pendant dix ans, il vint en Angleterre, où il épousa une Anglaise, parente de l'illustre voyageur Mungo-Park. Par ses relations et l'intérêt que lui offrait le royaume de Siam, peu connu et inexploré avant lui, M. Mouhot quitta l'Europe au mois d'avril 1858

pour se rendre dans ce pays. Après un voyage de plus de dix-huit mois dans le Cambodge, qu'il traversa de l'est à l'ouest, du sud au nord, sur le Mekong, et jusqu'à la frontière du Lao, il visita les tribus sauvages entre ces deux pays et la Cochinchine, traversa le lac Touli-Sap, et explora les provinces d'Ongcor, où il fit la découverte de magnifiques ruines, minutieusement décrites par lui et envoyées à la Société géographique de Londres. Il traversa ensuite le bassin du Me-Hong dans celui du Menam, et partant de Battamborg, il traversa l'ouest jusqu'à Bankok. A son retour de cette capitale, M. Mouhot entreprit un second voyage dans l'intérieur, au nord-ouest du pays, et par amour pour la science, alla au-devant d'une mort presque certaine. Il arriva à Luarg-Shraburg, capitale du Lao, aux confins du Tonquin, le 26 juillet 1861, après quatre mois et dix jours de voyage, c'est-à-dire de peines et de fatigues.

» Pendant tout ce temps, M. Mouhot ne cessa d'envoyer, dans plusieurs des branches de l'histoire naturelle, de nombreuses collections que le Musée britannique possède en grande partie, notamment un magnifique spécimen, nommé d'après lui et connu des savants sous le nom de *Helix Mouhoti*. Malheureusement, le climat de ce pays lui fut fatal; il mourait, le 10 novembre 1861, sur les confins du Tonquin. Ses précieuses collections n'ont pas été perdues; elles ont été rapportées en Angleterre. »

D'après le portrait de *L'Illustration*, nous ne som-

mes pas étonné qu'un journal de Jersey ait dit que notre compatriote était un homme d'une haute intelligence. Il y a quelque chose de remarquablement expressif dans la tenue, la face, le front et le regard de M. Mouhot, dont les qualités du cœur et la piété filiale resteront en long souvenir dans sa ville natale. Le *Musée de Montbéliard* possède quelques objets dus à sa libéralité. Si le médecin Duvernoy eût encore vécu, Mouhot aurait trouvé en lui un admirateur.

Note C, voir page 376.

Séance du conseil d'Etat du 6 février 1808.

Le volume rédigé par M. Delambre offre, au commencement de l'édition in-8o, le document suivant:

« Sa Majesté étant en son conseil,

» Une députation de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut, composée de MM. Bougainville, président de l'Institut; Tenon, vice-président; Delambre, Cuvier, secrétaires; de MM. Lagrange, Monge, Messier, de Fleurieu, Charles, Berthollet, Haüy, Lamarck, Thouin, de la Cépède et Desessarts, membres de l'Institut, est présentée par S. Exc. le ministre de l'intérieur, et admise à la barre du conseil. »

Aux deux discours qui furent prononcés dans cette circonstance solennelle, et après la production des rapports, Napoléon fit la réponse suivante, qu'on

trouve à la fin du rapport rédigé par Cuvier, édition in-8°.

Réponse de Sa Majesté.

« MM. les président, secrétaires et députés de la première classe de l'Institut,

» J'ai voulu vous entendre sur les progrès de l'esprit humain dans ces derniers temps, afin que ce que vous auriez à me dire fût entendu de toutes les nations, et fermât la bouche aux détracteurs de notre siècle, qui, cherchant à faire rétrograder l'esprit humain, paraissent avoir pour but de l'éteindre.

» J'ai voulu connaître ce qui me restait à faire pour encourager vos travaux, pour me consoler de ne pouvoir plus concourir autrement à leur succès. Le bien de mes peuples et la gloire de mon trône sont également intéressés à la prospérité des sciences.

» Mon ministre de l'intérieur me fera un rapport sur toutes vos demandes : vous pouvez compter constamment sur les effets de ma protection. »

Note D, voir page 377.

Députation à l'empereur de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut, en 1808.

Nous avons pensé faire une *longue note* de notes partielles, consacrées à la plupart des savants qui composaient cette célèbre députation, qui tous re-

viennent dans les *Rapports* rédigés par Delambre et Cuvier, et se trouvent en compagnie de beaucoup d'autres, sans oublier *Duvernoy*.

En tête de son travail, dans un court *Avertissement,* Cuvier témoigne sa reconnaissance à plusieurs membres de cette députation que l'empereur voulut recevoir solennellement le 6 février 1808. Il cite Thouin, Berthollet, Haüy, Lacépède et beaucoup d'autres qui l'ont aidé de leurs conseils et de leurs renseignements, chacun dans sa spécialité, qui lui ont fourni des notes nombreuses et intéressantes, un mémoire détaillé sur la médecine et les sciences qui s'y rapportent : il remercie également, en les nommant, ceux qui ont bien voulu lire diverses parties de son travail et lui communiquer leurs remarques. Cuvier savait bien tout ce qu'avaient d'odieux l'orgueil et l'ingratitude, c'est pourquoi il ne pouvait tomber dans de pareils piéges.

Nous nous sommes proposé simplement dans cette note collective de donner quelques lignes sur ceux des membres de la députation, que nous n'avons pas encore rencontrés dans le cours de ces Etudes. Si l'on jette un coup d'œil sur la note précédente, on verra les noms que nous avons omis, parce qu'ils se sont déjà trouvés sur notre passage. Nous offrons les autres par ordre alphabétique.

Berthollet (Charles-Louis), célèbre chimiste, né en 1748, en Savoie, d'une famille française d'origine, étudia la médecine et devint médecin du duc d'Orléans. Ensuite il se livra tout entier à la chimie, fut

membre de l'Académie des sciences, puis de l'Institut, etc. Il accompagna Bonaparte en Egypte. En 1805, il fut membre du sénat, pair de France sous la Restauration, et mourut en 1822. Avec Monge, que nous trouverons plus bas, il fut chargé, pendant la Révolution, de diriger la fabrication de la poudre et de multiplier les moyens de défense. Il a publié quantité d'ouvrages très-importants.

Charles (J.-Alex.-César), né en 1746 à Nancy, mort à Paris en 1823, s'occupa surtout d'électricité, perfectionna l'aérostat. Il devint membre de l'Académie des sciences en 1785, et professeur au Conservatoire des arts et métiers.

Desessarts (Jean-Charles), né à Bragelogue (Aube), en 1729, mort en 1811, docteur en médecine, devint membre de l'Institut. On lui doit entre autres un *Discours sur les inhumations précipitées*, un *Traité sur le croup*, etc.

Fleurieu (Charles-Pierre *Claret*, comte de), ministre de la marine sous Louis XVI, membre de l'Institut, né à Lyon en 1738, fabriqua la première horloge marine avec Berthoud en 1763. Nommé directeur général des ports et arsenaux en 1776, il dirigea les opérations navales de la guerre d'Amérique, et fournit les plans des voyages de découvertes entrepris par la Pérouse. Plus tard, en 1797, il devint membre du Conseil des Anciens, et ensuite fut appelé par Napoléon au conseil d'Etat. Il est mort à Paris en 1810. Tous ses ouvrages sont précieux : une baie et une île portent son nom.

Lagrange (Jos.-Louis), célèbre mathématicien, né à Turin en 1736, de parents français, mort à Paris en 1813. A l'âge de dix-neuf ans, il devint professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de sa ville natale. Il remporta cinq fois, depuis 1764, le prix de mathématiques proposé par l'Académie des sciences de Paris. Il fut pendant vingt ans président de l'Académie de Berlin, puis il rentra en France et devint professeur aux Ecoles normale et polytechnique. Napoléon le fit entrer au sénat et le combla de dignités. Tous ses ouvrages sont des modèles pour la clarté de l'exposition, l'élégance du style et des démonstrations. Après Newton (1), c'est lui qui a le plus avancé l'explication du système du monde. Son éloge a été prononcé par Delambre, Laplace et Lacépède.

Messier (Charles), astronome, né en 1730 en Lorraine, mort à Paris en 1817, se fit une réputation européenne par son habileté à découvrir et à observer les comètes. Il entra à l'Académie des sciences de Paris en 1770. Une constellation porte son nom, Messier ou Grande-Moisson.

Monge (Gaspard), géomètre, né à Beaune en 1746, mort en 1818, devint membre de l'Académie en

(1) Newton (Isaac), illustre savant anglais, né en 1642, s'est placé à la fois au premier rang des mathématiciens, des physiciens et des astronomes. En 1699, l'Académie des sciences de Paris le nomma associé étranger. Il mourut en 1727. Tous ses ouvrages ont la plus grande importance.

1780, et fut nommé examinateur de la marine en 1783 ; alors il se rendit à Paris. Il fut ministre de la marine en 1792 ; nommé professeur à l'Ecole normale dès son origine, l'un des fondateurs de l'Ecole polytechnique ; il accompagna Bonaparte en Egypte, et devint président de l'Institut du Caire. Napoléon le nomma sénateur et le combla d'honneurs, mais il perdit tout à la Restauration. Il fut l'un des principaux rédacteurs de la *Description de l'Egypte*. M. Arago a lu son éloge à l'Institut en 1846.

Thouin (André), professeur de culture au Jardin des Plantes, né en 1747, est mort en 1823. Ce fils d'un jardinier de cet établissement, devint jardinier en chef, agrandit l'école botanique, s'occupa d'acclimater des plantes exotiques, et fit, dans ce but, divers voyages. Il fut professeur à l'Ecole normale et membre de l'Institut. Il a écrit plusieurs ouvrages.

On voit que ces notes ont un rapport direct avec notre travail, puisque les hommes qui en font l'objet, ont vécu ou ont fourni la fin de leur utile et brillante carrière avec plusieurs des illustrations montbéliardaises qui nous occupent.

Nous terminerons cette note en rappelant que le grand travail demandé par l'empereur avait un aîné tout aussi remarquable, c'est le *Rapport sur l'instruction publique, fait au nom du comité de constitution à l'Assemblée nationale, les* 10, 11 *et* 19 *septembre* 1791, *par M. de Talleyrand-Périgord, ancien évêque d'Autun*, imprimé par ordre de l'Assemblée nationale, in-4° de 216 pages, avec tableaux in-folio.

L'auteur y demande l'établissement d'un *Institut national* qui embrasse tous les genres de connaissances et de savoir. La France en fut dotée un peu plus tard (1).

Il est étonnant que M. Thiers, dans son *Histoire de la Révolution française*, ne dise absolument rien de ce rapport que nous possédons, et que nulle part nous ne l'ayons trouvé mentionné. S'il existe une *Histoire de l'instruction publique en France*, il est impossible qu'il n'y occupe pas une place importante : l'oubli serait une injustice et une lacune grave dans un pareil travail. Cette observation pourra sans doute être utile.

(1) Lors de la persécution révolutionnaire, Genève ouvrit ses bras aux prêtres décimés par les anarchistes de la Convention. M. de Talleyrand dut la vie à la courageuse hospitalité des Génevois; il demeura longtemps dans une petite chambre de la sombre rue Traversière. *Histoire de l'Eglise de Genève*, par Gaberel, t. III, p. 347, 348.

CINQUIÈME ÉTUDE

LES FRÈRES, FILS ET NEVEU PARROT

CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC

Baptisé le 27 juillet 1751-12 février 1812 ;

JEAN-LÉONARD

14 décembre 1755-10 juillet 1836 ;

GEORGES-FRÉDÉRIC

CONNU EN RUSSIE SOUS LE PRÉNOM DE GEORGES

22 novembre 1767-1852.

NOTE

GEORGES-FRÉDÉRIC

fils du précédent

CONNU EN RUSSIE SOUS LE PRÉNOM DE FRÉDÉRIC

Né et décédé en pays étrangers.

CINQUIÈME ÉTUDE

Les frères, fils et neveu Parrot.

I.

CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC PARROT.

Son baptême à Montbéliard. — Il passe en Allemagne. Son professorat. Sa mort. Ses écrits.

Comme nous l'avons dit à la fin de notre précédente Etude, nous allons nous trouver dans d'autres parties du vaste champ de la science, et nous espérons que cette variété ne contribuera pas peu à nous attacher le lecteur.

Parmi plusieurs autres hommes marquants, originaires de Montbéliard, nous voulons consacrer quelques pages à MM. Parrot, qui se sont fait un nom dans les sciences et dans l'administration en Allemagne et en Russie. Ceux de leurs ouvrages que nous indiquerons, le seront

tous dans notre langue, afin que chacun puisse nous lire, le français étant la langue par excellence et la langue universelle.

Nous allons nous occuper des frères Parrot, d'après la date de leur naissance, plutôt que selon leur mérite dans le monde savant.

Le premier que nous rencontrons est *Christophe-Frédéric*, dont nous avons trouvé l'acte de baptême, devant tenir lieu de celui de naissance, dans les registres de la paroisse du faubourg de Montbéliard, à la mairie de cette ville.

« Christophe-Frédéric, fils du sieur Jean-Jacques Parrot, chirurgien, bourgeois de Montbéliard (1), et d'honnête Marie-Marguerite Boigeol, ses père et mère, fut présenté au saint baptême par honnête Susanne-Marguerite Fallot, tanneur, bourgeois de Montbéliard, la marraine, le 27 juillet 1751.

» Signé : F.-C. DUVERNOY » (2).

Après avoir fait de bonnes études à Montbéliard et à l'université de Tubingue, où il s'était principalement adonné aux sciences naturelles, il prit la résolution de s'expatrier, comme un grand nombre de jeunes gens qui ne trouvaient pas d'occupations suffisantes et lucratives dans

(1) Il devint membre du magistrat de Montbéliard.

(2) Pasteur à l'église du faubourg, de 1749-1783, époque de son décès.

leur petite ville natale, et de se rendre en Allemagne où il devint précepteur de deux jeunes barons, puis se fit recevoir docteur en philosophie. Appelé à l'université d'Erlangen en Bavière (1), il y fut, dès 1782, professeur de mathématiques et de sciences économiques.

L'un des généraux (2) de la république, étant venu occuper le Montbéliard, le prince Frédéric se réfugia à Erlangen, ce qui fut une bonne fortune pour Parrot, qu'il s'attacha comme conseiller de régence et secrétaire de cabinet. Ensuite, il fut chargé de prendre possession, au nom du roi de Wurtemberg, d'une partie des pays qui lui furent accordés pour la cession de la principauté de Montbéliard à la France. Après avoir occupé ces divers postes honorablement, il se retira auprès de son frère Jean-Léonard, qui lui ferma les yeux.

Parvenu à l'âge de 61 ans et demi, il mourut célibataire à Eslingen, dans le Wurtemberg, le 12 février 1812, auteur de plusieurs

(1) Erlangen se divise en vieille ville et en nouvelle ville, qui fut fondée en 1688, après la révocation de l'édit de Nantes, par des émigrés français. L'Université fut établie en 1743 par Frédéric de Brandebourg-Bayreuth.

(2) C'était le général Moreau, qui naquit à Morlaix en 1763. Etant général de division, il passa à l'ennemi, parce qu'il était mécontent du premier consul. En 1813, il fut tué près de Dresde, comme l'atteste un mausolée qui se trouve à la place même où un boulet vint lui emporter les jambes. Nous l'avons visité autrefois.

écrits remarquables pour cette époque. Ce sont des traités de physique, de mécanique, de géographie, d'astronomie, d'architecture civile, d'histoire naturelle, d'agriculture, d'économie domestique, etc. Il s'occupa, par exemple, de cette question : *Quel est le moyen de remédier à la rareté toujours croissante du bois de chauffage?*

On voit que ce problème était déjà à l'ordre du jour à la fin dix-huitième siècle. Comme il nous a été impossible d'avoir sous les yeux ce traité, nous ne pouvons dire quelle solution l'auteur lui a donné, et si aujourd'hui on a trouvé du nouveau pour y répondre. Les charbons de terre, les tourbes étaient déjà connus, mais l'exploitation des houillères était loin d'être étendue comme elle l'est maintenant. C'est là un historique intéressant que nous voudrions pouvoir entreprendre, et qui ferait un beau chapitre de notre industrie nationale. Nous aurions voulú pouvoir analyser ce traité, mais il ne se trouve pas dans le premier volume du *Recueil anonyme de diverses pièces choisies*, le seul que nous ayons pu avoir sous les yeux, imprimé en français à Erlangen, en 1783. Il a aussi publié un *Manuel de l'économie rurale; l'Esprit de l'éducation ou catéchisme des pères et des instituteurs;* une *Arithmétique appliquée aux divers genres d'industrie et au commerce*, etc.

Le premier volume du *Recueil* que nous venons de mentionner se termine par un *Système de toutes les connaissances humaines*. La philosophie embrasse, selon l'auteur : la science de Dieu, la science de l'homme et la science de la nature. Ces traités nous révèlent les progrès que les sciences ont faits depuis Lavoisier (1), en lisant, par exemple, les articles sur l'air, la poudre à canon et le tonnerre, articles où il n'y a plus rien de vrai aujourd'hui. Si un nouveau rapport général sur les sciences était demandé par le gouvernement, comme du temps de G. Cuvier, il faudrait revenir aux vieux livres de nos pères et plus d'un est encore digne d'être exhumé par de pieuses mains. Le catalogue de ceux de nos illustrations montbéliardaises a été entrepris par feu le pasteur Teufferd de Berthoncourt.

Un autre article intitulé : *Estampe allégorique*, dans lequel l'auteur déclare qu'*il n'est point de la communion des papes et n'a pas écrit dans un païs papiste*, offre des traits piquants, que ce n'est ni le lieu ni le moment de reproduire, mais dont il convenait de dire un mot, puisque

(1) Né à Paris en 1743, membre de l'Académie des sciences à l'âge de vingt-cinq ans. Il mourut sur l'échafaud comme fermier général, le 8 mai 1794, sort qu'eut le premier mari de Mme Cuvier, comme nous l'avons vu dans notre première Etude.

nous sommes à analyser, à apprécier, à faire connaître un homme par ses écrits.

Nous avons encore remarqué dans ce recueil le morceau qui traite de l'*utilité de l'invention du papier*, où il y a des choses fort originales, du genre de celles-ci : « Lorsqu'on suit à la trace un paquet de guenilles converti en un cahier de papier, on y trouve tant de mains occupées, qu'il est permis à quiconque écrit de penser qu'il pourvoit à la subsistance d'une foule de gens..... Les plus belles pièces (de toile) de Hollande retournent souvent en forme de lettres dans leur païs natal. Un morceau de toile, après avoir duré en forme de serviette, peut s'élever du fumier où il a été ramassé, jusques au cabinet des princes, et en devenir un des plus précieux ornements. »

L'article XVII a pour titre : *De la nature et de l'homme*, pièce luë dans une séance de l'Académie françoise, et qui a concouru pour le prix de 1782. Recherchant dans un autre morceau en prose *la cause et les fins de chaque chose*, Parrot confesse l'Etre suprême, la sagesse du Créateur.

Dans un autre morceau, il fait bien connaître le cardinal de Richelieu (1), en montrant que

(1) Célèbre ministre de Louis XIII, né à Paris en 1585,

son *Testament politique* est la peinture de son âme tout entière, le secret de sa conduite et de ses actions.

On peut dire qu'il y a de tout dans ce premier volume de Recueil, et tout ce que nous en avons vu nous fait désirer rencontrer un jour le second chez un épicier ou un bouquiniste. Nous aimons bien l'éloge qu'il fait de l'âne, comme étant *l'animal du monde le plus laborieux, le plus constant, le plus patient et le plus sobre tout ensemble*, consolation pour ceux qu'on traite d'ânes sans pitié, et parfois lâchement sous le voile de l'anonyme On voit, dit Christophe-Frédéric Parrot, que « ce livre est destiné pour toutes sortes de lecteurs. Il fallait donc en varier la lecture pour l'agrément, sans néanmoins perdre de vue l'utile. »

Nous osons croire que cette analyse sommaire ne sera pas dénuée d'intérêt pour les amis de notre contrée.

cardinal en 1622. Il dirigea d'abord ses efforts contre les protestants, et leur enleva La Rochelle en 1628.

II.

JEAN-LÉONARD PARROT.

Son acte de naissance et de baptême. Ses études. Ses fonctions. Sa fidélité au duc Charles. Récompenses. Disgrâce. Son innocence reconnue. Son retour à Montbéliard. Décès.

C'était le frère du précédent, comme le prouvent leurs actes de naissance et de baptême comparés. Voici celui de Jean-Léonard Parrot, extrait des registres de la paroisse du faubourg, à la mairie de Montbéliard.

« Jean-Léonard, fils du sieur Jean-Jacques Parrot, chirurgien juré, bourgeois de Montbéliard, et d'honnête Marie-Marguerite Boigeol, ses père et mère, naquit le 14 décembre 1755 entre trois et quatre heures du matin, et fut baptisé le 15 suivant, présenté au saint sacrement du baptême par honnête Jean-Léonard Morlot, horloger, et bourgeois de Montbéliard, en qualité de parrain, et honnête Marie-Elisabeth Meyer, fille du sieur Georges-Frédéric Meyer, marchand, bourgeois également audit lieu, en qualité de marraine.

» Signé : Jean-Frédéric MASSON » (1).

(1) J.-F. Masson, grand-père de M. l'inspecteur Masson,

J.-L. Parrot fit ses premières études au gymnase de sa ville natale, comme tous les jeunes gens qui n'étaient pas mis en apprentissage pour exercer un métier. Ensuite il fut admis gratuitement, par le duc Charles, à l'Académie de Stuttgart, en 1771. Il s'y distingua extraordinairement, reçut plusieurs médailles, et fut décoré de l'ordre académique. Après avoir soutenu sa thèse inaugurale en allemand, intitulée : *Développement général et systématique des principes et règlements d'économie politique de Sully* (1), en 1779, il reçut le brevet de secrétaire au conseil de régence de Montbéliard, et l'autorisation de prendre part aux travaux de la chancellerie pendant un an. Le duc Charles était présent à la soutenance de cette thèse.

De retour dans sa ville natale en 1780, il fit faire l'année suivante des recherches à Mandeure, à ses frais, puis à ceux de la duchesse de Wurtemberg, qui était une princesse prussienne (2).

était sous-correcteur ou troisième maître au gymnase, de 1753-1758, année de son décès. Comme ministre du saint Evangile, il administrait le baptême, sans être pasteur, c'est-à-dire sans avoir charge d'âmes.

(1) Sully (Maximilien de Béthune, duc de), naquit à Rosny en 1560. Il devint de bonne heure compagnon de Henri IV, qui le nomma surintendant des finances en 1597.

(2) Déjà en 1594, Jean Bauhin, premier médecin de Frédéric, duc de Wurtemberg et comte de Montbéliard, avait engagé ce prince à ordonner des fouilles à Man-

Il rédigea un mémoire sur les résultats de son exploration, et le lut à une séance de l'Académie de Besançon. Il y a dans les papiers de M. le juge de paix Duvernoy que possède la bibliothèque publique de cette ville, deux fascicules portant, l'un le titre écrit de la main de M. Duvernoy : *Notes sur Mandeure, par M. Parrot;* l'autre: *Mémoire sur les antiquités de Mandeure, par M. Parrot*, écrit aussi de la main de M. Duvernoy; et d'une autre main: *Seconde copie de mes notes sur les antiquités de Mandeure, du* 25 *novembre* 1835. Dans ce dernier manuscrit, M. Parrot dit qu'il se rendit en octobre 1780, à Mandeure, où le pasteur du lieu, M. Thiebaut (1), lui servit de guide. Les fouilles qu'il fit faire remontent au 25 mars 1781, et se prolongèrent jusqu'en 1789, comme il l'écrivit de Montbéliard, le 8 décembre 1835, à M. de Leypold, conseiller intime du roi de Wurtemberg.

Il entreprit les premières fouilles avec douze ouvriers et un surveillant, qui furent ensuite à

deure. Tout ce qu'on trouva cette année et en 1595 et 1596 fut déposé au château de Montbéliard, où s'ouvrit le premier cabinet d'antiques provenant des ruines de l'ancienne cité : auparavant tous les objets étaient envoyés à Stuttgart.

(1) Jean-Jacques Thiebaut, pasteur à Mandeure, de 1762 à 1802, année de son décès, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

la charge de l'épouse du duc Frédéric-Eugène, en 1785.

Les papiers mentionnés plus haut renferment des états des objets trouvés à Mandeure par M. Parrot, conseiller de régence de 1783 à 1785 (1). Le 1er avril 1785, il lut son Mémoire à l'Académie de Besançon, et le 27 suivant, ce travail fut analysé par M. Droz, conseiller au parlement, secrétaire perpétuel de cette Académie. Une copie de cette analyse se trouve dans un fascicule de M. Duvernoy. D'après deux lettres de M. Castan, du 12 septembre et 8 novembre 1862, il s'est trouvé une copie du mémoire original dans une collection manuscrite de M. le juge de paix Duvernoy, acquise au profit de la bibliothèque de Besançon, *liasse relative aux antiquités du pays de Montbéliard*, que M. l'abbé Bouchey a explorée outre mesure, et qu'il est devenu inutile maintenant de chercher à faire connaître. Du reste, ce que nous avons dit de ce mémoire suffit à notre but. Nous remercions M. Castan de sa lettre du 13 janvier 1863, par laquelle il nous confirme l'existence à ladite bibliothèque de l'original de ce mémoire auquel il est annexé une appréciation peu

(1) Quelques-uns de ces objets sont indiqués plus loin. Voir l'*Annuaire départemental du Doubs pour* 1846, par Paul Laurens, p. 210, article *Mandeure*.

favorable due à M. Duvernoy. Ce manuscrit a pour titre : *Dissertation sur une antique trouvée à Mandeure, présentée à MM. de l'Académie de Besançon en 1782*; puis viennent des *Notes sur les antiquités de Mandeure, ancienne ville gauloise, subjuguée par les Romains ;* et à la fin on lit : *Première copie de mes actes sur Mandeure, du 25 novembre* 1835.

Lorsque Bernard, représentant du peuple, arriva à Montbéliard en octobre 1793, pour prendre possession de la ville et du pays au nom de la république française, projet médité depuis cent cinquante ans par la monarchie des Bourbons, Jean-Léonard Parrot suivit dans l'exil le prince Charles-Eugène, connu sous le nom du duc Charles. Sa fidélité fut récompensée par toutes sortes de titres et d'emplois. Il entra au bureau de la légation wurtembergeoise à Bâle, en 1794; puis il fut envoyé comme secrétaire d'ambassade, à Paris. Le duc le nomma, en 1803, vice-directeur de la chambre des finances, puis directeur général des domaines échus à ce souverain.

Frédéric, devenu roi, lui accorda la décoration de son ordre du mérite civil, celle de commandeur et la noblesse personnelle ou non transmissible. Nous verrons que son acte de décès porte le *de*.

Au milieu de tant de faveurs méritées, de distinctions rares et multipliées, en raison des services éminents que Parrot rendait à son roi, des jaloux intrigants, comme il s'en rencontre dans tous les pays, parvinrent, à force de menées sourdes et déloyales, à faire suspecter son caractère et sa probité, et il finit par tomber en disgrâce. Mais ce ne fut pas pour longtemps; son innocence fut reconnue peu après, et le monarque le fit solliciter d'accepter de nouveau des emplois. Blessé dans son cœur, Parrot refusa avec dignité; toute démarche pressante fut inutile, et, en 1826, il se rendit à Dorpat pour visiter sa fille mariée à son neveu, né dans cette ville, et qu'une note intéressante et étendue nous fera bientôt connaître.

Le travail étant toujours un besoin pour notre honorable compatriote, il se mit à écrire des Recherches sur l'origine, la langue (1) des Livoniens, des Lettons et des Estoniens, et après un court séjour auprès de ses enfants, il revint à Eslingen en Wurtemberg, où il rédigea un Mémoire sur la langue des Basques, qu'il adressa à la Société des arts et belles-lettres de Saint-Quentin (Aisne), ce qui lui valut le titre de

(1) Versuch einer Entwicklung der Sprache, Abstammung, etc. Der Liwen, Lætten, Eesten, Stuttg. 1828, 2 volumes.

membre correspondant de ce corps, comme il fut nommé membre de la Société de Fribourg en Brisgau, à laquelle il avait adressé un excellent Mémoire sur la propagation de l'histoire. Parmi les autographes collectionnés par le juge de paix Duvernoy, il se trouve une lettre à lui adressée par Léonard Parrot, du 28 septembre 1833, qui montre combien il lui tardait de respirer l'air du pays natal.

Enfin, au printemps de 1834, il revint à Montbéliard, où, pendant deux ans, il s'occupa de la traduction en français du premier volume de l'*Ascension du mont Ararat*, que nous analyserons bientôt. Il en fit la dictée à un jeune homme d'Exincourt, qui, après avoir passé quelques années en Russie, se trouve maintenant à la tête de sa commune, en qualité de maire. M. Belley demeurait chez ce bon vieillard, qui mourut le 10 juillet 1836, à l'âge de quatre-vingts ans et demi, dans une maison de la rue Derrière, dessous celle de M. Christophe Lecomte.

M. l'inspecteur Masson fut chargé du discours funèbre. L'inscription au registre paroissial a été faite en allemand. Voici l'acte de décès extrait de l'état civil de la ville de Montbéliard.

« L'an mil huit cent trente-six, le onzième de juillet, à neuf heures du matin, en l'hôtel de la mairie, par-devant nous Jacques-Frédéric

Goguel (1) (fils Pierre), maire de la ville de Montbéliard, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil, sont comparus les sieurs Charles-Frédéric Grëy, cafetier, âgé de cinquante et un ans, cousin du sieur défunt ci-après nommé, et Joseph Demphel, boulanger, âgé de cinquante-deux ans, les deux domiciliés à Montbéliard, lesquels ont déclaré que le jour d'hier, à six heures et demie du matin, M. Jean-Léonard *de* Parrot, ancien directeur des domaines du roi de Wurtemberg, domicilié à Montbéliard, veuf de dame Weiler de Gerasbach, était décédé en son domicile, rue Derrière, âgé de quatre-vingts ans et demi, et ont les déclarants signé avec moi.

» Signé C.-F. Grëy, J. Dempfel, Goguel fils Pierre. »

M. Parrot vivait très-simplement à Montbéliard, et voyait peu de personnes; son modique héritage paraît être tombé entre des mains qui n'ont pas su l'apprécier.

(1) Décédé dans ses fonctions le 7 juillet 1840; adjoint depuis 1831, maire depuis 1833. Il eut pour successeur M. Charles-Samuel Sahler, encore en fonctions.

III.

Travaux de Jean-Léonard Parrot. Statistique du comté de Montbéliard. Analyse et extraits.

Outre d'importants articles sur les ruines de Mandeure qu'il avait exploitées avec persévérance et en véritable archéologue, J.-L. Parrot s'est livré à de grandes et utiles recherches de linguistique, et a traduit en français le premier volume du voyage à l'Ararat qui nous occupera incessamment. On lui doit aussi une statistique en français du comté de Montbéliard, restée manuscrite : elle remonte à 1791 ou 92. L'auteur de l'original en français ou le manuscrit primitif a jugé à propos de garder l'anonyme, mais il est positif que c'est J.-L. Parrot, appelé *un érudit de Montbéliard*. Ce travail a été traduit en allemand par un autre anonyme, qui y a ajouté des notes et qui a habité cette ville. Celui qui l'a envoyé à l'impression est un troisième anonyme qui y a fait des rectifications.

M. l'inspecteur Masson a eu l'obligeance de nous communiquer le numéro de la *Revue allemande* où ce travail a été inséré en 1796, et M. le percepteur Surleau, de nous le traduire dans son entier. Sans vouloir exagérer la valeur

historique de ces pages, nous croyons cependant qu'elles offrent certains documents intéressants qui parfois caractérisent bien l'époque. Cette statistique, dit l'auteur allemand, a eu un original en français inédit, et un original en allemand. On verra qu'elle renferme des observations piquantes, des renseignements curieux sous plus d'un rapport, ainsi que des études de mœurs qui offrent de bonnes leçons. Ce Mémoire doit, selon toute apparence, provenir d'un homme d'affaires bien instruit des faits, en 1791 ou 1792. Vu l'étendue de ce document, qui n'a pas toujours été facile à traduire, nous nous contenterons de l'analyser, d'en indiquer les matières ou d'en transcrire des passages, en nous permettant quelquefois des observations, des rapprochements et des notes.

D'autres que nous pourront utiliser l'*introduction* historique qui ouvre ce mémoire, et qui se termine par cette observation : « On ne possède dans la principauté de Montbéliard aucune fabrique de coton, celle qui existait à Sochaux est tombée en décadence. »

D'après les renseignements qui nous ont été fournis par M. Goguel, docteur en droit, ancien notaire, et M. le pasteur de Grand-Charmont, c'était une impression de toiles de coton, placée dans les maisons de MM. Jenné et Wetzel,

entre lesquelles il y a un pré qui porte le nom de *blancherie*. Cet établissement appartenait à feu M. Menotte, dont un descendant célibataire vient de mourir à Montbéliard.

Dans la topographie, l'auteur parle des terres qui formaient la principauté de Montbéliard, de son hôtel de ville construit dans un goût tout à fait moderne (1), de la ville elle-même, de son château (2), de la machine hydraulique (3) qui y monte l'eau à 80 pieds à peu près, la distribuant dans les fontaines et dans les cuisines de la résidence du prince, du bâtiment des Halles (4), où se trouvait le magasin à sel, la

(1) La reconstruction de ce bâtiment remonte à 1776, même année où l'on démolit l'ancien hôtel de ville. Le nouvel hôtel, inauguré le 13 novembre 1778, fut construit par M. Laguépierre, et a coûté plus de 80,000 francs.

(2) Le baron de Gemmingen, gouverneur du comté, fit construire le nouveau château de Montbéliard en 1751. Le *Magasin pittoresque* en a donné une vue, dans sa 29e année, p. 393, accompagnée d'un article historique fautif qui a porté M. l'architecte Morel à en écrire au rédacteur de cette publication ordinairement soignée sous tous les rapports. D'après des notes manuscrites de l'avocat S.-F. Fallot, le vieux château remonterait au quatrième siècle, à la chute de Mandeure, au règne de Constantin. Ces notes ont passé entre les mains de M. le juge de paix Duvernoy, puis de M. l'architecte Wetzel.

(3) La machine hydraulique monte l'eau à travers le roc vif; elle a été construite vers 1580, dit M. C. D., *de Montbéliard*, dans sa brochure intitulée : *le Château de Montbéliard et ses anciens maîtres*, Besançon, 1840, p. 9. L'auteur a commis une erreur en disant que l'eau monte à 80 mètres de hauteur, au lieu de 80 pieds.

(4) « La nouvelle hasle de pierre de Montbéliard fut

douane, et, à la partie supérieure, le siége du gouvernement, la chancellerie, les archives, etc.

Il signale ensuite quelques localités sur lesquelles nous offrirons ce qu'il dit de plus saillant.

Etupes est remarquable par le palais d'été du prince gouverneur, par de beaux jardins et un parc. Il s'y trouve aussi un moulin à papier.

Il y a environ six ans que M. Parrot le jeune a fait faire des fouilles dans les mines de *Mandeure :* ses efforts ont été couronnés de succès. On découvrit des dieux lares, des ustensiles de ménage, des ornements, des pierres taillées fort précieuses, des pièces de monnaie, des colonnes, des parquets de mosaïque en marbre, des inscriptions, des édifices très-étendus et magnifiques. Le prince Henri de Prusse (1) et

» commencé de fonder par l'ordonnance de M. le comte » George au mois de juin 1536, *Hugues-Bois de Chesne,* » p. 19. » Cet édifice succédait à une construction en bois très-ancienne, et dont l'existence était antérieure à la réunion à la ville du *bourg des Halles.* La construction en pierre remonte à 1582 et à 1624. Ce sont trois côtés d'un parallélogramme.

(1) Henri de Prusse, frère du grand Frédéric, troisième fils du roi Frédéric-Guillaume, s'était rendu à Montbéliard au printemps de 1784, pour visiter le duc Frédéric-Eugène et son épouse, nièce de ce prince. Ami de la France, il se rendit à Paris en 1788, dans le but d'y finir ses jours; mais la Révolution le força de s'éloigner, et il mourut dans son château de Rheinsberg en 1802.

plusieurs étrangers de distinction ont admiré ces divers objets. La révolution française a été la principale cause de l'interruption de ces travaux, qui ont valu à M. Parrot une mention honorable de la part de l'Académie des sciences de Besançon (1).

Le village de *Sainte-Suzanne* est remarquable par un rocher perpendiculaire de pierre blanche, au pied duquel sort une source de l'eau la plus limpide, formant une cascade assez jolie. Nous observerons qu'il n'y a plus de cascade, que l'eau s'échappe avec force et entraîne des pierres, après de grandes pluies ou à la fonte des neiges. Tout indique qu'elle traverse des bancs de marne jaune (2).

(1) Beaucoup d'objets précieux de Mandeure se trouvent au musée de Besançon, comme l'observe M. Guenard dans sa *Description historique* des monuments de cette ville, 2e édition, 1860, p. 241. —Les *Antiquités de Mandeure,* par M. Morel-Macler, architecte. — *Recherches historiques sur Mandeure,* par l'abbé Bouchey, t. I, p. 126, seqq. Il y avait à Montbéliard plusieurs collections d'antiquités provenant des ruines de Mandeure, visitées fréquemment par les princes de la maison de Wurtemberg-Montbéliard en 1581, 1615, 1661, etc. Voir à la fin de cette Etude, note A, une *Lettre du citoyen Bussol sur l'ancienne cité de Mandeure.*

(2) « Ce village est placé au pied d'un rocher dans lequel on voit un antre d'où, par une pente insensible, l'on descend, l'espace de deux cents pas, dans une caverne spacieuse, semblable à un de ces temples souterrains destinés à la célébration des mystères druidiques. » *Ephémérides du comté de Montbéliard,* par Ch. Duvernoy, p. 396.

Le village de *Bart* est bâti au pied du Montbart (1). Cette montagne, la plus élevée de tout le pays, est couverte à Pâques d'une quantité innombrable de campanules (2). On trouve ces fleurs dans le jardin botanique (3), où, du vivant de Martini, M. Parrot les avait fait planter. Ces fleurs et d'autres qui percent la neige présentent un tapis magnifique, et c'est la coutume de choisir ce lieu pour but de promenade les premiers jours d'Avril ou de May. Le point le plus haut de cette montagne est appelé la Roche au corbeau (4) d'où l'on aperçoit la seigneurie du Chatelot, une partie du Lomond (5)

(1) « Son nom, ses cavernes creuses et quelques vestiges de bâtiments qu'on y voit dispersés, ont fait penser que dans les temps celtiques le Mont-Bart a été la demeure des poëtes philosophes, appelés bardes, qui y célébraient leurs fêtes et leurs sacrifices. » *Ephémérides*, p. 324.

(2) La campenotte a été chantée par M. Ch. Berger, ancien professeur, à une réunion de la Société d'émulation de Montbéliard. En voici une strophe inédite :

De Montbéliard, c'est un pèlerinage,
D'Avril en May, sur ses flancs arrondis,
On va cueillir, sous le naissant feuillage,
La belle fleur qui dore le taillis.

(3) Note B sur le *Jardin botanique de Montbéliard*, à la fin de cette Etude.

(4) La hauteur de la Roche au corbeau est de 483 mètres au-dessus du niveau de la mer, la hauteur de la vallée est de 317 mètres au-dessus du niveau de la mer; la Roche au corbeau a donc 166 mètres au-dessus de la vallée.

(5) La hauteur du Lomond, aux Hêtres, est de 801 mètres au-dessus du niveau de la mer; le signal sur Roche-d'or (Suisse) est à 929 mètres au-dessus du niveau de la mer.

et de la Franche-Comté. La tradition rapporte que jadis on a trouvé dans une caverne de cette montagne le squelette bien conservé d'un homme de taille gigantesque (1). On prétend aussi que c'est dans la plaine appelée la *Champagne*, entre les villages d'Exincourt, Taillecourt, Audincourt, Arbouans, Voujaucourt, Bart et Bavans, que Jules César vainquit Arioviste (2). Il y a dix-huit

(1) *Le Château de Montbéliard et ses anciens maîtres*, brochure publiée en 1840 à Besançon par M. Ch. Duvernoy, rapporte, p. 15, qu'aux murs du laboratoire de *Frédéric*, successeur de *Georges*, étaient suspendus seize tableaux, dont l'un représentait une lutte soutenue par lui, dans la forêt de Mont-Bart, contre une ourse furieuse qui allaitait ses petits. Sans le secours d'un vigoureux chien anglais dont Frédéric était accompagné, sa vie se serait trouvée en très-grand péril.

(2) M. Morel-Macler, architecte, a donné, dans le rapport de 1860 de la Société d'émulation de Montbéliard, un article sur cet objet, sous le titre : *Essai sur la détermination du lieu où Arioviste a été défait par César*. Arioviste, roi des Suèves, était entré en Gaule par les Séquanes, et avait feint d'être l'ami des Romains. Ayant voulu s'opposer aux conquêtes de César, celui-ci mit son armée en déroute, l'an 58 avant Jésus-Christ. D'après de récentes recherches archéologiques et d'après l'ouvrage du colonel Quiquerez, sur la *Guerre des Gaules*, Jules César place le champ de bataille à 19 lieues de Besançon et à 50,000 pas du Rhin. Cette désignation s'applique au camp romain du Mont-Terrible près de Porrentruy (*Nouvelliste vaudois*).

A la séance de mai 1862 de la Société d'émulation de Montbéliard, M. Quiquerez a confirmé en personne son opinion, en citant des faits et en entrant dans des détails qui, pour lui, sont autant de preuves qu'il est impossible de récuser. Il n'a pas toujours été aussi convaincu. *La bataille contre Arioviste a été donnée dans le mois de*

ans que cette plaine a été transformée en une prairie. En y creusant un canal d'irrigation, on a trouvé, outre d'autres objets d'antiquité, des épées gauloises, des squelettes humains, une foule d'ossements pêle-mêle. On y rencontre encore les vestiges d'une voie romaine qui venait de Mandeure, se dirigeait vers Voujaucourt et allait de Montbéliard à Haarbourg et de là à Strasbourg. Près de Dambenois et de Vourvenans, on voit encore des traces de ce chemin. Cette voie est dans un état parfait de conservation de Bélieu à Mandeure, et de Voujaucourt à Dampierre-sur-le-Doubs, Colombier-Fontaine, Saint-Maurice et Blussangeaux, jusqu'à la route de Besançon et dans le voisinage de Rans. A Voujaucourt, la voie se bifurquait; une branche se dirigeait du côté d'Haarbourg, l'autre sur Besançon. De Mandeure, une autre voie passait

septembre, et du côté de Belfort, opinion de Napoléon Ier. Voir *Précis des guerres de Jules-César*, sous la dictée de l'empereur, par Marchand, p. 35. Plusieurs autres opinions ont été émises, qui ne peuvent trouver place dans cette note, comme celle de M. de Golbéry dans ses *Antiquités d'Alsace*. Voir aussi les *Ephémérides* de M. Duvernoy, p. IX, 248. — *Le Mont-Terrible avec notice historique sur les établissements des Romains dans le Jura bernois*, par A. Quiquerez. Porrentruy, 1862, un vol. in-8° de 250 pages, avec 12 cartes et planches, a été analysé dans *le Jura*, 2 octobre 1862, à Porrentruy. — Voir chap. III, *Champ de bataille où César défit Arioviste*. A la p. 120, M. Quiquerez réfute l'opinion de M. Morel-Macler,

par Bélieu, Fêche-l'Eglise jusqu'à Avenche en Suisse et jusqu'à Augst près de Bâle (1).

D'après l'auteur, *Clairegoutte*, l'un des cinq villages des bois, jouissait d'une grande prospérité ; il y avait là plusieurs industries. Depuis que les Anglais, dit-il, ont commencé à nous visiter, et depuis que nos jeunes gens sont allés en Russie pour y exercer la profession d'instituteur, on a su apprécier en Angleterre et en Russie l'exquise qualité de l'eau de cerise distillée dans cette localité. Les villages des bois sont séparés du duché par une partie de la seigneurie d'Héricourt. Leur territoire renferme des forêts considérables. La plus grande est celle de Chérimont, propriété de la seigneurie divisée en trente coupes, qui sans compter les chablis, les éclats et autres produits accessoires, livrent annuellement aux forges de 3 à 4,000 cordes de bois. Le façonnage, la carbonisation et la conduite du bois sont les principales causes de l'aisance de ces villages.

Tremoins et *Couthenans* possèdent des ar-

(1) Toutes ces voies romaines sont parfaitement déterminées dans la *Franche-Comté à l'époque romaine*, par Ed. Clerc. Beaucoup de princes ont visité les ruines de Mandeure ; le comte Frédéric de Montbéliard et son épouse, le 9 août 1581 ; les ducs Jean-Frédéric et Magnus de Wurtemberg, le 27 octobre 1615, etc. Voir l'*Annuaire du Doubs* pour 1846, p. 215.

doises et des mines de charbon de terre qui, jusqu'à présent, n'ont pas été exploitées.

Echenans sous Mont-Vaudois, a aussi d'excellentes ardoises, et renferme des pyrites de cuivre argentifère qui n'ont été, jusqu'ici, l'objet d'aucune recherche.

Les environs d'*Aibre*, le territoire de *Vernoy*, *Fêche-le-Châtel* renferment des métaux dignes d'attirer l'attention. On doit, dit l'auteur, ne considérer ces données que comme des suppositions : il craint d'induire en erreur.

Il parle aussi des mines de fer en grain de la meilleure qualité, qui sont en pleine activité sur les territoires de Montbéliard, Arbouans, Bethoncourt, Nommay, Bussurel, Grand-Charmont, Audincourt, Dâle, Saulnoz et dans la seigneurie de Grange, où la pierre de taille calcaire et le moellon ne manquent pas.

Magny-d'Anigon et *Clairegoutte* fournissent d'excellent sable aux verreries de *Champagney*, district de Lure, département de la Haute-Saône.

L'article sur le *Gouvernement* du pays est très-étendu, et nous a paru bien traité; du reste, nous avouons n'avoir jamais fait une étude spéciale de ces matières (1). Dans une note ma-

(1) Cette statistique, dont nous avons prêté volontiers la traduction à M. le pasteur Tuefferd, lui a été très-utile pour son *Essai sur l'administration gouvernementale du comté*

ligne, le traducteur de l'original français dit, au sujet des charges qui se vendaient, et qu'achetaient d'anciens négociants, que le conseil aurait pu à bon droit faire écrire sur la porte de son auditoire : Ici l'on *rend* ou l'on *vend* la justice à l'aune (*r* ou *v*).

Le *maire* est nommé par le prince et n'a pas voix délibérative ; il énonce seulement son opinion, a le droit d'en appeler au gouvernement si le magistrat ne se conforme pas à la loi dans ses jugements.

Le *magistrat* exerce au nom du prince, peut condamner sans appel à des amendes de 60 sous, et s'il divise les objets de la cause, il a le pouvoir de prononcer plusieurs fois la même peine. Le quart des amendes prononcées par le magistrat appartenait à la ville, le reste au prince.

Autrefois, le bailliage, l'une des plus anciennes juridictions du pays, dirigé par le gouverneur, qui était nommé par le prince avec cinq juges, tenait ses séances sous un tilleul qui était sur la place devant les Halles, et discutait

de Montbéliard et des quatre seigneuries jusqu'en 1793, inséré dans le rapport de la Société d'émulation de Montbéliard, année 1863. Comme nous l'avons dit, cette traduction est due à l'obligeance de M. le percepteur Surleau.

publiquement sur tout ce qui avait rapport aux personnes, aux choses et aux affaires rurales. Ces séances furent transportées à la chancellerie. Le gouverneur était un magistrat fort instruit, les cinq assesseurs de simples campagnards. Toute cause était jugée avec aussi peu de frais que possible. Il y avait séance chaque jeudi. Parmi les juridictions subalternes, étaient compris les droits de quelques fiefs et ceux que possédaient quelques villages. Ainsi, il y avait le ressort de la juridiction d'Etupes, d'Allanjoie, de Dambenois, de Beutal et Bretigney, de Mandeure, où les séances se tenaient en plein air (1), ou bien dans une grange, ou bien dans un appartement chauffé.

Parmi les *lois du pays* figurent les décrets du souverain, puis le droit coutumier, puis le droit romain. Dans le cas de mainmorte, on suivait le droit coutumier en vigueur dans la Franche-Comté.

Les *magistrats*, *les dix-huit* et *les notables* sont les représentants naturels des bourgeois de la ville ; et dans les villages, ce sont les maires, les échevins et les prud'hommes. Le pays considéré en totalité trouve ses représentants parmi les cinq juges du bailliage qui ont chacun

(1) Sous le *tillot* du village, comme Louis IX ou saint Louis sous les chênes de la forêt de Vincennes, selon que le rapporte l'histoire.

leur juridiction particulière. Les maires sont nommés à vie par le prince ; les échevins étaient en fonction pour un an. Les prud'hommes étaient choisis parmi les paysans les plus âgés, les plus intelligents et les plus aisés.

La *municipalité de Montbéliard*, nommée toutes les années, était composée de neuf maîtres bourgeois ; le reste était choisi parmi les anciens bourgeois chefs. Le premier membre de la municipalité était le maître bourgeois en chef, dont les fonctions duraient un an ; il était trésorier de la ville. Une note explique le mode d'élection et toutes les attributions. Le second membre était l'adjoint du maître bourgeois chef ; le troisième, architecte de la ville et surveillant des bâtiments publics ; le quatrième, secrétaire pour toutes les affaires administratives. Il y avait un greffier spécial pour tout ce qui concernait les affaires de justice. Le surplus remplissait les fonctions d'inspecteur du pain, de la viande, des poids et mesures sur le marché aux grains et à l'hôpital, etc.

Le corps des dix-huit représentait la commune devant la municipalité, et était renouvelé tous les ans. Le premier membre portait le nom de maître de la commune (1).

(1) Note C, prière des dix-huit à Dieu avant de procéder à l'élection du magistrat.

La ville était partagée en neuf quartiers, dont chacun avait son bourgeois appelé le *fidèle serviteur,* qui remplissait les fonctions d'appariteur. Le mémoire offre des détails sur les *élections*, qui se préparaient la veille du nouvel an dans une auberge du quartier, et qui ensuite se faisaient à la maison de ville.

Les bourgeois étaient principalement affranchis de toutes contributions, tailles, corvées, rentes foncières et d'autres servitudes. Le prince percevait la seizième partie sur toutes les graines vendues au marché.

La ville reçut ses *premières franchises* en 1283 de Reinhard de Bourgogne et de son épouse Wilhelmine, comte et comtesse de Montbéliard (1), afin d'assurer son agrandissement, l'augmentation de sa population et sa prospérité. Depuis lors ces franchises ont été confirmées et augmentées par les successeurs, comtes et princes, et ensuite par les ducs de Wurtemberg (2).

Les villageois étaient assujettis à la *dîme*, aux

(1) C'est Renaus, ou Renaud, ou Regnaud, et Guillame, ou Guillaume, ou Guillemette.

(2) M. Alexandre Tuetey, élève de l'Ecole impériale des chartes, dans sa thèse pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe, a consacré un chapitre à la *Franchise de Montbéliard* et à l'*Administration municipale*. La brochure intitulée *Position des thèses soutenues par les élèves de la promotion de* 1861-1862, indique ainsi le titre de ce travail : *Recherches sur les chartes communales de la Franche-Comté et en particulier sur celle de Montbéliard.*

corvées, aux impôts, aux redevances du four banal et autres droits seigneuriaux. Les septuagénaires étaient affranchis de toute corvée personnelle.

L'article intitulé *Constitution des Eglises* renferme des abus dont plusieurs ont passé à la postérité pour quelque temps encore. Le comte Georges avait, par testament, établi à l'Université de Tubingue des bourses pour six étudiants du comté de Montbéliard et quatre pour ses possessions d'Alsace.

Le *service divin* est célébré dans tout le pays en langue française; seulement à l'église du Château, sous le vocable de saint Mainbœuf, le service est fait en allemand par un pasteur assisté d'un diacre. Les psaumes de David, traduction de Genève, servent au chant des églises françaises. A l'église du château, on se sert du livre de cantiques du Wurtemberg.

Quant à *l'administration des finances*, c'est à Montbéliard qu'était la caisse générale, dans laquelle toutes les autres administrations venaient verser leur numéraire. C'étaient la caisse forestière (1), les revenus des possessions d'Alsace, les recettes du bureau des amendes, d'anciens arrérages de la poste et de la douane.

(1) En 1595, sous le prince Frédéric, et en 1779, sous le duc Charles, il fut publié des ordonnances relatives aux eaux et forêts.

Le loyer des *forges* d'Audincourt, du haut fourneau de Chagey, des seigneuries d'Héricourt, Châtelot, Blamont, Clémont, Granges, Clairval, Passavant, Ostheim et Aubwier, et les *salines* de Saulnoz rapportent annuellement la somme de 135,000 livres, et les fermiers doivent supporter une partie des dépenses faites pour exploiter ces usines.

Les revenus de la *caisse des églises* proviennent en grande partie du capital sécularisé de l'église de Saint-Mainbœuf, avec ses chapelles, de l'abbaye de Belchamp, du prieuré de Vernoy et du prieuré de Chatenois en Alsace, etc. Parmi les fondations pieuses dues à la bienveillance et à la charité de certaines personnes, la plus importante est la maison de travail ou de correction établie par le testament du défunt Pierre-Josèphe Beurnier (1).

Vient ensuite la *police*, l'inspection la plus sévère des cheminées, le contrôle des poids et mesures, de la mesure employée par les meuniers pour se payer de leur mouture, le pesage du pain chez les boulangers, le poids du beurre, la qualité des aliments, de la viande surtout.

« Les poids et mesures des particuliers sont

(1) Ces fondations feront l'objet d'un travail spécial.

échantillonnés par le procureur général; à la campagne, ils sont marqués avec les armoiries du Wurtemberg, et en ville avec son propre écusson. » Il y avait un *péage* au pont de Voujaucourt et un à Aibre, village situé sur la grande route de Besançon et de Lyon.

Le *commerce* languit, dit l'auteur; il est borné aux besoins de l'intérieur, parce que le transit est prohibé. Le nombre des négociants qui se livraient au commerce d'exportation, pouvait s'élever à soixante environ.

M. Rau, natif de Balingen dans le Wurtemberg, est cité comme industriel à Montbéliard, où il s'occupait principalement de la fabrication des toiles blanches ou de couleur, moitié coton et moitié fil. « Il teint parfaitement le coton en rouge et en bleu, et a toujours cinquante métiers à tisser en activité. » Cent autres étaient employés à la fabrication de toiles de fil, de grisette et de droguet.

La ville compte vingt maîtres horlogers, quatre-vingts métiers de bonneterie, huit maîtres tricoteurs de bas, trente cordonniers, six maîtres selliers, sept maîtres tanneurs, des mégissiers, cloutiers, couteliers, maréchaux ferrants, serruriers, armuriers, corroyeurs, orfèvres, charrons, menuisiers, ébénistes, etc., qui formaient des corporations distinctes avec des

statuts particuliers, lesquels remontaient à 1494, 1500, et avaient un certain caractère religieux. Ainsi, on y trouve ces formules : *Vous jurez au saint Evangile de Dieu, — vous promettez de ne déployer* (ou étaler) *le dimanche.*

Les forges d'Audincourt fabriquent annuellement 12,000 quintaux de toutes espèces de fer et fer-blanc, dont la majeure partie est livrée à l'exploitation. Nous devons observer que ces 12,000 quintaux n'étaient pas métriques ou de 100 kilogrammes, mais bien de 50, ce qui donnait une fabrication de 600,000 kilogrammes.

Les forges du comté de Montbéliard consomment annuellement près de 12,000 cordes de bois, et les salines de Saulnot (1) environ 8,000, sans compter la houille. »

D'après une lettre de M. l'ingénieur Goguel, les choses ont bien changé.

En 1860, la compagnie des forges d'Audincourt, avec ses succursales, a fabriqué et vendu 6,496,600 kilogrammes. Dans la même année, la consommation du combustible pour toutes les usines de la compagnie, a été de :

Charbons de bois.	60,180 mèt. cub.
Houille.	4,150,000 kilog.
Coke.	243,360 id.

(1) On sait que la saline de Saulnot est abandonnée depuis longtemps.

Dès à présent, nous écrit M. Goguel, à la date du 9 février 1862, nous consommerons de 4 à 5 millions de kilogrammes de cette dernière espèce, sans rien diminuer des deux premières (1).

Tout cela, continue l'auteur de la Statistique, prouve l'activité, la capacité, l'esprit d'invention et de dextérité, de sagacité, une force de conception facile, du *génie naturel*. Beaucoup de jeunes gens, comme il a déjà été dit plus haut, remplissent des fonctions d'instituteurs et d'institutrices en Allemagne, en Russie et dans d'autres pays.

Le *caractère national* des habitants de Montbéliard consiste en un mélange de vivacité française et de fermeté allemande, en un fond de probité bien connu. « Souvent celui qui est dans l'aisance paraît vouloir oublier quelle est son origine, et prend aisément l'apparence de cour ou d'un courtisan. Cependant l'on aperçoit toujours au milieu de ces égarements d'esprit un fond de probité qui ramène souvent ces pauvres égarés dans leur vie naturelle. Les habitants des villages, sur les frontières de France, sont plus polis mais aussi plus rusés. Celui qui ne connaîtrait pas le pays, supposerait qu'à Clai-

(1) La fondation de l'usine d'Audincourt remonte à 1616. Elle devint considérable au dix-huitième siècle, et attira beaucoup d'étrangers.



regoutte, il se trouve dans un bourg à deux lieues de Paris. »

L'auteur fait des observations très-piquantes sur le luxe à Montbéliard et dans les villages. « Aperçoit-on nos dames, on doit supposer que la ville est fort riche. A peine une mode a-t-elle paru à Paris, qu'on la voit aussi ici. La table à toilette est l'autel le plus fréquenté de nos dames, et le nombre des serviteurs est grand. — Les habitants des villages sont encore vêtus de même façon qu'il y a quarante ans, mais les femmes commençent déjà à porter des mouchoirs de soie, ainsi que des tabliers de coton. Le luxe de la ville se montre également et dans les meubles et dans les bâtiments. Tout est fort cher. »

L'auteur donne le prix d'une foule de choses à cette époque. La douzaine d'œufs vaut 12 kreutzers (1); la livre de beurre ou une paire de jeunes poulets, 18 kreutzers; la quarte de blé du poids de 40 livres, 4 livres 10 sous; le millier de foin, 24 livres; la livre de poudre *pour la tête,* 9 kreutzers; la corde de bois, 12 livres; la livre de chandelles, 20 kreutzers, etc.

L'*agriculture*, par suite de l'établissement d'anabaptistes et de Suisses allemands, a été

(1) Le kreutzer valait 3 liards ou 3/4 de sou.

bien améliorée. On plante la pomme de terre en quantité considérable, de manière qu'elle remplace le blé en partie. Vient ensuite le rendement des grains. Par quarte du poids de 40 livres, année moyenne dans le comté de Montbéliard seulement :

Blé......	65,400	quartes (quart de journal).
Seigle..	11,000	id.
Orge...	5,000	id.
Avoine.	8,600	id.
Méteil..	11,000	id.

Total. 101,000 quartes à 40 livres l'une, ce qui donne 4,404,000 livres de grains. Cette somme, divisée par 300 livres par tête, donne une population de 13,466 âmes. Une note d'un anonyme démontre que les calculs de l'auteur ne sont pas exacts, et il arrive à 20,000 âmes. En 1789 et 1790, années de disette extraordinaire, plus de 50,000 quartes de froment étranger furent demandées pour éviter la famine.

On commence à utiliser les cours d'eau qui entrecoupent le pays. Il existe dans les communes des registres terriers.

Le journal de bonne terre rapporte annuellement 14 livres ; le journal de vigne, 12 livres ; la fauchée de bons prés, 18 livres ; le journal de forêt, 14 livres. Année moyenne, un journal

de terre donne quatre-vingts gerbes, dont sept un quart sont livrées pour la dîme. Le journal de vigne produit 2 mesures de vendange; la fauchée de pré, une voiture de foin et une demie de regain; un journal de forêt, deux toises de bois au plus.

Une bonne vache vaut 7 à 8 louis d'or; une paire de bœufs gras, 16; un bon cheval, 10 à 12 louis. Une brebis vaut 6 ou 7 livres; un mouton, 5; une chèvre, 12, etc.

Parmi les obstacles qui entravent le développement et les progrès de l'agriculture, l'auteur cite la *dîme* ou le don forcé de la douzième gerbe, les *jachères* tous les trois ans, la *pâture des chaumes*, la *disproportion des plantes fourragères* ou des prés *avec les champs*, l'*absence des prairies artificielles*, la *répugnance pour les méthodes nouvelles*, le *défaut du nettoyage de la semence* et du *changement de semence*, la négligence d'extirper les *chardons* et autres *mauvaises herbes*, etc.

Il y a 300 journaux de vignes ou 1200 quartes (7400 ares) : sur 10 ares, on n'en peut compter que trois de bonne récolte.

Le vin est salutaire à la santé. « Les principaux vignobles paient la dîme en nature. Quelques collines en sont affranchies. »

Vient l'amélioration des prairies pour lesquelles le gouvernement du prince a formé un

comité spécial, et le pays a un inspecteur de l'agriculture.

La culture des arbres fruitiers est en progrès. Les forêts ont les mêmes essences qu'il y a quarante ans. « Les forêts domaniales et communales sont placées sous une administration et une surveillance rigoureuse. Elles sont en général partagées en trente coupes. Le repeuplement par la semence ou par les plants est très-peu connu. » L'auteur s'occupe aussi de l'éducation du bétail : le pays ne produit pas suffisamment de viande. Ce sont les anabaptistes qui ont les plus beaux taureaux. « Ils conduisent chaque année, ainsi que les Suisses allemands, environ deux cents vaches sur le Lomond, qui sont destinées à la fabrication du fromage qu'ensuite on exporte. Les meules qui sont fabriquées après l'époque de la descente de la montagne, sont consommées dans le pays même. »

« Nos meilleurs chevaux sont tirés de Porrentruy et de la Suisse. »

Les andouilles de Montbéliard ont de la réputation au loin et sont expédiées toutes fumées à l'étranger. « Il y a approchant un an qu'on a abattu ici un cochon qui pesait plus de 400 livres. » Suivant Strabon, notre viande de cochon avait déjà du renom du temps des Romains. L'auteur d'une note anonyme s'étonne

de trouver ici les vainqueurs du monde, et le célèbre géographe grec qui naquit 50 ans avant Jésus-Christ, pourrait bien ne pas s'être occupé de pareilles choses.

Le *gibier* était une calamité pour le pays ; souvent il ravageait les champs. Les codes forestiers, que nous avons cités plus haut, étaient très-sévères sous le rapport de la chasse.

L'augmentation de la *population* est attribuée à l'air tempéré et salubre, rafraîchi constamment par les eaux courantes dont ce petit pays est richement doté, au mode doux du gouvernement, à la forte charpente des habitants, à la manière de vivre simple, aux mets simplement apprêtés, etc. L'auteur dit que la population du pays est de 13,000 âmes, dont 4000 pour la ville sans compter la cour. Une note anonyme donne les chiffres 15,000 et 6000. A la suite d'une disette, beaucoup d'individus étaient partis pour la Hongrie.

Les *mariages* se font d'assez bonne heure et les anniversaires de cinquante ans n'y sont pas rares. La plupart des gens deviennent vieux. Les septuagénaires sont très-nombreux, et il n'est pas rare d'y rencontrer des nonagénaires et des centenaires. Les paysans ont rarement besoin de médecin.

Les familles se composent communément de

cinq à huit enfants. Les mères qui en ont de dix à quinze, sont assez communes. On a des exemples qu'une mère a pu dire à sa fille: *ma fille, va dire à ta fille que la fille de sa fille pleure*. C'est la cinquième génération.

La moyenne des décès est dans la proportion de 1 à 37 ou 38.

Cette statistique, comme on a pu le remarquer, renferme des notes qui très-souvent sont une réfutation plus ou moins judicieuse ou bienveillante des données de l'auteur. Elle a paru dans un recueil de *Nouvelles politiques les plus récentes*, qui se publiait en Allemagne en 1796. Celui qui l'a envoyée à ce recueil, y a fait des additions sur les revenus de Montbéliard et des seigneuries, qui étaient de 300,000 à 360,000 livres dont il indique l'emploi. Il cite une famille gratifiée de 20,000 livres sur les seigneuries de Horbourg et Richewir et d'une pension viagère de 6,000 livres sur les revenus de la seigneurie de Montbéliard, pension vendue pour 30,000 livres, il y a quelques années. Il fait aussi connaître que le spéculateur Voltaire avait obtenu annuellement 6,000 livres pour un capital placé à fonds perdu, savoir 25,000 livres sur sa propre tête et 25,000 sur celle de sa nièce, 6,000 sur celle de son neveu.

La population du comté et des seigneuries

était estimée, avant la Révolution, à 50,000 âmes. Montbéliard était peu peuplé, parce qu'il avait autrefois considérablement souffert pendant les guerres avec les Lorrains et les Bourguignons et plus tard avec les Français.

L'armée des Bourguignons, sous les ordres du marquis de Pont-à-Mousson et de Henri le Balafré, duc de Guise, ravagea le comté de Montbéliard en décembre 1587 et en janvier de l'année suivante. En 1633, le conseil de régence demanda aide et protection contre les Lorrains à Louis XIII qui était devant Nancy. Le duc de Lorraine envahit le pays en 1634, avec quinze cents hommes. Jusqu'en 1650, le comté et les seigneuries furent accupés; alors les troupes françaises évacuèrent Montbéliard, Héricourt, Blamont, Granges, Horbourg et Riquewir.

Nous pensons qu'on estimera ces pages comme des documents de quelque valeur. Le beau manuscrit, dû à la patience et à l'obligeance de M. le percepteur Surleau, et dont nous venons d'offrir des extraits et des analyses, peut être consulté dans notre cabinet, à volonté, par ceux qui préfèrent une traduction à l'original allemand, qui est entre les mains de M. l'inspecteur Masson.

Il faut convenir que le sort de cette statistique a été fort singulier. Jusqu'ici cinq mains

y ont touché plus ou moins, et il est à croire que la nôtre ne sera pas la dernière, vu que nous n'avons pas jugé à propos, selon notre but, d'en reproduire la traduction complète due à notre ami, et qu'à notre tour nous y avons fait des additions et des notes, souvent même avons fondu dans nos extraits celles du *traducteur* du texte français primitif et de l'*anonyme* qui a envoyé le manuscrit allemand au *Recueil* publié outre-Rhin.

IV.

Georges-Frédéric Parrot,

Connu en Russie sous le prénom de Georges. Ses études à Montbéliard, à Stuttgart. Précepteur en Normandie. Départ pour la Russie. Recteur. Quelques-uns de ses titres. Volumes de quelques-uns de ses Mémoires à la bibliothèque de Montbéliard.

Après que G. Parrot eut fait de bonnes études préparatoires au gymnase de Montbéliard, ses parents furent aidés pour l'envoyer à l'Académie de Stuttgart, où il se distingua par son aptitude au travail et un mérite réel, comme Cuvier qui s'y était rendu en mai 1784.

Ses études terminées en 1788, on lui proposa une place de précepteur dans la maison où

G. Cuvier le remplaça, chez M. d'Héricy qui nous est connu par notre première Etude. Il quitta ce poste pour aller occuper la place de secrétaire de la Société d'agriculture à Riga.

S'étant décidé à demeurer en Russie, comme l'indique un de ses Mémoires, en 1795, pour y ramasser un petit pécule, à l'imitation d'une foule de ses compatriotes, il devint professeur de physique à l'université de Dorpat en Livonie (1), et eut l'insigne honneur d'en être nommé le premier recteur, lorsque l'empereur Alexandre donna ordre de la réorganiser en 1802. Elle avait été établie par Gustave-Adolphe (2) en 1632, l'année même de sa mort. M. Parrot dit dans un Mémoire sur l'*Endos-*

(1) La Livonie, dans la Russie d'Europe, forme trois gouvernements, celui de Revel (Esthonie), de Riga (Livonie propre) et la Courlande.

(2) Gustave II ou Gustave-Adolphe, surnommé le Grand, roi de Suède, né en 1594, succéda à son père Charles IX, en 1611. La Suède était alors en guerre avec le Danemarck, la Russie et la Pologne. Gustave fit une alliance avec les princes protestants d'Allemagne, encouragea le commerce, l'industrie et les lettres dans ses Etats, et mourut en 1632. Il existe en Allemagne une société religieuse, sous le nom de Gustave-Adolphe, qui s'occupe avec bonheur des communautés protestantes pauvres et des protestants disséminés; elle les aide à bâtir ou à réparer des temples. Nos sociétés, qui ont le même but, sur une échelle plus petite, notamment la *Société d'évangélisation pour les protestants disséminés dans les départements de l'est*, établie à Strasbourg, reçoit des subventions de la grande Société de Gustave-Adolphe.

mose, dont nous parlerons bientôt, qu'il fut « surchargé de travaux pour l'organisation de l'Université de Dorpat, » de son observatoire, de son cabinet de physique, de son musée, etc. Cette université fut transférée de Pernau à Dorpat sous l'empereur Paul, qui mourut inopinément. Son successeur Alexandre appela à Pétersbourg M. Georges Parrot pour en discuter avec lui le plan d'organisation. Notre compatriote fut attaché, pendant vingt-cinq ans, à cet établissement comme recteur et professeur.

Le titre de conseiller actuel d'Etat, conféré à G. Parrot en 1840, fut la récompense de ses longs et honorables services en Russie. Il était membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, et écrivit beaucoup en français dans les Mémoires de ce corps savant et de plusieurs autres sociétés, au sein desquelles il était surtout connu par son amour pour les sciences physiques et géologiques.

La bibliothèque publique de Montbéliard renferme deux volumes in 4° de Mémoires et lettres de G. Parrot, sur lesquels nous voulons offrir quelques lignes qui pourront décider à leur consacrer deux ou trois soirées de lecture, et assurément ils en valent bien la peine, comme on pourra en juger par nos notes. Nous allons transcrire ces Mémoires par ordre chronologi-

que, ce qui n'a pas été observé en les reliant.

1. *Mémoire sur les points fixes du thermomètre*, imprimé avec autorisation de l'Académie de Saint-Pétersbourg, 9 mars 1828; in-4°, VI et 62 pages, avec 2 planches. L'auteur cite les observations de Biot, Gay-Lussac et Bessel, et prétend que les méthodes de trouver les points fixes du thermomètre sont encore défectueuses, surtout celles qui regardent le point de l'ébullition de l'eau.

2. *Essai sur les ossements fossiles des bords du lac de Burtneck, en Livonie,* lu le 27 septembre 1833, inséré dans les *Mémoires* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, 1836, t. IV; in 4° de 94 pages, avec 8 planches, « qui sont de la plus grande fidélité, et que les naturalistes peuvent considérer, en quelque sorte, comme des *fac-simile*, tant il y règne d'exactitude soit pour le dessin, soit pour le coloris ; » page 5 de l'*Essai*. L'auteur observe que la Russie est une terre classique pour la géologie, qui attend encore une exploitation plus étendue et mieux dirigée. Il rappelle sa thèse, qu'il publia en 1815 dans sa *Physique de la terre et géologie*, qu'il avait présentée plusieurs années auparavant dans ses cours publics, et que M. Elie de Beaumont s'est permis de publier il y a trois ans comme

neuve et lui appartenant, quoiqu'il ait connu le VIe tome de ses *Entretiens sur la physique* où cette thèse est également consignée. Il rappelle aussi son Mémoire sur la *Température du globe terrestre*, imprimé en 1831 dans le recueil de l'Académie moscovite. Cette thèse est que « les opérations volcaniques qui ont produit les soulèvements et les aplatissements successifs dont la surface de la terre nous offre partout les traces, ont eu lieu en divers endroits du globe à des époques très-différentes, pendant le procès de la précipitation générale, et que par conséquent non seulement le procès a subi des modifications successives, et produit des changements dans la nature et dans la suite des roches qui se formaient, mais aussi que les mouvements volcaniques de l'Océan, qui ont détruit tant de formations et charrié tant de débris çà et là, ont participé à ces irrégularités et les ont multipliées. D'où j'ai conclu que si l'on classe les roches, soit selon leurs éléments chimiques (ce qui paraît le plus sûr) soit selon leurs caractères extérieurs, l'on ne peut pas prétendre que telle roche, qui se trouve par exemple en Allemagne et en Italie, fût-elle même au même niveau au-dessus de la mer et rangée dans la même suite dans les deux contrées, ait été formée dans l'une et l'autre à la même époque. »

Arrivant aux ossemens fossiles trouvés sur les bords du lac, il dit que c'étaient d'abord les espèces *Cuvieri* (page 87 du Mémoire), et il cite à la page 93 les *Recherche sur les ossements fossiles* par Cuvier, que Parrot appelle illustre naturaliste.

L'auteur du Mémoire dit que c'est le lac même, d'une surface de 32 verstes carrées, à peu près 32 kilomètres, qui rejette cette quantité de fragments d'animaux fossiles, que par conséquent il doit contenir dans ses profondeurs des restes bien plus considérables d'une ancienne animalisation ou des débris de plusieurs espèces d'animaux d'antiques générations ensevelies sous ses eaux. « Les fossiles que livrent les bords du lac de Burtneck sont de quatre espèces, des fragments d'os, des fragments de téguments d'animaux encore inconnus, des dents et quelques coraux, page 19. » L'auteur consacre un paragraphe à chacune de ces quatre espèces de fossiles, puis les soumet à des expériences physiques et chimiques pour mieux connaître leur nature. La collection d'os se monte à environ douze cent morceaux, dessinés et coloriés avec le plus grand soin. La collection des téguments est de trois cents exemplaires ; celle des dents, de cent dix-huit exemplaires dont le plus grand nombre sont sans racines,

et appartiennent à des sauriens et à des poissons ; les coraux sont en petit nombre.

Ce Mémoire est assurément très-remarquable sous tous les rapports.

3. *Le télégraphe basé en tous points sur les principes de la physique*, extrait des Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, VIe série, t. III, lu le 10 septembre 1834; in-4o de 57 pages avec 2 planches. G. Parrot y rappelle les premières expériences faites en 1793 par Claude Chappe, pour transporter la parole écrite à de très-grandes distances dans un temps extrêmement court. « Le télégraphe qui va être décrit a été inventé par l'auteur de ce Mémoire, déjà en 1795, d'abord après être arrivé en Russie. » Il en fit les premières expériences à Dorpat, et en présenta un modèle à l'empereur Alexandre, à la fin de 1810, qui servit pendant la guerre de 1812. Il rappelle des observations qu'il avait déjà faites à Riga en 1799 et 1800.

4. *Mémoire sur l'oxydation de la surface intérieure des tuyaux de fer fondu dans les conduites d'eau, et sur les tuyaux de fer comparés aux tuyaux de bois*, lu le 18 décembre 1835, inséré dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, VIe série, t. III; in-4o de 29 pages avec une planche.

Ce Mémoire fut rédigé à l'occasion d'un phé-

nomène singulier qui s'était présenté dans les tuyaux de fer de conduite d'eaux de la ville de Grenoble.

En décembre 1833 le maire de cette ville avait publié, dans la *Bibliothèque universelle*, que depuis sept ans ces conduites se trouvaient tapissées de mamelons d'oxyde de fer en telle quantité et grosseur, que leur produit n'égalait plus la moitié du produit qu'elles avaient fourni d'abord, ce qui causait un grand embarras à la ville. Il demanda aux savants qui avaient le bien public à cœur, de proposer de remédier à ce grave inconvénient. Notre compatriote ne pouvait manquer de répondre à un semblable appel. Il conclut en faveur des tuyaux de fer de fonte. Dans ce travail il rappelle son cours allemand de *Physique théorique*, publié en 1811, 2 volumes : il parle d'expériences dont il a donné une copie pour un journal de chimie et de pharmacie, en 1808.

5. *Notice sur les aurores boréales*, lue le 25 décembre 1836, insérée dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, VIe série, t. III; in-4o de 18 pages. L'auteur a terminé son travail par ces belles pensées religieuses qui rappellent bien l'alliance de la science et de la foi : « Il est peu de phénomènes qui invitent si fortement et avec tant d'attraits à l'admiration de

la divine Providence dans l'économie de la nature physique, que ce phénomène de l'aurore boréale, qui ne paraît au premier coup d'œil que comme une belle illumination, mais qui, bien connue dans ses causes et dans ses effets, nous dévoile clairement l'intelligence admirable et la bonté infinie du Créateur, qui a attaché à ce phénomène si agréable à l'œil et si surprenant, la conservation de tous les êtres vivants, tant il est vrai que chaque nouvelle découverte nous ramène invinciblement à l'adoration de l'Etre suprême. »

6. *Nouvelles expériences en faveur de la théorie chimique de l'électricité*, lues le 16 juin 1837, insérées dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, VIe série, t. III; in-4° de 29 pages. Dans cette théorie, regardée comme importante, Parrot fait remonter son droit de priorité à 1801.

7. *Mémoire sur l'île Julia et les cratères de soulèvement*, avec planche; in-8° de 20 pages, lu le 15 décembre 1837, inséré au Bulletin scientifique publié par l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, t. III, n° 18. Ce Mémoire commence ainsi : « Les géologues déplorent encore la perte de cette jeune enfant qui semble ne leur être apparue que pour exciter les regrets de ne plus la posséder. Un

illustre physicien vient de vouer à sa mémoire un discours dans lequel il cherche à éclaircir le mystère de sa naissance. » M. Arago avait lu en juillet une note sur cette île, à une séance de l'Académie de Paris, et à cette occasion, M. Parrot dit : « M. Elie de Beaumont a mis à la mode ma *Théorie des soulèvements volcaniques*, publiée en 1815 dans ma *Physique de la terre*, et qui fait plus de la moitié de mon système géologique. » L'île Julia n'est certainement pas, selon l'auteur du Mémoire, une roche sous-marine soulevée, ni un cratère de soulèvement. Il termine par cette interrogation : « Suis-je venu un quart de siècle trop tôt pour la physique de mes contemporains? »

8. Parmi les Mémoires contenus dans les deux volumes mentionnés plus haut, il y en a un en allemand. C'est une *Relation préliminaire à l'Académie impériale des sciences* (de Saint-Pétersbourg), *d'un voyage de l'académicien Parrot à la cataracte d'Imatra,* in-4° de 16 pages, insérée dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg* en 1838, n° 221. M. Parrot était accompagné de son gendre, M. Platon Storch, dont nous parlerons un peu plus bas. Ce voyage, qui offre un grand intérêt, eut lieu en juillet 1838. L'Imatra se trouve sur les frontières de l'ancienne Finlande. Il y a dans cette vallée des blocs de granit

extraordinaires. Au loin, on aperçoit un château bâti à pic, des églises dont les clochers s'élancent dans les airs, des sapins dont la cime touche les cieux. L'espèce de cascade qui s'échappe de ces rochers remarquables imite le roulement du tonnerre, et ressemble à un fleuve d'une rapidité extrême. Impossible de rencontrer en Europe un spectacle aussi émouvant.

L'Imatra a une hauteur de 50 pieds, une largeur de 139 pieds, avec une pente de 6 à 7 pieds sur une largeur de 1,000 pieds; ses eaux vont se perdre mystérieusement comme celles du Rhône près l'Ecluse. Dans leur trajet, elles rencontrent des blocs énormes qui les partagent en deux nappes qu'emporte une puissance irrésistible.

L'auteur décrit ensuite une autre cascade presque aussi imposante que la première, et en fait connaître les phénomènes les plus remarquables. « Les moines, dit-il, ont trouvé le séjour de ces rochers trop maigre pour y fixer leur demeure. »

En parlant d'un moulin construit au pied d'une petite chute, il paraît envier le sort du propriétaire : « Heureux mortel que les orages de la vie ne peuvent atteindre dans cette solitude! »

Comme on le voit, il y a souvent de la poésie dans cette relation *préliminaire*. Nous verrons que ce travail a eu une suite, sans qu'il nous soit possible de dire si elle a été rédigée en allemand. Il nous semble que le Mémoire dont nous venons d'offrir quelques traits, serait un beau don à faire à la Société d'émulation de Montbéliard, et nous ne doutons pas que M. le percepteur Surleau voudra bien le lui offrir dans notre langue, connaissant son désir d'être utile et d'obliger.

9. *Lettre à l'Académie des sciences de Paris sur la température de la mer à de grandes profondeurs et sur l'air contenu dans l'eau puisée également à de grandes profondeurs*, lue le 26 octobre 1838, tirée du Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. Ve, no 12, in-12 de 8 pages. L'auteur mentionne dans cette lettre son Mémoire intitulé : *Expériences de fortes compressions sur divers corps,* inséré dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, VIe série, t. I, 1832. Dans cette lettre, M. Parrot rappelle une correspondance qu'il eut en 1836 avec de Humbold. au sujet du second paragraphe de cette communication.

10. Lettre de rectification *A l'Académie des sciences de Paris*, lue le 12 avril 1839, in-8o de 5 pages, tirée du Bulletin de l'Académie de

Saint-Pétersbourg, t. VI, n° 5. L'auteur se plaint beaucoup, dans cette lettre, de procédés à son égard, comme on peut le voir par cette page : « M. Elie de Beaumont veut-il continuer à déplumer mon système géologique? Il sait nommément que le système des soulèvements, qui lui a fait une partie de sa grande réputation m'appartient, est une partie de mon système de géologie, qu'il a lu en langue française dans mes *Entretiens sur la physique*, t. VI, avant d'avoir lui-même travaillé ce sujet. Je prends la liberté de le prier de lire mon système géologique dans mon ouvrage allemand, où il est plus développé que dans mes *Entretiens*, afin de ne pas me forcer à de nouvelles réclamations de priorité. Car enfin quelque belle que soit la morale qu'on pourrait débiter sur le désintéressement que la science doit inspirer, il est toujours désagréable d'avoir travaillé un demi-siècle et de voir reparaître ses idées sous le nom de jeunes savants, pour être oublié des contemporains et peut-être de la postérité. — *Suum cuique!* — Dans tous mes ouvrages, j'ai nommé consciencieusement tous les auteurs dont j'ai dû emprunter les idées, soigneux de ne pas m'approprier ce qui appartient à autrui. Ainsi j'ai le droit d'attendre réciprocité de la part de mes successeurs. »

11. *Notice sur un phénomène d'optique observé sur les chemins de fer*, lue le 9 août 1839, tirée du Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. V, nos 9, 10; in-8o de 6 pages. Ce Mémoire commence ainsi : « Qu'a de commun l'optique, dira-t-on, avec les chemins de fer ? Cette expression d'un doute très-naturel prouve qu'il existe encore des relations inconnues entre les parties des sciences physiques, en apparence les plus hétérogènes. » L'auteur démontre que c'est de la vitesse du mouvement que dépend le rapetissement apparent des objets. Plus la vitesse est grande, plus les hommes placés à quelques mètres sont petits, « de sorte que l'on se croit transporté dans un pays de nains. »

12. *Phénomène frappant d'endosmose dans l'organisation animale*; in-8o de 5 pages, lu le 14 août 1840, tiré du Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. VII, no 23. L'auteur rappelle sa dissertation publiée en 1802 : *Ueber den Einfluss der Physik und Chimie auf die Arzneikunde.* Il paraît que ce Mémoire fut une des dernières communications de G. Parrot, qui, après avoir signalé d'importantes expériences à faire, finit ainsi : « Quel vaste et fertile champ de travaux pour celui qui voudra l'exploiter ! Une juste et solide célébrité l'attend à la fin de cette carrière. Quant à moi,

à qui un âge si avancé prescrit la retraite, je me dis :

Et voluisse sat est ! »

13. Enfin le premier volume des Mémoires de G. Parrot, que possède la bibliothèque publique de Montbéliard, se termine par un *Essai sur le procès de la végétation métallique et de la cristallisation*, lu le 10 octobre 1840, inséré dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, VIe série, sciences mathématiques, t. III, in-4°, 184 pages, avec 5 planches parfaitement exécutées comme les précédentes. L'auteur dit dans la préface : « Je consens volontiers, je désire même que l'on ne regarde mes expériences et leurs résultats que comme une orientation pour ceux qui voudront se charger de refaire tout le travail à neuf, travail dont je ne puis plus me charger. Mon temps est passé, je dois me le dire, après plus d'un demi-siècle consacré tout entier à la science. »

Les premiers travaux de Parrot relatifs à cet essai datent du mois de juin 1804. « Mais d'autres objets, dit-il, et de nombreux travaux administratifs et même techniques dont j'étais constamment chargé pour l'Université et les écoles de l'arrondissement de Dorpat, ne me permi-

rent pas de vouer à ce travail l'assiduité qu'il exigeait. Il y a environ dix ans que je présentai à l'Académie une partie de ce travail que je retirai avant l'impression pour le continuer »

L'auteur cite, à la page 179, son *Mémoire sur les glaces polaires*, inséré dans les annales de *Gilbert*, relativement à la question : *si la glace d'eau de mer contient du sel ou non.*

Tous ces travaux sont dignes d'attention, ainsi que ceux que nous pouvons encore faire connaître d'une manière plus ou moins précise et détaillée. D'après la *Table générale des trente et un premiers volumes des comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences* de Paris, années 1835-1850, on voit que Parrot a adressé à ce corps savant une *Lettre sur la température des couches terrestres*, t. VIII, p. 177; une *Réclamation de priorité pour diverses questions de physique et de géologie*, t. VIII, p. 926; un *Coup d'œil sur l'endosmose;* des *Remarques à l'occasion d'une note sur l'influence de la pression dans les phénomènes géologico-chimiques*, t. XIX, p. 606. Le paragraphe qu'on va lire nous offrira encore d'autres mémoires non moins intéressants, et qui continueront à montrer l'ardeur extraordinaire de l'auteur pour le travail de cabinet.

V.

Quelques autres mémoires de G. Parrot. Sa mort. Acte authentique de sa naissance. Ses enfants.

Outre les Mémoires et ouvrages que nous venons de signaler, G. Parrot en a présenté d'autres à l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg (1), mais dont nous ne pouvons préciser les dates, par exemple :

1. *Coup d'œil sur le magnétisme animal.*

2. *Nouveaux moyens de prévenir les accidents qui ont lieu par les machines à vapeur.* Il serait curieux de comparer ce travail avec les ouvrages nouveaux qui s'occupent de cette matière du plus haut intérêt pour les ouvriers et machinistes des usines et des chemins de fer. Ceci regarde la Revue des inventions françaises et étrangères, *le Génie industriel.*

3. *Mémoire de l'expédition pour déterminer le niveau de la mer Caspienne.*

(1) M. Louis Figuier, dans son ouvrage sur *la Terre avant le déluge*, p. 310, cite un fragment de Mémoire en allemand adressé à l'Académie de Saint-Pétersbourg, sans dire par quel auteur, et qui a été traduit en français par G. Cuvier.

4. *Mémoire sur la théorie de la poussée des terres et des murs de revêtement.*

5. *Remarque sur une aurore boréale observée par M. Girgensohn.* Ce travail a-t-il précédé ou suivi la notice sur ce phénomène atmosphérique, mentionnée plus haut? c'est ce que nous ignorons. La *Notice* ne parle point de la *Remarque.*

6. *Réclamation contre MM. Peltier et Elie de Beaumont.*

7. *Recherches physiques sur les pierres d'Imatra.* Ce Mémoire a sans doute fait suite à celui que nous avons cité précédemment sur la cataracte de ce nom.

8. *Description d'un thermomètre bathométrique* (destiné, d'après la racine du mot, à mesurer les températures des profondeurs ou de l'intérieur de la terre ou de la mer). Cet instrument a dû être employé à mesurer la température mentionnée au nº 9 de notre précédent paragraphe. M. Parrot le fit construire et le donna en 1823 à M. Lenz, pour son voyage autour du monde, comme on le voit par sa lettre à l'Académie des sciences de Paris du 26 octobre 1838.

9. *Projet d'une expédition en Arménie.* M. Parrot, nommé plus tard rapporteur de la commission de cette expédition, regretta vivement de n'avoir pu proposer, pour diriger cette

entreprise, son fils atteint d'une maladie grave et dangereuse, lui qui avait si bien exploré l'Ararat, et qui en connaissait parfaitement toutes les localités, comme nous le verrons bientôt : Bulletin scientifique, publié par l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg du 18 septembre 1840.

Après tant de travaux plus ou moins remarquables, il n'y a rien d'étonnant que le nom de G.-F. Parrot se trouve dans la salle des séances de la Société d'émulation de Montbéliard, en compagnie des Bauhin, des Cuvier, des Laurillard, des Duvernoy, etc.

Ce compatriote distingué est mort en Finlande, à 100 lieues de Saint-Pétersbourg, en 1852, regretté de tous ceux qui avaient eu l'avantage d'être en rapport avec lui. Ses restes furent ramenés dans la capitale de la Russie où il avait passé treize hivers (1), et on l'inhuma selon le rite de l'Eglise luthérienne. Il était né à Montbéliard, comme en fait foi l'acte suivant, extrait des naissances et baptêmes de la paroisse du Faubourg, dont les anciens registres furent déposés à la mairie de cette ville au temps de la Révolution, comme nous l'avons vu plus haut.

(1) *Essai sur le procès de la végétation métallique*, etc., p. 179.

« Georges-Frédéric Parrot, fils du sieur Jean-Jacques Parrot, chirurgien juré et ancien bourgeois en chef de la ville de Montbéliard, et d'honnête Marie-Marguerite Boigeol son épouse, naquit le 5e juillet à 7 heures du soir, et fut baptisé à la maison d'abord, après sa naissance, pour cause de faiblesse, par le sieur David-Charles-Emmanuel Berdot, conseiller et physicien (1) adjoint, représenté à l'église le 7e du dit mois 1767 par le sieur Georges-Frédéric Fayot, marchand, bourgeois de Montbéliard, pour son fils Jean-Frédéric le parrain, et par honnête Catherine-Elisabeth Boigeol, épouse du sieur Jean-Nicolas Méquillet, major au régiment suisse de Jenner, aussi bourgeois de Montbéliard, la marraine.

» Signé D. DUVERNOY (2). »

G.-F. Parrot eut deux fils : l'aîné, Guillaume, fut pasteur de la paroisse de Burtneck en Livonie, près du lac de ce nom, exploité sous le rapport géologique, comme nous l'avons vu précédemment. C'est lui qui procura à son père la plus grande partie de la collection de fossiles que celui-ci eut le plaisir d'offrir à l'Acadé-

(1) A cette époque, un physicien était un médecin.

(2) En 1767, il y avait à l'église du faubourg Frédéric-Charles Duvernoy, de 1749-1783, époque de sa mort.

mie de Saint-Pétersbourg. Il habitait la cure de Burtneck depuis quinze ans, lorsque son père écrivit son bel *Essai sur les ossements fossiles* du lac de ce nom.

L'autre fils porta les mêmes prénoms que son père. Comme ce savant et intrépide voyageur est né et décédé en pays étrangers, pour ne pas déroger au titre de ces Etudes, nous lui consacrerons une *note* exceptionnelle au lieu d'un chapitre, vu son origine, sa famille, le sang montbéliardais qui coulait dans ses veines. Ce fils cadet était très-estimé en Russie comme savant, selon le témoignage de M. Tuetey père, de Montbéliard, qui a passé cinquante-cinq ans consécutifs dans cette contrée, sans revoir une seule fois son pays natal, où il est venu terminer ses jours, entouré de l'estime et du respect de ses compatriotes (1).

M. G. Parrot eut aussi une fille, dont l'époux, M. Platon Storch, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, conseiller d'Etat actuel, se propose de publier une biographie détaillée de son beau-père, voulant le considérer dans sa

(1) M. Tuetey est né à Sainte-Suzanne et y a fait sa première communion. Peu après son arrivée parmi nous, il s'est empressé de revoir ce village et son temple, témoin de ses premiers serments religieux. M. Tuetey porte une grande décoration de Russie, due à ses longs et utiles services dans l'enseignement.



vie privée, comme savant et comme homme d'Etat. Si ce travail n'a pas encore paru, c'est que l'empereur Nicolas avait défendu de rien publier sur M. Parrot, qui, jouissant de toute la confiance d'Alexandre, a laissé des notes particulières bonnes à mettre au jour dans un autre temps. La *note sur l'île Julia* nous apprend, par exemple, que G. Parrot dut assister a un comité nommé par *Sa Majesté l'empereur*. Nous sommes persuadé que le travail de M. Storch sera extrêmement intéressant, et il est à désirer qu'il paraisse sans plus tarder.

VI.

Témoignages rendus à Georges Parrot par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Pensions. Ses titres. Les Parrot, les Cuvier.

Après une carrière aussi bien remplie et marquée par des travaux qui font honneur à la Russie et à la France, nous ne serons pas étonné de voir l'Académie de Saint-Pétersbourg rendre à notre compatriote les hommages les plus mérités et le combler des plus grands éloges. Nous devons à notre vieil ami Georges Schor, autrefois pasteur d'Allanjoie, dont le départ pour Moscou a laissé parmi nous beaucoup de regrets, nous devons à son infatigable activité des extraits des

comptes-rendus et Bulletins de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, qu'on ne lira pas sans intérêt.

A la section des sciences physiques, compte-rendu de 1840, M. Fuss, secrétaire perpétuel, a dit : « Il me reste à faire mention d'une perte que nous venons d'essuyer par la retraite volontaire de notre illustre collègue M. Parrot qui, pendant quatorze ans, a partagé nos travaux, et nous a prêté le secours de ses lumières et de son expérience dans toutes les occasions où nous avons jugé nécessaire d'y avoir recours. Les motifs qui engagent M. Parrot à résigner sa place sont l'affaiblissement de ses forces physiques et son âge avancé. »

Dans le Bulletin du 4-16 décembre 1840, M. le ministre de l'instruction publique annonce à l'Académie que S. M. l'empereur a daigné, le 29 novembre, accepter la démission de M. Parrot, en lui accordant, par exception, outre la pension qu'il touche en sa qualité de professeur émérite de Dorpat, encore 3,000 roubles par an pour ses quatorze années de service à l'Académie.

Après la lecture du rescrit de M. le ministre, M. Parrot adresse à l'Académie les paroles suivantes :

« Messieurs et très-honorés confrères, sou-

vent il existe une grande différence entre la volonté d'accomplir un devoir et l'accomplissement de ce devoir. Je le sens aujourd'hui vivement. Lorsqu'au printemps dernier, je vis, à ne plus pouvoir m'y méprendre, l'affaiblissement de mes forces, je me dis, Messieurs, qu'il était de mon devoir de céder à un successeur plus jeune et plus vigoureux la place honorable que j'ai occupée pendant quatorze ans au milieu de vous. Aujourd'hui je remplis ce devoir; aujourd'hui que je partage pour la dernière fois vos nobles travaux, je sens toute la difficulté de cette séparation, je sens tout l'empire d'une douce consuétude, je sens les regrets de l'amitié, je sens la douleur d'abandonner la science ou plutôt d'être abandonné d'elle.

» Le témoignage que me rend ma conscience d'avoir constamment désiré avec zèle de répondre à votre confiance, lorsque les vétérans de cette illustre société m'appelèrent à partager les lauriers qu'ils cueillaient dans le champ de la science, est ce qui me fait supporter tant de pertes avec résignation. Ce patriotisme pour l'Académie, tout imparfait qu'il sera, me suivra dans ma retraite, et je désire vivement, j'ose espérer même que mon souvenir se conservera encore quelque temps dans votre mémoire. »

Le secrétaire perpétuel témoigne à M. Parrot,

au nom de l'Académie, les justes regrets qu'elle éprouve en se voyant privée de ses utiles services, et il ajoute qu'il est sûr de deviner les sentiments de ses collègues en adressant à M. Parrot l'invitation d'assister, tant que durera son séjour à Pétersbourg, aux séances de l'Académie et de continuer à prendre part à ses travaux en tant que cela pourra lui être agréable.

Le 29 décembre suivant, M. Parrot fut nommé membre honoraire de l'Académie. Ce corps ayant appris son décès, le secrétaire perpétuel, dans le compte-rendu de l'année 1852, s'exprima ainsi :

« Nous avons rayé de la liste de nos membres honoraires le nom d'un illustre savant, M. Parrot, témoin oculaire de l'inauguration de l'Université de Dorpat, qui vient de célébrer son jubilé demi séculaire. M. Parrot a été en outre membre effectif de l'Académie pendant quatorze ans, de 1826-1840 (depuis 1811 il en était membre correspondant), et a rendu d'insignes services non-seulement aux deux corps auxquels il a successivement appartenu, mais encore à la Russie, qu'il chérissait comme sa patrie adoptive. Ces services sont en partie de nature à ne pas pouvoir encore être appréciés à leur juste valeur. »

Voici quels étaient les titres de Georges Parrot:

docteur en philosophie et en médecine, directeur du cabinet de physique, professeur émérite de l'Université impériale de Dorpat, membre de l'Académie royale des sciences de Munich, de la Société royale des sciences de Harlem, de l'Institut royal des sciences des Pays-Bas, de la Société physico-médicale, de celle des naturalistes de Moscou, de la Société des sciences, arts, belles-lettres de Iéna, de la Société pharmaceutique de Saint-Pétersbourg, de Livonie, de Leipzig, du duché de Meklembourg et de la Silésie, de la Société littéraire et pratique de Riga et de celle des lettres et arts de Mitau, conseiller d'Etat et chevalier, décoré de plusieurs ordres.

Tout cela prouve que notre compatriote occupait un beau rang dans le monde savant : son nom et celui de son fils cadet paraissent être aussi connus en Russie que le sont ceux de Georges et Frédéric Cuvier en France.

NOTES.

NOTE EXCEPTIONNELLE.

Georges-Frédéric Parrot,

fils du précédent, connu en Russie sous le prénom de Frédéric. L'ascension de L'Ararat.

Comme son père, F. Parrot prit le grade de docteur et devint aussi professeur de physique à l'Université de Dorpat (1), conseiller d'Etat russe, en sorte qu'il faut faire attention de ne pas confondre le fils avec le père ou croire qu'il n'y a eu qu'un seul savant du nom de Georges-Frédéric Parrot.

Ce fils cadet reçut le titre de commandeur de l'ordre de Saint-Anne, et est, en outre, connu par des voyages scientifiques, entre autres par l'ascension de l'Ararat en septembre 1829; entreprise unique jusqu'à ce jour, et qui ne réussit qu'à la troisième tentative, indice d'une persévérance et d'un courage rares.

La relation de ce voyage a été publiée en allemand, puis traduite en français, et est restée en manuscrit, comme nous l'avons vu dans notre Etude

(1) *Essai sur les ossements fossiles des bords du lac de Burtneck*, en Livonie, par M. l'académicien Parrot (Georges), p. 6.

sur J.-L. Parrot, oncle et beau-père de Parrot qui fait l'objet de cette note. On en trouve une analyse dans la *Revue de la Côte-d'Or et de l'ancienne Bourgogne*, rédigée par J.-F.-Jules Pautet, Dijon 1836, p. 397 et suivante, article signé Ul. P. qui est Ulric Parrot son fils. Nous en offrons quelques fragments qui suffiront à notre but.

L'ASCENSION DE L'ARARAT.

Fragments d'une analyse.

Cette relation nous fait connaître la flore du Caucase, de la mer Caspienne et de la mer Noire, de ces lieux où le pied du botaniste ne s'était pas encore imprimé. Les observations météorologiques, géognostiques et sur le pendule, les calculs trigonométriques, ainsi que les nivellements barométriques faits de station en station et durant tout le voyage, ne laissent rien à désirer quant à la précision et à l'exactitude. Par cette mémorable ascension, le nom du savant voyageur a acquis une haute célébrité que personne ne songe à lui contester, excepté quelques moines, comme nous le verrons.

La hauteur perpendiculaire du *grand Ararat* est de 16,254 pieds de France au-dessus du niveau de la mer Noire, ainsi 350 pieds de plus que le mont Blanc. Les neiges et les glaces perpétuelles le couvrent jusqu'à la cime, et commencent à une hauteur de 13,300 pieds.

Le *petit Ararat*, représenté ainsi que le grand

dans une gravure du nº de la *Revue de la Côte-d'Or*, s'élève à 12,284 pieds au-dessus de la mer.

Le voyageur passa la première nuit à 11,675 pieds; il y avait de la neige à l'ombre : le lendemain, il arriva à une élévation de 14,550 pieds, hauteur du mont Blanc, à peu près (1). Dès lors l'accessibilité de la montagne fut constatée. En descendant, le voyageur risqua sa vie. Cette première ascension eut lieu le 12 septembre 1829.

Le 18, une deuxième fut entreprise. Le voyageur passa la première nuit à 12,346 pieds, et atteignit le lendemain les neiges perpétuelles à 13,448 pieds. Ensuite, il arriva à une espèce de terrasse, à 15,448 pieds au-dessus de la mer. La neige qui commençait à tomber en abondance, décida le voyageur à planter la première croix en cet endroit.

Le 26 septembre, il commença sa troisième ascension, et arriva le premier soir à une hauteur de 13,036 pieds. Le lendemain, après des efforts inouïs, des dangers extraordinaires, il atteignit la cime de l'Ararat. Des actions de grâces furent rendues à *l'Eternel*, et la *croix du salut* fut plantée.

L'auteur fait une description détaillée des beautés de la nature dans ces contrées magnifiques ; il signale l'analogie qui existe entre la végétation de l'Ararat et celle du Caucase, des Alpes et des Pyrénées, contrées explorées précédemment par le même

(1) On donne cette hauteur de 4,810 mètres au-dessus de l'Océan.

G.-F. Parrot. Ce ne fut pas sans une profonde émotion qu'il fit ses adieux au mont sacré. Honneur à l'intrépide voyageur, au savoir profond et encyclopédique !

Il nous a semblé que ces ascensions successives faites par le fils d'un de nos concitoyens, valaient la peine d'être rappelées en note, sans déroger au titre de notre livre, ce fils Parrot étant né à Dorpat, et ayant été élevé en Allemagne. Il mourut jeune, en 1841, comme épuisé par plusieurs voyages du genre de celui de l'Ararat, ayant même présenté plus de difficultés et de périls, d'après le témoignage de M. Tuetey qui a bien connu le père et ce fils.

Voici une note de ces voyages, que nous avons rencontrée dans les manuscrits du juge de paix Duvernoy :

1er *Voyage*, au mont Caucase et en Crimée (1), en 1811, avec le voyageur Engelhardt, imprimé à Berlin en 1815 ; 2 volumes.

2e *Voyage*, au Monté Rosa (2), en 1816, imprimé dans le journal de Schweigers.

3e *Voyage*, aux Pyrénées françaises et espagno-

(1) Le *Caucase* sépare l'Europe de l'Asie au sud-est, et s'étend entre la mer Caspienne et la mer Noire. Les hautes montagnes de la *Crimée* doivent être considérées comme une dépendance du groupe caucasien

(2) Le mont *Rose*, dans le Valais, pic célèbre du versant italien des Alpes, est le plus haut sommet des Alpes après le mont Blanc ; il a 4,636 mètres au-dessus du niveau de la mer.

les (1), en 1813, imprimé dans les Mémoires de l'Académie de Dorpat en 1823.

4e *Voyage*, au mont Ararat, en 1829 et 1830, imprimé à Berlin en 1834; 2 volumes.

F. Parrot fut engagé à faire son voyage dans les Pyrénées par de Humboldt, dont il avait fait la connaissance personnelle à Paris en 1814, ainsi que de G. Cuvier, lors de l'invasion des alliés en France. Parrot avait demandé à l'empereur de Russie d'être attaché à l'armée en qualité de médecin. Nous n'avons trouvé nulle part qu'il ait profité de cette circonstance pour visiter le berceau de son père.

Le Bulletin scientifique, publié par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et rédigé par son secrétaire perpétuel, mentionne un mémoire de F. Parrot; sans nul doute celui de cette note, sous le titre : *Note sur les aimants électro-magnétiques creux et l'effet qu'y produisent des spirales intérieures.*

Notre ami M. G. Schor nous écrit de Moscou que MM. Parrot père et fils sont bien remarquables et très estimés comme savants, ce que prouvent nos pages précédentes. Frédéric était membre correspondant de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Il a laissé un fils, qui est actuellement

(1) Ces montagnes séparent la France de l'Espagne. La limite des neiges perpétuelles est à 2,400 mètres. Les principaux sommets des *Pyrénées* sont le Malahitte, qui a 3,485 mètres; le Mont-Perdu, 3,350 mètres; le Malore, 3,322 mètres; la Maladetta, 3,312 mètres. — Voir L Figuier, *La terre et les mers*, p. 76.

maître et examinateur au grade d'officiers-chefs des stations télégraphiques.

Nous terminons cette longue note par la fin du IV[e] chapitre, pages 142-145, de *La terre et les mers*, ou description physique du globe, par Louis Figuier, 1864 : « L'une des montagnes les plus intéressantes de l'Asie, dit-il, est le mont Ararat, situé en Arménie, entre la mer Noire et la mer Caspienne. C'est la montagne volcanique qui, par son éruption, provoqua le grand événement qui porte le nom de *déluge de l'Asie*.

» On a cru longtemps l'Ararat inaccessible. En 1700, le célèbre Tournefort fut obligé de renoncer à une tentative d'ascension, après avoir enduré beaucoup de fatigues inutiles. Plus récemment, le pacha de Bajazet envoya une expédition chargée d'escalader l'Ararat. Ces hommes construisirent des tentes échelonnées le long de leur route, et y laissèrent des provisions; mais le froid les força à revenir sur leurs pas avant d'avoir atteint le but de leur mission. Enfin, en 1829, le voyageur prussien Parrot parvint au sommet neigeux de cette montagne, qui est élevé de 5,260 mètres. En 1834, il fut imité par M. Autonomoff, qui confirma le récit de son prédécesseur, contesté par le clergé arménien. Des touristes anglais ont escaladé de nouveau l'Ararat en 1857. »

On ne comprend pas quel intérêt les moines de l'Ararat ont eu à nier la visite qu'ils reçurent de l'intrépide Frédéric Parrot, qui n'était pas prussien, comme le dit M. Figuier, mais russe, étant né en

Livonie, lorsque ses parents habitaient Dorpat. Nous avons vu que l'organisation de l'Université de cette ville avait été confiée à son père par les empereurs Paul et Alexandre, et qu'après y avoir séjourné vingt-cinq ans, Nicolas l'appela à Pétersbourg.

Note A, voir page 414.

Lettre du citoyen Bussol au représentant Grégoire, sur l'ancienne cité de Mandeure, à propos de la statistique de J.-L. Parrot.

Cette lettre, imprimée dans le t. II du ***Magasin encyclopédique ou journal des sciences, des lettres et des arts,*** rédigé par Millin, Noël et Warens, Paris, l'an troisième (1795), nous a été communiquée par M. l'architecte Wetzel. On est à se demander d'abord qui est le citoyen *Bussol.* Il est impossible qu'il y ait une faute commise par le compositeur, qui aurait lu ce nom au lieu de celui de *Boigeol.* Autrefois attaché à la cour de Wurtemberg, M. Boigeol, ancien magistrat, que nous avons parfaitement connu à Montbéliard à la fin de sa carrière (1), avec lequel nous étions en correspondance en 1835 et 36, avait une excellente écriture, et signait on ne peut plus lisiblement en bons caractères. Nous pensons qu'il

(1) Il est décédé à Bâle où il s'était rendu pour se défaire d'une partie de sa bibliothèque.

a voulu se cacher sous ce pseudonyme, sans que nous en comprenions le motif.

Pour éviter la reproduction de deux notes assez longues, nous les donnerons ici en partie. Ce Mémoire, est-il dit page 95 du *Magasin*, article *archéologie*, est tiré d'un manuscrit sur l'histoire du Wurtemberg et du Montbéliard, que l'auteur a commencé il y a quelques années, et qu'il aurait peut-être publié dans la suite, si, par ses recherches, il était parvenu à remplir des lacunes qui restaient, et à suppléer au défaut des chartes et des Mémoires qu'il n'a pu se procurer. En attendant qu'il paraisse quelque ouvrage sur l'histoire de ces pays, il a appelé l'attention des savants sur ces restes épars (les ruines de Mandeure) de la grandeur romaine, dont il ne présente qu'un squelette décharné et sans draperie. J'ai puisé, dit-il, ces détails sur les lieux mêmes, dans les archives de Montbéliard, dans les ouvrages de Schoepflin (1), dans quelques fragments du citoyen Perreciot, dans une ancienne relation de voyage, en langue allemande, etc. L'Académie de Besançon, observe le *Magasin encyclopédique* dans une note placée à la fin de l'article, doit posséder quelques Mémoires sur Mandeure. Le Long, dans sa Bibliothèque de la France, en cite un, ainsi qu'une dissertation de J.-B. Guillaume, membre de cette Académie, *sur une statue antiquer enfermée dans une*

(1) Professeur d'éloquence et d'histoire à Strasbourg pendant cinquante et un ans, mort en 1771, conseiller et historiographe de France.

niche, que l'on trouva en 1753 sur le territoire de Mandeure.

Voici maintenant cette *lettre du citoyen Bussol* ou Boigeol, dans toute son étendue, à part les deux notes que nous venons de faire connaître : nous y avons ajouté quelques autres petites notes explicatives.

« La situation favorable du pays de Montbéliard, entre le Jura et les Vosges, au centre des départements les plus abondants en productions et denrées de tout genre, aux bords des rivières du Doubs, d'Allain et de la Luzaine, en fait un séjour aussi agréable que salubre. Les Romains s'y plurent, et y formèrent divers établissements, comme l'attestent les vastes et superbes ruines de Mandeure, les restes d'un pavé mosaïque, trouvés, il y a peu d'années, au faubourg de Montbéliard, plusieurs portions de routes romaines qui traversent ce pays en divers sens, et se sont conservées jusqu'à ce jour, ainsi que d'autres monuments de la gloire de ce peuple conquérant.

» Après l'invasion des peuples du Nord, le Montbéliard a formé une des principales divisions de l'empire, sous le nom de comté d'Ajoye, *comitatus Aygaudiæ.*

» Dans le temps, Mandeure était le chef-lieu du comté et la résidence des comtes d'Ajoye. Nous avons encore une charte que Baromus (comte de Montbéliard ou d'Ajoye), petit-fils d'Athicon, duc d'Alsace, y fit rédiger en 748.

» Cette grande ville, rappelée dans l'Itinéraire d'Antonin (1) et dans la table théodosienne (2), sous le nom d'*Epomanduodurum*, située au 48° de latitude, dans une superbe plaine terminée par des collines qui s'abaissent en amphithéâtre, couvertes de vignes et de jardins, était par sa situation un des remparts de l'empire romain et le siége d'un grand commerce. La rivière du Doubs, alors navigable, traversant cette belle vallée, coupait la ville en deux portions presque égales, qui se communiquaient par trois ponts placés à près d'un quart de lieue l'un de l'autre et dont on retrouve encore des vestiges. En suivant les ruines entassées que l'on voit encore dès le village de Bourguignon, à l'embouchure du Doubs, près du pont de Roide, jusques au village de Valentinien et au coteau de Bélieu, on voit que la longueur de cette ancienne cité était d'environ deux lieues, et sa largeur d'un quart de lieue en plusieurs endroits, comme depuis le château de la Motte jusqu'au rocher de la Colusse et de Valère; en d'autres endroits elle était plus large.

(1) C'est Antonin le pieux qui fit cesser les persécutions contre les chrétiens. Il succéda à Adrien l'an 138. L'ouvrage *Itinerarium provinciarum* est précieux pour la géographie ancienne. Il est probable qu'il fut rédigé par les ordres d'Antonin. Voir à la fin de cette note.

(2) La table théodosienne est une carte géographique qui remonte au quatrième siècle de l'ère chrétienne. Les distances y sont tracées par des lignes droites, marquées par un crochet d'un lieu à un autre et indiquées en chiffres romains; c'est bien la géographie dans l'enfance. Voir à la fin de cette note.

Elle était protégée par quatre forteresses ou châteaux : celui de la Motte, qui dominait presque toute la ville et avançait dans son centre ; celui de Bélieu, qui fermait le passage du côté d'Allemagne, et devant lequel on voit encore une voie militaire qui conduit à Besançon et à Bâle ; le château de Chamabon, au-dessus de Mathay, sur le bord du Doubs ; et le château Julien, que l'empereur Julien l'Apostat (1) fit bâtir près du pont de Roide, pour fermer encore mieux le passage d'Allemagne, et pour arrêter les incursions des peuples du Nord qui menaçaient déjà de ces côtés l'empire romain.

» L'origine de cette ville se perd dans la nuit des temps. Suivant les religieux de Cusance (2), dans les actes de saint Ermenfroi, rédigés vers l'an 720, elle fut fondée sous l'empereur Vespasien (3) pendant la guerre de Judée ; mais il y a quelques raisons de croire qu'elle ne fut alors qu'agrandie, bâtie à la romaine, et qu'elle est d'origine celtique. Au reste, sans m'arrêter ici à des recherches de ce genre, je me bornerai à faire mention de ce qui est parvenu

(1) Il fut nommé en 355 gouverneur des Gaules, avec le titre de *César*, par Constance II, et fixa son séjour à Lutèce ou Paris.

(2) D'après l'*Etat des villes, bourgs et villages du comté de Bourgogne*, par Querret, 1748, il y a deux Cusance ou Cuisance près de Baume-les-Dames, Cuisance-le-Châtel et Cuisance-le-Prieuré.

(3) Il succéda à Galba l'an 69, laissa son fils Titus en Judée qui s'empara de Jérusalem l'an 70, pacifia la Gaule, et mourut après dix ans d'un règne glorieux.

à notre connaissance dans des temps postérieurs, et des ruines qui subsistent encore.

» Cette cité magnifique, à laquelle sa situation avantageuse devait assurer une plus longue durée, n'existe plus aujourd'hui que dans ses ruines silencieuses, et dans quelques villages dont on a retenu son nom. On y retrouve encore les villages de Mathay, Majestas, celui de Valentinien, celui de Bourguignon et le pont de Roide; de chétives cabanes couvrent les fondations d'un temple ou d'un palais; la charrue se traîne à travers les décombres de marbres, de tuileaux, les fragments de colonnes et de statues. Le murmure isolé des flots et la voix de quelques agriculteurs se font seuls entendre dans cette vallée jadis couverte d'une immense population, et du bruit tumultueux d'un grand commerce, des arts et du luxe. J'ai vu l'habitant de ces lieux, fouillant le sein de ces vastes débris, découvrir les murs de plusieurs grands édifices, des fondements nombreux, des portions de rues larges et droites, coupées par d'autres rues transversales, en tirer des pierres et des marbres pour bâtir sa chaumière, puis recombler ses fouilles et ces restes de palais avec leurs colonnes et leurs marbres, et la charrue retracer ses sillons par-dessus.

» Mais, malgré un long oubli et les ravages des siècles, tout retrace ici la magnificence de la plus grande des nations. Partout on foule aux pieds la brique romaine et des fragments de marbre de toute couleur; partout on y déterre des restes de bâti-

ments, des tronçons de colonnes, des sculptures, des statues, des fragments d'inscriptions, des pièces de bois sculptées et à demi brûlées, des médailles et d'autres monuments. A toutes les maisons du village de Mandeure, on aperçoit des pièces de corniches ou d'autres pièces d'ancienne architecture; on y retrouve des médailles, des urnes, des vases sculptés. Une s'est même établie sur un pavé de mosaïque. On trouve à Stoulgardz (*sic*) et à Besançon d'amples collections de médailles et d'autres monuments provenant de Mandeure, et des amateurs, qui y ont séjourné, ont formé en peu de temps des cabinets d'antiquités; on a placé dans le jardin d'Etupes de belles ruines et des colonnes qu'on a tirées de Mandeure. En 1741, on envoya au célèbre professeur Schoepflin une colonne milliaire, qui portait cette inscription : IMP . NERVA . TRAJANO CÆS . AVG . GERM . DIVI . NERVA . I : P . M . TR . P . .·. P . COS . II .

» En 1753, on y trouva la statue d'un druide (1) très-bien conservée. Elle fut envoyée à Besançon, où l'on voit aussi, entre autres monuments de Mandeure, l'inscription d'un temple dédié à Castor (2) par un certain Tullius, CASTORI SACRVM . TVLLIVS . EX VOTO; un Hercule gaulois, d'airain, une colonne milliaire qui porte le nom de Trajan (3)

(1) Prêtre chez les anciens Gaulois ou Celtes.
(2) Divinité païenne favorable aux navigateurs.
(3) Il devint empereur l'an 98, après la mort de Nerva.

et Vesunt, M . P . XXXXIIX (1); des amulettes en bronze, des urnes de verre et de terre cuite, des casques, des épées, des statues. Le beau cabinet de médailles et d'autres antiquités, appartenant au duc de Wurtemberg à Stoulgardz, a reçu de riches suppléments de Mandeure, particulièrement sous le duc Frédéric, qui avait ordonné de remettre au célèbre Bauhin, son médecin, tout ce qu'on y découvrirait de remarquable. On lui remit entre autres une grande table de marbre, portant que Flavius Catulus légua soixante-quinze mille deniers romains pour faire garnir le bain de marbre. On y trouva des médailles d'or, d'argent et de cuivre, jusqu'au temps de l'empereur Gratien (qui fut tué en 386); les plus nombreuses furent celles des empereurs Jules-César, Auguste, Néron, Vespasien, Domitien, Antonin, Philippe, Constant, Commode, Trajan, Constantin, Gratien, Gordien, Hadrien, Alexandre, Aurélien, Constantin le jeune; celles de Divæ Faustinæ, Plautillæ Aug., etc. Quelques particuliers de Montbéliard se sont formé des collections assez précieuses, comme celle du citoyen Duvernoy, et le médaillier que l'on a envoyé, il y a quelques années, au cabinet du prince Czartoriski. Il y a peu d'années que le citoyen Parrot, fouillant ces ruines, y trouva un grand nombre de choses antiques, des médailles, des statues, des anneaux, des pierres précieuses, des sarcopha-

(1) De Mandeure à Besançon, il y avait 40,000 pas romains.

ges, des urnes, un trident de Neptune, etc. Il découvrit un édifice immense, dont le bas était conservé. Le marbre dont les côtés étaient plaqués, les fours de briques placés sous le pavé, de grandes platines et caisses de plomb, des canaux de même métal qui y aboutissaient, et tout l'arrangement de ce bâtiment montraient qu'il avait servi aux bains publics. Plusieurs années auparavant, on en avait emporté des canaux de plomb, pesant plus de dix mille livres, qui étaient placés près de la fontaine Maltière, d'où ils portaient l'eau dans les fontaines de la ville et dans les bains publics, placés les uns au bas de cette fontaine, les autres au-dessous du château de la Motte. On voit encore les fondements d'un temple dans l'endroit qu'on appelle Montoile, et les restes d'un amphithéâtre au milieu de la ville contre le Doubs. Quatre familles de Mandeure et de Mathay portent encore les noms de Lentulus (1) et de Varron (2), et se prétendent romaines.

» Tout semble attester que cette grande ville a été détruite par une irruption soudaine et par le feu; mais on ignore en quel temps. Suivant une ancienne tradition du pays, Attila (3), s'étant rendu maître de Mandeure, dans son passage par les Gaules, ordonna de la brûler. En vain les préposés de

(1) Nom d'une branche de la famille romaine des Cornélius.

(2) Nom célèbre parmi les Romains.

(3) Ce chef ou roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, entra dans les Gaules en 451, à la tête d'une armée de cinq cent mille hommes.

la ville et un peuple immense, prosternés dans la grande place devant ce conquérant, les femmes et les petits enfants lui tendant les bras, implorèrent sa clémence; Attila, qui s'était montré généreux ailleurs, fut inflexible; il répéta d'une voix ferme : « Qu'on embrase cette ville. » *O mandatum durum!* commandement barbare! s'écria ce peuple malheureux. A l'instant, cette magnifique cité est en flammes et ses habitants dispersés. La tradition porte que ces dernières paroles de la nation expirante, changèrent l'ancien nom de cette cité, et donnèrent à la nouvelle ville qui sortit de ses cendres, le nom de Mandeure.

» Il est vraisemblable qu'Attila ne laissa pas derrière lui une place si forte en traversant les Gaules. Toutes les monnaies qu'on a trouvées dans les ruines, sont des temps antérieurs à cette époque, et l'on n'en a découvert aucune des empereurs qui l'ont suivie, ce qui semble ajouter quelque poids à cette date.

» Mais, quoi qu'il en soit, Mandeure reparaît encore quelques siècles après Attila, soit qu'on l'eût relevée de ses ruines, soit que cette partie ait été conservée, ce qui paraît plus vraisemblable à la vue des ruines que l'on découvre encore. Au commencement du huitième siècle, les religieux de Cusance en parlent comme d'une ville considérable (dans les actes de saint Ermenfroi, rédigés vers l'an 720). Nous avons déjà cité un acte que Boromus y fit rédiger en 748; et sur la fin du neuvième siècle, Guy de

Ravennes en parle deux fois en la nommant *civitas Mandroda*. On ignore en quel temps et par quel fléau elle a été détruite une seconde fois : mais ce dernier malheur a dû être encore plus terrible et plus durable que la fureur des barbares, puisqu'elle n'a pu se relever des ruines sous lesquelles elle est restée ensevelie jusqu'à ce jour, et que son peuple nombreux a été détruit avec elle. Il n'y a, suivant Perreciot (dans un fragment sur le doyenné d'Ajoye), que le bras pesant de la féodalité qui ait pu l'anéantir ainsi. Dans ces derniers temps, les comtes d'Ajoye avaient fixé leur résidence au château de Montbéliard, situé à une lieue de Mandeure, sur un *bil* de roc vif, d'où est venu le nom de ce château de la ville, qui fut insensiblement donné à tout le comté, dont la portion du Porrentruy a conservé jusqu'à ce jour l'ancien nom d'Ajoye.

» Cet ancien comté s'étendait très-loin, et comprenait, outre le comté actuel de Montbéliard avec les sept terres qui en ont été arrachées en 1748, le comté de Ferrette, la ville et seigneurie de Belfort, Porrentruy et le pays d'Ajoye, le comté de la Roche, la baronerie de Granges, les terres de Clerval et Passavant.

» Quant au village qui en a toujours fait partie, il était, comme tout le pays, divisé en petits fiefs dépendants du comté de Montbéliard. Les principaux étaient celui des Montagnons et celui des seigneurs de Grandvillers. Le premier a été réuni au domaine direct, le second a été vendu (je crois en

1222), avec l'approbation du comte, à l'archevêque de Besançon : la mouvance est restée, quoique ces ecclésiastiques n'aient pas continué à reprendre de fief, les lois féodales les en ayant dispensés. Aujourd'hui il se trouve réuni à la république française avec tout le reste du comté de *Montbéliard.* »

Il nous semble avoir bien fait de reproduire ici cet ancien document devenu rare, où nous avons retrouvé J.-L. Parrot occupé d'utiles travaux archéologiques sur les ruines de l'ancienne cité romaine. Notre compatriote M. Boigeol a laissé parmi nous la réputation d'un homme qui avait beaucoup de connaissances, et qui écrivait avec facilité, comme le prouvent cette lettre et plusieurs autres qui sont en notre possession et à nous adressées.

L'Itinéraire d'Antonin et la table théodosienne dont parle M. Boigeol dans cette lettre, nous a fait copier ces lignes dans l'*Histoire* ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de la province d'Alsace, par Grandidier (1), Strasbourg, 1787, t. I, p. 263-265 :

« C'est au règne de Théodose ou à celui de ses fils que nous devons trois précieux monuments de la géographie ancienne. Le premier est la carte théodosienne, connue aussi sous le nom de table de Peutinger. Cette carte fut découverte sur la fin du quinzième siècle par un fameux poëte et géographe allemand, nommé Conrad Celtes, qui en fit présent

(1) Historien ecclésiastique, né à Strasbourg en 1752, mort en 1787. Il fut nommé historiographe de France.

à Conrad Peutinger, patrice d'Augsbourg. Cette pièce passa en 1738 dans la bibliothèque impériale de Vienne. Elle est composée de plusieurs feuilles de parchemin, collées ensemble, qui forment près de vingt et un pieds de roi en longueur sur un de largeur. Schoepflin, qui en a fait graver une partie, croit que l'écriture est en caractères lombards..... Cette carte n'est ni géographique ni mathématique : purement itinéraire, elle ne marque que les voies de l'empire romain à l'usage des officiers chargés de placer les camps dans les provinces, ou de ceux qui y conduisent les troupes. L'auteur de cette table est inconnu : il est chrétien, et plusieurs indices prouvent qu'elle fut composée sous Théodose ou au commencement du règne de ses fils. (Elle a été publiée à Amsterdam, par Pierre Wesseling, professeur de l'université d'Utrecht.) Cette qualification ne doit pas faire croire qu'elle remonte à un des empereurs de ce nom. Les plus fortes raisons engagent à lui assigner pour époque la fin du quatrième siècle. »

Grandidier cite ensuite la *Notice de l'empire*, placée vers l'an 426 ou 437 ou 455, comme mentionnant l'existence de Mandeure.

Perreciot, dans une *Dissertation* sur le comté d'Elsgau, dont un extrait a été inséré dans l'*Almanach du comté de Bourgogne pour l'année commune* 1787, dit, page 123, que Mandeure est mentionné deux fois dans l'Itinéraire d'Antonin, Le *Musée des enfants* a donné dans ses premiers numéros de l'année 1864, deux articles historiques fort bien faits sur l'ancien

Epomanduodurum. On lira avec intérêt les détails sur Attila, qui s'appelait lui-même *le Fléau de Dieu*, et qui entra dans la Gaule à la tête de 500,000 sauvages de race tartare.

Note B, voir page 115.

Le jardin botanique de Montbéliard, à propos de la Statistique de J.-L. Parrot.

Cet établissement, situé au grand jardin où se trouve maintenant la gare, fut organisé, en 1578, par Jean Bauhin, né à Bâle en 1541, où son père, français d'origine, s'était fixé pour être plus libre dans sa religion, étant devenu l'un des chauds partisans de la Réforme. Voici ce qu'on lit dans la brochure *Le Château de Montbéliard et ses anciens maîtres*, par C. D. (Charles Duvernoy) de Montbéliard, p. 9 :

« Un vaste jardin, établi sur un plan régulier, dépendait ci-devant du château dont il n'est qu'à une légère distance. Restauré par le comte Frédéric de Wurtemberg, et agrandi par Léopold Eberhard, l'un de ses successeurs, qui y planta des allées d'arbres, et l'ouvrit au public, ce jardin renfermait une maison de plaisance, une orangerie, un manége, un carrousel, des volières, plusieurs pièces d'eau; on y a cultivé aussi des plantes exotiques et des arbustes rares, sous la direction du célèbre Jean Bauhin, l'un des pères de la botanique. »

Ce quatrième jardin établi en Europe avait pour aînés ceux de Padoue, qui remonte à 1540, de Pise et de Bologne, organisés en 1547. Celui de Montpellier, le plus ancien de France, ne date que de 1598, comme on le voit par l'*Enumération des plantes vasculaires des environs de Montbéliard*, par Ch. Contejean, dans l'*Introduction* où l'auteur rappelle les botanistes montbéliardais, depuis les Bauhin jusqu'à P.-F. Wetzel, decédé en 1844 (1), après s'être occupé de botanique depuis 1813, guidé au commencement par P.-F. Bernard (2), mort en 1825, et par le pasteur Scharfenstein, décédé en 1828. Le musée de Montbéliard possède les herbiers et les manuscrits de Bernard et de Wetzel. M. Contejean,

(1) M. Wetzel a été bien apprécié dans les paroles prononcées sur sa tombe, le 16 septembre 1844, par son neveu feu G. Berger. « Aussi longtemps, a-t-il dit en finissant, que le pigamon, ta plante chérie, croîtra dans nos vertes vallées, que cette première fleur dorée qui croît suspendue aux fentes de ce vieux château, enverra sur notre ville ses brises parfumées, aussi longtemps vivra ton souvenir, cher à tous ceux qui, comme toi, voudront lire dans le grand et sublime livre de la nature. »

(2) M. Bernard avait été directeur des jardins du roi de Wurtemberg et sous-gouverneur des princes de cette maison. Il connut peu de rivaux en botanique, et joignait à cette science une instruction aussi solide que variée et un entretien plein d'aménité. Ces dons divers étaient rehaussés par la plus rare modestie, la plus fervente piété, témoignage rendu par M. Rossel, docteur en droit, inspecteur laïque de l'inspection ecclésiastique de Montbéliard, homme qui a laissé le meilleur souvenir parmi ses concitoyens. Voir le *Rapport de la Société biblique de Montbéliard*, dont il était l'un des secrétaires, année 1825, p. 43.

autrefois préparateur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, comme l'était Laurillard, ne dit rien de M. Martini, mentionné dans la *Statistique* de Parrot, et qui paraît avoir été le dernier directeur du jardin. Il lui est peut-être arrivé comme à nous de faire des recherches sans succès sur cet homme, si toutefois il a connu ce nom, que cette Statistique est venue nous révéler.

Lorsque le jardin botanique cessa d'exister, la ville en fit plus tard une promenade. La nouvelle transformation de ces lieux par l'établissement du chemin de fer, les majestueux tilleuls qui sont tombés sous la hache avec fracas, ont inspiré bien des regrets qui se sont traduits dans plusieurs pièces de vers qu'un jour on trouvera rassemblées avec de piquants commentaires. Chaque cœur sent à sa façon, chacun a son cachet propre, et aucun des rimeurs n'avait la prétention d'être né ou devenu poëte en s'éveillant.

Il est question d'organiser un nouveau jardin botanique à Montbéliard dans le vaste terrain que possède la ville entre les bâtiments de son collége et la rue qui conduit à la gare du chemin du fer. Ce projet doit appeler toute l'attention des hommes compétents, tant sous le rapport de l'utilité réelle d'un pareil établissement que sous celui des dépenses sérieuses qu'il nécessitera.

Note C, voir page 422.

« Prière des dix-huit à Dieu avant de procéder à l'élection du magistrat, » à propos de la Statistique de J.-L. Parrot.

Cette pièce témoigne incontestablement de la piété de nos pères, quoi qu'en pense le second volume de M. l'abbé Bouchey sur Mandeure et le comté de Montbéliard.

« Nôtre aide soit au nom de Dieu, qui a fait le Ciel et la Terre. Amen.

» Seigneur nôtre bon Dieu et Père ! nous te rendons nos humbles actions de grâces pour tous les Bienfaits que nous avons reçus de ta libérale Main. Daigne, s'il te plaît, nous en accorder la continuation, et favoriser encore à la suite nôtre Ville de ta puissante Protection. Appelés par nos *Concitoyens* à procéder à l'élection du *Magistrat*, qui doit pendant le cours de l'année administrer la Justice, Nous te prions de nous assister par ton Saint-Esprit, qui nous éclaire et nous dirige dans le choix que nous avons à faire, pour que nous ne donnions nôtre Suffrage qu'à des hommes vertueux, craignans ton saint Nom, amateurs du vrai et ennemis de l'injustice, afin que pendant leur *Administration* nous puissions mener une vie paisible et tranquile, en toute piété et honnêteté, pour l'amour de Jésus-Christ notre

Sauveur. Ainsi soit-il. Notre Père qui es aux cieux, etc.

» A Montbéliard, chez Jacques-Michel Becker, imprimeur de S. A. S., MDCCLIV. »

Extrait d'un volume de pièces provenant de la bibliothèque de M. le juge de paix Duvernoy, relié en rouge, petit in-folio, à la bibliothèque de la ville de Montbéliard. Nous n'avons rien changé à l'orthographe de cette pièce.

SIXIÈME ÉTUDE.

CHARLES-LÉOPOLD EBERHARD

DIT

LE JUGE DE PAIX DUVERNOY.

1er novembre 1774-19 novembre 1850.

SON FILS CADET

CAPITAINE DU GÉNIE.

1er septembre 1820-16 novembre 1860.

SIXIÈME ÉTUDE.

Le juge de paix Duvernoy.

I.

Qualification donnée à M. Duvernoy. Quelques-uns de ses travaux. Inventaire et partage des archives de la principauté de Montbéliard. Le conventionnel Bernard. Archives du Haut-Rhin. Archives de la mairie de Montbéliard. Archives militaires. M. Duvernoy bibliothécaire.

La qualification que nous donnons à M. Duvernoy et que chacun connaît dans le pays de Montbéliard, rappelle la charge honorable qu'il occupa dans le canton d'Audincourt jusqu'en 1832, époque où il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite, comme nous l'ont appris les archives du greffe du tribunal de 1re instance de l'arrondissement. C'est sous le nom de *juge de paix* que tous ses concitoyens le désignaient; dès lors il était impossible de le confondre avec ses nombreux homonymes.

Ce savant, qui avait une mémoire si prodigieuse qu'on aurait pu l'appeler une chronique

vivante, est connu par des travaux consacrés à l'illustration de son pays natal, et mentionnés dans la *France protestante*, d'après des notes fournies par M. l'architecte Wetzel.

M. Duvernoy a publié beaucoup de brochures sur l'ancien comté de Montbéliard : un volume d'utiles matériaux sous le titre *d'Ephémérides* en 1832, ouvrage qui sera remanié un jour ; des notices sur certaines localités plus ou moins importantes, une quantité de petites biographies très-intéressantes, dans les Annuaires du Doubs, qui ont paru régulièrement depuis 1812 (1) ; par exemple, celles des Parrot dont nous avons parlé. Malgré sa science, son talent et ses recherches, il y avait encore à glaner, à recueillir amplement, comme pour ceux qui viendront après nous, le champ de l'histoire étant aussi vaste et aussi inépuisable que celui de la nature.

Connu comme homme de mérite, M. Duvernoy fut chargé par l'autorité supérieure de plusieurs travaux très-sérieux. Il dut mettre la main à l'inventaire des *Archives de la principauté de Montbéliard*, travail difficile et long, comme nous allons le voir.

(1) Avant cette époque, il avait paru un Annuaire dans la première ou la troisième année de ce siècle.

Avant de dresser ce vaste catalogue il faut faire connaître ici deux traités qui se rapportent à ce travail. Le premier, entre MM. Duvernoy et Morel dit l'archiviste d'une part, le préfet du Doubs d'autre part, *pour le classement et l'inventaire des pièces qui reposent aux archives de Montbéliard*, traité approuvé par le ministre des finances le 5 décembre 1826.

Ce premier travail donna le classement de 3,758 liasses, composées de 230,813 pièces.

Le second traité, de juin 1836, fait seulement avec M. Duvernoy, fixait la durée du travail et les émoluments. Ce nouveau dépouillement donna 400 liasses renfermant 20,000 pièces : total général et par aperçu de ce qui composait les archives de Montbéliard, 250,813 pièces, d'après le rapport fourni au préfet du Doubs.

L'envoyé du gouvernement et M. Duvernoy procédèrent à un partage desdites archives en quatre lots : le premier destiné aux archives impériales auxquelles furent expédiées les pièces les plus importantes, celle d'histoire générale ; le second lot, pour les archives départementales du Doubs; le troisième et le quatrième, pour celles de Vesoul et de Colmar. Le conseil général de cette dernière ville refusa, dans sa

session du 19 septembre 1835, l'allocation de 1000 francs, fixée par le ministre pour ce travail : néanmoins il lui fut expédié des liasses, comme le prouvent les quatre pièces qu'il retourna à Besançon, et qui concernaient uniquement des communes du Doubs.

Ce quatrième lot comprenait 719 liasses de 38,329 pièces, regardant la province d'Alsace, le département du Haut-Rhin, déposé aux archives de l'ancien comté de Montbéliard.

Il est étonnant qu'on ne trouve pas aux archives de la préfecture du Doubs, 1° un procès-verbal authentique de ce partage, 2° une copie certifiée de l'inventaire général, 3° l'inventaire de la portion qui est revenue au département du Doubs, et dont il a été fait cinq exemplaires, d'après le traité passé entre le préfet et M. Duvernoy.

Pour nous dédommager de tout cela, nous avons trouvé à la bibliothèque de Besançon cet *Inventaire raisonné des archives de l'ancienne principauté de Montbéliard, dressé en* 1834 et 1835, gros in-folio non paginé, entièrement écrit de la main de M. Duvernoy, à l'exception de deux ou trois pages de la table des matières, exemplaire que la bibliothèque publique a acquis après le décès de l'auteur.

En voici le sommaire :

Ire	classe, composée de	XXV sections,	1,354 liasses,	53,783 pièces.
IIe	classe,	XI	3,773	176,529
IIIe	classe,	VIII	803	41,898
IVe	classe,	VIII	691	35,511
		Totaux.	6,621 liasses.	307,720 pièces.

Toutes les seigneuries et communes de l'ancien pays de Montbéliard, rangées par ordre alphabétique, ont leurs liasses et pièces parfaitement indiquées, de sorte qu'il est extrêmement facile de trouver aux archives de la préfecture ce que l'on désire sur tel ou tel village, affaires de communautés ou affaires particulières. — Avis aux amateurs de détails et de monographies, comme à ceux qui veulent embrasser un certain ensemble.

Nous avons aussi remarqué les généalogies des princes de Wurtemberg et combien d'autres choses. Aussi cet inventaire est-il un travail capital, comme l'a observé M. Weiss dans l'*Introduction aux mémoires du cardinal de Granvelle* dont nous parlerons bientôt.

M. Duvernoy a donné dans la *Revue de la Côte-d'Or et de l'ancienne Bourgogne*, mentionnée plus haut, une notice sur ces archives et sur quelques écrits relatifs à l'histoire du comté de Montbéliard. Tous les titres et documents de ces archives remontent à la première moitié du douzième siècle. L'histoire de la Réforme religieuse

du seizième, tentée sans succès en Franche-Comté et avec plus de bonheur parmi nous, ainsi que dans diverses contrées de la haute Alsace, recevrait d'importants éclaircissements par la publication des pièces conservées dans les archives. — Avis aux historiens.

Lorsque au mois d'octobre 1793, le conventionnel Bernard eut pris possession du pays, ces archives, dit M. Duvernoy, furent bouleversées, et beaucoup de parchemins livrés aux flammes sur la place publique, ou convertis en gargousses, procédés qui sentaient l'époque et l'homme (1). Il paraîtrait que l'archiviste Morel n'a pris aucune part à cet inventaire, que tout le travail a été fait par M. Duvernoy.

D'après une autre notice fournie par ce dernier à la *Revue de la Côte-d'Or,* nous apprenons que : « dans les premiers ans du dix-neuvième siècle, il a été envoyé à Colmar, d'après les ordres du préfet du Haut-Rhin, quelques caisses de titres des archives, parmi lesquels se trouvaient des pièces fort curieuses, entre autres des lettres autographes du Béarnais. » Il

(1) Dans une lettre imprimée, du 17 pluviôse an II de la république, adressée *aux sans-culottes de Montbéliard,* ce conventionnel se désigne sous le nom de *Pioche-Fer-Bernard.* Nous en devons la communication à M. le curé d'Héricourt.

observe aussi que « les archives de Stuttgart renferment un nombre considérable de documents qui proviennent de Montbéliard. A la vérité, le gouvernement de Wurtemberg, sur la demande de l'empereur Napoléon I[er], a fait remettre à la France plusieurs caisses de papiers relatifs à Montbéliard et à ses dépendances. »

M. Duvernoy connaissait aussi très-bien les archives particulières à sa ville natale, comme le prouvent ses *Ephémérides* (1) puisées en partie à cette source. C'est à tort, selon nous, que M. l'abbé Bouchey prise peu cet ouvrage, et paraît savoir peu de gré à l'auteur de ce grand travail, du moins c'est l'effet que nous a fait la page 6 de ses *Recherches historiques sur Mandeure.* Il est étonnant que M. l'abbé ait continuellement recours à ce recueil de faits *sans clarté, souvent d'une exactitude peu rigoureuse.* Quand on a si peu d'estime pour un livre, on le laisse de côté. Du reste, M. Duvernoy est souvent traité avec peu de dignité par M. l'abbé, voir par exemple les pages 330-332, et cela à cause de quelques dissentiments sur certains points historiques. M. Quiquerez n'en a pas agi de la sorte dans son *Histoire des comtes de Ferrette,*

(1) Voir la fin du second chapitre de cette Etude.

extrait des mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard, année 1863 (1).

Mais passons, et disons que les archives en question renferment des lettres autographes des princes, les franchises obtenues par les habitants dès 1283, au *Moys de May*, mentionnées dans la Statistique de J.-L. Parrot. Les malheureux serfs furent affranchis par la charte de Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard, qui épousa Guillemette, petite-fille de Thierry III surnommé le Grand-Baron.

Le *Livre doré*, volume in-8° de 378 feuillets écrits à la main, fournit, sur les dix-septième et dix-huitième siècles, plusieurs détails curieux, mais locaux, avec des épitaphes et miniatures enluminées sur vélin, représentant des princes de Montbéliard couchés sur leur lit funèbre, par exemple, Léopold-Frédéric, décédé le 15 juin 1662. Il y a une dédicace de Jacques Foillet aux très-honorez et vertueux seigneurs, date du 8 avril 1600. Le volume a pour titre : *Ce livre dans lequel sont nommés les noms et surnoms de tous ceux qui ont été du nombre de Messieurs les neufs Bourgeois et dix-*

(1) Les comtes de Montbéliard ont été la souche de ceux de Ferrette; ils ont eu longtemps entre eux des intérêts et des alliances, page 2.

huit jurés de la ville de Montbéliard, depuis l'année 1610 *jusques en l'année* 1687, *et a été relié et remis en estat par les soubscripts dix-huits de ladite année* 1687. Puis il commence par *les franchises, priviléges et immunitez o-troyées trois cent et seize ans aux bourgeois de la ville de Montbéliard par furent de très-heureuse et très-louable mémoire les très-illustres, hauts et puissants Renaud de Bourgogue et Guillaume sa femme, Conte et Contesse de Montbéliard, etc., avec les confirmations, approbations et rectifi-cations des très-illustres princes, ducs et contes, leurs successeurs. Le tout extrait des originaux et copies authentiques. Mis en lumière par la volonté des maire et neuf bourgeois, estant à présent au gouvernement de ladite ville, les noms desquels sont avant la préface à eux addressée.* Imprimé à *Montbéliard par Jacques Foillet MDC.*

Ces noms avant la préface sont : MM. Georges Ponnier, Guyon Chastel, Daniel Euvrard, Claude Monin, Jean Bouvier, Thierri Le Bault, Nicolas Broquart, Henri Horri, Pierre Chastel et Daniel de Roz dit Salin.

Voici l'indication de quelques articles longs et bien lisibles de ce livre dont le temps a beaucoup altéré la dorure extérieure.

Page 214. Eglise catholique établie au collége par la force des armes françaises en 1699.

Page 217 bis. Décès et détails des funérailles du comte Georges, le 25 mai 1699.

Page 220. Introduction de la religion catholique dans les seigneuries, et prise de plusieurs églises ; trouble apporté dans l'exercice du culte protestant. Remontrance à S. A. S. par le corps des ministres, en 1700.

Page 228. Derniers honneurs rendus au duc Georges, le 5 mai 1701.

Page 282. Maladie et décès du duc Léopold Eberhard ; difficultés pour la succession entre le duc Eberhard Louis et le fils du prince défunt, le 23 mars 1723.

Ces indications rappellent les Ephémérides de M. Duvernoy, pour lesquelles il a également puisé dans le *Livre rouge*, grand in-folio de 178 feuillets, manuscrit comme le *Livre doré*. Chaque feuillet est en peau de veau préparée ou en vélin plus mince que le parchemin. Il était destiné à recevoir les inscriptions de la bourgeoisie, dont la première remonte à 1218. C'est Jacques Foillet qui l'a relié magnifiquement, peint en rouge sur tranche, avec des cordons de cette couleur dont un seul reste. Il est dédié par Foillet au maire et aux neuf bourgeois cités plus haut. Une partie du volume n'est lisible que pour les paléographes, c'est-à-dire pour les hommes exercés à déchiffrer l'écriture de

cette époque. On voit figurer dans ce livre plusieurs noms illustres, appartenant à des Français réfugiés pour cause de religion. Dans les *Ephémérides du comté de Montbéliard*, on lit à la page 365 :

1574. A cette date, on comptait dans la ville de Montbéliard 290 réfugiés pour cause de religion, savoir : 105 Français, 153 Bisontins et 32 Lorrains. Dans ce nombre, nous signalerons : J.-J. Boissard (1), né à Besançon en 1528, célèbre antiquaire, dont M. Duvernoy a indiqué les ouvrages dans l'Annuaire du Doubs de 1818 ; les jurisconsultes Charles et François Dumoulin, Hotman, Jean et Gaspard Bauhin, François Estienne fils de Robert, Pyramus de Candolle, Jean Huguetan, libraire de Lyon, Antoine, Nicolas et Anne de Choiseul, Jacques de Jaucourt, seigneur de Bruères, Guillaume et Blaise de la Tremouille, Guillaume de Stuart de la famille royale

(1) Il y avait une rue à Besançon qui portait le nom de Boissard, qu'un contemporain caractérise dédaigneusement par ce mot : *bel esprit*. Il est vrai qu'il composa des poésies latines très-estimées, mais c'est surtout comme antiquaire qu'il est connu. Il existe au cabinet impérial deux médailles frappées en l'honneur de ce savant, et dont il y a des empreintes au musée de Besançon. Guenard, *Besançon, Description historique*, p. 295. *Résumé de l'histoire de la Franche-Comté*, par Lefebure, p. 307. Dans les *Voyages pittoresques*, par Nodier et Taylor, etc., *Franche-Comté*, p. 152, Boissard est cité comme l'un des créateurs de l'archéologie, et est appelé *le fécond et universel*.

d'Ecosse, Isabeau de Joyeuse, veuve de Claude d'Anglure, etc.; autant d'études intéressantes à faire. — Avis aux travailleurs qui, comme nous, trouveront plusieurs de ces noms dans le *Livre rouge.* Les *Mémoires et documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, publiés par l'Académie de Besançon, t. I, p. 385 et 86, citent le folio 59 de ce livre (et nous l'avons vérifié), où se trouve la réception à la bourgeoisie de Montbéliard de plusieurs autres citoyens de Besançon, exilés pour cause de religion (2 janvier 1572), tels que François Brouhot, Légier Vernier, Pierre Prost, Nicolas Robillard, etc..... « Leur retraite en nostre ville n'est advenue pour actes par eulx commis méritans notes d'infamie ou répréhension, ains (mais) pour vivre en liberté de leur conscience, selon la vraye religion tenue en nostre dite ville..... » C'est le n° 4 de ce folio. Le faubourg ne commença à être bâti qu'à la fin du seizième siècle, dans l'intérêt des nombreux religionnaires, Français, Bisontins et Lorrains, qui étaient venus chercher un asile à Montbéliard (1).

(1) *Annuaire du Doubs pour* 1846, p. 232. — Dans un *Discours* prononcé à Porrentruy, en 1858, par M. le professeur Kohler, alors président de la Société jurassienne d'émulation, il est fait mention de plusieurs familles bourgeoises de cette ville qui se réfugièrent dans le comté de Montbéliard; tels que Jehan Docort, licencié en droit

La bibliothèque de la ville de Montbéliard possède aussi quelques pièces remarquables provenant des archives de la ville, par exemple, la première édition des franchises accordées en 1283 par Renaus et Guillame (1), et le premier acte connu concernant la bourgeoisie de Montbéliard, en 1308, documents qui ont été demandés, en 1860, par l'Ecole des chartes, pour en constater l'authenticité et les faire autographier à quelques exemplaires. Il en a été déposé un à la Société d'émulation de Montbéliard par M. Tuetey, qui a poursuivi et achevé honorablement ses études à cette école, comme on l'a vu précédemment. Il a partagé un prix d'histoire décerné par l'académie de Besançon, le 22 août 1863 pour un mémoire sur les chartes communales de Franche-Comté.

Parmi les pièces du catalogue des *Archives militaires* du château de Montbéliard, il se trouve un manuscrit, folio de 6 pages sans signature, qui pourrait bien être une copie d'un

et scribe qui avait été en relation avec Farel, et qui s'était retiré à Audincourt; Nicolas Rossel le vieux, lieutenant, et d'autres. Nous avons donné dans le *Bulletin de l'histoire du protestantisme français*, 1er no de la 12e année, 1863, p. 22 et suiv., un article, d'après ce discours, sur la Réforme à Porrentruy au seizième siècle.

(1) Il existe trois éditions de ces franchises, l'une publiée à Montbéliard en 1600, les deux autres à Bâle en 1712 et 1775.

travail de M. Duvernoy. C'est un abrégé de l'histoire des quatre seigneuries Blamont, Clémont, Héricourt, Chatelot, et du comté de Montbéliard. Ces archives ne remontent qu'à 1817, et sont dues à notre compatriote feu M. Beurnier, lieutenant colonel du génie, né à Montbéliard, décédé à Belfort le 6 juillet 1841 (1).

Nous ne pouvons dire si M. Duvernoy a eu connaissance des liasses de Montbéliard, dossiers, copies de titres, qui se trouvent aux archives départementales du Bas-Rhin, concernant aussi Horbourg et Riquevirh. Nous offrons une longue note (2) sur cet objet important.

La bibliothèque de Montbéliard, dont nous venons de parler, était primitivement au collége, près de la Souaberie. Dès qu'elle fut transférée au bâtiment des halles, le 13 février 1818, M. Duvernoy en fut nommé bibliothécaire, d'après la pièce suivante que nous avons copiée à la mairie, dans le *Registre du bureau d'administration du collége*.

« Du 24 février 1818. A monsieur le Sous-Préfet. Nous avons l'honneur de vous adresser expédition de la nomination que nous avons

(1) Note A sur le château de Montbéliard à la fin de cette Etude.

(2) Note B sur un amas de liasses aux archives de la préfecture du Bas-Rhin, d'après les lettres de M. Spach.

faite de la personne de M. Duvernoy en qualité de bibliothécaire de la bibliothèque du collége, qui va être rendue publique. Veuillez, M. le comte (de Montron), faire approuver ce choix par l'autorité compétente, et joindre vos instances à celles que nous allons adresser à M. le conseiller d'Etat Cuvier (Georges), afin que notre bibliothèque soit comprise à l'avenir dans le nombre de celles qui participent aux distributions d'ouvrages faites par S. E. le ministre de l'intérieur... »

M. Duvernoy occupa ce poste jusqu'à son départ pour Besançon, et fut remplacé par M. le professeur Retté, qui, s'étant rendu en Russie, eut pour successeur M. le pasteur Masson, bibliothécaire actuel. Il est à désirer qu'il soit publié un rapport sur l'état de cet établissement et un catalogue qui, répandu en un certain nombre d'exemplaires dans le public, éveillerait de plus en plus le goût des lectures sérieuses et de recherches qui pourraient devenir très-utiles.

II.

Papiers d'Etat du cardinal de Granvelle. Notice et article. Précis de la Réformation. Mémoires de Gollut. Monuments de l'histoire de Neuchâtel. Manuscrits. Chartes.

Le nom de M. Duvernoy est surtout attaché

au dépouillement et à la publication des premiers volumes des *Papiers d'Etat du cardinal de Granvelle* (1), *d'après les manuscrits de la bibliothèque de Besancon*, publié sous la direction de M. Th. Weiss, et faisant partie de la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France, publiés par ordre du roi, et par les soins du ministre de l'instruction publique* (2).

Le premier volume s'ouvre par une *Notice préliminaire sur la collection Granvelle et sur les principaux personnages qui y figurent*. Ensuite on lit, page XLIII, XLIX : « Une sorte de succursale de l'Ecole des chartes fut établie dans la bibliothèque de Besançon, et les jeunes travailleurs qui la composaient, acquirent en peu de temps la connaissance de toutes les vieilles écri-

(1) Granvelle (Antoine Perrenot), évêque d'Arras, premier archevêque de Besançon, en 1584, vice-roi de Naples, fut ministre de l'empereur Charles-Quint et de Philippe II, roi d'Espagne. Il est mort à Madrid le 21 septembre 1586. L'auteur, M. Marlet, de *La Vérité sur l'origine de la famille Perrenot de Granvelle*, 1859, veut prouver que la ville d'Ornans, au comté de Bourgogne, est le berceau de Perrenot de Granvelle, et Besançon le lieu de naissance du cardinal, qui voulut que son corps y fût rapporté pour être inhumé dans le tombeau de sa famille. En 1820, l'académie de Besançon a couronné un *Eloge du cardinal de Granvelle* par Anastase Bergier, qui vient d'être imprimé dans la *Revue littéraire de la Franche-Comté*, 1re année, p. 147-179.

(2) Nous dirons un mot dans notre septième Etude sur cette commission, formée par M. Guizot qui était alors ministre de l'instruction publique.

tures. Il fallait un chef pour les diriger : la commission le trouva dans M. Duvernoy, de Montbéliard, qui consentit à venir s'établir à Besançon pour surveiller le dépouillement des papiers de Granvelle et leur publication. Personne n'était plus en état de remplir cette tâche difficile : livré par goût, dès sa jeunesse, aux études historiques, il avait, dans un temps où l'histoire nationale était entièrement négligée, consacré de longues années à en rechercher les éléments dans leurs véritables sources, dans les archives publiques et particulières. Possédant jusque dans ses moindres détails l'histoire du moyen âge, il s'était fait connaître des savants de l'Allemagne et de France par d'utiles communications; l'Académie des sciences et des lettres de Besançon le comptait, depuis 1816 (1), au nombre de ses plus actifs correspondants; et il venait de terminer un travail d'une haute importance sur les archives princières de la maison de Montbéliard. Tels étaient les titres de M. Duvernoy à la confiance de la commission, et l'on peut dire que dès lors il n'a cessé de la justifier.....

« M. Duvernoy, qui a fait une partie de ses

(1) La liste des membres de l'Académie porte janvier 1822. Cette Académie fut fondée en 1752 par M. le duc de Tollard.

études dans les universités d'Allemagne, se chargea de traduire toutes les pièces écrites en allemand et en flamand : dès lors la publication des papiers de Granvelle ne rencontra plus de difficultés..... »

Cette notice préliminaire est signée d'un savant connu (1), M. Weiss, conservateur de la bibliothèque de Besançon et directeur de cette grande œuvre historique dont environ deux volumes pour finir, sont confiés, d'après renseignements, à M. Monin, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de cette ville, ancien élève de l'Ecole normale (2). Le neuvième volume a été publiée en 1852; le dernier document est du 20 novembre 1565; le chancelier et cardinal est mort en 1586, à l'âge de quatre-vingts ans, en sorte que cet ouvrage, auquel est attaché glorieusement le nom de notre concitoyen, comme celui de M. Weiss, est sur le point d'être achevé.

Les deux volumes à publier, nous écrit M. Castan, continueront à porter le nom de M. Weiss : M. Monin, en homme délicat et

(1) Note C sur M. Weiss, conservateur de la bibliothèque de Besançon, à la fin de cette Etude.

(2) M. Henri Monin est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres des *Monuments des anciens idiomes gaulois*, in-8o de 310 pages, 1861.

modeste, en a fait une condition de son acceptation, le ministre de l'instruction publique et des cultes ayant fait choix de ce professeur pour passer en revue les copies non publiées et en éliminer tout ce qui ne rentrerait pas, d'une manière absolue, dans l'esprit d'une publication de documents inédits relatifs à l'histoire de France.

Les papiers de Granvelle, qui forment quatre-vingt-trois volumes in-folio, appartiennent à la ville de Besançon, et font l'un des plus beaux ornements de la bibliothèque publique. Ils embrassent la presque totalité du seizième siècle, si fertile en grands événements, tels que.... la Réforme religieuse et ses progrès en Allemagne, en France et en Suisse. « Cette publication, dit M. Weiss, page I, aura pour résultat de répandre un jour nouveau sur tant et de si graves événements. » Le conseil municipal de Besançon a décidé l'acquisition par la ville du palais Granvelle, cette magnifique résidence du célèbre cardinal dont le nom se rattache à tant de négociations importantes. Le journal *La Franche-Comté* a donné une notice étendue et remarquable, sous le titre d'*Annales du palais Granvelle*, dans ses numéros des 9 et 10 décembre 1863. Personne n'était mieux qualifié que M. *Auguste Castan* pour un pareil travail.

La *Société des amis des beaux-arts* de cette ville a eu l'excellente idée de mettre au concours l'esquisse d'un projet d'achèvement et d'appropriation de ce palais. M. Castan a demandé : Quelle destination la ville devra-t-elle donner au palais Granvelle? La réponse, selon lui, peut être logiquement déduite des annales de l'édifice. Il doit être consacré à la bibliothèque, aux musées, aux sociétés savantes.

M. Duvernoy, pour compléter la collection de ces Mémoires et en faciliter l'usage, devait rédiger une table générale des faits les plus importants et des noms propres d'hommes et de villes, mentionnés dans l'ouvrage, mais Dieu en a disposé autrement; la mort arrête tous les projets.

En 1839, M. Duvernoy publia une *Notice sur les maisons de Granvelle et de Saint-Mauris Montbarray*, citée dans la *Notice préliminaire* de M. Weiss, et que nous avons rencontrée accidentellement chez le bouquiniste Crevot, à Besançon, dans un numéro égaré du *Séquanais,* revue philosophique, religieuse, scientifique, littéraire, artistique, agricole et anecdotique, article signé ....*y,* ou la finale de Duvernoy et le nombre de points correspondant au nombre des lettres qui complètent ce nom.

M. Duvernoy a donné aussi un article étendu

sur la précieuse collection de *Granvelle* dans la *Revue de la Côte-d'Or*. « Le but de la commission instituée par M. Guizot, dit-il, est de faire connaître aux amis de l'histoire, par leurs publications successives, tous les grands événements du seizième siècle, ainsi que les causes qui les ont provoqués. Que de faits inconnus aux auteurs ou mal exposés par eux, vont être mis pour la première fois au grand jour! que de faits importants, dont le chancelier ou son fils le cardinal étaient les seuls dépositaires, vont être publiés! quelle vive lumière l'ensemble de toutes ces révélations ne jettera-t-il pas sur le règne et la politique de Charles-Quint et de son fils Philippe II!..... A côté du mémorable et terrible épisode de l'histoire d'un siècle si fertile en grands événements..... viendront se placer d'autres narrations d'un non moins puissant intérêt, telles que la Réforme religieuse, prêchée avec tant de succès et rapidement propagée au nord et au midi de l'Europe..... les guerres de religion de la France, de François II à Henri III, etc. » Ces indications sont bien propres à faire connaître les sources précieuses qu'offrent ces *papiers d'Etat* pour l'histoire de cette grande époque, qui commence à rencontrer quelque impartialité de la part d'écrivains sérieux qui, comme M. Michelet, quittent les voies battues

et les faux chemins pour marcher au flambeau de la vérité puisée dans les meilleurs documents.

Toutes ces études avaient parfaitement mis M. Duvernoy au courant des affaires ecclésiastiques en général, et en particulier de celles de l'ancien comté de Montbéliard : aussi en a-t-il éclairci plusieurs, entre autres une très-importante, dont la solution étonnerait bien des personnes, si elles la connaissaient à fond. Elle pourra se retrouver ailleurs. Disons simplement qu'il s'agit d'une association de secours qui demande d'être rétablie sur d'autres bases, selon les vues de M. Duvernoy, homme compétent et désintéressé en cette affaire qui remonte à nos pères.

Nous devons rappeler ici, dans un profond sentiment de reconnaissance, que M. Duvernoy nous a fourni, en 1839 et 1840, beaucoup de données pour le *Précis historique de la réformation et des églises protestantes dans l'ancien comté de Montbéliard et ses dépendances* , *suivi d'une vie de Guillaume Farel*, publié en 1841, ouvrage cité par l'auteur des *Recherches historiques sur Mandeure*, pour réfuter un fait important qu'il se plaît à mettre en doute, afin de justifier la conduite très-répréhensible du curé de Mandeure (1610-1612) à l'égard des protestants de ce village, pour se montrer injuste à

leur égard et à l'égard de leur pasteur, et pour oser écrire, dans l'intérêt de sa thèse, qu'on a eu soin de ne conserver aux archives de Montbéliard que les pièces à décharge, et d'en éliminer scrupuleusement toutes les autres, p. 452, 456, 457, — supposition gratuite et malveillante s'il en fut jamais. Mais passons. Lorsque nous nous sommes rendu à Besançon, accompagné de notre ami M. Ch. Goguel, M. Duvernoy a lu le manuscrit, la plume à la main, et y a fait des notes et des additions, sur lesquelles nous venons de rejeter un coup d'œil, et qui ont permis de rendre le travail plus intéressant et moins incomplet (1). Dans cette circonstance, nous avons encore vu sa mémoire prodigieuse : événements, faits, dates, personnes, localités, tout était présent à son esprit, et en peu d'heures, il put nous congédier à notre grande satisfaction. Aussi avons-nous placé, dans l'*avant-propos* de ce *Précis*, ces lignes qui ne sont pas encore oubliées : « L'homme à qui nos Eglises sont le plus redevables pour cette histoire religieuse, est un de nos concitoyens établi à Besançon, littérateur distingué,

(1) Nous avions fait présenter, par M. le pasteur Wetzel, une première ébauche de ce travail à une réunion pastorale où se trouvait notre homonyme.

auquel nous devons un volume et plusieurs notices sur le pays de Montbéliard, et qui publie un ouvrage de longue haleine, où son amour pour les études historiques trouve un abondant aliment. »

M. Duvernoy fit partie de la commission qui mit au jour les *Mémoires et documents inédits*, *pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, publiés par l'Académie de Besançon, 3 volumes in-8°, par délibération de ce corps des 8 et 15 décembre 1836. Il communiqua, par exemple, l'*Histoire de la prise et de la reprise d'Héricourt en* 1561, précédée d'un poëme latin peu connu sur cet événement, et suivie de documents authentiques tirés en partie des archives de Montbéliard, et des papiers de Granvelle, histoire insérée dans le t. I, p. 184-251 de ces *Mémoires.* Le président de cette commission fut M. Weiss.

Comme membre de la Société des antiquaires de France, de l'Académie de Besançon, de l'Institut historique, de la Société de géographie de Marseille, et de plusieurs autres corps savants français et étrangers, de la Société d'histoire de la Suisse romande, M. Duvernoy a aussi accordé une collaboration précieuse à une nouvelle édition des *Mémoires historiques de la république séquanaise et des princes de la Fran-*

che-Comté de Bourgogne, par Loys Gollut, Arbois, MDCCCXLVI, grand in-8° de 1020 pages à 2 colonnes. Ces Mémoires de Gollut, de Pesmes (Haute-Saône), avocat au parlement de Dôle, qui finissent en 1558, ont été corrigés par M. Duvernoy, sur les documents contemporains, et il les a enrichis de notes et d'éclaircissements historiques précieux. On lit dans la *Préface du nouvel éditeur* : « M. Duvernoy, membre de l'Académie de Besançon et de plusieurs autres sociétés françaises et étrangères, fournit à notre entreprise les précieux secours de la science, fruit d'une vie presque entièrement consacrée à l'étude de l'histoire, et principalement à celle de nos contrées. Alors commencèrent les notes savantes et curieuses que l'on rencontre au bas des pages. Mais ce travail eût été incomplet s'il n'eût pas dû se rapporter à l'ouvrage entier ; aussi fut-il convenu qu'un *appendice*, placé à la fin du texte de Gollut, offrirait d'abord les additions et corrections relatives aux dix-huit premières feuilles des Mémoires, puis les remarques qui, se rattachant à d'autres passages, se trouvaient trop longues pour être placées dans le corps de l'ouvrage. Nous devons à M. Duvernoy, outre le travail dont nous venons de parler, des rectifications importantes dans le texte, que l'on ne peut reconnaître qu'en collationnant les deux

éditions, beaucoup de dates et de noms propres rectifiés, et une partie des éléments du glossaire placé à la fin du volume. »

Il est heureux que l'éditeur d'un ancien ouvrage aussi étendu, qui renferme des matériaux utiles (1), ait rencontré un homme capable de seconder son entreprise, d'autant plus digne d'éloges qu'elle a été conçue dans une petite ville du Jura qui n'offre pas de grandes ressources littéraires et scientifiques.

M. Eugène Rougebief, dans sa *Description de la Franche-Comté ancienne et moderne, précédée d'une description de cette province*, in-8° de 964 pages, Paris 1851, cite plusieurs savants qui lui ont fourni des matériaux précieux, entre autres *M. Charles Duvernoy, dont les recherches et les travaux lui ont été du plus grand secours.*

Le nom de Charles Duvernoy figure également avec honneur dans les *Monuments de l'histoire de Neuchâtel publiés par les ordres et aux frais de Sa Majesté Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, prince souverain de Neuchâtel et Valengin*; par Georges-Auguste Matile, docteur en droit, professeur à l'Académie de Lausanne, 1844-1849, 3 vol. in-folio. On lit au commen-

(1) *Résumé de l'histoire de la Franche-Comté*, par Lefebure, p. 340.

cement du dernier volume : « Parmi les personnes étrangères à la Suisse qui se sont intéressées le plus particulièrement à cet ouvrage, j'aime à citer le nom d'un homme vénérable, M. Duvernoy, ancien magistrat à Besançon, qui m'honore de son amitié, et qui n'a cessé pendant toute la durée de ce travail de mettre à ma disposition, de la manière la plus obligeante, ses riches cartulaires (1) ; je saisis avec empressement cette nouvelle occasion pour lui témoigner toute ma connaissance.

» Signé G.-A. MATILE. »

Un exemplaire de cet ouvrage, magnifiquement relié, fut adressé à M. Duvernoy avec la lettre manuscrite suivante qu'on lit en tête du premier volume :

« Le conseil d'Etat de la principauté et canton de Neuchâtel, à M. Duvernoy, ancien magistrat et membre de plusieurs sociétés savantes, à Besançon.

» MONSIEUR,

» Le conseil d'Etat du roi dans cette princi-

(1) Recueil d'actes et de chartes. Feu le pasteur Tuefferd de Bethoncourt, neveu de M. Duvernoy, possédait un bon nombre de copies de chartes relatives au comté de Montbéliard.

pauté (1), informé par M. le professeur Matile de l'intérêt particulier que vous avez porté à la publication des *Monuments de l'histoire de Neuchâtel*, publiés sous les auspices et aux frais du Roy, et de l'empressement que vous avez mis à le seconder dans ses recherches, vous prie, Monsieur, de recevoir de la part de Sa Majesté un exemplaire de ce travail, dont nous avons l'honneur de vous faire parvenir ci-joint la portion qui a paru jusqu'ici.

» Nous saisissons cette occasion, Monsieur, pour vous prier d'agréer l'assurance de notre considération très-distinguée.

» Neuchâtel, le 3 août 1844.

» Signé :

» Le président, CHAMBRIER.

» Pour M. le chancelier,

» *Le secrétaire adjoint de la chancellerie,*

» ANDRIÉ. »

Cet exemplaire remarquable passera à la postérité par l'intermédiaire de la Société d'émulation de Montbéliard, qui possède aussi un certain nombre de volumes provenant de la bibliothèque de M. Duvernoy, riche en ou-

(1) On sait que les destinées de Neuchâtel ont complétement changé, que cette principauté n'appartient plus à la Prusse et qu'elle forme un canton suisse.

vrages publiés par de ses condisciples et par plusieurs de ses concitoyens, en particulier par des ecclésiastiques protestants. Beaucoup de ces livres portent des notes écrites de la main de M. Duvernoy, en particulier quelques notices biographiques. Outre cent cinquante volumes qui regardent particulièrement Montbéliard, ou qui ont été imprimés dans cette ville, il y a une collection wurtembergeoise précieuse, en grande partie allemande, de deux cent quarante-cinq volumes, qui un jour sera recherchée de quelque savant de Stuttgart.

« En vue d'une deuxième édition des *Ephémérides du comté de Montbéliard*, nous écrit M. Castan, Duvernoy avait totalement remanié son œuvre, adoptant cette fois l'ordre chronologique pur et simple. Pour cette refonte, il avait découpé chacun des articles de l'édition imprimée, et avait collé ceux-ci sur autant de feuillets de papier in-folio, en marge desquels il n'a cessé de corriger et d'ajouter jusqu'à sa mort. Par suite de ces annotations, l'œuvre s'est accrue d'un bon tiers. Ce précieux exemplaire, acquis par la bibliothèque de Besançon en même temps que les autres portefeuilles de Duvernoy, forme deux volumes in-folio reliés. En tête du premier tome, Duvernoy a placé les principaux articles publiés dans les journaux

sur le compte de son livre, ainsi que les lettres de félicitation reçues par lui à ce même sujet; quelques-unes de ces missives sont signées de noms princiers. »

Parmi ces lettres autographes, il y en a une du roi de Wurtemberg, signée de son secrétaire d'Etat, à Stuttgart, le 31 mars 1832; une autre du duc Henri de Wurtemberg, avec lequel M. Duvernoy avait eu des *relations d'enfance*, Ulm, 1er avril 1832; une troisième, du grand duc de Bade, Léopold, à qui M. Duvernoy avait envoyé des *copies d'un grand nombre de documents relatifs à l'histoire de ses ancêtres*.

L'académie de Besançon, sous la date du 14 avril 1832, fit écrire, par son secrétaire perpétuel, M. Génisset, à l'auteur des *Ephémérides :* « Ce livre nous a paru, au simple coup d'œil, infiniment précieux, par la multitude des recherches qu'il résume et par la variété des faits qu'il embrasse. Voilà un travail éminemment utile pour le pays, un travail qui offre à l'histoire générale une de ces mines fécondes qu'elle peut bien exploiter, mais qu'elle n'épuise jamais. » Nous partageons ce jugement en tout point, parce que nous sommes impartial.

D'un autre côté, différents journaux ont rendu

compte de ce livre, si maltraité récemment par M. l'abbé Bouchey. La *Gazette de Franche-Comté,* du 17 mai 1832, a dit : « Nous devons à M. Duvernoy d'avoir mis en lumière tous les événements qui intéressent sa patrie. » *L'Impartial, le Patriote franc-comtois* lui ont consacré de longs articles à la même époque ; ailleurs, nous avons lu une annonce signée C. C. (Charles Cuvier, alors professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Strasbourg). Le procès-verbal de la *Société de statistique de Marseille*, séance publique de 1836, p. 33, a consigné que cet ouvrage, qui offre les éléments nécessaires pour faire une bonne histoire, a dû nécessiter de longues recherches.

L'exemplaire semi-manuscrit des *Ephémérides* ou cette *deuxième édition corrigée, augmentée et mise dans un meilleur ordre*, remarquable par l'étendue donnée à la période romaine, est désormais indispensable pour la composition d'une histoire de l'ancien comté de Montbéliard et de ses seigneuries, ainsi que l'examen des portefeuilles et volumes manuscrits de Duvernoy, devenus la propriété de la bibliothèque de Besançon. En voici l'état ou catalogue, que nous devons encore à l'obligeance de M. Castan :

Notes sur l'histoire du comté de Bourgogne, 4 cartons.

Notes sur les archevêques et la ville de Besançon, 2 cartons.

Notes sur le parlement de Franche-Comté, 1 carton.

Esquisse des relations entre le comté de Bourgogne et l'Helvétie, 1 vol in-folio.

Tables d'une partie de la collection des papiers de Granvelle, 1 liasse in-folio.

Généalogie des familles princières de Franche-Comté et d'Alsace, 2 vol in-folio.

Histoire de diverses seigneuries d'Alsace, 1 vol. in-folio.

Notes sur la maison de Châlons, 2 liasses in-fol.

Nobiliaire du comté de Bourgogne, 1 vol. in-folio.

Notes sur Pontarlier et ses établissements religieux, 1 vol. in-folio.

Ephémérides du comté de Montbéliard, deuxième édition inédite, 2 vol. in-folio.

Antiquités et géographie romaine du pays de Montbéliard, 1 vol. in-folio.

Anciens inventaires des archives du comté de Montbéliard, 1 vol. in-folio.

Inventaire des archives de la principauté de Montbéliard, dressé en 1834 par M. Duvernoy, 1 vol. in-folio.

Journaux historiques concernant le comté de Montbéliard, 1 vol. in-folio.

Monographies des seigneuries du comté de Montbéliard, 4 vol. in-folio.

Droit public, tribunaux, etc., 4 vol. in-folio.

Domaine et comptes des revenus, 1 vol. in-fol.

Administration, commerce et industrie, 1 vol. in-folio.

Eaux et forêts, mines, agriculture, 1 vol. in-fol.

Patois, mœurs, usages et fêtes, 1 vol. in-folio.

Cultes catholique et protestant, abbayes et prieurés, réforme, pasteurs distingués, 3 vol. in-fol.

Instruction publique, professeurs distingués, 1 vol in-folio.

Livre d'immatriculation du collége de Montbéliard. 1 vol in-4°.

Hommes célèbres du pays de Montbéliard depuis le quinzième siècle, 2 vol. in-folio.

Ville de Montbéliard, sa description et son histoire, 1 vol. in-folio.

Mémoires inédits sur le comté de Montbéliard, 1 vol. in-folio.

Histoire de Montbéliard depuis 1033 jusqu'à 1795, 30 vol. in-folio (1).

(1) Le catalogue en offre le détail. Il y a des règnes qui embrassent plusieurs volumes, tels que Renaud de Bourgogne et Othenin (1282-1332), 2 vol.; Frédéric (1558-1608), 4 vol.; Léopold-Frédéric (1631-1662), 3 vol.; Georges II (1662-1699), 2 vol.; Léopold-Eberard (1699-1723), 2 vol.; Charles-Eugène, Louis-Eugène et Frédéric-Eugène (1637-1795), 3 vol. in-folio.

Montbéliard en 1793, sa réunion aux départements du Mont-Terrible et du Haut-Rhin. 2 vol. in-folio.

Georges, duc de Wurtemberg, réflexions philosophiques et théologiques, autographe, in-4°.

Outre cette longue liste de manuscrits, nous avons remarqué dans l'état que M. Castan nous a envoyé en communication, vingt-neuf chartes de 1263 jusqu'au 3 juin 1530, et sept contrats de vente de pièces de terre situées dans les environs de Montbéliard, de 1623 à 1759.

On doit reconnaître qu'il y a là tout autant de documents pour une histoire des destinées du pays de Montbéliard depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ou jusqu'à la révolution française. Les travailleurs qui peuvent aller s'installer à la bibliothèque de Besançon, ont un bonheur digne d'envie. Parmi ces nombreux manuscrits, nous avons dû, selon notre but, jeter un coup d'œil sur les volumes consacrés aux *hommes célèbres du pays de Montbéliard*, en particulier des dix-huitième et dix-neuvième siècles. Ce sont des liasses plutôt que des volumes, où se trouvent de courtes notices, de simples mentions et des autographes. Nous y avons recueilli quelques notes sur MM. Parrot, et y avons remarqué une lettre autographe

signée G. Cuvier, adressée de Paris au médecin Duvernoy, auquel il envoyait un ouvrage, sous la date du 27 floréal an VIII. Il y a dans tous ces manuscrits des matériaux qui pourront être utilisés un jour.

III.

Conférence d'instituteurs. Correspondance. Actes de naissance. Baptême et décès de M. Duvernoy. Souche protestante, 1560.

M. Duvernoy a pu s'occuper jusqu'à la dernière semaine de sa vie. Lorsqu'il était juge de paix, il aimait à réunir autour de lui un certain nombre d'instituteurs pour les faire travailler sous sa direction. C'étaient de véritables conférences dans lesquelles il donnait des sujets de compositions sur la pédagogie, la morale chrétienne et l'histoire. Il a rendu par là de véritables services qu'il y aurait de l'ingratitude d'oublier.

A la séance publique du *Comité protestant d'instruction primaire du canton d'Audincourt*, le 1er octobre 1823, M. Duvernoy, dans un *discours aux instituteurs,* leur recommandait d'*enseigner à la jeunesse, dans l'esprit de la religion, base unique de la véritable morale, toutes les*

connaissances nécessaires à la conduite de la vie. Il leur rappela avec force ce beau passage de saint Paul à Timothée, 2e épître, ch. III, v. 16 : *Toute l'Ecriture est divinement inspirée, elle est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice.*

Jusqu'à la fin de sa longue carrière, M. Duvernoy entretint une vaste correspondance avec tous ceux qui le consultaient, qui avaient besoin de renseignements ou de directions, comme nous l'avons fait nous-même maintes fois, surtout pour le *Précis de la réformation du comté de Montbéliard.*

Il était difficile de ne pas se ranger à ses arguments et à son jugement, de ne pas avoir toute confiance à sa bonne mémoire presque infaillible ; cependant il nous est arrivé de ne pas être toujours d'accord avec lui, de ne pas partager toutes ses vues ; alors il vous faisait sentir le poids de son autorité, mais pour un instant seulement, s'il s'apercevait que l'on était aussi convaincu que lui, que l'on tenait, pour de bonnes raisons, à une opinion contraire à la sienne. Il savait ce que c'est que le respect de la conscience et de l'opinion.

Nous devons aussi rappeler qu'il a secondé, dès son origine, la *Société biblique* fondée à Montbéliard en 1820, auxiliaire de celle de

Paris, et qu'il en fut l'un des secrétaires avec le médecin Duvernoy. Ensemble, ils rendirent toujours les témoignages de foi les plus éclatants aux saintes Ecritures et à l'œuvre biblique. Ils figurent l'un et l'autre parmi les fondateurs de cette Société qui fut suggérée au printemps de 1816 par feu Henri Oberlin, missionnaire protestant qui se rendait dans le midi de la France (1).

M. le juge de paix Duvernoy est mort à l'âge de soixante-seize ans dix-neuf jours. Nous donnons ici son acte de naissance et de baptême, ainsi que celui de son décès, le premier extrait des registres de la paroisse du faubourg, à la mairie de Montbéliard.

« Charles-Léopold Eberhard, fils du sieur Charles-Louis Du Vernoi, licencié es loix, avocat au conseil de régence et bourgeois de Montbéliard, et de dame Françoise-Catherine Eberhardine Georgii, son épouse, naquit (2) sur les neuf heures du matin du 1er et fut baptisé le 2e novembre 1774. Il eut pour parrains Léopold

(1) *Première assemblée générale de la Société biblique protestante de Montbéliard,* 1820, discours prononcé par le médecin Duvernoy, p. 8.

(2) La maison où est né M. Duvernoy a été achetée par feu M. Surleau, cafetier. Elle a une porte cochère donnant du côté de la place d'armes et une façade dans la rue des Granges.

Frédéric Du Vernoi, ancien conseiller de régence au dit Montbéliard, représenté par le sieur J.-G. Du Vernoi, ministre du Saint Evangile et diacre en l'église de St-Martin, bourgeois de la dite ville, et M. Eberhard Gottlob Georgii conseiller et secrétaire de régence, tant en son nom qu'au nom de M. Christian-Eberhard Georgii général-major, commandant du régiment de fusillers de sérénissime Prince Louis (1) de Wirtemberg, chevalier de l'ordre militaire du duc Charles. Les marraines de cet enfant furent dame Françoise-Marguerite Cuvier, veuve du sieur Frédéric-Melchoir Malblanc, maire pour S. A. S. (Son Altesse Sérénissime) à Montbéliard, laquelle représentait en même temps dame Anne-Alexandrine Binninger, veuve de monsieur Charles-Christophe Goguel, capitaine par commission au régiment suisse de Castola au service de France et chevalier de l'ordre du mérite militaire, et dame Catherine-Marguerite Du Vernoi, épouse de mon dit sieur Eberhard Gottlob Georgii.

« Signé G.-D. SAHLER. »

(1) Louis-Eugène, né le 5 janvier 1731 succéda à son père Charles Eugène le 24 octobre 1793. Il régna sur le Wurtemberg jusqu'à sa mort arrivée le 20 mai 1795. Son frère le duc Frédéric-Eugène lui succéda sous le nom de Frédéric I, de 1795-1797.

Les Duvernoy sont une des souches protestantes dans le pays de Montbéliard ou une des plus anciennes familles. Ils étaient originaires de la basse Bourgogne, qu'ils furent obligés de quitter en 1560 pour cause de religion. L'un, Jean, se rendit dans le comté de Neuchâtel; l'autre, Claude, dans le pays de Montbéliard. Les descendants de celui-ci sont rangés par ordre chronologique dans la *France protestante* sous treize numéros. Le dernier est G.-L. Duvernoy dit le médecin, objet de notre quatrième Etude, et l'avant-dernier, celui qui nous occupe maintenant, et dont nous donnons l'acte de décès, extrait des registres de l'état civil de la ville de Besançon.

« L'an mil huit cent cinquante, le vingt novembre à deux heures et demie, nous Ami Favre, adjoint délégué du maire de Besançon, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil, avons constaté le décès de Charles-Léopold Eberard Duvernoy, ancien magistrat, époux de Françoise-Louise Jeanmaire, cette dernière âgée de soixante ans, décédé hier à dix heures du matin, âgé de soixante-seize ans, natif de Montbéliard, département du Doubs, domicilié à Besançon, rue du Perron, 28, fils de Charles-Louis Duvernoy, avocat, et de Eberardine Georgii, époux décédés. Sur la déclaration à nous faite par

Charles-Louis Duvernoy, capitaine du génie, demeurant à Besançon, âgé de trente ans, fils du défunt, et par Henri-Eugène Groslambert docteur, âgé de trente-sept ans, demeurant à la dite ville, ami du fils, soussignés, après lecture. Signé au registre : Ch. Duvernoy, H. Groslambert et A. Favre adj. »

Cette mort a fait une certaine sensation partout où M. Duvernoy était connu, et la cité bisontine a rendu avec empressement les derniers devoirs au savant qu'elle a su apprécier, et que lui a honorée par ses vertus domestiques et son savoir incontestable, bien reconnu et prisé par le respectable M. Weiss, qui nous en parlait encore avec effusion il y a quelques mois.

IV.

Honneurs funèbres rendus à M. Duvernoy. Ses services reconnus par le conseil municipal et l'Académie des sciences de Besançon. Témoignage et regrets du professeur Kohler.

Les démarches les plus empressées et les plus honorables furent faites par une personne qui connaissait bien M. Duvernoy, par M. Weiss, auprès du conseil municipal de la ville de Besançon, à l'effet d'obtenir une place au cimetière protestant pour l'inhumation de son ami

et collaborateur. Bientôt la décision suivante fut prise à l'unanimité :

« Extrait du registre des délibérations du conseil municipal de la ville de Besançon. Séance du 20 novembre 1850.

» Tous les membres ayant été convoqués, présents M. César Convers et (24 membres).

» M. le maire fait part au conseil d'une demande de M. Weiss qui, en rappelant la mort de M. Duvernoy, décédé à Besançon le 19 courant, sollicite une place gratuite pour sa sépulture dans la partie réservée du cimetière protestant.

» Le conseil considérant que le défunt a consacré plusieurs années de sa carrière laborieuse à la recherche de documents inédits propres à éclairer et enrichir l'histoire de la province dont Besançon est la capitale, décide que c'est le cas de concéder une place gratuite au cimetière protestant de la ville pour la sépulture des restes mortels de M. Duvernoy. Pour extrait conforme, le maire L. Proudhon, adj. »

D'un autre côté, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de cette ville, lui a voté une tombe qui est placée entre deux cyprès, avec armoirie, chevron d'or en champ d'azur, deux étoiles d'or en chef et un croissant de

même en pointe, surmonté d'un casque à lambrequins. C'est le cachet des Duvernoy ou à peu près. Voici l'inscription de cette tombe qui honore au plus haut degré la mémoire du savant dont les restes gisent là.

Charles-Léopold-Eberhard
Du Vernoy,
né à Montbéliard le 1er novembre 1774,
mort à Besançon
le 19 novembre 1850;
écrivain érudit, archéologue distingué,
membre
de plusieurs sociétés savantes.
L'Académie de Besançon
lui a érigé cette tombe modeste sur ce terrain
concédé par la ville
en mémoire de ses travaux importants
pour l'histoire de la province.

Les derniers devoirs lui furent rendus au milieu d'une assemblée imposante, présidée par feu le respectable pasteur Sandoz dont nous aurions bien voulu reproduire, du moins en partie, les paroles de cœur que Dieu lui a inspirées dans ce deuil général et si pénible pour la famille du défunt.

Comme nous avons donné la délibération du conseil municipal de Besançon au sujet de la place de repos de M. Duvernoy, rien ne serait plus naturel de reproduire aussi celle de l'Académie au sujet de la tombe, et nous espérions

y trouver de nouveaux titres à la gloire et à la mémoire de notre cher concitoyen. Mais malheureusement deux lettres, l'une du 15, l'autre du 23 avril 1861, de M. le secrétaire perpétuel de ce corps savant, sont venues nous apprendre qu'il y a plusieurs lacunes dans les registres de la compagnie à cette époque, qu'aucun procès-verbal ne mentionne ce que porte le mausolée de M. Duvernoy.

L'Académie trouvera, sans doute, moyen de réparer cet oubli regrettable, autrement un fait et un acte importants de ce corps disparaîtraient avec le temps, et l'inscription pourrait devenir suspecte à nos descendants. M. Pérennès, que nous avons eu l'honneur de voir après ces deux lettres, nous a appris que, dans une séance de l'Académie, il a parlé de cette affaire, et que tous les membres présents se sont parfaitement souvènus du vote relatif à cette marque de haute estime donnée à la mémoire de M. Charles-Léopold-Eberhard Duvernoy. Puisque le souvenir en est présent, il conviendrait, ce nous semble, de le fixer en le transmettant par écrit à la postérité dans les registres mêmes de l'Académie de Besançon. S'il ne devait pas en être ainsi, nos pages pourront être utiles à la postérité, comme ce que nous avons écrit sur l'enterrement du médecin Duvernoy.

Dans une épître adressée à la Société scientifique et médicale de Montbéliard (1), M. le professeur Kohler a parlé ainsi du savant qui fait l'objet de cette Etude, après avoir rappelé quelques illustrations montbéliardaises :

Je distingue...
...surtout *Duvernoy*, ce généreux appui,
Que nos larmes en vain réclament aujourd'hui.
Savant, modeste et bon, puissante intelligence,
Vouant sa vie entière à servir la science.
On ne peut exhumer un acte du passé,
Qui, dans son vaste esprit ne se trouve classé.
Duvernoy, noble cœur, à ta ville natale,
Si je puis présenter cette page locale,
Je le dois à toi seul ; tes précieux travaux
Ont fourni les couleurs à mes humbles pinceaux.

Une note dit que la mort récente de *Ch. Duvernoy*, auteur des *Ephémérides*, a laissé un grand vide dans les sciences historiques. Ce témoignage a assurément une certaine valeur.

(1) *Coup d'œil sur les travaux de la Société jurassienne d'émulation pendant l'année* 1851, p. 82-89.

V.

Quelques lettres de M. Duvernoy relatives au *Précis de la Réformation* et à quelques-uns de ses travaux, adressées au pasteur G. Goguel.

Besançon, 17 may 1838.

Je vous remercie de votre aimable lettre ainsi que des publications dont vous avez bien voulu l'accompagner. Je lirai celles-ci avec intérêt, comme tout ce qui sort de votre plume élégante et facile. Continuez à vous montrer le courageux défenseur de la Réforme et des principes religieux qui font le bonheur dans la vie présente et dans celle qui est à venir. Vous avez reçu, sans doute, un exemplaire de la notice que j'ai écrite sur la seigneurie d'Héricourt, et qui fait partie du dernier recueil de l'Académie de Besançon, lequel offre, à mon avis, de plus intéressant les trente-une chartes inédites dont elle est accompagnée.

La seconde partie, plus étendue et qui contiendra un sommaire de l'histoire de la Réformation dans cette terre, paraîtra avec d'autres documents, d'ici à la fin de l'année, et je ne manquerai pas de vous l'adresser.

L'ouvrage que vous vous proposez de publier

sur l'histoire de la Réformation dans le comté de Montbéliard, m'a préoccupé pendant quelque temps. Tous les matériaux en sont disposés, et comme vous le pensez bien puisés dans les sources les plus pures. Depuis la publication des Ephémérides, j'ai encore recueilli beaucoup de nouveaux faits, et éclairci des points qui ne m'étaient connus qu'imparfaitement. Tâchez de venir passer quelques jours ici, et je mettrai à votre disposition les mille et un documents que je possède. Je possède aussi plusieurs portraits du duc Ulric, mais, à mon avis, ce ne serait pas celui de nos princes que je placerais en tête de mon livre. Je préférais Christophe son fils(1), et même encore le comte Georges, frère consanguin d'Ulric, qui fut chargé d'introduire la Réforme, et qui disposa nos pères à l'accueillir volontiers. D'ailleurs le portrait de Georges est fort peu connu ; j'en ai un exemplaire, mais il ne peut être déplacé, attendu qu'il fait partie d'un exemplaire grand in-4° des Ephémérides, magnifiquement relié, dont je ne me sépare pas.

Je m'occupe aujourd'hui de l'examen des piè-

(1) On lit des pages très-intéressantes sur l'enfance et la jeunesse de Christophe, sur son rétablissement dans ses Etats par François Ier et Du Bellay, dans l'*Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin* par Merle d'Aubigné, t. II, p. 153 seqq. 306 seqq. — G. G.

ces devant composer le premier volume des mémoires de Granvelle, qui sera publié à l'imprimerie royale. C'est vous dire que j'ai peu de loisirs disponibles; toutefois, si vous vous décidez à parcourir mes collections, je m'arrangerai de manière à concilier mes devoirs avec le plaisir que j'aurai de vous être utile. Venez sans façon prendre un lit chez moi et partager, comme on dit, *la fortune du pot.* C'est qu'il m'importe de vous prouver et mon dévouement et l'estime que vous m'avez inspirée.

Signé DUVERNOY (1).

Besançon, 19 août 1838.

Je m'empresse de répondre à la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 17 août. C'est avec un véritable plaisir que j'ai accueilli l'assurance de la prochaine publication de l'histoire de la Réforme dans notre comté de Montbéliard, et vous devez être certain que je me prêterai de grand cœur à tout ce qui pourra contribuer à rendre exact et complet cet intéressant écrit. Mais je ne puis me charger de sa

(1) Nous avons donné cette lettre à feu M. Tuefferd de Bethoncourt pour sa collection d'autographes. Nous offrons à la fin de cette Etude un *Article nécrologique* sur ce pasteur, note D.

révision, parce que les lacunes qu'il doit renfermer, exigeraient de ma part un examen et des travaux que je dois consacrer exclusivement à la publication des Mémoires du cardinal de Granvelle que le ministre presse avec une importunité parfois désespérante. Je viens d'expédier à l'imprimerie royale le premier volume; le second est terminé pour ce qui me concerne, et je n'attends que quelques traductions de pièces espagnoles pour le transmettre à S. E. Le troisième enfin est fort avancé, et pourra partir à la fin de septembre. Vous voyez que j'ai suffisamment d'œuvre à ma quenouille : chargé que je suis d'ailleurs avec deux autres confrères de l'Académie de Besançon de publier les documents inédits relatifs à l'histoire du comté de Bourgogne, dont le premier volume paraîtra dans six semaines au plus tard. Vous y trouverez beaucoup de pièces relatives à notre ville natale et à notre petit pays. Il est probable que dans la dernière quinzaine de septembre je ferai un petit voyage à Saint-Gall et à Arau où doivent se trouver une foule de chartes qui concernent la Franche-Comté, et qui serviront de matériaux à nos travaux subséquents, de manière que je serai libre dès à présent jusqu'au 20 ou 22 septembre pour vous recevoir chez moi, ou celui de vos collègues qui voudra vous

remplacer dans l'examen des matériaux que j'ai entre mains, et que j'ai enrichis de plusieurs documents recueillis dans les archives de la préfecture. C'est vous dire que je préfère infiniment ce mode de communication au premier, et que j'y gagnerai en outre le plaisir de posséder chez moi pendant quelques jours un compatriote, soit vous, soit M. Goguel de Mandeure, ou tout autre de nos pasteurs dont l'amitié me sera toujours précieuse. A ce moyen, je demeurerai libre de mon temps, sans négliger cependant de fournir, à côté des pièces mêmes, toutes les indications et explications jugées nécessaires. Il va sans dire que l'on pourra prendre telles copies et extraits qu'on voudra, à l'exception néanmoins d'un fort petit nombre relatifs à la seigneurie d'Héricourt dont je ferai usage *in extenso* pour la seconde partie de ma notice sur cette terre, qui doit paraître dans un des plus prochains recueils de l'Académie.

Croyez, etc.

Signé DUVERNOY, ancien magistrat,
Grande rue, 110.

Besançon, 15 octobre 1839.

Vous trouverez sous ce pli la continuation de l'histoire de la Réforme dans le comté de Mont-

béliard, avec quelques légères additions et des ratures assez nombreuses. Veuillez me tenir compte du désir que j'avais de rendre l'œuvre, dont vous m'avez fait le confident, digne de l'auteur qui en a conçu la pensée, et du public chrétien auquel il est destiné. Je vous recommande le dernier coup de lime, lors de la correction des épreuves, car c'est alors surtout que l'imperfection, même la plus légère, devient visible et peut être le plus aisément effacée.

Je regrette que vous ayez retranché tous les détails qui concernent les désordres commis à Mandeure par les catholiques, à l'instigation du curé, en 1611 et 1612. Il n'y a rien de désobligeant pour le successeur tolérant de ce mauvais prêtre, ni pour la population actuelle qui n'est point en communauté de fanatisme avec ses pères (1). J'ai bien remarqué encore, çà et là, quelques autres retranchements sur lesquels il ne m'est resté qu'un souvenir trop vague, attendu l'absence du cahier original.

Vous trouverez aussi la liste des surintendants, qui figurera bien à la suite de votre travail.

(1) M. Bouchey, dans son ouvrage sur Mandeure, a rappelé ces désordres, mais pour les pallier, les mettre en doute, les justifier, et pour se livrer à des suppositions gratuites, aux insinuations les plus malveillantes; voir p. 452-457.

Avec mes meilleurs vœux pour tous les travaux historico-patriotiques auxquels vous pourrez vous livrer encore dans la suite, agréez monsieur le pasteur, l'assurance bien sincère de ma vénération, de mon estime et de mon attachement.

Signé DUVERNOY.

Besançon, 10 janvier 1840.

Je ne puis trop vous remercier de la grande confiance que vous voulez me témoigner. J'agirais mal, si je n'y répondais pas de tous mes moyens. C'est dans ce sentiment que j'ai relu avec beaucoup d'attention votre Précis historique que je vous renvoie par une sûre occasion. J'ai fait un assez bon nombre de corrections, tant est vrai le précepte du poëte : *cent fois sur le métier remettez votre ouvrage*. Là où j'ai cru que vous seriez d'accord avec moi, j'ai substitué sans façon ma phrase à la vôtre ; mais là où je devais hésiter et vous établir juge, j'ai joint sur des bulletins isolés mes propositions d'amendement. J'ai rectifié un très-faible nombre d'erreurs qui s'étaient glissées dans votre texte.

N'attachez qu'une bien mince importance aux modifications que j'ai fait subir à votre

préface, et ne les accueillez, je vous prie, qu'à bon escient.

Vous voudrez bien ne pas m'oublier, lorsque vous publierez la vie de Calvin, et toutes celles que vous projetez de donner au public, sans négliger Guillaume Farel (1).

Je pense que je pourrai joindre à ce paquet mes fragments sur le château de Montbéliard, qui ont paru à diverses reprises dans un journal littéraire et que j'ai fait tirer à part.

Agréez, etc.

Signé DUVERNOY.

Besançon, 18 mai 1844.

Je vous dois des remercîments infinis pour l'envoi que vous avez bien voulu me faire. La thèse et le livre du pasteur Barthol ont été les très-bien venus, et occuperont tous deux une place honorable dans ma bibliothèque montbéliardaise.....

Ne viendrez-vous plus jamais nous voir ici? Peut-être que oui, s'il vous venait dans la pensée de donner une vie de Pierre Toussaint,

(1) Nous avons fait suivre le *Précis historique de la Réformation dans l'ancien comté de Montbéliard* d'une *vie de Farel* avec portrait, et avons publié plusieurs vies d'autres réformateurs.

ainsi que je vous y ai engagé. Vous trouverez de précieux renseignements dans le 3e volume de l'histoire de Merle d'Aubigné, et quant à ses travaux apostoliques à Montbéliard et à la juste influence qu'il y avait acquise, je serais tout à fait votre homme pour des renseignements exacts et complets.

Vous devez encore ce tribut de votre zèle patriotique à nos Eglises et à nos écoles (1). J'ai entre mains un exemplaire imprimé et fort rare de la première liturgie de Montbéliard dont Pierre Toussaint a été le principal auteur. Enfin toutes les notes, analyses et documents que je possède, je les mettrai avec empressement à votre disposition. Trouvez le loisir nécessaire à ce travail : c'est un monument à élever à la mémoire du pieux Toussaint, dont l'un des fils, Daniel, a brillé dans les premiers rangs des théologiens (2), à Heidelberg, à la fin du 16e siècle.

Je vous renouvelle l'assurance, etc.

Signé DUVERNOY.

(1) Nous avons engagé plus tard un candidat en théologie, M. Mégnin, aujourd'hui pasteur à Clairegoutte, à prendre pour sujet de sa thèse la vie de Pierre Toussaint. Précédemment, M. L. Goguel, président du consistoire de l'Eglise réformée de Ste-Marie-aux-Mines, avait présenté à la Faculté de théologie de Strasbourg, un aperçu sur la Réforme dans le pays de Montbéliard.

(2) *Annuaire du Doubs* pour 1846, p. 232.

Une des dernières lettres que nous avons reçues de M. Duvernoy était relative aux *village de l'ancien comté de Montbéliard, qui n'existe plus*. Il avait découvert dans trois chartes qu'un lieu appelé *Viscerey* avait subsisté dans les douzième, treizième et quatorzième siècles, soit sur le territoire actuel de Champey (où nous avions exercé le ministère évangélique) soit dans son prochain voisinage. Il nous demandait des renseignements à cet égard. Puis il nous annonçait un travail sur l'abbaye et la ville de Lure, *qui n'est pas tout à fait étranger aux anciens temps de Montbéliard*, *etc*. C'est un *Mémoire historique sur l'abbaye et la ville de Lure*, *suivi d'une notice sur le prieuré de Saint-Antoine et les seigneuries de Lure et de Passavant*, publié en 1846, dont l'auteur, l'abbé Besson, manifeste toute sa reconnaissance à M. Duvernoy, dans la seconde page de l'avant-propos, comme l'avait fait en 1840 le respectable abbé Richard, curé de Dambelin, correspondant du ministère pour les travaux historiques et membre de l'Académie de Besançon, dans son remarquable ouvrage de 445 pages in-8°, qui a pour titre : *Recherches historiques et statistiques sur l'ancienne seigneurie de Neuchâtel, au comté de Bourgogne*. Il s'exprime ainsi à la page 20, après avoir cité les *Ephémé-*

rides : « M. Duvernoy, l'un de nos savants les plus versés dans l'histoire du moyen âge, m'a fourni de la manière la plus obligeante plusieurs renseignements très-utiles ; je le prie d'en recevoir mes remercîments. » Dans son *histoire du diocèse de Besançon*, t. II, p. 175, le même abbé-curé honore le caractère impartial de M. Duvernoy. Ces exemples de gratitude auraient dû parler au cœur de M. l'abbé de Montbéliard et nous aurions eu moins à dire dans nos articles sur son *Mandeure*, insérés dans le *Lien des Eglises réformées de France* du 27 septembre ; le *Bulletin du monde chrétien* de novembre 1862.

Si quelqu'un osait se permettre de mettre en doute ce que nous venons d'écrire, voici une lettre que nous n'avons provoquée en rien, qui sera lue avec tout intérêt :

« Dambelin, le 6 novembre 1862.

» MONSIEUR LE PASTEUR,

» Je vous prie de m'inscrire au nombre des souscripteurs de votre ouvrage *des hommes de Montbéliard* connus dans le monde savant, démarche que déjà depuis longtemps j'aurais dû avoir réalisée. La biographie est le meilleur mode d'écrire l'histoire ; celle-ci en effet n'est

autre chose ou du moins ne doit être autre chose, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que la présentation des personnages habillés avec les faits et gestes de leur vie.

» Si vous remplissez bien votre programme, comme je n'en doute pas, vous aurez fait un livre très-intéressant.

» Je ne connais vos savants de Montbéliard que par ce que j'ai lu de leurs vies dans les notices historiques qui ont paru dans les journaux, revues, annuaires, etc., etc. J'en excepte pourtant M. Charles Duvernoy, avec qui j'ai entretenu pendant quinze à vingt ans les relations les plus utiles pour moi dans l'intérêt de mes travaux historiques. Ce savant possédait à fond l'histoire non-seulement du Montbéliard, mais encore de la Franche-Comté ; de longtemps il n'aura un égal sous ce rapport. Ce qu'il y avait d'excellent dans cet homme, c'est son obligeance inépuisable, son empressement à faire part du fruit de ses études à tous les amis de l'histoire, n'importe à quel culte ils appartinssent, et de quel caractère ils fussent revêtus. Sa contribution à l'histoire de Franche-Comté du président Clerc a été très-considérable : je lui suis redevable de communications historiques fort nombreuses; après moi les abbés Besson, Jacquenet, Brultey et autres ecclésiastiques qui se sont

occupés d'histoire, ont trouvé dans M. Duvernoy des ressources précieuses.

» Supérieur aux petitesses qu'on rencontre parfois dans certains hommes de lettres, les connaissances historiques de Duvernoy étaient un trésor toujours ouvert à ceux qui avaient besoin d'y puiser. Si, dans la conversation, il laissait parfois échapper des préventions, on ne niera pas du moins que ses écrits ne soient marqués au coin de l'impartialité et des convenances; dans ses descriptions des misères humaines, le blâme du vice est un enseignement comme l'éloge de la vertu.

» Tel est le jugement que j'ai toujours porté de C. Duvernoy, à qui je ne cesserai d'être reconnaissant.

» Agréez, M. le pasteur, tous mes hommages de respectueuse considération.

» Signé A.-V. Richard, Curé. »

Nous sommes assuré que le respectable M. Richard nous pardonnera d'avoir publié cette lettre, qui rend un si beau témoignage à celui que son jeune confrère a si hideusement méconnu.

L'abbé Besson mentionné dans cette lettre a eu trois Mémoires sur des abbayes de Franche-Comté couronnés par l'Académie de Besançon.

M. Duvernoy fut un des juges du concours. Les abbés Jacquenet et Brultey sont aussi des lauréats bizontins.

L'abbé Busson, ancien secrétaire du ministre des cultes et professeur du duc de Bordeaux, mort en 1861, avait aussi pour M. Duvernoy une très-grande estime.

Dans l'*Histoire des diocèses de Besançon et de Saint-Claude*, il s'est glissé un passage fâcheux qui n'est point de l'abbé Richard, mais d'une main étrangère, cet abbé, éloigné de Besançon, n'ayant pu surveiller lui-même l'impression de son œuvre. Les lettres intéressantes échangées à cette occasion entre M. Duvernoy et le curé de Dambelin se trouvent en tête d'un exemplaire de cette histoire, que possédait la famille Duvernoy.

VI.

CHARLES-LOUIS DUVERNOY.

Son retour d'Afrique. Son décès. Discours funèbre. Sa tombe. Le cimetière de Besançon. Souvenir de 1858.

Le fils cadet de M. Duvernoy, Charles-Louis, qui figure dans l'acte de décès précédent, allait

être promu au grade de chef de bataillon du génie, lorsque arrivé d'Afrique pour voir ses chers parents, en particulier sa mère que l'âge accablait (1), il tomba malade et mourut à Besançon, en quelque sorte subitement, au sein de sa famille, dix ans après son père. Il était né à Exincourt près de Montbéliard où il fut élevé et fit ses premières études avec honneur. D'après une lettre d'un de ses amis, datée de Constantine, 30 décembre 1862, Ch. Duvernoy avait redigé des notes sur la place de Sétif où il avait passé un certain temps.

Le capitaine Rousset n'a pu nous donner d'autres détails.

Les derniers devoirs lui furent rendus par M. le pasteur Matthieu (2), à la satisfaction générale. Comme le discours funèbre prononcé dans cette circonstance douloureuse, a rappelé la mémoire du père du défunt, nous sommes doublement heureux de pouvoir en reproduire quelques passages.

« Nous avons à parler de la vie et des derniers moments d'un homme de bien, a dit M. Matthieu au temple.

(1) Mme feue Françoise-Louise Duvernoy.

(2) M. Matthieu, suisse d'origine, est rentré dans sa patrie, en laissant un bon souvenir à Besançon.

» Vous êtes venus ici en très-grand nombre, attirés, les uns, par le souvenir du père de notre défunt ami ; d'autres par sympathie pour la douleur de sa mère et de sa sœur ; plusieurs par leur attachement pour celui qui n'est plus; plusieurs par fraternité d'armes..... Nous sommes réunis dans un deuil commun..... Nous nous reconnaissons frères dans la mort comme dans l'espérance de la résurrection, et celui que nous pleurons était le modèle du chrétien, comme celui du militaire et citoyen. Une seule voix retentit auprès de son cercueil, c'est celle d'une profonde estime, comme aussi d'une douloureuse sympathie pour ceux qu'il laisse après lui, et dont il fut la consolation et le soutien.

» Issu d'un père dont vous avez tous apprécié le caractère et les capacités, il avait hérité de ses talents, mais aussi de la droiture et de la noblesse de son caractère. Il sut noblement servir son pays et son prince, et vous en êtes instruits mieux que moi ; la plus belle carrière militaire lui était ouverte, il était aimé de ses chefs et de ses égaux, et respecté de ses inférieurs ; ses amis le chérissaient pour la sûreté de son commerce ; l'Eglise le bénissait comme l'un de ses fidèles enfants, et à toutes ses qualités il joignait la modestie qui est l'achèvement des vertus humaines, et

cette humilité qui est le couronnement des vertus chrétiennes.

» Une seule pensée l'animait à côté de son devoir. Il s'occupait sans cesse des siens, il vivait pour eux. Fatigué, malade, il veillait encore pour eux ; ses lettres les consolaient, son appui les soutenait, son conseil les dirigeait. On l'attendait avec impatience au foyer domestique ; à son retour il n'y aura plus de soucis, plus d'inquiétudes ; Charles sera là, il décidera toutes les questions en suspens ; Charles, c'est notre espérance, c'est notre joie !..... Et il arrive, mais il est malade ; il jouit encore des bénédictions de sa mère : je ne vous quitte plus, s'écrie-t-il. — Et c'est un tombeau qu'il est venu chercher dans sa patrie !

» O deuil ! ô cris de douleur des siens, ô coup foudroyant pour tous !..... »

Les cendres de Charles-Louis Duvernoy reposent vers celles de son bien-aimé père ; leurs tombes se touchent. Une seconde fois, nous nous sommes rendu au cimetière pour relever l'inscription que porte celle de notre jeune compatriote, comme nous l'avions fait pour le père. Ces tombes sont absolument semblables ; un magnifique trophée d'armes se trouve au bas de l'épigraphe qu'on va lire :

Charles-Louis Duvernoy,
capitaine chef du génie
à Orléansville,
chevalier de la Légion d'honneur,
Fils de Charles-Léopold
Du-Vernoy
historien distingué ;
distingué par ses talents qui
le firent estimer et chérir de
ses chefs,
enlevé à l'amour d'une mère
dont il faisait l'unique honneur;
né à Montbéliard (1)
le 1er septembre 1820,
mort le 16 novembre 1860.

C'est ainsi que MM. Duvernoy père et fils figurent avec honneur parmi les notabilités protestante dont les restes reposent au cimetière de Besançon. Si quelqu'un venait à consacrer une notice à ces notabilités, tout près de la majestueuse colonne élevée au lieutenant-général Voirol par l'armée française (2), il trouverait,

(1) L'acte de décès que nous avons relevé à la mairie de Besançon porte : « ... âgé de 40 ans, natif d'Exincourt, département du Doubs... » M. le maire d'Exincourt nous a envoyé une note relative à l'acte de naissance; les déclarants ont été Charles-Christophe Berger, ancien officier, grand-oncle paternel, et Jacques-Christophe Morel, docteur en médecine, oncle paternel, les deux domiciliés à Montbéliard.

(2) Ce monument est la reproduction de celui qui lui fut élevé en Algérie, dont il était gouverneur, près de la route de Byr-Chadiar, exécutée par ses ordres.

au bout l'une de l'autre, les modestes tombes d'un de nos historiens les plus érudits et les plus consciencieux (1), et d'un capitaine chef du génie dont la carrière militaire offrait les plus belles espérances, et dont l'amour filial est digne d'éloges et d'imitation.

En terminant cette Etude, nous sommes heureux de rappeler un souvenir de 1858. Le capitaine Duvernoy, alors en garnison à Alger, était membre du Consistoire de cette ville ainsi que du comité d'administration de l'orphelinat protestant de Dely-Ibrahim, avec le général de bri-

(1) Guenard, *Besançon. Description historique*, etc., 2e édit., p. 337. M. le baron de Rebecque, père de Benjamin Constant, est enterré dans ce cimetière, où l'on trouve aussi le nom d'un M. Farel. Serait-ce un parent du réformateur? M. Guenard assure, p. 267, qu'il a prêché la Réforme à Besançon, fait dont l'authenticité est loin d'être prouvée, et que nous avons contesté. Voir le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, 11e année 1862, p. 9-11. Ce Bulletin, même année, p. 193-199, a donné un article sur les familles Farel d'origine dauphinoise. Depuis la publication de notre article, M. le pasteur Tuefferd nous a mis sous les yeux un passage de l'*Histoire abrégée du comté de Bourgogne*, où l'auteur anonyme (dom Grappin) prétend, p. 89, que Fare*t* a prêché la Réforme à Besançon. Où a-t-il puisé ce fait? Quelle est la valeur historique de l'auteur de ce livre, imprimé à Besançon en 1780, dédié à l'archevêque? Nous n'avons rencontré nulle part l'orthographe Faret, ce qui indique que le réformateur était peu connu de dom Grappin. Voir encore le *Bulletin du protestantisme*, 11e année, p. 326, où il est question d'un *Journal de Farel*, document précieux égaré qui doit indiquer tous les endroits où le réformateur a prêché.

gade M. de Vivès. Au sein de ces deux corps, notre compatriote fixait l'attention toutes les fois qu'il avait à émettre quelque avis, parce que c'était un homme sérieux et pieux, témoignage que lui a rendu, devant nous, l'ancien directeur de l'orphelinat, M. Charpiot, aujourd'hui dans les Hautes-Alpes, qui eut l'occasion de l'entendre plusieurs fois soutenir les intérêts de cet établissement important.

NOTES.

Note A, page 502.

Le château de Montbéliard, son historique depuis 1794 jusqu'en 1815. Autres souvenirs.

La *Notice historique sur Montbéliard*, manuscrit de M. le lieutenant-colonel Beurnier, fait connaître les destinées de ce château depuis 1794 jusqu'en 1815. Dès le commencement de 1794, ce château fut, pour le service de l'armée du Rhin, un hôpital militaire de quatre à six cents malades. Après la victoire remportée à Zurich sur les Russes par Masséna, il devint en 1799 un des principaux dépôts des blessés et des prisonniers de l'armée suisse. En 1805, il servit de résidence à la sénatorerie des départements du Haut et du Bas-Rhin. En 1811, on y établit un dépôt de mendicité pour le département du Haut-Rhin, qui fit reconstruire à ses frais le corps de bâtiment à l'ouest, ainsi que le pavillon du côté de la ville. En 1813, on en fit de nouveau un hôpital militaire. En 1815, le général Lecourbe ordonna de le mettre en état de défense contre l'invasion des puissances alliées. C'est une propriété de l'Etat assez bien entretenue. Ce château vient d'être sculpté dans de bonnes proportions, 2 millimètres pour mètre; sa longueur est de 80 centimètres. Ce travail de précision et de pa-

tience, qui fait honneur à M. l'architecteMorel, porte pour toute inscription : *Commencement du dix-septième siècle.* Il est bien supérieur à la gravure qu'en a donnée le *Magasin pittoresque,* dans sa dernière livraison de 1861, accompagnée d'un article erroné. Il y a une meilleure gravure de ce château riche en souvenirs historiques, dans les *Voyages pittoresques,* par MM. Nodier et Taylor, etc., *Franche-Comté,* planche 133.

Ces souvenirs historiques et ceux qui se rattachent au château de plaisance d'Etupes, sont rappelés par M. Schnitzler, l'ancien directeur de l'*Encyclopédie des gens du monde*, dans deux articles intéressants sur *Marie Fœodorovna* (1), *née princesse de Wurtemberg-Montbéliard, avant son élévation au trône impérial de Russie,* 1759-1796, articles qu'on lit dans la *Revue d'Alsace* des mois de mars, avril et mai 1864. On sait que le premier de ces châteaux fut l'ancienne résidence des princes de Wurtemberg, chargés, par le duc, du gouvernement de cette précieuse partie de son héritage, et devint le berceau de la famille royale actuelle de cet Etat de l'Allemagne.

En 1814, l'empereur de Russie, Alexandre I[er], voulut voir Montbéliard, les lieux jadis habités par sa mère.

M. Schnitzler parle aussi beaucoup du château d'Etupes, qui était entouré de bosquets et d'un parc,

(1) Elle protégea G. Cuvier, comme nous l'avons vu dans notre première Etude, p. 42.

non loin de celui d'Exincourt, d'îles factices, de grottes en stalactites, d'ermitages, de châlets; il mentionne l'orangerie, la jolie salle de théâtre, l'arc de triomphe d'ordre corinthien, dédié au grand Frédéric, et qu'on avait formé avec des chapiteaux et des tronçons de colonnes provenant des ruines de Mandeure, l'ancien *Epomandurum*, où les fouilles n'ont cessé d'être productives, dit l'auteur des articles.

Note B, page 502.

Liasses de Montbéliard aux archives de la préfecture du Bas-Rhin.

D'après M. l'archiviste Spach, il existe aux archives de la préfecture du Bas-Rhin, selon une lettre qu'il a donnée dans le *Courrier* de ce département, le 4 décembre 1860, un amas de liasses de Montbéliard, de vingt-huit mille titres, sous les rubriques *d'affaires historiques*, *ecclésiastiques*, *féodales*, *judiciaires*, *administratives*, *financières*, etc.

La série des lettres que M. Spach a adressée à ce journal sur lesdites archives, ont été réunies en un beau volume grand in-8° de 448 pages, avec pièces justificatives et noms des principaux personnages nommés dans ce volume, édité par M. E. Piton, ancien libraire à Strasbourg (1). La dixième de ces lettres s'occupe du *fonds du comté* et des *comtes de Mont-*

(1) Ces lettres ont obtenu une mention honorable à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

béliard, du contraste entre le gouvernement du Wurtemberg et celui de Montbéliard, de Schiller et Cuvier à Stuttgart, comme nous l'avons mentionné dans notre première Etude; de *quelques titres spéciaux du fonds de Montbéliard*, de la *réunion de Montbéliard à la France, de la statue de G. Cuvier*. Nous avons donné précédemment un passage sur ces derniers objets.

Quant à la provenance de ces liasses, voici comment M. Spach s'exprime, p. 102-104 :

« Comment se fait-il que nous possédions, dans nos archives du Bas-Rhin, un fonds spécial relatif à ce comté jurassique ou bourguignon ? Voici la seule hypothèse rationnelle à laquelle j'aie pu m'arrêter. Les ducs de Wurtemberg, *comtes de Montbéliard*, seigneurs de Riquewicher et de Horbourg dans le Haut-Rhin, avaient en cette dernière qualité des affaires à traiter, des réclamations à présenter auprès de l'Intendance d'Alsace. Ils entretenaient à Strasbourg un chargé d'affaires ou un agent attitré; c'était dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, le jurisconsulte Treitlinger. On a dû envoyer à cette personne de confiance bien des dossiers et des copies de titres pour le renseigner ; il se peut que le fonds se soit ainsi formé par voie d'agglomération successive, peut-être aussi par un dépôt simultané au moment de la Révolution. Quoi qu'il en soit, nous en profitons, car ces dossiers renferment, pour l'histoire de la Réforme surtout et pour l'histoire de la guerre de Trente ans, des détails qui entrent dans

l'ensemble des événements dont l'Alsace a été le théâtre à la même époque..... Nos documents se rapportent à peu près tous à l'époque où la principauté appartenait à la famille régnante de Wurtemberg. Je puis et dois même me borner à vous entretenir de cette seconde période qui commence en 1396 et 1397.

» Henri, comte de Montbéliard, avait fait partie de l'expédition aventureuse des chevaliers français qui, allant au secours de l'empire de Byzance, se firent hacher ou prendre par les Turcs à Nicopolis (1396). Le comte de Montbéliard resta mort sur le champ de bataille. Ses domaines passèrent, faute d'héritier mâle, à sa fille Henriette qui avait épousé Eberhard, le jeune comte de Wurtemberg et de Teck. A partir de cette époque, Montbéliard fut administré tantôt par le comte régnant de Montbéliard, tantôt par un membre de la branche cadette, sous le nom de simple ténementier ; parfois aussi la seconde branche régnait en toute souveraineté à Montbéliard, sous condition de réversibilité du comté, lorsque les héritiers directs venaient à manquer.

» La comtesse Henriette, qui apportait à la maison de Wurtemberg le bel apanage d'une cinquantaine de communes dans le bassin du Doubs, ouvrait d'une manière brillante la nouvelle série des souverains montbéliardais.... »

Après ces explications sur l'origine de ces liasses de Montbéliard aux archives départementales du

Bas-Rhin, et sur l'origine des premiers comtes de Montbéliard, l'auteur indique quelques-unes des matières que l'on rencontre dans ces pièces. « Que de familles, dit-il, dont nous connaissons les membres actuels, se retrouveront dans les documents des siècles derniers ! et cette observation s'applique surtout aux professions savantes. Les théologiens protestants de Montbéliard forment une espèce de corporation qui s'est perpétuée de père en fils. Il y a d'ailleurs toute espèce d'avantages dans une pareille transmission héréditaire. »

L'époque de la Réforme est marquée dans ce fonds par plus d'une pièce curieuse ; il y a des règlements ecclésiastiques, des rapports du prince Christophe à Ulrich (1) (1544-1545), des rapports du conseil de régence sur la persécution qui menace de fondre de la Franche-Comté espagnole sur le petit pays réformé, etc. — Avis aux travailleurs.

Si nous avons donné cette longue note, c'est

(1) Ulrich, né en 1487, fut investi à onze ans, en 1498, du pouvoir ducal, sous une régence qui cessa en 1503. Il mourut en 1550 et eut Christophe pour successeur, qui régna jusqu'en 1568. Sur l'enfance et la jeunesse de Christophe, voir l'*Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin*, par J.-H. Merle d'Aubigné, t. II, p. 153, 311-314, Paris, 1863. Christophe, né en 1515, mort en 1568, fut un prince dont la mémoire est bénie non-seulement dans le Wurtemberg, mais même dans toute l'Allemagne. C'est lui qui donna sa constitution au duché de Wurtemberg : *Lichtenstein, épisode de l'histoire du Wurtemberg*, par Hauff, trad. de l'all. par E. et H. de Suckau, *Introduction*, Paris, 1859 : cet ouvrage est un roman historique.

qu'elle complète bien ce que nous avons dit sur les archives de Montbéliard inventoriées et explorées par M. Duvernoy. Il est étonnant qu'il n'ait pas eu connaissance de ces vingt-huit mille titres en dépôt à Strasbourg, ce qui prouve une fois de plus que le champ de l'histoire est immense et incommensurable. S'il les avait connus, il en aurait fait mention dans la *Revue de la Côte-d'Or*, en même temps que du fonds du Haut-Rhin.

Note C, page 506.

M. Weiss, conservateur de la bibliothèque de Besançon (1), d'après une lettre de M. Castan (2) et d'autres sources.

Besançon le 15 février 1862.

MONSIEUR,

Vous me faites l'honneur de me demander une

(1) Une partie des livres et des manuscrits acquis des héritiers de Granvelle par l'abbé Boisot, fait le fonds le plus riche de la bibliothèque de cette ville

(2) Elève lauréat de l'*Ecole des chartes*, conservateur des archives de la mairie de Besançon, qu'il a mises en ordre, bibliothécaire adjoint, auteur des *Origines de la commune de Besançon*, ouvrage qui, selon M. l'abbé Bouchey (*Recherches historiques sur Mandeure*, p 288), *a une teinte démocratique et révolutionnaire,* parce que l'auteur n'est pas d'accord avec M. l'abbé sur l'origine de la puissance temporelle des archevêques de Besançon dans la cité et en Franche-Comté. Dans le concours ouvert entre les sociétés savantes de France, la Société d'émulation du Doubs a obtenu la moitié du grand prix d'archéolcgie pour le travail de M. Castan sur les fouilles d'*Alaise*. Voir la *note finale* C sur l'*Archéologie du pays d'Alaise*, par M. Castan.

note sur les titres de M. Weiss à l'immense considération dont il jouit, et qui contraste si éloquemment avec son aimable modestie. L'opinion d'un disciple et d'un ami pouvant être suspecte en aussi délicate matière, permettez-moi de me retrancher d'abord derrière le témoignage du moins indulgent des biographes contemporains. J'emprunte les lignes suivantes à la *France littéraire* de M. Querard (X, p. 497-499).

« Weiss (Charles), l'un de nos plus savants, consciencieux, infatigables, et en même temps l'un de nos modestes historiens littéraires, surnommé par M. Leclerc (*Journal des Débats* du 23 décembre 1828) « l'atlas de ce monde biographique, » le principal auteur de la *Biographie universelle*, dite d'abord *de Michaud*, nom de son libraire éditeur, mais à laquelle le monde littéraire a substitué, avec raison, le nom de M. Weiss, auteur des deux tiers de l'ouvrage, est né le 15 janvier 1779, à Besançon. Fort jeune, il cultiva la poésie, qui a fait non-seulement les délassements, mais encore les délices de toute sa vie. Sa part dans des *Essais littéraires* par une société de jeunes gens, et quelques travaux sérieux le firent admettre, dès 1807, à l'Académie de Besançon. En 1812, il fut nommé conservateur administrateur de la bibliothèque de sa ville natale, et comme tel, il ne tarda pas à se faire connaître comme l'un des bibliothécaires les plus érudits de la France, même parmi les plus érudits. Ses profondes connaissances en histoire littéraire le firent re-

chercher des frères Michaud, lorsqu'ils conçurent le projet de l'œuvre colossale qu'ils ont publiée sous le titre de *Biographie universelle*. Le nombre des articles qu'il a fournis à ce recueil biographique est incalculable.....

» Les savants et consciencieux travaux de M. Weiss lui valurent, le 20 janvier 1832, le titre de correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; il avait été auparavant décoré de la Légion d'honneur. Plus tard il a été nommé par le ministre de l'instruction publique président de la commission chargée de la publication des *Papiers d'Etat du cardinal de Granvelle*. En tête du premier volume, il a placé une *Notice* intéressante sur cette importante publication.

» En dehors du recueil des *papiers Granvelle*, parvenu à son neuvième volume, et des innombrables articles de la *Biographie universelle*, M. Weiss a publié :

» 1° Dans les *Mémoires de l'Académie de Besançon* : — *Considération sur Perse*, traduction en vers de sa troisième satire (1809) ; — *Notice sur le chancelier Perrenot et le cardinal de Granvelle* (1816) ; — *Notice sur l'architecte Lapret* (1822) ; — *Notice sur le docteur Thomassin* (1829) ; — *Notice sur Becket père* (1) (1831) ; — *Eloge de Bailly, pharmacien-major*

(1) Ancien secrétaire général du département du Jura, membre de plusieurs sociétés savantes. Nous avons lu avec un grand intérêt cette notice de 31 pages in-8°, G. G.

et voyageur (1834); — *Notice sur D. Grappin* (1836); — *Notice sur Hugues Ier, archevêque de Besançon* (1840); — *Eloge du baron Daclin, ancien maire de Besançon* (1843); — *Discours sur les anciens poëtes de Franche-Comté* (1843).

» 2° Dans les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône*: — *Notices sur les savants et littérateurs nés dans le département de la Haute-Saône* (1808); — *Notice sur Légier, littérateur* (1812); — *Eloge de P. Chrysologue (André), capucin, astronome et géographe* (1812).

» 3° Dans les *Documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*: — *Note sur l'abbé Bergier* (I, 1838, p. 3-4); — *Notice sur le P. Prudent, et additions* à la *dissertation* de cet antiquaire *sur les antiquités romaines de Franche-Comté* (I, p. 31-32, 114-184); — *Note sur Jean Bonnet, chroniqueur du seizième siècle* (I, p. 255-256); — *Note sur D. Ferron* (II, 1839, p. 63); — *Note sur D. Berthod* (II, p. 223-228); — *Note* servant d'introduction à la *Dissertation* de l'abbé Bergier, *sur les villes de la Séquanie* (III, 1844, p. 3-9); — *Note sur Perreciot* (III, p. 43-46); — *Description du quartier du Chapitre et de trois maisons historiques de Besançon* (III, p. 103-115); — *Note sur un voyage littéraire de D. Berthod* (III, 301-303).

» 4° *Catalogue de la bibliothèque de M. Paris, architecte de Louis XVI, suivi de la description de son cabinet*, Besançon, 1829, in-8°.

» 5° *Catalogue des livres imprimés de la bibliothèque*

de la ville de Besançon, histoire (1842), *belles-lettres* (1846), 2 vol. in-4°.

» 6° *Biographie universelle* par de Feller, *édit. revue et continuée jusqu'en* 1848, sous la direction de MM. Ch. Weiss et l'abbé Busson, 8 vol. grand in-8°. C'est le dernier travail de longue haleine entrepris par M. Weiss, ce patriarche des lettres comtoises.

» M. Weiss est connu dans la France entière par son obligeance infinie envers les savants qui ont eu recours à ses lumières ; il est non-seulement connu, mais vénéré de tous en Franche-Comté, où l'on sait qu'il a refusé de hautes positions (celle entre autres de la bibliothèque du palais de Saint-Cloud), pour se vouer corps et âme à l'accroissement de notre riche bibliothèque, qui est en partie son œuvre, et au culte de nos gloires locales. Il a été le pivot de toutes les entreprises littéraires qui ont pris naissance à Besançon depuis le commencement de ce siècle ; il n'a cessé jusqu'à ce jour d'encourager et de patronner les jeunes gens qui lui ont paru favorablement doués (1). Presque tous ceux de nos compatriotes qui occupent d'honorables positions à Paris, lui sont redevables d'utiles conseils ou de relations profitables.

» M. Weiss a résolu le difficile problème d'arriver à être prophète dans son pays ; aussi, lorsque en 1850, le prince président de la république attacha sur sa poitrine la croix d'officier de la Légion d'hon-

(1) Notre Etude suivante en offrira un bel exemple, et ce trait d'union nous est précieux.



neur, la ville entière se considéra-t-elle comme récompensée.

» Parvenu à sa quatre-vingt-troisième année, M. Weiss conserve intacts son charmant esprit et sa vaste mémoire. Il est le doyen, ou pour mieux dire, le patriarche des bibliothécaires français; c'est de ce dernier titre qu'aiment à le saluer les princes de la science qui traversent Besançon.

» Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage des sentiments respectueux de votre dévoué,

» A. Castan. »

Après la publication de notre prospectus, M. le professeur Kohler de Porrentruy nous a adressé une lettre, sous la date du 29 août 1862, dont nous extrayons les lignes suivantes :

« J'ai été heureux de voir la note consacrée à notre bon M. Weiss de Besançon. C'est vraiment le patron, le père de la jeunesse, comme on l'appelle depuis un demi-siècle, et cette affection ne s'est pas démentie même à cette heure que, sur son lit de souffrance, il ne vit presque plus que de souvenirs. Tous les hommes de lettres et beaucoup d'hommes de sciences de Franche-Comté l'ont eu pour patron. Etranger, il m'a accueilli, il y a douze ans, comme un enfant du pays, et je conserve dès lors avec lui les relations d'un fils avec son père. Il faut l'avoir vu chez lui dans l'intimité et avoir de ses bonnes lettres pour en juger. Je vous dois mille remercîments pour cette chère note, que j'attends avec une impatience bien légitime. »

En lisant les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, par MM. Ch. Nodier, J. Taylord et Alp. de Cailleux, on trouve au volume, folio 1825, consacré à la Franche-Comté, *Introduction*, page 12, les hommes les plus marquants, « M. Charles Weiss dont l'immense savoir est trop connu pour que son nom seul ne tienne pas lieu de tous les éloges. » Les auteurs déclarent, p. 151, qu'ils lui doivent une partie des traits dont se composent leurs rapides esquisses de Franche-Comté. M. X. Marmier, dans ses *Nouveaux souvenirs de voyage, Franche-Comté*, s'exprime ainsi, p. X, 17, 23 : « Ajouter que le savant Weiss est à Besançon, c'est dire tout ce qu'on peut attendre de cette ville dans tout ce qui tient aux conceptions sérieuses, aux travaux intellectuels... Toute la vie de cet homme dévoué a été employée à une œuvre de science et de patriotisme. L'Europe entière le connaît par ses écrits, les érudits l'ont maintes fois pris pour guide dans leurs recherches, les bibliographes ont sans cesse recouru à ses travaux lumineux. Mais, de tous les succès qu'il a obtenus par son savoir, il n'en est pas un qui vaille pour lui le bonheur d'avoir été utile à sa ville natale et aux enfants de son pays : et de tous les noms de Francs-Comtois illustres dont cette province s'honore, il n'en est pas un qu'elle doive entourer de plus de respect et conserver avec plus d'amour que ce noble nom de Charles Weiss..... que les érudits proclament le premier bibliographe de l'Europe. »

Note D, page 535.

Article nécrologique sur le pasteur Tuefferd, inséré dans *la Franche-Comté*, à Besançon, nº du 23 octobre 1863. Les chartes communales. M. Tuetey.

La Société d'émulation de Montbéliard vient de perdre l'un de ses membres les plus actifs dans la personne de M. *Constantin-Louis Tuefferd,* successivement pasteur à Longevelle et à Bethoncourt, décédé le 7 septembre, à la suite d'une maladie de deux jours.

Il aimait à communiquer aux réunions de cette Société des travaux historiques qu'elle a imprimés en partie dans ses rapports annuels. Depuis longtemps, M. Tuefferd, par ses relations surtout avec son oncle Duvernoy, décédé à Besançon, l'un des amis et collaborateurs de l'excellent M. Weiss, était parvenu à ramasser une foule de vieux papiers, une belle collection de chartes, des documents relatifs à l'histoire religieuse, politique et administrative du pays de Montbéliard et de la ville de Besançon. C'est au moyen de ces collections, de ces volumes de pièces qu'il est parvenu à écrire les *Annales du comté de Montbéliard*, depuis son origine, 1032, jusqu'en 1793, et qu'il a laissé un fort manuscrit in-folio sur cette matière, qui intéresse toute la Franche-Comté. Ses archives renferment des choses curieuses relatives au temps de la Réforme qui

éclata au seizième siècle; ce sont des rapports sur l'état moral des paroisses et des curés du pays de Montbéliard qui, en 1524, eut la visite de l'évangéliste Guillaume Farel, envoyé de Bâle par Jean Œcolampade, sur la demande du duc Ulric.

Si M. Tuefferd eût encore vécu quelques années, comme le faisait croire son âge de cinquante-huit ans et sa force musculaire, les *Annales* dont nous venons de parler, auraient été publiées de son vivant, comme il en était question depuis quelque temps. Espérons qu'elles seront mises au jour dans un prochain avenir, à la satisfaction de ses amis, de ses connaissances et d'un nombreux public.

G. Goguel, *pasteur*.

Si ces *Annales* de M. Tuefferd doivent être publiées bientôt, il sera nécessaire de tenir compte de ce que nous avons dit à la fin du second chapitre de cette Etude, sur la seconde édition des *Ephémérides* préparée par M. Duvernoy, et nous ajoutons encore que tous les portefeuilles et manuscrits que possède la bibliothèque de Besançon, seront compulsés avec fruit pour la publication de ces *Annales*, appuyées sur les chartes les plus authentiques.

C'est avec bonheur que le pasteur Tuefferd de Bethoncourt a vu notre jeune compatriote, M. Alexandre Tuetey, dont nous avons déjà parlé, s'occuper d'une manière spéciale des chartes communales de la Franche-Comté, en particulier de celles de Montbéliard, dont il a fait le sujet de sa thèse à l'Ecole des chartes. Ce travail, couronné à Besançon, comme

nous l'avons dit, l'a été également à Paris en 1863, au concours général annuel ouvert entre les sociétés savantes de France. C'est la Société d'émulation de Montbéliard qui a adressé le Mémoire au concours d'histoire, et d'après une lettre de Son Excellence le ministre de l'instruction publique, en date du 8 mars, ladite Société a obtenu une médaille d'or, et le lauréat une somme de 1,100 francs avec une médaille de bronze. M. Tuetey est maintenant attaché à la bibliothèque impériale, en qualité d'archiviste paléographe, section législative et judiciaire. Toutes les personnes qui connaissent ce jeune travailleur, ont été réjouies de ses beaux succès, qui, par un travail soutenu, ne tarderont pas de lui donner une place honorable dans le monde savant, et parmi les illustrations dont Montbéliard s'honore sans fierté (1).

(1) Le journal hebdomadaire publié dans cette ville s'est empressé de faire connaître cette nouvelle à ses abonnés, dans ses numéros des 13 et 20 mars 1864.

SEPTIÈME ÉTUDE.

JOSEPH-FRÉDÉRIC

GUSTAVE FALLOT.

17 novembre 1807-6 juillet 1836.

SEPTIÈME ÉTUDE.

Gustave Fallot.

I.

Les origines de la fangue française. Naissance et baptême de G. Fallot. Première communion. Sa jeunesse : Gray, Besançon, Paris. Premier manuscrit.

Nos deux dernières Etudes nous conduiront dans une tout autre direction de l'immense champ de la science, où la nature, les créations anciennes et nouvelles, la physique, les voyages, l'histoire et l'archéologie ont dû offrir à nos lecteurs un certain attrait, présentés dans les formes les plus simples et les plus variées.

Deux amis intimes, érudits et philologues, vont nous faire assister à la genèse, à l'origine, aux premiers monuments de la langue française, des anciens dialectes qui lui ont donné naissance.

Nous parlerons d'abord du plus âgé, que le

monde savant a perdu trop jeune, ainsi que celui qui aimait à marcher sur ses traces, à se livrer au même travail, à des études analogues.

Gustave Fallot est né à Montbéliard, dans la maison dite la *Coupe d'or,* près de la place d'armes, d'une famille protestante, comme tous les hommes dont nous venons de nous occuper. Voici son acte de baptême, extrait des registres de la paroisse du faubourg ou de Saint-Georges :

« Joseph-Frédéric-Gustave Fallot, fils de Jacques-Frédéric Fallot, négociant, et de Louise-Cathérine Tuefferd, sa femme, est né le 17 novembre à six heures du matin, et a été baptisé privément le 26 du même mois 1807. Présenté au saint baptême par Jacques-Frédéric Fallot, négociant, son parrain, et par Françoise-Elizabeth Tuefferd née Meiner, sa marraine.

» Signé J.-F. Lalance » (1).

Nous avons fait notre première communion en même temps que G. Fallot, au temple de Saint-Martin de Montbéliard : comme beaucoup d'autres, il n'était pas toujours très-sérieux et a eu besoin de se mûrir. Au collége, ses capacités perçaient déjà, et se montraient

(1) Pasteur à Sainte-Suzanne et à l'église du faubourg ou Saint-Georges de Montbéliard, de 1794-1844, année de son décès.

par un esprit vif, quelquefois un peu malin, avec un cœur franc, capable d'un attachement durable. Lorsqu'il sortit de rhétorique, on se pressa pour entendre la lecture de sa composition française, l'un des bons usages de notre collége, à l'imitation du gymnase de Strasbourg (1).

Destiné au commerce par son père, Fallot n'en continua pas moins à travailler activement en dehors de ses heures obligées, et finit par faire remarquer sa vocation grammaticale de quelques personnes qui le connaissaient. Ayant quitté Gray, où il faisait son apprentissage et fréquentait assidûment la bibliothèque de la ville, dont il avait obtenu la libre entrée, il se rendit à Besançon où la Providence voulut qu'il rencontrât des protecteurs, principalement le savant M. Weiss, qui l'appela auprès de lui, et lui procura des occupations conformes à ses goûts. Il se l'attacha comme sous-bibliothécaire; mais cette place ayant été réclamée par le premier occupant qui était sans titre et avait peu d'intelligence, Fallot dut retourner à Gray. Ensuite M. Weiss le fit revenir à Besançon et le plaça,

(1) A une distribution des prix de cet établissement, nous avons entendu, avec une grande satisfaction, un travail sur Châteaubriand lu par l'élève Edmond Saigey, aujourd'hui pasteur à Wesserling, fils et neveu des frères Saigey de Montbéliard.

comme prote ou correcteur d'épreuves, dans l'ancienne maison Gauthier, imprimeur, qui le chargea de réviser les ouvrages qu'il se proposait d'éditer ou de réimprimer.

A cette époque, on le trouve occupé d'un singulier travail qui, *plus tard*, put servir à la Société qui se forma pour la continuation de la *Vie des saints* (1), et peut-être aussi, plus ou moins directement, aux professeurs d'un collége de Besançon, qui publièrent les *Saints de Franche-Comté*, travail lucratif pour Fallot, qui n'allait ni à ses goûts ni à son cœur. Nous n'avons pu savoir qui l'en avait chargé, mais il est positif que des personnes honorables et dignes de foi l'ont rencontré dans sa chambre, assidu à faire des recherches et des extraits nécessaires pour ce travail ; elles nous ont affirmé le fait, dont nous avions déjà connaissance depuis longtemps. L'une d'elles entre autres, après s'être entretenue longuement avec Fallot, l'engagea à abandonner ce genre de travail. Alors le jeune homme lui répondit : « Vous oubliez qu'il faut vivre, que le besoin commande. » Nous avons la conviction intime que Fallot a travaillé à la *Vie des saints*, à Besançon. Le bruit s'étant répandu un instant qu'il devenait fou ou qu'il allait embrasser le ca-

(1) Note, à la fin de cette Etude, *La Vie des saints, ceux de Franche-Comté.*

tholicisme, il n'en continua pas moins son travail afin d'écarter le souci du lendemain, s'il était possible, et s'amusa beaucoup de cette invention maligne qui méritait quelque épigramme, quelques vers satiriques qu'il ne tournait pas mal à l'occasion.

Au mois de juillet 1831, Gustave Fallot, aidé de son oncle le pharmacien, se rendit à Paris où il passa sa première année chez M. le pasteur Rodolphe Cuvier, son parent. Bientôt il éprouva des découragements, et vit la décrépitude et la décadence de notre littérature. Cependant son pessimisme s'adoucit, ses opinions se modifièrent, et il reconnut qu'il y avait encore possibilité de faire son chemin dans la carrière des lettres. C'est vers cette époque qu'il fut présenté, par son cousin Charles Fallot, élève en pharmacie, à l'un de nos compatriotes, au café Procope (1), qui, chaque soir, lisait là quantité de journaux et feuilletons scientifiques, puis donnait audience aux personnes qui désiraient lui parler. Le jeune homme lui remit timidement un cahier, en le priant de lui en dire son opinion. C'était une vie du lettré An-

(1) Fr. Procope, père d'un médecin de ce nom, né en 1684, établit à Paris, dans la rue de l'Ancienne-Comédie, sous le nom de *Café-Procope*, le premier établissement de ce genre, qui fut longtemps le rendez-vous des gens de lettres.



toine Saint-Just, député à la Convention nationale en 1792 pour le département de l'Aisne, qui périt sur l'échafaud le 10 thermidor (27 juillet) 1794, après avoir voté la mort de Louis XVI. Le protecteur que G. Fallot cherchait, examina le travail attentivement, y fit des notes, et le lui rendit au bout de quelques jours en l'engageant à le publier.

On sait que G. Fallot ne s'est point occupé d'études historiques, qu'il a porté toutes ses forces intellectuelles sur les monuments et les origines de notre idiome. Nous n'avons pu découvrir nulle part cette biographie, ni imprimée, ni écrite de sa main, ou copiée d'une autre, et son intime Paul Ackermann, comme aucun article nécrologique, ne la mentionnent, pas plus que ses manuscrits que nous ferons connaître bientôt : nos recherches les plus persistantes à cet égard n'ont point abouti. Quant au fait de la présentation du cahier, il n'est pas à mettre en doute, nous ayant été certifié par la personne elle-même qui couduisit G. Fallot à M. Jacques Saigey (1), mathématicien et physicien distingué, né à Montbéliard, dans l'ancienne maison

(1) Il y a de ces paroles qui ne s'effacent jamais, par exemple, celle-ci : *Vous êtes le fils de niac,* dit M. Saigey à Fallot qui était présenté par son parent, élève en pharmacie.

du colonel Goguel, rue du Château, le 29 nivôse an V, (17 janvier 1797), qui vit à Paris depuis 1820. Nous tenons en réserve une Etude complète sur ce savant compatriote que nous avons rencontré dans notre travail sur F. Cuvier, et qui a adressé quelques mémoires à l'Académie des sciences de Paris, par exemple : *Démonstration d'un théorème sur la chaleur du globe*, dans les *Comptes-rendus* de ce corps savant, t. II, p. 160, 179. *Démonstration d'un théorème général des surfaces d'égale température moyenne*, t. II, p. 240. *Sur les étoiles filantes*, t. XXIX, 702 ; XXXI, 655, 727.

Personne ne pouvait éclaircir l'affaire du manuscrit Saint-Just que M. Saigey, si tant d'autres choses n'ont pas expulsé ce lointain souvenir de sa mémoire, mais il nous a été impossible d'obtenir une réponse. Quelque autre sera peut-être plus heureux que nous, ce qui est à désirer dans l'intérêt de G. Fallot, persuadé que celui qui fait l'objet de ce premier travail, a trouvé en lui un juge impartial et capable de la meilleure appréciation. Nous sommes assuré que cette biographie était un modèle du genre sous plusieurs rapports et surtout sous celui du style, l'auteur étant doué d'une grande facilité d'écrire, comme nous l'ont révélé quelques-unes de ses lettres de jeunesse à son intime Adolphe Sahler

et d'autres très-sérieuses où il montre son bon cœur, et combien il était capable de donner les meilleurs conseils. Dans l'une, il expose ses idées en pédagogie, en instruction et en éducation. Assurément, si on l'eût chargé de diriger quelques adolescents, il en aurait fait des hommes droits et utiles. Ses lettres écrites de Paris portent un cachet tout différent de celles écrites de Gray : on y reconnaît l'homme mûri par les âpretés de la vie, par des épreuves cuisantes et par la fréquentation de personnes religieuses. Nous sommes heureux de pouvoir communiquer ces renseignements intimes sans indiscrétion, et très-reconnaissant de la confiance qu'on nous a accordée, en nous laissant lire toute une correspondance.

II.

G. Fallot titulaire de la pension Suard. But de cette institution. Témoignage de l'Académie de Besançon. Fallot à l'Ecole des chartres.

Le 24 août 1832, G. Fallot fut nommé, par l'Académie de Besançon, le premier titulaire d'une pension de 1500 fr., payable pendant trois ans, fondée par la veuve de Suard, mort secrétaire perpétuel de l'Académie française,

en faveur d'un jeune Franc-Comtois sans fortune qui se destine à une carrière libérale, étant déjà bachelier ès lettres ou ès sciences, et d'une conduite irréprochable. Fallot avait vingt-cinq ans trois mois quand il fut proclamé titulaire de cette pension (1).

Le secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Genisset, en l'absence du vice-président, s'est exprimé ainsi à la fin du discours qu'il prononça dans cette belle solennité :

« Celui qu'ont déterminé vos suffrages sera pour vous, Messieurs, une source abondante de satisfaction, et tous ceux dont la bienfaisance et l'équité règlent les jugements, s'empresseront d'y applaudir.

» On vous louera d'avoir fermé l'oreille à toutes les sollicitations, d'avoir imposé silence à toute affection personnelle, dans une cause où il y allait de l'honneur de la compagnie et de la conscience de chacun de nous; on vous louera d'avoir été prendre le pensionnaire, non pas au sein de l'aisance ou dans un état de médiocrité de fortune seulement présumée, et, en pareil cas, presque toujours mensongère, mais dans ces tristes réduits où le talent le plus ho-

(1) Guenard, *Besançon, description*, etc. 2e édition, p. 221.

norable lutte avec le courage le plus soutenu contre l'infortune qui lui dispute jusqu'à son avenir ; on vous louera d'avoir su reconnaître une vocation éminemment philosophique et littéraire, dans la vie la plus laborieuse, la plus dévouée à la solitude et aux privations, dans des travaux lents à porter leur fruit, et que la misère allait peut-être rendre tout à fait stériles; on vous louera d'avoir compté pour quelque chose cet élan généreux de l'âme, cette noble fermeté du caractère qui renonce à tous les avantages d'une vie paisible, mais obscure, pour obéir à l'instinct irrésistible qui l'appelle comme une voix du ciel, à travers les sentiers les plus escarpés et les plus rudes ; enfin on vous louera, Messieurs, d'avoir distingué, parmi *onze* concurrents (1), celui qui réunit toutes les conditions de l'adversité aux signes les moins douteux d'une illustration future.....»

M. Viancin (2) lut ensuite une pièce de vers

(1) Le choix de ce titulaire avait provoqué une certaine agitation dans beaucoup d'esprits, parmi les aboutissants des onze candidats.

(2) M. Ch. Viancin a partagé le prix de poésie au concours de l'Académie royale du Gard en 1832, le sujet était : *Eloge de Florian*. — J.-P. Claris de Florian, né en 1755, au château de Florian, dans les Cévennes (Gard), mourut à Sceaux en 1794, à trente-huit ans. Ses *Fables* lui assurent le premier rang après La Fontaine.

adressés au titulaire, dont nous donnons ce court extrait.

La tâche est grande; il faut que ton triomphe insigne
Soit applaudi dans l'avenir :
Celui qui fut nommé, s'il n'était le plus digne,
Devrait savoir le devenir.
Va payer ton tribut à la reine du monde,
A cette importante cité,
A ce Paris superbe, où le génie abonde
En trésors d'immortalité.

Gustave Fallot devint élève de l'Ecole des chartres. Par son travail, son application à l'étude, il prouva que pour lui la pension Suard n'était pas une donation purement gratuite, mais une charge de conscience et d'honneur, un fonds placé à intérêt au profit du pays, et qui doit être acquitté plus tard en services et en illustration. Le but de ce legs vraiment patriotique a été de doter la province de notabilités qui l'honorent par l'union du talent et des qualités morales. Mme Suard, selon les dernières volontés de son mari, a, par testament authentique, légué cette rente perpétuelle et annuelle à l'Académie de Besançon, disposition qui honore la mémoire des deux époux. M. Perennès, dans son éloge complet et si remarquable de Suard, qui s'éteignit le 20 juillet 1817, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, nous offre cette

belle page : « Il précéda sa femme dans la tombe, et lui laissa la noble tâche de réaliser leur projet commun de bienfaisance. Ses dernières volontés ont été religieusement accomplies, et, comme un ange consolateur, elle a écarté les angoisses et les misères réservées dans la capitale à ceux de ses jeunes compatriotes qui voudraient marcher sur les traces du secrétaire perpétuel de l'Académie française. « J'ai cru, dit-elle dans le testament où elle » a exprimé son dernier vœu, j'ai cru que » l'âme si noble, si douce, si bienveillante de » mon ami bien-aimé sourirait au projet que » j'ai adopté d'aider les premiers pas de ces di- » gnes et vertueux jeunes gens au début de leur » studieuse carrière. » Qu'ils soient bénis ces cœurs généreux et purs, qui, non contents d'honorer leur pays de l'illustration de leur nom, ont voulu l'honorer encore davantage en frayant la voie à de nouvelles illustrations ! Que les jeunes écrivains destinés à grandir sous leur patronage immortel soient pour eux mieux que la prospérité qu'ils regrettaient, et que les accents de la reconnaissance de cette famille adoptive montent, comme l'encens, dans le séjour de la paix qu'ils habitent, et augmentent leur félicité. Puissent-ils sourire du haut des cieux aux gloires nouvelles qu'ils auront préparées à

la Comté, à la France entière! Que le portrait de Suard, le portrait de l'homme de talent et de l'homme de bien anime à marcher constamment dans les voies où se trouvent la véritable gloire littéraire et la considération attachée à la vertu, la jeunesse française, et plus particulièrement notre jeunesse franc-comtoise, dont il mérite de devenir à la fois le bienfaiteur et le modèle (1). »

Le dernier de nos compatriotes qui a joui du bienfait de la pension Suard jusqu'ici, est M. Ch. Contejean, né à Montbéliard, docteur ès sciences, auteur d'un ouvrage de botanique et d'un autre sur la géologie, autrefois attaché au Jardin des Plantes comme préparateur, aujourd'hui professeur dans un lycée.

III.

Emplois et travaux de G. Fallot. Maladie, décès. Paroles de M. Rodolphe Cuvier.

Encore un jeune homme de belle espérance qui meurt au milieu de ses projets, des travaux les plus sérieux. « Il a été enlevé trop tôt aux

(1) Jean-Baptiste-Antoine Suard naquit à Besançon le 16 janvier 1733. Il était fils du secrétaire de l'université de cette ville.

savantes recherches qu'il avait entreprises sur notre ancienne langue française (1). » N'étant pas d'une forte constitution et souvent malade, des sentiments extraordinaires s'éveillèrent en lui, et il eut la pensée que Dieu le rappellerait de bonne heure, pressentiment qui ne le trompa point.

Quand il mourut à Paris, le 6 juillet 1836, il était sous-directeur à la bibliothèque de l'Institut royal de France, et depuis 1834 secrétaire du comité des travaux historiques, c'est-à-dire de la commission fondée par M. Guizot pour la publication des documents inédits relatifs à l'histoire de France, institution rappelée solennellement en novembre 1861 par Son Excellence M. Rouland, ministre de l'instruction publique, à l'occasion de l'*Union des sociétés savantes de France*. Il a rendu un chaleureux et légitime hommage à M. Guizot, qui avait conçu cette grande et patriotique entreprise agrandie par l'annexion de la province. L'institution de 1834, complétée en 1861, est chargée « de concourir, sous la présidence du ministre de l'instruction

(1) Note manuscrite du juge de paix Duvernoy dont les papiers renferment trois lettres autographes de G. Fallot, datées de Paris des 28 mars, 14 août et 14 novembre 1832, au sujet des *Ephémérides du comté de Montbéliard*, le priant de les faire annoncer et d'en remettre des exemplaires à différentes personnes.



publique, à la direction et à la surveillance des recherches et publications qui doivent être faites sur les documents relatifs à notre histoire nationale. » Il n'y avait dans le comité auquel Fallot appartenait que des hommes de savoir et d'expérience (1).

Outre ce genre de travail, notre jeune compatriote donnait des articles dans la *Biographie universelle ancienne et moderne,* dont l'éditeur l'associa à la composition du supplément.

Mais le corps de Fallot ne put bientôt plus supporter les veilles : une maladie l'accabla et le fit sortir de ce monde. Atteint de rougeole, une congestion au cerveau l'emmena en trois jours.

Beaucoup de savants et de gens de lettres lui firent cortége à sa dernière demeure, au cimetière du Mont-Parnasse. Son oncle maternel, M. R. Cuvier (2), pasteur à Paris, accompagna sa dépouille mortelle et fit entendre ces paroles de douleur :

(1) La collection des documents inédits se compose maintenant de 125 volumes in-quarto, de 10 atlas et de 40 livraisons in-folio de planches lithographiées ou gravées, de nombreux bulletins et revues qui rendent compte de tout le travail intérieur et de la correspondance des sections du comité. Le ministre a annoncé plusieurs volumes pleins d'intérêts qui doivent paraître incessamment.

(2) Né à Etupes, près de Montbéliard, le 22 janvier 1785.

« A la vue de ce mort si jeune, sous l'impression de tant d'affections brisées, de tant de facultés éteintes, d'un si bel avenir détruit, d'espérances si douces subitement évanouies, l'oncle ne peut que pleurer, le pasteur trouve à peine la force d'exprimer des sentiments non de résignation forcée qui ne courbe la tête devant la nécessité que parce qu'elle est irrésistible, mais de cette résignation chrétienne qui est volontaire, humble et douce, qui console, parce qu'elle est pleine de confiance, parce qu'elle a foi au Dieu juste et sage en toutes ses dispensations, au Dieu dont les pensées ne sont pas nos pensées, dont les voies ne sont pas nos voies.....

» Cher Gustave, ces belles facultés qui te distinguaient, ne sont pas devenues la proie du néant : le ciel les attendait, le ciel les a recueillies. »

IV.

Article nécrologique sur Gustave Fallot. Le *Moniteur*. Le médecin Duvernoy

Le *Moniteur* du 6 juillet 1836 a donné, sous le titre *nécrologie,* une notice anonyme sur notre jeune compatriote, ainsi que la *Biographie*

universelle, supplément, t. LXIII, signé W-S. (Weiss).

Fallot est mort au milieu d'un beau projet qui, peut-être, a contribué à la congestion cérébrale contre laquelle la médecine fut impuissante. Il se proposait de faire une *Histoire généalogique de l'espèce humaine par les langues*.

Voici l'article du *Moniteur*, p. 1630.

« La mort vient de frapper un jeune homme d'un rare mérite et d'un brillant avenir. Gustave Fallot a succombé le 6 de ce mois (juillet 1836) dans sa 29e année, victime de son amour excessif pour le travail. Quoique peu connu encore dans la science, il était déjà célèbre aux yeux de tout ce que Paris renferme de gens de lettres et de savants illustres. Son érudition était immense, surtout par rapport à son âge. Il n'y avait pas d'ouvrage de quelque renom, soit de l'antiquité, du moyen âge ou des temps modernes, qu'il n'eût lu et qu'il ne connût parfaitement; car tout ce qu'il avait appris, il le savait d'une manière nette et précise. Son goût et son jugement étaient au niveau de ses connaissances, et la capacité de son esprit, aidée d'une rare facilité de travail, l'aurait rendu propre à exécuter les ouvrages les plus difficiles et les plus étendus.

» L'étude comparée des langues était devenue

pour lui un objet de prédilection. Il avait conçu l'ethnographie d'après un plan et des bases toutes nouvelles, et ses vœux les plus ardents, comme sa plus chère espérance, était de réaliser une science qui, suivant lui, n'existait que de nom. Il a laissé en manuscrit, parmi un grand nombre de matériaux, des notes et des articles relatifs à cette science, un travail à peu près terminé, et dont l'impression était annoncée comme très-prochaine : c'est une grammaire de l'ancienne langue française, depuis l'origine de cette langue jusqu'à la fin du treizième siècle. Le succès de cet ouvrage était, dit-on, assuré et devait ouvrir à son jeune auteur les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

» Fallot était le compatriote et l'allié de Cuvier. Jeté par sa famille dans une carrière entièrement opposée à ses goûts et à sa vocation pour les travaux d'érudition, il en était sorti par le secours de M. Weiss, bibliothécaire de Besançon. Choisi, en 1831, par l'Académie de la même ville, pour jouir le premier du bénéfice de la fondation faite par Mme Suard...., il vint à Paris et obtint le titre d'élève pensionnaire de l'Ecole des chartes. En 1834, il fut nommé membre et secrétaire du Comité des travaux historiques institué au ministère de l'instruction publique par M. Guizot, et fut, peu de temps

après, attaché à l'Institut en qualité de sous-bibliothécaire. Ces deux emplois, qu'il a exercés jusqu'à sa mort, ont servi à mettre dans un plus grand jour les facultés supérieures de son esprit et les qualités inappréciables de son cœur; car il joignait aux principes de conduite les plus purs et les plus solides une modestie et un désintéressement dignes de servir de modèle, ainsi que l'attachement le plus tendre et le dévouement le plus généreux pour ses bienfaiteurs et ses amis. Emporté comme par un coup de foudre au début de sa carrière littéraire et dans la fleur de la jeunesse, il laisse ouverte sur sa tombe une source intarissable de douleur et de regrets.

» Fallot appartenait à la religion protestante. Son convoi, auquel assistait un grand nombre de membres de l'Institut, de conservateurs des bibliothèques de Paris et d'amis qui le pleuraient, était conduit par M. Rodolphe Cuvier, son oncle, ministre de la confession d'Augsbourg, qui a prononcé, au bord de la fosse, de simples et déchirantes paroles.....»

Cet article du *Moniteur* se termine par le discours dont nous avons offert quelques fragments plus haut. Tout ce que nous avons rappelé jusqu'ici de ce jeune compatriote, prouve combien sa perte a été regrettable pour la science;

pour les siens et pour ses intimes. Aussi le médecin Duvernoy n'a pu s'empêcher de le redire dans le discours qu'il prononça aux funérailles de M. Droz, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques. Après avoir parlé de la douleur profonde que ne put manquer de ressentir l'Académie de Besançon, à la nouvelle de la perte qu'elle venait de faire dans l'un de ses membres les plus illustres, M. Duvernoy continue ainsi : « Elle lui avait confié le soin d'être, à Paris, le patron et le conseil des jeunes Francs-Comtois qu'elle est appelée à élire toutes les trois années pour venir, aux frais de la fondation Suard, s'y perfectionner dans les lettres, les sciences ou les beaux-arts.

» Le premier de ces élus avait rempli toutes les espérances que l'on pouvait concevoir d'une élection aussi éclairée et d'une aussi sage direction.

» Une mort prématurée est venue briser la carrière qu'avait commencée avec éclat Gustave Fallot, de Montbéliard, dont l'Académie française a fait imprimer l'ouvrage posthume sur les origines de notre langue. Il devait, sans doute, ses premiers succès à son illustre patron qui l'aimait comme son fils. La justesse de son esprit l'avait rendu docile à la haute et pater-

nelle direction qu'il en recevait. Ses entretiens familiers lui faisaient comprendre le bonheur dont jouit l'homme de lettres, lorsqu'il reste sous l'empire du vrai et du beau, le malheur qui l'attend, au contraire, et se répand autour de lui, comme un torrent dévastateur, lorsqu'il s'égare avec bruit dans les fatales illusions de l'erreur. » Fallot trouva ainsi un homme qui lui fit le plus grand bien, qui le détourna ou le préserva de l'école voltairienne, si séduisante et si pernicieuse pour la jeunesse et pour tout homme (1).

Cet extrait du médecin Duvernoy montre une fois de plus combien ces études sont liées entre elles, et se complètent l'une l'autre, observation que nos lecteurs n'ont pas manqué de faire avec nous à plusieurs reprises.

(1) Le second des jeunes élus par l'Académie de Besançon, dont M. Droz a eu l'extrême satisfaction d'être le patron, fut Victor Mauvais, mort aussi prématurément. Parmi les ouvrages publiés par M. Droz, il faut surtout remarquer ses *Pensées sur le christianisme*, *preuves de sa vérité*, ouvrage qui pourrait être adapté à toutes les communions, en en retranchant quelques paragraphes. Nous allions demander à l'auteur de nous permettre de lui présenter un pareil travail de révision, lorsque la nouvelle de sa mort nous est parvenue. Assurément M. Droz a dû être un guide précieux pour tous les jeunes gens qui lui étaient recommandés, et qui avaient besoin de directions au milieu de Paris, exposés à toutes les séductions de la chair et de l'esprit.

V.

Ouvrage posthume de G. Fallot. Bibliothèque de l'Ecole des chartres. *Journal des savants*. Manuscrits de Fallot à la bibliothèque de Montbéliard.

Comme nous l'avons vu, G. Fallot entra dans le repos de Dieu au moment où il songeait à mettre la dernière main à un ouvrage capital sur *La langue française et ses dialectes au treizième siècle*. C'est son intime ami, Paul Ackermann, qui le publia, en plaçant une trop courte notice en tête du beau volume in-8 de 588 pages, que nous devons à sa sollicitude, à son constant attachement.

M. Guérard (1) a aussi consacré une note à G. Fallot qu'il avait bien connu et apprécié. Les recherches de notre compatriote, sorties des presses de l'imprimerie royale en 1839, ont été l'une des sources précieuses où a puisé M. Burguy mentionné plus haut, et qu'on peut regarder comme un disciple de Fallot sur les traces

(1) Alphonse Guérard, né en 1800, passa deux années à l'Ecole normale, se fit recevoir docteur en médecine en 1827, fut agrégé en 1829, devint membre de l'Académie de médecine, du conseil de salubrité de la Seine, etc. Il a écrit plusieurs ouvrages, et est collaborateur de l'*Encyclopédie des sciences médicales*, des *Annales d'hygiène* et du *Dictionnaire de médecine*.



duquel il marche, et que peut-être il dépassera s'il peut consacrer du temps à ce genre d'études.

L'ouvrage de G. Fallot a fait l'objet d'un article de M. Wey dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes,* t. I, p. 460-490, intitulé : *Etude sur la langue française, à propos de l'ouvrage posthume de Gustave Fallot.* Ce savant s'exprime ainsi à la page 466 : « Pour écrire les *Recherches sur les formes grammaticales de la langue française et de ses dialectes au treizième siècle*, il fallait être doué d'un jugement prodigieux, et joindre à cette qualité un grand esprit de méthode et une mémoire parfaite. Gustave Fallot réunissait ces divers avantages et promettait d'être un jour un homme distingué. Quand on songe à cette intelligence étincelante, éteinte, hélas ! à l'âge de 29 ans, on ne peut s'empêcher d'évoquer le souvenir de ces jeunes hommes dont parle Pline, tendres rameaux sur lesquels s'épanouissaient de belles espérances moissonnées dans leur fleur et à qui le pieux regret de Trajan élevait des statues. Aiguillonné par une curiosité insatiable, Fallot travaillait avec un acharnement tel que sa courte vie avait déjà entassé les trésors intellectuels d'une existence de cinquante ans. Il était parvenu à apprendre cinq ou six langues vivantes ; il se proposait même d'accomplir, sur

l'ensemble des langues d'Occident, un travail historique et paléographique du genre de celui-ci, et c'est dans ce but qu'il s'était mis à étudier les langues orientales. Comme il joignait à cet esprit d'investigation la clarté et la pureté de la forme, tout porte à croire qu'il eût été, pour la langue philologique, s'il eût vécu, ce que son cousin et son compatriote, le grand Cuvier, a été pour les sciences naturelles.

» L'*Introduction aux Recherches* annonce le plan d'un livre plus étendu que ne l'est ce volume. Elle contient, sur la formation des langues en général, des aperçus ingénieux. Les langues, dit Fallot, obéissent à deux lois ; l'une naît du besoin de s'entendre, l'autre de celui de l'harmonie..... Ce morceau est parfait, on y sent la touche d'un maître..... »

M. Wey donne une analyse complète du système de G. Fallot, qui a fondé ses observations sur les collections de chartes françaises originales du treizième siècle, déposées soit à la bibliothèque royale, soit aux archives. Ces documents ont conduit Fallot à diviser le sol de la France en trois grands dialectes principaux, le *normand*, le *picard*, et le *bourguignon*, qui ne correspondaient pas, d'une façon exacte, aux limites des provinces où on les parlait. Le bourguignon était le vrai langage français ou le dia-

lecte de la cour de France. L'histoire intellectuelle d'un peuple est tout entière dans celle de son langage ; telle est la conclusion à laquelle arrive M. F. Wey dans son analyse du bel ouvrage de Gustave Fallot. D'un autre côté, le *Journal des savants*, du mois de septembre 1839, page 570, a ainsi annoncé et jugé ce volume :

« G. Fallot doit à l'ouvrage que nous annonçons un rang distingué parmi nos philologues et nos érudits. Ce livre, qui paraît par les soins de M. Paul Ackermann, ami de l'auteur, est sans contredit le plus remarquable qui ait été publié sur notre langue, depuis les travaux de M. Raynouard (1), et de M. Orell, de Zurich. L'introduction où M. Fallot expose le principe de la mutation et de la fixation des langues, renferme surtout des vues neuves et élevées. Suivant lui, les langues obéissent à deux lois : la première loi naît du besoin de s'entendre ; la seconde, du besoin d'harmonie ; ainsi les peuples travaillent d'abord leur langue pour l'intelligence, ensuite pour l'oreille. L'application de

(1) Raynouard (Fr.-Juste-Marie), né à Brignolles (Var) en 1761, mort à Passy en 1836, secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1817, etc. On lui doit de savantes recherches sur la *langue romane*, des *poésies originales des troubadours*, une *grammaire romane*, un *lexique roman*, etc.

ce principe fécond à la langue française fournit à l'auteur un grand nombre d'observations ingénieuses. Une autre partie de son travail, c'est la division du vieux langage français en trois principaux dialectes : le normand, le picard et le bourguignon (1). Cette division est heureuse, et M. Fallot caractérise bien les principales différences de ces trois dialectes, mais le tableau (page 21-25) ne nous paraît pas également exact dans tous ses détails. Il serait d'ailleurs injuste de critiquer rigoureusement toutes les parties d'un ouvrage que l'auteur ne considérait que comme un essai, et que la mort ne lui a pas permis d'achever. M. Fallot n'a pas prétendu faire une grammaire complète du langage français au treizième siècle, tâche impossible à remplir, et qu'un esprit aussi net que le sien ne pouvait s'imposer. Ses recherches n'embrassent que quelques-unes des parties du discours :

(1) M. H. Monin, dans ses *Monuments des anciens idiomes gaulois*, déjà cité, divise ainsi la langue d'oïl (français), p. 301 : « 1. le *picard*, répondant à tous les anciens peuples de la Belgique romaine ; 2. le *normand*, comprenant aussi le manceau, l'angevin, le breton-d'oïl ; 3. le *français* proprement dit (Ile-de-France, Touraine, Orléanais, Berry, Champagne) ; 4. le *poitevin*, intermédiaire entre la langue d'oc et la langue d'oïl, mais la grammaire appartient au nord et non au midi ; 5. le *bourguignon*, se rapprochant de la langue d'oc un peu moins que le poitevin. » L'auteur dit que, de nos jours, le patois qui représente le mieux le bourguignon est celui des campagnes de la Haute-Saône.

l'article, les substantifs, les noms propres, les noms de nombre, les pronoms.

» Les chapitres qui se rapportent aux substantifs et aux pronoms sont les plus étendus et les plus importants sous tous les rapports.

» M. Guérard, dans la notice biographique qui précède cet ouvrage, loue l'auteur d'avoir voulu fonder ses recherches sur des bases solides en s'adressant aux vieilles chartes françaises plutôt qu'aux manuscrits, qui ne fournissent que très-rarement des textes dont l'âge et le pays sont à l'abri de toute contestation.

« Il eut même l'intention, ajoute M. Guérard, de se servir principalement des chartes expédiées dans la grande chancellerie du royaume, dans les chancelleries des cathédrales et des monastères, et dans celles des ducs, des comtes et des autres grands seigneurs. C'était effectivement aux chartes émanées de sources aussi pures qu'il devait demander les modèles d'un langage poli, plutôt qu'aux autres chartes qui, rédigées loin des cours et par des hommes dépourvus d'instruction, n'offrent le plus souvent qu'un patois grossier dans un style barbare, avec une orthographe vicieuse. » Cette méthode excellente et trop rarement suivie dans les recherches de ce genre, n'a laissé malheureusement que peu de traces dans l'ouvrage de M. Fallot. Le petit

nombre de chartes originales françaises de la première moitié du treizième siècle, l'a réduit à s'en rapporter presque toujours à des manuscrits d'un âge douteux, ou à des textes imprimés d'une exactitude plus douteuse encore. Ajoutons que M. Fallot aurait fait sagement de ne pas considérer comme des monuments de notre langue au treizième siècle, les chartes de 1122, 1133, 1138, 1147, 1167, 1178, qu'il cite plusieurs fois, et dont la rédaction en français est évidemment postérieure à cette époque. Des notes utiles, quoique un peu confuses, un bon glossaire et une table des matières terminent cet ouvrage qui restera, malgré ses imperfections, l'un des meilleurs écrits philologiques qui aient été publiés de nos jours en France. »

Tel est le jugement qu'a porté le *Journal des savants* sur les *Recherches* de G. Fallot, avec une compétence hors de doute. On peut dire que notre jeune ami a ouvert la carrière à ce genre d'études en France, ou du moins y est entré avec un tel éclat que son nom y est maintenant tête de colonne.

Manuscrits.

Les manuscrits de G. Fallot ont été déposés à la bibliothèque de la ville de Montbéliard par M. Paul Ackermann, qui y a ajouté quelques no-

tes qui nous ont paru très-peu importantes pour ne pas dire insignifiantes. Voici le dépouillement que nous avons fait de ces manuscrits :

1° Manuscrits de *Recherches sur la langue française au treizième siècle*, ouvrage qui devait ouvrir à l'auteur les portes de l'Académie des inscriptions.

2° Langues italiques, inscriptions étrusques, recherches sur cette langue et sa grammaire.

3° Latin, grammaire, comparaisons, *recherches sur les origines de la langue latine*, et mémoire très-curieux sur *la langue et la littérature slaves*, 1834, dont Fallot se proposait de faire un cours public.

4° *Dialectes latins de l'Europe occidentale*, italien, espagnol, portugais, catalan, wallon, 1834.

5° Essai de *glossaire français*, *remarques diverses sur l'ancien français du douzième siècle*, avec des extraits de divers auteurs de cette époque.

6° *Mots primitifs* de l'italien. Plusieurs copies de la main de G. Fallot de *chansons de geste*(1), telles que celles d'Ayméri de Narbonne, *chansons de troubadours*, *coutumes de langue romane* et *chartes françaises* en grand nombre.

(1) M. Paulin Paris, membre de l'Institut, a publié en 1863 un volume intitulé : *Garin le Loherain*, chanson de geste du XIIe siècle, mise en nouveau langage. Voir *le Temps* du 23 août 1863.

7° Extrait d'un manuscrit intitulé *Liber lapidum*.

8° Extraits des *Sermons en langue vulgaire de Maurice de Sully* (sur Loire), évêque de Paris, mort en 1196. Cet ecclésiastique prit une grande part à la construction de la cathédrale ou des tours Notre-Dame.

Dans la préface des *Recherches sur la langue française*, Paul Ackermann fait parfaitement connaître, en deux mots, le caractère de son ami : *Observer et savoir était toute la vie de Fallot.* Son buste se trouve dans la salle des séances de la Société d'émulation de Montbéliard, en compagnie de celui de G. Cuvier. Gall (1) aurait sans doute trouvé sur le crâne de notre jeune paléographe, ce que n'indique ou ne révèle point sa figure, tant il est vrai qu'une laide face n'est pas toujours la moins spirituelle, consolation pour bien des gens qu'on serait tenté de prendre pour des idiots ou pour des ânes.

(1) *Gall* (François-Joseph), fondateur de la cranioscopie ou phrénologie, né en 1758 dans le grand-duché de Bade, mort en 1828 à Montrouge près de Paris, médecin à Vienne en 1785, chercha les signes extérieurs des facultés et des capacités naturelles. Il se fit naturaliser français en 1819, donna des cours à l'Athénée. Son système a cela de dangereux qu'il conduit au matérialisme et au fatalisme. Il est incontestable qu'il a fait faire des progrès à l'anatomie et à la physiologie du cerveau.

Note, voir page 571.

La vie des saints : Les saints de Franche-Comté.

Le plan de ce vaste recueil, qui devait contenir la vie de tous les saints d'après l'ordre du calendrier, fut conçu au commencement du dix-septième siècle par le savant jésuite Héribert Rosweyd. A sa mort en 1629, les matériaux recueillis par lui furent remis à J. Bolland, jésuite d'Anvers, né en 1596, mort en 1665, qui, aidé d'autres membres de l'ordre, publia en 1643 le premier volume des *Acta sanctorum*. Ceux qui ont continué après lui, sont appelés *Bollandistes*. En 1773 il avait paru quarante-neuf volumes ou les saints jusqu'au 7 octobre. Depuis 1794, on avait cessé d'y travailler. A la Restauration, les Jésuites reprirent la chose, mais ce ne fut qu'en 1845 que parut le septième volume d'octobre; depuis, trois autres allant jusqu'au 24 octobre : le dernier a paru en 1861. La nouvelle Société des Bollandistes s'est formée en Belgique, et la publication se fait à Bruxelles. Les volumes publiés jusqu'à la fin du dernier siècle sont des modèles d'érudition et de critique historique souvent très-indépendante : les nouveaux sont sous ce rapport inférieurs aux premiers; ils sont pleins de superstitions et de fables ridicules. Les *Acta sanctorum* forment aujourd'hui cinquante-trois volumes in-folio.

La *Vie des saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collége Saint-François-Xavier de Besançon, forme quatre volumes in-8°, publiés de 1854-56. Outre les *Acta sanctorum*, plusieurs autres ouvrages furent consultés ainsi que des manuscrits, telle qu'une histoire de l'abbaye de Baume, écrite en 1574, et dont la communication fut due à M. l'abbé Brocard (1). L'introduction à cette *Vie des saints* signale l'apostolat de Saint-Mainbœuf, mort à Dampierre-les-Bois, et dont les restes furent transportés à Montbéliard.

Gustave Fallot a travaillé, soit au grand recueil, soit à la collection franc-comtoise, comme moyen d'existence.

(1) M. Duvernoy, établi à Besançon, fut l'un des membres du jury nommé par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de cette ville, pour le concours du prix d'histoire où le *Mémoire historique sur l'abbaye de Baume-les-Dames*, par l'abbé L. Besson, fut couronné le 24 août 1844, imprimé l'année suivante. Le prix fut partagé avec un autre concurrent.

HUITIÈME ÉTUDE.

PAUL ACKERMANN,

ÉLEVÉ A MONTBÉLIARD,

où il est mort le 26 juillet 1846.

HUITIÈME ÉTUDE.

Paul Ackermann.

I.

Jeunesse et premières études de P. Ackermann. Ses premiers travaux à Paris.

Ce jeune littérateur naquit dans le Haut-Rhin, à Altkirch, le 20 avril 1812, et fut élevé par ses honorables tantes, à Montbéliard, dont il suivit le collége avec assez de succès. Ensuite il alla à Strasbourg, où il fit des études en théologie et en droit sans les achever. S'étant rendu à Paris, il y fut tout particulièrement protégé par un membre de l'Académie française, M. Charles Nodier, qui s'était trouvé devant la statue de Cuvier, comme nous l'avons vu précédemment.

Nous devons à l'obligeance de M. G.-F. Bürguy une liste des publications de P. Ackermann, qu'il nous a été possible de compléter.

La *France littéraire* de Bourquelot dit qu'Ackermann a publié un *Dictionnaire biographique universel et pittoresque*, contenant trois mille articles environ de plus que la plus complète des biographies publiées jusqu'à ce jour, Paris, 1833 et années suivantes, quatre volumes grand in-8° (1), ornés d'un grand nombre de portraits gravés sur bois, intercalés dans le texte. Ce dictionnaire, devenu rare, a paru par livraisons de 48 pages. D'après certains renseignements que nous avait donnés une personne qui a eu connaissance de la manière dont cet ouvrage a été fait, il ne devait y avoir de bon que ce qui avait passé par les ciseaux. Nous sommes loin de partager ce jugement, ayant eu le bonheur, au bout de trois ans de recherches, de rencontrer ce dictionnaire à une vente publique à Strasbourg. On y trouve quelques noms qui nous sont chers, avec des détails qui n'existent dans aucun autre livre de ce genre. En voici deux ou trois exemples.

« *Bernard* (P.-F.) (2), né en 1746, à Saint-Julien, village de l'ancienne principauté de Montbéliard, conseiller privé du roi de Wurtemberg, fut directeur des jardins botaniques de Stuttgart et Louisbourg, 1798 à 1812. Il continua les

(1) Les quatre volumes ont été publiés en 1834 par Aimé André, libraire éditeur, à Paris.

(2) Voir cinquième Etude, page 482.

travaux de Bauhin, Chabrœcus et Berdot. A donné à la biblioth. de Montbéliard un herbier de 2000 plantes sur la *flore de Montbéliard et les contrées limitrophes*, et des ouv. de botanique mss. M. 1825. » Tous les ouvrages de *Boissard* (J.-J) (1), né en 1528, à Besançon, sont indiqués par quelqu'un qui les a vus. « Boissard fit plus. voyages en Italie, Grèce, Allemagne, dans le but de faire des recherches sur les anciens monumens; de retour en France, il alla se fixer à Metz; il déposa beaucoup d'antiquités à Montbéliard, chez sa sœur. Le fruit de ses longs travaux fut perdu lors de l'apparition des Lorrains en Franche-Comté.... » Il y a aussi quatre *Duvernoy* de Montbéliard, avec l'indication des ouvrages qu'ils ont publiés : le dernier est J.-J Duvernoy, né en 1709, instituteur de l'impératrice douairière de Russie, surintendant général des églises de Montbéliard. Citons encore « *Fallot* (Léopold-Fréd.), né à Montbéliard, 18e s., ministre du St. Ev. à Beutal. Pendant ses études de théologie à Tubingue, il composa une tragédie, *la Mort d'Iwann,* en style sérieusement burlesque. Le gouvernement russe, attaqué dans cette pièce, fit rechercher l'auteur, qui avait pris le pseudonyme de *Tollaf* (nom

(1) Voir sixième Etude, page 499.

retourné ou anagramme). Il est mort en 1828, laissant plus de 30 vol. in-8 mss., contenant des *Dissertations* et des *Poésies religieuses*. »

Nous sommes heureux de pouvoir signaler ce dictionnaire de P. Ackermann, où nous n'avons pas trouvé les excentricités qui, nous disait-on, devaient le faire rechercher plutôt comme curiosité littéraire que comme dictionnaire sérieux. Son petit caractère, mais bien net, et ses abréviations en ont diminué l'étendue, tout en permettant d'y introduire trois mille articles nouveaux et cent vingt portraits imprimés dans le texte, comme l'indique le titre. Ackermann s'est fait aider de quelques amis intimes qui aimaient le travail, dont l'un est décédé jeune encore, et les trois autres suivent des carrières diverses à Montbéliard, à Fouday et dans la Haute-Saône. Une lettre du 14 février 1863 est venue nous offrir les renseignements suivants : « C'était pendant les années 1833 et 1834 que plusieurs camarades d'enfance se retrouvèrent ensemble à Paris. — Paul Ackermann se livrait à l'étude des lettres, — Louis Verenet (frère du pharmacien), à celle de l'histoire et de la philosophie, — moi je m'appliquais avec ardeur aux sciences physiques, chimiques et naturelles. Nous nous voyions fréquemment et nous communiquions le résultat de nos études. Pour faire face aux nécessi-

tés de l'existence, nous mettions souvent en commun nos faibles ressources. C'est alors qu'Ackermann nous fit part de sa bonne fortune ; Charles Nodier ayant apprécié sa sagacité, son intelligence vive, son goût élevé pour la poésie et la littérature, l'avait chargé de collationner et préparer tous les matériaux nécessaires au Dictionnaire biographique qu'il se proposait d'éditer. Ackermann nous distribua du travail en rapport avec nos études de prédilection. Je fus chargé de la biographie des hommes illustres dans les sciences, entre autres de celle de Georges Cuvier. » Tels sont les renseignements que nous devons à M. Fallot-Legrand, de Fouday, qui, à la même époque, apprit à connaître et à aimer Charles Laurillard, Jacques Saigey et le professeur Duvernoy. Chaque semaine il passait aussi plusieurs heures avec son parent Gustave Fallot. « La plupart de ces noms aimés, dit-il, me parlent de l'instabilité des choses humaines, et en pensant à la bonté miséricordieuse de mon Dieu, j'ai la ferme espérance de me retrouver avec eux dans le séjour des bienheureux. »

Plus tard, en 1836 et en 1846, il fut publié à Paris un *Vocabulaire de la langue française* par MM. Ch. Nodier de l'Académie française, bibliothécaire de l'Arsenal, et P. Ackermann, *avec les étymologies, la prononciation et un vo-*

cabulaire géographique, rédigé exclusivement pour les écoles et adopté par le conseil de l'instruction publique pour l'usage des colléges, in-8° de xij et 1142 pages. Les 12 pages d'introduction sont le seul travail fourni par M. Nodier, dit la *Biographie universelle*, supplément. Nous croyons ce témoignage vrai, jusqu'à preuve du contraire, et cet ouvrage, comme le précédent, annonce de la part de l'auteur une aptitude rare pour le travail et une grande persévérance; c'est pourquoi nous avons jugé à propos de commencer par là cette nouvelle et dernière Etude.

A la fin de l'*Introduction* dite *nécessaire*, M. Nodier s'exprime ainsi :

« Je ne finirai pas ces longs préambules sans déclarer que le travail du *Vocabulaire* exigeait le concours d'un homme aussi éclairé que patient, qui s'associerait à ma pensée avec plus de conviction encore que de complaisance ; qui l'affermirait incertaine, qui l'éclairerait confuse et qui en accomplirait les projets avec une exactitude et une netteté dont j'ai peut-être cessé d'être capable moi-même. Tel est le collaborateur que j'ai trouvé dans mon ami P. Ackermann, qui m'a secondé dans cet ouvrage de toute la chaleur de son cœur, de toutes les lumières de sa brillante instruction, qui en est l'auteur plus

que moi, et à qui devrait s'en rapporter le principal honneur, s'il y avait quelque honneur attaché à la modeste composition d'un *Vocabulaire.* »

Ce témoignage justifie bien ce que dit la Biographie universelle mentionnée plus haut.

II.

L'Eloge de l'abbé d'Olivet couronné par l'Académie de Besançon. Quelques citations et notes.

Ce sujet ayant été mis au concours en 1837 par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, P. Ackermann se sentit appelé à fournir un mémoire, et l'envoya en 1838.

L'auteur signala ce fait que la Franche-Comté, patrie de d'Olivet, de Lamare, de notre jeune et trop regrettable Fallot, qui connaissait sa langue à un degré inconnu jusqu'à lui, paraît singulièrement propre à produire des grammairiens distingués. « Il semblerait, dit-il, que, comme chaque contrée a des productions naturelles qui lui sont propres, elle se distingue aussi par le génie de ses habitants. Depuis Marseille jusqu'à Strasbourg, en passant par Grenoble, Chambéry, Dijon et Besançon, ce qui forme l'est de la France, on pourrait dire que

se trouve le sol natal des érudits, des grammairiens, des naturalistes, des moralistes, des théologiens et des orateurs graves, contraste complet avec les provinces de l'intérieur, qui produisent surtout des causeurs badins, des poëtes comiques et des orateurs de salon.... La cause qui nous porte à être grammairiens est celle qui, à Besançon, comme à Genève, comme à Montbéliard, produit des théologiens, soit catholiques, soit protestants, des moralistes et des naturalistes; c'est l'esprit d'observation, de réflexion et d'analyse. »

Ce Mémoire, dit le rapporteur, M. Léon Bretillot, est remarquable par la netteté de quelques aperçus, la solidité de la critique, par l'étendue et la spécialité des connaissances, mais il n'embrasse qu'une des faces du sujet. Dans l'impossibilité où l'auteur du Mémoire vous a placés de lui décerner le prix proposé pour un sujet traité par lui d'une manière incomplète, vous avez jugé nécessaire de reconnaître hautement le savoir, le talent, les qualités solides qui recommandent son essai à l'estime des Francs-Comtois. Vous avez décidé qu'une mention honorable lui serait décernée.

Le même sujet fut alors remis au concours pour 1839.

D'Olivet a montré qué c'est le jugement, la mé-

thode et le goût des études solides qui caractérisent les Francs-Comtois. En parlant des dispositions innées qu'Ackermann leur suppose pour devenir grammairiens, il cite Fallot, qui a donné, dit-il, un fil et un flambeau pour parcourir le labyrinthe obscur de notre vieux langage.

L'auteur du Mémoire couronné cette fois, termine en entrant dans l'intérieur de l'âme pure de d'Olivet, et c'est encore pour lui une occasion de rendre hommage à son pays, comme l'observe le rapporteur M. Béchet. D'Olivet était né pour l'amitié, et c'est la plus aimable comme la plus noble qualité des hommes de notre province. Ackermann recommande aux littérateurs l'exemple de ce savant, qui, « tout en demeurant modeste et franc, s'était créé une position honorable et indépendante. Il perfectionna sa raison par des voyages, et conserva toute sa vie ce qui, de l'individualité franc-comtoise, ne doit jamais succomber et s'anéantir à Paris, un cœur affectueux et ferme et des lèvres sincères. »

Cet éloge, couronné le 24 août 1839, fut imprimé à Paris la même année en 17 pages in-8°, avec la signature : *P. Ackermann de l'Institut des langues* (1). Nous avons cherché longtemps

(1) Nous n'avons pu savoir ce que c'était ou ce que c'est que l'Institut des langues. Peut-être s'agissait-il d'une société naissante ou en projet de formation.

ce petit travail important, qu'enfin nous avons dû à l'obligeance de M[lle] Binninger, et dont voici encore quelques notes.

D'Olivet naquit à Salins (Jura), le 1[er] avril 1682. Toute sa vie fut dirigée par la raison, toute sa conduite inspirée par la conscience la plus droite et les sentiments les plus affectueux. Ce fut un modèle d'individualité franc-comtoise. Envoyé à Paris à l'âge de vingt-cinq ans pour y faire son cours de théologie, il forma des liaisons avec plusieurs gens de lettres, avec Boileau (1), J.-B. Rousseau (2) et d'autres. Il s'attacha tout particulièrement à l'étude de Cicéron pour se former à l'éloquence de la chaire.

En 1710, il publia les *Œuvres posthumes de Maucroix* (3), dans lesquelles il inséra sous ce pseudonyme une traduction des *Philippiques* de Démosthènes et des *Catilinaires* de Cicéron.

Il fit paraître en 1721 la traduction du traité de Cicéron *de Naturâ deorum*. Pour les traduc-

(1) Boileau, né à Paris en 1636, fut reçu à l'Académie française en 1684, mourut en 1711.

(2) Rousseau (J.-B.), né à Paris en 1671, était fils d'un cordonnier; il mourut en 1741, près de Bruxelles, laissant après lui des œuvres estimées.

(3) L'abbé François de Maucroix, né à Noyon en 1619 et mort à Reims en 1708, a laissé des poésies, a traduit les homélies de saint Jean-Chrysostôme, la *Mort des persécuteurs* par Lactance, plusieurs dialogues de Platon, les satires et les épîtres d'Horace. Il a publié le *Dialogue des orateurs* de Quintilien.

tions, c'est un modèle de conscience littéraire et de pureté de style.

« D'Olivet, exemt de toute ambition, disait de lui-même qu'*il n'était rien, et Dieu merci, ne voulait rien être dans le monde.* » Néanmoins, il fut nommé, en 1723, membre de l'Académie française, sans l'avoir sollicité. Il continua l'*Histoire* de cette Académie et s'arrêta à 1715 (1). Il publia une édition des œuvres de Cicéron avec des commentaires très-remarquables, en neuf volumes in-4°, 1740-42. Il travailla à une nouvelle édition du dictionnaire de l'Académie, et publia une grammaire française ou des *Essais de grammaire*, un *Traité de prosodie*, livre classique qui durera autant que la langue française, écrivit Voltaire (2) à l'auteur. En 1738, il publia ses *Remarques grammaticales* sur Racine (3). Il fut le premier Franc-Comtois admis à l'Académie française et c'est lui qui institua celle de Besançon. Il regardait la renommée « comme un avantage léger et périssable, dont il faut savoir jouir quand on le possède, et s'en passer quand on l'a perdu. » D'Olivet mourut à Paris en 1768,

(1) Bouillet dit jusqu'en 1700, 2 vol. in-4°, 1729.

(2) François-Marie Arouet de Voltaire, né à Paris en 1694, mourut en 1778.

(3) Jean Racine, l'un des plus grands tragiques de France, né en 1639, mort en 1699.

à l'âge de quatre-vingt-six ans, laissant le souvenir de mœurs irréprochables, la réputation d'un écrivain précis et clair, surtout d'un bon latiniste et d'un excellent grammairien.

On reconnaît qu'Ackermann a écrit cet éloge avec beaucoup d'entrain et de vie, qu'il en a occupé sérieusement ses méditations et ses recherches, comme l'ont constaté deux fois les juges du concours. Le travail opiniâtre surmonte les difficultés, et permet de lutter avec succès. Notre jeune compatriote eut, dans cette circonstance, un concurrent redoutable, M. Bousson de Mairet, ancien professeur de rhétorique, membre de la Société d'émulation du Jura, qui obtint une mention honorable. Dans son travail imprimé, dédié à M. Weiss, de Besançon, l'auteur envisage l'abbé d'Olivet comme grammairien, comme traducteur érudit, enfin comme homme, dans ses relations avec ses contemporains. Ce Mémoire historique et littéraire paraît au premier abord plus complet que celui d'Ackermann, mais le plan en fut critiqué par la commission, comme l'observe M. de Mairet lui-même.

III.

Autres publications de P. Ackermann. Il postule une place de conservateur de bibliothèque. Son départ pour Berlin. Lettre de recommandation d'Alexandre de Humboldt.

On se rappelle que c'est en 1839 que notre jeune compatriote fit paraître les *Recherches sur les formes grammaticales de la langue française et ses dialectes au treizième siècle*, ouvrage composé laborieusement en trois années par son ami Fallot, et que nos pages précédentes ont fait connaître d'une manière suffisante.

Trois ans auparavant, Ackermann avait fait paraître à Paris un *Essai sur l'analyse physique des langues ou de la formation et de l'usage d'un alphabet méthodique*. Il publia aussi en 1839 *La deffence et illustration de la langue Francoyse par Joachim du Bellay, précédé d'un discours sur le bon usage de la langue française*, 73 pages in-8°, et une préface de XVI pages où se trouvent indiqués les *Ouvrages à consulter sur l'histoire, la pureté et l'universalité de la langue française*, en 6 pages qui prouvent combien Ackermann avait approfondi la matière. Le poëte J. Du Bellay naquit vers 1525 à Liré (Maine-et-Loire), et mourut à Paris en 1560. Ses vers lui

donnèrent accès à la cour, où on l'appela l'Ovide français. Accusé d'irréligion, il en mourut de chagrin. On a de lui des poésies françaises et latines publiées en 1597 et 1599. Il écrivit en prose l'ouvrage qu'Ackermann a réédité très-heureusement, avec des notes, et qui fait honneur à notre compatriote. Du Bellay, par cet ouvrage de 1549 et par ses autres travaux, tenta de régénérer la poésie française et de former une nouvelle école. C'est un des plus précieux opuscules littéraires du seizième siècle.

A cette réimpression et au discours remarquable qui l'accompagne (1), notre compatriote donna pour pendant son *Examen de quelques faits relatifs à la formation et à la culture de la langue française,* extrait du *Journal de la langue française,* grand in-12, Paris, 1840. Il avait dit dans l'ouvrage précédent, page 8 : « La naissance de notre prose précise, régulière et oratoire date des premiers écrits de Calvin. Les

(1) Ce discours porte les deux épigraphes suivantes :
« Un beau style n'est tel que par le nombre infini de vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain, que celles qui peuvent faire le fond du sujet. » *Buffon*, *Disc. de réception à l'Académie française*. — « Scribendi, recte sapere est principium et fons. » *Horat.*, de art. poet., v. 309.

écrivains protestants suivirent cette école, qui a fini par l'emporter. »

Après ces divers travaux, Ackermann osa aspirer à une place qui allait à ses goûts littéraires et dans laquelle il pouvait rendre de bons services. Le poste de conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal lui avait été promis. Indigné de ce qu'il lui échappait, il quitta brusquement la France, et eut bientôt accès dans le monde savant de la capitale de la Prusse. Il paraît qu'il fut adressé par M. Charles Nodier qui se souvenait de Montbéliard, à l'illustre naturaliste allemand Alexandre de Humboldt, mort le 6 mai 1859 (1), qui lui-même se souvenait avec reconnaissance de G. Cuvier, pour sa collaboration aux *Tableaux de la nature*.

Ce savant s'empressa de le recommander à l'un de ses amis haut placé, qu'il appelle *Excellence*. La lettre allemande qu'il lui adressa, sans doute par l'intermédiaire d'Ackermann, est restée entre les mains de celui-ci et nous a été communiquée par son excellente tante. Malgré l'écriture extrêmement difficile à lire de cette pièce importante autographe, feu M. l'inspecteur Masson est parvenu à la traduire ; la voici :

(1) Note A sur Alexandre de Humboldt à la fin de cette Etude.

« Puis-je, vénérable ami, en songeant à la bienveillance que vous me témoignez ainsi qu'aux miens, prendre la liberté de vous adresser une prière? Si la place de deuxième maître de grammaire française à l'Ecole militaire est encore vacante, je vous supplie de vouloir bien l'accorder gracieusement à M. Ackermann qui, malgré son nom allemand, n'a appris l'allemand qu'ici, et m'a été chaudement recommandé par les principaux littérateurs français. Ses travaux sur le vieux langage français sont très-beaux. Il a en outre des manières (formes) élégantes, et qui le rendent très-propre à fréquenter des lieutenants *de qualité*. Une marque publique de confiance lui a déjà été donnée par le ministère des cultes en l'attachant à la publication quelque peu *difficultueuse* des œuvres du grand Roi (1).

. . . .

» Je suis avec une vieille gratitude
de votre Excellence
le très-obéissant serviteur,
» Al. HUMBOLDT. »

Berlin, le 24 juillet 1842.

Nous avons retranché la fin de cette lettre

(1) Humboldt était membre de la commission académique, chargée de la publication de ces œuvres.

comme étrangère au protégé du savant Berlinois qui, dans un paragraphe, demande à son ami où en sont ses travaux hydrographiques, géologiques et historiques; et, dans un autre, fait allusion à certains événements qui se passaient en France, la mort du duc d'Orléans et la tutelle du comte de Paris, qu'il appelle une république déguisée (mots écrits en français dans la lettre), prévoyant ainsi ce qui arriverait un peu plus tard.

Sans nul doute que Humboldt s'était intéressé à Ackermann auprès du ministre au sujet des œuvres de Frédéric II, et, de plus, il sollicitait une place pour notre compatriote à l'Ecole des cadets, destinée à former de jeunes officiers. Pour cela, il rend témoignage aux travaux, au caractère et aux allures de notre compatriote, qui fut ensuite nommé l'un des précepteurs du prince royal, comme plusieurs lettres nous l'apprendront bientôt.

IV.

Les œuvres de Frédéric le Grand. Collaboration d'Ackermann.

C'est sous le patronage exceptionnel de Humboldt que l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin, fondée en 1700, avait choisi P. Ac-

kermann poúr collaborateur du savant célèbre qui fut chargé de donner un édition des œuvres françaises de Frédéric II, roi de Prusse, surnommé le Grand, né à Berlin en janvier 1712, successeur de son père Frédéric-Guillaume en 1740, qui peignit de main de maître les personnages et les événements de son époque, C'est le plus grand roi qui ait, dans les temps modernes, occupé un trône par droit de naissance. « On peut affirmer sans crainte qu'il avait reçu de la nature une intelligence vigoureuse et pénétrante, avec un rare degré de fermeté dans le caractère, et d'intensité dans la volonté » (1).

Frédéric le Grand encouragea les sciences et les lettres, les cultiva lui-même avec succès, aimant la société des gens de lettres. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, tant en vers qu'en prose; le français était sa langue de prédilection, et tous les jeunes gens de la classe supérieure apprenaient à parler et à écrire cette langue. Sa bibliothèque se composait de livres français, et on n'entendait à sa table que des conversations françaises (2).

Il faut surtout remarquer ses *Mémoires historiques*, ses écrits sur *l'art militaire*, tels que,

(1) *Essais historiques et biographiques* par lord Macaulay, trad. par Guillaume Guizot, 2e série, p. 279.
(2) *Essais* par Macaulay, p. 318.

Des marches d'armées et de ce qu'il faut observer à cet égard; Instruction militaire du roi de Prusse pour ses généraux; Sur les talents militaires et sur le caractère de Charles XII, roi de Suède; Sur la direction de l'Académie des nobles. Ce prince, dont l'éducation avait été entièrement française et dont les hautes capacités sont incontestables, est mort avec la réputation d'un des plus grands rois des temps modernes, qui voulut être avec franchise et loyauté l'historien de son propre règne. Il avait adopté, non sans dessein, l'orthographe *Federic* (sans doute parce qu'il rappelait le mot latin qui signifie *traité, alliance* : il était prudent de vivre en paix avec lui.)

M. J.-D.-E. Preuss, historiographe de la maison royale de Brandebourg et professeur d'histoire de Prusse, avait la direction générale de l'entreprise; Ackermann était l'éditeur, moins le nom, des œuvres du philosophe de *Sans-Souci,* château royal près de Postdam, construit en 1745 par Frédéric II, qui y mourut en 1786. Les écrits de ce prince indiquent qu'il prenait souvent le nom que nous venons de rappeler.

Dans ce grand travail, les annotations et remarques d'Ackermann ne sont pas signées, mais le sont des prospectus, des vues générales sur

le contenu des volumes et des matériaux. De plus, on lit dans la deuxième partie de l'ouvrage intitulé *Remarques sur la langue française*, une note en réponse à des attaques malveillantes, auxquelles il avait été en butte au sujet de l'orthographe qu'il avait adoptée. Cette note, sous le titre d'*Avertissement*, est reproduite au verso de la *Recherche des vrais principes de l'orthographe*, extrait des *Remarques sur la langue française*, Berlin, 1845, in-8º de 84 pages. En voici le texte : « Toute innovation, dans l'orthographe comme dans la langue, proposée ou exécutée dans le présent ouvrage, s'adresse aux littérateurs français : l'étranger doit écrire le français conformément à l'usage établi.

» En conséquence de cet avertissement, je déclare mensonger et calomnieux tout écrit, toute parole tendant à faire croire que je fais usage, dans mon enseignement et dans la nouvelle édition des œuvres de Frédéric le Grand, des innovations proposées ou admises. P. A. » (1) Tout cela prouve la collaboration

(1) Dans cette *Recherche*, Ackermann s'appuie principalement sur les travaux de G. Fallot et de M. Ch. Nodier : « Fallot a fait voir, dit-il p. VI, qu'une langue fixée est un ensemble harmonique, soumis à des lois d'accord comme la musique même, quoique d'une manière plus complexe : d'après cela, nous croyons être fondé à dire qu'une langue *bien parlée* est un organisme musical. »

avouée d'Ackermann à l'édition des œuvres françaises de Frédéric le Grand. La maladie et la mort l'ont empêché de poursuivre cet important travail où il n'a pas suivi son système particulier d'orthographe, comme nous venons de le voir.

Le comité académique décida à cet égard qu'on adopterait de préférence l'orthographe de la sixième et dernière édition du dictionnaire de l'Académie française, celle de 1835, qu'ainsi on ne s'écarterait pas des usages reçus.

Nous nous empressons d'ajouter que le général Hatry (1), si capable d'apprécier le grand homme de guerre, a voulu posséder ses œuvres qui traitent de l'emploi des canons dans les batailles, de l'attaque et de la défense des places, et qu'il a eu l'obligeance de mettre à notre disposition avec empressement, les trente et un volumes in-8°, imprimés à Berlin en 1846. Cet ouvrage est ainsi divisé : Œuvres historiques (Mémoires de Brandebourg); Œuvres philosophiques, Œuvres poétiques, Mélanges littéraires, Correspon-

(1) Auguste-Charles-Joseph Hatry, général de division, autrefois à Besançon, commandeur de la Légion d'honneur depuis le 12 juin 1848, en retraite à Strasbourg, son lieu de naissance, où il est décédé le 7 janvier 1863, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il a demandé qu'on ne lui rendît aucun honneur militaire : personne n'en fut jamais plus digne.

dance avec parents et amis, et tout ce qui concernait l'enseignement militaire. Deux éditions furent exécutées en même temps : l'une de luxe, in-4° ou édition monumentale, tirée à deux cents exemplaires et ornée de quarante-cinq portraits historiques, d'un grand nombre de vignettes, de plusieurs vues de bâtiments exécutés selon les ordres et sur les dessins de Frédéric le Grand, et de quelques *fac-simile;* l'autre édition in-8°, littéralement la même quant au texte, a été de la part de Sa Majesté l'objet d'une égale sollicitude. On lit dans la préface, page XVIII : « La traduction des notes, des avertissements et de cette préface a été confiée, ainsi que la révision grammaticale, à un littérateur français, M. *Paul Ackermann*, connu par plusieurs publications antérieures. L'éditeur en a fait des rapports particuliers au comité académique, qui n'a pas cessé un instant d'être tenu au courant des moindres détails. »

Ces notes expliquent, appuient, quelquefois rectifient des faits historiques : les avertissements présentent des éclaircissements indispensables sur les manuscrits, sur les éditions antérieures, et rendent compte de l'origine et de la valeur des textes. D'après une lettre de Nice en date du 27 février 1862, « Ackermann était chargé, dans la publication de ces œuvres, de

la partie littéraire et française, de la révision des textes, de la traduction des préfaces, notes et avertissements que composait en allemand M. Preuss; il collationnait les manuscrits; enfin il était chargé de la plus grande partie du travail puisqu'il s'agissait de l'édition d'une œuvre française. Il n'y a que trois volumes de publiés sous sa direction. » Ces renseignements nous sont fournis par l'honorable veuve d'Ackermann, qui fut aidé par elle dans cette importante publication (1).

Il a paru à Berlin en MDCCCXLIV une brochure intitulée : *Des motifs et du mode d'exécution de la nouvelle édition des œuvres de Frédéric le Grand*, imprimée à vingt exemplaires pour usage officiel, brochure de 26 pages in-8° où se trouve, avec quelques modifications, le passage qu'on vient de lire. Il est dit que l'éditeur a eu soin de tenir l'Académie des sciences de Berlin au courant des progrès de cette entreprise patriotique, en lui présentant des rapports particuliers. M. Preuss avait provoqué cette publication en faisant imprimer, à l'approche de l'anniversaire séculaire de l'avénement de Frédéric

(1) Voir le journal *Le Temps*, 7 et 8 juin 1863, dans l'annonce d'un ouvrage intitulé *Contes et Poésies*, dont Mme L. Ackermann est auteur.

au trône, un ouvrage intitulé : *Frédéric le Grand considéré comme écrivain, travail préparatoire pour l'édition complète et authentique de ses œuvres*, dont Sa Majesté Frédéric-Guillaume IV (1), alors prince impérial, daigna accepter la dédicace, et fixa l'attention de l'Académie royale des sciences sur cet objet important. Ce fut alors que Frédéric-Guillaume III, dont le noble cœur comprenait si bien les questions d'honneur national, donna ordre à son ministre de l'instruction publique de publier les œuvres historiques de son immortel grand-oncle. Il posa les premières pierres du monument; son fils, l'héritier de son trône, de ses vertus et de ses projets, eut la gloire de l'achever.

Tout ce que nous venons de dire de cette vaste entreprise, doit faire comprendre la haute importance de la collaboration de notre jeune compatriote à ces œuvres de Frédéric le Grand, à ce magnifique monument littéraire élevé à la mémoire de son glorieux grand-oncle par Sa Majesté Frédéric-Guillaume IV. Combien a été regrettable à cet égard, comme à tant d'autres, l'interruption brusque de la carrière de Paul

(1) Il est décédé le 2 janvier 1861. Après sa mort, on trouva dans ses papiers un journal religieux écrit de sa main avec des prières composées par lui. Voir *L'Espérance* du 10 juillet 1863.



Ackermann, amenée par un crachement de sang qui l'a conduit au tombeau au milieu des plus belles espérances. Son nom figure dans le *Catalogue de la bibliothèque franc-comtoise de M. le président Bourgon,* avec l'observation qu'il a été employé à l'édition des *œuvres* du grand Frédéric, publiées par le gouvernement prussien, et qu'il a été éditeur des *Recherches sur les formes grammaticales au XIII*e *siècle* (1).

V.

Encore quelques travaux d'Ackermann. Membre de sociétés savantes. Ses manuscrits.

Tandis qu'il habitait la capitale de la Prusse, Ackermann fit paraître à Berlin, en 1842, un *Dictionnaire des antonymes et contremots*, ouvrage fondé sur les écrivains classiques, destiné à la jeunesse et aux écrivains français. Il publia en 1845 des *Remarques sur la langue française ou répertoire grammatical.*

Par un ouvrage précédent publié à Paris en 1843, nous voyons qu'Ackermann avait étendu ses relations et était devenu membre de plusieurs corps savants.

(1) *Revue littéraire de la Franche-Comté,* 1re année, p. 204.

La seconde édition de son *Traité de l'accent appliqué à la théorie de la versification* porte qu'il était de la Société de linguistique de Paris, et de la Société des antiquaires de Normandie.

Ackermann s'était aussi occupé de poésie. Il a publié un volume de 170 pages, de morceaux divers, parfois légers et même mauvais, précédé d'une excellente préface sur la langue ou le principe de la poésie. On trouve à la page 79 une pièce à G.-F. (Gustave-Fallot) qui révèle toute l'amitié et l'estime qu'Ackermann avait pour lui. Il est arrivé une singulière chose avec ce livre. La préface en ayant été détachée et étant tombée entre les mains de personnes capables de l'apprécier, elles en ont conclu que tout le livre devait répondre à cette préface, présenter la même importance qu'elle a, erreur qu'une lettre de Berlin nous a fait connaître, et qui est venue de la lacération de poésies souvent peu sérieuses, insignifiantes ou trop légères. A bien d'autres on a reproché leurs *juvenilia*, et d'autres n'ont pas attendu qu'on le leur reproche pour chercher à les faire disparaître. Quoi qu'il en soit, cette préface restera comme un travail remarquable, et sera recherchée des savants qui s'occupent des origines de notre langue et de notre poésie,

Quant aux manuscrits laissés par Ackermann, il existe une *continuation du Dictionnaire des antonymes,* que M. Bürguy, qui habite Berlin, espère pouvoir publier. Une lettre de Mme veuve Ackermann parle aussi d'un *Essai sur les catégories*, d'un *Traité de versification*, méthode toute nouvelle. Cet ouvrage a pour titre : *Du principe de la poésie et de l'éducation du poëte*, 1841, in-8°, et se trouve annoncé au dos de la brochure que nous a confiée Mlle Binninger, *Recherche des vrais principes de l'orthographe*, que nous avons citée plus haut.

Les amateurs de patois apprendront avec joie que notre jeune compatriote a laissé un beau manuscrit, fort avancé, d'un *Dictionnaire du patois de Montbéliard*, avec les jalons d'une préface très-savante.

Il avait, en outre, entrepris une *Grammaire française* dans les proportions de celle de Girault-Duvivier (1), manuscrit qui paraît s'être égaré, ainsi que celui de l'Eloge d'Olivet.

(1) Girault-Duvivier (Charles-Frédéric), né à Paris en 1765, mort en 1832, a publié en 1811, sous le titre de *Grammaire des grammaires*, un excellent ouvrage contenant l'*analyse raisonnée des meilleurs traités sur la grammaire française*, 2 vol. in-8°. Nous lui devons aussi une *Encyclopédie élémentaire de l'antiquité*, 1832, 4 vol. in-8°, ouvrage qui présente l'origine et les progrès des arts et des sciences chez les anciens.

On voit que le plus bel avenir littéraire s'ouvrait devant notre jeune compatriote, lorsqu'il tomba malade et revint parmi nous pour un instant. Dieu l'avertit, et le rappelà au milieu de la plus profonde tristesse des siens. Il venait d'emporter les regrets les plus vifs et les plus sincères de plusieurs notabilités de Berlin, et en particulier de la reine de Prusse, comme nous allons le voir par les pièces suivantes.

VI.

Départ de Berlin. Lettres de regrets d'Alex. de Humboldt, du baron Danmelman, du gouverneur du prince Frédéric de Prusse, d'un journaliste. Regrets de la reine de Prusse.

Les hauts témoignages d'estime et de confiance que nous allons transcrire nous ont été confiés par une proche parente d'Ackermann, qui lui servit de mère pendant qu'il fréquentait le collége de Montbéliard et encore après. Sur le point de quitter Berlin où sa santé s'était profondément altérée, il reçut beaucoup de lettres parmi lesquelles nous offrons les suivantes.

Lettre française de M. Al. de Humboldt.

« Votre belle lettre en date de ce matin, Monsieur, a renouvelé bien vivement la dou-

leur profonde que j'ai éprouvée en recevant à Postdam (1), de la main de madame Ackermann, si pleine de courage et de résignation, la nouvelle de la triste nécessité d'un départ au mois de mai. Comme le rétablissement d'une santé si précieuse à vos amis, est un intérêt devant lequel tout autre s'évanouit, je n'ose me plaindre de la perte que nous faisons en ce moment, j'aime mieux reporter mes souvenirs sur les rapports pleins d'aménité que, grâce à la délicatesse de vos sentiments, j'ai eus avec vous, Monsieur. Je vois avec plaisir que vous croyez pouvoir continuer votre travail jusqu'au mois de mai, et que vous voulez bien donner à la personne qui « vous succédera sans vous remplacer » tous les renseignements nécessaires pour la continuation d'un travail que vous avez conduit d'une manière si satisfaisante. J'ai fait part ce soir même au Comité des œuvres du grand Roi de la possibité que vous m'avez fait entrevoir de diviser le travail entre un grammairien et un littérateur. Il est arrivé ce que je prévoyais : la majorité du Comité regrette de ne pas pouvoir entrer dans ces vues : on craint la duplicité des rapports ; on veut une seule

(1) De Humboldt accompagnait toujours le roi à Berlin, à Postdam, à Sans-Souci, et dans ses voyages de courte ou de longue durée.

personne ; on est tout décidé pour M. de la Harpe qui, dit-on, donne des leçons de littérature française au collége français de cette ville. M. d'Olfers, qui après moi et M. Graf a constamment montré le plus vif intérêt pour tout ce qui vous serait agréable, espère que M. de la Harpe qu'il connaît beaucoup et qu'il regarde comme un homme de formes très-douces, trouvera dans vos conseils l'appui et les préparations de son futur travail. Le Comité, pour prouver combien il rend justice au dévouement que vous avez montré pendant votre pénible carrière, a décidé unanimement d'inviter le ministre de vous accorder en partant une gratification extraordinaire. Je vous conjure, mon cher Monsieur, de cesser le travail dès que vous sentirez la moindre fatigue. Vous connaissez les sentiments de haute et affectueuse considération que je vous ai voués pour la vie.

» Al. HUMBOLDT,

» A Berlin, ce 17 mars 1846. »

Lettre française du baron Danmelman placé auprès du prince Albert.

« Berlin, le 27 de mars 1846.

» Monsieur,

» C'est avec un regret bien vif que je viens

de lire votre lettre du 26 courant, tant pour les fâcheuses nouvelles qu'elle me doune sur l'état de votre santé, que pour les communications que vous me faites, que vous ne pourrez reprendre les leçons du jeune prince Albert. J'espère de tout mon cœur que le séjour dans un climat plus doux ne tardera pas à vous remettre entièrement, et à effacer jusqu'aux dernières traces l'accident auquel vous avez été assujetti, et que je ne saurais assez déplorer. J'aurais déjà demandé plus tôt la permission de vous assurer moi-même de l'intérêt que je porte à l'état de votre santé, mais puisqu'on m'a dit que vous étiez encore sous le régime de ne pas parler beaucoup, j'ai cru vous incommoder en me presentant chez vous. En tout cas, je compte avoir encore le plaisir de vous voir avant votre départ, pour vous assurer de ma reconnaissance pour les peines que vous avez prises au sujet du Prince mon élève.

» J'ai été jusqu'ici bien content de la manière dont M. Fourlet s'est acquitté des leçons qu'il a données comme votre remplaçant. Mais je le connais trop peu pour en venir déjà à la résolution de le charger définitivement de l'instruction du jeune Prince dans la langue française, et vous m'obligeriez infiniment si vous vouliez avoir la bonté de me faire part de votre avis,

si c'est M. Fourlet que vous croyez pouvoir me recommander le plus parmi les maîtres de langue française à Berlin, ou s'il y a encore quelqu'autre qui mérite votre recommandation à un plus haut degré. Si c'est M. Fourlet que vous me désigniez, je voudrais bien vous prier encore de me donner au surplus quelques renseignements sur sa personne, l'emploi qu'il occupe ici, les études qu'il a faites, etc., puisque vous comprenez que j'ai à prendre plusieurs égards, qui sous des autres circonstances ne sont pas nécessaires. Vous pouvez être assuré de mon entière discrétion sur tout ce que vous aurez la bonté de me communiquer.

» Je crains bien de vous donner beaucoup de peine par l'appel que je fais à votre bonté; aussi je vous prie bien instamment de me faire savoir s'il vous sera plus facile de m'écrire ou de me parler sur la matière en question. Si vous préférez de me voir, je vous prie de me faire dire par le porteur de celle-ci votre heure; si, au contraire, ma visite vous incommoderait, je vous prie seulement de me faire avertir que vous voulez avoir la bonté de m'écrire, en ce cas je vous prie de vouloir bien me donner un avis si je dois remettre l'honoraire pour les leçons du mois de mars à vous ou à M. Fourlet.

» Excusez la longueur de ma lettre, j'espère

que votre santé ira mieux de jour en jour, et je vous prie d'agréer les assurations du profond estime avec lequel je suis, Monsieur,

» votre bien dévoué,

» Baron DANMELMAN. »

Lettre allemande du gouverneur du prince Frédéric-Guillaume de Prusse, traduite ainsi que la suivante par M. Surleau, auquel nous devons la statistique Parrot.

« Très honoré Monsieur Ackermann !

» J'ai appris avec un sincère regret par votre honorée lettre, que l'état de votre santé vous avait mis dans l'obligation d'abandonner tout-a-fait vos fonctions de précepteur du prince Frédéric-Guillaume et de quitter même la ville de Berlin. Si moi-même, depuis un mois, je n'eusse pas été souffrant d'une ophthalmie assez grave pour m'obliger non-seulement à garder la chambre, mais même à me rendre impossible toute occupation sérieuse, je vous aurais depuis longtemps témoigné, soit verbalement, soit par écrit, toute la part que je prenais à votre situation.

» En attendant, veuillez recevoir mes vifs et sincères remercîments pour les soins dévoués et infatigables que vous avez consacrés à l'instruction de son Altesse Royale le prince Frédéric-

Guillaume, dont les nobles parents m'ont autorisé de vous exprimer aussi de leur part les mêmes sentiments de gratitude.

» Puisse le retour dans votre pays où vous vous trouvez actuellement, et le climat plus doux de votre patrie, rétablir votre santé altérée et vous rendre bientôt les forces que vous avez maintenant perdues ; c'est le vœu sincère que je vous exprime aussi bien en mon propre nom qu'en celui du jeune prince Frédéric-Guillaume, me rappelant à votre bon souvenir, tout en vous priant en même temps d'agréer l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur de demeurer

» votre tout dévoué

» UNRUH

général major et gouverneur de son Altesse Royale
le prince Frédéric-Guillaume de Prusse.

» Berlin, 31 mars 1846. »

Lettre allemande d'un journaliste, M. Lehmann.

« Très-honoré Monsieur,

» Je prends, dans ce moment, la liberté de vous envoyer la grammaire de Becker, que je vous prie d'accepter comme un léger souvenir de ma part, en y joignant les plus récents numéros de mon journal, dans lesquels il est parlé de la nouvelle édition des œuvres de Frédéric

II, ce qui me procure en même temps le plaisir de me rappeler à votre bon souvenir.

» Puisse le ciel vous accorder bientôt une parfaite guérison, de telle sorte que, pour l'avenir, nous entendions encore parler de mainte et mainte de vos œuvres.

» Je présente mes devoirs à madame Ackermann et ai l'honneur d'être

» votre tout dévoué

» J. LEHMANN. »

P. Ackermann ne fut pas appelé simplement à donner quelques leçons de français au prince royal : la reine l'avait chargé de la remplacer auprès de son fils, quand elle s'absentait, de développer ses idées et de cultiver son intelligence; il n'y avait rien là d'officiel, c'était un emploi de haute confiance, comme le prouve la pièce suivante toute pleine de reconnaissance et d'affection; le cœur parle dans cette lettre.

Lettre française de la reine de Prusse.

« Berlin, ce 13 mai 1846.

» Veuillez accepter, Monsieur, avec l'assurance du vif intérêt que je prends à vos souffrances, celle du regret que j'éprouve de vous voir quitter Berlin, et veuillez croire aux vœux

que je forme pour votre rétablissement. Je conserverai toujours un souvenir reconnaissant de la peine que vous vous êtes donnée pour mon fils et des entretiens intéressants et instructifs que j'ai eus avec vous. J'ose croire que de votre côté il y aura réciprocité de souvenir, mais je désire néanmoins y donner lieu en vous offrant l'objet ci-joint dont vous ne vous servirez point sans penser à nous.

» Signé : A.-P. (Amélie de Prusse.) »

L'objet précieux dont Ackermann ne put se servir longtemps au milieu de ses occupations, était une magnifique montre, digne de la main royale qui la lui avait offerte avec la charmante lettre qu'on vient de lire, qui revèle un cœur plein de sollicitude pour un fils bien-aimé et très-reconnaissant envers notre jeune compatriote pour les directions qu'il lui avait données.

VII.

Décès de P. Ackermann. Ses obsèques. Sa tombe. Projet de monument. Indépendance d'Ackermann. Son épouse.

Les registres de l'état civil de la ville de Montbéliard nous ont offert l'extrait qui suit :

« L'an mil huit cent quarante-six, le vingt-

sept juillet, à dix heures du matin, en l'hôtel de la Mairie, par-devant nous Charles-Samuel Sahler, maire et officier de l'état civil de la ville de Montbéliard, ont comparu les sieurs Charles-Christophe Sahler, âgé de quarante-neuf ans, percepteur, demeurant à Etupes, oncle du défunt ci-après nommé, et Charles-Frédéric Reess, âgé de quarante-deux ans, menuisier, non parent dudit défunt, demeurant à Montbéliard, lesquels nous ont déclaré que le jour d'hier, à sept heures du matin, le sieur Paul Ackermann, âgé de trente-quatre ans, natif d'Altkirch, homme de lettres, demeurant à Montbéliard, marié à dame Victorine Choquet, survivante, fils de Jean-Paul Ackermann, décédé, et de dame Louise-Catherine-Eberhardine Binninger, celle-ci sans profession, demeurant à Etupes, est décédé à Montbéliard, ainsi que nous nous en sommes assuré, et ont les déclarants signé avec nous après lecture. » Suivent les signatures. Le surlendemain du décès, M. H. Jeanmaire, l'un des pasteurs de Saint-Martin, fut appelé à rendre les derniers devoirs à Ackermann. Nous sommes heureux de pouvoir offrir un fragment du discours prononcé au temple dans ce deuil pénible et navrant.

« L'ami que nous pleurons, a dit le pasteur officiant, après avoir terminé des études théo-

logiques (1), quitta sa patrie, il y a huit ans, pour suivre, en pays étranger, la carrière des lettres qu'il avait toujours eue en grande prédilection. Ses connaissances littéraires avaient été appréciées à Berlin, et un bel avenir lui était assuré ; mais la fatigue et les veilles avaient flétri sa santé si brillante dans sa jeunesse. Il avait espéré que l'air natal pourrait le rétablir : il revint dans sa patrie, mais ce n'était que pour lui dire un dernier adieu, y laisser sa dépouille mortelle, et aller dans cette plus belle patrie où tant de ses amis et des nôtres l'avaient déjà devancé.... Il vit, l'ami que nous pleurons, il est dans la patrie bienheureuse.... » Ses restes sont déposés dans une concession au cimetière de Montbéliard sous une belle tombe qui attend une inscription; en haut, on lit le nom du défunt; au bas, la date de son décès.

Il avait été question, pour perpétuer la mémoire d'Ackermann, attachée désormais à la publication des œuvres de Frédéric le Grand, que l'Académie de Berlin ou quelques amis lui feraient élever un monument dans le cimetière français de cette ville, marque d'estime d'autant

(1) Ackermann n'a pas terminé complétement ses études théologiques, puisqu'il n'a pas soutenu de thèse.

plus précieuse qu'il avait toujours montré un caractère noble et indépendant dans tous ses travaux (1), mais ce projet louable n'a pu être réalisé, malgré le désir de son épouse que nous a fait connaître le journal *Le Temps,* comme nous l'avons dit plus haut. « Elle est née à Paris le 3 novembre 1813, d'une famille de petite bourgeoisie. Dès l'âge de neuf ans, elle rimait avec bonheur, et ses talents précoces avaient été exaltés par des succès de concours dans un pensionnat ; la couronne de laurier, maintes fois posée sur son front, l'avait bercée des plus doux rêves de gloire. Un jour, à Berlin, chez des amis, l'attrait qu'eut pour elle le vaste champ de la culture germanique, le mariage (elle avait alors vingt-trois ans) avec un homme d'une haute intelligence, achevèrent de la détourner de ses voies naturelles, de la carrière de poëte. Tout entière à la vie conjugale, elle partagea désormais ses heures entre les soins du ménage et le concours désintéressé qu'elle apportait aux travaux de son mari. Mme Ackermann collaborait à la publication des œuvres du grand Fré-

(1) Il en a donné une grande preuve à l'égard de l'Académie française, au sujet de la sixième édition de son *Dictionnaire*. Voir *Recherches des vrais principes de l'orthographe*, page LXXXIII, 1845.



déric. Elle faisait pour son mari des recherches et dépouillait des manuscrits.

» La mort, une mort cruelle anéantit soudain tant de bonheur, cette plénitude tranquille de l'amitié conjugale au sein de laquelle Mme Ackermann s'était oubliée. Elle quitta l'Allemagne pour n'y plus jamais revenir ; sans s'arrêter en France, elle vint en Italie, et fixa sa demeure dans les belles campagnes du comté de Nice. Elle y acheta un domaine dont l'habitation principale gardait d'un phare que les Jésuites y avaient construit jadis, le nom de *Lanterne*. Le chemin qui y conduit est la grande route de Nice à Cannes. La cour de cette paisible demeure est plantée d'orangers : le premier étage reste divisé en cellules petites et nues ; l'une d'elles, la plus spacieuse, sert aujourd'hui de bibliothèque dont le premier livre est la Bible. »

Personne, nous l'espérons, ne sera tenté de nous accuser d'indiscrétion en offrant ces détails intimes, puisque M. Daniel Stern, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, les a donnés dans deux longs articles d'un journal très-répandu et très-estimé en France et à l'étranger ; nous voulons dire *le Temps*, des 7 et 8 juin 1863, auquel nous renvoyons si l'on désire connaître le talent poétique de Mme Ackermann que son époux sut apprécier sous tous les rapports,

et quand elle dut le soigner sur son lit de maladie à Berlin et dans les environs de Montbéliard, où des parents et des amis les attendaient avec impatience.

NOTRE TACHE ACHEVÉE.

Nous arrivons ainsi à la fin de la tâche que nous nous étions prescrite, observant qu'aucun homme ne doit enfouir ou laisser perdre les dons médiocres ou les dons extraordinaires que la Providence lui a accordés. Chacun doit profiter des événements favorables qu'elle fait naître sous nos pas, et être attentif à sa vocation, à la carrière plus ou moins vaste qui s'ouvre devant lui.

Cette haute pensée est souvent mal traduite dans le monde vulgaire et quelquefois même dans le monde savant. On entend souvent des expressions qui rappellent le *fatum*, le hasard, la fatalité et le fatalisme des païens et des mahométans; ou bien: « mon étoile m'est inconnue, » dit l'un; « elle brille, elle file, elle s'est éteinte, l'espace l'a engloutie, » dit l'autre.

Les chrétiens, les hommes sérieux avec l'Evangile, déclarent qu'il n'y a pas de fatalité dans

ce monde, qu'il y a des directions de la Providence du Dieu vivant, tout-puissant, comme l'ont reconnu les frères Cuvier et le médecin Duvernoy en particulier, Providence parfois mystérieuse pour l'homme, tant soit-il élevé ou prétend l'être sur l'échelle immense de la science qui nous est apparue dans ces Etudes, dans les travaux des hommes qui viennent de nous occuper.

La carrière s'ouvre ordinairement bien devant celui qui reconnaît que l'homme n'est pas né paresseux; elle s'ouvre toujours bien devant celui qu'une conscience et une vie pleine de dignité soutiennent et dirigent, comme l'ont révélé ces pages consacrées à quelques nobles enfants de Montbéliard.

Ce point de vue religieux se rencontre marqué dans la carrière d'une foule de nos compatriotes, dont les uns sont entrés depuis peu dans le repos de Dieu, tandis que d'autres vieillissent visiblement, se trouvant sur la limite de deux siècles.

Déjà plusieurs de nos illustrations montbéliardaises ont occupé quelques hommes de bonne volonté qui aiment le travail. Il en reste une quantité d'autres qui trouveront des plumes plus habiles que la nôtre, si elles ne redoutent pas de s'exercer sur des matériaux sérieux, recueil-

lis partout avec peine, persévérance et même obstination, comme ceux qui ont alimenté ces Etudes plus ou moins riches, ces simples analyses et ces appréciations frappées au coin de l'impartialité la plus complète.

Qu'on nous permette, en terminant, de dire comme Tacite, le prince de l'histoire, au commencement de l'un de ses immortels ouvrages, la vie d'*Agricola*, son beau-père, III :

« Ce livre m'a été inspiré par l'affection la plus profonde, la piété filiale; ce sera sa louange, ou du moins son excuse. »

NOTES FINALES.

Note A, voir page 619.

Alexandre de Humboldt protecteur d'Akermann : ses voyages, ses travaux, son Cosmos en particulier (1). G. Cuvier.

Ce savant naquit à Berlin la même année que G. Cuvier, le réformateur de la classification, qui donna le goût de visiter les mers et les plages lointaines, de rechercher le monde ancien dans les couches du globe.

A. de Humboldt, cet admirable héros de la science, mourut à l'âge de quatre-vingt-neuf ans sept mois, le 6 mai 1859. Aussitôt que Napoléon III eut connaissance de cette nouvelle, il ordonna d'élever une statue à l'illustre savant, au château de Versailles.

Humboldt inaugura ses travaux sur l'histoire naturelle en même temps que Cuvier, et ces hommes furent les plus grands génies de ce siècle dans les recherches des phénomènes de la nature.

En 1804, Humboldt rapporta d'Amérique les collections les plus importantes, entre autres dix mille

(1) Nous avons donné, comme page de prospectus, cette note dans la *Revue d'Alsace*, mai 1862, p. 246-48, et l'avons distribuée en une brochure.

nouvelles espèces de plantes. Il avait fait l'ascension du Chimborazo, dans l'été de 1802, avec son ami Bonpland, l'espagnol Carlos Montafar et quelques guides indigènes (1). Après ce grand voyage « l'Europe le salua comme un second Christophe Colomb; non-seulement des régions du globe jusqu'alors inconnues et incomprises, furent exposées à l'imagination de l'Europe en peintures nouvelles et pleines d'intérêt, non-seulement il fit le portrait de leur surface extérieure et de ses phénomènes, mais encore la science acquit la connaissance de la structure profonde de ce pays, de sa richesse, de ses besoins, des mystères de ses hauteurs et de ses profondeurs, des différentes conditions de la nature animée et de la vie humaine; le rapprochement et la comparaison de tous ces faits donnèrent l'essor à la découverte et à l'intelligence des grandes lois éternelles de l'existence du globe et de ses habitants » (2).

A partir de 1808 jusqu'en 1827, notre savant séjourna la majeure partie du temps à Paris. Depuis 1804, la France était devenue pour lui une nouvelle patrie qu'il aimait, et où il avait trouvé des amis et des encouragements de toutes sortes. Dans l'hiver de 1827 et en 1828, il fit à Berlin son célèbre cours qui donna naissance au Cosmos ou essai d'une

(1) L. Figuier, *La Terre et les Mers*, p. 121-126.

(2) *Biographie des hommes célèbres. Alexandre de Humboldt*, par Burgkly, in-12, 1861, p. 147.

description générale du monde physique, tableau grandiose de la nature. Cet ouvrage, qui embrasse l'univers avec son ordre et sa magnificence, fut une sorte de testament d'une laborieuse existence scientifique de soixante années, un legs fait à l'humanité entière.

En 1829, il fit un voyage d'une année, à peu près, en Russie et dans le centre de l'Asie. Il recueillit surtout des poissons de la mer Caspienne pour compléter le grand ouvrage de Cuvier et de Valenciennes, et qu'il envoya au musée d'histoire naturelle du Jardin des Plantes. Ce voyage, comme celui d'Amérique, fournit d'importants éléments aux sciences physiques et géographiques dans le sens le plus étendu..

Humboldt vécut alternativement à Berlin et à Paris de 1830 à 1848. Il accompagna le roi de Prusse, en 1842, dans un voyage en Angleterre, où il fut reçu avec considération par la cour. Etant à Paris, il organisa des séances en langue française où il mit la science à la portée de son grand auditoire; il devint membre de l'Institut, des sociétés savantes les plus illustres du globe, et réunit sur sa poitrine dix-sept décorations du grade le plus élevé.

Parmi les ouvrages que Humboldt a mis au jour, le public lettré connaît surtout celui qui a pour titre le mot grec *Cosmos*, qui signifie beauté, ordre, arrangement, et auquel l'auteur a joint un atlas destiné à servir de complément à ses œuvres et à celles de son célèbre ami Arago, l'astronome connu de

tout le monde. Cet atlas donne le ciel étoilé, le monde planétaire, la terre envisagée au point de vue de la météorologie, de la climatologie, du magnétisme, de la géologie, de l'hydrologie, de la géographie, des animaux, de l'histoire des découvertes successives de l'homme, et de la marche de la civilisation. Il n'existe en France aucune collection complète de pareilles cartes. On doit reconnaître par là l'importance des travaux de ces savants dont les noms passeront à la postérité avec quelques autres.

Les quatre volumes de Cosmos ont été traduits en français par MM. Faye, astronome, et Th. Galuski. Le second volume étant consacré à toutes les questions littéraires ou historiques qui se rattachaient au sujet, l'auteur a beaucoup interrogé la Bible, et y a trouvé une masse de connaissances dont il fait part à ses lecteurs.

Au volume III, p. 5, il dit (1) :

« L'âme de l'homme est conduite au sentiment de la divinité par le spectacle des forces naturelles et par certains objets du monde extérieur. » Il paraîtrait, d'après une lettre que nous avons reçue, que ce passage doit être ainsi traduit : « D'abord l'esprit de l'homme est amené à diviniser les forces de la

(1) Ce volume est consacré à la partie ou au règne uranologique de la description du monde physique, opposé au règne tellurique. Le règne uranologique se partage en deux branches : l'une est l'astrognosie ou astronomie sidérale ; l'autre comprend le système solaire ou planétaire. M. Arago a revu attentivement les épreuves de la 2e partie de ce 3e volume.

nature et certains objets du monde extérieur ; plus tard il obéit à des impulsions religieuses d'un genre plus élevé, plus spirituel. » Nous ne croyons nullement, avec feu le professeur Jalaguier de Montauban, que Dieu soit banni du *Cosmos* de Humboldt (1).

La Bible que le savant Humboldt a interrogée, présente, au point de vue des sciences paléontologiques, divers genres d'études auxquelles ne se livrent que des hommes d'élite, tels que celui qui fait l'objet de cette note, un G. Cuvier et quelques autres. Il y a là des témoignages de foi et de profond respect pour le Livre de Dieu. Sous ce rapport, les deux savants dont nous venons d'inscrire les noms sont très-remarquables. Les frères Cuvier, Laurillard et le médecin Duvernoy, parmi nos naturalistes, ont toujours eu pour nos saints Livres une déférence vraiment religieuse, et leurs recherches géologiques ont été sans cesse basées sur le livre qui ouvre la Bible, sur les récits génésiaques.

Dans le premier volume de son Cosmos, le berlinois de Humboldt rénd fréquemment hommage à la science profonde de G. Cuvier, dont la célébrité est plus qu'européenne, comme on sait, en dépit des *Coups de fouets scientifiques*.... et ridicules.

A. de Humboldt est devenu le fondateur de nouvelles sciences, de la géographie comparée, de l'hydrographie ou description des eaux qui couvrent

(1) *Une vue de la question scripturaire,* Toulouse, in-12, 1863, p. 37.

notre globe. La structure de l'écorce terrestre lui doit d'immenses progrès; c'est la géognosie ou la connaissance de la composition et de la structure de l'écorce solide du globe. A lui est due la géographie des plantes ou l'étude de la propagation des végétaux et des lois qui y président. On lui doit aussi la climatologie comparée. Il fut toujours un sérieux scrutateur de la silencieuse nature, et devint le réformateur de l'enseignement de la cartographie, en donnant une reproduction plus exacte et une description plus sensible de certaines grandes contrées (1). C'est ainsi qu'il est devenu le fondateur d'une nouvelle école qui rattache la science physique à l'histoire de l'homme, et qui, dans ses procédés d'observation, a été riche en résultats imprévus.

Nous renvoyons à la fin de notre première Etude pour les *Tableaux de la nature*, ouvrage prodigieux auquel G. Cuvier accorda sa collaboration. Nous avons donné cette longue note pour montrer le haut patronage qu'Ackermann eut le bonheur de rencontrer, et elle nous a paru encore d'autant plus à propos que G. Cuvier et de Humboldt s'y trouvent souvent sur un terrain commun, comme le prouvent les pages précédentes.

(1) Il existe à Berlin une *fondation Humboldt*, instituée en l'honneur de ce célèbre savant pour subventionner des voyages lointains et des explorations scientifiques.



Note B, voir pages 355, 384, 354, 381.

Les voyageurs naturalistes A.-H. Mouhot et Rochet d'Héricourt.

Depuis la correction des épreuves où se trouvent nos lignes consacrées à M. Mouhot de Montbéliard, Etude sur le médecin Duvernoy, nous avons rencontré dans *le Tour du monde*, nouveau journal des voyages, publié sous la direction de M. Chartron, 1863, deuxième semestre, une relation très-intéressante d'un *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos, et autres parties centrales de l'Indo-Chine*, par feu Henri Mouhot, 1858-1861 : texte et dessins inédits, embrassant 133 pages grand in-4°. Un beau portrait, meilleur que celui de l'*Illustration*, se trouve en tête de ce travail, à la fin duquel on lit : « A la date du 5 septembre finit le voyage de M. Mouhot. Le 10, à sept heures du soir, il n'était plus..... En terminant, il nous reste un vœu à formuler. Henri Mouhot repose à cinq mille lieues de sa terre natale, à trois cents lieues au moins du point le plus rapproché qu'habite un Européen. N'y aurait-il pas justice à ce que l'Angleterre, dont les musées ont reçu les collections qui lui ont coûté la vie, — à ce que la France à laquelle il a montré et ouvert le chemin du Cambodge, — lui élevassent à frais communs un modeste mais durable monument dans le cimetière chrétien de Bangkok, où sans doute il est allé rêver plus d'une fois,

et dont la brillante végétation réunit, sous une ombre propice, la plupart des objets spéciaux de ses études : les fleurs, les insectes et les oiseaux des tropiques ? » En attendant, le nom de Mouhot, le voyageur naturaliste, restera en bon souvenir dans sa ville natale, comme celui de Rochet d'Héricourt, cité par M. Louis Figuier dans son ouvrage *La Terre et les Mers*, p. 402, pour avoir découvert un lac salé dans le désert de Tadjoura, le Bahr-Assal dont le niveau est inférieur de 170 mètres à celui de la mer Rouge, et sur le rivage aride duquel le thermomètre marque souvent 52 degrés.

Note C, voir page 559.

Archéologie du pays d'Alaise. M. Castan.

La lettre de M. Auguste Castan à S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique, servant d'introduction aux cinq rapports de la commission des fouilles faites dans les environs d'Alaise, insérée dans les Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, a été tirée à part, en sorte que le public saura mieux ce qui a valu à cette Société le partage du prix d'archéologie au concours général annuel des sociétés savantes de France.

« Ce que nous appelons le pays d'Alaise, dit M. Castan, se compose de deux plateaux juxtaposés, appartenant à la région jurassique dite de la moyenne montagne. Ces deux plateaux ont des surfaces forte-

ment ondulées ; leurs pourtours sont capricieusement déchiquetés par des cours d'eaux qui serpentent dans des vallées étroites et moyennement profondes de plus de deux cents mètres. Les traditions y racontent des faits de guerre, les lieux-dits y parlent de carnage et de ruines. L'examen du sol est bien autrement instructif. Il a permis de rattacher à un seul grand événement militaire la plupart des vestiges qui peuplent la contrée, puis de déterminer l'époque et la marche de cet événement au moyen de la disposition des sépultures et de l'étude de leur contenu. Ces sépultures, au nombre de près de trente mille, renferment, pour la plupart, des objets qui se rapportent à la période dite le *premier âge de fer*, que les archéologues font concorder avec les derniers temps de l'indépendance de la Gaule. »

La commission des fouilles d'Alaise, nommée le 12 juin 1858 par la Société d'émulation du Doubs, eut M. Castan pour rapporteur. « Elle s'est attachée à porter la pioche sur tous les points du pays que des vestiges importants recommandaient à son attention. Elle a eu à décrire des sépultures, des castramétations, des fossés d'investissement, des édifices religieux et civils des Gaulois et des Romains. Le nombre des sépultures ouvertes par ses soins s'élève à plus de deux cents, dans lesquelles on a trouvé des masses d'os humains calcinés à la manière romaine, avec des débris d'armures gauloises, des cadavres d'hommes et d'animaux, des poteries, des bijoux de bronze, des fragments de vases en terre

fine et de fioles de verre dites lacrymatoires, des bracelets, des médailles de bronze aux effigies d'Adrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle, etc. »

Ces extraits donnent une idée de l'importance des fouilles faites dans les environs des villages d'Amancey et d'Alaise, importance reconnue par M. le ministre, qui a accordé un prix à la Société d'émulation du Doubs pour le travail de l'un de ses membres qui, depuis huit ans, collaborait aux publications de ladite Société, et auquel l'Académie de Besançon vient enfin d'ouvrir ses portes. L'archiviste et bibliothécaire adjoint de la ville de Besançon, inspecteur des archives communales du département du Doubs, correspondant du ministre de l'instruction publique et de l'Académie impériale de Metz, ne sera pas déplacé au sein de ce corps savant, puisque M. Castan a fait ses preuves.

Nous avons envoyé cette note au *Journal de Montbéliard*, 3 avril 1864, qui avait annoncé en quelques lignes le succès de M. Auguste Castan, comme celui de M. Alexandre Tuetey, au concours des sociétés savantes de France. Ces jeunes travailleurs sont dignes de l'école qui les a formés, et leur pays leur en témoigne toute son estime, comptant que leurs productions futures les rendront de plus en plus dignes des regards du monde savant.

RECONNAISSANCE

A MESSIEURS LES SOUSCRIPTEURS,

AUX JOURNAUX ET REVUES

Qui ont bien voulu encourager cette publication.

I. Souscripteurs.

MONTBÉLIARD. MM. *Réalier-Dumas*, auditeur au conseil d'Etat, sous-préfet. — *Jonte*, secrétaire de la sous-préfecture. — Le baron de *Chabaud-Latour*. — *Sahler A.*, directeur de filature. — Mme *Henri Sahler*. — *Surleau*, drapier. — *Sahler Ad.*, propriétaire. — *Laurillard* père, ferblantier. — *Gros-Bainier*, négociant. — *Bouchey*, vicaire. — *Tuetey P.*, de Russie. — Mlle *Bininger*. — *Vernet-Grammont*. — *Grammont*, caissier. — *Morhardt*, négociant. — *Oustalet*, docteur. — *Fallot Ch.*, pharmacien. — *Donzé*, professeur. — *Masson*, inspecteur ecclésiastique (décédé). — *Sahler*, pasteur. — *Schmidt*, commis pharmacien. — *Brun*, officier de marine. — *Sahler*, maire. — *Falk*, ferblantier. — *Morel*, professeur. — *Laurillard* fils. — Mlle *Frey*,

professeur. — *Gruet*, négociant, place d'Armes. — Mme *Lecomte-Dorian*. — *Sahler Edouard*, filateur (décédé). — *Surleau*, pasteur. — *Jeanmaire*, pasteur. — Mme veuve *Bernard-Sahler*. — *Em. Bernard-Sahler*, avoué. — *Lecomte Ch.*, ancien ingénieur. — *Morel* G. David. — *Surleau*, percepteur. — *Mégnin*, banquier. — *Duvernoy*, professeur. — *Cuvier R.*, anc. pasteur. — Mlle *Dorian*, artiste. — *Bürguy*, instituteur. — *Berger*, ancien sous-préfet. — *Mettey*, à l'Ecole modèle. — *Duvernoy-Boigeol*, docteur. — *Mettetal*, père, ancien agent-voyer. — *Gros-Louis*, négt. — *Wetzel*, architecte. — *Jordan*, professeur. — *Morel*, du conseil général. — *Mettetal*, directeur de l'Ecole modèle. — *Morel-Macler*, architecte. — *Beurnier*, ancien inspecteur des forêts. — *Beurnier*, docteur. — *Sahler Gustave*. — *Parrand*, menuisier. — *Feschotte*, teinturier. — *Marti*, industriel. — *Belley*, professeur. — *Perdrizet*, pasteur. — *Deckert*, avocat. — *Fallot*, docteur. — Mme veuve *Bouthenot* née *Tuefferd*. — *Sircoulon F.* — *L. Sahler-Berger*. — Mme *Julie Sahler-Méquillet*. — *Fallot*, architecte. — *Ernest Meyer*, *négociant*. Mlle *Eugénie Châtel*. — *Villars*, notaire. — Mlle *Rosalie Morel*. — *Haag*, lithographe. — Mme veuve *Lecomte Sahler*. — *Ch. Goguel-Noblot*, industriel — *Chauveau*, inspecteur des forêts. — *Ch. Blache* fils. — *E. Laurent* fils. — Mme veuve *Virginie Flamand*. — *Ch. Vuillequez*, négociant. — *Sorgus-Ducommun*. — *V. Dorian*, maître d'hôtel. — *Gatschon F.*, limonadier. — *Lalance*, capitaine d'artillerie. — *Tuetey*,

bottier. — *Feschotte*, tonnelier. — *A. Goguel*, docteur en droit. — *Segueur-Keller*, ferblantier. — *Dubois* frères. — *Bourrelier Fritz*, horloger. — *L.-C. Sahler*, négociant. — *Ed. Sahler*, industriel — Mme *Lalance-Rau*. — *Alp. Sahler*, industriel. — Mlle *Anna Blache*, au canal. — *Eugène Sahler*, professeur. — *Louis Pechin*. — *Vichard*, professeur (décédé). — *G. Pechin*.

VALENTIGNEY. MM. *Bouthenot-Peugeot*, maire. — *Juillard*, pasteur. — *J. Richardot*, employé. — Mlle *Anna Vialet*.

SAINTE-SUZANNE. MM. *Mouhot*, instituteur. — *Ablitzer G.*, industriel. — Mme *Macler-Goguel*. — *Berger H.*, directeur.

BETHONCOURT. MM. *Tuefferd*, pasteur (décédé). — *Colin*, ex-maire.

GLAY. M. *Boissard*, pasteur.

MESLIÈRES. MM. *Jeanperrin*, instituteur. — *Coulon*, ancien aux fourneaux. — *Gilliotte*, à l'usine. — *Ch. Megnin*. — *Pierre Beringer*. — *G. Seigneur*.

SELONCOURT, BERNE. MM. *Japy Emile*, industriel. — *Kuhn*, pasteur.

HÉRIMONCOURT et TERRE-BLANCHE. MM. *J. Peugeot*, membre du conseil général. — *L. Grandgirard*. — *P. Jannin*. — *L. Biguenet*. — *J. Henry*. — *G. Feurstein*. — *J. Mettetal*. — *F. Mégnin*. — *Auguste Mégnin*.

BUSSUREL. MM. *E. Breuleux*. — *E. Pillard*. — *Roy*, pasteur.

BLAMONT. MM. *Flamand*, pasteur. — *J. Flamand*. — *Le conseil presbytéral*.

AUDINCOURT et FORGE. MM. *E. Goguel*, ingénieur. — *Fallot*, pasteur. — *Mettetal*, percepteur. — *Sahler Léon*, industriel. — *Scheurer*, industriel. — *Galley*, employé.

EXINCOURT. M. *Beley*, maire.

MONTÉCHEROUX. M. *Gueutal G.-F.*, industriel. — *Paur*, pasteur. — *Méquillet-Euvrard.*

ALLONDANS. M. *Mégnin*, pasteur.

VOUJAUCOURT. MM. *Pameyer*, pasteur. — *Jodry*, employé à la gare.

PONT-DE-ROIDE. MM. *G. Peugeot*, industriel. — *Rœhrig*, pharmacien. — *Berlet*, employé.

SAINT-HIPPOLYTE. M. *Blondeau*, maître de forges. — *L. Fotel*, employé.

COUTHENANS. M. *Durot*, pasteur.

BEAUCOURT. Mme *Japy* née *Cuvier.* — *Bornèque-Japy.* — *Macler*, docteur. — *Muston*, docteur. — Mme *Julien-Japy.*

ETUPES. M. *Meyer*, pasteur. — *J. Doriot* père.

TREMOINS. M. *Rebillard*, pasteur.

ISSANS. M. *Geney*, instituteur.

GRAND-CHARMONT. M. *Wetzel*, pasteur.

ETOBON. M. *Beurlin*, pasteur.

DAMBELIN. M. *Richard*, curé.

MANDEURE. M. *Goguel*, pasteur.

SOCHAUX. MM. *Wetzel*, maire. — *Th. Jenné*, propriétaire. — Mme veuve *Cath. Ferrand.* — Mme veuve *Elizabeth Ferrand.*

BART. MM. *Carray*, instituteur. — *Beucler J.-G.-F.*

BESANÇON. MM. *Duvancel*, directeur. — *Belamy*

Th. — *Schlumberger*, négociant. — *Ablitzer F.*, horloger. — *Bonnet*, libraire. — Veuve *Baudin*, libraire. — *Bonnet*, professeur. — *Doucelance*, fabricant. — *Castan*, bibliothécaire adjoint, membre de l'Académie.

COLMAR. MM. *Schæffer*, pasteur. — *Barth.*

STRASBOURG. MM. *Ed. Goguel*, membre du consistoire supérieur. — *Th. Braun*, président du directoire. — *La bibliothèque du directoire.* — *La Société évangélique.* — *Braunwald*, pasteur. — *Lereboulet*, doyen. — *Klein*, clerc. — *F. Saigey.* — *Bruch*, doyen. — *Jung*, professeur, bibliothécaire (décédé). — *Bergmann*, doyen. — *Frey*, pasteur.

MULHOUSE. MM. *Chatel F.*, nég. — *Risler*, libraire.

THANN. M. *L. Berger*, industriel.

NEUVILLE. M. *Jeanmaire*, instituteur.

WESSERLING. M. *Saigey*, pasteur.

DIJON. M. *A. Goguel*, caissier.

SAINT-ETIENNE. M. *Dorian*, industriel, député.

BRUYÈRES. M. *A. Masson*, inspecteur des forêts.

LEZAY. M. *Gras*, pasteur.

FOUDAY. M. *L. Fallot-Legrand*, industriel.

PARIS. MM. *Schor* aîné. — *Berger*, pasteur. — *Parrot*, ancien avocat. — *Ch. Goguel* père. — *C. Friedel*, à l'Ecole impériale des mines. — *Léon de Bussière*, conseiller d'Etat. — *Rousseau*, docteur, conservateur au muséum d'histoire naturelle. — *Duméril*, professeur. — *Duvernoy*, instituteur. — *Vallette*, pasteur. — *Peclerc*, instituteur. — *Mettetal*, pasteur.

CONSTANTINE. M. *Besançon*, pasteur.

LYON. M. *Ferrand*, agent de change.

AJACCIO (Corse). M. *Clausse*, maître adjoint à l'Ecole normale.

ARVIEUX. M. *Charpiot*, pasteur.

BEBLENHEIM. Mlle *Vernet*.

BIENNE (Suisse). M. *Scholl*, commandant.

NEUVEVILLE (Suisse). M. *Imer*, président de la Société d'émulation.

LA CHAUX-DE-FONDS (Suisse). M. *Nicolet C.*, pharmacien.

BASLE. Mme *Couleru-Duvernoy*.

MOSCOU. M. *Schor*, inspecteur.

SAINT-PÉTERSBOURG. Mlle *Clarisse Deckert*.

BERLIN. M. *Burguy*, docteur.

Beaucoup de nos souscripteurs du pays de Montbéliard et d'ailleurs figurent, à divers titres, dans cet ouvrage, qui aurait dû être encouragé, de manière à devenir un livre populaire par le prix. Il y avait à espérer 2000 souscriptions au lieu de moins de 300. D'autres seront peut-être plus heureux que nous, ce qui est vivement à désirer pour les études historiques de ce genre, puisqu'elles sont loin de manquer d'intérêt.

II. Journaux et Revues.

GENÈVE. *La bibliothèque universelle de Genève.*

PORRENTRUY. *Le Jura.*

MARENNES. *La Foi.*

PARIS. *L'Espérance. — Le Lien. — Les Archives du Christianisme. — Le Disciple de Jésus-Christ.*

SAINTES. *Le Témoin de la Vérité.*

FONTAINEBLEAU. *Le Bulletin du monde chrétien.*

STRASBOURG. *Le Courrier du Bas-Rhin.*

MONTBÉLIARD. *L'Ami chrétien des familles. — Le Journal de Montbéliard et du Doubs.*

MULHOUSE. *L'Industriel alsacien*, article de M. Jean Macé, secrétaire de la Société des bibliothèques communales dans le Haut-Rhin, professeur à Beblenheim.

BESANÇON. *La Franche-Comté. — Revue littéraire de la Franche-Comté*, 1er mai 1864.

COLMAR. *Revue d'Alsace*, article de M. F. Kurtz.

C'est là tout ce qui est parvenu à notre connaissance. Nous espérons que ces mêmes publications et d'autres accueilleront favorablement notre ouvrage, contribueront à en faire ressortir son caractère encyclopédique, et montreront ainsi qu'il ne s'agit pas d'un livre qui ne peut convenir qu'à quelques personnes ou à un coin de pays.

TABLE DES MATIÈRES

Détaillée pour faciliter les recherches.

INTRODUCTION.

I.

Notre but, notre point de vue et nos sources. La France protestante. Montbéliard devient français. Ses illustrations.

But, point de vue, sources. L'ouvrage. La France protestante. Lettre de MM. Haag. Retranchements et additions dans leur article sur G. et F. Cuvier. Le titre du médecin Duvernoy. L'ensemble de nos études. Nos recherches. Montbéliard annexé à la France; quelques-uns de ses enfants illustres. Album offert à MM. Haag. Les encouragements que nous avons reçus. Lettre de la Société d'émulation de Montbéliard 1

II.

La souche des Cuvier, 1554. Maison-Cuvier à Montécheroux, 1571, Catalogue ou registre de 1565. Notes généalogiques. Conversion de Claude Cuvier, 1594. Cuvier-Châtel.

Origine des Cuvier. Claude Cuvier Description d'une Maison-Cuvier. Chambre du cuir. Les tanneries. Livre manuscrit de 1565. Cl. Cuvier arrêté, relâché. Son abjuration. Ses parents. Le ministre Wattelet. Cl. Cuvier en prison réclamé par le prince de Montbéliard. Sa conversion. Cuvier-Châtel. Article de Ch. Duvernoy. Généalogie par M. Ch. Cuvier. Familles Cuvier à Dampjoux, à Vermondans 10

III.

Les parents des frères Cuvier, 1764. Acte authentique. Les prénoms de l'aîné. Ses parrains.

Jean-Georges Cuvier. Son mariage. Les vrais prénoms de G. Cuvier. Son acte de naissance. Ses parrains. Le comte de Wadner 19

Note, voir pages 6, 24.

Annexion du comté de Montbéliard à la France. Proclamation de Bernard, représentant du peuple. Don patriotique imposé, 400,000 livres en numéraire. Ratification de l'annexion, 1796, 1814. La guillotine de 1793.

Les placards de Bernard de Saintes, le conventionnel. Les actes de ratification. La guillotine non employée. Détails relatifs à l'annexion. Lettres de M. Spach. Manuscrit du colonel Beurnier. Invasion de 1814 et 15. Otages. 24

PREMIÈRE ÉTUDE.

JEAN-LÉOPOLD-NICOLAS-FRÉDÉRIC DIT GEORGES CUVIER.

23 août 1769-13 mai 1832.

I.

Naissance des frères Cuvier. Etudes de l'aîné à Montbéliard et à Stuttgart. Sa jeunesse. Ses premiers travaux. Il est de langue d'Oïl ou sa nationalité.

Maison-Cuvier à Montbéliard. Cuvier le grand. Le dessin. Reconnaissance de Cuvier. Ses goûts contrariés : on le destine à la théologie. La carrière de l'Eglise. Séminaire de Tubingue. Facultés intellectuelles de Cuvier. Ses études classiques. Avenir de Cuvier Académie Caroline. Cuvier à cette académie. Le prix d'allemand. Choix d'une carrière. L'étudiant Cuvier chevalier. Son intelligence.

Société de condisciples. Premiers cahiers de Cuvier. Son talent pour le dessin. Cuvier graveur. Il poursuit ses études. A quoi il pouvait prétendre. Nationalité de Cuvier, Langue d'Oïl. Franchises. Institutions libérales. Instruction, religion. Le comté de Montbéliard étranger au Wurtemberg 38

II.

Cuvier en Normandie. Ses rapports avec l'abbé Tessier et Geoffroy Saint-Hilaire. Ses premiers manuscrits.

La Russie. Cuvier précepteur. Fiquainville. La mer. Cuvier cité à dix-sept ans. Collection. Pinceau de Cuvier. Livre de la nature. L'observation. La Bible. Activité de Cuvier. Méthode et mémoire. Poissons de la Manche. Le législateur mort. L'anatomie. Base de la réforme des sciences. Cuvier sent sa force. La Révolution. Le club. Tessier. La terreur. Témoignage de Tessier. Planches pour Jussieu. Geoffroy Saint-Hilaire appelle Cuvier. Premiers manuscrits. Divers mémoires. Cuvier quitte M. d'Héricy. Encore la Russie 52

III.

Cuvier à Paris. Ses rapports avec plusieurs savants. Ses mémoires. Commencement de sa carrière scientifique.

Cuvier dans la capitale. Sa modestie. Places. Le larynx des oiseaux et leur voix. Nouvelle classification Méthode naturelle. Structure des vers. L'anatomie comparée. Révolution dans la zoologie. Mollusques. Monographies. Nutrition dans les insectes. Sangsues. Vers à sang rouge. Respiration chez les insectes. 61

IV.

Cuvier à la chaire d'anatomie comparée. Son père et son frère. Les prix décennaux. Cabinet d'anatomie au Jardin des Plantes.

La chaire d'anatomie. Qu'est-ce que l'anatomie comparée ? Cuvier suppléant. Il appelle ses parents. Expédition d'Egypte. Cuvier professeur d'anatomie. Sa manière de professer. Il improvisait. Deux créations de Cuvier, Ana-

tomie publiee. Vérités révélées par Cuvier. Collaborateurs. Prix décerné à l'Anatomie. L'Anatomie, titre de gloire. Nouvelle édition de cet ouvrage. La chaire de Daubenton. Histoire des sciences naturelles. L'époque religieuse. Les découvertes modernes. Histoire des choses et des hommes. Création d'un musée. Catalogue . . . 66

V.

Cuvier professeur à l'Institut, membre, secrétaire de ce corps. Histoire des progrès des sciences naturelles. Rapport demandé par l'empereur.

Cuvier à l'Institut. Les éléphants. Erreur révélée. Monde antérieur. Les plus grandes découvertes. Géologie des fossiles. Cuvier secrétaire temporaire. Bonaparte à l'Institut. Cuvier secrétaire perpétuel. Rapports. Progrès des sciences naturelles. Rapport demandé par l'empereur. Ce rapport est un monument. Lettre de Cuvier. Avertissement du rapport. Les aides de Cuvier. Difficultés présentées par le rapport. Les sciences chez nos voisins. Vues de Cuvier. Nouveau rapport. 77

VI.

Appréciation des éloges prononcés par Cuvier.

Cuvier illustre ses collègues. Style de Cuvier. Recueil des éloges. Autres appréciations des éloges. Beau témoignage. Cuvier protecteur des jeunes gens. Le caractère et le cœur de Cuvier. Renseignements intimes 84

VII.

Tableau des animaux. Règne animal. Ossements fossiles. La création. Age du globe. Géologie des environs de Paris. Les révolutions. Histoire des poissons.

Tableau des animaux. Rapprochement entre les classes d'animaux. Système nerveux. Méthode de classification. Le règne animal, œuvre de génie. Détermination des ossements fossiles. Jeux de la nature. Bernard Palissy. Création avant la création actuelle. Cuvier trois fois grand.

Reconstruire le squelette. Déterminer un animal par un os. Rapport historique. Système unique. Méthode de Cuvier. Age du globe. Les traditions sacrées. Le monogénisme. Contre l'esclavage. Espèces fossiles, espèces vivantes. Voltaire et Humboldt. Fossiles humains. L'échelle continue. Découvertes en géologie. Géologie des environs de Paris. Fossiles de quadrupèdes. Révolutions du globe. Mammifères, reptiles. Gravures CV. Don. Les poissons. M. Valenciennes aide de Cuvier. Nombre des poissons. . 89

VIII.

Commencement de la carrière administrative et politique de Cuvier. Organisation des lycées. Dictionnaire des sciences naturelles. Cuvier conseiller de l'Université. Réorganisation des académies de l'Italie supérieure. Cuvier maître des requêtes. Chancelier de l'Université. Chaires. Instruction primaire.

Bonaparte et Cuvier. Fondation des lycées. Cuvier continue ses travaux. Lettre à Duvernoy. Cuvier à l'Université. Italie supérieure. Conduite honorable de Cuvier. Hollande, Allemagne. Ecoles d'administration. L'Etat de l'Eglise. Tolérance de Cuvier. Cuvier maître des requêtes. Education du roi de Rome. Cuvier au conseil d'Etat; chancelier de l'Université. Bonnes méthodes, création de chaires. Cours de dessin de fleurs. Ecole d'administration. Les agrégés. Comités cantonaux. Plan d'instruction primaire. Manière d'envisager l'instruction primaire. Témoignage rendu à Cuvier. 105

IX.

Cuvier président du conseil d'Etat. Facultés de théologie protestante. Cultes non catholiques. Cuvier pair de France. Félicitations du conseil municipal de Montbéliard. Réponse de Cuvier.

Talents administratifs de Cuvier. Sa présidence au conseil d'Etat. Affaires protestantes. Places de pasteurs. Cadre des études théologiques. Cuvier unioniste protestant. Indépendance de caractère. Réaction de 1815. Les Jésuites. Les fonctions de censeur. Jugement sur Cuvier. Pouvoir de Cuvier dans les assemblées; il est nommé pair de France. Conseil municipal de Montbéliard. Réponse de Cuvier. Autographes. 111

X.

Appréciation du caractère de Cuvier. L'Académie française. Discours et rappel à l'occasion des prix Montyon. Louise Scheppler

Laurillard et Cuvier. Extérieur et âme de Cuvier. Discours religieux de Cuvier : sa charité. La divinité. La vertu et l'Évangile. Aimer Dieu ; le prochain. Contre l'égoïsme. Le meilleur système d'éducation. Dieu juge. Sentiments chrétiens de Cuvier. Louise Scheppler. Le Ban-de-la-Roche. Oberlin. Régénération du Ban-de-la-Roche. L'aide d'Oberlin. Premières salles d'asile. Mont-de-piété. Générosité de L Scheppler. Mémoire sur cette paysanne. 118

XI.

Cuvier apprécié par MM. Pasquier, Villemain. Divers salons. Soirées chez Cuvier. Activité de Cuvier. Sa vie privée. Mot de Royer-Collard.

Témoignage de M. Pasquier. Salon de Cuvier. Souvenir de M Villemain. Divers salons. Soirées chez Cuvier. Les savants ; les étudiants. Les princes ; les pairs. Cercle intime. Activité de Cuvier. Napoléon et Cuvier. . . . 128

XII.

Mariage civil et religieux de Cuvier. Actes authentiques. Sa femme et ses enfants. Ses épreuves domestiques.

Mariage de Cuvier, son épouse. Mariage civil, acte authentique. Prénoms de Cuvier. Témoins du mariage. Chapelle de l'ambassade de Suède. Se marier à l'étranger. Église des Billettes. Initiative de l'empereur. Décret de 1806. Acte authentique. Les enfants de Cuvier. Clémentine. Douleur de Cuvier. Anne et Georges. Décès des parents de Cuvier 131

XIII.

La fin de Cuvier. Ses obsèques. Le pasteur Boissard. Rappel du passé. Cuvier et Lamartine. Titres de Cuvier. Sa veuve. Sa bibliothèque. Son successeur. Acte authentique de l'inhumation de Cuvier.

Dernier cours. Cuvier et Linné. Le monde invisible La présence du Créateur. Paralysie. Résignation de Cuvier.

Sa mort. Une de ses dernières paroles. Ses obsèques. Discours au temple. Discours sur la tombe. Sociétés savantes. Cuvier membre de trois académies. Cuvier de l'Académie française. Union des sciences et des lettres. Portrait de Cuvier. Cuvier et Lamartine. Titres de Cuvier. Bibliothèque. Armoiries. Successeur. Acte d'inhumation . 140

XIV.

La mort de G. Cuvier annoncée par de Candolle dans la Bibliothèque universelle de Genève, 1832. Extraits.

Contemporains de G. Cuvier. Cuvier sous-lieutenant. La Révolution. Découvertes anatomiques, 1795. Cours donnés par Cuvier. Cuvier menacé de phthisie. Professeur au Panthéon. Le règne animal. Fossiles des environs de Paris. Science nouvelle. Influence des travaux de Cuvier. Talents administratifs. Sollicitude pour l'éducation populaire. Cuvier refuse les fonctions de censeur. La tête de Cuvier. Points de comparaison. Mémoire graphique. Le crayon de Cuvier. Empire moral de Cuvier F. Cuvier ami vrai et fidèle. Cœur de G. Cuvier. 151

XV.

Monuments élevés à Cuvier. L'Académie de Besançon. Rappel de l'autorité des livres saints. Fête inaugurale de la statue Cuvier à Montbéliard. Divers détails. Lettres de David d'Angers et autres autographes.

Monuments, bustes, portraits. Besançon. Discours de M. Génisset. Rares génies. Le septicisme. Cuvier jugé. Cuvier et la Bible. Caractère de Cuvier. Autorité des livres saints. Indépendance d'esprit de Cuvier. Un évêque cite Cuvier Statue à Montbéliard. Lettre du sculpteur. Liasse-Cuvier. La souscription. L'architecte. Procès-verbal de la fête. Députation. David et Cuvier. Les orateurs. Impression des discours. Poésie russe. 155

XVI.

Analyse et catalogue des travaux de Cuvier d'après Flourens, Pariset et Duvernoy. Vœu de Laurillard.

Analyse par M. Flourens. Liste des ouvrages. Eloges historiques. Discours funèbres. Discours à l'Académie

française. Rapports sur l'instruction publique. Autres divisions des ouvrages de Cuvier. Publications par année. Carrière de quarante ans. Traductions. Théophraste. Pline. Cuvier et A. de Humboldt. Tableaux de la nature. Collaboration de Cuvier. Vœu de Laurillard. 165

NOTES.

A, voir pages 42, 172.

Le château d'Etupes et son sort.

Modèle. Construction. Vente et démolition. Acte de vente. Sort de ce château. Prix de vente. Assignats. Jardins du château d'Etupes 172, 553

B, voir pages 48, 175.

Plan d'études suivi à l'Académie-Caroline. (Description de l'Académie-Caroline de Stouttgard, p. 314-320.)

Religion. Jurisprudence. Médecine. Sciences militaires. Sciences économiques. Science du commerce. Philosophie. Mathématiques. Histoire. Philologie, Antiquités, Belles-Lettres. Langues vivantes. Arts. Musique. Exercices. . 175

C, voir pages 49, 177.

La langue d'Oïl. Le patois. L'accent des frères Cuvier.

Langue d'Oïl. Auteur. Les patois. Patois du pays de Montbéliard. Poésies patoises. Ouvrages sur le patois. Accent. 177

D, voir pages 73, 180

Les prix décennaux. Cuvier en Italie.

Rapport officiel. Décrets. Ces prix. Jury. Divers anatomistes. L'Anatomie de Cuvier. Décision du jury. Cuvier en Italie. L'Anatomie couronnée. Rapports publiés Travaux couronnés. Décrets de l'an XII, de 1809. Décrets à remettre en vigueur. 180

E, voir pages 119, 190.

Prix fondés par Montyon.

But de Montyon. Compassion de Cuvier. Legs de Montyon. Prix de vertu. Vie de Montyon. Inscription. Erreur. Notice 190

F, voir pages 127, 193.

Mémoire sur L. Scheppler adressé à l'Académie française.

Coopération. Vie entière à citer. Naissance de Lse Scheppler. Elle entre chez Oberlin. Les sept enfants d'Oberlin. L. Scheppler aide Oberlin pendant quarante-sept ans. Son désintéressement. Salles d'asile. Disette de 1817. Testament d'Oberlin. Tabitha. G. Cuvier appuie ce mémoire 193

DEUXIÈME ÉTUDE.

Georges-Frédéric dit Frédéric Cuvier.

28 juin 1773-24 juillet 1838.

I.

Acte de naissance et de baptême de F. Cuvier. Sa jeunesse; il apprend l'état d'horloger. Son frère l'appelle à Paris, où il suit des cours.

Dates extrêmes. Naissance et baptême : Parrains. F. Cuvier aime les arts mécaniques; il devient ouvrier horloger. La Providence, nouvelle carrière. F. Cuvier aux cours à Paris. Capacité et amour du travail 203

II.

Premiers pas de F. Cuvier dans la carrière des sciences. Découvertes. Ouvrages sur les dents des animaux; sur les cétacés.

Découverte importante. F. Cuvier, rédacteur. F. Cuvier

et de Candolle. Dictionnaire des sciences naturelles. Parallèle de Linné et de Buffon. F. Cuvier se met à la zoologie. Articles composés par lui. Catalogue du cabinet d'anatomie. Autre découverte. Mot de Duvernoy. Dents des mammifères. Appréciation de cet ouvrage. Principe fondamental. Aveu et témoignage de G. Cuvier. Formes de la tête. Histoire des cétacés. Dieu. Le matérialisme. 206

III.

Première place occupée par F. Cuvier; sa carrière scientifique. Ses études sur le moral des bêtes, sur la domesticité. La ménagerie.

Direction de la ménagerie du Muséum. Temps et méditation. F. Cuvier observateur. Le moral des bêtes. Descartes, Buffon, Leroy. Appréciation par M. Flourens. Echelle de l'intelligence. Limite de l'instinct et de l'intelligence. Le chien, le cheval. L'oiseau. L'intelligence de l'homme et celle des animaux. La réflexion. La pensée. Etude des actions des animaux. Idées neuves. Domesticité des animaux. La sociabilité et la domesticité. Mémoires de F. Cuvier. Description de la ménagerie. Modèles de narration. F. Cuvier et Buffon. Temps d'étude des mœurs des animaux. Importance de l'histoire des mammifères. L'un des premiers mémoires de F. Cuvier. Don d'observation. 214

IV.

Carrière universitaire. F. Cuvier inspecteur de l'Université. L'histoire naturelle dans les colléges. Il est nommé professeur-administrateur au Muséum. Ses titres et ses ouvrages.

F. Cuvier inspecteur. Histoire naturelle dans les colléges. Rollin. Conduire à Dieu. But de F. Cuvier. Pluche. Tableau de G. Cuvier. F. Cuvier au Muséum. Physiologie des animaux. Dieu rappelle F. Cuvier. Ses titres; ses ouvrages. Rapports de F. Cuvier sur l'instruction. Son amour du bien. Encyclopédie des gens du monde. Les frères ensemble. 226

V.

La fin de F. Cuvier. Son caractère. Rappel de son mariage; acte authentique.

F. Cuvier à Strasbourg. Sa mort. Son caractère moral et

religieux. Dévouement de F. Cuvier à son frère. Sa dernière pensée. Rappel de son mariage; sa constance, sa probité. F. Cuvier veuf. Son fils. Acte de mariage de F. Cuvier. Son âge. Les témoins. 231

VI.

Honneurs funèbres rendus à F. Cuvier à Strasbourg. Témoignages divers et du Journal des savants.

Mausolée de F. Cuvier. Discours. Le recteur. F. Cuvier a glorifié Dieu. M. Bruch à Saint-Nicolas. F. Cuvier savant chrétien. Sa résignation. Son attachement à son Eglise. Son sentiment religieux. La nature et le Créateur. La piété de F. Cuvier. La science et la foi. Le règne des intelligences. La science conduit à Dieu. Bonté de cœur, religiosité de F. Cuvier. Notre point de départ. Paroles de M. Dutrey. Recommandation de F. Cuvier. Son affection pour Strasbourg. M. Coulman au nom de l'Alsace. Le Journal des savants. 236

VII.

Résumé de cette étude. Notice de M. Flourens. Acte authentique du décès de F. Cuvier. Rappel du témoignage de son frère. Rapport historique des progrès des sciences.

Notice sur F. Cuvier. Ses observations réunies. Origine de ses premiers écrits. F. Cuvier, Réaumur, Bonnet, Rollin, Pluche. Deux histoires naturelles. Physique des enfants. Admiration de F. Cuvier pour son frère. Modestie de F. Cuvier. Sa maladie. Son acte de décès. Son genre de maladie. Titres de F. Cuvier. Les déclarants du décès. Documents importants. F. Cuvier aide de son frère. Rapport des progrès des sciences. Amélioration de l'enseignement. Partage de l'enseignement. Utilité de l'enseignement des sciences naturelles. Rollin et les frères Cuvier. 244

NOTES.

A, voir pages 211, 254.

Visite au cabinet d'anatomie du Muséum de Paris. Tableau du contenu des salles.

Les mollusques. L'huître. Les muscles. Organes des

sens. L'œil. L'oreille. La voix. Les dents, la dentition. Molaire d'éléphants, etc. Les incisives. Parties de la tête. L'os frontal. Squelettes humains. Squelettes des plus grands animaux. Dieu. Contenu des salles. 254

B, voir pages 214, 259.

Du matérialisme au point de vue des sciences naturelles et des progrès de l'esprit humain.

Naturalistes matérialistes. Extravagances, immoralités. Banqueroute morale et religieuse. La Parole de Dieu. La main du Créateur. Le hasard. Hommes de science et de foi. Témoignages rendus aux saintes Ecritures. Unité de la volonté créatrice. Un principe créateur-ordonnateur. Principe de vie suprême. Témoignage de Linné. La vraie science et Dieu. L'unité du Dieu vivant. L'Evangile en opposition avec les prestiges de l'incrédulité. Dieu donne la raison à l'homme. Supériorité de l'homme. Victoire de l'esprit sur la matière. Impuissance du matérialisme. Le doigt de Dieu 259

C, voir pages 228, 264.

Le Spectacle de la nature, ouvrage religieux.

L'abbé Pluche. Spectacle. Gravures. Histoire des présents de Dieu. Le cœur dans l'homme. L'homme dans la nature. Appréciation de M. Figuier. 264

TROISIÈME ÉTUDE.

LAURILLARD, CHARLES-LÉOPOLD,

21 janvier 1783-27 janvier 1853.

I.

Enfance de Laurillard; ses premières études à l'Institut de Montbéliard; son talent naissant. Sa jeunesse. Il est gouverneur. Acte authentique de naissance et de baptême de Laurillard. G. Cuvier a-t-il pu oublier son ami intime?

Esprit humble. Modestie profonde. Ce que Laurillard

savait. L'oubli de son nom. Souvenir de la postérité. Origine de Laurillard. Sa famille. Laurillard et G. Cuvier. Celui-ci a-t-il oublié celui-là ? Paroles testamentaires de Cuvier. Anatomie publiée par Laurillard. Ses premières études. Dessin. Laurillard précepteur. Sa naissance, son baptême, ses parrains, le pasteur officiant. Dispositions de Laurillard pour le dessin et la peinture. Le juge de paix Jeanmaire. 269

II.

Laurillard à Paris, ses rapports avec la famille Cuvier. Son éloge de Georges.

Portraits faits par Laurillard : miniature de l'avocat Fallot. Direction de la Providence. Laurillard et Cuvier. Concours ouvert par l'Académie de Besançon. Eloge de G. Cuvier. Epigraphe de l'éloge. Rapport de M. Génisset. Les deux parties de l'éloge. Cuvier d'accord avec les saintes Ecritures. Titres de Cuvier. Progrès des sciences, 1789-1808. Supériorité de l'intelligence de Laurillard. Anatomie comparée. Biographie de Laurillard . . . 275

III.

Note préliminaire de l'Anatomie comparée dont G. Cuvier laissa le soin de la publication à Laurillard.

Paroles testamentaires de G. Cuvier. Seconde édition de l'Anatomie comparée. Appui du gouvernement. Partie artistique. Dessins de Cuvier et de Laurillard. Myologie. Les muscles, la sensibilité. Les os, organes du mouvement. L'anatomie philosophique. Plan général modifié. Différence d'un animal à l'autre. Abducteur du pouce. Découvertes de Laurillard. Développement des os et des muscles. Développement des organes de la nutrition. Plan général. Point d'unité de plan et de composition. Systèmes zoonien, cristallin. Cause efficiente. Avertissement. Nomenclature de Cuvier. Anatomie du chat. Le nom de Laurillard est impérissable.. 280

IV.

Décès de Laurillard. Eloge sur sa tombe ou discours inédit du médecin Duvernoy. Acte authentique.

Mort de Laurillard. Discours inédit prononcé sur sa

tombe. L'immortalité et le ciel. Longue amitié de Duvernoy et de Laurillard. Titres de Laurillard. Ses parents. L'institut de Montbéliard. Laurillard gouverneur. Il va à Paris. Son intimité avec G. Cuvier. Le crayon de Laurillard. Ouvrages auxquels il a travaillé. Laurillard et Mme Cuvier. Mort de Mme Cuvier. Laurillard uni à Cuvier dans la science. Articles de paléontologie. Rapports avec les savants. Modestie de Laurillard. Sacrifices et dévouement. Société de prévoyance. Laurillard visiteur des pauvres. Résumé de sa vie. Perte pour le Muséum. Liaisons de Laurillard et de Duvernoy. Derniers témoignages rendus au nom du Muséum. Adieu. Cachet particulier. Acte de décès. Rue Cuvier. Laurillard célibataire. Les déclarants. Rousseau. Deux autres discours.. 298

V.

Nécrologie de Laurillard, extrait de la *Revue et magasin de zoologie.* Discours du docteur Gratiolet.

Grande perte. Assistants aux funérailles. Ceux qui conduisaient le deuil. Trois discours. Vie exemplaire de Laurillard. Cinquante ans de travaux. Discours de M. Gratiolet. Laurillard destiné à la peinture. Qualités et capacités de Laurillard. Il est distingué par Cuvier. Dessins anatomiques. La science des médailles de la nature. Faculté merveilleuse de Laurillard. Il s'est donné aux autres. Guide sûr et désintéressé. Sa générosité. Son dévouement profond et simple. Anatomiste éminent, philosophe modeste, écrivain d'un haut mérite. Travaux de Laurillard. Préparations pour le Muséum. Les voyages de Laurillard. Fossiles, squelettes de mastodonte. Laurillard auprès de M. Duvernoy, Mort paisible de Laurillard. Vie noble et pure. Eloge au fond de tous les cœurs. Ame généreuse. Son héritage. Renseignements intimes. 307

VI.

L'héritage laissé par Laurillard. Témoignage de sa famille; ce qu'elle possède de son parent.

Lettre d'un parent de Laurillard. Quatre héritiers. Sœur de Laurillard à l'étranger. Trois autres sœurs décédées. L'héritage. Mobilier, bibliothèque. Dessins et objets pré-

cieux. Souvenir. Portefeuille. Anatomie, dessins. Témoignage de reconnaissance. L'exécuteur testamentaire de Laurillard. Laurillard et G. Kuhn. Laurillard à un banquet à Seloncourt. Testament communiqué. Legs à M. F. Cuvier. Portrait original. Photographie. Portefeuille de Laurillard communiqué. Côtes de France et d'Italie. Société philomatique. Brevet de chevalier. Mission en Auvergne. Laurillard membre de la Société géologique, membre de sociétés étrangères. Médailles, celle pour l'éloge de Cuvier. Laurillard grand par son abnégation. 313

NOTES.

A, voir pages 273, 320.

L'instruction à Montbéliard depuis le seizième siècle jusqu'en 1811.

La maison de Wurtemberg. Le duc Christophe. L'école latine. Acte de 1200. Plan d'études. Académie ou collége. Matières d'enseignement. Académie ou gymnase. Plan d'études. L'école française. Ouverture de l'académie ou collége. L'occupation française. Gymnase, collége actuel. Institut de Montbéliard. L'enseignement. Règlement. Mœurs, progrès. Dessin, peinture. Bâtiments des halles. Les quarante acquéreurs. Acte définitif de dotation. Décret impérial. Collége actuel. Nos sources. 320

B, voir pages 278, 330.

L'autorité et la puissance de la Bible en matière de science.

La Bible dans l'histoire. Témoignage de Gœthe, des de Humboldt, de Newton, de Hufeland. Témoignage de la science. Le récit de Moïse. La Bible a une profonde connaissance de la nature. Rapports de la Genèse avec la géologie. Point de départ de l'histoire primitive . . 330

QUATRIÈME ÉTUDE.

Charles-Louis Duvernoy dit le Médecin.

6 août 1777-1er mars 1855.

I.

Une des dernières lettres de M. Duvernoy. Son acte authentique de baptême.

Travail intime. Dernière lettre. Renseignements fournis à MM. Haag. Autographes et lithographies. Lithographies de Laurillard. Renseignements sur F. Cuvier. Parrot de Dorpat. Promesses non réalisées. Maison Duvernoy. Naissance et baptême. Pourquoi on l'appelait le médecin. Acte. Les parrains. Le pasteur officiant. 337

II.

Premières études de Duvernoy. Montbéliard. Stuttgart, retour. Son premier professorat à Paris, à Strasbourg. Médaille de reconnaissance. Notice de M. Lereboullet.

Gymnases de Montbéliard, de Stuttgart. Etudes académiques. Dissertation. Titres. Duvernoy à Montbéliard, à Paris. Retour à Montbéliard. Etude des sciences naturelles. Professeur et doyen à Strasbourg. Médaille offerte à M. Duvernoy. Inscription. Souvenir honorable. Notice de M. Lereboullet. Duvernoy élève et ami de G. Cuvier. Anatomie comparée. M. Duvernoy nommé en 1809 à Paris, à Strasbourg en 1827. Rapports de Duvernoy avec le musée de Paris. Relations d'amitié. Collections du muséum de Strasbourg. Collections relatives à l'Anatomie comparée. Rapport de M. Duvernoy au maire de Strasbourg. Duvernoy et Thurmann. Géologie du musée de Strasbourg. Buste. Notices. Lettres de Duvernoy à Thurmann . 341

III.

Second professorat de Duvernoy à Paris. Notice sur ses publications; autobiographie. Collection de ses œuvres. Rapport sur un troisième voyage de Rochet. Discours au collége de Montbéliard. Société biblique.

Duvernoy professeur à Paris. Sa notice autobiographi-

que. Périodes, 1799-1805. Dissertation inaugurale. Leçons d'anatomie. Fragments de lettres de Cuvier, 1805-1827. Second professorat à Paris. Découverte. Ours fossile. Saint-Hippolyte. Témoignage de G. Cuvier. Château de Châtillon. Autre découverte, 1827-1838, Strasbourg. F. Cuvier. Nouvelle méthode de classification. Mémoires sur les serpents. Thèse dédiée à M. Duvernoy, 1838-1844, Paris. Le fluide nourricier. Anatomie de l'homme. Mémoires sur les crustacés, 1844-1855. Funérailles de MM. Pariset et Droz. Spiritualisme chrétien de Duvernoy. Rapports. Voyages de Rochet (H. Mouhot). Rapports de l'Académie des sciences. Conclusions. Cours à Strasbourg. Collége de France. Cours. Propagation. Société cuviérienne. Académie de Pétersbourg. Considérations. Fragments. Ovologie. Duvernoy cité par Michelet. M. Duvernoy suppléé. Collection des publications de Duvernoy. Discours au collége de Montbéliard. L'éducation à ses divers points de vue. Enseignement des sciences naturelles. Pensée religieuse. Education morale et religieuse. L'homme rapproché de la divinité. L'immortalité. Le Créateur. Caractère religieux de ce discours. Société biblique de Montbéliard. 348

IV.

Obsèques de M. Duvernoy à Montbéliard. Discours au temple. Allocution de M. Duméril. Acte authentique de décès. Tombeau. Notices de MM. Oustalet et Focillon. Le rapport historique sur les progrès des sciences.

Mort de M. Duvernoy. Cimetière de Montbéliard. M. Duméril. Le pasteur officiant. Mort d'un chrétien. Montbéliard favorisé. La science et la foi. Cuvier et la chronologie mosaïque. Les révolutions du globe. Education protestante. Duvernoy médecin à Montbéliard. Il cultive les sciences naturelles. Articles de Duvernoy. Cuvier le signale. Influence de la maison paternelle. Cantique. Discours de M. Duméril. Dernières volontés de Duvernoy. Son attachement à Montbéliard. Tombe de famille. Travaux de Duvernoy. M. Duméril interprète des corps savants. G. Cuvier rappelé. Professorat de M. Duvernoy. Son zèle pour les études. Sa pieuse résignation. Ses enfants et son épouse. La bénédiction paternelle. Vie laborieuse. La postérité. Acte de décès. Titres de Duver-

noy. Les déclarants. Inscription du tombeau. Perte de sept enfants. Son fils *Fortuné*. Déclarations de Jésus-Christ. Témoignage de M. Oustalet. Notice de M. Focillon. Perte pour la France. Education de Duvernoy. Croyances religieuses. La tombe du père et du fils. Duvernoy à Stuttgart. Retour en France. Duvernoy conscrit. Pharmacien à l'armée. Licenciement de Duvernoy. Premiers articles de Duvernoy. Duvernoy et Cuvier. La science et la foi. La vie future. Strasbourg, Paris. Revue des classifications. Mémoires. Affection du cœur. Bronchite. Les enseignements de la mort. Appréciation de l'avenir. Réputation de Duvernoy. Rapport historique où Duvernoy est cité plusieurs fois. Monument. 361

V.

Manuscrits laissés par Duvernoy.

Quels sont ces manuscrits. Les mettre en ordre. Tableaux synoptiques. Mémoires. Renseignements. Notes. Point de tableaux de classification. Discours sur la fosse de Laurillard.. 377

VI.

Groupe des quatre naturalistes zoologues. Nouveau champ de la science.

Les quatre naturalistes montbéliardais. Exemples proposés aux jeunes gens. Etudes liées entre elles. Inscription collective. Nouveau champ de la science. Autres illustrations.. 379

NOTES.

A, voir pages 354, 381.

Rochet d'Héricourt (Haute-Saône). Son acte de naissance.

Revue de la Franche-Comté. M. Quérard. Naissance et mort de Rochet. Son caractère : son goût pour la lecture. Collége de Montbéliard. Apprentissage. Ses voyages. Retour en France. Ses titres. Lettre à M. Duvernoy. Acte de naissance.. . . . . 355, 384, 354, 381

B, voir pages 355, 384.

Alexandre-Henri Mouhot, naturaliste voyageur.

L'Illustration. Mouhot en Russie, en Angleterre. Royaume de Siam. Le Cambodge. La Cochinchine. Confins du Tonquin. Musée britannique. Mort de Mouhot. Ses qualités. Le musée de Montbéliard. 384

C, voir pages 376, 386.

Séance du conseil d'Etat. Réponse de l'empereur à la députation de l'Institut.

Le conseil d'Etat. Représentation de l'Institut. Discours. Réponse. 386

D, voir pages 377, 387.

Députation à l'empereur de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut.

Notes partielles. Reconnaissance de Cuvier à ses aides. Note collective. Berthollet chimiste. Campagne d'Egypte. Titres de Berthollet. Charles physicien. Desessarts médecin. Fleurian ministre de la marine. Guerre d'Amérique. Lagrange mathématicien. Prix de mathématiques. Messier astronome. Monge géomètre. Ministre de la marine. Campagne d'Egypte. Description de ce pays. Thouin, professeur, fils d'un jardinier. Rapport avec nos illustrations montbéliardaises. Rapport sur l'instruction publique en 1791. Institut national. Le rapport de Talleyrand oublié. 387

CINQUIÈME ÉTUDE.

Les frères, fils et neveu Parrot.
Christophe-Frédéric,

Baptisé le 27 juillet 1751-12 février 1812.

Jean-Léonard,

4 décembre 1755-10 juillet 1836.

Georges-Frédéric, connu en Russie sous le prénom de Georges,

22 novembre 1767-1852.

NOTE EXCEPTIONNELLE.

Georges-Frédéric, fils du précédent, connu en Russie sous le prénom de Frédéric,

Né et décédé en pays étranger.

I.

Christophe-Frédéric Parrot. Son baptême à Montbéliard. Parrot passe en Allemagne. Confiance du roi de Wurtemberg. Son professorat. Sa mort; ses écrits.

Autres parties du champ de la science. MM., Parrot. Ouvrages cités en français. Christophe-Frédéric. Acte de baptême. Le chirurgien Parrot. Pasteur officiant. Ch.-F. Parrot en Allemagne. Docteur. Professeur. Occupation de Montbéliard. Le prince Frédéric et Parrot à Erlangen. Parrot conseiller et secrétaire. Confiance du roi de Wurtemberg. Il meurt chez son frère Jean Léonard. Date du décès. Traités scientifiques. Remédier à la rareté du bois de chauffage. Recueil de pièces. Economie rurale. Esprit de l'éducation. Arithmétique. Système. La philosophie. Progrès des sciences depuis Lavoisier. Catalogue. Estampe allégorique. Invention du papier. La nature et l'homme. Cause et fin de chaque chose. Richelieu, son testament, Eloge de l'âne. 395

II.

Jean-Léonard Parrot. Son acte de naissance et de baptême. Ses études. Ses fonctions. Sa fidélité au duc Charles. Récompenses. Ses envieux. Disgrâce. Son innocence reconnue. Son retour à Montbéliard. Décès.

Actes authentiques. Les parents de J.-L. Parrot. Le pasteur officiant. Premières études. Succès de J.-L. Parrot à Stuttgart. Thèse. Secrétaire du conseil de régence à Montbéliard. Recherches à Mandeure. Mémoire à l'Académie de Besançon. Papiers de M. Duvernoy, juge de paix. Notes, mémoire de J.-L. Parrot. Le pasteur Thiebaut. Fouilles. Objets trouvés. Analyse du mémoire. Copie du mémoire : le mémoire original. Parrot suit le duc Charles. Fidélité de Parrot. Bâle. Paris. Hauts emplois. Croix du mérite, de commandeur. Noblesse. Les jaloux. Disgrâce de Parrot. Son innocence reconnue. Parrot refuse tout. Il va en Livonie. Essai sur les Livoniens. Mémoire sur les Basques. Parrot membre de sociétés savantes. Mémoire sur l'histoire. Autographe : retour de Parrot à Montbeliard. Une traduction. Décès. M. Masson officiant. Acte de décès. Un parent déclarant. Le *de*. Titre. Son épouse. Vie retirée. Héritage. 402

III.

Travaux de Jean-Léonard Parrot. Statistique du comté de Montbéliard. Analyse et extraits.

Ruines de Mandeure. Recherches de linguistique. Ascension de l'Ararat. Statistique. Les originaux. Nouveau traducteur. Valeur historique. Documents pour l'époque. Renseignements curieux. Etudes de mœurs écrites par un homme d'affaires. Quand cette statistique a été écrite. Introduction historique. Fabrique de coton à Sochaux. Terres de la principauté. Hôtel de Ville. Château. Machine hydraulique. Les halles. Etupes. Fouilles à Mandeure. Henri de Prusse. Etrangers de distinction. La Révolution. L'Académie de Besançon. Sainte-Suzanne, son rocher, sa source. Bart. La campenotte. Promenades à Montbart. Roche au corbeau. Seigneurie du Chatelot. Squelette d'homme. César et Arioviste. Objets d'antiquité, Voie romaine. Bifurcation à Voujaucourt. Prospérité de Clairegoutte. L'eau de cerise, Instituteurs en Russie. Vil-

lages des bois. Le Chérimont. Produits. Tremoins et Couthenans. Mines de charbon. Echenans sous Mont-Vaudois. Cuivre argentifère. Aibre. Vernoy. Fèche-le-Châtel. Métaux. Mines de fer. Magny d'Anigon. Encore Clairegoutte. Verrerie de Champagney. Gouvernement du pays. La justice à l'aune (r ou v). Nomination du maire. Le magistrat. Amende de soixante sous. Partage des amendes. Le bailliage. Le tilleul. Le gouverneur et ses assesseurs. Jugement, juridictions subalternes. Lois du pays. Représentants des bourgeois. Nomination. Municipalité de Montbéliard. Le maître bourgeois en chef. Les inspecteurs. Corps des 18. Les quartiers. Contributions. Premières franchises. La dîme et autres impôts. Constitution des Eglises. Bourses à Tubingue. Le service divin. L'église du château. Psaumes de Genève. Cantiques de Wurtemberg. Les finances. Les forges. Salines. Caisses des Eglises. Fondations pieuses. P.-J. Beurnier. Police. Poids et mesures. Péage à Voujaucourt et à Aibre. Commerce. L'industriel Rau. Métiers à tisser. Corps de métiers. Statuts. Esprit religieux. Forges d'Audincourt, fabrication, comparaisons. Activité, génie naturel. Instituteurs, institutrices à l'étranger. Caractère national. Encore Clairegoutte. Le luxe à Montbéliard. L'autel des dames. Le luxe à la campagne. Luxe dans les meubles et bâtiments. Prix des choses. Agriculture. Anabaptistes. Suisses. Rendement des grains. Population. Disette. Cours d'eau. Registres terriers. Rapport des terres. La dîme. Valeur du bétail. Obstacles à l'agriculture. Vignes. Prairies. Comité. Inspecteur. Arboriculture. Administration des forêts. Education du bétail. Vacheries du Lomont. Fromages. Les chevaux. Les porcs. Andouilles de Montbéliard. Témoignage de Strabon. Le gibier. Augmentation de la population. Emigration. Mariages. Gens âgés. Grandes familles. Décès. Réfutation. Additions. Famille gratifiée et pensionnée. Le spéculateur Voltaire. Population du comté et des seigneuries. Les guerres. Documents. Sort de cette statistique. . 410

IV.

GEORGES-FRÉDÉRIC PARROT, connu en Russie sous le nom de Georges. Ses études à Montbéliard et à Stuttgart. Précepteur en Normandie. Départ pour la Russie. Recteur. Ses rapports avec trois empereurs. Quelques-uns de ses titres. Volumes de quelques-uns de ses mémoires à la bibliothèque de Montbéliard.

Etudes à Montbéliard, à Stuttgart, Précepteur ; G. Cu-

vier lui succède. G. Parrot en Russie. Les empereurs Paul, Alexandre et Nicolas. Professeur : recteur, conseiller d'Etat. Membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Mémoires, ceux à la bibliothèque de Montbéliard. Points fixes du thermomètre. Savants français cités. Ossements fossiles. Planches coloriées. Thèse. Physique de la terre. Cours publics. Entretiens. Température du globe. Termes de la thèse. Quatre espèces de fossiles. Espèces *Cuvieri*. Les *Recherches* de Cuvier citées. Le télégraphe. Premières expériences et observations. Oxydation : Grenoble. Physique technique. Aurores boréales. Pensées religieuses. Electricité ; droit de priorité. Ile Julia. M. Arago. Théorie des soulèvements. Elie de Beaumont. Cataracte d'Imatra. M. Storch. Blocs de granit. Les eaux d'Imatra. Autre cascade. Suite à ce travail. Température. L'air. Compressions. Lettre. Plaintes de l'auteur. Chemins de fer. Relations entre les sciences. Pays de nains. Endosmose. Parrot âgé. Végétation métallique. Cristallisation. Demi-siècle consacré à la science. Nombreux travaux de Parrot. Les glaces polaires. 436

V.

Quelques mémoires de G. Parrot. Sa mort. Acte authentique de sa naissance. Ses enfants.

Autres mémoires. Magnétisme animal. Machines à vapeur. Mer Caspienne. Poussées des terres. Aurore boréale. Réclamation. Les pierres d'Imatra. Thermomètre bathométrique. Voyage autour du monde. Expédition en Arménie. Mort de G. Parrot. Acte de baptême. Le pasteur officiant. Les fils de G. Parrot. Le pasteur. Le fils cadet. Une fille. Biographie de G. Parrot. Défense de Nicolas. 452

VI.

Témoignages rendus à Georges Parrot par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Pensions. Ses titres. Les Parrot, les Cuvier.

Académie de Pétersbourg. Retraite après quatorze ans. Pensions. Paroles de M. Parrot à l'Académie. Regrets de l'Académie. Membre honoraire. Décès de G. Parrot. Paroles du secrétaire perpétuel. Titres de G. Parrot. Comparaison.. 457

Note exceptionnelle.

Georges-Frédéric Parrot, fils du précédent, connu en Russie sous le prénom de Frédéric. L'ascension de l'Ararat. Ses autres voyages. Sa présence à Paris.

G.-F. Parrot fils docteur, professeur à Dorpat. Ne pas confondre le père et le fils dans le monde savant. Commandeur. Voyages scientifiques. Ascension de l'Ararat. Courage rare. Traduction de ce voyage. Analyse. La flore du Caucase, etc. Météorologie, etc. Célébrité du voyageur. Hauteur du grand Ararat. Neiges et glaces perpétuelles. Hauteur du petit Ararat. Première ascension, 12 sept. 1829. Deuxième ascension, 18 sept. Neiges perpétuelles. Première croix. Troisième ascension, 26 sept. Cime de l'Ararat. Croix du salut. Description. Analogie. Honneur au voyageur; son savoir encyclopédique. Quatre autres voyages. Mort prématurée. Mémoire. Correspondant de l'Académie de Pétersbourg. Un fils. M. Louis Figuier. Le clergé arménien. 462

NOTES.

A, voir pages 444, 468.

Lettre du citoyen Bussol au représentant Grégoire, sur l'ancienne cité de Mandeure, à propos de la statistique de J.-L. Parrot.

Magasin encyclopédique. Le citoyen Bussol. M. Boigeol. Pseudonyme. Manuscrit. Sources. Mémoires. Dissertation. Notes explicatives. Situation du pays. Les Romains. Invasion. Comté d'Ajoye. Mandeure. Charte de Boromus. Rempart de l'empire romain. Commerce. Doubs. Trois ponts. Longueur, largeur de Mandeure. Forteresses. Voie militaire. Origine de Mandeure. Ruines. Villages. Murs. Rues. Fouilles. Collection de médailles. Cabinets d'antiquités. Jardin d'Etupes. Colonne millière. Statue d'un druide. Temple. Hercule. Colonne de Trajan, Amulettes. Urnes. Casques. Epées. Statues. Cabinet de médailles. Table de marbre. Médailles. Cabinet de Czartoriski. Parrot. Destruction de Mandeure. Attila. Mandeure n'est pas anéanti. Seconde destruction de Mandeure. Etendue du comté de Montbéliard. Fiefs. République. Table théodosienne. Itinéraire d'Antonin. 468

B, voir pages 415, 481.

Le Jardin botanique de Montbéliard, à propos de la statistique de J.-L. Parrot.

Situation de ce jardin. L'époque à laquelle il remonte. Dépendance du château. Ce que renfermait ce jardin. Plantes, arbustes exotiques. Premiers jardins botaniques en Europe, en France. Botanistes montbéliardais. Herbiers et manuscrits de Bernard et de Wetzel. Promenade. Etablissement du chemin de fer. Regrets : poésies. Nouveau jardin botanique. 481

C, voir pages 422, 484.

Prière des dix-huit à Dieu avant de procéder à l'élection du magistrat, à propos de la statistique de Jean-Léonard Parrot. Piété de nos pères. 484

SIXIÈME ÉTUDE.

Charles-Léopold-Eberhard dit le juge de paix Duvernoy,

1er nov 1774-19 nov. 1860.

Son fils cadet, capitaine du génie,

1er sep. 1820-16 nov. 1860.

I.

Qualification donnée à M. Duvernoy. Quelques-uns de ses travaux. Inventaire et partage des archives de la principauté de Montbéliard. Le conventionnel Bernard. Archives du Haut-Rhin. Archives de la mairie et bibliothèque de Montbéliard. Archives militaires. M. Duvernoy bibliothécaire.

Qualification. Chronique vivante. Travaux. France protestante. Brochures. Ephémérides. Notices. Biographies,

Archives de la principauté. Traités relatifs à l'inventaire. Résultat du premier travail, du deuxième travail. Partage des archives. Pièces relatives à l'Alsace. Exemplaire de l'inventaire. Acquisition. Sommaire de l'inventaire. Seigneuries et communes. Avis. Travail capital. Notice de M. Duvernoy sur les archives. Titres et documents. La réforme au seizième siècle. Avis. Le conventionnel Bernard. Parchemins brûlés. M. Duvernoy, seul auteur de l'inventaire. Archives envoyées à Colmar. Archives de Montbéliard à Stuttgart. Napoléon Ier. Archives de la mairie de Montbéliard. Les Ephémerides attaquées. Affranchissement. Le livré doré. Détails sur les dix-septième et dix-huitième siècles. Epitaphes, miniatures. Dédicace. Titre. Franchises. Maire et bourgeois. Articles du livre doré. Le livre rouge. Inscription de la bourgeoisie. Réfugiés pour cause de religion. Avis, Mémoires, documents de Franche-Comté. Le livre rouge ; liberté de conscience. Le faubourg. Bibliothèque de Montbéliard. Archives militaires. M. Duvernoy nommé bibliothécaire. G. Cuvier 489

II.

Papiers d'Etat du cardinal de Granvelle. Notice et article. Précis de la Réformation. Mémoires de Gollut. Monuments de l'histoire de Neuchâtel. Manuscrits. Chartes.

Papiers de Granvelle. Documents inédits. M. Guizot ministre. Notice préliminaire. Jeunes travailleurs. Témoignage rendu à M. Duvernoy. M. Duvernoy connu en Allemagne et en France. M. Duvernoy de l'Académie de Besançon. Etudes de M. Duvernoy en Allemagne. M. Weiss. M. Monin. Mort du cardinal de Granvelle. Contenu de ses papiers. La Réforme, ses progrès. Résultat. Table générale. Notice dans le Séquanais. Article de M. Duvernoy sur la collection Granvelle. But de la commission-Guizot. Charles-Quint. Philippe II. Réforme, guerres de religion. Sources. Affaires ecclésiastiques. Précis de la Réformation. Mémoire prodigieuse de M. Duvernoy. Avant-propos du Précis. Mémoires inédits de Franche-Comté. Prise d'Héricourt. Le président de la commission des Mémoires. Titre de M. Duvernoy. Mémoires de Gollut. Collaboration de M. Duvernoy. Description de la Franche-Comté. Monuments de l'histoire de Neuchâtel : collaboration de M. Du-

vernoy. Ses cartulaires. Lettre du conseil d'Etat à M. Duvernoy. Bibliothèque de M. Duvernoy. Livres annotés. Nombre des volumes. Collection wurtembergeoise. Nouvelle édition des Ephémérides. Lettres, articles. Jugement. Source précieuse et indispensable. Les portefeuilles de Duvernoy et volumes manuscrits.. 503

III.

Conférences d'instituteurs. Correspondance. Société biblique. Acte de naissance. Baptême et décès de M. Duvernoy. Souche protestante, 1560.

Conférences, compositions, discours. Correspondance. Autorité de M. Duvernoy. Société biblique de Montbéliard. Acte de naissance et de baptême. Parrains, Cuvier-Malblanc, Binninger-Goguel. Le pasteur officiant. Les Duvernoy, souche protestante. Acte de décès du juge de paix : les déclarants. 523

IV.

Honneurs funèbres rendus à M. Duvernoy. Ses services reconnus par le conseil municipal et l'Académie des sciences de Besançon. Témoignage du professeur Kohler.

Démarches de M. Weiss. Délibération du conseil municipal de Besançon. Recherche de documents. Place concédée au cimetière. Vote d'une tombe par l'Académie. Armoiries. Cachet des Duvernoy. Inscription de la tombe. Pasteur officiant. Lacune dans les registres de l'Académie. Réparation d'un oubli. Nos pages utiles à la postérité. Témoignage, regrets de M. Kohler. 528

V.

Quelques lettres de M. Duvernoy relatives au précis de la Réformation et à quelques-uns de ses travaux, adressées au pasteur G. Goguel.

Vie présente, vie à venir. Notice sur Héricourt. Trente chartes inédites. Réformation. Ephémérides. Portraits. Ulric, Christophe. Georges. Mémoires de Granvelle. La Réforme dans le comté de Montbéliard. Documents du

comté de Bourgogne. Chartes, Saint-Gall, Arau. Archives de la préfecture. Seigneurie d'Héricourt. Histoire de la Réforme. Désordres à Mandeure. Liste des surintendants. Vies de Calvin, de Farel. Château de Montbéliard Barthol. Pierre Toussaint. 1re liturgie de Montbéliard. Daniel Toussaint. Villages détruits. Viscerey. Lure. L'abbé Besson. L'abbé Richard. Seigneurie de Neuchâtel. Témoignages rendus à M. Duvernoy. Lettre de M. Richard. Les abbés Besson, Jacquenet, Brultey. L'abbé Busson. Passage fâcheux. 533

VI.

Charles-Louis Duvernoy, fils du précédent. Son retour d'Afrique. Son décès. Discours funèbre. Sa tombe. Le cimetière de Besançon. Souvenir.

Le fils cadet de M. Duvernoy. Son grade. Retour d'Afrique. Exincourt, lieu de naissance. Premières études. Notes. Rappel du père. Discours funèbre. Deuil. Frères dans la mort, dans l'espérance de la résurrection. Soutien des siens. Talents; qualités; modestie; humilité. Son amour filial. Il arrive malade. Tombes du père et du fils. Inscription tumulaire. Notabilités protestantes du cimetière de Besançon. Souvenir de 1858. Orphelinat de Deby-Ibrahim et consistoire d'Alger. 546

NOTES.

A, voir pages 502, 553.

Le château de Montbéliard, son historique depuis 1794 jusqu'en 1815. Autres souvenirs.

Manuscrit Beurnier. Destinées du château. Hôpital militaire. Résidence. Dépôt de mendicité. De nouveau hôpital militaire. Le général Lecourbe. Propriété de l'Etat. Sculpture. Magasin pittoresque. Voyage en Franche-Comté. Autres souvenirs, la Revue d'Alsace, les châteaux de Montbéliard et d'Etupes. 553

B, voir pages 502, 555.

Liasses de Montbéliard aux archives de la préfecture du Bas-Rhin.

Les archives du Bas-Rhin. Lettres de M. Spach. La

dixième. Explication. Histoire de la Réforme. Guerre de Trente ans. Henri, comte de Montbéliard. Bataille de Nicopolis. Henriette, épouse d'Eberhard. Apanage de cinquante communes. Familles. Théologiens. Epoque de la Réforme. Christophe. Ulrich. Menaces de persécution. Titres à Strasbourg.. 555

C, voir pages 506, 559.

M. Weiss conservateur de la bibliothèque de Besançon, d'après une lettre de M. Castan et d'autres sources.

Lettre de M. Castan. M. Weiss, savant consciencieux. Biographie universelle. Naissance. Essais littéraires. Admission à l'Academie de Besançon, nommé conservateur de la bibliothèque de cette ville. Erudit. Articles fournis à la Biographie universelle. Correspondant de l'Académie des inscriptions. Décoré. Président de la commission. Papiers Granvelle. Principaux travaux de M. Weiss. Il est connu et vénéré : patron des jeunes gens. Autre témoignage. Voyages pittoresques. Souvenirs de voyage. . 559, 655

D, voir pages 535, 566.

Article nécrologique sur le pasteur Tuefferd, inséré dans le journal la Franche-Comté, à Besançon, nº du 23 octobre 1863. Les chartes communales. M. Alexandre Tuetey.

Travaux historiques de M. Tuefferd. Ses papiers, documents, chartes. Annales. Manuscrits. Archives. La Réforme. Publication des annales. 566

SEPTIÈME ÉTUDE.

Joseph-Frédéric Gustave Fallot.

17 novembre 1807-6 juillet 1836.

I.

Les origines de la langue française. Naissance et baptême de G. Fallot. Première communion. Sa jeunesse : Gray, Besançon, Paris. Premier manuscrit. Correspondance.

Nouveau champ de la science. Monuments de notre

idiome. La coupe d'or. Acte de baptême. Le pasteur officiant. Première communion. G. Fallot au collége de Montbéliard. Composition. Apprentissage de commerce. Sa vocation. Bibliothèque de Gray. Fallot à Besançon. M. Weiss le protége. Fallot sous-bibliothécaire. Retour de Fallot à Gray, à Besançon. Fallot attaché à une imprimerie. Vie des saints. Saints de Franche-Comté. Fait affirmé. Bruit absurde. Souci du lendemain. Fallot à Paris. Découragements. Pessimisme. Le café Procope. Vie de Saint-Just. Direction de G. Fallot. Manuscrit perdu. M. J. Saigey. Premier travail de Fallot. Sa facilité d'écrire. Correspondance. Les idées de Fallot en pédagogie. Lettres sérieuses. L'homme mûri. Renseignements intimes. 574

II.

G. Fallot titulaire de la pension Suard. But de cette institution. Témoignage de l'Académie de Besançon. Fallot à l'Ecole des chartes.

Premier pensionnaire Suard. But de l'institution. Age de Fallot. Paroles du secrétaire perpétuel. Vers au titulaire. L'Ecole des chartes. Esprit et but du legs Suard. Eloge de Suard par M. Pérennès. Pensionnaire M. Contejean 578

III.

Emplois et travaux de G. Fallot. Maladie, décès. Paroles de M. Rodolphe Cuvier.

Santé faible. Pensée de rappel. Décès. Fonctions. Comité des travaux historiques. Biographie historique. Mort de G. Fallot. Cortége. Pasteur officiant. Discours. . 583

IV.

Article nécrologique sur Gustave Fallot. Le Moniteur. Le médecin Duvernoy.

Le Moniteur. Biographie universelle. Projet de Fallot. mort de Fallot. Sa célébrité. Son érudition, son goût, son jugement, ses connaissances. Facilité de travail. Etude comparée des langues. Matériaux. Manuscrits. Grammaire,

treizième siècle. Fallot allié de Cuvier. Sa vocation. Secours de M. Weiss. Ecole des chartes. Comité des travaux historiques. Sous-bibliothécaire à l'Institut. Qualités du cœur de Fallot. Regrets. Fallot protestant. Son convoi. Perte regrettable. Témoignage du médecin Duvernoy. Droz, patron des jeunes Francs-Comtois. Droz et G. Fallot. Nos Etudes liées entre elles. 586

V.

Ouvrage posthume de G. Fallot. Bibliothèque de l'Ecole des chartes. Journal des savants. Manuscrits de Fallot à la bibliothèque de Montbéliard.

Langue française au treizième siècle. Notice d'Ackermann sur Fallot. Autre notice. Sources de M. Bürguy. Article de M. Fr. Wey. Jugement prodigieux. Esprit de méthode. Mémoire. Trésors intellectuels. Langues vivantes. G. Fallot et G. Cuvier. Aperçus ingénieux. Système de Fallot. Collection des chartes. Division du sol de la France. Dialecte de la cour. Conclusion. Journal des savants. Rang de G. Fallot. Mutation et fixation des langues. Les deux lois. Trois dialectes. Tableau comparatif. Quelques parties du discours. Les substantifs. Vieilles chartes françaises. Critique. Chartes du douzième siècle. Notes importantes. Fallot tête de colonne. Ses manuscrits. Langue française du treizième siècle. Académie des Inscriptions. Langues italiques. Inscriptions étrusques. Langues latine, slave. Projet d'un cours public. Europe occidentale. Glossaire français : douzième siècle. Extraits. Italien. Chansons. Chartes. *Liber lapidum*. Sermons du douzième siècle. Observer et savoir. Buste de Fallot.. 592

Note, voir pages 574, 601.

La vie des saints : ceux de Franche-Comté.

Plan de ce recueil. Matériaux. Les Bollandistes. La restauration. Nouveaux Bollandistes. Modèle d'érudition. Superstition et fables. Saints de Franche-Comté. Sources. Manuscrits. Apostolat de Saint-Mainbœuf. Fallot occupé de la vie des saints. Ses motifs. 601

HUITIÈME ÉTUDE.

PAUL ACKERMANN, ÉLEVÉ A MONTBÉLIARD, où il est mort le 26 juillet 1846.

I.

Jeunesse et premières études de P. Ackermann. Ses premiers travaux à Paris.

Naissance de P. Ackermann. Etudes à Montbéliard, à Strasbourg, à Paris. M. Nodier. Dictionnaire biographique. Valeur littéraire de ce dictionnaire. Bernard. Boissard. Quatre Duvernoy. Fallot. Collaborateurs. Lettre, renseignements intimes. Vocabulaire : introduction ; témoignage de M. Nodier. 605

II.

L'éloge de l'abbé d'Olivet. L'Académie des sciences de Besançon.

Concours ; épigraphe du Mémoire d'Ackermann. Fallot rappelé. La vieille Bourgogne. Jugement du rapporteur. Mention honorable. Sujet remis au concours. Mémoire d'Ackermann couronné. Ce qui caractérise les Francs-Comtois. Fallot cité. L'âme d'Olivet. Exemple d'Olivet. L'individualité franc-comtoise. 611

III.

Autres publications de P. Ackermann. Il postule une place de conservateur de bibliothèque. Son départ pour Berlin. Lettre de recommandation d'Alexandre de Humboldt.

Recherches de Fallot. Analyse des langues. La *deffence* et discours de J. du Bellay. Formation et culture de la langue française. Bibliothèque de l'Arsenal. Ackermann part pour Berlin. MM. Nodier et de Humboldt. Lettre de celui-ci. Travaux d'Ackermann. Il est attaché à la publication des œuvres de Frédéric II. Témoignage de Humboldt. 617

IV.

Les œuvres de Frédéric le Grand. Collaboration d'Ackermann.

Le patronage de Humboldt. Ackermann collaborateur : œuvres de Frédéric II dit le Grand, son caractère et sa volonté. Il encourage les sciences. Le français. Bibliothèque. Conversations. Quelques-uns de ses écrits. Réputation de Frédéric. *Federic.* Le directeur général de la publication. Ackermann éditeur. Remarques sur la langue française. Note importante. Collaboration notoire d'Ackermann. Il est empêché de continuer. Système d'orthographe. Exemplaire des œuvres de Frédéric le Grand ; le général Hatry. Division de l'ouvrage. Deux éditions. La préface et Ackermann. Notes. Avertissement. Lettre de Nice. Renseignements intimes. Des motifs et du mode d'exécution. Frédéric le Grand écrivain. Frédéric-Guillaume IV, III. Importance de la collaboration d'Ackermann. Interruption de sa carrière. 624

V.

Encore quelques travaux d'Ackermann, membre de sociétés savantes. Ses manuscrits.

Dictionnaire des antonymes. Remarques. Ackermann membre de diverses sociétés. Traité de l'accent. Poésies. G. Fallot. Préface détachée. *Juvenilia.* Manuscrits d'Ackermann. Antonymes. Catégories. Versification. Patois de Montbéliard. Grammaire française. Manuscrits égarés. Ackermann malade. Regrets des notabilités de Berlin. La reine de Prusse. 629

VI.

Départ de Berlin: Lettres de regrets d'Alex. de Humboldt, du baron Dannelmann, du gouverneur du prince Frédéric de Prusse, d'un journaliste. Regrets de la reine de Prusse.

Témoignage d'estime et de confiance. Lettre de Humboldt. Œuvres de Frédéric le Grand. Gratification du mi-

nistre. Lettre du baron de Dannelmann. Ackermann donnait des leçons au prince royal. Haute marque de confiance. Lettre de M. Unruh, major général. Ackermann précepteur du prince royal. Sentiments de gratitude de la famille royale. Ackermann de retour à Montbéliard. Vœu du prince royal. Lettre du journaliste Lehmann. Œuvres de Frédéric II. Ackermann remplace la reine auprès de son fils. Emploi de haute confiance. Vœu de la reine. Souvenir reconnaissant. Entretiens d'Ackermann avec la reine. Magnifique cadeau accompagné d'une charmante lettre. 632

VII.

Décès de P. Ackermann. Ses obsèques, sa tombe. Projet de monument. Indépendance d'Ackermann. Son épouse.

Acte de décès. Le pasteur officiant. Fragment du discours funèbre. Carrière des lettres. Sa tombe. Projet de monument à la mémoire d'Ackermann. Son caractère indépendant. Son épouse. Sa collaboration aux œuvres du grand Fréderic Sa résidence actuelle. . . . . . . 640.

Notre tâche achevée. . . . . 645.

NOTES FINALES.

Note A, voir pages 619, 648.

Alexandre de Humboldt protecteur d'Ackermann. Ses voyages, ses travaux, son Cosmos en particulier. G. Cuvier.

Humboldt, G. Cuvier, 1769. Mort de Humboldt. Statue élevée par Napoléon III. Les plus grands génies de ce siècle. Collections rapportées d'Amérique; structure de cette contrée. Lois éternelles. Séjour de Humboldt à Paris. Cours à Berlin. Cosmos. Testament, legs. Voyage en Russie, en Asie. Poissons de la mer Caspienne. Don au Muséum de Paris. Berlin. Paris. Voyage en Angleterre. Séances à Paris. Humboldt membre de l'Institut. Nombreuses décorations. Atlas du Cosmos. Importance des travaux de Humboldt et d'Arago. La Bible. L'âme conduite

à la divinité. G. Cuvier. Témoignage de foi. Respect pour la Bible. Nos naturalistes et les récits génésiaques. Hommage rendu à la science de Cuvier. Humboldt fondateur de nouvelles sciences. La géognosie. Géographie des plantes. Climatologie comparée. La cartographie. La science physique et l'histoire de l'homme. Tableaux de la nature.. . . . . 648.

Note B, voir pages 355, 384, 354, 381.

Les voyageurs naturalistes A.-H. Mouhot et Rochet d'Héricourt.

Le tour du monde. Voyages dans différents royaumes Portrait de Mouhot; sa mort: où il repose. Monument à lui élever. Cimetière chrétien de Bangkok. Souvenir de sa ville natale. Rochet d'Héricourt, découverte d'un lac salé. 654

Note C, voir pages 506, 559, 655.

Archéologie du pays d'Alaise. M. Castan.

Lettre au ministre. Cinq rapports. Société d'émulation du Doubs. Prix d'archéologie. Le pays d'Alaise. Les traditions. Evénement militaire. Sépultures. Premier âge de fer. Rapport de la commission. Castramétations. Fossés. Edifices. Objets trouvés. Importance de ces fouilles. Titres de M. Castan. Il est nommé membre de l'académie de Besançon. . . . . 655.

I. Souscripteurs. . . . . 658.

II. Journaux et Revues.. . . . . 663.

APPENDICE.

Lettre du lieutenant-colonel Sarrette sur l'emplacement du champ de bataille où César défit Arioviste.

Les guerres d'Arioviste contre les Eduens et contre César. Les archéologues qui ont traité la question. Lettre. Significations particulières de certaines expressions des Commentaires de César. Pays d'Alaise et de Ronchamp,

Romanorum campus. Objection réfutée. Travaux de M. Sarrette. Importance de ses vues. Le Journal de Belfort. Communication à la Société d'émulation de Montbéliard. La place de cet appendice La carte de la Gaule. 704

APPENDICE

Lettre de M. Sarrette, lieutenant-colonel au 86e de ligne en garnison a Belfort, sur l'emplacement du champ de bataille ou César défit Arioviste.

Voir pages 416, 417.

La dernière épreuve de notre ouvrage ne nous a pas permis d'assigner une meilleure place à la lettre si intéressante au point de vue archéologique, qu'a bien voulu nous adresser M. le lieutenant-colonel Sarrette, dans laquelle il nous expose son opinion sur l'emplacement du champ de bataille principal où César et Arioviste se sont mesurés. Nous ferons remarquer ce passage du travail intitulé : *Les guerres d'Arioviste contre les Eduens et contre César*, 72 *et* 58 *av. J.-C.*, *étude d'archéologie militaire,* 1864, par l'auteur de la lettre qui fait l'objet de cet appendice : « Sur vingt-cinq ou trente archéologues et plus qui, à toutes les époques et dans tous les pays, ont traité cette question d'Arioviste, beaucoup ont procédé ici comme tant d'autres ailleurs, voulant faire plier le texte

aux exigences des lieux qu'ils avaient adoptés, pour des raisons personnelles ou sans étude suffisante, s'en rapportant uniquement aux renseignements d'autrui, et c'est le contraire qu'il eût fallu faire. Aussi les solutions proposées jusqu'à ce jour, ne répondant pas à toutes les conditions du texte, n'ont-elles point satisfait les esprits, page 71. »

« Belfort, 2 juin 1864.

» MONSIEUR,

» Vous me faites l'honneur de m'écrire à propos d'un ouvrage que vous devez faire paraître prochainement, dans lequel vous rappelez les diverses opinions émises sur l'emplacement de la bataille livrée par César contre Arioviste, et vous me proposez de vous adresser une communication, en vous autorisant d'en faire l'usage que vous jugerez convenable dans l'intérêt de la science archéologique. Je m'empresse de répondre à votre aimable lettre, en vous envoyant mon étude sur Arioviste, que je me permets de vous offrir. Vous trouverez dans l'avant-propos l'exposé succinct de la méthode invariable et très-simple qui me donne la solution mathématique de toutes les questions militaires que les Commentaires de César soulèvent. Véri-

fiée par des essais de fouilles limitées dont les résultats avaient été annoncés chaque fois d'avance, et qu'il sera toujours facile de contrôler sur le terrain, cette méthode se trouve aujourd'hui pleinement justifiée par une phrase d'Hirtius ayant trait au siége d'Uzita (1) (*de bello africano*, liber unus). Dans cette phrase, le continuateur et l'ami de César place, comme moi, le général romain dans son camp principal chaque fois qu'il fait une description topographi-

(1) « (Cæsar) deinde ab suis maximis castris per medium » campum, è regione opidi Uzitæ, quod inter sua castra » et Scipionis in planitiâ positum erat, tenebaturque à » Scipione, duo brachia instituit duci, et ita erigere; ut » ad angulum dextrum sinistrumque ejus opidi conveni- » rent. Id hac ratione opus instruebat; ut, quum pro- » pius opidum copias admovisset, oppugnareque cœpis- » set, tecta latera suis munitionibus haberet, ne ab » equitatus multitudine circumventus ab oppugnatione » deterreretur. » Ensuite Cesar, de son grand camp, à travers la plaine, dans la direction de l'opidum d'Uzite, assis dans la même plaine, entre son camp et celui de Scipion qui occupait l'opidum, résolut de faire tirer deux longues ailes de tranchées et de les dresser de telle sorte qu'elles viendraient aboutir, l'une au côté droit, l'autre au côté gauche de l'opidum. Ces deux tranchées avaient pour objet, lorsqu'il ferait approcher ses troupes plus près de l'opidum pour l'assaillir, de couvrir les flancs de son armée, et d'empêcher l'ennemi de s'opposer au siége en entourant l'assiégeant de sa nombreuse cavalerie. *Traduction par M. Barrette.* Le texte latin est de l'édition de *Amstelodami*, *ex officina Elzeviriana*. A° 1661; dans l'édition *Berolini*, 1748, c'est le chapitre LI. L'auteur de cette lettre a prouvé aussi par plusieurs textes d'Hirtius, que les camps de César étaient de *forme carrée* et non ronde, autre point essentiel dans son système qui finira par triompher.

que, et il donne à l'expression *e regione*, familière à César, la signification géométrique qui m'a fait découvrir, par une tranchée perpendiculaire, le double fossé ou chemin couvert qui reliait les deux camps de César à Gergovie, son terrassement et ses cunicules à Uxellodunum (Ussell), en face de la célèbre fontaine tarie, et les deux camps de Labienus près de Latrie. Ces emplacements, celui d'Alaise, ainsi que celui de la bataille entre César et Arioviste au pays de Ronchamp, m'avaient été révélés d'abord par l'interprétation militaire que je donne toujours au mot *fines*, expression géographique considérée par rapport au lieu où se trouve César au moment où il parle, et désignant la zone frontière la plus rapprochée de lui, et non la totalité du territoire dont il est question. De sorte que me trouvant dans le vrai de par le résultat des fouilles et de par Hirtius pour ce qui est de l'interprétation donnée à l'expression technique *e regione*, il s'ensuit nécessairement que j'ai bien interprété, et que j'interprète bien ici encore le mot *fines*, qui seul m'a conduit le premier sur le champ de bataille de César et d'Arioviste aux environs de Belfort, point stratégique désigné comme théâtre de ce fait historique par le plus grand des capitaines, Napoléon Ier, avec lequel on est obligé de compter.

» Cet emplacement répond à toutes les conditions posées par le texte, sans en excepter une seule, ce qui est de rigueur en pareille matière. Il ne lui manque plus que la consécration de fouilles faites sur la colline de la Verrerie, près Champagney, où je reconnais les traces du grand camp de César, et sur celle de la chapelle de Ronchamp (rom-champ, Romanorum campus), petit camp qui satisfait aux exigences du texte. Après avoir envoyé mon manuscrit, le 31 déc. 1863, à Son Excellence Monsieur Duruy, ministre de l'instruction publique, et après la nouvelle officielle qui fut donnée dans ce pays vers le mois d'avril, de recherches sérieuses qui devaient être faites au sujet de cette question dans les environs de Belfort, j'espérais, et je n'étais pas le seul, voir opérer des fouilles sur ce terrain. Mais à Belfort, comme à Ussell, comme à Gergovie, les archéologues n'ont rien vérifié des assertions formelles de ma méthode et de mes fouilles; c'est d'autant plus fâcheux dans l'intérêt de la prompte solution des questions, que tout s'enchaîne dans cette méthode : une seule résolue, toutes le seraient. J'espère que la Société de Montbéliard, qui a pris en main la question d'Arioviste, et à laquelle j'ai eu l'honneur de faire dernièrement une importante communica-

tion au sujet de la colline *a septentrionibus* de l'Alesia de César, qui existe à Alaise et non à Alise (1), voudra bien consacrer quelques fonds à des fouilles dans le pays de Ronchamp.

» La seule objection qui ait été faite, m'a-t-on dit, à cet emplacement, est celle-ci : « Le terrain entre la colline de la Verrerie et la colline de la chapelle de Ronchamp n'est pas suffisant pour le déploiement des six légions de César, quoique diminuées des détachements qui gardaient les deux camps. » Je regrette vivement que l'auteur de cette objection ne m'ait pas fait l'honneur de venir me voir à l'époque de son voyage à Belfort, dont le but était cependant d'étudier cette question qu'il savait avoir été traitée par moi, je me serais empressé de le conduire à cheval sur le terrain, et là nous en aurions discuté soigneusement tous les cô-

(1) La topographie des lieux est favorable dans les deux localités rivales à la colline *a septentrionibus*, qui joue le principal rôle dans le blocus d'Alesia. Mais je suis autorisé à faire l'affirmation qui précède, d'abord, en ce qui concerne Alaise, par la découverte importante que je viens d'y faire des fossés de la circonvallation du nord, taillés à pic dans le rocher du mont Bergeret, là même où je les avais placés par induction l'année dernière sur ma carte d'Alaise ; et puis, pour ce qui regarde Alise-Sainte-Reine, par le résultat connu des fouilles récentes qui montrent la circonvallation enveloppant le mont Rea, colline *a septentrionibus*, tandis qu'elle devrait circuler, selon le texte formel, sur la pente méridionale, comme à Alaise.

tés intéressants. Une discussion loyale sert toujours les intérêts de la vérité. Pour démontrer que cette objection n'est ni fondée ni heureuse, il suffit de faire remarquer que ce champ de bataille est le seul où César donne le développement approximatif de son armée rangée sur trois lignes, entre les deux camps servant d'appui à ses deux ailes. Le grand est à 2000 pas de l'ennemi et le petit à 600 pas, dans la condition exceptionnelle de rétablir la ligne de communication de l'armée romaine avec les Séquanais et les Eduens, ce qui fait 2600 pas entre les deux camps romains, ou 4800ᵐ. Or, du point coté 448 de la colline de la Verrerie (carte A de l'état-major), ou point coté 476 de la colline de Ronchamp, il y a 4500ᵐ à vol d'oiseau, ou 5000ᵐ à peu près à travers champ. Il faut avouer que ces distances du texte et du terrain sont rigoureusement exactes, comme tout ce que dit César dans ses détails topographiques, lorsqu'on a le bonheur de se trouver sur le véritable emplacement du fait qu'il raconte. Quant à la nature du terrain et aux communications assurées entre les deux camps, elles sont dans les conditions de la plupart des champs de bataille de la guerre des Gaules et des guerres civiles, et j'ai lieu de supposer que tout militaire qui a un peu fait la guerre, en sera satis-

fait. Pour ce qui est de la plaine du Rahin, qu'on appelle le champ du sang, et des coteaux de la rive droite, il y a plus que la superficie nécessaire pour le déploiement d'une armée même plus nombreuse que celle d'Arioviste, dont les bataillons étaient rangés dans l'ordre profond de la phalange, dit le texte.

» Tels sont, Monsieur, les détails nouveaux que j'ai cru devoir vous donner dans l'intérêt de la vérité des temps obscurs de l'histoire nationale, à laquelle nous travaillons avec la même ardeur sous l'impulsion éclairée de notre Empereur. Je vous autorise de grand cœur à leur faire partager la publicité de l'important ouvrage que vous préparez.

» Veuillez agréer, etc.

» Signé A. Sarrette,
» L[t] colonel du 86e. »

Les divers travaux de M. Sarrette sur les Commentaires de César et la lettre qu'on vient de lire, prouvent combien cet officier distingué s'est occupé sérieusement de la *question d'Arioviste*, et nous croyons que ses vues nouvelles donneront de la tablature à tous les archéologues, de petite ou de grande taille, qui ont abordé et traité ce point historique à l'ordre du

jour depuis peu de temps, et que nous avons rencontré dans le cours des Etudes qui font l'objet de cette publication.

Deux jours après la réception de cette lettre, il nous fut adressé le nº du 4 juin du *Journal de Belfort et du Haut-Rhin*, où se trouve un feuilleton très-étendu, avec indication d'une suite, portant le titre : *Guerre d'Arioviste contre César, l'an* 695 *de la fondation de Rome et* 58 *ans avant Jésus-Christ*. Les amateurs des origines de notre histoire nationale ont dû lire avec empressement ces articles consacrés aux savantes recherches de l'officier supérieur M. Sarrette, qui a développé sa méthode d'expliquer les Commentaires de César devant la Société d'émulation de Montbéliard, dans sa séance du 19 mai dernier, et dont le travail indiqué plus haut a paru en entier dans le Bulletin de la Société d'émulation du Doubs. Quant à nous, ces questions, malgré tout l'intérêt qu'elles présentent, ne nous ont jamais occupé qu'accidentellement, parce que ce n'est pas dans ce courant d'idées spéciales que nous sommes. Quelques lignes de la statistique de Jean-Léonard Parrot, 5e Etude, nous ont conduit à une courte note que nous aurions convertie en une longue, si nous avions eu le bonheur d'entrer plus tôt en relation avec M. Sarrette, que nous n'avions pas l'avantage

de connaître. C'est ce qui explique la place de cet appendice, que nous avons pu indiquer encore dans la table des matières, en sorte qu'il fait corps avec notre livre par son sujet et sa pagination.

Le sérieux apporté par M. Sarrette dans l'étude des textes relatifs aux guerres qui ont ensanglanté nos anciennes plaines, nous donne une grande confiance dans son savoir archéologique, et nous ne doutons pas un instant que la *Commission* qui a publié la *Carte de la Gaule*, ne tienne compte bientôt des découvertes de cet officier supérieur, et qu'à côté de *Champey* (Haute-Saône) figurent d'autres localités plus importantes dans l'histoire de ces temps reculés.

La table des matières précède cet appendice.





